This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

THE
PENNSYLVANIA
STATE UNIVERSITY
LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE DES SCIENCES

BELLES-LETTRES ET ARTS

DE SAVOIE

QUATRIÈME SÉRIE

TOME XI

Digitized by Google

Art. 37 du Règlement

L'Académie n'entend ni adopter, ni garantir les opinions émises dans les Mémoires dont elle aura autorisé la publication.

Cet article du Règlement sera imprimé en tête de chaque volume de ses Mémoires.

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE DES SCIENCES

BELLES-LETTRES ET ARTS

DE SAVOIE

QUATRIÈME SÉRIE

TOME XI

CHAMBÉRY
IMPRIMERIE GÉNÉRALE SAVOISIENNE
5, Rue du Château, 5
1909

Digitized by Google

THE PENNSYLVANIA STATE
UNIVERSITY LIBRARY

Digitized by Google

TABLEAU

DES

MEMBRES DE L'ACADÉMIE

DES

SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS

DE SAVOIE

AU 1ER MAI 1909

PRÉSIDENT

Révil Joseph.

VICE-PRÉSIDENT

Bourgeois Jacques, avocat.

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

Courtois d'Arcollières Eugène.

SECRÉTAIRE ADJOINT

Burlet Joseph (l'abbé), professeur à l'Ecole de Théologie supérieure.

BIBLIOTHÉCAIRE ARCHIVISTE

Denarié Maurice, avocat.

TRÉSORIER

Le marquis d'Oncieu de la Batie Eugène.

Digitized by Google

Membres effectifs résidants

Courtois d'Arcollières Eugène,	nommé le	6 juillet 1876.
Fusier François, docteur en médecine, ancien directeur de l'Asile de Bassens,	—	3 avril 1879.
Borson Francisque, général de division du cadre de réserve,	—	27 avril 1882.
Le C^te^ Fernex de Mongex Régis, avocat,	—	10 mai 1883.
Le C^te^ de Mareschal de Luciane Clément,	—	7 janvier 1886.
Le M^is^ d'Oncieu de la Batie Eugène,	—	21 mars 1889.
Bouchage Léon (le chanoine), aumônier des Sœurs de Saint-Joseph de Chambéry,	—	5 juin 1890.
Révil Joseph,	—	21 mai 1891.
Mailland Joseph (le chanoine),	—	12 mai 1892.
Denarié Emmanuel,	—	1^er^ juin 1893.
Bourgeois Jacques, avocat,	—	28 avril 1898.
Burlet Joseph (l'abbé), professeur à l'Ecole de Théologie supérieure,	—	17 mai 1900.
Le C^te^ de Seyssel-Cressieu Marc,	—	5 mars 1903.
Bouvier Claudius,	—	26 nov. 1903.
Denarié Maurice, avocat,	—	18 janvier 1907.
Le B^on^ du Bourget Clément, ancien chef d'escadrons,	—	5 février 1908.

Membres résidants non encore reçus

Bérard Louis, avocat,	nommé le	5 avril 1883.
Le comte de Regard de Villeneuve Joseph, directeur du Syndicat des Agriculteurs de la Savoie,	—	30 novembre 1899.
Pillet Albert (M^r^), prélat de la maison de Sa Sainteté, consulteur de la S. Congrégation du Concile,	—	5 mars 1903.
Grange François,	—	15 février 1907.
Dullin Ferdinand, conseiller honoraire à la Cour d'appel de Grenoble,	—	5 février 1908.

Digitized by Google

Membres effectifs non résidants.

Mgr Turinaz Charles, évêque de Nancy et de Toul,	nommé le	1er juin 1876.
Perrier de la Bathie Eugène (le bon), professeur d'agriculture du département de la Savoie en retraite, à Albertville,	—	28 mai 1896.
Pillet Antoine-Louis, professeur titulaire de la chaire d'histoire des traités à la Faculté de droit de Paris,	—	11 juin 1896.
Gerbaix de Sonnaz Albert (le comte de), sénateur du royaume, ancien envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire d'Italie à Bruxelles,	—	5 mars 1903.
Bouchage François (l'abbé), à Lyon,	—	7 juillet 1904.
Buttin Charles, notaire, à Rumilly,	—	4 janvier 1906.
Gonthier Jean-François (le chanoine), aumônier des Hospices civils d'Annecy,	—	9 août 1906.
Albert Nestor (le chanoine), à Annecy,	—	9 août 1906.

Membres de droit

Le Recteur d'Académie.
L'Inspecteur d'Académie.

Membres agrégés

Antioche Adhémar (le comte d'), au château de Selorre, près Paray-le-Monial.
Arminjon Charles, avocat, à Chambéry.
Bellet Charles (Mgr), protonotaire apostolique, à Tain (Drôme).
Berlioz Constant, ancien commissaire de surveillance administrative, à Chambéry.
Blanc Jean-Albert (le baron), docteur en physique de l'Université de Rome.
Blanchard Georges, professeur à l'Ecole française de droit du Caire
Bordeaux Henry, homme de lettres, à Paris.
Borrel Joseph-Emile (le chanoine), vicaire général, à Moûtiers.
Briot Félix, conservateur des forêts, à Aurillac.
Bruchet Max, archiviste du département du Nord, à Lille.
Carutti de Cantogno Dominique (le baron), sénateur du royaume, président honor. de section au Conseil d'Etat, président de la Députation royale d'histoire nationale de Turin, à Turin.
Chantre Ernest, géologue, sous-directeur du Muséum de Lyon.
Chevalier C.-U.-J. (l'abbé), correspondant de l'Institut, à Romans (Drôme).

Digitized by Google

Cochon Jules, conservateur des eaux et forêts en retraite, à Chambéry.
Colombain Jules (le chanoine), vicaire général, à Chambéry.
Corcelle Joseph, agrégé de l'Université, professeur d'histoire et de géographie au Lycée de Chambéry.
Costa de Beauregard Josselin (le marquis), au château de Beauregard, près Douvaine.
Costa de Beauregard Olivier (le comte), à Sainte-Foy, près Longueville (Seine-Inférieure).
Descostes Adolphe, avocat, à Chambéry.
Dufour Théophile, directeur honoraire des Archives et de la Bibliothèque de Genève.
Duplan Albert, avocat, ancien magistrat, à Evian-les Bains.
Durand-Morimbeau Henri, homme de lettres, à Paris.
Gabotto Ferdinand (le docteur), professeur à l'Université de Gênes.
Gaillemin (le T. R. P. Dom Marie-Symphorien), abbé titulaire de Grandselve, prieur de l'abbaye royale d'Hautecombe.
Gros Adolphe (le chanoine), à Saint-Jean de Maurienne.
Jambois Charles, conseiller à la Cour d'appel de Paris.
Jarrin Albert, avocat, à Chambéry.
Kilian W., professeur à la Faculté des sciences de l'Université de Grenoble.
Manno Antoine (le baron), commissaire du Roi près la Consulte héraldique du royaume, secrétaire de la Députation royale d'histoire nationale, à Turin.
Meunier Stanislas, professeur de géologie au Muséum d'histoire naturelle, à Paris.
Metzger Albert, homme de lettres, à Chambéry.
Muratore Dino (le professeur), docteur ès lettres, à Turin.
Navatel Jean-Joseph (l'abbé), licencié ès lettres, à Lyon.
Pascaud Henri, président de chambre honoraire, à Bourges.
Piccard Louis-Etienne (M^{gr}, protonotaire apostolique, à Thonon.
Ritter Eugène, ancien doyen de la Faculté des lettres à l'Université de Genève.
Rochas-Aiglun A. (de), lieutenant-colonel du génie en retraite, à Grenoble.
Schaudel Louis, receveur principal des douanes, à Nancy.
Serraz Ernest (le marquis Salteur de la), à Chambéry.
Sforza Jean (le chevalier), directeur des Archives Royales d'Etat, à Turin.
Toytot Ernest (de), à Nevers (Nièvre).
Trillat Auguste, docteur ès sciences, chef du Laboratoire de l'Institut Pasteur, à Paris.
Truchet Florimond, président de la Société d'histoire et d'archéologie de Maurienne, à Saint-Jean de Maurienne.

Digitized by Google

Membres correspondants

AILLOUD Antoine, commis principal à l'Exploitation des chemins de fer P.-L.-M., à Chambéry.

ARMINJON Pierre, docteur en droit, professeur à l'Ecole Khédiviale de droit du Caire.

AYMONIER Etienne, chef de bataillon d'infanterie de marine en retraite, aucien directeur de l'Ecole coloniale de Paris.

BALLEYDIER Louis, professeur à la Faculté de droit de Grenoble.

BAURON Pierre (M^gr), protonotaire apostolique, curé de Saint-Eucher, à Lyon.

BAUX Emile, ancien avoué à la Cour d'appel de Lyon.

BERTHIER Alfred (l'abbé), professeur de rhétorique à l'Externat Saint-François de Sales, à Chambéry.

BERTHIER Joachim (le R. P.), dominicain, recteur de l'Université de Fribourg (Suisse).

BERTIN Arthur, architecte du département de la Savoie, à Chambéry.

BERTRAND Edouard, apiculteur, à Nyon (Suisse).

BIMET Louis (l'abbé), docteur en théologie, professeur à l'Ecole supérieure de théologie, à la Motte-Servolex.

BLANC Léon, docteur en médecine, à Aix-les-Bains.

BLANCHET Augustin, ingénieur des arts et manufactures, directeur des papeteries de Rives (Isère).

BODEVIN Louis-Désiré (l'abbé), directeur du *Rosier de Saint-François*, à Chambéry.

BOISSIEU (le comte Henri DE), au château de Varambon, près Pont-d'Ain.

BONJEAN Félix, à Antibes (Alpes-Maritimes).

BONJEAN Georges, juge au Tribunal de la Seine, à Paris.

BOTTERO Hugues-Madelain (M^gr), évêque de Kumbakonam (Indes anglaises).

BOURGOIGNON Arthur-Paul, chef de bataillon en retraite, à Besançon.

BOYÉ Pierre, docteur ès lettres, licencié ès-sciences, avocat à la Cour d'appel de Nancy.

BOYER (d'Agen) Jean-Augustin, homme de lettres, à Paris.

BUTTET Charles (DE), à Chambéry.

BUTTET Edouard (DE), ancien magistrat, à Jacob-Bellecombette.

CACHOUD François, artiste peintre, à Paris.

CALORE Pierre-Louis (le chevalier), professeur, inspecteur royal des fouilles, des monuments et des antiquités, à Torre de'passeri, province de Teramo.

CAPITANT Henri, professeur à la Faculté de droit de Grenoble.

CARLE André (l'abbé), curé de Bissy.

CARLIOZ Joseph, ingénieur des arts et manufactures, à Paris.

CAROTTI Jules (le docteur), professeur de l'histoire de l'Art à l'Académie royale des beaux-arts de Brera, à Milan.

CAZALIS Henri [*Jean Lahor*], docteur en médecine, à Aix-les-Bains.

Digitized by Google

CHALLAMEL Jules, docteur en droit, avocat à la Cour d'appel, à Paris.

COURET Alphonse, comte romain, ancien magistrat, à Orléans.

DARDEL Jean, docteur en médecine, à Aix-les-Bains.

DELACHENAL Joseph, docteur en droit, avocat, à Saint-Pierre d'Albigny.

DÉSORMAUX J., professeur agrégé au Lycée Berthollet, à Annecy.

DOIX Thomas (l'abbé), ancien professeur au collège de Mont-Roland, à Dôle (Jura).

DOUXAMI Henri, docteur ès sciences, maître de conférences à la Faculté des sciences, institut de géologie, à Lille.

DUBOIS Ernest, sculpteur, à Paris.

DUBOIS Frédéric-Thomas, bibliothécaire, à Fribourg (Suisse).

DUC Etienne-Pierre (Mgr), protonotaire apostolique, chanoine de la cathédrale d'Aoste (Italie).

DUCLOZ François, ancien imprimeur et éditeur, à Moûtiers.

DUMAZ Jules, médecin en chef de l'Asile public de Bassens, près Chambéry.

DUNAND Joseph, prévôt du Chapitre de la Métropole, à Chambéry.

DUNANT Camille, conseiller de préfecture honoraire, à Annecy.

DUNOYER Jean-Baptiste (le chanoine), à Barby.

DUNOYER Norbert, à Juvigny (Haute-Savoie).

DUVERNEY Paul, architecte, à Paris

ESPINE Henri-Adolphe (D'), docteur en médecine, à Genève.

EXERTIER François (le chanoine), ancien Supérieur de l'Externat Saint-François de Sales, à Chambéry.

FAGA Laurent, architecte, à Chambéry.

FENOUILLET Félix, instituteur honoraire, à Savigny (Haute-Savoie).

FILLIARD Ernest, artiste peintre, à Paris.

FIQUET Auguste, docteur en médecine, à Aix-les-Bains.

FOURNIER Paul, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Grenoble.

FRANÇOIS Victor, avocat, à Aix-les-Bains.

FRUTAZ François-Georges (le chanoine), professeur, à Aoste (Italie).

GAVARD Adrien (l'abbé), aumônier, à Monthey (Valais).

GAVE Pierre (le R. P.), rédemptoriste, professeur au Pensionnat d'Uvrier, près Saint-Léonard (Valais).

GAVILLET Jean-Baptiste (le chanoine), vicaire général, à Chambéry.

GIGOT DE VILLEFAIGNE Jean-Félix, publiciste, à Paris.

GIRARDY (le R. P. Dom Marie-Bernard), religieux de l'abbaye royale d'Hautecombe.

GRUMEL Auguste (l'abbé), supérieur de l'Ecole secondaire libre de La Villette, près Chambéry.

GUYENOT Paul-Louis, docteur en médecine, à Aix-les-Bains.

HOLLANDE Dieudonné, docteur ès sciences naturelles de la Faculté de Paris, professeur de chimie au Lycée de Chambéry.

HOLLANDE Paul, docteur en pharmacie, à Chambéry.

Digitized by Google

JACQUOT Lucien, juge honoraire, à Grenoble.

JEAN-BAPTISTE DU PETIT-CORNAND (le R. P.), religieux capucin, à Châtillon (Italie).

LAFRASSE Pierre-Marie (le chanoine), professeur à l'Ecole supérieure de théologie de Saint-Joseph-du-Lac, à Chens (Haute-Savoie).

LAISSUS Camille, docteur en médecine, à Moûtiers.

LAVANCHY J^h-Marie, chanoine de la cathédrale, à Annecy.

LAVOREL Jean-Marie, chanoine de la cathédrale, à Annecy.

LÉTANCHE Jean, juge de paix, à Yenne.

LIEUTAUD V., ancien bibliothécaire de la ville de Marseille, notaire à Volonne (Basses-Alpes).

LUGEON Maurice, privat docent à l'Université de Lausanne.

MAILLET Pierre (l'abbé), curé de Myans.

MARESCHAL Amédée, avocat, à Chambéry.

MARIN Michel (le chanoine), curé de la Métropole, à Chambéry.

MARTEAUX Charles, professeur agrégé au lycée Berthollet, à Annecy.

MARTIN Louis-Emile, ancien vice-président du conseil de préfecture du Rhône directeur du Mont-de-Piété, à Lyon.

MASSON Albert, docteur en médecine, à Chambéry.

MEYNET E. (l'abbé), missionnaire, à Chambéry.

MICHAUD Claude (l'abbé), curé de Saint-Alban.

MICHEL Raymond, professeur de rhétorique au Lycée de Chambéry.

MIQUET (l'abbé), curé de la paroisse du Sacré-Cœur, à Tunis.

MIQUET François, ancien receveur des finances, percepteur à Brest (Finistère).

MONTET (Albert DE), à Chardonne-sur-Vevey.

MOTTET Joseph, maire d'Aix-les-Bains,

MUGNIER Laurent (l'abbé), professeur à l'Ecole secondaire libre de Rumilly.

MUTEAU Charles, conseiller honoraire à la Cour d'appel de Paris.

MUYDEN (Berthold van), président de la Société d'histoire de la Suisse romande, à Lausanne.

NAVILLE Ernest, ancien professeur de philosophie, à Genève.

NOGUÈS A.-F., ingénieur civil des mines, à Argomedo, 22, près Santiago (Chili).

ONCIEU DE LA BATIE (le comte Amé D'), à Bissy.

ONCIEU DE CHAFFARDON (le marquis Antoine D'), à Saint-Jean d'Arvey.

ORFEUIL (Maurice D'), homme de lettres, à Aix-les-Bains.

PADIGLIONE Charles, à Naples.

PAGET Jean, chanoine de la Métropole, à Chambéry.

PÉROUSE Gabriel, docteur ès lettres, archiviste du département de la Savoie, à Chambéry,

PERPÉCHON Félix, bibliothécaire-archiviste de la ville de Chambéry.

POCHAT-BARON François (l'abbé), supérieur de l'Ecole secondaire libre de Thônes (Haute-Savoie).

Digitized by Google

POITEVIN DE MAUVEILLAN (le vicomte Maurice-Alexandre DE), lieutenant-colonel dans la réserve de l'armée active, service d'état-major, à Hyères-les-Palmiers (Var).

RAMAZ François (le chanoine), vicaire général, à Chambéry.

REBORD Charles (le chanoine), supérieur de l'Ecole supérieure de théologie de St-Joseph-du-Lac, à Chens (Haute-Savoie).

REVEL Eugène (l'abbé), docteur en théologie, aumônier des « Œuvres de Mer », à Toulon-Mourillon (Var).

REVEL Gabriel, ancien magistrat, à Chignin.

REVON Michel, avocat, professeur à la Sorbonne pour l'enseignement de l'histoire des civilisations de l'Extrême-Orient.

REYMOND Charles (le professeur), docteur en médecine, à Turin.

RITZ Jean, compositeur de musique, à Annecy.

RIVE (Théodore DE LA), professeur à l'Université de Fribourg.

SAINT-LAGER, docteur en médecine, à Lyon.

SALIGNAC-FÉNELON (le vicomte François DE), à Toulouse.

SAUTIER-THYRION Maurice, à Veyrier.

SEYSSEL-CRESSIEU (le vicomte Pierre DE), au château de Musin, près Belley (Ain).

SZERLECKI Alphonse-André, docteur en médecine, à Barberaz, près Chambéry.

TARDY Joseph, à Lyon.

TARRY Harold, ancien délégué du ministère des finances à la commission supérieure du Transsaharien, à Paris.

TERMIER Louis (l'abbé), curé-archiprêtre d'Aix-les-Bains.

TERPAND Jean-Baptiste (l'abbé), supérieur de l'Externat Saint-François de Sales, à Chambéry.

TISSOT Amédée (le chanoine), supérieur de l'Ecole supérieure de théologie, à La Motte-Servolex.

TOURNIER Angel, professeur de langue française à l'Ecole impériale de commerce, à Moscou (Russie).

TREDICINI DE SAINT-SÉVERIN (le marquis Hector), à Douvaine.

TREMEY (l'abbé), ancien missionnaire de Saint Charles Borromée, pour les émigrés, à Moûtiers.

TREPIER Donat, lieutenant-colonel du 105e territorial d'infanterie, à Myans.

TURREL Edmond, avocat, ancien magistrat, à Montmélian.

USANNAZ-JORIS Marcel, avocat, à Tunis.

VERNIER Jules, archiviste du département de la Seine-Inférieure, à Rouen.

VIGNET (le baron Albert DE) au château du Roussoy, par Epéhy (Somme).

VILLOUD Donat (l'abbé), curé de La Chavanne.

VULLIEZ Jules, avocat général à la Cour d'appel d'Aix.

WEISS A., docteur en philosophie, à Vienne (Autriche).

YVOIRE (le baron François D'), ancien député, à Yvoire, près Sciez.

Digitized by Google

LISTE DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

Sociétés étrangères

Amsterdam : Académie des sciences (Koninklyke Akademie).
Aoste : Académie religieuse et scientifique.
Bâle : Verhandlungen der Natur forschenden Gesellschaft.
Berne : Institut géographique international.
Boston : Society of natural history.
Brême : Abhandlungen herausgegeben vom naturwissenschaftlichen Vereine zu Bremen.
Bruxelles : Société d'archéologie.
Bruxelles : Société des Bollandistes.
Cagliari : Museo e scavi di antichità.
Chevetogne par Leignon (Belgique) : Revue Mabillon.
Christiania : Kongelige Norske Frederiks universitets.
Colmar : Société d'histoire naturelle.
Dublin : Proceedings of the natural history Society.
Florence : R. Istituto di studi superiori pratici e di perfezionamento.
Fribourg : Société d'histoire du canton de Fribourg.
Genève : Institut national genevois.
Genève : Société d'histoire et d'archéologie.
Genève : Société de physique et d'histoire naturelle.
Harlem : Archives du Musée de Teyler.
Kœnigsberg : Konigliche physikalisch-œkonomische Gesellschaft.
Lausanne : Société d'histoire de la Suisse Romande.
Lausanne : Société vaudoise d'histoire et d'archéologie.
Lausanne : Société vaudoise des sciences naturelles.
Liège : Société libre d'émulation.
Madrid : Reale Academia de ciencias exactas fisicas y naturales.
Manchester : Literary and philosophical Society.
Milan : Reale Istituto lombardo.
Milan : Società italiana di scienze naturali.
Modène : Reale Accademia.
Montréal : Geological Survey of Canada.
Naples : Reale Istituto d'incoraggiamento alle scienze naturali economiche e tecnologiche.
Neuchâtel : Société des sciences naturelles.
Palerme : Reale Accademia di scienze e lettere.
Pise : Società toscana di scienze naturali.
Rome : Accademia pontificia dei Nuovi Lincei.
Rome : Reale Accademia dei Lincei.

Digitized by Google

Strasbourg : Société de médecine.
Turin : Académie royale d'agriculture.
Turin : Académie royale des sciences.
Turin : Royale Bibliothèque nationale.
Turin : Députation royale d'histoire nationale.
Turin : Société historique subalpine.
Upsal : Institution géologique de l'Université royale d'Upsala.
Valparaiso : Société scientifique du Chili
Vienne : K. K. Geologischen Reichsanstalt.
Venise : Istituto reale.
Washington : Smithsonian Institution.
Zurich : Annuaire de la Société générale d'histoire suisse.

Sociétés françaises

Aix : Académie des sciences, arts et belles-lettres.
Aix : Bibliothèque de l'Université.
Alais : Société scientifique et littéraire.
Amiens : Société linéenne du nord de la France.
Amiens : Société des Antiquaires de Picardie.
Angoulême : Société archéologique et historique de la Charente.
Annecy : Société florimontane.
Annecy : Académie Salésienne.
Annecy : Commission météorologique de la Haute-Savoie.
Apt : Société littéraire, scientifique et historique.
Arras : Académie des sciences, belles-lettres et arts.
Autun : Société Eduenne.
Auxerre : Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.
Belley : Le Bugey, Société scientifique, historique et littéraire.
Besançon : Académie des sciences, belles-lettres et arts.
Besançon : Société libre d'émulation du Doubs.
Béziers : Société d'étude des sciences naturelles.
Blois : Société d'agriculture, sciences, arts et lettres de Loir-et-Cher.
Bône : Académie d'Hippone.
Bordeaux : Académie des sciences, belles-lettres et arts.
Bordeaux : Commission des monuments et documents historiques et des bâtiments civils du département de la Gironde.
Bourg : Société d'émulation de l'Ain.
Bourg : Société Gorini.
Bourges : Société des Antiquaires du Centre.
Brest : Société académique.
Caen : Académie nationale de Caen.

Digitized by Google

Caen : Société des Antiquaires de la Normandie.
Caen : Société des beaux-arts.
Chambéry : Bibliothèque publique.
Chambéry : Société savoisienne d'histoire et d'archéologie.
Chambéry : Société médicale.
Chambéry : Société centrale d'agriculture.
Chambéry : Société d'histoire naturelle.
Cherbourg : Société des sciences naturelles.
Cherbourg : Société nationale académique de Cherbourg.
Clermont-Ferrand : Académie des sciences, belles-lettres et arts.
Constantine : Société archéologique.
Dijon : Académie.
Draguignan : Société d'agriculture, de commerce et d'industrie du Var.
Gap : Société d'études des Hautes-Alpes.
Grenoble : Académie delphinale.
Grenoble : Société de statistique, des sciences naturelles et arts industriels du département de l'Isère.
Grenoble : Université.
Le Havre : Société nationale havraise.
La Rochelle : Académie.
Le Mans : Revue historique et archéologique du Maine.
Le Mans : Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe.
Lille : Société des sciences.
Lille : Université.
Limoges : Société archéologique du Limousin.
Lons-le-Saunier : Société d'émulation du Jura.
Lyon : Académie des sciences, belles-lettres et arts.
Lyon : Société botanique.
Lyon : Société académique d'architecture.
Lyon : Société littéraire, historique et archéologique.
Mâcon : Académie.
Marseille : Académie des sciences, belles-lettres et arts.
Marseille : Société de statistique.
Melun : Société d'archéologie, sciences, lettres et arts de Seine-et-Marne.
Montauban : Société des sciences, belles-lettres et arts de Tarn-et-Garonne.
Montbrison : *La Diana*, Société d'histoire et d'archéologie du Forez.
Montpellier : Académie des sciences et lettres.
Moulins : Société d'émulation.
Moûtiers : Académie de la Val d'Isère.
Nancy : Société d'archéologie lorraine.
Nantes : Société académique de la Loire-Inférieure.
Nice : Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.

Digitized by Google

Nîmes : Académie du Gard.
Orléans : Société archéologique de l'Orléanais.
Paris : Annales du Musée Guimet.
Paris : Bibliothèque de l'Université de France à la Sorbonne.
Paris : Club alpin français.
Paris : *Revue de la Renaissance,* organe international mensuel des Amis du XVI^e^ siècle et de la Pléiade.
Paris : Société française de numismatique et d'archéologie.
Paris : Société des études historiques.
Paris : Société de l'histoire de Paris et de l'Ile de France.
Paris : *Polybiblion,* revue bibliogrphique universelle.
Paris : *Romania,* recueil consacré à l'étude des langues romanes.
Paris : Revue des Sociétés savantes des départements.
Paris : Commission du Répertoire de bibliographie scientifique.
Paris : Répertoire des travaux historiques.
Paris : Journal des savants.
Pau : Société des sciences, belles-lettres et arts.
Périgueux : Société historique et archéologique du Périgord.
Perpignan : Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales.
Poitiers : Société des Antiquaires de l'Ouest.
Saint-Jean de Maurienne : Société d'histoire et d'archéologie.
Saint-Malo : Société historique et archéologique de l'arrondissement de Saint-Malo.
Saint-Omer : Société des Antiquaires de la Morinie.
Saint-Quentin : Société académique des sciences, arts, agriculture, belles-lettres et industrie.
Thonon : Académie Chablaisienne.
Toulon : Société des sciences, belles-lettres et arts du Var.
Toulouse : Académie des sciences.
Toulouse : Académie des Jeux floraux.
Toulouse : Société d'histoire naturelle.
Toulouse : Société archéologique du midi de la France.
Tours : Société d'agriculture, arts, sciences et belles-lettres d'Indre-et-Loire.
Troyes : Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres de l'Aube.
Valence : Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme.
Versailles : Société des sciences naturelles et médicales de Seine-et-Oise.
Versailles : Société d'agriculture et des arts de Seine-et-Oise.
Villefranche : Société des sciences et arts du Beaujolais.
Vitry-le-François : Société des sciences et des arts.

Digitized by Google

NOTICE

SUR

BENOIT-THÉOPHILE

DE CHEVRON-VILLETTE

ARCHEVÊQUE DE TARENTAISE

PAR LE

R. P. Dom B. MACKEY

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

SUR

BENOIT-THÉOPHILE DE CHEVRON-VILLETTE

ARCHEVÊQUE DE TARENTAISE

Dans le cours de recherches faites pour la vie et les œuvres de saint François de Sales, je rencontrai un certain nombre de documents peu connus concernant le grand prélat, son cousin, qui fut Benoît-Théophile de Chevron-Villette. Sans avoir la prétention de faire un travail complet, j'ai pensé qu'il serait utile de grouper ces découvertes, en reproduisant un certain nombre de pièces *in extenso*, dans le dessein de compléter, préciser ou rectifier les assertions des écrivains précédents. Le sujet ne peut manquer d'intérêt pour les membres de notre Académie, car il s'agit d'une des gloires de la Savoie, d'un homme digne de prendre place, non seulement à côté des Berliet, des Germonio, des Milliet de Challes, les trois autres archevêques de Tarentaise du XVII^e^ siècle, mais à côté même du grand Evêque de Genève. Car si l'héroïcité de ses vertus n'a pas encore été officiellement reconnue, il a été regardé de son vivant comme un des grands maîtres de la vie spirituelle, et son titre distinctif dans son pays a toujours été celui de « Bienheureux ». On est fondé à croire que les matériaux de son procès ont été préparés pour être soumis à la sacrée Congrégation des Rites, sur la fin du XVIII^e^ siècle, mais ils ont dû périr dans la confusion de cette époque. L'obscurité

Digitized by Google

qui plane sur cette question s'accorde bien, du reste, avec le caractère général de sa vie, où perce toujours le désir, fondé sur une humble modestie, de se cacher aux regards des hommes.

Pour commencer par la nomenclature des sources consultées, je mentionnerai en premier lieu le petit livre : *Le Prelat apostolique, ou la Vie de Mgr de Chivron, archevesque et comte de Tarentaise, prince du Saint Empire Romain, par le Rev. P. Bernard, religieux de l'observance de Saint-François, docteur et professeur en théologie, prédicateur ordinaire de la province de Saint-Bonaventure et custode de Savoie.* A Chambéry, chez Estienne Riondet, imprimeur et libraire de Mgr l'archevêque de Tarentaise, 1687. — L'ouvrage est dédié à Mgr de Milliet de Challes, et à la fin de la dédicace l'auteur signe : F. François-Bernard. Dans l'exemplaire appartenant à M. le comte de Villette, on a écrit « Allerme », après le nom de Bernard, sur le titre.

Dans cette biographie il y a bien des détails à corriger, et l'auteur, d'après l'usage de son époque, ne se fait pas faute d'inventer quelques circonstances qui complètent son récit. Mais la plupart des faits qu'il cite sont certains, les témoins sont nommés, il a souvent vu par lui-même. On trouve chez lui la conviction évidente qu'il s'agit d'un Saint, d'une vie pleine d'édification, de surnaturel, de l'influence divine. Il faut faire la part d'un peu d'exagération pieuse ; toutefois l'on comprend que le bon Franciscain a composé son œuvre après s'être convaincu de la sainteté de son héros, il ne le fait pas saint parce qu'il a entrepris d'écrire ses actions.

La seconde source de nos informations est celle qui, avec la biographie, sert à nous fournir cette idée générale de notre personnage, cette couleur, cette réalité concrète que

Digitized by Google

nous recherchons dans une « Vie » ; c'est la réunion d'une centaine de ses lettres. Quarante-cinq se trouvent dans les archives d'Etat à Turin [1] ; ce sont naturellement de celles qu'il adressait à ses souverains. Vingt-huit sont dans les archives de la Savoie, à Chambéry [2], toutes écrites aux Sœurs Bernardines de Conflans et traitant surtout des choses spirituelles. Une douzaine sont conservées dans les archives de la famille de Chevron-Villette. Les autres sont dans les archives de Sales, du Vatican, ou dans des livres imprimés tels que la *Maison naturelle de Sales*. Cette catégorie de pièces est d'autant plus importante qu'elle n'a guère été exploitée jusqu'ici, et que notre prélat avait un style épistolaire qui rappelle, dans son ton personnel, pieux et paternel, dans ses comparaisons ingénieuses, celui de son illustre cousin et modèle.

Une troisième source est constituée par les archives épiscopales de Moûtiers, qui ont été ouvertes à l'auteur de ce mémoire par l'obligeance spéciale de Monsieur le grand-vicaire E. Borrel. On y trouve surtout les actes des visites pastorales du zélé archevêque, qui jettent à la fois une lumière précieuse et sur son caractère et sur l'état de son diocèse. On doit encore ajouter les archives du Sénat de Savoie, les délibérations municipales de Moûtiers et d'Annecy, les relations des nonces de Turin, la correspondance de sainte Jeanne-Françoise de Chantal, les archives de la Société Florimontane. En étudiant avec soin ces sources et en y ajoutant les matériaux nombreux qui sont encore à retrouver, le biographe, que notre archevêque aura certainement un jour parmi ses compatriotes, pourra reconstituer

[1] *Particolari.*
[2] **Lettre H.**

Digitized by Google

d'une manière complète cette belle existence qui comprend les phases suivantes : les années que Benoît a passées dans le monde, sa vie ecclésiastique comme prêtre séculier, sa vie monastique, sa vie épiscopale. Nous considérerons successivement ces quatre périodes.

I

Notre prélat était le quatrième fils d'Hector de Villette et de Jeanne de Menthon. Il était ainsi issu de deux des principales et des plus anciennes maisons de Savoie, alliées avec un grand nombre d'autres également remarquables. La qualité de son père paraît dans le testament que celui-ci a fait, dans sa maison à Turin, le 14 juillet 1608, huit ans avant sa mort : « Hector de Villette, dit de Chevron et de Dérée, seigneur et baron desdits lieux, conseiller d'Etat de Son Altesse, grand chambellan de Mgr le Prince de Piémont et premier chevalier au souverain Sénat de Savoie »[1]. Hector était cousin germain de Françoise de Syonnaz, mère de saint François de Sales, fille de Bonaventure de Villette-Chevron, cette dernière ayant épousé, en secondes noces, Melchior de Syonnaz. Les enfants d'Hector et de Françoise étaient par conséquent cousins au deuxième degré.

La naissance de Benoît est fixée par certains auteurs à l'année 1585[2]; la vraie date est 1587. C'est ce qui résulte

[1] Archives de Giez et de Sales.

[2] M. de Foras, dans son *Armorial*, dit que Benoît avait quatre ans en 1598. C'est évidemment une faute d'impression pour 1589.

Digitized by Google

d'une de ses lettres, du 6 mai 1646 : « Me voyant, écrit-il, aux portes de la soixantième année de mon âge »[1]. La correction d'une erreur des biographes au sujet du lieu de sa naissance confirmerait, au besoin, cette date. On le fait naître à Chevron, mais un acte de 1613, qui sera rapporté plus loin, l'instituant à un canonicat de Genève, prouve sa naissance à Turin[2]. Or, c'était précisément en 1587, et non en 1585, que le seigneur de Chevron, gouverneur de Victor-Amédée, devait se trouver dans la capitale où ce prince naquit le 8 mai 1587. La famille toutefois passait les vacances en Savoie, et c'est à Chevron qu'eut lieu le principal événement de la jeunesse de Benoît. Du sommet de la tour qui forme aujourd'hui une partie du château de M. Dunant, il tombait dans le vide, lorsque sa mère invoqua la Vierge de Myans et trouva l'enfant sain et sauf après sa chute. Une copie de l'*ex-voto* offert à Notre-Dame de Myans à l'occasion de ce fait merveilleux se conserve dans ce sanctuaire. L'original se trouve, dit-on, dans la ville de Chambéry. Un ancien curé de Chevron a eu l'heureuse idée d'ériger une statue de l'homme de Dieu au sommet de la tour de l'église, à quelques mètres de la tour du miracle.

La position de son père mit l'enfant en relations intimes avec le souverain et les jeunes princes, et il pouvait légiti-

L'épitaphe de l'Archevêque porte qu'il avait 73 ans à sa mort en 1658, mais le chiffre n'est qu'approximatif. Le P. Bernard dit : « Environ 72 à 73 ans. »

[1] Archives d'Etat de Turin.

[2] Il est vrai qu'un acte semblable (1609), conservé également aux Registres de l'Evêché de Genève, l'appelle « clerc de notre diocèse » ; mais ces mots ont été ajoutés sur le Registre après que l'acte avait été dressé, peut-être selon l'indication « parroisse de Dérée » qui se trouve dans les mêmes Registres à propos de sa réception à la tonsure. L'indication est erronée, car il est certain qu'il n'aurait pas été appelé « clerc de Turin » en 1613 si l'on n'avait pas vérifié cette circonstance.

Digitized by Google

mement aspirer à leurs faveurs spéciales. Benoît suivit la cour avec l'ardeur qui lui était naturelle, sans se soucier de la tonsure qu'il reçut de Mgr de Granier, le 17 mars 1601, pendant le carême prêché par « le Prévôt de Sales ». Il est permis, toutefois, de conjecturer que celui-ci soufflait à son cher cousin quelques-unes de ces « suaves inspirations » qu'il recommandait plus tard aux parents qui voulaient cultiver la vocation de leurs enfants. Quoi qu'il en soit, l'attrait de la profession militaire était trop puissant pour cette jeune âme, et il fallait encore une douzaine d'années pour que les invitations divines prissent définitivement le dessus. On découvre déjà en lui des mouvements prononcés dans ce sens, surtout quand nous le voyons abandonner temporairement ses fonctions pour aller à pied en pélerinage à Rome. Mais l'heure n'était pas encore arrivée, et le P. Bernard assure qu'il revint à sa carrière mondaine après cet acte de zèle pieux, et même qu'il prit des engagements envers Mlle Chabod de Saint-Maurice. Le même auteur prétend que la cause déterminante de sa vocation sacerdotale fut un vif reproche que lui adressa une Sœur de la Visitation de Turin dans le parloir de ce monastère. Il y a dans cette assertion un gros anachronisme, car la Visitation n'a été établie à Turin qu'en 1638. Il est possible que l'incident ait eu lieu à Annecy et que la religieuse en question ait été plus tard envoyée à Turin. Ce qui est certain, c'est que Benoît reçut les Ordres mineurs de son saint cousin le 24 mai 1603, et qu'il fut pourvu d'un canonicat dans le Chapitre de Genève, le 28 février 1609 [1]. C'était son premier bénéfice, et il dut faire sa profession de foi entre les mains de l'évêque. Il semble

[1] Registres du diocèse de Genève.

Digitized by Google

ne pas avoir pris possession de sa nouvelle dignité, car nous le trouvons, quatre ans plus tard, de nouveau institué chanoine du même diocèse. L'acte est ainsi conçu :[1]

« François de Sales... à notre bien-aimé Benoît de Chevron, clerc du diocèse de Turin, salut. La noblesse de votre race, vos connaissances littéraires et la probité de votre vie, attestées par des témoignages dignes de foi, nous inclinent à la libéralité en votre endroit. Comme donc un canonicat et une prébende dans notre église de Genève sont devenus vacants par la mort de Claude-Etienne Nouvelet, nous vous y instituons, sujet à la profession de foi que vous ferez entre nos mains dans les six mois. Fait à Annecy le 7 octobre 1613. »

Il est douteux que même cette seconde fois la mise en possession ait eu lieu, car, le 8 janvier 1615, nous trouvons Philippe de Quoex institué à ce même canonicat, « vacant par la mort de Claude-Etienne Nouvelet », comme si la stalle n'avait pas encore été occupée. Aussi dans l'acte que nous allons citer immédiatement, Benoît n'est pas appelé chanoine, mais simplement docteur ès droits. Ce dernier titre, remarquons-le en passant, accuse des études suivies, et même un cours universitaire pendant les années qui suivirent sa réception dans les Ordres mineurs.

II

C'est seulement à l'âge de 27 ans qu'eut lieu l'événement qui décida de la vocation de Benoît de Chevron, son

[1] Registres du diocèse de Genève.

Digitized by Google

élection au doyenné de Notre-Dame, la dignité ecclésiastique la plus élevée de la ville d'Annecy. Le P. Bernard dit qu'il y a été nommé par le Duc de Savoie. Sans doute, Charles-Emmanuel et d'autres hauts personnages ont pu lui donner des recommandations très puissantes, mais il semble certain que cette élection appartenait au Chapitre de la collégiale. Dans les archives d'Etat de Turin[1] se trouve une lettre de Jacques, duc de Savoie-Nemours, adressée aux chanoines, en date du 21 septembre 1583, agréant l'élection de son fils illégitime, Jacques de Savoie. Au même paquet il y a un extrait des registres de Notre-Dame du 14 décembre 1595, rapportant l'élection, par les capitulants, de François de Lornay. Nous verrons plus loin que le successeur de Benoît a aussi été élu par les chanoines. Voici du reste l'acte d'élection de notre doyen, tiré de la même source aux archives de Turin :

« Du vendredi 18 juillet 1614, assistants révérends seigneurs sacristain, chantre, Jacquier, Jeolier, Peyssard, Roland, Alix, des Oches, le corps de Monsieur de Lornay étant remis en terre, le Chapitre s'assembla au lieu accoûtumé tenir l'assemblée capitulaire, où étant en nombre de dix, et ayant invoqué l'assistance du Saint-Esprit, disant dévotement le *Veni Creator Spiritus,* fut ordonné que chaque chanoine mettrait par écrit en un petit billet les noms de ceux que Dieu lui dicterait être digne et capable succéder à la place du défunt (décédé le 16 dudit mois). Ce qui fut fait, et les billets se trouvèrent aussi au nombre de dix, dans lesquels billets se trouvèrent les noms comme s'ensuit, et fut trouvé enfin que R^d^ M^re^ Benoît de Chevron, docteur ès droits, eut six voix ; sur qui le sort tomba et fut élu doyen et fut mis

[1] Beneficii di là de' Monti, *Annecy.*

Digitized by Google

en possession le 21 dudit mois, après les heures canonicales, avec les cérémonies en tel cas requises, en présence de plusieurs notables personnes, même les sieurs advocats et spectables François Lespine et François Favre, tous deux docteurs ès droits, témoins appelés. »

Le livre des délibérations des administrateurs du collège Chapuisien d'Annecy[1], desquels le chef du Chapitre de Notre-Dame était président d'office, nous apprend une des premières actions du nouveau doyen. « Lundi, 21 juillet 1614, assistant révérend seigneur Messire Benoît de Chevron, doyen de Notre-Dame..., les administrateurs, ayant su que Benoît de Chevron a pris possession aujourd'hui de la dignité de doyen, l'ont reçu administrateur du collège ». Son rôle d'administrateur, toutefois, s'était réduit à de petites proportions, par le transport du collège aux Barnabites, ce qui avait eu lieu le 5 du même mois. Le P. Bernard dit que le nouveau dignitaire était déjà prêtre, mais en réalité il n'a reçu le sous-diaconat que le 20 septembre suivant[2], le diaconat le 20 décembre, la prêtrise le 14 mars 1615. Peu de détails nous sont parvenus des six ou sept ans de la résidence de Benoît de Chevron à Annecy. Il a fait un voyage à Rome pendant cette période[3]. Nous le voyons assister aux délibérations des administrateurs du collège. Le registre de celles de la collégiale pour ces années n'a pas été retrouvé. Les délibérations municipales

[1] Archives municipales d'Annecy.

[2] Registres du diocèse de Genève. — L'attestation, signée par saint François de Sales et qui, par conséquent, est doublement une relique, se trouve aujourd'hui chez M. Favre aîné, à Albertville.

[3] Procès de canonisation de saint François de Sales, déposition de Rév. François Langin.

Digitized by Google

d'Annecy [1] nous apprennent qu'il demeurait dans sa propre maison : Révérend seigneur Benoît de Chevron de Palud [2] possède « une maison près de l'Isle et vis-à-vis du seigneur baron de Menthon ». Elle est commune entre lui, Pierre Excoffier et Jeanne Gay, veuve de Claude Excoffier. Malgré cette séparation d'habitations, les relations entre le doyen et l'évêque, son cousin, étaient des plus intimes. C'est pendant ces précieuses années que le plus jeune se formait sur le modèle parfait qu'il avait devant les yeux. Nous trouvons une preuve de l'effet produit sur lui par les exhortations et l'exemple du saint évêque de Genève dans le témoignage remarquable rendu par le secrétaire du conseil de ville d'Annecy, à propos des « Grands Pardons » de septembre 1619, qu'il devait présider en l'absence du chef du diocèse. Ces paroles donnent la mesure de sa réputation à la fin de cette seconde période de sa vie, et l'on y voit poindre ce zèle pour le ministère du sacrement de pénitence qui devenait la passion de son âme apostolique :

« Jesus Filius Virginis Mariæ

Cy commence la célébration du jubilé de sept ans en sept ans, confirmé par N. S. P. Paul V le 17 juin de la présente année 1619. Et premièrement, du samedi 6 (c'était le 7), feste de saint Gratz aux vespres... orgues qui rendoyent les assistants quasi ravis et sans bruit. L'office célébré par ung seigneur digne d'aultre titre que de doyen de ladicte église, pour sa bonne vie, rare sagesse, grande science, et grandeur de sa maison, pour

[1] Séance du 15 juillet 1615.

[2] C'est le seul document que j'ai trouvé où ce nom de terre s'applique à Benoît de Chevron. Sa famille possédait, en effet, des biens dans cette commune qui, de la hauteur remarquable où elle se trouve sur la rive droite de l'Arly, domine Albertville et ses vallées.

Digitized by Google

estre son nom Révérend seigneur messire et noble Benoist de Chivron, frère du seigneur baron de Chevron, seigneur méritant plus grand titre, homme simple, affable, humain et doué de toutes les vertus ; s'employant à la confession toute la matinée, tant les jours de feste que dimanche. Ne s'en distrayant aulcunement sinon en tant qu'il sera appelé pour célébrer la sainte Messe ; quictant pour les confessions les matines et autres heures convenables pour vacquer ausdictes confessions. »

Pendant ces années où le doyen s'attirait tant de réputation devant les hommes, il ne songeait lui-même qu'à fuir les honneurs pour embrasser la pauvreté, la pénitence, l'obéissance dans le cloître de Talloires, réformé en 1611 et célèbre déjà pour son observance régulière. Il y pensait au moins depuis 1616, comme nous l'apprend une lettre de saint François de Sales, que l'on trouvera un peu plus loin. Il comptait parmi ses amis le prieur claustral, Claude-Louis-Nicolas de Quoex, et sans doute d'autres religieux du prieuré. Leurs relations devinrent plus étroites lorsque, le 28 janvier 1618 [1], sur la présentation de son oncle, Bernard de Menthon, il fut nommé recteur de la chapelle de Sainte-Catherine, de Talloires, vacante par la mort de Philippe de Quoex. Cette chapellenie importante offrait à son recteur, sous l'obligation d'une messe quotidienne, une habitation à Talloires et une prébende monacale. Ces circonstances devaient porter leur fruit. Une seconde circonstance donnait de l'éclat au sacrifice. C'est que la cour avait jeté les yeux sur lui pour être aumônier résident de la princesse de Piémont dont le Saint était grand aumônier. C'était l'accès aux plus grands honneurs, et sa mère surtout,

[1] Registres du diocèse de Genève.

Digitized by Google

regardant les choses d'un point de vue peu surnaturel, s'attachait passionnément à ce projet pour l'avancement de son fils. Mais aucune considération ne pouvait ébranler la résolution de ce dernier. « M. le doyen », écrit le Saint à son frère[1], « ne veut point aller à la cour, sa dévotion le tirant ailleurs, où il prétend se rendre dans six semaines ou deux mois; mais il désire que l'on ne sache pas, ne s'en étant découvert qu'à moi et au supérieur claustral du lieu où il aspire, sur le rivage de ce lac. »

L'évêque de Genève, contrairement à ce que l'on pourrait penser, n'était pour rien dans cette détermination de son ami. On en trouve la preuve dans une lettre du 12 février 1620, adressée au baron de Menthon-Rochefort, qui l'avait prié de faire une commission à Madame de Boège, Françoise de Beaufort, veuve de Sébastien-Balthazard de Montvuagnard. Cette dame demeurait au château de Villard-Chabod, près de Dérée, où se trouvait Jeanne de Menthon :

« Vous savez bien que le bon M. de Chevron, mon cousin et votre parent, que j'avais retenu dès il y a trois ans en notre profession ecclésiastique, estimant qu'il y pouvait rendre plus de service à Notre Seigneur, enfin s'est retiré à Talloires dans la vocation monastique. De quoi c'est la vérité qu'il communiqua premièrement avec moi sur le refus qu'il fit d'aller auprès de Madame, où Mgr le sérénissime prince le désirait. Mais ce fut avec une résolution en laquelle il n'y aurait plus aucun lieu de conseil. Cependant Mme de Chevron, ma bonne tante, a pensé jusques à présent que j'avais été l'auteur de cette retraite, qui est la cause que je ne suis point allé voir Mme de Boège, en attendant que par même voie allant

[1] Lettre du 16 décembre 1619.

Digitized by Google

visiter l'une de ces dames, je puisse aller visiter l'autre, étant si voisines l'une de l'autre, et lors je n'oublierai pas ce qu'il vous a plu de me recommander. »

Enfin la lumière se fit, la mère confessa que son amour pour son fils l'avait aveuglée, et on se rappelle la visite et la touchante prophétie que le Saint lui fit après la translation des reliques de saint Germain, le 28 octobre 1621. Notre Benoît qui assistait sans aucun doute à la translation, a dû avoir la consolation d'être présent à l'entrevue familiale qui la suivit.

III

La date de la retraite du nouveau religieux est fixée au 3 ou 4 février 1620 par l'acte d'institution à la chapelle de Sainte-Catherine, tiré des Registres de l'évêché de Genève :

« Philibert Rogès..., à M. Antoine Favre prêtre.

« Comme la chapelle perpétuelle de Sainte-Catherine, se trouvant dans l'enceinte *(septa)* et cloîtres du monastère de Notre-Dame de Talloires, est vacante (d'après les sacrées constitutions et le droit canon) par l'entrée en religion, et dans ledit monastère de l'Ordre de Saint-Benoît, du Révérend Père en Jésus-Christ Benoît de Chevron, son dernier recteur pacifique, et par son ferme et stable propos de rester dans ladite religion, attesté en diverses manières par manifestes signes et actes ; et comme vous avez été pour cette raison deux fois institué recteur de cette chapelle par le Rév^me^ Evêque de Genève, et deux fois légitimement mis en possession d'elle ; et

Digitized by Google

comme maintenant (bien que ce fut *ex abondanti* et pour confirmer votre droit, même que maintenant procès est pendant entre vous et ledit Benoît de Chevron), et en tant que besoin, vous demandez être de nouveau institué recteur de ladite chapelle de Sainte-Catherine ; considérant que ledit seigneur de Chevron ait été une année et quinze jours dans ladite religion, et ainsi, selon les sacrées constitutions reçues en cette province, que ladite chapelle soit vacante, nous vous y instituons selon la présentation faite en votre faveur par noble et puissant seigneur, le seigneur baron de Menthon... le dix-neuf février 1621. »

Ces deux institutions ont dû être accordées au jeune Favre, fils cadet du Président, sans préjudice des droits du novice, que celui-ci, l'acte même nous l'enseigne, continuait à soutenir, d'après l'intention que le Saint lui attribue dans une lettre du 23 février 1620 : « Le doyen possédera sa chapelle encore tout le temps de son noviciat ». Le cas était autre pour son doyenné, qu'il résigna après quelques mois. Voici le procès-verbal de cette résignation, tiré du même manuscrit de Turin qui nous a appris son élection :

« Du vendredi 20 novembre 1620, assistants Révérends seigneurs don *(sic)* Père Théophile, doyen, sacristain, chantre, Carrier, Peyssard, Roland, Alix, de Ronis, des Oches, Charles (de Nemours), Chopel, Garnier. Le susdit Père don Théophile a purement, simplement et volontairement résigné la dignité de doyen et toutes ses dépendances entre les mains du vénérable Chapitre, sacristain, chantre et chanoines d'icelui, à cet effet spécialement convoqué. Les priant tant en général qu'en particulier, avec l'affection qu'il a audit Chapitre, de vouloir choisir des ores, nommer et élire tel et autre personne suffisante, idoine et capable pour ladite dignité,

Digitized by Google

prébende et ses dépendances, à l'honneur de Dieu et de Notre-Dame, qui bon leur semblera. En foi de quoi s'est signé : Benoît de Chivron, doyen résignant. Laquelle résignation faite par ledit révérend Père don Théophile de ladite dignité, le Chapitre invoqué *(sic)* comme dessus, et tous les chanoines ont remercié ledit R. Père et ont résolu de procéder à l'élection et nomination d'un autre doyen... Et a été élu illustre Pierre-François de Rossillon, dit de Châtillon. »

A l'époque de sa profession, Benoit a fait un testament[1] qui, à cause de ses détails intéressants et de l'exposé des motifs qui ont amené sa renonciation, mérite d'être reproduit presque en entier :

« L'an 1621, le 5 juin, comme ainsi soit qu'il ait plu à la divine bonté de former l'homme à son image, le douant d'une âme raisonnable peu moindre de la naturelle perfection des Anges, aux fins que, capable de reconnaître la grandeur et infinis attributs de la divine Majesté, il applicât tout son pouvoir, savoir et avoir à l'honneur de cette Majesté divine durant tout le cours de sa vie mortelle, pour finalement être fait jouissant de la gloire éternelle ; ce que considérant murement, à par soi, révérend Messire Benoît de Chivron, ci-devant doyen de l'Eglise [de Notre] Dame d'Annecy, voyant comme [les] voies étaient remplies de choppement, et la grande difficulté de suivre le droit sentier de la paix parmi les mon-

[1] Le texte de ce testament est pris sur une copie notariée conservée dans les archives de Sales, mais dont certaines parties ont été rongées. Les mots qui manquent sont suppléés, plus ou moins conjecturalement, entre crochets. M. le curé Lavanchy a donné un court extrait de ce document, d'après une note du regretté chanoine Ducis, dans cette belle monographie sur la commune de Saint-Jorioz, qui forme le tome VII[e] des *Mémoires de l'Académie Salésienne*. (Pièces justificatives, document N.)

Digitized by Google

dains, se sentant d'ailleurs invité par la considération de ses [péchés] passés, soit par vocation et grâce spéciale épris, à [se] ranger à quelque genre [d'asile] retiré pour illec amender [ses fautes] et consacrer le reste de sa vie [à Dieu] ; ensuite de quoi, ayant ouï et vu la perfection avec laquelle les Religieux et RR. PP. de Notre-Dame de Talloires vivaient sous l'étroite observance de la Règle du glorieux patriarche S. Benoît, du nom duquel il avait déjà été honoré sur les saints fonts de Baptême, il s'y serait rendu, et après l'épreuve annuelle aurait supplié le R. P. Prieur et tous les RR. PP. ses supérieurs de vouloir admettre à la sainte profession... Ils ont ordonné que premier il dût à donner ordre à ses affaires... et cela fait, ils se disposeraient à l'admettre... Ensuite de quoi ledit sieur Benoît de Chivron, ci-devant doyen, recteur de la chapelle de S^te^-Catherine fondée dans le prieuré de Talloires, et maintenant novice, nommé Frère Benoît-Théophile, dit et déclare qu'il veut disposer, tester et adonner, tant de soi que des peu de biens que Dieu lui a donnés.

« A ces causes, devant moi notaire, s'est personnellement constitué ledit R. P. Benoît-Théophile, novice, et a fait son testament. 1^mt^ se signe de la Croix, et proteste vouloir mourir catholique... Ensuite, invoquant Jésus, Marie, son Ange gardien, S. Benoît, S. Bernard de Menthon, S. Martin, S. Charles Borromée, S^te^ Anne, S^te^ Marie-Madeleine, S^te^ Catherine, S^te^ Barbe et tous les Saints... *Item,* espérant que Dieu lui fera la grâce de finir ses jours dans la sainte religion où il prétend faire profession après peu de jours, n'ordonne rien pour sa sépulture. Il supplie seulement que si le corps de sa très chère et très honorée dame et mère était enterré en la même église où elle y avait destiné la sépulture, il leur plût de permettre qu'il fut enterré au même lieu, ou place voisine. A ces fins le testateur ordonne qu'après la mort de

Digitized by Google

sa mère les RR. PP. jouissent durant sa vie seulement de la grangerie du Bouloz (St-Jorioz), à lui délaissée par son père, Messire Hector de Villette, à condition de messe annuelle... [*Item*] que lesdits Pères payent à Mlle Isabeau [de Ville] la pension de quatre cou [pes]..., comme est porté par le testament de sa dite mère, sinon qu'il apparaît que ladite dlle de Ville eût été récompensée... *Item,* ses meubles, livres... à la Congrégation... *Item,* les prises qu'il a auprès [...cendy] sur Faverges, pour les Religieux qui font le service au prieuré au lieu de Faucemagne, avec quatre messes en honneur de S. Rodolphe... *Item,* comme le devoir et sanctions canoniques obligent tous ecclésiastiques de laisser quelque chose à son Prélat, pour témoignage de l'honneur et affection de laquelle ils l'ont toujours honoré, le testateur délaisse à Mgr le Rme Evêque et Prince de Genève le tableau, image ou livre qu'il lui plaira... ou [la somme de] quatre florins. *Item,* à Messire [Prosper] de Chivron, chevalier de Ss. Maurice et Lazare, sa maison [située à] Seytenex, sans comprendre la [terre] de Faverge et Marsy que le châtelain Durand tient de leur dit père... et au cas que ledit Prosper de Villette vienne de mourir sans enfants, le testateur délaisse ceci aux enfants de Messire [Bernard) de Villette son autre frère. *Item,* délaisse à [Gaspard, fils] aîné de feu Bernard..., délaisse à Henri-Sigismond, second mâle dudit feu Sgr [son frère] Bernard de Chivron, des biens à Aiguebelle, toutefois après le décès de sa mère Jeanne de Menthon. Et si ledit Henri-Sigismond vînt à mourir sans enfants, le testateur veut substituer Jeanne-Françoise et Claude-Françoise ses sœurs, nièces du testateur... Le testateur déclare qu'il ne veut obliger personne au paiement de ce qu'il se pourrait trouver obligé à la Marguerite Tallenod, veuve en premier lit de Me Martini, notaire ducal et receveur en ladite maison de Chivron, attendu que telle obligation n'a jamais été faite de

Digitized by Google

sa volonté, ains plutôt pour obéir, comme il était en bas âge. Et parce que l'institution d'un héritier universel est le fondement de tout testament, il nomme Jeanne de Menthon, et en défaut d'elle Messire Dom Prosper de Chivron, seigneur de Dérée, son frère, comme aussi Gaspard et Henri et les leurs [ci-dessus] mentïonnés.

« Fait au prieuré dudit Talloires, présents Me Nicolas Machet, Carrier, vicaire de Doussard, Jaques d'Arit, vicaire de Talloires... Gabriel Mattelon, curé de Duingt. Signés [sur la] minute: Frère Benoît-Théophile, [Frère] Claude Nicolas (de Quoex), prieur, [Nicolas] Machet, Antoine Carrier, Gabriel Mattelon. »

Remarquons, dans les deux documents précédents, l'apparition du nom de Théophile, que le novice aurait pris avec l'habit bénédictin. Par le fait que saint Théophile ne figure point parmi les patrons qu'il invoque dans son testament, il est évident que ce nom est plutôt un adjectif, une épithète analogue au « Théotime » du *Traité de l'Amour de Dieu*, choisi pour exprimer les saintes prétentions du nouvel aspirant. Remarquons que Mgr Camus désignait saint François de Sales sous ce nom de « Théophile ».

D'autres faits que j'ai rencontrés se rapportent de même à la vie monastique de notre prélat. Encore novice, il a été nommé procureur du monastère d'Ainay, de Lyon, pour un procès dont je vais citer un acte. Sa profession eut lieu au mois de juin 1621, et, l'année suivante, il fut député à Rome, avec le nouveau prieur claustral, dom Michel Rambert, pour obtenir l'érection de la « Congrégation des Allobroges », dont Talloires devait être le centre et la maison-mère. Les deux pèlerins prirent à Turin la bénédiction de leur saint évêque, le 17 août 1622[1]. La mention d'un cer-

[1] Procès de canonisation de saint François de Sales, déposition de Rambert; Archives de la Haute-Savoie, *Talloires*.

Digitized by Google

tain document dans l'inventaire des archives de Talloires [1] : « Patentes par lesquelles Talloires est agrégé au collège Grégorien, accordées par le cardinal vice-chancelier et dom Constantin Gaetano », nous renseigne sur plusieurs circonstances de cette troisième visite de Benoît-Théophile à la Cité éternelle. L'institution fondée sous le patronage de saint Grégoire-le-Grand par le célèbre bénédictin Gaetano (1565-1651 ?), abbé de San Baronto de Pistoie, venait d'être approuvée par Grégoire XV, dans la bulle « Salvatoris Nostri », du 17 juin 1621, « comme un hospice ou collège pour les Bénédictins étrangers » [2]. Le fondateur adressa une lettre-circulaire avec un exemplaire de la bulle à tous les monastères de l'Ordre, le 21 mars 1622, en relevant les avantages du nouvel établissement au point de vue de la vie monastique, des études et de l'expédition des affaires. Il avait lui-même l'entrée du Vatican, ayant été secrétaire de quatre papes. Nous pouvons donc être certain que nos deux Talluériens descendirent à cette maison hospitalière, qui était située au Transtévère, près de Sainte-Cécile, derrière la petite église de Saint-Benoît *in Piscinula* qui marque l'endroit où le patriarche des moines d'Occident a séjourné et d'où il est parti pour sa grotte de Subiaco. Ces relations avec Gaetano, qui appartenait au Mont-Cassin, nous expliquent pourquoi les supérieurs de Talloires, invités à désigner quelque Congrégation à laquelle ils auraient

[1] *Mémoires de la Société savoisienne d'Histoire et d'Archéologie*, tome V.

[2] Unie à la Propagande vers 1640, cette fondation fonctionna d'une manière assez obscure pendant deux siècles et se fondit dans le collège attaché à Saint-Paul-hors-les-murs. La procure des Bénédictins anglais demeura installée dans les bâtiments de l'« Université Grégorienne » à partir du XVII[e] siècle. Une partie de ces bâtiments subsiste encore.

Digitized by Google

à se réunir au cas que celle des Allobroges ne réussit pas à maintenir une existence indépendante, ont choisi la Congrégation Cassinèse. En effet l'union se fit en 1674.

Le P. Bernard affirme que, pendant ce voyage d'Italie, Benoît-Théophile fut malade dix-huit mois chez sa sœur Amédée, comtesse de Malaspina, à Modène. En tout cas, il était de retour en Savoie avant le 16 janvier 1624 ; car, à cette date, on lit dans les délibérations du Chapitre de Notre-Dame de Liesse : « On parlera à M. de Chevron, jadis doyen, pour l'éclaircissement du doyen (de Roussillon) touchant la fondation de feue Madame ». Nous le trouvons procureur général de Talloires dans l'acte suivant, extrait des Registres du Sénat et conservé à Giez [1] :

« 17 février 1628. — Au procès d'entre le rév. S^gr abbé de la royale abbaye d'Ainay de Lyon, les sieurs religieux et Chapitre de ladite abbaye, supérieurs primitifs du prieuré de Saint-Pierre des mains *(sic)* hors la présente ville de Chambéry, et encore dom Jean-Baptiste Miguet, sacristain audict prieuré, et dom François Coudey, tous deux religieux profès et réformés audict prieuré de l'Ordre de Saint-Benoît, demandeurs en requête présentée cejourd'hui contre les RR. PP. de la Congrégation des Feuillants, défendeurs. A comparu au greffe du Sénat Rév. Père en Dieu, dom Benoît-Théophile de Chevron, prêtre, religieux profès et réformé du monastère de Notre-Dame de Talloires, du même Ordre de Saint-Benoît de l'Observance, tant en qualité de procureur spécial de ladite abbaye d'Ainay, par acte

[1] Il s'agit d'un procès soutenu par les Bénédictins noirs de Lémenc *(Les mains)* contre leurs successeurs les Feuillants, procès qui ne s'est terminé qu'à la suite d'un décret péremptoire de Madame Royale du 7 mars 1645.

Digitized by Google

reçu par Me Combet, fait le 26e may 1621, et encore comme procureur général dudit monastère de Talloires, comparant avec lui ledit Miguet. »

Nous pouvons supposer que ces emplois dans les affaires extérieures du monastère n'étaient pas bien au gré d'un homme qui n'avait cherché qu'un asile de prière et de pénitence. Il lui fallait, toutefois, s'accommoder aux nécessités de sa Congrégation et aux ordres de ses supérieurs, et rien n'empêchait son progrès dans les vertus de sa profession. Le P. Bernard consacre à la description de ces vertus plusieurs pages éloquentes, insistant en particulier sur l'obéissance qu'il rendait à un prieur plus jeune que lui. Rambert avait, en effet, neuf ans de moins, et n'avait été ordonné prêtre qu'en 1620. Après avoir été premier doyen[1], Benoît devint lui-même prieur claustral[2] en 1629, élection

[1] Le titre de doyen est ici l'équivalent de sous-prieur. Dans sa Règle, saint Benoît parle de l'abbé, du prieur et des doyens comme des officiers du monastère, sans nommer le sous-prieur. Plusieurs Congrégations de l'Ordre retenaient cette désignation. L'adjectif « premier » semble montrer qu'à Talloires il y eut plus d'un doyen.

[2] Voici le procès-verbal de l'élection de notre prieur, extrait des registres de l'évêché de Genève. Il contient plusieurs points dignes d'attention pour l'histoire du vieux prieuré :

« Nous Jean-François de Sales... savoir faisons que nous ayant été représenté par Don Benoit de Vallier, prieur des RR. PP. bénédictins réformés au prieuré de Talloires que, ayant été élu prieur audit lieu pour trois ans, le temps ayant expiré, il est nécessaire de faire élection d'un autre ; et parce que, par un bref de Sa Sainteté nous sommes désignés pour confirmer les prieurs, il nous a requis de nous transporter audit lieu... Et y étant, le 19 de septembre 1629, ledit Don B. de Vallier nous aurait exhibé un bref de notre Saint Père Urbain VIII, du 4 juillet 1624, visé au Sénat par arrêt du 5 septembre 1624... Il nous a requis vouloir assister à l'élection... ayant à ces fins fait convoquer tous les religieux, qui étaient partie au prieuré de Rumilly et partie aux études à Chambéry... Sur quoi nous avons ordonné audit Don Benoît de faire assembler le Chapitre... Et ont comparu ledit Don

Digitized by Google

qui était déjà une preuve qu'il excellait entre tous. Il profita de cette liberté qui est attachée à la supériorité dans les limites de la Règle, pour se dévouer avec une charité sans bornes au service des pestiférés dans les années terribles 1629 et 1630. Mais il ne se contenta pas des exercices déjà imposés dans une maison sévère; il cherchait cette plus grande perfection que son saint patron propose à ceux qui ont longtemps combattu contre le diable dans la compagnie de leurs confrères. Nous en trouvons la preuve dans la tradition qui nous apprend que le serviteur de Dieu se retira au « combat singulier du désert », dans la gorge, près de Seythenex, appelée Val de Saint-Ruph parce que ce frère

Benoît de Vallier, D. Claude-Nicolas de Quoex, D. Benoît-Théophile de Chevron, D. Michel Rambert, D. François Codey, D. Romain Ciberey, D. Maur Anthoine, D. Placide de Crans, D. Charles-Fauste de Machet, D. Martin Pernet, D. Anselme de la Flechère, D. Juste du Plastrez, D. Constantin Roget, D. Bernard Floccard, D. Leandre de la Ruaz, D. Isidore Blanc, frère Pierre de Quoex, frère André Magnin, et frère Valentin Vollend, religieux profès... Ils nous ont tous secrètement baillé leurs suffrages en présence de Rév. M^e^ Bernard de Grallier, religieux dudit Ordre, prieur de Rumilly, député par eux pour nous assister. Lesquels recueillis et nombrés, il est trouvé que la plupart des voix a concouru à l'élection dudit Rév. Père Don Benoît-Théophile de Chevron. Sur quoi nous avons confirmé ladite élection, pour être par lui gouvernés et administrés les affaires tant spirituels que temporels de ladite réforme pendant trois ans, conformément au bref, Et suivamment nous l'avons mis en possession des places du prieur *in choro, in capitulo et in mensa*, sans aucune contredite, et ce fait nous nous sommes retiré.

« J.-Franç., E. de Genève. »

Nota. — Les registres de l'évêché de Genève nous enseignent que Dom Juste du Plastre a été élu prieur claustral de Talloires le 20 octobre 1631, en suite de la démission de Benoît-Théophile « nommé et présenté par Son Altesse à Sa Sainteté pour la prélature de l'archevêché de Tarentaise, » qui a commandement « de s'y transporter pour pourvoir aux affaires spirituels, en attendant l'expédition de ses bulles. » L'élection du nouveau prieur fut confirmée par Jean-François de Sales le 16 mars 1632.

Digitized by Google

de saint Germain de Talloires y avait vécu et y est mort. Le petit prieuré de Faucemagne se trouvait dans cette vallée étroite dont il faut lire la description donnée par le regretté prévôt Brasier dans son étude sur Saint-Ruph [1].

Le P. Bernard place cette retraite après les grands travaux occasionnés par la peste, et ajoute qu'il était là lorsqu'on vint le chercher pour lui offrir l'archevêché de Tarentaise. M. Brasier dit avec justice que le prieur claustral ne pouvait pas s'absenter de son monastère d'une manière permanente, et comme sa renonciation à l'office de prieur n'eut lieu qu'en 1631, M. Brasier incline à placer sa retraite dans les années antérieures à son priorat. Mais cela ne semble guère pouvoir se concilier avec les occupations mentionnées dans les documents ci-dessus et dans d'autres qui témoignent des différentes phases du procès activement mené contre les Feuillants. Il est plus vraisemblable de supposer de sa part des retraites moins longues, mais peut-être fréquentes, dans le genre de celles que nous le verrons pratiquer pendant son épiscopat.

IV

Nous arrivons à la dernière partie de la vie de Benoît-Théophile et les matériaux deviennent bien plus abondants. La première allusion à sa nomination épiscopale est contenue dans une lettre de Victor-Amédée du 25 février 1631, où il dit que son ambassadeur, Louis d'Aglié, va proposer

[1] *Mémoires de l'Académie Salésienne*, tome II.

Digitized by Google

des sujets pour les églises vacantes de Turin, Tarentaise, Mondovi et Alba[1]. Une lettre du nonce Castracani, du 14 avril suivant[2], contient un bel éloge de celui qui était proposé pour la seconde de ces églises :

« Le Duc me signifia ces jours passés qu'il voulait favoriser pour l'église de Tarentaise le Père Chevron, noble Savoyard, moine cassinèse réformé, dont le père a été gouverneur de Son Altesse. Le Duc ne peut pas tarir sur les louanges de ce sujet, qu'il préfère même aux deux qui sont recommandés pour Turin et Mondovi. Je me suis renseigné sur lui chez différentes personnes et j'en ai obtenu les meilleures relations. »

La nomination a été agréée cette même année, car le 21 janvier 1632 le nouvel élu, arrivant de Moûtiers, remercie sa cousine la baronne de Villette de ses congratulations, tout en montrant la répugnance qu'il avait eue à accepter une si lourde dignité[3]. Le 15 octobre 1632, il prie le baron Gaspard de Villette d'accompagner ses commissaires pour prendre possession aussitôt que le Sénat aura déclaré ses bulles exécutoires[4]. Il fut sacré à Turin en janvier 1633, prêta le serment de fidélité le 22 du même mois, et fit son entrée à Moûtiers le 8 février. Le diocèse du nouvel archevêque était petit comme nombre de paroisses, n'en comptant que soixante-seize dans le *Status* présenté par son successeur en 1700, mais de grande importance au point de vue séculier, car le titre de « comte de Tarentaise, prince du Saint-Empire » avait encore une réelle signification. L'archevêque était le gouverneur civil de la province, et ses principaux officiers

[1] Archives Vaticanes, *Savoia*, tome 52.
[2] *Ibid.*
[3] Archives de Giez.
[4] *Ibid.*

Digitized by Google

avaient la préséance sur les autres nobles. On se rend compte de cette importance en parcourant l'inventaire des titres de Tarentaise de 1652, conservé aux archives de Savoie et reproduit dans le premier volume des *Mémoires de l'Académie de la Val d'Isère*. La seule nomenclature des divisions des archives de l'archevêché est assez parlante : Imperialia, Papalia, Ducalia, Moûtiers, Eglise et Chapitre, Fiefs (dix divisions), Hommages des nobles, Sion et Aoste, Saint-Sépulchre, etc. Les évêques de Sion et d'Aoste étaient suffragants de l'archevêque de Tarentaise, et toutes les maisons du Saint-Sépulcre dans les Etats de Savoie étaient sous sa juridiction.

On trouvera des renseignements intéressants au sujet des revenus, droits et obligations de ces prélats aux archives Vaticanes, dans le volume 36e de la Nonciature de Savoie, au moment où la nomination de Berliet (1598) souleva beaucoup de questions financières. A cette date, les revenus étaient de « 4.450 écus de 5 florins, monnaie de Savoie, soit 2.902 écus d'or de 7 florins 8 sous pièce ». Dans la lettre du 6 mai 1646, citée dans la première partie de cette notice, notre archevêque dit que les revenus avaient été de 30,000 florins, mais qu'ils n'atteignaient plus à cette date que 25,000. Mais il y avait des pensions à payer sur ces recettes et surtout des décimes et des salaires d'officiers. Le « comte de Tarentaise » devait entretenir un baillif, un vi-baillif, un juge, un juge d'appels, un procureur et un avocat fiscaux à Chambéry, un portier, sans parler de ses vicaires généraux et substituts, des « prédicateur et son compagnon » qu'il était obligé de faire venir pour les époques de dévotion, de ses aumôniers et domestiques ordinaires. Le seul « pain de mai », célèbre aumône pour laquelle l'archevêque devait fournir pendant vingt-huit

Digitized by Google

jours un pain à chaque venant, riche ou pauvre, absorbait, d'après son successeur, tout le revenu du diocèse. Quelquefois huit mille personnes se présentaient en une seule journée. Le désintéressement de notre prélat lui fit accepter sans réserves une obligation que ses prédécesseurs immédiats avaient remplie dans des limites assez étroites.

Quant à l'état des populations dans ce pays pauvre, isolé, réseau de vallées étroites et de versants de montagnes qui est la Tarentaise habitable, le fonds était bon ; les paysans étaient sincèrement attachés à leur religion. Cependant, l'ignorance, la superstition et certaines pratiques immorales qui avaient fini par prévaloir, témoignaient de la négligence des pasteurs. Le siège avait été vacant depuis la mort d'Anastase Germonio, arrivée à Madrid le 4 août 1627. Absent de son diocèse depuis plus de dix ans, ce prélat piémontais ne savait même prêcher en français [1]. Entre lui et Berliet, il y avait eu une vacance considérable et ce dernier avait été gravement malade pendant les dernières années de sa vie. Parpaglia, troisième prédécesseur de Mgr de Chevron, s'était occupé des intérêts de sa famille plus que de ceux de son diocèse. Mais les conséquences de ces malheurs pouvaient s'effacer par le zèle, l'assiduité, la prudence de notre apôtre, qui mettait ses délices à visiter son peuple, à encourager ses curés, à refaire ou à bâtir ses églises, à se faire le conseiller et le directeur de tous. Le P. Bernard dit qu'il confessait, au moins une fois par an, chacun de ses diocésains. C'est une exagération sans doute, mais il est certain qu'il continuait là, comme il avait fait à Annecy, de se dédier tout spécialement à cette partie la plus lourde du ministère évangélique qui consiste à reconnaître,

[1] Détail curieux donné par Germonio lui-même dans les *Acta Tarent. Ecclesiæ*, p. 87.

Digitized by Google

corriger et prévenir le péché. De Hauteville mentionne la surprise de Charles-Auguste de Sales, qui le remplaça pendant son séjour à Rome, en 1636 et 1637, de trouver que son prélat s'était déjà constitué confesseur ordinaire de presque toute la ville de Moûtiers [1]. Le pape ayant offert à l'archevêque, au cours de cette visite, une faveur à son choix, il demanda le pouvoir d'accorder aux mourants l'indulgence du jubilé, afin de rendre son ministère encore plus recommandable à ses chers diocésains. Il allait quelquefois résider dans des endroits de son diocèse assez éloignés du chef-lieu, comme à Bozel ou à Villette, pour se donner tout entier à la prière, aux travaux du ministère et au soulagement temporel de son peuple. Il convient d'extraire à ce sujet une page du P. Bernard :

« Quoique le repos ne fût pas du goût de Mgr de Chivron, la solitude ne laissait pas de faire tous ses plaisirs. Elle n'était pas pour lui le centre du délassement et de la quiétude, mais elle devenait pour cet homme incomparable le principe d'une nouvelle action. Les archevêques de Tarentaise ont une maison dans la vallée de Bozel dont ils sont comtes, et c'est là où il se retirait par intervalle et, à l'exemple de Moïse, après s'être donné à Dieu par la contemplation dans les heures qu'il destinait pour cela, il se donnait ensuite au peuple de toute la vallée, tantôt pour terminer leurs différends et leurs procès, d'autres fois pour leur fournir des remèdes qu'il composait lui-même par la connaissance qu'il avait de la médecine, fournissant de quoi vivre aux nécessiteux, envoyant de quoi subsister à ceux dont les besoins lui étaient connus. Aussi était-il dans une telle vénération parmi le peuple que c'était assez de l'avoir vu pour s'en retourner satisfait. »

[1] *Maison Naturelle de Sales*, Vie de Charles-Auguste.

Digitized by Google

De telles occupations dédommageaient notre pieux archevêque des peines qu'il souffrait d'un autre côté ; car, il faut le dire, le haut clergé, et en particulier le Chapitre, lui donnèrent des chagrins incroyables, surtout au commencement de son épiscopat. Certains dignitaires de la ville épiscopale avaient pris, pendant l'absence de ses prédécesseurs, une indépendance qui ne se pouvait tolérer ; il fallait revendiquer les droits supérieurs, et c'était même un peu pour cette raison que le Duc avait fait choix du prieur de Talloires. Voici comme celui-ci écrit à son souverain le 14 avril 1633 [1] :

« Les prêtres les plus débauchés de ce diocèse, desquels il plut à V. A. de me parler à S. Pierre d'Albigny, me descouvrant les motifs pour lesquels Vos Altesses avoient este mues à se servir de moy pour cette archevêché, voyant que je voulais commencer les actes archiépiscopaux, tant du synode comme de la visite ; et prévoyant que la suitte d'iceux occasionneroit ou la fuite de leurs complices, ou la poursuite de leurs fautes invétérées, ils se sont mutinés contre moi, ne me voulant laisser célébrer dans l'Eglise métropolitaine le jour du synode, ains m'ont contraint d'aller faire l'office à un' autre esglise avec le reste de l'assemblée synodale, au grand scandale de toute cette province. Finalement ils m'ont levé la croix et crosse, de laquelle mes prédécesseurs se sont servi à l'ordinaire en tels actes... »

Le Prince agit avec une admirable promptitude, et le 20 avril Benoît lui exprime sa reconnaissance :

« Je rends mille remercîments à V. A. pour sa prompte assistance pour le maintien des droits et autorités ar-

[1] Archives d'Etat de Turin, *Particolari.*

Digitized by Google

chiépiscopales. Par icelle non seulement sera donné à cette première émotion le remède nécessaire, mais encore à l'avenir, et messieurs de notre Chapitre et tous autres qui voudront s'éloigner de leurs devoirs au préjudice de cet archevêché y penseront. V. A. sera de vive voix informée de tout l'état de l'affaire par le sieur d'Avise commis par le Sénat. J'entends que le doyen et secrétaire proposent d'aller à V. A..... La jeunesse et incapacité de ce chef peut assez prouver qu'elle doit être sa conduite dans un clergé si mal morigéné. Facilement parleront-ils des Religieuses de cette ville, car l'abbesse est sœur d'icelui »[1].

Ces extraits nous expliquent le titre d'un document mentionné dans l'inventaire des archives de Tarentaise : « Procès intenté au Sénat en 1633 par B.-Th. de Chevron... pour être maintenu en possession du droit de ses prédécesseurs d'être ressaisi de sa croix et bâton pastoral, avec défense au Chapitre de le troubler en cela. Verbal du sénateur d'Avise, commissaire, qui enjoint au Chapitre de les rendre ». La lettre suivante (sans date) atteste l'heureux succès de l'intervention ducale :

« Non seulement m'ont esté rendues la croix et crosse épiscopale par l'ordonnance du commissaire a ce député par le Sénat ; mais de plus les mitres anciennes que le Chapitre avait dès longtemps saisies comme siennes. Voire, de plus, tout en la présence dudict sieur commissaire, nous avons faict un accord et transaction, l'observance de laquelle, j'espère, sera capable de boucher les avenues à toute sorte de mésintelligences et [sera] à la consolation de tout ce peuple. »

[1] Archives d'Etat de Turin, *Particolari*.

Digitized by Google

Dans une autre lettre à Son Altesse, du 1er mai, il annonce que les difficultés entre le Chapitre et l'archidiacre Rollia *(sic)* sont arrangées par arbitrage, les chanoines demandant seulement que celui-ci, « attendu son bas-âge, ne marcherait aux processions et autres actes publics qu'au rang de sa réception, jusqu'à ce qu'il fût promu aux Ordres sacrés. » Quant aux difficultés qui avaient été arrangées entre le Chapitre et lui-même, il voit déjà poindre un nouveau danger : l'ancien vicaire général Empioz et son frère n'ont pas voulu signer avec les autres chanoines. En réalité, l'action de ces deux hommes ressuscita les difficultés avant la fin de l'année[1], mais pour le moment, après avoir nommé un certain Joseph-Rudolf Vial, bénédictin de Talloires, son grand-vicaire, il put commencer, le 8 mai, sa visite pastorale. Il témoigne de l'importance essentielle qu'il attache à cette action dans une lettre adressée au Sénat, où, après l'avoir remercié de son assistance à l'occasion du procès mentionné ci-dessus (qu'il appelle un « coup permis par le ciel pour obvier plus grand mal ») et après une allusion à la « trop grande liberté du clergé et pénurie de personnes propres à exercer juridiction », il annonce qu'il peut enfin partir pour « cette première visite de laquelle dépend le principal du rétablissement de toute cette province, et restaurement des mystiques et matérielles églises d'icelle »[2]. Il avait déjà, le 14 avril, exprimé au Duc ses préoccupations au sujet de cette visite, « tant nécessaire et dès une vingtaine d'années souhaitée par vos fidèles serviteurs »[3].

Pendant les vingt-cinq ans de son épiscopat, Benoît-

[1] Lettre du 2 décembre 1633 (Archives d'Etat de Turin).
[2] Archives du Sénat.
[3] Lettre précitée du 14 avril 1633.

Digitized by Google

Théophile a fait quatre fois, par lui-même ou par délégué, la visite de son diocèse. Chaque fois il y mit deux ou trois ans. Les relations détaillées de ces visites, sauf la troisième, se trouvent dans les archives de Moûtiers, et contiennent des renseignements de grand intérêt pour l'histoire de ces paroisses et de véritables révélations sur le caractère du saint prélat. Il s'arrêtait quelquefois deux ou trois jours dans un endroit, prêchait et confessait, examinait minutieusement l'état, les droits, les obligations de chacun, en un mot remplissait tout ce que l'Eglise enjoint aux pasteurs de faire dans cette enquête ou inspection religieuse. La première visite commença donc le 8 mai 1633. Interrompue le 18 décembre, elle recommença, par Aime, le 2 juin 1634 et se continua jusqu'au 10 décembre. La ville de Moûtiers fut réservée pour le mois de septembre 1636. Voici l'en tête de la visite suivante : « Seconde visite générale de Mgr Benoît-Théophile de Chevron-Villette, faite par M. Charles-Auguste de Sales, docteur en théologie, autrefois vicaire général et prévôt de Genève, maintenant vicaire général et official de Tarentaise, et Claude d'Anthon, docteur ès deux droits, chanoine et chantre de notre église cathédrale, délégués à cet effet. De notre palais archiépiscopal, 8 mai 1638 ». Cette visite ne fut terminée qu'en avril 1643, par la visite de Moûtiers, effectuée par l'archevêque lui-même. La troisième visite occupa les années 1645-1647. La quatrième eut lieu de 1651 à 1655, et fut faite spécialement par Louis Empioz, chanoine et sacristain, vicaire général et official, le brouillon de 1633, converti par la mansuétude de son prélat, changé, dit celui-ci dans une de ses lettres, « de Saül en Paul ».

Je donnerai, en hors-d'œuvre, quelques détails sur la visite du Saint-Sépulcre d'Annecy, surtout eu égard aux

Digitized by Google

déclarations qui ont été faites sur la vénération du « bienheureux André d'Antioche », déclarations qui compteront certainement parmi les plus importantes que l'on puisse recueillir en vue de la reconnaissance du culte de ce saint chanoine de Saint-Augustin. Le Père Bernard fait un récit assez fantaisiste des premières relations de ces religieux et de notre archevêque, leur supérieur ; d'après lui, ils se sont connus par une heureuse surprise. Le bon Franciscain oublie qu'ils avaient été proches voisins à Annecy pendant les années 1613-1620. Notre Benoît-Théophile, accompagné par Vial, commença la visite de ce prieuré le 31 mai 1633, après avoir donné l'avertissement canonique à Jean-François de Sales, évêque de Genève, et au jeune commendataire, Pierre-François de Vidomne de Novéry, qui avait été institué à ce bénéfice le 10 août 1623. Le visiteur descendit chez son ami, Abel de Lalée, seigneur de la Tournette, qui devait plus tard devenir son bailli en Tarentaise. Il fallait d'abord surmonter plusieurs difficultés soulevées par Jean-François de Sales et par son vicaire général, Charles-Auguste, surtout à cause du sermon annoncé pour le lendemain et qui devait être prêché par le bénédictin Vial. Enfin, « pour le bien de la paix », on renonça à ce sermon, et l'archevêque put célébrer, confesser et faire lui-même une exhortation. Voici le passage le plus intéressant du procès-verbal, traduit du latin :

« Il y a dans cette église des orgues et le sépulchre de saint André, fils d'un roi d'Antioche, plus tard chanoine de ladite église, dès longtemps honoré pour ses nombreux miracles. Ce tombeau est célèbre par la dévotion assidue des peuples, et comme une chose sacrée, il est voilé d'étoffe rouge. Nous avons vu aussi un autel de la sainte Vierge, fameux pour miracles depuis environ trois

Digitized by Google

ans. Nous avons commandé au sacristain de mettre par écrit l'histoire de chaque grâce ou miracle déjà accordé ou qui serait dorénavant accordé auxdits autels de la Vierge Marie et de saint André. Nous avons vu une cloche qui s'appelait « Sancti Andreæ »[1].

Le visiteur constata des désordres dans l'administration du prieuré : détérioration des bâtiments, observance relâchée, réputation entamée, les fidèles peu édifiés. Les stalles n'étaient pas toutes remplies, et le commendataire s'opposa violemment à la nomination faite, conformément à ses droits, par le supérieur canonique. Celui-ci réussit enfin à rétablir l'observance et dressa pour les religieux de bons statuts, confirmés en 1642. Mais les chanoines n'avaient pas l'esprit de leur vocation. M. Million[2] cite une lettre de Charles-Auguste, de 1651, sur leurs démarches pour la

[1] Dans le procès-verbal de la visite faite par Charles-Auguste et Claude d'Anthon le 10 août 1638, on trouve: « Nous visitâmes la chapelle de Saint-André ». Le 27 octobre 1653, Louis Empioz visita « la chapelle de Saint-André d'Antioche, renommée pour miracles. »

J'ajoute que dans le procès de canonisation de saint François de Sales, en 1632, il y a plusieurs allusions au culte du même « Bienheureux ». Le prieur Rambert, de Talloires, dit que le Saint « avait coûtume d'envoyer ceux qui demandaient ses prières au Sépulchre où repose le corps de saint André ». Antoine de Boège dépose que saint François de Sales « exhortait ceux qu'il guérissait de rendre leurs vœux à la Visitation ou bien au tombeau d'un jadis religieux du Sépulchre de cette ville ». En particulier, « un estropié de Tarentaise a été chargé de rendre grâces audit bienheureux saint André qui repose en ladite église ». Jean Tardy et autres témoignent dans le même sens. Rév. Martin Berrot, « sépulchrin », dépose ainsi : « Le corps du Bienheureux reposa en notre église en laquelle j'étais sacristain, depuis dimanche vêpres jusqu'au mardi suivant, au-dessus du tombeau du glorieux André, confesseur, fils d'un prince d'Antioche, auquel de son vivant le Bienheureux avait grande dévotion, au tombeau duquel se font grands miracles journellement. »

[2] *Saint François de Sales et ... la Tarentaise.*

Digitized by Google

sécularisation. On trouve dans les archives de l'évêché de Moûtiers une lettre du 19 septembre 1654 adressée à Benoît-Théophile par le sous-prieur, Etienne Chardon, au nom de la communauté, dans laquelle celui-ci lui rappelle la question de la « dispense du froc ». L'extrait d'une transaction entre le prieur de Novéry et les chanoines, d'après une copie conservée dans les archives de la famille de la Grange, trouve ici sa place :

« Comme ainsi soit que les révérends religieux, chanoines et Chapitre du St-Sépulchre de la ville d'Annecy se soient pourvus par requeste tendant aux fins qu'en suite de l'information faite concernant le nombre des chanoines qui doivent estre entretenus par le S^gr^ Prieur, commendataire (ainsy qu'appert par décret du 5 février 1629, signé R^d^ messire Louis Empioz, official et vicaire général de Tarentaise le siège vacant, contenant l'audition de six témoins à laquelle on se rapporte), lesdits révérends sous-prieur et chanoines se soient pourvus par requeste devant Mgr l'Ill^me^ et Rév^me^ S^gr^ dom Benoît-Théophile de Chevron, archevêque et comte de Tarentaise... Finalement, lesdits chanoines se sont pourvus par requeste devant le souverain Sénat... Par arrest du 25 janvier 1636 a esté ordonné que ledit S^gr^ Prieur serait exhorté de faire réparer les bâtiments dans le mois, en l'assistance du seigneur conseiller et sénateur de la Valbonne, commissaire député par le Sénat. Et affin que les parties puissent vivre en paix, et pour éviter plus grosse despense, se serait soumis à l'arbitrage amiable dudit S^gr^ archevêque.

« Pour ce est-il qu'aujourd'huy 12 juin 1636, par devant moi, notaire ducal, royal et apostolique soussigné, personnellement se sont establis rév. S^gr^ messire Pierre-François de Vidonne Noveiry, chanoine régulier *(sic)* de

Digitized by Google

S.-Pierre de Genève, prieur commendataire du Saint-Sépulchre hors les murs de la ville d'Annecy, d'une part, et rév. messire Etienne Chardon, sous-prieur dudit prieuré, tant à son nom qu'à celui des rév. messrs Amblard Baudé, Claude-Philippe Curtet, Mauris Deleydevant, Prudent Pavy, chanoines dudit prieuré, et messire Pierre Chardon, novice, lesquels ont transigé comme s'ensuit : 1mnt Ledit Sgr prieur lâche auxdits chanoines tous les revenus dépendants dudit prieuré sauf les biens ci-après désignés, qui sont estimés de la valeur de cinq cents florins de revenus actuels. Outre ce, ledit prieur libère auxdits chanoines une maison de l'hospital, tombant en ruines, située au faubourg dudit St-Sépulchre. Et de plus ledit prieur, pour toutes réparations auxquelles il a esté condamné, promet de payer auxdits religieux douze cents florins, moyennant quoy il reservera le payement du legs fait par l'Illustme Sgr Amblard-Philibert de Vidonne, Sgr de Noveiry, son père, qu'est de la mesme somme... Le tout sans altération du titre du prieur qui lui demeure acquis, comme aussi sa séance ordinaire au chœur quand il lui plaira d'officier ou assister à la célébration des offices. Fait et passé à Moustier dans le salon du palais archiépiscopal, en présence d'Ill. et Rev. Sgr dom Benoît-Théophile de Chevron, présents encore Rd Sr messire Adrien d'Oncieu, Sgr de Bellecombe, docteur en théologie, official et vicaire général de Tarentaise, Rd messire Martin Berrot, chanoine de Tarentaise, Laurent l'Etranche, dr ès-droits, juge ordinaire de l'archevesché... Excoffier, notaire de Moustier. »

Parmi les circonstances plus particulières des commencements de l'épiscopat de Benoît-Théophile, l'intérêt peut se porter sur ses relations avec Charles-Auguste de Sales. Ici, la source principale est la Vie de ce dernier par le cha-

Digitized by Google

noine de Hauteville dans l'ouvrage : *La Maison naturelle de Sales*. Cet auteur nous présente notre archevêque comme un prélat qui mourut en grande odeur de sainteté. M. Million ajoute certains renseignements, et nous promet une correspondance entre les deux cousins qu'il ne semble pas avoir publiée. L'ancien doyen de Notre-Dame aurait deviné à Annecy la belle promesse que le neveu de saint François donnait dès sa première jeunesse. Tout ce qu'il en avait appris depuis cette époque l'aurait disposé en sa faveur : l'attrait du fervent prêtre pour la solitude, pour la Chartreuse ; l'aptitude exceptionnelle qu'il avait montrée pour la conduite des affaires dans ses emplois de prévôt, de vicaire général et official de Genève ; sa retraite chez les ermites des Voirons en 1635. Leur petit différend au sujet de la visite du Saint-Sépulcre s'oubliait bientôt dans la similitude de leurs goûts et de leurs prétentions. Benoit écrivit au pieux solitaire que le service de Dieu et du prochain demandait de lui autre chose que les exercices de la vie de retraite, et qu'en venant le rejoindre à Moûtiers, il pourrait allier la vie active à la vie contemplative. Le 26 janvier 1636 partit une invitation formelle de la part du vénérable prélat à son « Joseph », son « Isaac ». Le 31 mars, ce dernier consentit d'aller voir son parent pour « une affaire de grande conséquence ». Enfin, Mgr de Chevron réussit là où sainte Jeanne de Chantal avait échoué. Il persuada à Charles-Auguste d'accepter le vicariat général, le 27 septembre 1636, et partit tout heureux pour Rome, assurant à son peuple qu'il n'avait qu'à gagner par son absence.

Il était de retour à Moûtiers dans l'été de 1637 et le nouveau vicaire demandait avec instance la permission de retourner à sa chère solitude, lorsque l'archevêque tomba malade et force fut pour son cousin de rester près de lui et

Digitized by Google

de l'assister dans la seconde visite du diocèse. Nous les trouvons ensemble, absorbés dans leurs exercices de piété, à La Thuille, le 2 octobre 1637[1]. Charles-Auguste y retourna seul quelquefois pendant les années 1638-1640 dans les intervalles de la visite. Son cousin travaillait de son côté, et le 26 mai 1639 il envoyait à son Vicaire général, alors à Sales, des lettres de la coadjutorerie de Tarentaise avec droit de succession, « dressées et signées de ma part », écrit-il. C'était assez pour éblouir le jeune prêtre, mais il resta ferme dans son refus et l'archevêque dut renoncer à son cher espoir. Son chagrin se raviva lorsqu'en 1643 celui qu'il avait obtenu pour la Tarentaise, placé dans l'impossibilité de refuser, fut préconisé coadjuteur de Genève, avec le titre d'évêque d'Hébron. Benoît lui conféra la consécration épiscopale dans l'église de Saint-Dominique, à Annecy, le 14 mai 1645.

Dans le temps même de ses relations avec Charles-Auguste, notre prélat renoua celles qu'il avait eues avec la Mère de Chantal pendant les années qu'il avait passées à Annecy et à Talloires. C'est encore M. Million qui nous fournit des détails ici. La Sainte fait une allusion à son ami vénéré, récemment revenu de Rome, dans sa circulaire du 20 août 1637. Le 20 janvier 1638, elle le remercie d'avoir voulu fonder un monastère de la Visitation à Moûtiers; les patentes du Duc étaient même déjà obtenues. Le 25 février, elle accepte les conditions qu'il lui a indiquées et mentionne les démarches qui se font pour obtenir l'autorisation de la ville. Enfin, sur l'invitation pressante de l'archevêque, elle se décide à passer par la Tarentaise dans son voyage à Turin au mois de septembre suivant. Charles-Auguste raconte ainsi ce passage dans son panégyrique de la Sainte :

[1] Lettre conservée aux archives de Sales.

Digitized by Google

« ... Monseigneur et son grand-vicaire vinrent la recevoir à trois lieues de Moûtiers. L'archevêque ne voulut pas qu'elle logeât autre part qu'en son palais. Il la reçut, avec les six Sœurs qu'elle accompagnait à Turin, comme si Dieu lui eût envoyé une ambassade extraordinaire. Il conféra autant qu'il put avec elle, et le lendemain il voulut lui montrer le chemin du Petit-Saint-Bernard, qui conduit en la Val d'Aoste. Il nous dit avec joie : Allons accompagner une Sainte ! Et quand nous fûmes de retour : Dieu soit béni, cette journée n'est pas perdue, car nous avons rendu, selon notre petit pouvoir, nos hommages à une Sainte ! »

L'extrait suivant d'une lettre écrite à ce sujet par notre prélat est la reproduction du bel éloge qu'elle contient de la Visitation et de Madame de Chantal. L'original se trouve aux archives de la Savoie :

« *A Madame de Montfalcon, supérieure du dévot Monastère de Saint-Bernard, à Conflans.*

« 20 septembre 1638.

« L'une des vostres me fut remise sur le chemin des Tignes, lieu des plus hautes montagnes de votre Tarentaise, non loin des glaciers, où j'étais allé pour consacrer une nouvelle église et bénir le cimetière, et (pour amoindrir la dépense de ce bon peuple), les visiter et ceux du voisinage, si le temps des Ordres sacrés ne nous eût rappelé. La seconde me fut apportée par le R. P. Prieur de Saint-Pierre d'Albigny auquel, ayant à enfanter à notre cher Sauveur 75 enfants, Votre Charité se peut assez imaginer si j'avais de l'occupation, comme, au contre-change, je ne doute pas qu'elle ne se persuade assez de la joie.

« A peine ces enfants s'étaient retirés que Dieu, oui, ce bon Dieu auquel sont connues toutes mes infirmités,

Digitized by Google

comme dit David : *Mirabilis facta est scientia ex me,* et ailleurs : *Cognovisti figmentum nostrum,* de peur que mon cœur ne prît sujet de se glorifier en cette peuplée ordination, il me rendit hôte d'une Mère à bon droit appelée digne Mère, puisqu'elle est Mère d'autant de monastères que j'avais fait d'enfants, c'est-à-dire de 75 monastères remplis de très vertueuses filles (O Dieu, quelle grâce, ma chère Mère et très-aimée Fille !) et encore à présent s'en va pour provigner en Piedmont son saint Institut. O que bénite soit et éternellement louée la Sainte Trinité, qui se sert de la fragilité de votre sexe pour la dilatation de sa gloire ! Je ne dis pas que c'est la Mère de Chantal, accompagnée de huit religieuses[1]. Votre Charité le sait déjà, puisqu'elle a passé chez vous pour venir à nous. »

Bornons-nous à ajouter que le 28 octobre la Sainte lui rend compte de ses démarches à Turin et de la certitude de la nomination de Dom Juste Guérin au siège de Genève, et, la première peut-être, elle lui donne à entendre les vues que l'on avait sur Charles-Auguste, en écrivant : « Dom Juste veut proposer à Mme Royale la nécessité d'un coadjuteur ; vous pouvez bien penser, Monseigneur, sur qui l'on jette les yeux ». Ce fut peut-être cette annonce qui décida Benoît-Théophile à presser la réalisation du dessein dont nous avons parlé, celui d'obtenir pour son cousin la coadjutorerie de Tarentaise. Enfin le 3 décembre 1638 la Mère de Chantal lui écrit que la fondation de Turin est achevée et que Mme Royale se montre favorable à celle de Moûtiers. Elle ajoute qu'elle n'ose pas se hasarder à re-

[1] Nous avons vu plus haut que Charles-Auguste parle de six Sœurs qui accompagnèrent leur sainte supérieure jusqu'à Turin. En effet, deux s'arrêtèrent à Aoste pour rejoindre leurs compagnes plus tard. (Voir la lettre de sainte Jeanne du 3 décembre 1638.)

Digitized by Google

passer les monts en hiver et qu'elle se tient aux ordres de l'archevêque pour reparler à la régente de son projet.

La Visitation ne s'est jamais introduite à Moûtiers, mais notre prélat s'intéressait vivement au monastère de Turin, et nous trouvons dans ses relations avec cette maison un des plus beaux témoignages que nous ayons de sa réputation de sainteté. Parmi les religieuses qui accompagnèrent la fondatrice à Turin se trouvait la sainte Sœur converse, Jeanne-Bénigne Gojoz, qui avait reçu sa vocation la nuit que le corps de saint François de Sales, que l'on transportait de Lyon à Annecy, reposa dans l'église de son village, Saint-Denis. Jeanne-Bénigne devint la gloire de la communauté de Turin, l'objet des faveurs divines les plus remarquables. Sa vie a été imprimée et vient d'être rééditée par les soins des Visitations de Turin et d'Annecy[1]. Les annales de celle de Turin nous disent que Mgr de Tarentaise passa trois mois dans ce monastère, « pendant lesquels il se fit le directeur des Sœurs, qui en reçurent des enseignements si saints et si conformes à l'esprit de leur saint Fondateur, qu'ils leur servirent toute leur vie. Il logea dans le petit appartement de M. Truitat, leur confesseur ». C'était en 1644. Voici maintenant ce qui se trouve dans la *Vie* de la bonne Sœur :

« Les supérieures l'ont fait parler à tous ceux qu'elles estimaient capables de juger de la vérité des opérations divines. Le premier fut Mgr Benoît-Théophile de Chevron, archevêque de Tarentaise, auquel elle fit une entière confession générale pour lui donner une entière connaissance de tout ce qu'elle était. Il lui donna des avis qui l'aidèrent puissamment à porter des grâces

[1] *Vie de Sœur Jeanne-Bénigne Gojoz*. Besançon, Jacquin, 1901.

Digitized by Google

aussi sublimes qu'étaient, à son jugement, celles qu'elle recevait de Dieu. C'est ce grand et saint prélat dont la vie est imprimée »[1].

Plus loin nous trouvons le récit de la Sœur elle-même :

« Notre Seigneur me traita en Dieu, dit-elle, et m'ordonna de m'aller présenter au prêtre; puis Il se cacha de nouveau et je me retrouvai dans mes ténèbres. Je quittai tout et allai, sans poser même mon devoutier, à la sacristie, où je trouvai ma sœur Marie-Aimée de Valpergue (laquelle était au commencement de sa vie religieuse), sortant d'avec Mgr l'archevêque de Tarentaise. Pour obéir à mon Dieu, j'entrai et je parus devant ce grand et dévot archevêque dans mon équipage de ménage, et, l'arrêtant, je lui dis, comme hors de moi : Monseigneur, vous m'écouterez, s'il vous plaît. Je parlai presque deux heures de suite... Ce prélat, éminent en doctrine et savant dans les voies de Dieu, protesta que celle de cette humble fille était admirable »[2].

La fondation du monastère des Bernardines de Conflans, dont il vient d'être fait mention (p. 40), était une des œuvres considérables de cet épiscopat laborieux. Il s'agissait en même temps de multiplier les âmes consacrées à Dieu, d'étendre une branche importante du grand tronc bénédictin, de seconder le zèle de ces saintes filles, venues du monastère de Sainte-Catherine près d'Annecy, et dont il avait suivi les débuts pendant la période de son doyenné. Les archives de cette maison se trouvent en bonne partie dans les archives générales de la Savoie, et contiennent la liasse de lettres du fondateur, qui ont été plusieurs fois citées dans cette étude.

[1] *Vie*, conclusion de la première partie.
[2] *Vie*, partie II, chapitre III.

Digitized by Google

La fondation n'était pas facile. Le pieux Victor-Amédée Ier avait bien signé les patentes, le 21 juin 1637, à la première demande de son prélat favori, et Mme Royale les délivra après la mort de son époux ; mais restaient encore les difficultés avec le Sénat et les habitants de la ville même de Conflans. Les Sœurs s'installèrent sans demander au Sénat l'entérinement du placet royal et y restèrent malgré l'inhibition sénatoriale : de là, une lutte continuelle. La Régente avait donné de nouvelles approbations en 1642, mais, encore le 26 mars 1647, l'archevêque écrit aux Religieuses : « La marquise de Saint-Maurice se plaint que Bellon ne sollicite pas comme il faut l'entérinement de votre patente ». Le 22 mai suivant, il écrit à Chrétienne[1] : « La royale piété que V. A. R. a montré ci-devant pour l'établissement d'un monastère de filles de Saint-Bernard à Conflans sera inutile si derechef V. A. R. ne leur octroye sa signature sur la patente de laquelle elle se daigna me favoriser, l'entérinement de laquelle il semble que son Sénat de Savoie veuille octroyer, à ce mû par la sauvegarde que le marquis de Lullin m'a apportée de votre royale libéralité ». Charles-Emmanuel II confirma de nouveau la fondation le 12 octobre 1648, et Benoît-Théophile lui écrit le 23 mars 1650, lui annonçant que les habitants de Conflans ont enfin « permis de faire le monastère et l'église requis pour le logement de ces bonnes religieuses ». Une lettre de la même date, adressée à Mme Royale, mérite d'être citée en entier[2] :

« Madame,

« La grâce qu'il a plu à V. A. R. de faire à vos pauvres Religieuses de Conflans a été finalement suivie de son

[1] Turin, archives d'Etat.
[2] *Ibid.*

Digitized by Google

effet, si qu'en suite de ses commandements nous y avons acheté une maison qui peu à peu va s'ajustant à forme de couvent. Et déjà nous avons une église, soit salle, capable de faire les offices, néanmoïns selon notre petit pouvoir, et avons dédié le tout à l'honneur des trois princes de la chasteté : Jésus, Marie et Joseph. Il ne nous manque qu'un tableau fait de quelque artiste main, portant les armes de V. A. R., pour convier tous ceux qui entreront en icelle de prier cette Sacrée Triade d'intercéder pour la royale munificence de V. A., à laquelle incliné je fais une très humble révérence, la suppliant me continuer la qualité de

Madame,

Son très humble, très obéissant vassal, aumônier, très fidèle serviteur et orateur,

† Ben.-Théoph., Arch. de Tarentaise.

A Chambéry, le 23 mars 1650. »

A propos de ce titre d'aumônier, il faut observer que le pauvre prélat avait été très content, pour mieux se protéger contre ses ennemis, d'obtenir, pendant son séjour à Turin en 1644, ce titre qu'il avait refusé, dans des circonstances si différentes, en 1619. La lettre que nous venons de lire ferait penser que la fondation était achevée; mais, en 1655, il fallait encore solliciter des déclarations définitives de la part de l'autorité souveraine. Il est touchant de voir, dans toutes ces démarches, comment le bon pasteur s'identifie avec ses chères brebiettes. C'est lui qui achète pour elles de Jeanne-Aimée de Mouxy, veuve d'Antoine de Boège, seigneur de Conflans (famille si connue dans l'histoire d'Annecy), et de son fils Claude de Boège, la maison mentionnée dans notre dernière lettre. C'est lui qui passe à Thomas-Eugène de Joulx de Watteville, marquis de Conflans, la

Digitized by Google

reconnaissance pour la tour de cette maison ; c'est lui enfin qui paraît comme soutien et garant dans toutes les affaires temporelles du monastère.

A plus forte raison il leur prodigue ses soins spirituels, comme le prouve sa correspondance dont nous examinerons quelques échantillons. Dans les matières qu'il traite et de la manière qu'il s'exprime, on voit le reflet du Saint dont les épitres spirituelles fournissent le modèle achevé du genre. La plus ancienne de ces lettres, que j'ai trouvée, est conservée dans les archives de Sales. Elle a été écrite, sauf les derniers mots qui sont autographes, de la main de Charles-Auguste, à La Thuille, et elle porte la date du 2 octobre 1637. Les Bernardines, encore à Rumilly, lui ont reproché de ne pas avoir répondu au sujet d'un changement de constitutions. Il se défend, avec une aimable ironie, par la réponse qu'un artiste ancien avait faite à certains qui, sans lui fournir « ni pièce ni cause », lui avaient commandé un tableau : « Je suis Davus et non Œdipus ». On lui avait bien envoyé les nouvelles constitutions, mais l'on avait oublié d'y joindre les anciennes. En attendant, il donne des conseils admirables. Il reconnait bien que saint Benoît permet des changements, mais bien des choses, dit-il, sont licites qui ne sont pas expédientes. Les premières constitutions étaient approuvées de la majorité de la Congrégation, les nouvelles sont l'œuvre de quelques Sœurs et de quelques Directeurs particuliers. Il faudra consulter toutes les maisons, tous les prélats des diocèses où se trouvent ces maisons, enfin le Saint-Père. Les Sœurs de France se sépareront des autres à cette occasion. « Cinq Sœurs faisaient cette réforme, comme les cinq pierres que David prit dans le torrent de Kédron pour tuer Goliath. Ne faites pas schisme. »

Digitized by Google

Une des lettres de Chambéry, du 12 août 1643, nous fait voir comme le bon archevêque sacrifie ses loisirs pour faire plaisir à ses filles bien-aimées :

« Je pensais de me retirer en ma solitude ordinaire soudain après la fête de Notre-Dame, mais parce que je me souviens que notre grand patriarche saint Bernard a sa fête proche, et que vous avez des filles qui sont disposées à prendre le saint habit et faire profession, je serai aise de vous servir en ce temps-là, si Vos Charités le jugent à propos. »

Dans un billet du 8 janvier 1647, on remarque une comparaison tirée presque textuellement de saint François de Sales : « Pourquoi donc vous inquiéter et vous troubler au fritilli des feuilles comme si c'était le cliquetis des armes ». La même note s'entend dans une lettre de cette même année :

« Hélas ! le vigneron n'haït pas sa vigne quand il la taille, ni le malade ne se jugera moins aimé du médecin qui lui ordonne la rhubarbe ou du chirurgien qui lui baille des ventouses. Et pourquoi un père spirituel quand il fera les remontrances nécessaires ? Notre bienheureux Père dit que souvent l'on fait jugement des affections plus par les feuilles de papier que par les fruits de véritables remontrances. »

Terminons avec ceci :

« Accusant la réception de la boîte des pilules, Votre Charité nous demande quelque parcelle de nos écrits. Je vous réponds. Votre Dilection ne se souvient-elle point que notre Père saint Benoît commande que l'on ait autant de soin des outils du jardin que des calices mêmes? Pourquoi cela sinon pour nous apprendre que

Digitized by Google

quand il y va de l'intérêt de la maison de Dieu, tout y est grand et n'y a rien de petit et peu prisable. Témoin cet ancien qui priva de l'oraison le frère qui avait laissé perdre trois lentilles, les mettant cuire, au rapport de Cassien ? »

Cette attention que Benoît-Théophile donnait à la vie monastique des autres, il l'appliquait encore davantage à la sienne. L'attrait pour la solitude qui l'avait attiré à Talloires et à Faucemagne, était trop enraciné dans son caractère pour l'abandonner lors de son élévation à l'épiscopat ; il ne fit que prendre une autre forme, en s'alliant toujours à cet esprit sociable et sympathique que nous avons aussi constaté en lui. D'abord, c'est le bénédictin Vial qu'il prenait pour son compagnon et vicaire général, mais dont il fut obligé de se séparer pour une cause à laquelle il fait allusion dans une lettre adressée au Duc le 22 novembre 1633, sans s'expliquer davantage. Sa liaison avec Charles-Auguste semblait lui promettre ce qu'il désirait. Le 3 décembre 1639, après le refus de la coadjutorerie par ce dernier, il écrit de Bozel aux Sœurs de Conflans qui sollicitaient sa médiation : « Ne demandez point de nos lettres de recommandation pour la cour de la terre ni de M. de Sales ni de moi, car nous y sommes morts »[1]. Réduit par le départ définitif de son cher cousin à porter seul son fardeau, sa première pensée fut de se soustraire à des responsabilités qu'il regardait comme trop lourdes pour lui. Le 14 janvier 1644 il écrit à Mme Royale, que l'on attendait en Savoie : « Je supplie V. A. R. d'agréer que, prévenant cette tant désirée venue, je lui demande la grâce d'une retraite dans le cloître de Talloires d'où j'ai été tiré, pour

[1] Turin, archives d'Etat.

Digitized by Google

là, en paix, apprendre à bien mourir, aidé de quelque petit entretien qu'il plaira à sa royale munificence ». Sa requête fut refusée, et son espoir se concentra sur deux objets qui coloraient, pour ainsi dire, le reste de sa vie : l'obtention d'un coadjuteur, la fondation d'une colonie de ses confrères dans son diocèse. Pour réaliser le premier de ces désirs, il s'adressa, le 6 mai 1646, à son auguste protectrice, Chrétienne. En même temps, il multiplia les démarches à Rome. Dans une lettre du 26 janvier 1649[1], en renouvelant pour la troisième fois ses supplications, il se déclare incapable de faire les visites et les cérémonies pontificales. Le 29 décembre de la même année, nouvelles instances[2], après avoir envoyé le doyen du Chapitre pour plaider sa cause de vive voix. Il fallait toutefois encore six ou sept ans d'efforts, pendant lesquels il dut subir la mortification de se voir refuser comme commissaire pour la résumption de la cause de canonisation de saint François de Sales, eu égard précisément à sa mauvaise santé accusée par les poursuites qu'il faisait pour obtenir la concession d'un coadjuteur. Enfin il réussit à faire nommer un ecclésiastique qui lui était agréable à tous les points de vue, Thomas de Loche, ancien théologal de Tarentaise et depuis doyen de Sallanches. Mais, en 1657, au moment qu'il allait être sacré et recevoir le titre d'archevêque de Corinthe, le doyen mourait. Le P. Bernard dit, à propos de cette perte, que la vie de notre pauvre prélat « n'était qu'une série de fâcheux incidents ». Il avait le courage de recommencer en recherchant inutilement la nomination du sénateur François-

[1] Archives Vaticanes, *Principi*.

[2] *Ibid.*, *Vescovi*. — La lettre porte le millésime de 1650, mais l'année est sans doute « prise à Noël », d'après l'usage assez général en Savoie à cette époque.

Digitized by Google

Amédée Milliet de Challes, seigneur de la Poype, qui, toutefois, lui succéda sans avoir été son coadjuteur.

L'introduction des Bénédictins de Talloires en Tarentaise a coûté à Benoît-Théophile encore plus de peines que la question de la coadjutorerie, sans que le résultat de ses efforts ait été plus heureux. Tout près du village de Villette, à l'entrée du beau bassin d'Aime, se trouve, suspendu sur l'Isère impétueuse, un rocher qui offrait à la vue une chapelle et un ermitage bâtis en 1627 par un vénérable vieillard, André Girod, qui avait voulu reproduire en Savoie les pieuses sculptures des stations du calvaire de Varallo en Piémont. Il paraît qu'il n'était pas toujours seul, car le 15 août 1643 l'archevêque annonce à Mme Royale qu'il a placé dans un nouvel oratoire « un ermite nommé frère Ange Sales, tiré de l'hermitage de Villette, homme exemplaire de doctrine et de probité de mœurs »[1]. Quoi qu'il en soit, c'est Girod qui permit à son évêque de placer sur le Mont Sainte-Anne, comme l'on appelait le rocher en question, une petite communauté de moines de Talloires auxquels s'agrégea le bon solitaire. La date de cette fondation doit être placée entre la visite pastorale de Villette, du 18 octobre 1644, et la mort de Girod, le 30 avril 1647. Telle est la retraite que le saint prélat choisit pour renouveler sa jeunesse spirituelle. Il y venait souvent pour faire des exercices de prière et de pénitence, pour retremper son âme dans la compagnie de ses confrères. Le P. Bernard consacre plusieurs pages à la description de ces exercices, mais nous les apprendrons

[1] Turin, archives d'Etat. — Le Père Borrand, dominicain, dans une lettre sans date citée au tome VIII des *Mémoires de la Société savoisienne d'Hist.*, page 41, affirme qu'au moment de la fondation du prieuré de Villette, il y avait là deux ermites, dont l'un est devenu dominicain à Montmélian.

Digitized by Google

mieux de la plume du vénérable pénitent lui-même, dans une longue lettre qu'il écrivit à ses chères filles de Conflans[1], lettre qui nous donnera encore l'avantage d'apprendre quelques détails sur ce lieu si intéressant :

« Au second jour de notre chère solitude, en laquelle j'ai suivi la glorieuse Vierge s'en allant en Hébron, j'ai reçu la vôtre, Madame ma très chère sœur, mais pour lors j'ai été diverti par la diversité des confessions qui nous sont arrivées en suite des processions qui sont venues participer à nos indulgences, tant de Moûtiers que d'Aime, Granier, Villette que d'autre. Auxquels j'ai eu le contentement de prêcher deux fois, sans quitter, au jour de la fête, notre confessional avant une heure après-midi, et les autres de nos confrères y demeurèrent jusqu'à deux, nonobstant la pluie qui fit ce jour, sans laquelle nous eussions eu plus que la moitié de gens. Les communions arrivèrent à trois cents par la grâce de Dieu. Et ce jour-là nous eûmes trois prédications : deux Capucins, un Bénédictin.

« J'espère de sucer jusqu'à lundi ou mardi qui vient les sacrées et sucrées mamelles de notre chère mère la Religion avec nos frères en cette délicieuse retraite, en laquelle je souhaiterais de pouvoir tenir votre religieuse famille pour une ou deux heures ; car je vous ferais voir une perspective autant amène et délicieuse que vous ne sauriez avoir vue, et qui ne cède guère à la vôtre de Conflans. Je vous montrerais cinq chapelles, dans lesquelles sont représentés divers mystères de l'histoire évangélique et ecclésiastique, les personnages desquels sont si artistement élaborés jouxte le naturel que vos chères Charités avoueraient qu'elles n'ont rien vu de mieux fait, et qu'il ne manque que la parole et mouve-

[1] Archives de la Savoie. — Cette lettre ne porte pas de date.

Digitized by Google

ment à tous ces acteurs. En la première, saint Jérôme battant sa poitrine d'un caillou en fait sortir du sang, et des larmes des yeux aux pécheurs qui le contemplent un peu à loisir. Plus haut, à la perspective du chemin qui conduit à l'église, je vous montrerais le grand saint Antoine avec saint Paul l'ermite, la vue desquels nous assure que tous ceux qui cherchent bien Dieu et se confient à lui ne sont jamais abandonnés ; car ce bon maître soigne à ses valets tout ce qui leur fait besoin, ainsi qu'il fit à ces deux saints lorsque moins il y pensaient. Et ce par le ministère d'un corbeau vorace qui leur apporta un pain qu'il aurait bien mangé lui-même s'il n'eut le commandement de servir de vivandier aux fidèles amants de son maître, comme jadis il aurait fait, portant des pièces de chair au prophète Elie.

« Au midi vous verriez un porte-croix de Notre Seigneur tirassé par quantité de Juifs, et si malmené que les cœurs empierrés y sont remollis. Ici la seule Véronique, ayant été favorisée du portrait de son fidèle Amant, console les spectateurs. Hé ! que n'avons-nous le bonheur de l'emportraire dans nos cœurs, direz-vous. De là, humiliant vos têtes, vous entreriez sous un bâtiment pratiqué à la simplicité érémitique. Vos Dilections, accompagnant les Maries, passeraient à la chapelle du Sépulcre, où, voyant le sacré corps de ce divin Amant qui voulut plutôt perdre la vie que l'obéissance, soutenu dans un linceul par deux hommes, tout ravies à la considération de ce divin dépôt, à peine sauriez-vous dire qui est plus naïvement représenté en ces pieuses mains, ou le suaire avec ses plis et replis [ou le corps lui-même]. O Sépulcre que tu es glorieux ! Qui me donnera un tel bonheur de pouvoir mettre cette sacresainte relique dans mon sein, ainsi que jadis sainte Thècle cacha dans son sein virginal la main du grand saint Jean le Précurseur, pour l'apporter à l'église cathédrale

Digitized by Google

de Maurienne? Quittons, chères filles, ce funeste séjour et ces ombres de la mort. Ne cherchons le père de la vie dans les horreurs du sépulcre, et montons ce petit rocher, et nous y trouverons le Prince tant aimé, le Roi des amants, ressuscité glorieusement, qui remplit de son seul aspect les yeux des gardes qui, armés à la romaine, croient despointer les disciples quand ils viendraient pour l'enlever. Tous sont renversés à terre, et, à la renverse, contemplent forcément la gloire de Celui qu'ils croyaient être le rebut de tout le monde... »

Le procès-verbal de la visite canonique du prieuré de Mont Sainte-Anne, du 2 octobre 1655, se trouve à la chancellerie de Moûtiers. L'archevêque lui-même est prieur et supérieur. Emmanuel-Augustin Merel (souvent nommé dans la correspondance de notre prélat), qui était « jadis prieur » et un Père Vial qui est sous-prieur et vicaire perpétuel, avec Claude Thovex, prêtre profès, et deux novices, forment la petite communauté, mais Merel ne réside pas habituellement. On voit que les revenus étaient bien modiques ; les autres charités du pauvre supérieur avaient épuisé ses ressources. Il fallait enfin abandonner la fondation. Les Bénédictins reprirent la route de Talloires, aimant mieux, dit le P. Bernard, partir avant la mort de leur bienfaiteur que d'avoir à le faire tout de suite après. Les Dominicains de Montmélian leur succédaient et entretenaient à Villette deux Pères qui suppléaient aux faibles revenus de la maison par une quête annuelle. En 1738, les Dominicains vendirent au Séminaire. La maison existant actuellement sur le même emplacement a servi jusqu'ici de résidence aux missionnaires diocésains. L'acte de transport aux Dominicains, conservé aux archives de Giez, est reproduit ici *in extenso* pour dissiper certaines obscurités qui ont entouré cette transaction:

Digitized by Google

« L'an mil six centz cinquante huict, et le jour cinquiesme du mois de febvrier, il est ainsy qu'illustre et puissant seigneur François de Chivron, baron de Villette, seigneur de Gye et Pontvoire, estant informé des pieux desseins de Monseigneur l'Illustrissime et Reverendissime Archevesque et Comte de Tarantaise, prince du Sainct Empire Romain, Benoist-Theophile de Chivron, qui desire establir au monastaire de Mont Saincte Anne, de Villette, les reverends Peres Prescheurs du couvent de Montmellian, et par iceux instituer un seminaire ou soient enseignés les diocesains de Tarantaise aspirans aux Ordres, et autrement suivre les intentions de mondict Seigneur, declarées par les patentes du dixeneufviesme septembre dernier, desquelles lui a esté baillié copie, et par les donnations y exprimées, faictes en faveur dudict monastaire, comme aussy se conformer aux volontés et intentions de S. A. R. qui par ses patentes du premier decembre dernier, obtenues par mondict Seigneur en faveur desdicts RR. Peres Prescheurs de Montmellian, a estably et baillié son aggreement pour les mettre et introduire audict monastaire, et desirant comme est dict de contribuer a ce pieux dessein, et annuant aux requisitions a luy cejourd'huy faictes par requeste par luy signee en faveur desdicts RR. Peres pour avoir la presentation et nomination dudict Seigneur Baron dudict monastaire, lequel droict et patronage de presentation et nomination luy appertient entierement ainsy qui se void par contract de recognoissance faict par le feu reverend Pere André Girod, fondatteur du monastaire, acte du sixiesme jour de may mil six centz vingt-sept, receu par Me Maxime Mermet notaire d'Ayme.

« A cette cause s'est personnellement estably pardevant moi notaire ducal royal, soubsigné, et presentz les tesmoins bas nommés, ledict Seigneur François de

Digitized by Google

Chivron baron de Villette et Gy, lequel de son gré, pour luy et les siens a ballié et ballie par ce present acte son consentement en faveur desdicts reverends Peres du couvent des Jacobins de Montmeillian pour estre establys au susdict hermitage et mont de Saincte Anne et les a presenté et presente nommé et nomme, avec tout le pouvoir et droict a luy appartenant, pour entrer, estre establys et demeurer en pacifique possession dudict hermitage et monastaire du mont Saincte Anne de Villette, consentant a l'intherinement et verification desdictes lettres patentes en tant que le touche. Ce que le reverend Pere Baltazard Rostan, prieur dudict couvent de Montmelian, a accepté avec action de graces, et declaré pour luy et ses successeurs audict monastaire vouloir tenir et recognoistre ledict Seigneur Baron et ses successeurs pour legitimes patrons et bienfaicteurs dudict monastaire, aiant encor ledict Seigneur Baron derogé et revoqué par ce mesme present acte toutes concessions et presentations qu'il pourroit avoir baillié en faveur de qui que ce soit. Et ce a faict ledict Seigneur Baron soulz et avec toutes dheues promisions, serment, obligations, renonciations et clauses en tel cas requises.

« Faict et prononcé a Moustier, au palais archipiscopal et dans la chambre royale, presents a ce M^e^ François a Fere, Jaques de Suize, chastellain de Gie, et François Yvraz de la parroisse de Gilly, tesmoins a ce requis et appellés. Et je, Mauris Moris, notaire ducal royal, bourgeois de Moustier, ay receu ce dessus requis combien que d'autre main soit escrit, et ay expedié le present en faveur dudict Seigneur Baron de Villette et des siens.— M. Moris, notaire. »

Je reproduis ici une lettre très intéressante, qui témoigne de l'affection de notre grand Bénédictin pour ses confrères

Digitized by Google

et dont l'original appartient à M. le chanoine Collonge, aumônier de la Visitation de Chambéry. Elle est adressée à Louis Gerbaix de Sonnaz, fils du seigneur de Sonnaz, pendu par les Genevois après l'escalade de 1602. Louis avait reçu en 1607 le prieuré de Chindrieux, mais il était entré d'abord à l'Oratoire de Lyon, et il est souvent question de lui dans la correspondance de saint François de Sales en 1620-1622, au sujet de l'introduction des Oratoriens à Rumilly. Cet ecclésiastique a voulu plus tard, comme on va le voir, se faire Bénédictin à Talloires :

« *A Monsieur de Sonnas, prieur de Chindrieux, à Talloires.*

« Monsieur mon Révérend Père,

« Je bénis Dieu de l'heureux retour qu'il a commandé à votre âme de faire dans la maison de notre glorieux patriarche saint Benoît et au giron de cette pieuse Mère laquelle vous avait, de mon temps, reçu dans icelui avec tant d'amour. Et par conséquence je m'apperçois bien que cette ineffable bonté, qui vous avait fait naître comme *un vase d'élection* pour sa plus grande gloire, n'avait permis le petit divorce si non pour le mieux : savoir, pour punir mes péchés, prévoyant que je me serais glorifié d'avoir un si brave novice. *Item* pour faire connaître que telle conversion ne se devrait attribuer à autre qu'à l'opération de l'Esprit et aux sacrés attraits de la glorieuse Vierge, notre patronne, laquelle vous ayant préservé au milieu des dangers et des hazards de peste et autres, vous destinait pour son cher Nourrisson dans cette sainte solitude. A eux donc en soit tout l'honneur et la gloire ; à vous la consolation telle, et la récompense parfaite qui a été promise à ceux qui avec vérité peuvent dire, avec le prince des Apôtres : *Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus Te.* J'apprends que

Digitized by Google

l'infirmité corporelle vous avait ci-devant rendu l'esprit faible. Partant je vous conjure en l'amour de notre cher Sauveur d'avoir soin de la santé de ce bénit corps, à l'égal de la sainteté de l'âme, puisqu'il doit un jour, lui aussi, jouir de la présence béatifique de ce même Sauveur, et partant faire un peu de divorce avec vos livres, vous contentant *ad tempus*, pendant le noviciat, d'un livre consolatif, et ruminant suivant les saints exercices de la religion, je dis ceux qui ne préjudicieront point à votre santé. Car la charité de notre Père saint Benoît ne prive de la qualité de bon religieux, comme vous savez, ceux qui vivent (non *sub Regula*, mais *sub Abbate)* avec la charité due aux corps infirmes.

« Et par ainsi j'espère qu'au bout de l'année cette même bonté ineffable, laquelle a fécondé notre commune Mère d'une si généreuse conception, conduira son fruit à une renaissance parfaite. *Tunc saliet quasi cervus claudus,* je veux dire mon pauvre cœur, qui a boîté jusqu'à présent des deux côtés, tressaillira d'aise, et s'il y devait aller à quatre jambes j'irai, *vita comite*, pour me réjouir avec vous et prendre ma part de la joie et contentement de notre mystique Rachel et de nos cher chers *(sic)* confrères. Ce qu'attendant, mon cœur tout dilaté vous embrasse, et tant qu'il lui est possible vous pousse dans la plaie du côté sacro-saint de cet Epoux céleste, afin que puissamment engagé dans ce cachot d'amour, vrai gazofilace des moines, je vous puisse voir colonné (oui colonné, puisque ma plume a fait la faute) de la forte colonne de la persévérance, et finalement couronné de la gloire, pour chanter avec les dévots moines l'éternel : Vive Jésus, vive Jésus, vive Jésus! C'est l'essor amoureux de ce votre, Monsieur, très humble confrère et très affectueusement acquis serviteur.

« † Ben.-Théoph., arch. de Tarentaise.

« Moûtiers, ce 26 mai 1636. »

Digitized by Google

Notre novice n'a pas trouvé sa vocation à Talloires, même après ce second essai. Nous l'apprenons d'un document de 1637, conservé dans les archives de Turin, et encore par une protestation adressée au Saint-Père, en 1647, contre les RR. PP. Jésuites qui avaient demandé l'union du prieuré de Chindrieux à leur collège de Chambéry[1] :

« Le président et religieux de la Congrégation des Allobroges, de l'Ordre de Saint-Benoît, de la stricte observance, au pape Innocent X.

« ...Le commendataire de Chindrieux, Louis de Gerbaix, dit de Saunaz, a résigné ce prieuré aux Pères de Talloires se réservant une pension. Le prieur Rambert prit possession le 18 novembre 1630. Louis de Gerbaix voulait se faire moine à Talloires, mais faute de santé ou pour autre raison il a quitté l'habit, tout en nous invitant de destiner à ce prieuré d'autres Pères en plus des deux envoyés ci-devant... »

Un autre épisode se rattachant aux relations entre notre prélat et ses confrères est la translation des reliques de saint Ruph dans la petite chapelle de Faucemagne, scène de la partie la plus parfaite de la vie monastique de Benoît. Il s'agissait de rendre à ce Saint les honneurs que saint François de Sales avait rendus à son frère saint Germain. Les moines de Talloires s'adressèrent à Mgr Juste Guérin et le prièrent, vu l'état de sa santé et les occupations de son coadjuteur, Charles-Auguste de Sales, de confier à l'illustre membre de leur Congrégation, l'archevêque de Tarentaise, le soin de présider à cette cérémonie qui eut lieu un jour après le vingt-quatrième anniversaire de la

[1] Archives Vaticanes, *Savoia*, tome 20.

Digitized by Google

translation de saint Germain. Voici la traduction d'une partie du procès-verbal emprunté aux chroniques de Talloires et reproduit en latin par M. Brasier dans son *Etude sur saint Ruph*[1] :

« L'an 1645 et le 29 octobre, l'Illustrissime et Révérendissime Benoît-Théophile de Chivron, jusqu'ici moine du monastère de Talloires et autrefois prieur claustral du même monastère, maintenant archevêque de Tarentaise, aux instances de dom Romuald Pignier, prieur claustral, et des autres religieux dudit monastère, en présence d'un grand nombre des fidèles, a transféré au présent autel le corps de saint Ruph, qui reposa longtemps dans son tombeau peu décent. Ont assisté à cette cérémonie le Rév^me^ Antoine de Genève, prieur de Tamié, de l'Ordre de Saint-Bernard, Rév. de Guidebois, religieux du même monastère, le prieur de Saint-Dominique d'Annecy et beaucoup d'autres, tant ecclésiastiques que laïcs, à la grande consolation de tout le voisinage. »

Ajoutons avec M. Brasier que l'on put dire après cette fonction de 1645 ce qui avait été dit après celle de 1621 : « Voilà un saint qui transporte les reliques d'un autre. »

A cet exemple de la vénération que notre archevêque témoignait pour les reliques des saints, nous pouvons rattacher « l'invention » qu'il a faite de deux saints corps, un événement qui appartient à l'histoire de l'Eglise. Le procès-verbal de cette translation se trouve à Moûtiers, sous la date du 21 septembre 1636 ; le post-scriptum d'une lettre adressée immédiatement après la cérémonie à un membre de sa famille en forme un abrégé :

[1] *Mémoires de l'Académie Salésienne*, tome II.

Digitized by Google

« Vous aurez su, écrit Mgr de Chevron, comme Dieu m'a fait la grâce de découvrir deux corps saints qui ont été cachés dès 500 ans dans notre église métropolitaine, et que nous en avons fait la translation pour conclusion de notre visite, laquelle pourtant s'est passée avec toute la paix possible. Dieu en soit béni aux siècles des siècles. Voilà un peu des reliques. Un étoit Pierre I; l'autre Pierre III, tous deux archevêques. Le premier, abbé de Tamié ; l'autre, séculier »[1].

Je n'ai presque rien dit au sujet des occupations et traverses innombrables qu'apporta à notre prélat l'exercice de sa juridiction temporelle. Déjà le 24 septembre de la première année de son épiscopat, il doit se plaindre au Duc de la « rigoureuse justice » du Sénat qui menaçait de saisir son temporel : « La multitude des attaques, ajoute-t-il, qui me sont faites en cette province, et le peu d'apparence d'amendement s'ils se voient ainsi protégés contre moi par le Sénat, sans vouloir entendre mes raisons, me fait plutôt espérer que craindre qu'ils ne viennent saisir mon temporel ». Il était obligé quelquefois de soutenir jusqu'à quatre ou cinq procès à la fois. A ses souhaits de bonne année adressés à Don Félix en 1642, il est forcé de joindre des réclamations contre le seigneur de Saint-Thomas à propos de la juridiction d'Aigueblanche. L'année suivante, à pareille occasion, c'est l'évêché de Sion que « l'on veut distraire de l'obéissance de Tarentaise ». Le 6 juin 1642, après avoir offert à une dame des félicitations sur son mariage, il lui signale que le commissionnaire de son mari « a fait planter un pillori dans les terres de cet archevêché, ce qui

[1] L'autographe de ce passage se conserve à Giez. Il a été reproduit par le P. Bernard et encore dans le tome II[e] des *Mémoires de l'Académie de la Val d'Isère*.

Digitized by Google

me contraindra, dit-il, de signifier deux excommunications à votre procureur s'il ne répare pas ce grief ». On l'avait déjà obligé d'entrer en procès au sujet de cette affaire. La constitution d'un conseil municipal à Moûtiers en 1650, acte qu'il approuvait entièrement, lui apporta toute une série d'ennuis pour faire respecter ses droits. En 1653, il ne peut point assister à une procession commandée par Mme Royale en l'honneur de l'Annonciation, à cause des disputes pour la préséance ; et à la Fête-Dieu de cette année, « quatre des nouveaux annoblis de Moûtiers » sont entrés dans l'église, avec des bâtons et des épées, pour faire valoir, contre les officiers ducaux et archiépiscopaux, leur droit prétendu de porter le poêle sur le Saint Sacrement[1].

On demandera ici, peut-être, quelles étaient les relations de cet homme si détaché, si surnaturel, avec ses proches « selon la chair ». On n'a qu'à jeter un coup d'œil sur certaines pièces qui se conservent surtout dans les archives des familles de Villette, de Sales, de Menthon, pour constater combien ces relations étaient cordiales et intimes. L'on aura noté les réserves faites en faveur de ses parents dans son testament de 1621. Le 18 juin 1634, il enlève à ses chers confrères de Talloires sa terre du Bouloz, à Saint-Jorioz, pour en faire don à sa nièce, Jeanne de Chivron, au moment où elle épouse Charles-François de Valpergue. Une amodiation du 10 octobre 1635, passée à Dérée ou Duingt, signée en autographe, montre « Benoit-Théophile de Chevron » procureur de son frère Prosper, retenu en Piémont par ses fonctions de « premier maître d'hôtel du Cardinal et gouverneur de Car-

[1] Ces faits et d'autres semblables, mentionnés dans les lettres de Turin, se renouvelaient et remplissaient d'amertume les derniers jours de cette existence éprouvée.

Digitized by Google

magnole pour Son Altesse Royale »[1]. Après avoir présidé les obsèques de son jeune cousin Bernard V de Menthon, en l'église de Dingy-Saint-Clair, le 27 octobre 1642, il continue de s'occuper du sort de l'héritière du défunt, Jacqueline de Menthon, et il est le premier signataire de la transaction du 17 février 1643, grâce à laquelle on assura la succession de cette illustre famille par l'union de l'héritière avec son cousin René, de la branche de Montrottier. Ces faits démontrés, nous pouvons interpréter dans leur vrai sens certaines paroles que rapporte le P. Bernard à propos du désintéressement de son « Prélat apostolique, » et par lesquelles celui-ci se refuse à aider un de ses parents « à envoyer son fils à l'Académie ». Le Père le fait parler comme s'il s'opposait au principe de donner à un jeune homme une éducation libérale et qui conviendrait à son rang et à sa position future. Il s'agit évidemment de préserver cette jeune âme des dangers qu'elle encourrait en quelque centre de dissipation et de mondanité.

Du tableau des vertus privées de notre grand prélat que le P. Bernard, insistant particulièrement sur sa mortification et sur sa générosité, expose au long, nous pouvons extraire cette page :

« Un homme peu sensible à ses intérêts et qui avait non seulement affaibli dans sa personne le vieil homme, mais qui l'avait encore fait mourir, ne se refusait ni douceur ni complaisance que pour la conserver pour les autres. Il avait été élevé dans l'école de saint François

[1] Archives de la Haute-Savoie, Minutes de Riotton, notaire à Duingt, E. 727. — L'auteur doit l'indication de cette cote à l'obligeance de M. l'Archiviste départemental, l'inventaire de la division n'ayant pas encore paru.

Digitized by Google

de Sales; c'est tout dire pour conclure qu'il en avait copié les inclinations tendres, douces, affables et complaisantes, ce qui paraissait en tout ce qu'il faisait aussi bien que dans son abord. Ses domestiques mêmes ont assuré que quand ils faisaient quelques fautes il demeurait des mois entiers avant que de les corriger, dans la crainte de donner à la passion ce qui ne devait être accordé qu'à son zèle pour les rappeler à leur devoir. Le même lui arrivait soit au confessional à l'endroit des pécheurs, ou dans ses visites et dans ses synodes à l'endroit de ses prêtres; ne se servant de son autorité que pour leur faire éprouver sa douceur, s'imposant lui-même la peine qui était due à leur faiblesse. »

De telles vertus rendaient Benoît-Théophile bien cher à ceux qui le connaissaient, mais il est évident que son influence et sa renommée en dehors des limites de son diocèse ne sont nullement comparables à celles du Saint dont nous venons de parler. Ce dernier avait commencé son apostolat à vingt-cinq ans, à peine sorti de l'Université. La façon dont il ramena la piété dans Annecy et le voisinage, son triomphe sur l'hérésie, sa nomination comme évêque, ses missions à Rome et à Paris l'avaient placé sur le théâtre du monde après dix ans de prêtrise à peine. Benoît ne parut guère devant le public jusqu'à sa trentième année, et se cacha au moment que ses vertus et ses talents commençaient à prendre leur essor. De plus, le caractère des deux hommes était bien différent, malgré cette amabilité, cette sociabilité qui leur était commune. Le Saint ne se refusait à personne; plutôt il prévenait les demandes. Selon le mot prophétique de Clément VIII, c'était une fontaine qui s'offrait à tous, un abreuvoir auquel tous, grands et petits, riches et pauvres, pouvaient venir boire. Pour être

Digitized by Google

de ses amis et de ses chers amis, on n'avait qu'à le vouloir, et il se prêtait à tous les services, tant pour le temporel que pour le spirituel ; mais, aux grands, aux gens du monde, il se refusait presque ; pour eux, il était comme un de ces réservoirs naturels, cachés dans les entrailles de la terre, qui ne rendent leurs eaux rafraîchissantes qu'à ceux qui les puisent laborieusement. Il était facile seulement aux simples, aux gens de condition humble, aux « religieux ». Les relations générales de l'archevêque de Tarentaise avec le grand public étaient donc relativement restreintes ; on en signale toutefois un certain nombre. Il était sur le point d'être nommé visiteur de l'Institut de la Visitation [1] ; il l'a été pour sa Congrégation des Allobroges en 1642 et en 1648. Il a été substitué aux droits et prérogatives du Saint-Père, par acte du 28 juin 1633 [2], dans le procès entre Sigismond Carron et Humbert de Mouxy touchant l'abbaye de Sixt. Le célèbre évêque d'Evreux, Maupas du Tour, dont la famille, dit le P. Bernard, était originaire de Tarentaise, est allé le voir et en a fait de grands éloges. Les Pères de la Grande-Chartreuse l'ont invité à faire une ordination dans leur église et à consacrer l'ancienne chapelle de leur désert, bâtie en partie, dit-on, par saint Bruno lui-même. Le P. Bernard dit que Théophile Raynaud, de Lyon, a fait le panégyrique de notre prélat dans son ouvrage sur les hommes illustres qui ont porté le nom de Théophile. C'est vrai, sans doute, mais je n'ai su trouver l'indication de cet ouvrage en aucun catalogue des œuvres de ce grand Jésuite.

[1] Voir la circulaire d'août 1637 mentionnée ci-dessus.

[2] Conservé à Giez. Je précise parce que le regretté comte de Loche, dans sa remarquable *Histoire de Grésy-sur-Aix*, n'a pu signaler que la date vague : « Avant 1645 ».

Digitized by Google

En Savoie, naturellement, la réputation de Mgr de Chevron était encore plus répandue. On en trouve une preuve remarquable dans la dédicace que le Père Constantin lui a faite de sa *Vie de Mgr de Granier*, publiée en 1640 :

« C'est vous entre tous que ce grand Evesque Claude de Granier regarde comme un autre soy-mesme. Vous avez sans doute quelques avantages sur luy en la naissance d'une des plus illustres et anciennes maisons de cet Estat; en une science qui ne se laisse point renfermer dans les cercles ordinaires; au talent de la prédication, et en la dignité archiépiscopale. Mais ces qualitez avantageuses n'empeschent nullement la parfaite ressemblance que vous avez avec ce grand Prélat aux choses principales. »

C'est ici l'occasion de rappeler le peu qu'il y a à dire sur Benoît-Théophile comme auteur. Grillet mentionne une traduction du petit opuscule du médecin Bertrand, de Saint-Jean de Maurienne : *Diva Virgo Charmensis*[1], mais c'est là plutôt un témoignage de sa dévotion envers la sainte Vierge qu'un ouvrage littéraire. Dans une lettre à un de ses cousins, reproduite par le P. Bernard et qui existe en original à Giez, il écrit : « Je lis un petit *Traité sur la tribulation* que j'ai composé », mais il ne dit pas si ce traité est imprimé ou manuscrit. On a rapporté que le célèbre cardinal Ginetti a soumis à Mgr de Chevron son *Commentaire sur les Psaumes*, mais il paraît que cet ouvrage n'a jamais été publié. Les *Acta Tarantasiensis Ecclesiæ* ont été publiés en 1689 comme un travail commun à son prédécesseur, à lui-même et à son successeur ; en réalité, il n'y a que 14

[1] *Dictionnaire historique de Savoie*, Saint-Jean de Maurienne.

Digitized by Google

pages sur 340 qui ne sont pas l'œuvre d'Anastase Germonio[1].

Plusieurs miracles sont attribués à notre « Bienheureux » par le P. Bernard qui cite, entre autres, le témoignage du grand-vicaire Perrot, dans un discours funèbre, et une lettre du R. P. Cécile, capucin, du 13 décembre 1669. Le même P. Bernard dit qu'il avait aussi le don de prophétie et nous assure qu'il a prédit la mort de son coadjuteur, Thomas de Loche, et la venue du successeur de celui-ci, Milliet de Challes. D'après la même autorité, Benoît-Théophile aurait eu des signes sensibles de la présence de son Ange gardien. Ce qui est certain, c'est que l'on demandait des grâces au tombeau de ce serviteur de Dieu, que l'on y allumait des cierges en son honneur et que l'on y voyait des béquilles et autres marques évidentes de guérisons attribuées à son intercession.

Nous touchons à la fin. La longue série de travaux, de combats, de persécutions, de déceptions, qui, ensemble, avaient assuré la sanctification de cette âme, est achevée. Au mois de janvier 1658, l'archevêque eut une attaque qui faillit être fatale et pendant laquelle il fit son dernier testament. Il reprit un peu de forces au printemps, mais, à la fin de mai, il devait s'aliter de nouveau. Les jours qui suivirent étaient en harmonie avec le caractère général de sa vie. Il avait vu disparaître les amis de sa jeunesse, de son âge mûr. Il se trouvait plus solitaire que jamais, seul

[1] J'ajoute ici, en faveur de ceux qui s'intéressent à l'histoire de nos dévotions populaires, le passage suivant, pris dans une lettre adressée à M^me^ Royale le 6 septembre 1646 : « Nous avons établi l'*Ave Maria* que l'on nomme *des Morts* à perpétuité partout, pour seconder les pieuses intentions de sa royale piété. »

Digitized by Google

avec Dieu. Le Père Faber parle de certaines âmes qui, au moment de la mort, se soustraient aux yeux des hommes, comme les aigles s'en vont mourir aux cimes des montagnes. A ceux qui l'assistaient, toutefois, le saint homme se montrait un modèle de résignation, de patience, de générosité. Un léger mieux avait fait espérer aux médecins qu'il pourrait encore officier pour la Fête-Dieu, mais il avait le pressentiment du contraire. Son cuisinier, Bon, cité par le P. Bernard, donne le récit de ses derniers moments :

« Il prit un cierge allumé qu'il avait reçu de la main du Souverain Pontife, auquel étaient attachées des indulgences plénières *in articulo mortis*, et prononça mille fois ces paroles : *Maria, Mater gratiæ*, etc. Après cela il se fit mettre son chapelet autour du col disant qu'il était temps que ce corps criminel fît à Dieu une amende honorable pour ses péchés, la corde au col, la torche à la main. Et comme il crut que ses paroles paraissaient peu décentes dans la bouche d'un prélat, il s'écria aussitôt : Pardonnez, mon Dieu, à la faiblesse d'un homme qui se meurt, et regardez-moi plutôt dans cet état avec le collier de l'Ordre de la milice chrétienne avec lequel je dois finir ma vie. Ce furent les dernières paroles de ce grand homme, avec lesquelles il mourut le jour de la Sainte-Trinité. »

Le dimanche de la Trinité arriva en 1658 le 16 juin, et c'est le jour indiqué par tous les auteurs comme étant celui de la mort de notre archevêque. En réalité, il est mort le 15, lorsque la fête et la journée ecclésiastique étaient commencées. La preuve en est fournie par deux documents signalés dans le 1er volume des *Mémoires de l'Acad. de la Val d'Isère*, dont l'un mentionne explicitement le 15 et l'autre

Digitized by Google

fait allusion aux quinze jours de juin dont les revenus devaient se payer au nouvel archevêque.

Le P. Bernard nous a laissé une description très détaillée de la personne de Benoît-Théophile, que le lecteur curieux peut comparer avec les trois portraits existants, qui sont conservés respectivement à l'évêché et à la sacristie de la cathédrale de Moûtiers et au château de Giez :

« Mgr de Chivron était d'une taille fort avantageuse qui, étant accompagnée d'un port grave et d'une contenance aisée, lui donnait un air qui n'était pas moins agréable que majestueux. Son visage paraissait fort long, son front large et ouvert, ses yeux noirs bien fendus, d'où sortait un feu vif et pénétrant, quoique ses regards fussent extrêmement modestes. Il avait le nez un peu aquilin, la bouche fort proportionnée, les lèvres bien colorées, le teint d'un brun clair ; les cheveux noirs dont la couleur ne paraissait guère qu'à sa barbe qu'il portait longue et carrée ; les mains et les doigts fort longs. Enfin tout son composé, répondant aux belles qualités de son âme, en faisait un homme également parfait, dans lequel on remarquait une humilité profonde, un amour parfait pour la pauvreté, un généreux mépris pour les honneurs du siècle, enfin, une entière abnégation de soi-même et de sa propre volonté. »

Quelques extraits du dernier testament de Mgr de Tarentaise[1] serviront à mieux éclairer le milieu où il a vécu et les personnages avec lesquels il avait des relations :

« L'an 1658 et le 29 janvier, par devant moi notaire ducal personnellement s'est établi Ill^me^ et Rév^me^ Dom B.-T. de Chivron, archevêque et comte de Tarentaise, prince du Saint Empire Romain, religieux de l'Ordre de

[1] Turin, archives d'Etat.

Digitized by Google

Saint-Benoît, lequel, détenu de certaine infirmité dans son lit, sain néanmoins de parole, mémoire et entendement, considérant que le vénérable Chapitre Saint Pierre de Tarentaise est son successeur et héritier légitime, et lequel autrement il déclarerait pour tel, suivant les inclinations d'un bon père envers ses enfants, en telle qualité il prie les RR. Seigneurs dudit Chapitre d'exécuter ses volontés à la forme qui s'ensuit :

1^er^ Qu'ils donneront cent pistoles à Madame Monard pour ses gages pendant le temps qu'elle a servi le dit Seigneur, laquelle se payera des denrées qui se trouveront dans le palais. Plus, cent ducatons à Benoît son filleul, le servant de présent de dernier estafier, soit pour son entrée en la religion des Pères jacobins, soit pour l'apprentissage d'un métier. Plus deux pistoles à M. Gaspard Rol, son homme de chambre, outre ses gages et les habits de mondit seigneur. Plus à tous les autres domestiques une pistole pour chacun, outre les gages dûs. *Item* au Rév. Père Monet, pour son voyage et départ, huit pistoles et les habits dudit seigneur de l'Ordre de Saint-Benoît. A vénérable M^e^ Claude-François de Provence, son prêtre d'honneur, son grand manteau, plus ses livres au dévot hermitage de Villette, à la réserve d'un manuscrit appartenant au sieur sacristain Empioz. Plus que sera payé ce que M^e^ Moris a fourni du sien, avec ses gages de deux cents florins par an. En après que sera payée la pension que le sieur Antoine Ferley, châtelain ducal, a charge d'exiger sur l'archevêché. Plus déclare ledit seigneur que le sieur Jean-Michel Durandard, son fermier moderne, lui est débiteur de six cents pistoles, et que M^e^ Maillet, de Conflans, doit le terme de Noël. Plus, qu'il laisse audit Chapitre, après ses funérailles, le surplus de tout ce que dessus, à la réparation et accomplissement des moulins du reclus de la présente cité.

Digitized by Google

« Toutes ces intentions il a déclarées en présence de rév. seigneurs Claude d'Anthon, docteur en droit, chantre, et Jean-Louis Magdellen, docteur en théologie, vicaire général, chanoines commis par le Chapitre cejourd'hui pour recevoir dans sa maladie ses commandements et dernière bénédiction ; laquelle déclaration a été faite et prononcée dans la chambre dudit Rev^me^ seigneur, présents M^e^ Pierre des Granges, docteur en médecine, bourgeois de Montmélian, et spectable Pierre Quendet, docteur en médecine, bourgeois de Moûtiers, témoins. Et moi notaire ai expédié la présente à M^e^ Maurin Morin, procureur, bourgeois de Moûtiers, icelle requérant au nom du procureur patrimonial Favier. Morard, notaire et procureur.

« Du 30^e^ janvier 1658, l'Ill^me^ et Rév^me^ B.-T. de Chivron, désirant d'ajouter à la déclaration faite hier et éclairer aux endroits qu'elle peut être ambiguë, confirme de nouveau les donations ci-devant faites aux Dames religieuses bernardines de Conflans, priant le Chapitre de Saint-Pierre de Tarentaise, son héritier légitime, attendu qu'il ne peut tester, étant religieux de Saint-Benoît, de leur laisser tous les meubles qu'il peut avoir dans leur monastère à Conflans, comme aussi à la Thuyllière de la Bastie, et généralement tout ce qu'il a audit monastère de Conflans et en la maison de celles desdites RR. Dames où il habitait, excepté les livres latins qu'il baille au monastère du Mont-Saint-Anne de Villette. *Item* prie le Chapitre de payer les pensions des deux enfants de M^e^ Joseph de Seytenay jusqu'au jour de son décès. *Item* baille à la Clauda Geneçat, servante au château de Bozel, les chèvres et autres petits animaux, meubles et ustensiles qui sont entre ses mains. Finalement prie le Chapitre de continuer avec les autres officiers le géolier Antoine Grillet en ladite charge pendant que le siège sera vacant. Fait à Moûtiers en la

Digitized by Google

chambre de mondit Seigneur, présents Rev. sieur Claude-François de Bongain, curé de la Bastie, et Gaspard Rol, témoins. Et je, Mauris Moris, etc. »

Notre saint prélat a été enseveli au chœur de sa cathédrale, à droite, et il est possible que ses restes mortels s'y trouvent encore. La belle inscription latine gravée sur le monument érigé à sa mémoire par son ami et successeur est donnée par le P. Bernard. Elle forme le meilleur résumé de sa vie, et nous la reproduisons à ce titre, d'après une traduction conservée aux archives de Giez :

Benoît-Théophile, de la famille de Chivron,
Archevêque et Comte de Tarentaise, prince du St-Empire romain,
Père des pauvres, l'honneur de l'épiscopat.

Il quitta un emploi distingué dans les armées
Pour se consacrer au service des autels
Elevé au sacerdoce il devint doyen des religieux Bénédictins
Et fut enfin tiré du cloître
Pour être placé sur le siège archiépiscopal de Moûtiers
Il consacra sa vie entière à la Mère de Dieu
Qui la lui avait conservée dans son enfance par un miracle éclatant
Et se rendit agréable au Seigneur par son éminente piété
Il se montra digne des premiers siècles de l'Eglise
Par son zèle et sa fermeté à défendre les droits de son siège
Et par sa sollicitude pour ses peuples
Modèle de charité pastorale
Il prodigua sa vie dans un temps de peste
Plein de douceur envers le prochain
Il s'arma contre lui-même d'une sainte cruauté
Honoré pendant sa vie du nom de saint prélat
Sa mort laissa dans tous les cœurs
Le regret de sa piété et l'admiration de ses vertus
Ce digne pasteur gouverna cette église pendant 25 ans
Il mourut en odeur de sainteté dans son palais de Moûtiers
Après une maladie de peu de durée
A l'âge de 73 ans
Il fut pleuré de toutes ses ouailles

Digitized by Google

Et sa mémoire est et sera éternellement en bénédiction
Dans le ciel comme sur la terre
François-Amédée Milliet, Archevêque et Comte de Tarentaise
A élevé ce monument de sa reconnaissance
A son saint prédécesseur
L'an de grâce MDCLXXIII

Le P. Bernard termine ainsi son histoire de la vie que nous venons d'esquisser : « L'on peut dire de Mgr de Tarentaise ce que saint François de Sales disait de Mgr Claude de Granier, auquel il avait succédé à l'évêché de Genève, et qui, comme celui-ci, avait été tiré de l'abbaye de Talloires, que c'était un homme dont les mœurs, la religion et la constance égalaient celles des premiers chrétiens ». C'est, en effet, l'impression qui résulte de l'étude des documents que j'ai signalés et dont j'ai donné quelques spécimens. En voyant ce jeune homme, auquel le monde offrait tous ses charmes, se détacher de ces séductions et de ces dangers pour se donner à Dieu, à la pénitence, à l'apostolat, on reconnaît l'action du même Esprit qui a conduit un saint Augustin, un saint Benoît, un saint Grégoire par des voies semblables. Est-il téméraire d'espérer que, par une plus grande connaissance de ses mérites et une manifestation plus éclatante de son pouvoir auprès de Dieu, l'auréole que l'Eglise a déjà décernée à ses Saints d'autrefois vienne entourer la tête de cet émule de leur sainteté qui, à une époque plus moderne, a renouvelé leurs antiques vertus ?

Digitized by Google

Séance publique du 10 août 1903

LE BILAN LITTÉRAIRE
DE L'ACADÉMIE DE SAVOIE

Discours prononcé par M. Fr. DESCOSTES, président

RAPPORT
SUR LE
CONCOURS DE POÉSIE DE 1902
(FONDATION GUY)

Par M. Emmanuel DENARIÉ

RAPPORT
SUR LE
CONCOURS D'ÉCONOMIE RURALE DE 1902
(FONDATION CAFFE)

Par M. le Cte E. D'ONCIEU DE LA BATIE

Digitized by Google

Digitized by Google

LE

BILAN LITTÉRAIRE

DE L'ACADÉMIE DE SAVOIE

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. François DESCOSTES
Président

Digitized by Google

Digitized by Google

LE BILAN LITTÉRAIRE

DE L'ACADÉMIE DE SAVOIE

MESDAMES,
MESSIEURS,

J'ai eu déjà, je crois, l'occasion de vous le dire à notre dernière rencontre, mais il faut savoir pardonner les redites aux gens âgés : c'est une bien vieille personne que celle à laquelle vous venez aujourd'hui rendre visite ; elle a tout au moins la prétention, non exempte de coquetterie, d'être une aimable vieille... Elle se plaît au frôlement des jolies toilettes ; elle aime à retrouver chez les autres la jeunesse pour elle envolée ; et elle réserve le meilleur de ses sourires aux fidèles qui veulent bien ne pas l'oublier et qui, à son jour, consentent à gravir l'escalier fruste de son hôtel archaïque et à lui faire la faveur de distraire un quart d'heure, et même davantage, aux séductions plus engageantes de la vie mondaine pour l'entendre marivauder à son aise *de omne re scibili et de quibusdam aliis ;* car elle s'est arrogé depuis longtemps le droit de parler latin, même aux dames...

Cette douairière, vous l'avez deviné, Messieurs, c'est l'Académie de Savoie... Elle aura bientôt un siècle d'existence ; elle a vu les nationalités succéder aux nationalités, les régimes aux régimes, les gouvernements aux gouverne-

Digitized by Google

ments ; elle a vu le pouvoir passer en bien des mains diverses, la politique générale être aiguillée sur les voies les plus opposées, les hommes et parfois les institutions apparaître et disparaître en cette course rapide que le Temps imprime à la vie sociale comme à la vie humaine... Notre Compagnie reste debout, fidèle à ses traditions, à ses statuts, à son programme ; elle semble presque seule conserver, au sein des transformations et des évolutions contemporaines, le double privilège de l'immutabilité et de la perpétuelle jeunesse ; et elle a trouvé le secret de marcher avec son temps, honorée et respectée dans tous les milieux, au cours des périodes agitées aussi bien qu'aux années paisibles, et de représenter le passé en désarmant par son bon air et son humeur sereine les suspicions ou l'hostilité des plus hardis pionniers de la cité future.

A quoi peut tenir, Messieurs, ce phénomène exceptionnel grâce auquel notre salon vous ouvre aujourd'hui ses portes toutes grandes et a la bonne fortune d'en faire les « honneurs aux dames », pour nous servir de la galante expression de Xavier de Maistre, aussi bien qu'au temps de Charles-Félix, de Charles-Albert, de Napoléon III, de M. Thiers ou du Président Carnot ?

C'est que, tout d'abord, si l'Académie de Savoie est pour nous une institution nationale, elle n'est point un corps politique ; elle est à l'abri de cette contamination qu'Alfred de Musset appelait déjà « notre grande misère » ; elle a été de tout temps et elle veut rester étrangère aux agitations et aux querelles qui transforment la douceur de vivre en manie de s'entredévorer et le plus beau, le plus généreux et le plus hospitalier pays du monde en un champ clos dont les habitants, au dire d'un Anglais qui a l'esprit d'un Parisien, M. Bodley, semblent n'être « disposés à se

Digitized by Google

passionner que pour ce qui peut gêner la liberté des autres »[1].

Ici tout au moins, Messieurs, nous ne nous passionnons que pour ce qui peut aider à l'union des esprits et des cœurs dans un but commun : la bonne renommée de notre petit pays. La liberté que nous réclamons est de celles qui ne peuvent faire ombrage aux esprits les plus soupçonneux. Il serait, en effet, difficile avec la meilleure volonté du monde de transformer en conspirateurs et en suspects des compagnons tels que nous, ouvriers recrutés dans tous les mondes et venant des points extrêmes de l'horizon, ecclésiastiques et laïcs, nobles et bourgeois, poètes et artistes, universitaires et irréguliers de la littérature : nos règlements, si bien gardés par une sentinelle vigilante, ne nous autorisent pas encore et ne nous autoriseront pas de sitôt à offrir, autour de ce tapis vert, des fauteuils officiels au sexe charmant auquel nous devons Clémence Isaure. Vous nous offrez tout au moins, Mesdames, une compensation en ne nous tenant pas rigueur de l'exclusivisme masculin et vous prenez votre revanche en jugeant les tournois de nos modernes chevaliers avec le goût affiné, la bienveillante malice, la verve primesautière et le sentiment exquis des nuances dont, il y a un siècle et demi, à l'époque où le misanthrope Jean-Jacques villégiaturait aux Charmettes, les dames de Chambéry revendiquaient déjà le monopole...

A ce moment, Messieurs, si l'Académie de Savoie n'était pas née, si Joseph et Xavier de Maistre n'avaient point encore conquis les titres à l'immortalité qui leur ont valu le chef-d'œuvre d'Ernest Dubois, Marc-Claude de Buttet figurait en bon rang au nombre des étoiles de la Pléiade, et

[1] Bodley, *La France*, page 110.

Digitized by Google

saint François de Sales avait donné aux lettres françaises son admirable *Introduction à la vie dévote,* en ouvrant aux âmes emprisonnées dans l'interprétation trop rigoriste des préceptes de l'Evangile, les horizons de la douceur, de la tolérance et de la bonté. On a fort justement appelé l'Evêque de Genève « le plus aimable des Saints ». Je me risquerai à retrouver en lui la quintessence de la végétation latine et de la floraison alpestre saupoudrées des parfums et des couleurs dérobés, avec la divine complicité de la Providence, à la flore du paradis. C'était en réalité une âme candide, éprise d'idéal, planant dans les hautes sphères, vivant en Dieu et pour Dieu, toute pénétrée de cet amour mystique dont ses écrits sont imprégnés comme une toile des Primitifs ; mais l'ange savait à propos rentrer ses ailes, disjoindre ses mains et imposer un temps d'arrêt à ses extases pour frayer avec la simple humanité en lui empruntant sans arrière-pensée toutes les saines jouissances et les nobles émotions dont elle est susceptible. Ce prédestiné n'avait rien de rébarbatif. Son ascétisme était tempéré par un sourire. Sa sévérité pour soi-même, se transformait en indulgence pour autrui. Son cœur, en descendant du ciel, s'ouvrait aux affections de la famille, aux effusions de l'amitié, aux délassements littéraires. Tel Léon XIII, le grand pontife dont la catholicité pleure la perte, et qui, sur son lit de mort, composait une dernière ode avant de rendre son âme à Dieu. Comme l'abeille de son image favorite, François de Sales aimait à savourer le parfum des fleurs et à en butiner le suc. Il se plaisait à contempler et à admirer Dieu dans un lever ou un coucher de soleil, dans ces spectacles immuables qu'offrait à ses yeux ravis, comme elle l'offre aux nôtres, la grande nature alpestre, dans les sommets couronnés de neiges éternelles, dans le torrent déva-

Digitized by Google

lant en panache d'écume le long de la rainure des névés, et plus bas dans la vallée aux contours sinueux, dans la prairie émaillée de fleurs ou le verger regorgeant de fruits. *Flores fructusque perennes.* Il y avait un poète et un coloriste en ce saint, et la devise même qu'il choisit pour le cénacle littéraire par lui fondé de concert avec son ami, le président Favre, indique assez qu'il assignait à la littérature le pouvoir de contribuer à l'éducation morale de l'homme, de le surélever au-dessus des intérêts grossiers de la matière et de perpétuer dans une race l'amour du bien, du vrai et du beau sous toutes ses formes.

Telle est encore, Messieurs, notre ambition : nous n'en avons jamais eu d'autre. Ce fut celle des fondateurs de notre Compagnie, lorsque, au nombre de quatre, devisant autour d'un vieux poële en fonte, de fabrication savoyarde, ils se proposèrent de reprendre la tradition salésienne et de doter la capitale de la Savoie d'un foyer intellectuel répandant autour de lui la lumière et attirant les efforts, les talents, les travaux de tous les esprits que passionne le culte de la science, des lettres et des arts. L'heure était bien choisie. Le calme avait succédé à la tempête. Après les bouleversements sociaux de la fin du dix-huitième siècle et les héroïques mais sanglantes chevauchées du premier Empire, une sorte de détente se produisait dans l'Europe entière. Ainsi que le disait hier un éloquent orateur académique, en un discours plein de fraîcheur et de charme sur *Lamartine en Savoie*, « on aspirait au repos après tant de fatigues, au recueillement et au silence après le tumulte de tant de batailles »[1].

[1] *Lamartine en Savoie*, par M. G. Grenier.

Digitized by Google

C'était en 1820 : les *Méditations poétiques*, écloses avec le renouveau, apportaient à la poétique française la révélation d'une fleur nouvelle que les botanistes de l'Olympe eussent été bien entrepris de cataloguer, à la science du nombre une gerbe d'ondes sonores échappées de la lyre des anges. Ce fut une émotion universelle : les yeux des jolies femmes, et même des laides, pleuraient pendant que palpitaient les cœurs des jeunes hommes et du même coup le lac du Bourget et les passages de Bissy entraient dans l'immortalité avec le poète, à peine échappé des bancs du collège de Belley dont la Savoie avait été la patrie poétique. Associée à sa gloire naissante, indissolublement unie par ses rochers muets, ses grottes et ses forêts obscures à « sa plus belle et plus forte inspiration », la petite France des Alpes, momentanément détachée du tronc national, tenait à prouver que, si elle a été comblée de tous les dons de la nature, la race qui l'habite est, elle aussi, de forte trempe et de taille à suivre et parfois à devancer le mouvement littéraire et scientifique.

Pensée éminemment patriotique, à laquelle les successeurs des Quatre sont toujours restés fidèles et qui nous a valu, je ne dirai pas l'immunité, la tolérance, mais la faveur persistante dont l'opinion et les pouvoirs publics n'ont cessé de nous accorder le bénéfice. Certes, l'Académie de Savoie n'est pas, à proprement parler, pour nous servir d'un terme d'argot, « du dernier bateau » ; elle a ses goûts, ses préférences, ses petites et innocentes manies ; elle préfère la promenade lente, tranquille, sous les arbres séculaires, le long des allées rectilignes bordées de buis, à la course échevelée de l'automobile sur les grands chemins poudreux ; elle ne se risque pas à écraser les passants et ne jette de la poudre aux yeux de personne ; elle reste attachée à

Digitized by Google

ses statuts comme le lierre aux murs des tours de notre vieux Château. Et pourtant, à tout prendre, elle est bien moderne dans son esprit et dans son champ d'action : elle encourage toutes les initiatives, elle accepte tous les concours, elle récompense tous les dévouements ; elle honore tous les services, d'où qu'ils viennent ; elle met en lumière toutes les œuvres locales et si l'on veut, en dehors de toute querelle d'école, retrouver l'image de la patrie, — la petite, qui s'enchâsse si bien dans la grande, — c'est encore en elle qu'il faut la rechercher.

Ceux-là, Messieurs, ne s'y sont pas trompés qui, voulant à la fois se survivre et assurer la pérennité et la prospérité de notre institution, ont enrichi son patrimoine de dotations qui font d'elle l'une des Académies de province les plus riches de France et, par conséquent, l'une de celles qui peuvent le mieux atteindre le but élevé que poursuivent nos Sociétés savantes, grâce aux récompenses dont elles disposent.

A cet égard, je ne dirai pas que nous avons l'embarras du choix ; mais nous sommes outillés de façon à faire concurrence, sinon à l'Académie française, tout au moins à notre sœur de Lyon et à celle des Jeux Floraux de Toulouse.

Le général comte de Loche ouvre la marche avec son prix quinquennal de 750 francs, plus spécialement destiné aux travaux d'histoire et d'archéologie, dont le premier lauréat, en 1854, fut Albert Blanc, le futur diplomate, pour son étude sur la correspondance inédite de Joseph de Maistre et qui eut ensuite pour titulaires cette théorie éclectique de travailleurs où figurent pêle-mêle Joseph Dessaix, l'abbé Ducis, le comte Jules de Loche, Louis Revon, le général Dufour, François Rabut, le chanoine Truchet.

Digitized by Google

Le comte Pillet-Will, en nous léguant un capital de 6,000 francs, nous permet périodiquement d'encourager l'agriculture.

M. Albert Metzger, un de nos membres agrégés, a institué la médaille d'or qui a eu pour premier titulaire le savant Bénédictin que j'entrevois ici [1] et dans lequel je salue le compilateur, que dis-je?... le restaurateur infatigable autant qu'autorisé des œuvres théologiques et littéraires de notre grand saint François de Sales.

Le docteur Caffe a fondé ce prix important de 1,500 francs, qui a été en dernier lieu attribué, pour la belle histoire de son illustre famille, au comte Marc de Seyssel, un de nos nouveaux membres effectifs que nous aurons bientôt l'honneur de recevoir officiellement dans nos rangs et auquel je suis heureux de souhaiter par anticipation la bienvenue.

Enfin, et bien des années auparavant, François Guy, un avocat doublé d'un poète et d'un artiste, avait institué un prix de 600 francs pour un concours alterné de poésie et de peinture. Dans le livre d'or de ce concours, nous relevons des noms tels que ceux d'Henry Bordeaux, l'auteur de la *Peur de vivre*, et d'Emmanuel Denarié, le poète de la *Légende de l'art*, qui a pratiqué celui de cueillir des couronnes avant de devenir l'un des juges les plus autorisés de nos tournois ; et, pour la peinture, de Cachoux et de Morion, les deux maîtres paysagistes qui font honneur à l'école chambérienne.

Ce sont, Messieurs, les récompenses de ces deux derniers concours que nous allons avoir à décerner. Vous avez hâte d'entendre les jugements motivés que vont formuler nos deux éminents rapporteurs. Je ne veux donc pas allonger

[1] Dom Mackey.

Digitized by Google

cette préface ni empiéter par un lever de rideau trop indiscret sur le principal attrait de notre ordre du jour ; mais il me sera bien permis de tirer de la solennité à laquelle nous vous avons conviés, un enseignement et un conseil pour l'avenir...

Les patriotiques libéralités de nos Mécènes risqueraient de demeurer stériles si elles ne déterminaient pas dans les rangs de la jeunesse de notre Savoie le goût pour les nobles jouissances de l'esprit, le désir de pousser plus avant ce que j'appellerai les déductions et l'application des connaissances générales, l'ambition de mériter quelqu'une de nos couronnes ou de se signaler par une œuvre originale, bien personnelle, aux libres suffrages de notre Compagnie.

De nos jours, et je suis loin de blâmer cette tendance, à laquelle ne dédaignent pas de sacrifier même les quinquagénaires, on attache une importance considérable aux exercices physiques et à tous les sports qui ont pour but de développer les forces musculaires ; mais, tout en s'y adonnant avec l'ardeur de leur âge, tout en se préparant ainsi à devenir de robustes et vigoureux défenseurs du territoire national, que nos jeunes gens n'oublient pas qu'il y a du temps pour tout et que leur vive intelligence, aiguisée par l'éducation classique, demande, elle aussi, à s'exercer dans le domaine spéculatif vers lequel chacun d'entre eux est plus directement poussé par ses goûts et ses prédispositions naturelles.

Vous avez, leur dirai-je, le champ libre : ouvrez vos ailes et ne craignez pas de vous y élancer hardiment. Que vous sortiez de l'Université ou des établissements dus à l'initiative privée, qui se font et qui se feront longtemps encore, je l'espère, une noble et loyale concurrence toute à l'avantage du développement intellectuel de la patrie, vous

Digitized by Google

êtes armés pour nos pacifiques combats. Que ce soit dans vos loisirs d'étudiants, dans l'atmosphère sereine de nos presbytères de campagne, dans celle plus agitée de nos villes, en sortant d'un amphithéâtre de Faculté ou en descendant d'une chaire de professeur, répondez à notre appel, consultez nos programmes. Si vous aimez à taquiner la Muse, rappelez-vous que la Savoie et ses horizons ont été chantés par Lamartine et que, sans viser à la gloire du poète du Lac, vous avez peut-être en vous ce *mens divinior* grâce auquel vous pourrez du Parnasse atteindre la hauteur. Rappelez-vous, Mesdemoiselles, que la poésie est du genre féminin et qu'Amélie Gex a su montrer de quelles délicieuses inspirations les femmes de Savoie sont capables.

Si vous préférez, Messieurs, les travaux scientifiques et économiques, souvenez-vous qu'un savant, qui a donné son nom à l'une de nos places, a voulu les encourager par une libéralité royale grâce à laquelle, — car au service de la science, comme le sous-lieutenant de l'opéra célèbre, on n'est généralement pas riche, — vous pourrez grossir votre bibliothèque ou vous payer le luxe d'un voyage d'étude.

Songez surtout que vous contribuerez par cette généreuse émulation à servir votre petite province, à l'honorer, à enrichir le trésor de nos traditions intellectuelles et de nos titres à l'estime du pays, et à maintenir ainsi, dans toute son ardeur féconde, le feu sacré dont nos devanciers nous ont confié le dépôt...

Un étranger écrivait récemment sur la Savoie cette page merveilleuse qui a, certes, son mérite et sa signification au tournant quelque peu brusque et bordé de précipices auquel nous sommes parvenus :

Digitized by Google

« Le beau pays où Taine a écrit son éloge de Voltaire est plein de souvenirs qui exhortent les Français à la tolérance. La Savoie, par sa langue et par ses sentiments, faisait partie de la France, même avant la première annexion ; et ses habitants ont illustré, pendant des siècles, l'éloquence et la littérature française. Au-dessus de la demeure de M. Taine, sur les rives du lac d'Annecy, s'élève l'ancien château de Menthon, d'où partit saint Bernard pour aller fonder, au moyen-âge, les sanctuaires alpins qui portent son nom. La famille du Saint habite encore le château et, chaque année, Mgr Dupanloup y venait pour retremper sa pieuse vigueur dans son pays natal. De la chambre qu'occupait l'évêque, on découvre un des panoramas les plus beaux d'Europe. Au bord du lac on voit le monticule boisé où repose le philosophe que l'évêque d'Orléans n'aurait peut-être pas laissé entrer à l'Académie française, s'il avait vécu. A l'extrémité du lac s'élèvent les vieilles murailles de la ville où reposent, au couvent de la Visitation, les restes d'un prélat plus illustre que l'éminent gallican, saint François de Sales. Un siècle après, Jean-Jacques y était arrivé de Genève, auprès de cette chaîne du Jura, qu'on peut voir là-bas à l'horizon, et qui marque aussi le lieu où Voltaire, pendant les vingt dernières années de sa vie, exerça son empire sur la génération qui préparait la Révolution française »[1].

Que cette belle page soit pour notre jeunesse, — je ne dis pas pour nos deux jeunesses, car pour moi il ne doit y en avoir qu'une, comme il n'y en aura qu'une, à l'heure du danger, devant l'ennemi, — qu'elle soit, dis-je, un motif

[1] Bodley, *La France*, pages 100, 101.

Digitized by Google

d'orgueil et une préparation à cet avenir de pacification qu'il est permis d'entrevoir dans le respect de toutes les opinions honnêtes et loyalement professées et dans la liberté largement ouverte à toutes les consciences, à toutes les spéculations de l'esprit et à tous les efforts du travail intellectuel. Quant à nous, qui sommes des disciples de l'évêque de Genève et des spiritualistes chrétiens, nous ne redoutons point pour nos invulnérables croyances les assauts de la raison opérant de bonne foi et sans parti pris. La science est une harmonie dont toutes les notes, même les dissonantes, nous élèvent vers les causes finales sans lesquelles le monde et l'humanité ne sont qu'un indéchiffrable chaos. C'est pourquoi nous crions résolument à ceux qui nous suivent : ne la fuyez pas, la science. Cultivez-la, honorez-la, pratiquez-la sans perdre de vue l'étoile qui vous permettra de retrouver votre chemin. Et pour vous, jeunes gens, qui avez l'honneur d'être les enfants et de personnifier toutes les espérances de ce beau pays, de cette terre des merveilles, de cette mine de la « houille blanche », à laquelle de si grands souvenirs se rattachent, enfoncez résolument le soc de la charrue dans ce sol généreux, qui tient en réserve tant d'abondantes moissons ; soyez les moissonneurs et notre Compagnie sera heureuse de vous couronner...

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LE

CONCOURS DE POÉSIE

DE 1902

(FONDATION GUY)

PAR

M. Emmanuel DENARIÉ
Membre effectif

Digitized by Google

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LE

CONCOURS DE POÉSIE

MESDAMES,
MESSIEURS,

Il fut un temps où j'ai concouru pour le prix de poésie, jours d'impatience fébrile, d'angoisses secrètes et d'espérances contenues. Les heures alors se succédaient lentes et cruelles. Il me semblait que l'Académie allait décider d'une existence, et si grave me paraissait l'événement que j'en étais à m'étonner que tous les yeux ne fussent pas tournés vers la *sfumata* du conclave académique où, derrière un mur impénétrable, des juges mystérieux tressaient la couronne du vainqueur.

A dire vrai, je ne doutais pas de l'excellence de mes vers, l'idée que quelqu'un pût les faire mieux, que dis-je, aussi bien que moi, ne pouvait me venir à l'esprit. C'est la petite faiblesse, mais aussi la grande force du demi-poète. Il en est qui ne se lassent jamais, ne nous en plaignons pas ; s'ils nous donnent un surcroît de travail, ce travail n'est pas toujours sans agrément et, par eux, nos concours gagnent une certaine ampleur, qui, par ces temps de pro-

Digitized by Google

saïsme, montre que nombreux sont en Savoie ceux qui ont gardé le culte de tout ce qui ennoblit l'âme et élève la pensée.

J'ai concouru, vous disais-je, et je ne doutais pas de moi, mais je doutais de l'intuition poétique de mes juges. Me comprendraient-ils? Sont-ils initiés aux nouvelles formules de l'art? à la mienne surtout? Au travers des lunettes à vue étroite et courte que leur a forgées la rhétorique classique, leur regard pourrait-il suivre le vol audacieux de mes pensées? Non, pensais-je, personne, à part moi, ne saisira la portée de tel mot, la nuance indéfinissable de telle expression, la finesse de ce sous-entendu, l'audace de cet enjambement, l'envolée superbe de cette fin de vers; que ne suis-je au milieu de mes juges pour leur faire entendre tout cela! Oui, Messieurs, j'en étais arrivé à comprendre Trissotin expliquant ses vers à son gracieux aréopage, je l'enviais presque.

Je maudissais donc par avance mes juges. Il vaut mieux le faire avant qu'après, c'est le conseil désintéressé que je donnerai à tous les concurrents; on se prépare ainsi lentement aux amertumes de la défaite, le choc est moins douloureux; même si on est doué d'une âme forte, il n'est point défendu de le subir avec un sourire de pitié.

En vous présentant mon état d'âme, ce qui est assez de mode, le moi n'étant plus haïssable aujourd'hui, j'ai essayé de dépeindre ce que peut être un concurrent. Ce que j'imaginais jadis, les poètes que nous allons juger peuvent le penser peut-être avec plus de raison.

Les jugements en matière de poésie sont très contingents, et, pour ma part, j'estime que l'on ne peut pas dire : ceci est bien, ceci est mal, — mais ceci me plaît ou ne me plaît pas. Il n'y a qu'un principe absolu, c'est que l'œuvre soit honnête et sincère.

Digitized by Google

Il vous est arrivé de rencontrer un peintre ayant planté son chevalet en rase campagne. Vos yeux vont de la toile au paysage, du paysage à la toile — et vous demandez à l'artiste comment les horizons qui, pour vous, sont bleus, ont pris, sous son pinceau, telle nuance violette, qui vous déconcerte. Et ce peintre de vous répondre : Je vois comme ça. Le peintre, comme vous, a raison ; vos impressions sont différentes. En art et en poésie chacun sent et voit à sa manière, c'est ce qui fait la diversité et le progrès infini de l'art et de la poésie.

Ainsi que les individus, les peuples divers, de même que les générations qui se succèdent, sentent différemment. Les Japonais sont loin de nos formules d'art. Si nous empruntions leur théâtre, nous ferions œuvre grotesque et pourtant leur scène, avec des procédés presque enfantins, arrive à donner une impression tragique que Shakespeare lui-même n'a pas dépassée. Si nous restons dans notre pays, qui n'est pas profondément ému quand il entend chanter ces vieux Noëls sans rime, sans métrique, sans élégance? La poésie pourtant en découle à pleins bords, mais où est le subtil critique qui en fera l'analyse? Cela se sent, mais ne s'explique pas. De tout ceci résulte peut-être l'aveu de notre faiblesse comme arbitres. Pour ma part, j'en fais l'offre à tous nos justiciables d'aujourd'hui. Nous n'avons pas comme les magistrats (et Dieu sait qu'ils sont infaillibles) des codes et un arsenal de lois pour forger nos sentences — et nous jugeons un peu d'impression comme le bon président Magnaud. Que nous reste-t-il, en effet, de la belle rhétorique d'antan? La révolution a tout gagné — les littérateurs étudient, suivent le mouvement des idées, le poète l'entrevoit et parfois le crée. Or, la poésie semble à l'heure actuelle s'aventurer vers des formulles inconnues

Digitized by Google

— et peut-être la postérité placera-t-elle dans les anthologies futures un poème dont nous n'avons pas compris la splendeur.

Dans le *Mannequin d'osier* d'Anatole France, ce pauvre monsieur Bergeret, le plus fin des humanistes, venait de subir la récitation d'un poème incompréhensible dont les vers eussent déshonoré un mirliton, — et M. Bergeret songea : *Si pourtant c'était un chef-d'œuvre ; — et de peur d'offenser la beauté inconnue, il serra en silence la main du poète.*

Heureux Bergeret ! Que ne pouvons-nous, comme lui, garder le silence ! Qui sait si, en passant en revue les onze concurrents que vous avez à juger, nous n'offenserons pas, maladroitement, la beauté inconnue !

Voici tout d'abord un poème sur la Vierge Marie.

Dans le silence du cloître, le bon frère Pacôme souffre :

..... En pensant que sa mère,
Au lieu de cœurs aimants, trouve des cœurs de pierre.

Et telle est sa douleur que :

L'horreur d'un froid frisson blémit sa face glabre.
La mort même n'a pas un aspect plus macabre.

Pauvre Pacôme ! Enfin, un ange vient pour le consoler :

Debout, frère Pacôme, il est grand temps, debout,
Le monde est vaste à voir de l'un à l'autre bout.
Visitons l'univers, nous compterons ensemble
Ceux qu'aux pieds de Marie la même foi rassemble.
Et, sur ses ailes d'or, l'ange enlève aussitôt
Le moine, — redisant, perpétuel écho,
Refuge des pêcheurs, votre amour doux, ciname,
Votre amour, philtre saint, prend mon cœur et mon âme.

Digitized by Google

Ils ne perdent pas leur temps ; en une nuit, ils ont tout vu, entendu tout le monde, l'enquête est faite.

A tous, frère Pacôme, en sa marche rapide,
Demande si l'amour les brûle de leurs feux.
Tous jettent à l'envi ce nom délicieux :
Marie !

Pendant ce temps,

..... Les moines sont au chœur roucoulant
L'office sur un ton pieusement dolent.

Ils s'étonnent de l'absence de frère Pacôme. Après l'office, on frappe à sa cellule : il était mort. La dernière visite de frère Pacôme avait été pour le paradis, où on l'avait obligeamment prié de rester.

La légende est poétique, la composition ingénieuse, la trame bien conduite. Pourquoi donc le panégyriste de saint Pacôme se laisse-t-il aller à des trivialités qui déparent son œuvre ? Je lui reprocherai surtout de ne pas toujours assez réfléchir à la propriété des termes qu'il emploie. Je reprends ces vers :

Les moines roucoulant
L'office sur un ton pieusement dolent.

Je ne sais, mais le chant d'un moine ne m'a jamais rappelé la plainte d'une tourterelle : passe encore s'il se fut agi de nonnes ; il y a la rime, direz-vous ? Mais, voyons ensemble, cherchons une rime à dolent. M. Homais eut cru faire beaucoup d'esprit en mettant *anônant*. Un homme pondéré et précis dirait : *psalmodiant*. Un versificateur soucieux de la rime aurait écrit : *modulant*. Un poète aurait peut-être changé tout cela.

Digitized by Google

* * *

Ce poète, le trouverez-vous dans l'auteur de : *Un Pâtre de Savoie ?* Ce pâtre a quitté sa famille pour aller prêcher le Christ au-delà des mers. Un jour : *dans l'humble chaumière :*

Le rouet, gai, ronronne, et l'homme du labour,
Las d'avoir travaillé depuis le matin-jour,
S'asseoit, à la lumière
D'une lampe fumeuse, ouvre et lit les « Annales » ;
Mais on frappe... une lettre... « Indes-Orientales »...
« Ah ! c'est lui ! c'est bien lui qui nous écrit !... mon fieu !... »
Et le rouet se tait : « Chers parents, louez Dieu ;
Car, demain, je vais au martyre ! »

Vous l'avez jugé. Il y a peut-être en cet auteur l'étoffe d'un poète, mais pour le moment il habille sa poésie assez mal, car il exprime parfois dans des vers décousus quelques idées pleines de la plus haute poésie :

« Le prêtre est un épi, soupira le vieux père ;
Les épis sont broyés... ; le prêtre est un pasteur :
Pasteur donne sa vie ; il est un moissonneur :
Pour avoir la moisson, il faut tourner la terre. »

* * *

Le Moulin, nous dit son auteur, n'est que l'extrait d'un poème intitulé : *Le Fleuve :*

Jean le meunier et sa tendre Marie
De cet Eden ont fait leur patrie,
Ils ont bâti ce beau moulin coquet
Baigné au pied, abrité d'un bosquet.

Digitized by Google

C'est un vrai moulin d'opéra comique ; nous ne savons pas si la meule travaille, mais la gaîté, en revanche, n'y chôme pas et les joyeux compagnons paraissent s'y entasser plus que les sacs de farine.

Le gai tictac du moulin fait appel
Aux jouvenceaux amis du menestrel,
Aux bons vivants, aux braves jeunes filles,
Qui tous les soirs y font de gais quadrilles.
Des cris de joie, de francs rires sonores,
De doux accents, des cris plus forts encore
Montent aux cieux, s'entremêlent bruyants.
L'écho bavard le répète riant
En longs refrains qui nous charment l'oreille.
Ce beau moulin est trésor de merveille.

L'auteur ne nous donne qu'un fragment. Pourquoi ? Est-ce par modestie ? A-t-il craint pour nous la fatigue ? Dans ce cas, je proteste, car il a une fort bonne écriture, ce qui est rare, et ne manque pas de franche gaîté, ce qui est consolant.

* * *

Voici un autre poète qui n'a pas eu les mêmes scrupules, il ne craint pas de nous imposer l'agrément de lire près de 1,500 vers en trois poèmes ; le premier célèbre la femme aimée :

A ma Léontine
Comme au Christ l'épine,
Comme aussi la racine à la plante des champs,
Comme l'azur au ciel, comme de tous les temps
L'étoile au nautonnier, mon âme reste unie
Pour toujours et malgré les soucis de la vie,
« Je t'aime », dis-tu ;
« Je t'aime », vois-tu.

Digitized by Google

Dans le second poème, il monte aux nues :

Vaporeux voiles qui, maîtres du firmament,
Flottez au-dessus de nos têtes,
Qui montrez des astres tout l'éblouissement,
Pouvez-vous dire qui vous êtes ?

Après leur avoir donné le juste tribut de son admiration, le poète finit par une prière :

Passez sereines, oui, passez, nues, passez !
De mes tristes frères de ce monde venez
Alléger les peines. Du banni sans courage
Que je suis, qui vous chante et qui meurt avant l'âge,
Ranimez, ô nues, le cerveau détraqué.

Notre poète se calomnie ou se vante. Je ne conteste pas que la neurasthénie ne soit en ce moment-ci assez bien portée. Tout homme distingué doit avoir sa névrose. Certaine école prétend même qu'elle est la rançon du génie, mais notre auteur ne porte la marque ni de l'une, ni de l'autre ; et son poème épique du Soudan révèle chez lui un conteur agréable, abondant, un esprit original, certes, mais modéré et que la muse n'emporte pas à de vertigineuses hauteurs.

Son héros s'embarque à Marseille.

Poussé par le facteur
Des grandes choses plus que par l'ambition folle,
Jean Bernard, de Saint-Cyr, vaste et sévère école
Du devoir, à peine sorti, s'était jeté
Dans le corps d'élite de lui tant souhaité,
Cette infanterie, gloire de la marine,
Riche en exploits fameux, jamais d'humeur chagrine
En face les dangers. Il s'était embarqué
A Marseille, joyeux, et qui l'eût remarqué
Ne se fût pas douté qu'il fallut l'énergie
D'un cœur aussi puissant pour aller de sa vie
Compromettre le fil en pays si lointain.

Digitized by Google

Après une heureuse traversée qu'agrémente une visite à la kasba d'Alger qui,

sous sa blancheur riante,
Lui semblait du vice la demeure irritante.

Il arrive à Dakar. — Cette arrivée (je cite le vers)

fut vraiment inénarrable :
Un coup de canon : on hissa le drapeau jaune.
L'ordre de débarquer suivit. Sous cette zone
Inhospitalière désormais il faudrait
Vivre coûte que coûte. A qui croire voudrait
Je dirais sans phrases de nos ports l'incurie,
De nos corps d'outre-mer la triste impéritie ;
Je dirais encore, silence !... Ces soldats
Débarqués à l'instant, investis du mandat
Grand, noble de servir la France aux colonies
Et de civiliser sans ménager leurs vies,
Sans penser aux combats, les voilà attendant,
Sur les quais réunis, sous le soleil ardent,
Et le commandement ne sait leur arrivée.

De suite, ils prennent le train et la troupe arrive bientôt à Saint-Louis du Sénégal :

Le lendemain, soldats anciens, soldats nouveaux,
Visitèrent la ville où vraiment rien de beau
Ne les put arrêter : seules quelques négresses
Traînant dans les rues, exhibant leur paresse,
Puantes de graisse, seuls des nègres errants,
En quête de soleil, surtout exaspérants
De vaniteux orgueil, peuple sans existence,
Vivant au jour le jour, plongé dans l'insouciance,
Seuls ces êtres, un peu, de leur curiosité
Excitèrent l'ardeur. Avec la fausseté
De leurs regards des boys, quémandant une place,
Les suivirent partout, comme des Lovelace.

Digitized by Google

Enfin, tout cela finit assez tristement : la fièvre décime la troupe, puis commence une longue campagne contre les partisans de Samory. Jean Bernard meurt en héros dans le triomphe de la victoire.

Ce récit est captivant, parsemé de détails pittoresques, éclairé par de nobles pensées; mais nous penchons à croire que si son auteur n'avait pas eu le souci du vers, son épopée y eût gagné.

* * *

Le poète de *La Muse est morte* connaît, lui, la façon du vers. Il ne manque ni de verve dans son esprit, ni d'originalité dans ses conceptions. Et j'ai vraiment regret que la longueur de la pièce ne me permette pas de la citer en entier.

Dans une scène dramatique entre le poète et sa muse, celle-ci lui formule les règles éternelles de la vraie poésie qui ne sera jamais le partage de l'égoïste, du menteur et du satisfait.

Le poète est celui qui pleure,

a dit Louis Veuillot, et cette idée nous la trouvons paraphrasée dans le dialogue auquel nous assistons :

LA MUSE (*l'interrompant*)

Ce n'est pas tout, hélas !
Un homme aussi ce soir est venu : triste et las,
Enervé par la lutte où sa force est tombée,
Il venait demander, pauvre tête courbée,
Un peu d'espoir pour l'âme et du pain pour le corps...
Mais tu n'as pas voulu l'ouvrir, ton coffre-fort !
Et tu ne l'as pas dit, ce mot d'espoir, pas même...

LE POÈTE (*énervé*)

C'était un parasite impudent, un bohème !
S'il fallait écouter tous ces gens-là, vraiment...

Digitized by Google

LA MUSE

C'était un pur poète, ô poète qui mens.
Il était de ceux-là que préfèrent les Muses,
De ceux-là qui s'en vont, méconnaissant les ruses,
Ignorant les calculs. De ceux-là qui s'en vont
Enthousiastes, purs et fiers d'avoir au front
Le signe de souffrance et de mélancolie !
De ceux-là qui s'en vont, seuls, avec leur folie !
Et qui n'hésitent pas à sortir du chemin
Où roulent pêle-mêle, en se donnant la main,
Les pauvretés de cœur, les lâchetés, les crimes...
Afin de préserver les ailes de leurs rimes
D'une tache de boue ou d'un crachat visqueux !...
Quand ils chantent, ceux-là, nous sommes avec eux
Et leur sincère voix, par la nôtre guidée,
Donne la grâce au rythme et sa forme à l'Idée...
Quand ils souffrent, ceux-là, les Muses vont le soir
Leur porter un bouquet tout parfumé d'espoir
Et, se penchant vers eux comme de jeunes mères,
Baiser leurs fronts pâlis qu'ont griffés les chimères !...

Certes, la muse n'est point morte pour celui qui a écrit ces beaux vers. Hélas ! pourquoi faut-il qu'à la fin de la scène, au moment où l'indigne poète voit mourir la muse, l'auteur nous fasse assister à un drame bourgeois :

Adieu, mon doux poète... Adieu... Je vais mourir...

LE POÈTE

Ma Muse, qu'as-tu dit ?... Ce n'est pas vrai ?... Tu pleures ?...
Est-ce vrai ?...
(Eclatant)
Ce n'est pas possible que tu meures !...
Toi qui, touchant mon front, lorsque je vais rêvant,
Fais naître en mon cerveau comme un soleil levant !
Toi qui remplis mon cœur d'extase et de mystère !
Que ferai-je sans toi, ma Muse, sur la terre ?...
(Un temps)

Digitized by Google

Mais je comprends... tu veux rire... tu plaisantais !
C'était pour m'effrayer, je devine, c'était
Pour me punir... et tu voulais sembler méchante !
Allons, souris vers moi, ma Muse... que je chante !
Car aujourd'hui, vois-tu, c'est le plus beau des jours !
C'est la fête, chez nous, des nouvelles amours !
Et je vais entonner la chanson triomphale...
— Redonne-moi ta main...

(Brusquement)

Mon Dieu ! comme elle est pâle !...

LA MUSE

Adieu, poète.

LE POÈTE *(se prenant la tête de désespoir)*

Oh ! mais c'est affreux !... J'ai menti,
C'est vrai, j'ai tort... J'ai tort ! Je me suis repenti !
Tu ne peux pas partir, ma Muse...

LA MUSE *(d'une voix mourante)*

Adieu... Poète...

LE POÈTE

Ma Muse !... mon amour ! ma maîtresse ! musette !...
Regarde-moi... Tes yeux ! tourne tes yeux vers moi...
Je t'aime tant, oh ! tant !... Que ferais-je sans toi ?...
Non, non, tu ne peux pas me quitter de la sorte !

(La Muse chancelle)

Mais elle va tomber !...

(Le Poète reçoit la Muse dans ses bras et l'étend doucement sur la dalle du foyer, toute blanche parmi la nuit de ses cheveux, — puis l'effleurant de la main...)

Elle est froide !...

(D'une voix sourde et désespérée)

Elle est morte !...

C'est un peu la mort de Mimi Pinson, le décès *vulgo* romantique de la musette d'Henri Murger. La muse mérite une fin plus glorieuse. Mais elle n'est point morte, espérons-le, le poète se trompe. Ce n'est qu'une syncope ; au prochain concours, elle conduira par la main un vainqueur.

Digitized by Google

* * *

Tout à l'heure je citais un vers de Louis Veuillot. Il ne fut pas un poète dans le sens banal du mot. Mais il eut au plus haut degré le sentiment de l'art, la conception de la poésie immortelle, et Louis Veuillot ajoutait :

Nul pleureur n'a jamais pleuré.

C'est le *dolendum ipse tibi* d'Horace.

Rien n'est plus vrai. Le poète qui nous envoie ***Mélancolie, La Prière, A Isis, Pour chanter, Etre fleur*** et autres rêveries bucoliques, ne nous parait pas aussi triste et déchiré qu'il voudrait se dépeindre dans ses vers. Il se couvre de cendre comme Job, se frappe le cœur comme Musset, il fait naufrage dans ses propres larmes comme l'infortuné Ulysse.

Pourquoi, dit-il à Dieu :

Pourquoi nous avoir mis dans l'âme ce vautour,
Ce tyran insensé, ce bourreau qu'est l'amour,
Si tu ne voulais pas qu'un seul instant d'ivresse
Pût nous faire oublier nos longs jours de détresse ?
Quel fut donc notre crime et que t'avons-nous fait ?
Pour un tel châtiment, quel fut notre forfait ?

Eh bien ! à ce cri déchirant, notre cœur ne s'est point ému, car je suis convaincu que si je demandais à notre poète : « Voyons, êtes vous aussi malheureux que vous le dites ? » il m'avouerait qu'il a tiré ses larmes de son encrier.

Soyez donc sincères, ajouterais-je, dites ce que vous sentez réellement, les vraies douleurs sont discrètes, quittez cette allure tragique qui ne vous est point naturelle, et comme le vers vous semble familier et que vous paraissez posséder vos lettres, vous ferez, j'en suis sûr, non seulement mieux, mais très bien.

Digitized by Google

* * *

Plus beau toujours, telle est l'épigraphe sous laquelle un charmant poète nous présente un petit recueil de sonnets.

Cette forme demande beaucoup de fini dans l'exécution. Le morceau doit être comme un diamant d'une eau pure. Une seule rime défectueuse peut en ternir l'éclat. Les sonnets que nous avons sous les yeux sont d'un poète ; mais, pour les ciseler, l'artiste n'a point assez affiné son burin ; sa rime, en général, est pauvre, et le sonnet, plus que tout autre genre de composition, veut s'habiller richement. Jolie ne rime pas avec vie, diamant avec couchant, divin avec matin. Voici un des morceaux qui vous montrera les qualités réelles et les défauts que je viens de signaler :

Grands yeux bleus, rayonnants de calme lumière,
Grands yeux d'azur voilant votre éclat de cils blonds,
Chastes bleuets cachés parmi les blés profonds,
Transparents comme un flot, doux comme une prière.

Grands yeux noirs, noyés d'ombre et peuplés de mystère,
Regards tristes ou gais, tour à tour, durs ou bons,
Qui devinez si bien tout ce que nous pensons,
Sans jamais laisser voir votre âme tout entière.

Vous qui savez si bien vos charmes, grands yeux verts,
Pleins du reflet lascif qu'ont les flots entr'ouverts,
Quand, sur le sable fin, vient s'étirer la lame.

Qu'êtes-vous, diamants, agates et fleurs d'or ?
— Nous sommes le pouvoir suprême de la femme,
Le talisman qui donne et la vie et la mort.

* * *

Dans un autre envoi, nous trouverons encore des sonnets :

Digitized by Google

Sur un castel ruiné.

Sur un tapis de mousse émaillé de fleurettes
Recouvrant le rocher, jadis aride et nu,
Le vieux donjon se dresse en ruine éperdu,
Le lierre le soutient et voile ses arêtes.

Près du noir souterrain des sombres oubliettes,
D'un grand mur effondré sort un chêne moussu
Qui raidit sous le vent ses longs rameaux tordus,
Tout autour un bois noir sur le ciel se projette.

Or, les vieux chevaliers y combattent encor
La nuit, car on entend parfois le son du cor.
Mais, quand sur la forêt s'élève une tourmente,

Le paysan s'arrête et tressaille, écoutant,
L'œil fixe, convulsé, haletant d'épouvante,
Les âmes des damnés qui pleurent dans le vent !

Quelques pièces fugitives encadrent ce morceau dans lequel vous avez pu apprécier un talent réel de description au service d'une imagination féconde.

* * *

Amare amari, aimer, être aimé. Rêve enchanteur, quand, emporté sur les flots du lac, près de celle qu'on aime, la main dans la main, on laisse parler son cœur, pendant que les yeux se reposent sur les horizons bleus qu'éclairent les pâles rayons d'un soleil mourant.

Le poète d'Elvire ainsi a immortalisé le lac du Bourget. Celui d'Annecy a tenté d'autres poètes. André Theuriet, Henry Bordeaux l'ont déjà rendu célèbre. On peut, en le sillonnant, évoquer des pages exquises, et les deux écrivains, le dernier surtout, nous ont appris à associer la nature aux tristesses et aux courts bonheurs de notre vie.

Digitized by Google

C'est à leur école, sans doute, que le poète du lac d'Annecy s'est formé. Son poème est un hymne à la femme aimée, et toutes les splendeurs qui rayonnent autour de lui se font les complices de son amour.

Nos cœurs se sont unis et ton âme est mon âme,
Mes yeux dans tes grands yeux ont rencontré le ciel...
O temps, tu peux t'enfuir ! Avec sa vive flamme
L'amour est immortel !

Toujours il durera, notre doux tête-à-tête
Dans la barque glissant sur le lac endormi ;
Toujours nous voguerons, sans craindre la tempête,
Dans un rêve béni.

Oh ! quel soir enchanté ! oh ! quelle nuit sereine !
Tout nous parle d'aimer dans ce divin séjour.
La nature nous berce et, de sa douce haleine,
Chante un concert d'amour.

Et nous restons unis, seuls, dans l'ombre embaumée ;
Sur nos têtes le temps inaperçu s'enfuit ;
Nous rêvons en extase, ivres, ma bien-aimée,
Du charme de la nuit.

Et plus loin :

La nuit s'étend partout, et sa grande aile passe
Sur les monts violets, sur les bois assombris,
Et les petits oiseaux, chuchotant à voix basse,
S'endorment sur leurs nids.

Le bâtelier rêveur, attardé sur les ondes,
Ramène enfin sa barque au port, devant la nuit ;
Il glisse près de nous pendant quelques secondes
Et dans l'ombre s'enfuit.

La nuit tranquille et calme étend partout ses voiles ;
La lune, qui paraît derrière un bois obscur,
Se lève et fait pâlir les rêveuses étoiles
Au fond du sombre azur.

Digitized by Google

A son éclat limpide, à ses lueurs tremblantes,
Le lac est traversé d'un frisson argenté,
Et l'on voit ondoyer les vagues scintillantes
A sa pâle clarté.

Ses rayons alanguis glissent sur la colline,
Eclairant vaguement les bois et le gazon ;
Et les sommets, nimbés d'une brume opaline,
Dentellent l'horizon.

Sur terre tout est noir, tout s'endort, tout s'apaise ;
Une douce lueur tombe du firmament ;
Seul, le vent de la nuit fait trembler le mélèze,
Qui gémit doucement.

Voilà, certes, de beaux vers ; mais nous ne pouvons les louer sans réserve, car, au cours du morceau, nous en rencontrerons parfois qui sont là pour la rime et alourdissent l'envolée de la strophe.

Je reprocherai aussi à ce réel poète de n'être pas assez personnel. Quand on a son talent, on doit tracer soi-même son sillon, et quelque lumineux que soit celui laissé par la barque de Lamartine, il est imprudent de s'y engager derrière lui.

* * *

Du lac d'Annecy au lac de Genève, la course n'est pas longue. Cette fois nous resterons sur les bords en l'aimable compagnie d'un poète qui nous invite à cueillir les fleurs d'Evian. Elles sont de toutes nuances et de toutes dimensions. Il y en a qui seront difficiles à emporter si tant est que le *Mont-Blanc* qu'il nous présente puisse être raisonnablement comparé à une fleur.

Digitized by Google

Longtemps tu te complus dans ton isolement
Fait de grandeur farouche et de recueillement ;
Longtemps comme un géant accoudé sur la grève
Qui, voyant l'infini des flots et des cieux, rêve,
Insoucieux du vent jouant dans ses cheveux,
Tu vis passer sous toi les siècles, dédaigneux,
Sans écouter jamais la voix des multitudes,
Sans qu'un pied parcourût tes mornes solitudes.
Défiant toute force et toute volonté,
Tu ressemblais au sphinx indomptable, indompté,
Qui sur le désert blanc dresse sa tête altière.

Le morceau a une certaine allure. La comparaison n'est pas absolument neuve. Mais elle est toujours belle. Elle me semble toutefois un peu poussée dans le détail. Et si le Mont-Blanc est un géant, j'aurais préféré que ce géant fût chauve ; j'ai quelque peine à lui trouver même par métaphore des cheveux sous sa calotte blanche.

L'auteur recevra sans trop s'insurger cette petite pierre dans son jardin. Les fleurs n'en souffriront pas. Ne pouvant vous les montrer toutes, je cueille au hasard. J'ai sous la main une bluette sentimentale :

Pluviôse.

J'errais hier matin, tout à ma rêverie,
Par la sente où l'aurore avait semé des pleurs,
Quand des blancs cerisiers jalonnant la prairie
Autour de moi la brise éparpilla les fleurs...

Je me suis souvenu de ces folles ivresses
Qui laissent à vingt ans les sens inapaisés ;
Rêves fous, serments vains, éphémères tendresses...
Sur mes lèvres alors il pleuvait des baisers.

Je me suis souvenu que plus tard, à trente ans,
Quand la Muse à mes yeux laissa tomber ses voiles,
M'enivrant de désirs et d'espoirs éclatants,
Sur mon front de poète il a plu des étoiles.

Digitized by Google

Pour mon âme chagrine et pour mon cœur trop las,
Amour et poésie ont perdu tous leurs charmes.
De tout ce que j'aimai rien ne me reste, hélas !
Sur mon cœur maintenant il ne pleut que des larmes...

Je n'essayerai pas d'analyser l'émotion sincère et tout intime qui se dégage de cette charmante pièce. C'est un vrai poète qui l'a écrite. Le sentiment y est discret et profond. Et nous le retrouverons encore dans d'autres pièces, surtout dans la *Fin de Saison* que je ne peux résister au plaisir de vous lire en entier.

Fin de Saison.

Partout les Casinos ont fermé leurs salons.
Evian semble mort... Bien loin, les jours de fêtes ;
Eteint, le chant si doux des cors, des violons ;
Tout passe. Adieu paniers, les vendanges sont faites !...

Octobre, ce rapin aux haillons bigarrés
Empourprant les coteaux, les forêts et les berges,
Brossait hier encore des tableaux chamarrés
De l'or des frondaisons, du sang des vignes vierges.

Novembre !... Les ravins où grondent les torrents
Se voilent chaque soir sous les brumes errantes,
Et dans l'air alourdi de leurs parfums mourants,
Les fleurs ont exhalé leurs âmes odorantes.

Dans les cieux calmes, froids, et d'un plus pâle azur,
Des nuages s'en vont, légers comme des rêves.
A travers l'infini, le vent, pilote sûr,
Les mène, Dieu sait où... vers d'invisibles grèves.

Les troupeaux ont quitté l'Alpe aux neigeux sommets.
Qui ne retentit plus de refrains bucoliques.
L'âpre souffle du Nord brame seul désormais
Dans vos sentiers déserts, grands bois mélancoliques.

Digitized by Google

Sous cet archet rageur monte un frémissement :
Des feuilles mortes c'est la ronde qui tournoie,
La ronde monotone au sourd bruissement,
Comme sur les parquets font les traînes de soie.

Et l'on entend, la nuit, sur le bord des étangs,
Les roseaux se froisser en cliquetis de dagues ;
Et l'on voit, quand le lac s'agite aux mauvais temps,
Courir le blanc troupeau des moutons sur les vagues.

Et la neige viendra bientôt tout recouvrir ;
Son voile immaculé masquera les retraites
Où les petits oiseaux se cachent pour mourir,
Et les taillis qu'avril frangea de pâquerettes...

Il est aussi pour l'homme une fin de saison :
Quand le cœur, las de tout, se ferme à la tendresse,
Quand le soleil des jours incline à l'horizon,
Quand la coupe est vidée où l'on connut l'ivresse.

O nature, ton deuil ne peut durer longtemps,
Pour qu'à nouveau des fleurs parent ta robe verte,
Pour que ton front rayonne, il suffit, au printemps,
D'un baiser du soleil sur ta gorge entr'ouverte.

Il n'en va pas de même, hélas ! de notre cœur ;
Il n'a qu'une saison, lui, bien vite passée.
Tôt des illusions tinte le glas moqueur,
Et survient la vieillesse ironique et glacée.

Si l'on en put avoir à sa soif, à sa faim ;
Si la tâche est ou non accomplie, eh ! qu'importe ?
Le roman de la vie approche du mot : Fin ;
C'est l'heure de sortir, on va fermer la porte.

Et la porte qu'on ferme ouvrait sur l'avenir...
De nos jours disparus, c'est le long ruban morne.
Que sert de s'attarder à quelque souvenir,
Comme le chemineux s'asseoit sur une borne ?

Digitized by Google

Jusqu'au dernier soupir bats encor, pauvre cœur,
Que fait le sentiment triste ou gai qui t'agite?
Lève-toi, chemineux ; étouffe ta rancœur
Et reprends ton bâton pour arriver au gîte...

Partout les Casinos ont fermé leurs salons.
Evian semble mort... Bien loin, les jours de fêtes ;
Eteint, le chant si doux des cors, des violons ;
Tout passe. Adieu paniers, les vendanges sont faites !...

* * *

Au commencement de ce rapport, j'exprimais cette idée que je ne croyais pas pouvoir dire : ceci est bon, cela est mauvais ; mais ceci me plaît ou me déplaît. Faut-il l'avouer, j'ai trouvé des expressions pour critiquer, je n'en trouve pas pour la louange, je me contenterai donc de vous dire que le morceau que je viens de lire nous a plu beaucoup. Je n'irai pas jusqu'à dire que son auteur doit échapper à toute critique, mais tel qu'il est, nous avons cru pressentir en lui le poète que nous cherchons. Un rival, dont j'ai réservé les fins morceaux pour clore ce rapport, se dressera devant lui, ce sera la lutte entre le sentiment exquis et la forme impeccable, entre le poète qui s'abandonne et l'artiste maître de sa forme et de sa pensée.

* * *

Rêves nouveaux. — Tel est le titre d'une série de sonnets remarquables qui forment chaîne, et dans lesquels l'auteur semble avoir voulu ébaucher un système de philosophie sociale : je dis *semble*, car rien n'y est franchement accusé, l'estompe empiète savamment sur les contours. On dirait d'un artiste qui cherche à noyer dans son dessin les lignes

Digitized by Google

dont il n'est pas assez sûr ou qui lui paraissent trop audacieuses, aussi notre poète se confine-t-il dans des tendresses humanitaires qui sont dans une honnêteté moyenne, et peuvent satisfaire tous les cœurs. Il combat l'égoïsme, maudit la guerre, exalte la patrie, bénit les enfants, respecte les vieillards, chante la femme, honore le travail, n'oublie pas les poètes. Tout cela est honnêtement pensé et fort bien dit ; mais, pour ma part, je ne vois pas bien ce qu'il y a de nouveau dans ces rêves-là, et si j'avais été appelé à choisir le titre, j'aurais mis : *Vieilles chansons sur des airs nouveaux.*

L'auteur a étudié la destinée de la femme et cherche l'Eve nouvelle.

L'Eve nouvelle.

L'Eve nouvelle est née et je l'ai reconnue
A son regard serein et clair comme un beau jour :
Lumière de beauté, de douceur et d'amour,
Son âme dans ses yeux transparait toute nue.

La vérité fleurit sur sa bouche ingénue,
Mais, compagne loyale, elle veut en retour
Trouver en nous des cœurs loyaux et sans détour,
Exempts des vieux soupçons où la femme est tenue.

Elle veut que son âme et que sa volonté
Aient à nos yeux autant de prix que sa beauté,
Elle veut devenir une personne humaine.

Libre dans le travail, droite dans la raison,
Elle ose regarder le maître du domaine
Et demander enfin que s'ouvre sa prison.

Cette Eve nouvelle qu'il vient de découvrir ressemble un peu à l'ancienne, celle du moins que le Christ a régénérée, et je suis sûr, Mesdames, vous qui représentez si gracieusement l'Eve de nos jours, que vous ne vous reconnaîtrez

Digitized by Google

pas dans ce portrait un peu trop fantaisiste qu'il trace de vous.

Mais le cœur a sa revanche sur les plus belles théories, et, après que le philosophe a maudit l'homme, en lui se retrouve, et, songeant à sa mère, il s'écrie :

Une chose pourtant peut faire croire au bien :
La mère toujours prête à tous les sacrifices
Et qui se donne entière et ne demande rien.

* * *

Vous me permettrez de vous lire encore trois sonnets de notre poète : *Les Vieillards, les Enfants, les Poètes.*

Les Vieillards.

Les vieillards sont les dieux qui gardent nos foyers
Leurs visages riants sont les images saintes
Qui ravivent pour nous des figures éteintes,
Des jours évanouis, des rêves oubliés.

Quand nous étions enfants, leurs propos familiers
Dissipaient nos ennuis et rassuraient nos craintes,
Et leur tendresse laisse en nos cœurs des empreintes
Qui marquent le sillon des futures pitiés.

Les vieillards sont heureux, car leur tâche est finie,
Et leur sourire aimable erre avec ironie
Autour de la jeunesse et de ses grands espoirs.

Nous voulons le repos pour leurs mains défaillantes
Et pour leur cœur la paix sereine des beaux soirs
Où s'éteindront bientôt leurs âmes bienveillantes.

Les Enfants.

Les enfants sont les fleurs que nous voyons éclore
Au souffle printanier de nos jeunes amours :
Ils gardent à jamais, dans leurs yeux de velours,
La flamme dont deux cœurs brûlent quand on s'adore.

Digitized by Google

Les enfants sont pour nous les rayons de l'aurore
Disputant à la nuit la suite de nos jours.
Ils sont les ouvriers qui poursuivront le cours
Du bien que nous n'avons fait qu'ébaucher encore.

Les enfants sont la joie et l'espoir de demain
Et tout l'avenir tient dans leur petite main,
Qui montre, vers l'azur, l'infini de la route.

Ils sont l'œuvre de vie et l'éternel printemps,
La source intarissable où puise goutte à goutte
Le Créateur divin des formes et du temps.

Les Poètes.

Les poètes divins, dès le début des âges,
Bercèrent de leur chant la jeune humanité,
Et ce fut l'harmonie, âme de la beauté,
Qui créa l'idéal au cœur des anciens sages.

C'est alors que l'on vit le farouche visage,
S'attendrir aux accents du poème enchanté,
Et qu'une aube de paix et de fraternité
Eclaira l'avenir de radieux présages.

Les poètes marchaient, secouant le flambeau
Qui montrait, au lointain, les hauts sommets du beau
Et qui marquait la route indécise du juste ;

Puis les jours sont venus des grands horizons bleus
Eclatant de lumière, et le poète auguste
Lève toujours plus haut son geste vers les cieux.

Tout ce que l'on peut dire n'ajouterait rien à l'impression que l'on ressent à la lecture de ces beaux vers. Ils sont l'œuvre d'un artiste incomparable.

Il n'a pas l'émotion du poète des fleurs d'Evian qui nous touche davantage par la sincérité de ses accents ; mais, dans cet art délicat du sonnet, il a atteint une perfection

Digitized by Google

qu'il est difficile de rencontrer même chez nos meilleurs poètes.

En les couronnant tous deux, nous estimons que vous ferez justice; vous serez justes aussi en saluant au passage le poète du lac d'Annecy. Peut-être les avons-nous un peu trop querellés. Que voulez-vous? dans les fleurs que nous avons cueillis par brassées pour tresser leurs couronnes, il s'est rencontré, par hasard, quelques ronces. Votre rapporteur s'y est, croyez-le, plus d'une fois piqué les doigts; son humeur s'en est peut-être ressentie; que tous les concurrents lui pardonnent.

* * *

La commission propose donc à l'Académie de partager le prix de la fondation Guy entre l'auteur de *Rêves nouveaux,* et celui de *Fleurs d'Evian*, et d'attribuer, en outre, à chacun de ces deux auteurs une médaille de 50 francs sur ses fonds particuliers.

Elle prie aussi l'Académie de voter une médaille de 100 francs à l'auteur du *Lac d'Annecy*.

Ces propositions ont été adoptées.

Digitized by Google

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LE

CONCOURS D'ÉCONOMIE RURALE

DE 1902

(FONDATION CAFFE)

PAR

M. le Cte Eugène D'ONCIEU DE LA BATIE
Membre effectif

Digitized by Google

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LE

CONCOURS D'ÉCONOMIE RURALE

MESDAMES,
MESSIEURS,

Tout homme a deux pays:
le sien et la Savoie.

Cet aphorisme adapté d'Henri de Bornier n'a guère besoin qu'on le justifie.

Qui pourrait compter nos compatriotes adoptifs ? Chaque jour accroit leur nombre, et voici qu'en soumettant à votre verdict les nouvelles études alpestres de M. Briot, ce sont encore *les lettres de naturalisation d'un néo-Savoisien* que je vous apporte.

Venu en Savoie pour s'intéresser à nos eaux et à nos forêts, M. Briot n'a pu demeurer spectateur inactif de la lutte engagée depuis des siècles par le montagnard contre l'âpre nature de nos Alpes.

Comme le promeneur qui prête le concours de son épaule à un char en détresse et, chemin faisant, ému d'admiration par la générosité de l'équipage, se surprend à rêver pour lui d'un meilleur équilibre de la charge, M. Briot a mis à notre service ses connaissances professionnelles.

Digitized by Google

De savantes études sur les plantes fourragères alpestres, sur l'exploitation de nos forêts et leur utilisation pastorale, sur le mode le plus économique de s'opposer aux ravages de nos torrents, marquent ses premiers pas à nos côtés.

Mais, à peine associé à nos efforts, il se prend d'estime et d'affection pour nous.

Toute occasion lui devient bonne pour rendre entière justice aux grandes qualités de notre montagnard, à la persévérance de son labeur, à son énergie, à l'intelligence et à la souplesse qui le font approprier aux circonstances ses cultures ou ses industries agricoles, au parti qu'il sait tirer de l'aide mutuelle, des efforts mis en commun, de toutes les ressources, enfin de l'esprit d'initiative.

Il l'admire remontant sur son dos les terres ravinées par les eaux, et réparant chaque printemps, sans se lasser, les désordres dus à la fonte des neiges ; s'imposant, de bon cœur, les sacrifices les plus méritoires, journées de travail et souscriptions en argent, pour renouveler des chalets communaux, endiguer des nants, creuser à perte de vue des rigoles d'irrigation.

Il l'admire encore, se syndiquant, comme à la Lozette, à Notre-Dame-du-Pré, à Sainte-Foy, pour grouper jusqu'à 180 parcelles de champs médiocres, dont l'accès rend la culture onéreuse, en une belle exploitation pastorale qui rapporte ainsi le 17 % du capital engagé ; ou se partageant, d'autres fois, le domaine communal pour en obtenir un revenu plus avantageux. Elevant ici des bœufs de travail, ailleurs des génisses, ailleurs encore des moutons, s'associant pour acheter le bétail nécessaire à la mise en valeur de la propriété sociale, le répartissant ensuite de la façon la plus rationnelle, selon l'altitude et l'exploitation.

Et lorsque l'auteur de tant d'observations obligeantes

Digitized by Google

pour notre montagnard repose avec complaisance ses regards sur nos sommets couronnés de verdure, dont l'aspect contraste si heureusement avec les croupes dénudées qu'on devine plus au sud, c'est encore pour attribuer le mérite de cet état de choses aux remarquables règlements pastoraux que, seules dans les Alpes, nos communes ont eu, de longue date, la sagesse de s'imposer.

Comme la Suisse, observatoire le plus élevé de l'Europe, la Savoie lui semble dès lors investie de la haute mission d'ouvrir des voies nouvelles dans le domaine de la science et de l'activité humaine, qui s'appelle l'exploitation des Alpes, en ce qui concerne leurs champs, leurs forêts, leurs prairies, leurs pâturages.

L'ancienne province de Savoie tout entière, parvenue depuis longtemps à un degré d'avancement en industrie alpestre supérieur à celui des départements voisins plus méridionaux, toute prête à fournir des types d'économie montagneuse parfaite, lui parait appelée à jouer dans les Alpes françaises le même rôle que la Suisse à l'égard de l'Europe.

Du haut de son observatoire, il élargit le cercle de ses investigations jusqu'aux vues d'ensemble, et trace ainsi en peu de lignes tout un plan de réformes :

« Pour améliorer définitivement leur sort, c'est à un « actif courant d'échanges avec le dehors que les Alpes « doivent se préparer ; elles y parviendront quand chacun « s'efforcera de produire non plus les denrées de toutes « sortes qui concourent à l'entretien de la vie, mais seulement celles que le sol est le plus apte à fournir, aux « moindres frais, en plus grande quantité et de qualité « supérieure. »

Peu de régions, en effet, offrent au même degré que la Savoie, sur un petit espace, des aspects culturaux aussi

Digitized by Google

divers : un climat, qu'on croirait emprunté à plusieurs latitudes, fouette de brutales alternatives une végétation forcée de se hâter pour échapper aux morsures de l'hiver ; pétri par la succession de la chaleur et du froid, un sol, riche de la dépouille des hauts sommets, gorge de sucs toujours renouvelés une flore infiniment variée.

Pendant que, sur les plateaux élevés, de nombreux troupeaux se baignent jusqu'aux flancs dans le chaume odorant des plantes alpestres, le long des pentes, suivant qu'elles s'étalent aux ardeurs du soleil ou frissonnent au vent des glaciers, tantôt la vigne peut mûrir ses fruits en des régions conquises sur la moraine, tantôt la sapinière gagne le bas des coteaux.

Dans les vallons bien abrités, où le passage des torrents amoncelle depuis des siècles la fertilité, on voit prospérer presque toutes les cultures industrielles ; les routes serpentent parmi les vergers, les champs de tabac, les jardins potagers, les haies fleuries, les bordures de roses ; et il arrive même qu'aux abords des lacs, enveloppées dans la brume tiède qui monte des eaux, végètent, comme des reines en exil, des fleurs délicates du midi de la France.

De temps immémorial, le système de culture est basé chez nous sur les besoins de la famille, et s'applique à lui fournir tous les produits qui lui sont nécessaires ; aussi, chaque propriété, si petite soit-elle, comporte les cultures les plus variées ; chacun veut tout avoir, à portée de sa main, en quantité suffisante. Et, par le fait, cette conception primitive n'est peut-être pas aussi contraire qu'elle en a l'air aux sages principes de l'économie domestique ; l'argent se perd, se gaspille, se dépense au cabaret, les provisions demeurent, et leur excédent trouve toujours un écoulement rémunérateur.

Digitized by Google

Produire le nécessaire à sa consommation, plus le montant de l'impôt, tel est cependant, dans la majorité des cas, le seul but que peut se proposer le montagnard qui cultive de la sorte ; ailleurs, l'impôt se répartit par l'échange entre le producteur et le consommateur ; mais si le cultivateur n'exporte rien, il en supporte entièrement le poids.

A en croire M. Briot, le cultivateur savoyard ne devrait donc compter, pour rehausser son état de vie, que sur une utilisation plus rationnelle des ressources de son territoire, et sur une meilleure adaptation de son système de culture aux conditions spéciales dans lesquelles il se trouve.

L'industrie pastorale qui constitue une de nos spécialités, et pour laquelle nous avons par suite moins à redouter la concurrence, s'impose, dès lors, à l'attention de tous ceux qu'intéresse l'avenir de notre pays.

En dehors des régions élevées du département, les Bauges, la vallée de Beaufort, la Haute-Tarentaise et la Maurienne, où de tout temps elle a utilisé les vastes territoires impropres à toute culture arable, l'industrie pastorale était représentée jusqu'ici dans le reste de la Savoie par des exploitations isolées, plus ou moins importantes, et que leur situation même a fait désigner couramment sous le nom de montagnes.

Mais différentes causes contribuent actuellement à la faire descendre des hauteurs où elle paraissait à jamais reléguée, pour se prêter, de la façon la plus heureuse, à une meilleure utilisation de nos richesses naturelles.

La diminution constante de la population rurale depuis cinquante ans, et l'argent gagné, soit en émigration, soit dans la reconstitution du vignoble détruit par le phylloxéra, ont eu simultanément pour effet d'accroître l'étendue de

Digitized by Google

l'exploitation moyenne dévolue à chaque famille, et de rendre impossible à une main-d'œuvre réduite le maintien en culture de toute la surface arable ; l'augmentation du bien-être, l'affaiblissement général des énergies et même des santés, ont montré, d'autre part, l'urgence de rétablir l'équilibre entre le travail nécessaire et la quantité de bras disponibles.

Enfin, la baisse de prix de la plupart des denrées, coïncidant avec une plus-value considérable du bétail et des produits de la laiterie, conduit naturellement les intéressés à remplacer, chacun chez soi, les champs médiocres par d'excellentes prairies.

La charrue perd donc chaque jour du terrain. En certaines régions, la Tarentaise par exemple, les deux tiers au moins des terres arables ont été converties en prairies artificielles ou naturelles.

Au village perdu à 1.500 ou 1.800 mètres d'altitude, peu à peu les émigrants rentrés chaque printemps des grandes villes ont fait luire des perspectives d'existence plus facile, de vie plus riante. Les retours au foyer sont devenus plus rares après le service militaire. Dans les familles nombreuses, un, quelquefois plusieurs enfants, ont trouvé des places hors du pays. Le vide se fait, l'hiver, autour de l'âtre, et l'été ne suffit plus aux travaux. Déjà bien des maisons sont abandonnées ; à beaucoup, il ne demeure pierre sur pierre.

De 1,077 qu'on était à Tignes en 1850, on reste 558 ; à la Val-d'Isère, on est tombé de 480 à 198. Du haut en bas de la vallée, les champs ont disparu ; un peu d'avoine pour le bétail, un peu de seigle dont la paille sert de couchette, c'est tout ce qu'on récolte en fait de céréales. Pas de légumes, pas de jardins, pas de fruits. Toute la

Digitized by Google

nourriture vient du dehors, les prairies artificielles ne réussissent pas, il n'y a que des prés par milliers d'hectares.

Pendant l'hiver interminable, où la neige s'élève bien au-dessus des toits, où l'obscurité règne, où l'on creuse des tunnels pour passer d'une maison à l'autre, moins de 200 habitants parfois hivernent plus de 1,000 têtes de bétail. C'est leur occupation, leur nourriture, leur chaleur, leur raison d'être.

Aussitôt qu'avec les premiers beaux jours, la végétation reparaît, on commence à sortir les animaux qui trouvent à pâturer sur les pentes où le soleil a déjà fondu la neige.

Bientôt, voici le moment des foires, le bétail de renfort arrive, *mille* bêtes bovines et *mille* moutons triplent l'effectif d'hivernage ; on boucle les sonnettes et l'on s'achemine à petites journées vers les hauteurs.

Du 20 juillet au 30 août, la récolte du fourrage, pour la nourriture du bétail en hiver, exige une somme de travail hors de proportion avec le petit nombre des bras disponibles. C'est le grand effort de l'année.

Vers la fin de juillet, les troupeaux atteignent les altitudes de 1.800 à 2.200 mètres ; en août, on redescend progressivement pour faire pâturer, au passage, l'herbe qui a crue depuis la « montée » des animaux ; on se retrouve ainsi en septembre dans les parties les plus basses des montagnes, et la dislocation s'opère. Le bétail regagne les étables de la vallée, l'excédent est vendu.

De partout alors on vient nous enlever les meilleurs reproducteurs et les plus belles vaches ; le spectacle est vraiment curieux que présentent les grandes foires d'automne à Moûtiers, à Aime et à Bourg-Saint-Maurice.

Du champ de foire, le bétail déborde dans les rues, sur les places, où tous les animaux se touchent, où toute circu-

Digitized by Google

lation est impossible. Dans la foule, qui remplit les auberges, qui se dispute les lits et les places autour des tables, on entend tous les patois, tous les idiomes, tous les accents.

En quelques heures, les 5 à 6,000 bêtes sont enlevées ; malheur à qui n'a pas rapidement fait son choix, il ne pourra même pas se consoler avec du bétail médiocre. Lorsqu'à midi, un coup de canon annonce l'ouverture de la foire, il n'y a souvent plus rien à vendre, et déjà par toutes les routes la rumeur s'écoule.

Pendant que, dans les gares, on ne suffit pas à expédier les 150 wagons qui parfois attendront longtemps leur tour, on voit de longues filés remonter lentement vers les hauts villages, serpenter aux flancs de la montagne, disparaître et reparaître, puis s'échapper enfin par toutes les issues de l'étroite vallée.

Le soir venu, quand le calme s'est fait dans les petites cités alpestres, on n'entend plus que les sonnailles égrenant aux abords des cols leurs derniers tintements ou le halètement des lourdes machines qui remorquent d'interminables convois.—Et de nouveau le bétail tarin s'en va vers le Rhône, l'Isère, l'Ardèche, le Vaucluse, le Gard, les Hautes et Basses-Alpes, le Var, les Alpes-Maritimes, les Bouches-du-Rhône, l'Hérault, la Lozère, jusqu'en Corse et en Algérie.

Mais l'élevage pour l'exportation n'est qu'une des branches de la spéculation qui utilise, avec tant de souplesse, les ressources variées de la montagne.

C'est dans les régions plus tempérées que l'industrie pastorale a trouvé le milieu le plus favorable à son développement.

La vallée de Beaufort, que l'on rencontre en quittant la Haute-Tarentaise pour se rapprocher du centre du département, est assurément remarquable par la manière dont

Digitized by Google

l'exploitation des inalpages y est conduite et par l'aisance que ses habitants doivent à leur industrie.

Parmi les trente montagnes particulières, d'une possibilité moyenne de 100 vaches, qui en couronnent les pentes, la plupart pourraient être proposées comme modèles :

Fumure rationnelle des pâturages, augmentation constante de leur production, aménagement des chalets où l'installation est toujours suffisante quoique certaines exploitations en comportent jusqu'à onze, soins donnés au bétail et à la fabrication, règlements sages et subventions de municipalités prévoyantes[1], « ce beau et immense ter-
« ritoire se recommande de toutes façons à l'attention des
« économistes. Ils trouveront d'ailleurs à l'étudier, non
« moins de plaisir que de profit.

« Torrents écumants, cascades retentissantes, forêts sécu-
« laires, pelouses parfumées, romantiques paysages rem-
« plis de la vie et des sonneries des troupeaux, champs
« éclatants de rhododendrons peuplés de gélinottes et de
« tétras lyres, cimes de granite aux grandioses découpures,
« retraites estivales de nombreux chamois, toutes les gran-
« des poésies alpestres s'y trouvent réunies et s'y conser-
« vent. Invincible attrait, ce sont elles qui retiennent pas-
« sionnément attaché à ses foyers une population satisfaite,
« et ramènent chaque été en ses chalets rustiques un peuple
« entier de pasteurs heureux et de montagnards riches. »

Si l'on ne voit nulle part des montagnes mieux exploitées qu'à Beaufort, les Bauges, que l'on trouve en continuant vers l'ouest, offrent un type encore plus complet d'industrie pastorale.

On a comparé les Bauges à un puissant camp retranché, bastionné de crêtes abruptes, dont 14 communes isolées

[1] Briot, *Etude sur l'Economie alpestre*, p. 165.

Digitized by Google

du reste du monde par une enceinte de remparts naturels se partagent les combes ombreuses ; 8,000 habitants y mènent à mille mètres d'altitude, dans un horizon de prairies et de sapins, la vie saine et heureuse du montagnard. Longtemps protégées par l'insuffisance des voies de pénétration, leurs mœurs patriarcales avaient traversé la Révolution et un préfet du Mont-Blanc, M. de Verneille, relate ainsi les impressions d'une visite en Bauges, il y a précisément un siècle :

« Les mœurs de l'ancienne vie pastorale semblent se « reproduire dans cette contrée. Les Boujus n'émigrent « point ; ceux qui ne sont pas occupés du soin des trou- « peaux ou dans les clouteries, fabriquent, pendant l'hiver, « des ustensiles en bois qu'ils portent vendre à Chambéry « ou à Annecy. Les ménages sont soumis à l'administra- « tion d'un seul, qui agit, achète et vend pour la commu- « nauté ; ce n'est pas toujours le plus âgé, mais le plus « capable. L'administration intérieure est confiée à une « femme, qui est rarement celle du chef. Un troisième « personnage qu'on appelle le *Suisse* est chargé du soin « du bétail, ainsi que de surveiller la fabrication des fro- « mages, qui forment une des branches les plus impor- « tantes du revenu. J'eus occasion, au mois de germinal « an XI (avril 1803), de visiter une ferme de ce genre au « lieu de la Courrerie, près de la Chartreuse d'Aillon ; elle « se composait de 33 individus. J'avais trouvé les enfants « dans une vaste cuisine ; le foyer est d'une grandeur pro- « portionnée au nombreux ménage ; le feu commun s'y fait à « plus de deux mètres du mur, contre lequel est fixé un banc, « destiné sans doute aux personnes les plus âgées, tandis « que les autres membres de la famille occupent de petits « sièges tout autour ; la crémaillère a la forme d'une po-

Digitized by Google

« tence qui tourne sur un pivot. J'entrai ensuite dans une « chambre voisine, où les grandes personnes étaient à « table ; il y régnait un profond silence : les femmes « étaient placées toutes à la file à l'un des bouts, et les « hommes à l'autre. Je suivis, avec une agréable curiosité, « les autres détails de cette intéressante ferme, où tout « respirait l'aisance et la propreté. Le chef de ce ménage « rustique se nommait Donat-Miguet ; ses traits peignaient « la candeur et la probité. »

De 1800 à 1850, la population est allée en augmentant dans les Bauges comme dans tout le reste de la Savoie, et le sol si fertile avait de la peine à nourrir des habitants qui s'obstinaient à lui demander toute leur subsistance ; mais en ce dernier demi-siècle, pendant que la population retombait au-dessous du chiffre de 1,800, de nombreuses et bonnes routes ouvraient de toutes parts l'accès du massif. Sous l'influence de ces deux causes, il s'est produit ce que nous avons déjà constaté ailleurs, la culture s'est adaptée au nombre des bras ; l'habitant des Bauges, qui peut maintenant sans grands frais s'approvisionner au dehors, a remplacé ses champs par des prairies artificielles et amélioré ses pâturages de montagnes. Plus favorisé que le montagnard des Alpes, un climat relativement tempéré et le bon état d'entretien des chemins ruraux lui ont permis de tirer de l'industrie pastorale tout le profit possible.

La belle saison se passe à peu près comme dans les hautes vallées : tout le bétail qui n'est pas indispensable au service de la famille est à la montagne sous la surveillance des bergers. De l'aube au coucher du soleil, la population disponible se hâte pour récolter les grandes quantités de fourrage qui permettront d'hiverner la plupart des animaux d'inalpage.

Digitized by Google

En hiver, les communications sont toujours maintenues de maison à maison, même de village à village, et l'on a pu créer, dans le canton, une *quarantaine de fruitières.* Le lait y est mis en œuvre pendant la mauvaise saison presqu'en aussi grande quantité que l'été dans les chalets.

L'industrie prospère donc d'un bout de l'année à l'autre.

Elle a complètement transformé les conditions de l'existence.

Les habitants sont les premiers à faire ressortir combien l'aisance a augmenté. Tout se vend mieux, l'alimentation quotidienne ne laisse rien à désirer, on peut se procurer ce dont on a besoin ; la fortune moyenne des habitants a passé de 10 à 15 mille francs ; on se prête aujourd'hui à 4 % entre voisins.

A Doucy, par exemple, où il existe quatre fruitières[1] et où dix-huit familles s'adonnent à l'exploitation des alpages, un certain nombre de fortunes de 50 à 60 mille francs ont été gagnées par le travail local et l'économie ; beaucoup d'autres de 20 à 25 mille francs se sont constituées de la même manière ; toutes consistent entièrement en terrains et en bétail, quelques maisons hivernent jusqu'à 20 et 25 bêtes à cornes.

A La Compôte, plusieurs maisons sont parvenues à la fortune, sans recourir à d'autres occupations que l'exploitation des pâturages, des prairies et des bois.

La forêt seule procure aux familles fortes de deux ou trois hommes un bénéfice annuel de 600 francs. La femme se consacre entièrement aux soins du ménage proprement dits. L'homme exclusivement soigne, panse, trait le bétail. Les familles sont toujours nombreuses, plus de dix d'entre elles comptent huit enfants.

[1] Briot, manuscrit.

Digitized by Google

Cent ans ont mis leur patine sur le tableau du préfet du Mont-Blanc sans en effacer tous les traits : le *Bouju* continue à n'être pas tout le monde, quoique tout le monde à présent vienne chez lui. Par les cinq cols qui ouvrent son domaine, descendent, pendant la belle saison, des cars-alpins chargés de touristes, et, dans un avenir prochain sans doute, l'heure de la traite des vaches se règlera sur le passage du tramway.

Peu de régions exclusivement agricoles présentent, à l'heure actuelle, un état économique aussi satisfaisant que le massif des Bauges ; aucune assurément n'unit ainsi les avantages d'une culture industrielle avancée aux charmes d'une nature que le travail de l'homme n'a jamais enlaidie et nulle ne paraît plus justement appelée à bénéficier de la faveur croissante du touriste.

La culture rationnelle du tourisme ne va-t-elle pas, en effet, devenir une des spécialités de nos Alpes ? N'est-ce même chose faite ?

Déjà tout l'été, nos légumes et nos fruits qui doivent à nos terroirs et à nos pentes au soleil une saveur jamais atteinte ailleurs, nos vins bouquetés, les produits de nos basses-cours et de nos laiteries[1], nos fleurs alpestres, sont enlevés pour la bouche des grandes villes voisines.

Chaque année, s'accroît le nombre des grands hôtels de villes d'eaux, des petites auberges de montagne ; partout on repeint les enseignes du Cheval-Blanc, de la Bonne-Femme ou du Soleil levant ; et la belle saison venue, partout on refusera du monde.

Par une réciprocité fort inattendue, on nous rend main-

[1] La fruitière de Grésy-sur-Aix a vendu à elle seule, en 1901, pour l'approvisionnement d'Aix-les-Bains, 33,215 kilos de lait en nature, 380 kilos de crème et 3,730 kilos de beurre de première qualité.

Digitized by Google

tenant les visites un peu intéressées que nous faisions depuis cinquante ans, et nous n'aurons peut-être désormais qu'à attendre chez nous l'argent que nous rapportait jusqu'ici l'émigration.

Chaque jour on nous découvre, et avec nous des richesses dont nous ne savions pas assez la valeur ; les uns ont besoin de notre air, les autres de nos eaux, d'autres en ont à nos vieilles roches.

Déjà, il nous faut lutter pour la conservation de nos sites, et bientôt, devant chacune de nos cascades, une cheminée d'usine sera debout en faction.

Qu'adviendra-t-il alors, parmi tant de fumées, du vert si frais de nos horizons ? Nos grands pins ne se lasseront-ils jamais de purifier les sanatoria ? et les successeurs du préfet du Mont-Blanc trouveront-ils toujours autant de candeur sur les traits du Bauju ? M. Briot ne me pardonnerait pas de jalonner ainsi notre avenir de points d'interrogations.

Sur les hauteurs d'où il nous observe, le lait n'a rien à redouter des houilles blanches ou noires. Tout y est encore pur, suave, parfumé. Les spécialités qu'il préconise enrichissent sans démoraliser.

Il rêve même de convier les foules à la grande leçon de choses simples que donnent nos montagnards.

Il voit le Revard, où chaque été affluent 30,000 visiteurs, transformé en montagne modèle, offrant aux Globe-Trotters une halte, une panne, en pleines sensations pastorales, faisant à l'arome de notre lait, aux senteurs de nos sapins, la plus profitable réclame, attirant l'attention des hommes qui président aux destinées de notre agriculture, qui votent nos budgets, qui décident de leur répartition, contribuant sûrement et puissamment à la divulgation des meilleures méthodes d'exploitation alpestre.

Digitized by Google

L'idée est faite pour plaire.

Il y en a comme cela beaucoup dans l'ouvrage, objet de ce rapport; malheureusement, l'auteur ne semble pas s'être jusqu'ici suffisamment préoccupé de faciliter leur tâche à ceux qui voudraient utiliser les trésors de documents, d'observations, d'inspirations heureuses, de renseignements de toutes sortes accumulés dans ses nouvelles études alpestres.

Il est assez habituel que les mines de métaux précieux cachent jalousement leurs richesses ; mais la plupart enfièvrent cependant l'avidité du chercheur par des filons qu'il peut suivre sans crainte de perdre son temps et sa peine.

Dans les autres, qui n'en sont pas moins riches pour cela, l'or ne se rencontre qu'à l'état pulvérulent, comme s'il avait été répandu par les mille orifices d'un gigantesque sablier.

Avant de faire son magot, le prospecteur doit se résigner à parcourir en tous sens de vastes étendues.

La mine de M. Briot se range dans cette dernière catégorie. Son or gagnerait à être fondu en quelques lingots aux contours nettement déterminés.

Lui-même, d'ailleurs, déclare que ce manuscrit, loin d'être achevé, n'est encore qu'une partie importante d'un ouvrage en préparation plus considérable.

Ce qu'il attend de votre décision, c'est donc moins une récompense de la tâche déjà accomplie qu'un encouragement en vue de l'achèvement et de la publication du travail entrepris.

En acceptant de vos mains le prix de la fondation Caffe, il contractera l'obligation de mener à bonne fin l'œuvre la plus utile à notre pays qui ait été mise sur le chantier depuis longtemps.

Digitized by Google

En proclamant les résultats du concours de la fondation Caffe, dont le prix a été attribué à M. Félix Briot, conservateur des forêts à Aurillac, M. le président de l'Académie de Savoie a prononcé les paroles suivantes :

Je suis tout particulièrement heureux de féliciter, au nom de l'Académie de Savoie, et, je crois pouvoir le dire, au nom de cette assistance tout entière, le lauréat du prix de la fondation Caffe. S'il honore, par sa haute valeur intellectuelle et par ses savants travaux, la grande administration dont il est l'un des fonctionnaires les plus élevés et les plus distingués, M. Félix Briot, membre agrégé de notre Compagnie, appartient à la Savoie par bien des titres. Son long séjour parmi nous, les universelles sympathies qu'il s'est créées dans nos rangs, l'admiration qu'il professe pour nos forêts et nos montagnes, les remarquables études qu'il leur a consacrées, ont fait de lui un Savoyard d'adoption. L'Académie éprouve une vive satisfaction à le couronner à ce titre et il voudra bien accepter le prix que nous lui décernons comme un témoignage de notre confraternelle estime et de notre reconnaissance patriotique.

Les applaudissements unanimes du public ont ratifié ces éloges ; leur écho, allant jusqu'à Aurillac, dira à M. Félix Briot quelles vives sympathies il a laissées à Chambéry.

Digitized by Google

Séance publique du 11 décembre 1903

DISCOURS

PRONONCÉS

POUR LA RÉCEPTION

DE

M. le Comte Marc de SEYSSEL-CRESSIEU

Digitized by Google

Digitized by Google

M. le Comte Marc de SEYSSEL-CRESSIEU, ayant été élu membre effectif par l'Académie de Savoie, y a été solennellement reçu le 11 décembre 1903, en présence de Sa Grandeur Monseigneur Hautin, Archevêque de Chambéry, et de M. le Général de Mibielle, commandant la 28e division.

A l'ouverture de la séance publique tenue à cette occasion, M. François Descostes, président de l'Académie, a prononcé l'allocution suivante :

MONSEIGNEUR,

Mon premier devoir est d'offrir à Votre Grandeur l'hommage de notre profonde gratitude pour le témoignage de haute bienveillance qu'Elle daigne nous donner en venant honorer de sa présence cette solennité littéraire, encourager nos travaux avec les sympathies de son cœur et les juger avec la compétence et l'autorité de son esprit si délicat et si fin.

Vous avez bien voulu, vous aussi, mon Général, répondre à notre invitation et faire, vis-à-vis de notre Compagnie, acte de bon voisinage, puisque nous sommes, comme vous, les hôtes de notre vieux Château.

Nous vous en exprimons notre vive reconnaissance et nous vous savons gré d'avoir pensé que, dans notre Savoie si patriote et si française, gardienne vigilante et fidèle de notre frontière sud-est, le général commandant la division des Alpes est partout chez lui, et au premier rang. où qu'il se trouve, parce qu'il personnifie à nos yeux ce que, sans distinction de nuances d'opinion, nous autres, Savoyards, nous aimons et vénérons le plus au monde : la patrie, l'honneur militaire, l'armée et le drapeau...

Digitized by Google

Je dois aussi remercier les amis des lettres qui sont accourus si nombreux à notre appel et vous en particulier, Mesdames, qui êtes toujours si gracieusement fidèles à nos rendez-vous et qui leur communiquez un charme et un éclat dont nous devons vous rapporter tout le mérite et tout l'honneur.

Je dois, enfin, souhaiter une respectueuse et cordiale bienvenue à la famille et aux amis de notre nouveau confrère : en bravant, pour venir jusqu'à nous, les intempéries de cette pluvieuse journée de décembre, ils sont comme l'expression vivante des saintes affections dont il est entouré et du prix que lui et les siens veulent bien attacher à la distinction que notre Compagnie est heureuse de lui décerner.

Nous saluons en eux, au nom de la Savoie, le petit Bugey, qui eut avec nous des siècles d'histoire et de vie communes avant que les événements ne nous aient séparés pour nous réunir d'une façon définitive dans le giron de la mère-patrie. Un fleuve nous divisait, il est maintenant comblé. C'est de plain-pied que nous allons les uns chez les autres. Nous avons pu voir, en 1899, que la « patrie classique » et la « patrie poétique » du barde de la méditation du *Lac* n'était plus qu'une seule et même terre : la réception du comte Marc de Seyssel sera comme la réponse de notre Académie à l'inoubliable hospitalité que nous a offerte la ville de Belley, lors de l'inauguration de la statue de Lamartine.

De cette réception, Monsieur, c'est vous qui devez être à la fois le héros et le principal attrait : nous la couronnerons par la distribution des prix de peinture et de sculpture de la fondation Guy. Le nom du rapporteur, M. Jacques Bourgeois, éveille, à lui seul, une puissante et exquise sensation d'art; mais je m'en voudrais de la défiorer et de mettre à une plus longue épreuve la légitime impatience que vous éprouvez d'entendre un discours qui nous réserve sans doute de délicieuses surprises...

Je me hâte donc de céder la parole au récipiendaire.

Digitized by Google

DISCOURS DE RÉCEPTION

DE

M. LE COMTE MARC DE SEYSSEL-CRESSIEU

MESSIEURS,

Si, pour être sage, il faut, au dire du poète, ne s'étonner de rien, *nil mirari*, je confesse ingénument n'avoir même pas le commencement de la sagesse; car je m'étonne grandement de me trouver aujourd'hui dans cette assemblée où m'appelle votre bienveillante indulgence.

Ne suis-je pas, en effet, de ces simples amateurs de lettres, qu'un esprit caustique du XVIII^e^ siècle distinguait des littérateurs de profession en les appelant « des gens de plume... au chapeau » et n'aviez-vous pas fait déjà pour moi plus que je n'osais espérer en accordant à mes premiers efforts, avec la plus haute récompense dont dispose votre Académie, le précieux encouragement de votre approbation?

L'honneur que vous me faites en m'invitant à m'asseoir au milieu de vous me couvre de confusion ; mais, en même temps, me remplit de reconnaissance et de joie ; car, si je crains de ne pouvoir contribuer à vos travaux aussi utilement que je le désirerais, je me réjouis à la pensée du régal littéraire, historique et scientifique que me réserve chacune des réunions auxquelles vous me conviez à prendre part.

Digitized by Google

On prétend que certain paysan normand, d'autres disent picard, adressait chaque jour à Dieu cette prière : « Mon Dieu ! je ne vous demande pas de me donner du bien, je sais trop que tous ne peuvent en avoir ; — je vous demande seulement de me mettre à côté de ceux qui en ont ». Le vœu que je formais était à peu près le même : « Mon Dieu ! m'écriais-je, je ne vous demande pas de faire de moi un savant, un écrivain ou un orateur, car ces dons ne sauraient être répartis entre tous : je vous prie seulement de me mettre à même de profiter de la science de ceux de mes compatriotes à qui vous l'avez le plus généreusement octroyée ». Vous venez donc, Messieurs, d'être l'instrument de la Providence en accomplissant mon vœu ; il est vrai qu'il avait plus de chances d'être favorablement accueilli par Elle que celui du paysan, car l'élève peut s'enrichir sans dépouiller le maître.

Si vous m'avez dit : « Vous viendrez pour nous parler », je voudrais pouvoir vous répondre : « Je ne viendrai que pour m'instruire » ; mais je dois pourtant vous faire voir combien j'apprécie l'honneur que vous me faites aujourd'hui, en vous entretenant, pendant quelques instants, des sociétés savantes de province, du but de leur institution, des avantages de la décentralisation au point de vue historique et scientifique et du rôle important qu'une Académie telle que la vôtre est appelée à jouer dans la société moderne.

Vous savez tous, Messieurs, que Toulouse est la première ville de province qui ait possédé une société littéraire ; c'est, en effet, au XIV^e^ siècle, certains disent même au XIII^e^, que furent jetés les fondements de ce « collège de la gaie science », qui, remanié vers 1490 par la célèbre Clémence

Digitized by Google

Isaure, continua sous le nom d' « Académie des jeux floraux ». — Depuis près de cinq siècles, la vitalité de cette société fameuse ne s'est pas ralentie : les mémoires de ses travaux fournissent la matière de cent soixante et quinze volumes, et les poètes, non seulement des provinces méridionales, mais de la France tout entière, viennent encore, chaque année, en ce siècle de positivisme, cueillir, dans ce jardin des Muses, les fleurs d'or et d'argent que se disputaient autrefois les derniers troubadours.

Pourquoi ce premier essai de décentralisation littéraire ne fut-il pas imité par les autres provinces ? Nous ne saurions le dire ; mais il est avéré que c'est encore dans la capitale du Languedoc que fonctionne, sous le titre d' « Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse », la société qui, après l' « Académie des jeux floraux », peut revendiquer la plus haute antiquité. — Elle fut, en effet, fondée à Toulouse en 1645.

Entre temps, cependant, dans un pays qui n'était pas encore la France, mais où se parlait déjà le bon français, deux hommes de génie, un magistrat et un évêque, réunissaient autour d'eux poètes, écrivains et gens de goût, et jetaient les bases d'une académie, dont la devise « *Flores et fructus* » eût pu être celle de ses deux glorieux fondateurs, de ce Président Favre qui savait rendre le droit aimable et de cet Apôtre du Chablais dont la sainteté indulgente paraissait aplanir et semer de roses le sentier raboteux et épineux qui conduit à la perfection chrétienne.

« *Flores et fructus !* » Les fleurs des bords de la Garonne ne suffisaient plus aux membres de cette société savoisienne ; ils voulaient récolter aussi, sur les rives enchanteresses du lac d'Annecy, les fruits de l'éloquence, des sciences, de la philosophie, du droit, de l'archéologie et de

Digitized by Google

l'histoire. Avec l' « Académie Florimontane », dont l'Académie de Savoie peut se dire la fille aînée, apparaît donc la première société savante véritablement polymatique, dont puisse s'enorgueillir une province française.

Cette impulsion généreuse ne fut guère suivie. Le XVII^e^ siècle ne vit naître que les Académies d'Angers en 1685 et de Lyon en 1700 ; mais, avec le XVIII^e^, le mouvement littéraire paraît prendre un développement plus rapide. — Montpellier, Bordeaux, Dijon, Marseille, La Rochelle, Rouen, Clermont-Ferrand et Nancy ont déjà leurs Académies en 1750 ; Chalons, Besançon, Cherbourg, Bourg, Tours, Chambéry et Grenoble suivent, peu après, leur exemple. Lyon voit, en 1778, se fonder dans ses murs une nouvelle « société littéraire » et, lors de la Révolution, des assemblées du même genre tenaient leurs assises à Perpignan, à Agen, à Nantes et à Arras.

Un décret de la Convention dispersa toutes les sociétés savantes. — N'étaient-elles pas comme un trait d'union avec ce passé qu'on croyait supprimer en l'ignorant ? — Telle Minerve sortant tout armée du cerveau de Jupiter, la République française ne voulait pas se connaître d'histoire ; la France datait pour elle de l'an I de l'ère nouvelle. — Après avoir détruit les monuments, après avoir brûlé les terriers et les chartes, ne fallait-il pas aussi disperser et mettre hors d'état de nuire ces chercheurs et ces savants qui, dans leur curiosité, eussent été capables de remuer ces cendres encore chaudes pour en faire jaillir l'indiscret reflet de quelque gloire passée ?

Ils ignoraient, les soi-disant fondateurs de la liberté, que, suivant la parole d'un grand orateur républicain [1], « il n'est

[1] JULES SIMON : *Circulaire du 27 septembre 1872.*

Digitized by Google

pas plus en notre pouvoir d'abolir le passé que d'en effacer les nobles souvenirs » ; ils oubliaient que « la gloire acquise est le patrimoine de la France et que le patriotisme est un sentiment religieux et sacré qui ne doit jamais être entretenu par le mensonge ».

Toutes les sociétés qui existaient en France au XVIIIe siècle n'avaient sans doute pas également droit à la reconnaissance de leur province, et Voltaire avait peut-être raison de dire que certaines de ces filles de l'Académie française étaient « de bonnes filles qui n'avaient jamais fait parler d'elles ». — Il est certain, néanmoins, que l'œuvre des Académies provinciales avait rarement été stérile et que Montesquieu ne se trompait pas quand il écrivait : « Qu'on se défasse surtout de ce préjugé que la province n'est pas en état de perfectionner les sciences et que ce n'est que dans les capitales que les Académies puissent fleurir ».

Sans vouloir diminuer en rien le rôle prépondérant de Paris, au point de vue littéraire, durant les XVIIe et XVIIIe siècles, nous pouvons reconnaître que la province nous a fourni alors quelques-uns de nos plus illustres écrivains. « Il serait facile de démontrer, disait, il y a peu d'années, un membre distingué de l'Académie française [1], que, dans notre littérature, beaucoup d'œuvres considérables se rattachent directement à l'inspiration et aux vertus qui sont celles de nos vieux pays de France. Si Paris dégage plus de lumière, il rayonne de la province plus de chaleur peut-être ».

N'est-ce pas en province qu'Honoré d'Urfé, le châtelain de Virieu-le-Grand, l'ami de saint François de Sales et du président Favre, composa ce roman de l'Astrée qui émerveilla Paris à l'aube du XVIIe siècle ? Le grand Evêque de

[1] HANOTAUX, *Discours prononcé à l'Académie de Nantes en 1899.*

Digitized by Google

Genève n'est-il pas regardé lui-même comme un des meilleurs écrivains de son temps? N'était-ce donc pas un provincial, dans toute la force du terme, ce président Montesquieu qui partagea son activité et ses loisirs entre son cher Bordeaux, dont il dirigeait l'Académie, et son château de la Brède? Douterons-nous qu'il ait fallu et le silence studieux des longues veilles citadines et l'activité éveillée des promptes matinées rurales pour lui permettre de mener à bien ce monument sans pareil qui a nom : « l'Esprit des lois »? — Et son voisin Montaigne, qu'était-ce autre chose qu'un provincial? « Curieux du monde, il était encore plus curieux de lui-même : c'était en faisant sa ronde dans les champs paternels qu'il faisait celle de son âme et qu'il trouvait ces boutades primesautières qui respirent toujours le plein air et la vivacité de la vie des champs; et quand il s'agissait de les exprimer : « Que le Gascon y aille, disait en souriant le bonhomme, si le Français n'y peut aller »[1]. Piron, lui-même, avait tort de se vanter de n'être d'aucune Académie; car, après les avoir criblées toutes d'épigrammes, il fut de celle de Dijon, sa ville natale. Pour lui, ce n'était peut-être rien ; mais, pour les Dijonnais, c'était quelque chose.

Il faut clore cette liste, Messieurs, elle pourrait être longue. Comment le faire pourtant sans prononcer le nom de cet illustre enfant de Chambéry qui, sans être né Français, écrivit les *Considérations sur la France?* C'était l'arc-en-ciel littéraire après la tourmente révolutionnaire ; c'était le prélude de cette renaissance intellectuelle qui, au début du XIXe siècle, s'empara de la France tout entière quand,

[1] HANOTAUX, *Discours cité.*

Digitized by Google

cherchant vainement quelque beauté prolongée comme les rayons du soleil couchant sur les ruines de son passé, elle voulut, du sommet de ses gloires et de ses douleurs nouvelles, voir apparaître, du moins, le signe incertain et pâle d'une aurore. Du fond de la Bretagne, la voix puissante de Chateaubriand s'éleva alors : ... ce fut comme un signal. Partout et simultanément, dans toutes les provinces de France, au Nord comme au Midi, à l'Est comme à l'Ouest, éclatèrent les manifestations d'un esprit nouveau, d'un souffle encyclopédique, d'un besoin très vif de retourner vers les études depuis longtemps abandonnées. Les plus grands noms tinrent à s'associer à ce mouvement comme correspondants ou collaborateurs de nos Académies provinciales régénérées.

Cent ans se sont passés et chaque jour apporte un nouveau développement à l'intensité de la décentralisation des études littéraires. Le nombre des sociétés savantes s'est augmenté à l'infini. La province trouve chez elle beaucoup à glaner. En dépouillant ses archives, en y mettant de l'ordre et de la classification, on peut dire qu'elle alimente Paris d'histoire nationale. Aussi la capitale ne se montre-t-elle pas ingrate ; elle sait tout le parti qu'elle peut tirer de nos publications régionales et, depuis quelques années, la Bibliothèque nationale a organisé, dans les anciens appartements privés de Mazarin [1], trois ou quatre nouvelles sal-

[1] L'hôtel où est établi ce fond est situé au numéro 8 de la rue des Petits-Champs. Construit par le président Tubeuf, il fut gagné au jeu par le cardinal Mazarin qui l'habita jusqu'au moment où il se fixa au Palais-Royal. Le premier étage est aujourd'hui occupé par la bibliothèque des Sociétés savantes et par le cabinet de Géographie. On y voit encore deux très beaux plafonds qui datent du temps où le cardinal Mazarin y avait fait sa demeure.

Digitized by Google

les, où un bibliothécaire éclairé, M. Jules Troubat, ancien secrétaire de Sainte-Beuve, est chargé de recueillir et de mettre en ordre les immenses collections de mémoires de toutes les sociétés savantes de France et des colonies..., oui, Messieurs, des colonies ; car, outre les publications de près de trois cents sociétés françaises[1], j'ai eu l'occasion de parcourir, dans l'hôtel de la rue des Petits-Champs, la *Revue Africaine,* journal des travaux de la « Société historique Algérienne », ainsi que les mémoires de l' « Académie d'Hippone », des « Sociétés d'archéologie de Constantine et d'Oran », de l' « Association Tunisienne », de la « Société des études indo-chinoises de Saïgon » et de l' « Académie de Saint-Denis de la Réunion ».

Vous le voyez, Messieurs, l'érudition a jeté son câble à travers les mers.

J'ai même aperçu un bulletin qui, depuis 1870, est publié à Nouméa par la « Société des Recherches de la Nouvelle-Calédonie » ; mais le temps m'a manqué et je n'ai pu me rendre compte de l'intérêt des fouilles que les habitants de cette île pouvaient faire... dans leur passé.

La capitale intellectuelle jette un regard favorable sur toutes ces Académies provinciales qui, si différentes qu'elles soient, se ressemblent toutes comme des sœurs. Les plus illustres parmi les savants et les lettrés contemporains ne dédaignent pas de faire partie de ces sociétés. Mistral est félibre. Renan était membre de l'Académie de Marseille. On peut relever, dans les bulletins de l'Académie de Caen,

[1] En faisant abstraction des sociétés qui s'occupent uniquement d'agriculture, de géographie, de médecine, de pharmacie ou d'histoire naturelle, j'ai compté exactement 226 sociétés savantes, historiques, littéraires ou polymatiques fonctionnant aujourd'hui en France.

Digitized by Google

les noms de Lamartine, de Jules Simon et de François Coppée. Victor Hugo remporta, en 1819, un lys d'or des Jeux floraux pour son ode sur le rétablissement de la statue de Henri IV. L'illustre Chevreuil, de l'Institut, envoyait, en 1852 et en 1854, des articles, sur la baguette divinatoire et sur les tables tournantes, au centre littéraire créé à Angers, sa ville natale. Victor de Laprade, le poète lyonnais, entra, en 1842, à l'Académie de cette ville, en attendant l'autre, et votre Société, Messieurs, compte un de nos quarante immortels parmi ses membres effectifs[1].

Cette nomenclature pourrait être étendue à l'infini. Elle suffit pour prouver amplement que le Paris qui travaille et qui pense est loin de mépriser nos efforts et qu'il ne craint même pas de les encourager de son précieux concours.

La province est pourtant, pour quelques-uns, une quantité négligeable. Ecoutez Taine : « Il y a deux peuples en France, dit-il, la Province et Paris : l'un qui dîne, dort, bâille et écoute ; l'autre qui pense, ose, veille et parle. Le premier, traîné par le second comme un escargot par un papillon, est tour à tour amusé et inquiété par les caprices et l'audace de son conducteur ».

Il est vrai que, pour se faire pardonner sa boutade, l'auteur des *Origines de la France contemporaine* n'a pas craint de devenir de papillon escargot quand il a daté de Menthon, en Savoie, les plus jolies pages qu'il ait écrites au déclin de sa vie.

J'en ai fini, Messieurs, avec l'historique de nos sociétés savantes et, si vous le permettez, je vais maintenant étudier

[1] Ces noms ont été relevés par M. Paul Eudel, dans une étude qu'il a fait paraître sur les sociétés savantes, dans les publications de la Société des Bibliophiles français.

Digitized by Google

brièvement avec vous la téléologie d'une académie telle que la vôtre. Littré définit la téléologie : « la doctrine des causes finales, celle qui explique les êtres par le but apparent auquel ils semblent destinés ».

L'étude téléologique d'une institution consiste donc à envisager les rapports qui existent entre les moyens qu'on y emploie et le but qu'on y poursuit.

Il y a en France, Messieurs, un certain nombre d'associations qui ne s'occupent que de telle ou telle branche de la science ou de l'art. Il y a des instituts de médecine, de pharmacie, d'agriculture, des sociétés d'histoire naturelle, d'architecture ou de géographie ; nous les laisserons de côté pour n'envisager que l'œuvre des sociétés qui, comme l'Académie de Savoie, accueillent dans leur sein tout homme qui a dirigé sa pensée vers la recherche d'un inconnu, d'un idéal.

Vous avez attiré à vous et vous comptez encore aujourd'hui dans vos rangs des poètes, des orateurs, des historiens, des littérateurs, des artistes, des naturalistes, des agriculteurs, des militaires, des théologiens, des archéologues, des mathématiciens, des jurisconsultes et des philosophes. A tous indistinctement vous avez ouvert les bras et vous vous êtes écrié avec Pasteur : « Heureux celui qui porte en soi un Dieu, un idéal de la beauté et qui lui obéit : idéal de l'art, idéal de la science, idéal de la patrie, idéal des vertus de l'Evangile » !

Aux politiciens seuls vous avez fermé votre porte. Pour eux, vous avez eu le froid dédain des stoïciens qui disaient : « *Et honores et injuriæ vulgi in promiscuo habenda ; nec his dolendum, nec illis gaudendum.* — Les faveurs et les injustices de la foule se valent ; insensé qui se réjouit des unes et s'afflige des autres ».

Digitized by Google

Il est pourtant un idéal qui, dans votre Académie, Messieurs, résume et prime tous les autres : c'est l'idéal de la patrie, c'est cet amour de la Savoie qui vous anime tous, est le mobile de chacun de vos actes et résulte de chacun de vos écrits. Cet amour de la Savoie, c'est, en même temps, l'amour de la France. Si vos poètes chantent les beautés de nos lacs et de nos sites alpestres, si vos jurisconsultes travaillent à maintenir les vieux privilèges savoisiens, si vos archéologues, vos savants et vos historiens exhument de l'oubli toutes nos gloires passées, c'est qu'ils veulent faire briller de tout son éclat le joyau qui, de lui-même, est venu se faire sertir au diadème de la France et qu'ils savent qu'ils grandissent la France en glorifiant la Savoie.

Cet amour de la patrie, c'est votre raison d'être ; c'est en même temps la cause génératrice et la fin de votre Académie et tous, avec le poète Parny, vous pourriez dire :

> Du vrai bonheur les sentiers peu connus
> Nous cacheront aux regards de l'envie
> Et l'on dira quand nous ne serons plus :
> Ils ont aimé..... voilà toute leur vie.

Comme toutes les grandes amours, votre culte de la patrie n'est pas égoïste. Loin de vous la pensée de garder pour quelques rares privilégiés le résultat de vos travaux et de vos recherches ! Vous vous efforcez, au contraire, de vulgariser vos découvertes et je pourrais vous répéter ce que Montesquieu disait à ses collègues de l'Académie de Bordeaux : « L'agriculture, le commerce, la géographie, la médecine, la physique ont reçu mille avantages de ceux qui nous ont précédés ; n'est-ce pas un beau dessein que de travailler à laisser, après nous, les hommes plus heureux que nous l'avons été ? »

Digitized by Google

Laisser après soi les hommes plus heureux..., voilà le but final de votre Académie et, pour arriver à ce résultat, vous travaillez chaque jour à faire accomplir à l'industrie, au commerce et à l'agriculture de Savoie des progrès propres à assurer la prospérité matérielle aux générations à venir. — Mais l'homme ne vit pas que de pain. — A côté des richesses matérielles, il lui faut aussi, pour son bonheur, les satisfactions de l'esprit, de l'intelligence et du cœur. C'est là que commence l'œuvre de vos littérateurs et de vos philosophes ; et c'est pour encourager vos compatriotes dans la recherche de ce bonheur intellectuel que votre Académie ouvre, chaque année, des concours littéraires ou artistiques et y décerne des prix dont l'importance n'est égalée, je crois, par aucune autre société de province [1].

Cette œuvre est déjà immense ; mais ce n'est pas là pourtant que s'arrêtent les devoirs d'une académie. — Les institutions, surtout celles qui, comme la vôtre, ont un caractère public, ne sont que des instruments, des moyens organisés pour procurer satisfaction à un besoin, à une nécessité sociale. Or, si nous envisageons cet ensemble de règles et d'idées qui constitue le patrimoine moral d'un peuple, nous trouvons que le culte du passé est nécessaire au bonheur des démocraties modernes et qu'en développant l'amour de la famille, du village natal, de la province et de la patrie, il exerce sur elles la plus utile de toutes les in-

[1] Il est décerné des prix par les Académies d'Arras, de Marseille, de Besançon, de Caen, de Bordeaux, de Toulouse, de Lyon, d'Aix, de Dijon, de Mâcon, de Nantes, de Reims, de Nancy, de Rouen et de Montauban ; mais, en dehors des prix de vertu qui sont distribués à Lyon et à Aix, je ne crois pas qu'une seule de ces sociétés puisse disposer de récompenses d'une valeur supérieure à 800 francs.

Digitized by Google

fluences morales. — « Un honnête homme, nous dit Bossuet, ne peut ignorer ni son pays, ni le genre humain » ; et, au dire de Cicéron, « cette ignorance n'est autre chose qu'une puérilité éternelle qui fait de nous des enfants et des étrangers pour le reste de l'univers ».

L'homme est né imitateur et ses actions ne sont presque toujours qu'une reproduction instinctive et à peine consciente des actes d'autrui. « Il ne peut rien apprendre, dit Joseph de Maistre[1], ou tout ce qu'il apprend n'est qu'une réminiscence ». Plus ou moins, mais toujours dans une certaine mesure, nous agissons *par tradition*, c'est-à-dire en faisant ce qui, depuis longtemps, avait été fait par nos prédécesseurs ; donc, en les imitant, nous agissons *par habitude*, c'est-à-dire en répétant ce que nous avons déjà fait antérieurement, donc en nous imitant nous-mêmes.

Nous agissons aussi *suivant la mode du jour*, en faisant ce que nous voyons faire autour de nous : donc encore en imitant nos contemporains.

Quelquefois, enfin, nous faisons tout le contraire, *par réaction ;* mais c'est encore là une façon d'imiter à rebours, une contre-imitation par laquelle les vices mêmes des méchants peuvent servir à l'instruction des bons[2].

Cette tendance à l'imitation est une des plus précieuses facultés de l'homme ; c'est elle, en effet, qui crée entre les individus le plus fort et le plus important des liens qui les unissent en sociétés et c'est par elle que s'est formé, que se conserve et que s'accroît notre précieux patrimoine des connaissances humaines.

Mais, pour que cette disposition naturelle de l'homme à

[1] *Soirées de Saint-Pétersbourg.* — 6e entretien.
[2] G. Tarde, *Traité des lois de l'imitation.*

Digitized by Google

l'imitation puisse produire un heureux effet sur les habitants de nos campagnes, il faut qu'ils aient sous les yeux les grands exemples du passé.

De même que ces Celtes qui, attardés sous les murs de Carthage parmi l'armée des mercenaires, « regrettaient trois pierres brutes sous un ciel pluvieux »[1], l'habitant de la Savoie est attaché à son pays, à sa montagne et à sa terre. Quand il est éloigné du hameau qui l'a vu naître, il ne pense qu'au jour où, après les longues étapes d'une vie laborieuse, il y pourra revenir. — Si ce rêve tarde trop à se réaliser, il souffre, il dépérit..., c'est le mal du pays.

Eh bien ! de même qu'il y a une nostalgie du terroir, ne croyez-vous pas, Messieurs, qu'il y a aussi une nostalgie du passé ? Si une atmosphère, avec ses nuages ou sa sécheresse, si un sol, avec ses prairies et ses montagnes, condamnent notre être à un servage dont il ne peut se libérer, pensez-vous donc qu'il lui soit plus facile de se dégager des attaches par lesquelles l'atavisme nous relie aux générations mortes ?

Cette soif du passé, c'est votre Académie, Messieurs, qui a pour mission de l'apaiser en Savoie et c'est à cela qu'elle travaille chaque jour par ses recherches biographiques, monographiques et historiques.

Par la *biographie,* une société savante fait revivre, en effet, les hommes illustres de la province. Elle recueille tous les souvenirs de leurs vies, retrace leurs actes, vante leurs qualités et blâme leurs défauts. Grâce à la biographie, tout homme discerne facilement, dans la vie de ceux qui l'ont précédé, les exemples à suivre et les écueils à éviter.

[1] Flaubert.

Digitized by Google

Par la *monographie*, une Académie de province dépeint la ville ou le village où ont vécu nos ancêtres, l'existence quotidienne de ceux qui nous ont devancés, les institutions privées et l'organisation sociale, les vicissitudes de la propriété, de ces terres où ont peiné tant de générations successives, de ce sol des aïeux *quod proavus, quod avus, quod pater obtinuit...*

En décrivant les vestiges d'un château féodal, la monographie fait revivre le chevalier bardé de fer qui l'habitait autrefois et aussi le manant craintif dont la chaumière s'accrochait au coteau, à l'abri de cette grosse tour aujourd'hui ruinée. « Les pierres ne s'assimilent-elles pas, en effet, quelques parcelles de la vie des êtres qu'elles ont abrités ? Doit-on croire qu'une sorte de fluide émane d'eux et flotte, longtemps après qu'ils ne sont plus, autour des murs où ils ont vécu ? Sinon, d'où vient l'attrait puissant des choses ? Comment expliquer que là, plus qu'ailleurs, s'établit, avec le passé, une communication merveilleuse »[1] ?

Par l'*histoire*, enfin, Messieurs, un institut provincial soumet à l'imitation des peuples l'expérience des générations disparues. L'homme y voit clairement, et d'un seul coup d'œil, la marche lente de la civilisation à travers les siècles ; il voit les pays s'élever par leurs vertus et par leur courage et tomber par suite de leurs fautes ou de leur faiblesse ; il apprend les lois de la guerre et les finesses de la politique ; il juge les causes par les effets et les effets par les causes ; il voit les gouvernements se succéder avec leurs qualités et leurs défauts ; il voit enfin les peuples s'acharnant indéfiniment à la poursuite d'un idéal de bonheur qui n'est jamais le même et qui ne sera jamais

[1] Lenotre, *Vieilles maisons, vieux papiers.*

Digitized by Google

atteint. L'histoire est la lumière des temps, le témoin de la vérité, l'âme des souvenirs, la messagère des siècles, la grande conseillère de la vie humaine. Elle est le grand livre qu'une Académie comme la vôtre doit tenir sans cesse ouvert devant les yeux de ses concitoyens pour leur permettre d'y lire le bien à faire et le mal à éviter.

« Le présent a ses racines dans le passé, dit notre illustre compatriote, Mgr Dupanloup, un siècle est ce que l'ont fait les siècles qui l'ont devancé ; une génération hérite du bien et du mal transmis par les générations antérieures ; les institutions qui se développent ou qui meurent ont leur cause de ruine ou de vie dans les faits qui ont précédé. En un mot, une grande solidarité lie ensemble tous les âges et l'histoire est une toile ininterrompue où tous les fils qui vont faire la trame de demain tiennent à ceux qui ont fait la trame d'hier ».

Votre Académie, Messieurs, a toujours cherché à maintenir un heureux accord entre le respect pour le passé et l'élan vers l'avenir, entre l'esprit de conservation et l'esprit de progrès, entre les traditions fortes et les grandes espérances ; c'est précisément le problème qui pèse sur notre temps. Plaise à Dieu que l'union de nos efforts nous amène à une prompte solution, aussi indispensable au salut de la société française qu'à l'honneur de l'esprit français !

« Mais, pour y parvenir, il nous faut avant tout[1], comme l'a dit Montalembert, revenir à la vérité tout entière. En politique comme en religion, cette vérité est dans le christianisme et elle n'est que là. On parle de progrès... Depuis que le monde existe, quel progrès approcha jamais de la révélation chrétienne ? Elle est la base unique de toute

[1] *Discours de réception à l'Académie française.*

Digitized by Google

restauration sociale. Elle seule peut *redresser*, comme parle Bossuet, *le sens égaré*. L'idée d'autorité ne peut naître que par Dieu. Nos ennemis le savent bien et le disent : ne soyons ni moins hardis, ni moins logiques. Il ne s'agit pas de reconstruire l'édifice politique d'un passé détruit sans retour ; il ne s'agit pas de ressusciter les morts, mais bien de reconnaître la vie là où elle n'a jamais cessé d'être, bien que niée, bafouée, enchaînée. Il s'agit surtout de ne pas nourrir la prétention insensée de vivre en s'abreuvant chaque jour du poison qui a tué tout ce qui nous a précédés. Il s'agit d'émanciper le principe chrétien et de se confier à la fécondité réparatrice de la vérité ».

Digitized by Google

Digitized by Google

RÉPONSE

DE

M. François DESCOSTES

Président de l'Académie de Savoie

AU DISCOURS

DE

M. le Comte Marc de SEYSSEL-CRESSIEU

Monsieur,

J'ai quelque malicieuse envie de vous chercher querelle au sujet de ce *nil mirari*, par lequel débutait trop modestement, en vérité, le très beau discours que nous venons d'entendre. Dans vos emprunts à la sagesse antique, vous avez, en effet, oublié un autre aphorisme que j'ai l'agréable devoir de vous rappeler sans ménagement : *Connais-toi toi-même...*

Si vous vous connaissiez bien, en effet, Monsieur ; si, faisant abstraction de votre personnalité, vous pouviez, en vous dédoublant, vous placer impartialement en face de vos œuvres, vous seriez condamné à trouver avec nous que l'Académie de Savoie n'a accompli qu'un acte de stricte justice en appelant à elle l'historien de la Maison de Seyssel.

Vous nous apparteniez déjà par les origines, par l'illustre famille dont vous êtes issu et dont les annales se confon-

Digitized by Google

dent, durant des siècles, avec celles de notre vieille province ; vous étiez devenu nôtre par le monument que vous avez édifié à la mémoire de vos glorieux ancêtres, dont vous disiez hier, non sans fierté : « Peu de charges qui ne leur aient été conférées, peu d'honneurs dont ils n'aient été revêtus dans ce petit Etat de Savoie où ils comptent des généraux, des maréchaux, des gouverneurs de province, des ambassadeurs, des évêques, des archevêques, des cardinaux, douze chevaliers du grand ordre de l'Annonciade et même un régent du duché ».

Vous nous appartiendrez, désormais, par une parenté plus étroite. Vous retrouverez ici une de nos illustrations militaires et littéraires, l'homme de guerre-écrivain [1], auquel des liens précieux vous unissent, et qui nous présidait lors de l'inauguration de cet autre monument dont notre Compagnie s'enorgueillit d'avoir doté l'ancienne capitale de « ce petit Etat de Savoie... »

Vous rencontrerez plus tard, autour de cette « table verte », quand son deuil filial lui permettra de nous revenir, l'aimable gentilhomme, votre allié, qui fera revivre parmi nous les traditions et la noble figure du grand homme de bien que les pauvres ont perdu [2]. Je me flatte donc que, dans le salon dont nous sommes heureux de vous ouvrir les portes, vous ne vous sentirez pas dépaysé.

Qui que nous soyions, d'ailleurs, ici, quelles que soient les tendances de nos esprits, les préférences de nos spéculations intellectuelles, les milieux où nous avons conquis les titres divers qui nous ont valu l'honneur de siéger dans

[1] M. le général de division Borson, grand-officier de la Légion d'honneur.

[2] M. le marquis César d'Oncieu de la Bâtie.

Digitized by Google

cet aéropage littéraire, nous sommes réunis par un ensemble de principes, d'idées communes et je puis bien ajouter... de sentiments communs.

Cette chaîne, qui nous relie aux générations disparues, fait de nous tous une famille, et, — oserai-je me permettre ce rapprochement audacieux ? — une aristocratie régie par la plus démocratique de toutes les constitutions, puisque le droit de cité, chez nous, s'acquiert par le mérite seul et par les services rendus à la science, aux lettres et aux arts dans le cirque merveilleux de montagnes, de sites enchanteurs et de murailles aux armes parlantes que la Providence nous a donné pour patrie.

Entre ces quatre murs qui font partie du château de ces princes que vos aïeux ont servi avec tant d'éclat et de dévouement, vous trouverez non pas des Normands ou des Picards, mais des Savoyards, de bons Savoyards en chair et en os, n'ayant pas plus à rougir de ce titre que les fils de l'Auvergne, de leur qualité d'Auvergnats, jaloux de conserver leur « marque bien authentique », luttant avec plus de conviction que de succès contre le courant de centralisation, de prosaïsme et d'uniformité qui nous déborde, peu accessibles à la « piperie des mots », de principes solides, d'humeur narquoise, enclins à découvrir chez autrui le défaut de la cuirasse ; mais, au demeurant, capables d'émotion devant « tout ce qui est grand et tout ce qui est beau », et fiers d'accueillir dans leurs rangs un aimable voisin qui, de son pays du Bugey, nous apporte « un peu du bien qu'il possède » et va nous permettre à notre tour « de bénir le ciel de l'avoir mis à nos côtés ». Nous sommes, en effet, Monsieur, ne vous en déplaise, quelque peu *collectivistes* à l'Académie de Savoie ; mais, je me hâte de dire, pour vous rassurer pleinement, que vous n'aurez pas, en entrant ici,

Digitized by Google

à surveiller vos poches ni à vous apprêter à défendre *unguibus et rostro* les trésors de vos parchemins ; car notre collectivisme, à nous, ne va pas jusqu'à la suppression de la propriété individuelle et il se borne à revendiquer, pour la masse commune, le rayon qui jaillit de l'apport de chacun.

A ce titre, Monsieur, vous nous permettez, — et c'est nous qui devenons ainsi vos obligés, — de grossir notre patrimoine d'une œuvre, dont le meilleur éloge que j'en puisse faire est que nous lui avons réservé la plus haute de nos récompenses... Elle a été jugée comme il convient, ici-même, non sans une certaine pointe de critique qui est le piment obligé de tout régal académique ; et, à tout prendre, — malgré une recherche du détail qui peut paraître excessive aux indifférents, mais qui ne l'est point pour les parents et les alliés, au cercle restreint desquels elle est destinée, — votre *somme* de bénédictin restera une monographie puissante : luxueusement éditée par Allier, le Firmin-Didot de nos Alpes françaises, elle est comme le brillant satellite de cet immortel *Armorial* du regretté comte de Foras, dont un de nos plus distingués confrères [1] parachève, avec une si haute compétence, les derniers fascicules ; et nous pouvons, sans flagornerie, vous louer, Monsieur, de la façon dont vous avez su utiliser les veilles « de votre avril et des premiers jours de votre été », ainsi qu'on dirait au palais Mazarin, dans la bibliothèque de ce château de Musin, l'une des perles du Petit-Bugey, qui est lui-même comme un prolongement, j'allais dire une miniature de la Savoie avec autant de pittoresque, plus de grâce et moins d'austère majesté ; car il se trouve qu'en

[1] M. le comte de Mareschal de Luciane.

Digitized by Google

ayant écrit pour « les Seyssel d'aujourd'hui ou de demain », vous avez ressuscité la Savoie d'hier...

Qu'est-ce qu'un pays, en effet, sinon une réunion de familles et d'individus groupés dans le même cercle, respirant le même air, naissant et mourant en face des mêmes horizons, professant le même culte, ayant les mêmes intérêts, soumis à la même loi, exposés aux mêmes dangers, postés à la garde des mêmes frontières ? Nous ne sommes point de ceux, — vous venez de nous le dire et nous acceptons le compliment sans réserve, — qui, supprimant d'un trait de plume les longs siècles écoulés, voudraient faire dater l'éclosion de notre vie nationale de cette Révolution qui, généreuse en son principe, émanée de l'entente loyale du souverain et de la nation, acceptée par tous les corps de l'Etat, a si hâtivement dévié de ses origines et profané dans le sang les promesses de liberté, d'égalité et de fraternité inscrites sur son berceau.

C'est là une tendance ouvertement accusée de nos jours par une certaine école, mais contre laquelle, au nom des droits imprescriptibles de la vérité historique, nos sociétés savantes ont le devoir de protester. Quand un souverain étranger vient visiter la capitale de la République française, on ne manque jamais de lui faire les honneurs du palais de Versailles. Serait-il indiscret de demander aux éducateurs officiels de la jeunesse de France, la souveraine de demain, de ne pas lui marchander les honneurs des quinze siècles d'histoire qu'on a si justement appelés « cette longue traînée de lumière et de gloire qui commence à Clovis pour se continuer jusqu'à nous ? »

Mais, si nous savons rendre justice à ce passé magnifique, dont la France moderne est issue par un lent travail d'élaboration, de conquêtes et d'alluvions successives, nous

Digitized by Google

ne sommes pas plus que vous de ceux qui rêvent « de ressusciter les morts et de reconstruire l'édifice gothique d'un passé détruit sans retour ». Etrangers aux querelles et aux agitations qui divisent si profondément, hélas! les enfants d'une même patrie, auxquels il ne faudrait qu'un peu de tolérance et de saine entente de la liberté pour être en République les heureux sujets du « plus beau royaume après celui du ciel », nous nous confinons dans l'enclos de nos travaux académiques ; mais, jusque au sein de cette retraite féconde, où il fait si bon parfois revivre avec les morts pour oublier les vivants, nous ne dépouillons pas notre qualité de citoyens ; nous entendons servir le pays à notre manière, dans la mesure de nos forces ; il ne nous est pas interdit d'aborder d'une façon platonique les hautes et belles questions de principe qui intéressent une patrie qu'à la frontière, plus près de l'étranger, il nous semble aimer d'un amour plus ardent et plus vigilant que partout ailleurs ; et vous avez pénétré notre pensée tout entière, en lui donnant une formule impeccable, lorsque vous nous dites que notre Académie « a toujours cherché à maintenir un heureux accord entre le respect pour le passé et l'élan vers l'avenir, entre l'esprit de conservation et l'esprit de progrès, entre les traditions fortes et les grandes espérances. »

Le passé? Vous avez contribué pour une large part, Monsieur, à le fixer sous ses traits véritables, à l'aide de documents précieux, extraits de vos archives, triés et reproduits avec cette scrupuleuse exactitude qui est la première qualité de l'historien. Vous avez dégagé, sans prétention comme sans effort, par l'effet d'un simple jeu de lumière, les enseignements qu'il comporte des nobles souvenirs qui y restent attachés ; car, après tout, si ce passé, tant honni,

Digitized by Google

a eu ses fautes, ses injustices et ses inégalités, s'il a largement pris sa part des imperfections de l'humaine faiblesse, si tout n'est pas à y prendre, tout n'est pas non plus à y blâmer. Derrière vos grands ancêtres, tour à tour guerriers, diplomates, magistrats ou princes de l'Eglise, servant Dieu et le roi avec une égale fidélité, les premiers partout sur le chemin du devoir et de l'honneur, j'aperçois en masse confuse ce petit peuple de bourgeois et de paysans, moins en vue, acquérant moins de gloire humaine, mais animé de la même foi, pénétré de la même ardeur, enflammé du même courage, soutenu par les mêmes espérances et apportant, lui aussi, sa pierre à l'édifice, le construisant petit à petit avec son épargne, le pétrissant de son sang quand le prince tirait l'épée et criait : A moi, Savoie !

Léon Daudet écrivait, il y a quelques jours, à propos des *Amitiés françaises,* de Maurice Barrès :

« Il n'est pas de maison si humble qu'elle n'ait ses dieux lares et ses mânes et ses annales en raccourci. Que le chef responsable explique ces images à son enfant. Qu'il le mène parmi les paysages où s'est écoulée la vie des aïeux. Qu'il lui fasse toucher le crucifix devant lequel ont prié les grand'mères, le sabre qu'a conservé et transmis, des luttes d'autrefois, le grand-père. Qu'il lui inculque, par le délicat maniement, le respect et la préservation des reliques. Tout ce qui nous tient au cœur n'est-il pas relique et la croyance en Dieu n'enferme-t-elle pas toutes nos petites vénérations, celles qui donnent une signification et un but de sauvegarde à notre bref passage ici-bas ?... » [1].

Telle est bien, Monsieur, la chaine séculaire qui, sur notre sol plus que partout ailleurs, unit les chefs aux soldats, les

[1] *Les Enfants et les Pères.* — Le *Gaulois* du 15 novembre 1902.

Digitized by Google

maisons illustres aux familles obscures et qui fait de notre histoire nationale un patrimoine commun, dans lequel de nobles figures, émergeant de la foule et la dominant de l'éminence de leurs services, synthétisent en quelque sorte l'œuvre d'un peuple entier. L'histoire de votre Maison, c'est donc celle de nos huit siècles d'autonomie : par elle, vous avez fait revivre le glorieux passé de la Savoie et, en remuant les cendres de vos grands morts, vous lui avez apporté un hommage dont l'éclat rejaillit sur les descendants de ceux auxquels les vôtres enseignèrent le chemin et donnèrent l'exemple du courage, du dévouement et de la fidélité.

Ce passé, vous l'avez dit, est détruit sans retour. Suivant le mot prononcé non loin d'ici, dans une circonstance mémorable, par quelqu'un qui vous touche de près[1], « la Savoie ne repassera pas les Alpes » ; mais, sans jeter de l'autre côté des monts un regard d'espérance ou de regret, fermement assis que nous sommes dans le giron de notre nationalité définitive, il nous sera bien permis de constater avec orgueil que nos ancêtres, à la suite des vôtres, ont été les artisans de la fortune de cette Maison royale qui a trouvé, en eux, le levier à l'aide duquel elle s'est élevée de l'humble château de Charbonnières jusqu'à la place qu'elle occupe dans le concert européen. En retour, nous ne devons pas hésiter davantage à le proclamer, nos comtes, nos ducs et nos rois nous ont donné des siècles d'un gouvernement paternel, libéral de fait, bien qu'absolu de nom, je dirais presque... familial ; car tel en était bien le caractère. Avec une merveilleuse perspicacité politique, ils ont, suivant l'expression de M. Victor de Saint-Genis, « su faire l'éco-

[1] M. le marquis Costa de Beauregard, de l'Académie française.

Digitized by Google

nomie d'une révolution », en abolissant d'eux-mêmes les droits féodaux et en allant au-devant des aspirations légitimes de leurs peuples ; et, si bien les Alpes établissent désormais entre eux et nous une infranchissable barrière dont la garde nous est confiée, nous n'aurions pas l'âme française si nous ne conservions pas à la monarchie, que nos pères ont loyalement servie jusqu'au jour où elle les a déliés de leur serment, ce souvenir pieux et attendri que l'on garde aux choses à jamais disparues dans la brume mélancolique du passé...

Ce souvenir, Monsieur, vous venez de l'évoquer encore dans ces pages vigoureuses où vous avez retracé l'historique de nos sociétés savantes françaises, gardiennes, elles aussi, chacune dans sa sphère, des traditions de ces provinces diverses qui sont venues se fondre une à une dans l'unité nationale. Nous vous avons suivi, émus et charmés, du « collège de la gaie science » à la douce Nessy, où saint François de Sales et le président Favre s'unissaient pour fonder la Florimontane. Des bords du lac où Taine repose, non loin du château où villégiaturait Mgr Dupanloup, vous nous avez transportés successivement sur les rives de la Garonne, de la Gironde, de la Seine et du Rhône, sur les falaises de l'Océan, dans les coteaux de Bourgogne, au pied des montagnes du Jura et du Dauphiné. En homme de sport que vous êtes à vos heures, vous nous avez promenés dans votre automobile académique, au gré de votre vaste savoir, en une course qui nous a procuré autant de plaisir que de profit. Grâce à vous, nous avons fait en moins d'une heure notre tour de France : vous détenez, Monsieur, avec le record de la vitesse, celui de l'érudition, et nous trouverons en vous un *statter* d'une indiscutable compétence,

Digitized by Google

lorsque nous aurons à juger d'autres concours et à récompenser les travaux historiques dont nous avons plus particulièrement la mission de provoquer le développement dans un pays qui, longtemps autonome, a, certes, de quoi tenter la curiosité des chercheurs et la sagacité des érudits.

Ces ruisseaux ont formé ce fleuve aux eaux limpides, au cours majestueux et inexorable dans sa rectitude, qui s'appelle les *Origines de la France contemporaine ;* et c'est en synthétisant les recherches patientes des obscurs travailleurs de la province que l'histoire devient ce qu'elle doit être et telle que vous l'avez définie : « la lumière des temps, le témoin de la vérité, l'âme des souvenirs, la messagère des siècles, la grande conseillère de la vie humaine » — et vous me permettrez d'ajouter : le flambeau de l'avenir...

Vous nous parliez, Monsieur, du redoutable problème qui pèse sur notre temps et vous faisiez des vœux pour qu'il se résolve « de façon à sauver à la fois la société française et l'honneur de l'esprit français ». Ce problème n'est autre que celui de la réconciliation des classes. Dès que vous avez posé le point d'interrogation, vous me permettrez bien d'y répondre en esquissant des vues auxquelles votre langage et votre conduite donnent une véritable consécration.

Dans la préface de votre *Histoire de la Maison de Seyssel*, je relève de belles paroles qu'il me plaît d'enchâsser ici :

« Souvenons-nous que la véritable noblesse n'a jamais consisté en de vains privilèges aujourd'hui disparus, mais bien en l'élévation de l'âme, en la recherche de tout ce qui est grand, de tout ce qui est beau et que les chevaliers d'autrefois reconnaîtraient toujours leurs enfants chez ceux qui auront su conserver intact leur héritage de bravoure, de dévouement, de loyauté et d'honneur. »

Digitized by Google

L'Homme d'autrefois, de son château du Villard que vous connaissez bien, Monsieur, n'eût pas désavoué votre paraphrase de la vieille devise : Noblesse oblige. La noblesse du nom doit être rehaussée par celle de l'intelligence, du cœur et de la vie. Vous avez l'une et l'autre : dans notre Savoie, ce sont alliances fréquentes et dont un des vôtres nous offre, sous la coupole, le magnifique épanouissement. Il est bon, il est sain, il est nécessaire à l'harmonie sociale que l'aristocratie donne au peuple le spectacle d'une élite qui se mêle à la vie nationale et collabore à l'effort intellectuel dont bénéficient les sciences, les lettres et les arts ; et si, élargissant le cadre de mon examen, j'arrive à me demander comment les classes autrefois dirigeantes pourront reprendre, à la longue, la place qui, dans toute nation, revient à une élite, je n'ai qu'à généraliser l'exemple que vous nous donnez et à souhaiter qu'il soit suivi par tous ceux à qui appartiennent à la fois la haute culture, l'éducation, la largeur des vues, la fortune et les influences territoriales.

S'ils veulent arriver à reconquérir une action utile sur le peuple, ils doivent individuellement aller à lui, se préoccuper de ses besoins et, dans la sphère d'influence qui appartient à chacun, opposer aux trompeuses et irréalisables promesses du socialisme intégral, l'application pure et simple des préceptes de l'Evangile.

Là est le véritable nœud de la question sociale ; car, n'en déplaise aux doctrinaires de l'athéisme de gouvernement, l'égalité parfaite n'est qu'une chimère. Monneron, le pontife libre-penseur de l'*Etape,* a beau dire : « Nobles ou plébéiens, millionnaires ou pauvres, ouvriers ou lettrés, nous sommes tous égaux. » Il faut en prendre son parti : quoi qu'il arrive, il y aura toujours, selon le mot d'Emile

Digitized by Google

Ollivier, « des épis plus hauts les uns que les autres dans la moisson humaine ». Et cela est heureux ; car, du jour où il n'y en aurait plus, la société cesserait d'exister : elle ne serait plus qu'une agglomération de magots incolores, insipides et qui crieraient bien vite à la délivrance, à force de rencontrer leur propre image dans celle du voisin.

Du jour où tous les hommes seraient également riches, ils seraient également pauvres. Le commerce et l'industrie n'auraient plus de raison d'être. Ces branches de l'activité nationale, qui pourvoient au luxe des uns en assurant le pain des autres, dépériraient faute de sève. Les sources de la richesse accessibles à tous seraient bientôt taries et, pour se soustraire au joug insupportable de ce triomphe hypothétique de l'égalité, les hommes, également appauvris, impuissants et malheureux, ne tarderaient pas, comme les grenouilles qui avaient besoin d'un roi, à restaurer une reine en rétablissant l'inégalité.

Mais de ce que l'égalité absolue est à la fois une chimère, une utopie, et, pour vous emprunter le mot, « un poison social », il ne s'ensuit pas que ceux au profit desquels la Providence a fait pencher la balance des supériorités n'aient pas le devoir d'effacer les distances à l'aide de cet instrument divin dont le cœur de l'homme est le moteur et dont sa main doit être la dispensatrice intelligente, ingénieuse et discrète.

La bonté, c'est plus que la charité qui comporte, dans le sens qu'on lui donne trop couramment, l'affirmation blessante de la différence des niveaux, l'octroi d'une faveur, le don d'une aumône, le sacrifice intéressé d'une infime portion du superflu pour se le faire pardonner de ceux qui n'ont pas le nécessaire.

Digitized by Google

La bonté implique précisément ce qui permet aux hommes de s'aimer les uns les autres, c'est-à-dire la tolérance, l'inclination à la miséricorde, le respect des opinions du voisin, le support de ses défauts et de ses erreurs, l'association à ses joies et à ses peines.

La bonté, c'est cette disposition naturelle de l'âme créée à l'image de Dieu qui porte à considérer ses semblables, malgré les distances dont vous pouvez en être séparés par les milieux, l'éducation, la fortune, les opinions même, comme les membres d'une famille qui doivent s'entr'aider, s'assister dans le malheur, s'unir en vue de coopérer à la prospérité de la maison commune, qui n'est autre que sa patrie.

La bonté, pour tout dire, c'est la vertu conquérante et pacifiante par excellence; celle qui a fait appeler saint François de Sales « le plus aimable des saints »; celle qui distinguait, avant lui, votre ancêtre, Claude de Seyssel, qui lui avait fait organiser un Mont-de-Piété dans la ville de Turin et qui lui valut le nom de « Père des pauvres »; celle que vous avez recueillie dans votre noble héritage comme une tradition de famille : elle vaut au nom que vous portez l'affection et le respect dont il est entouré dans ce beau pays du Bugey, voisin et ami du nôtre, comme au temps où les vôtres guerroyaient avec nos paysans et revenaient aux jours de paix voir pousser les blés et les vignes, le long des coteaux auxquels était accolé le château féodal qui, de la féodalité, n'avait gardé que le rôle de protecteur des humbles et de défenseur des intérêts du peuple.

Le peuple de sujet est devenu souverain. Que les temps sont changés ! Vous l'avez dit, on ne ressuscite pas les morts; mais des citoyens tels que vous, égaux devant la

Digitized by Google

loi aux manants de jadis, sont de taille à s'imposer à leurs libres suffrages par l'ascendant du mérite individuel et par une acclimatation loyale et franche au *novus rerum ordo* que les événements ont créé dans notre état social. Vous êtes de ceux qui comprenez la profondeur de cette parole de Le Play : « Si chacun pratiquait les devoirs de son état, il n'y aurait pas de question sociale. »

Je n'en veux d'autre preuve que ces conceptions, dont vous nous avez discrètement fait part en terminant votre discours, sur la cité nouvelle et sur les moyens à employer, non pas pour imposer un recul à la société moderne, mais pour l'éclairer, l'apaiser, l'assagir et l'empêcher d'aboutir à d'irréparables catastrophes. Ces conceptions que rajeunissaient hier une parole auguste, celle de Pie X, le curé de campagne élevé sur le trône de Pierre, datent du jour où le Fils de Dieu vint apporter à l'humanité déchue ce que Montalembert, dans l'admirable page que vous nous avez citée, appelait la fécondité réparatrice de la vérité ».

Ces enseignements, dont la sagesse et la sublimité mêmes suffiraient à démontrer la divine origine, peuvent être battus en brèche par l'orgueil de certains hommes qui, pourtant, à l'exemple de Renan, ce magicien de l'incrédulité, sont obligés de convenir qu'il n'y a pas de code de philosophie morale plus parfait que le Sermon sur la montagne... Ils ont eu, à travers les siècles, à subir bien des assauts ; ils ont vu tomber en poussière bien des assaillants et des machines de guerre ; et la doctrine évangélique demeure aujourd'hui plus que jamais, elle restera demain la clef de voûte de l'ordre social, la sauvegarde de la famille, la protectrice de la dignité de l'individu, ce qui l'élève au-dessus de la brute qui n'a que quelques jours à vivre et des instincts à assouvir.

Digitized by Google

Sans elle, il n'y a plus que des appétits et des droits, il n'y a pas de devoirs. Sans elle, ainsi que le disait hier à la frontière un de nos chefs militaires les plus éminents, il n'y a plus d'armée, il n'y a plus de patrie. C'est la jeunesse corrompue ; c'est la femme retombée dans l'avilissement où elle croupissait au temps du paganisme ; c'est l'union libre ; c'est l'enfant redevenu, comme à Sparte, la chose de l'Etat-Moloch ; c'est la propriété livrée aux entreprises du plus fort ; c'est le gain du travail dévoré par les fainéants ; c'est le drapeau foulé aux pieds ; c'est le chaos ; c'est l'anarchie ; c'est la confusion des langues dans une tour de Babel où il n'y aura plus de nationalités.

Avec la religion du Christ, c'est l'autorité respectée, quelle qu'en soit la forme et sous quelque régime que vive la nation ; c'est le foyer préservé contre le débordement des passions basses ; c'est la hiérarchie familiale dans sa féconde intégrité ; c'est le prochain protégé dans sa personne et dans ses biens ; c'est la paix, l'ordre, l'harmonie, la fraternité... Et c'est de plus, — car j'oublie que je parle au sein d'une société savante, et vous allez me reprocher de transformer en chaire cette tribune académique et de commettre ce que nous appelons au Palais un *détournement de pouvoirs,* — c'est la science s'élançant d'un vol d'autant plus hardi que, si elle est apte à faire presque des miracles dans l'application des effets, elle est impuissante à déchiffrer l'énigme des causes et à percer les voiles mystérieux qui les cachent à notre entendement borné.

« La science ? — entendons-nous, — ainsi que le disait hier la grande parole de l'Evêque de Grenoble[1] : une science mesquine et étroite, obstinée à ne rien admettre au-delà de

[1] Lettre pastorale de Mgr Henry, évêque de Grenoble.

Digitized by Google

ce qui se voit, s'analyse ou se pèse, une science qui ne fut ni celle de Newton, d'Euler et de Linné, ni, en des temps plus rapprochés du nôtre, celle des Cuvier, des Ampère, des Flourens, des Récamier et des Pasteur, — cette science-là semble n'avoir eu d'autre objectif que de tirer, de ses investigations et de ses recherches, les éléments d'une démonstration de la non-valeur et de l'illégimité des croyances...

« Ni l'immatériel, ni sa première cause ne se sont révélés à elle en ses laboratoires. Elle ne les a trouvés ni au bout de ses télescopes, ni au fond de ses creusets et de ses alambics ; et, d'ailleurs, elle n'en a que faire. Il lui suffit du simple jeu des forces qui se meuvent, cachées et insaisissables, à l'ombre des phénomènes qu'elle observe, sans expliquer l'univers. »

Nous avons, quant à nous, Monsieur, une autre conception de la science et une trop haute idée de la dignité humaine pour admettre que tout ce qu'il y a en nous de grand, de noble et d'élevé, ne soit comme un reflet de Dieu qui nous l'a donné et ne doive retourner à sa sublime origine. Il ne nous plaît point d'avoir pour ancêtres des chimpanzés, eussent-ils été consuls, et nous laissons sans jalousie ce pédigrée à ceux qui s'estiment assez peu pour se contenter d'un pareil armorial ; mais, sans empiéter sur un domaine qui n'est pas le nôtre, il me sera bien permis de dire que nos sociétés savantes manqueraient à leur mission si, sur cette terre de France qui a soif d'idéal et qui, dans les manifestations de son génie, est comme un hymne perpétuel à Dieu, elles n'entretenaient le feu sacré du spiritualisme chrétien et si elles ne luttaient de toutes leurs forces contre l'envahissement d'un matérialisme grossier qui nous

Digitized by Google

ferait reculer jusqu'à la barbarie et serait l'arrêt de mort de ce que vous appelez « l'esprit français »...

Vous nous aiderez, Monsieur, dans cette noble tâche, dans cette croisade pacifique, où nous n'aurons pas, comme les Seyssel d'autrefois, la longue lance, l'épée de bonne trempe, la hache et le poignard de miséricorde, mais où nos armes seront le travail obstiné, la réflexion profonde, la persuasion courtoise et la preuve de la divinité même de la nature humaine, si je puis ainsi dire, par le *mens divinior* qui anime nos poètes, nos penseurs, nos artistes et qui a inspiré votre beau discours.

Vous êtes, Monsieur, de ceux qui, en regardant et en marchant droit devant eux, ne renient rien des croyances que leur ont léguées les générations disparues. Vous n'aurez pas, en vous asseyant parmi nous, à rompre avec les attaches de cet atavisme sacré. Soyez le bienvenu tel que vous êtes, *franc et léal*, comme l'étaient vos aïeux ; car nous pouvons ainsi saluer en vous le chrétien qui croit, le savant qui cherche, l'historien qui enseigne, le gentilhomme qui comprend son temps, le citoyen qui espère et le Français qui, confiant dans les destinées immortelles de la patrie, attend le respect de ce qui a fait, dans le passé, la noblesse et la grandeur de la France et de ce qui lui rendra, sans révolution et sans secousse, son poste d'honneur dans le grand concert de l'avenir !...

Digitized by Google

Digitized by Google

DOM MABILLON

EN SAVOIE

NOTES DE VOYAGE

PAR L'ABBÉ J. BURLET

Professeur au Grand Séminaire de Chambéry

Digitized by Google

Digitized by Google

DOM MABILLON

EN SAVOIE

Mabillon [1] fit de nombreux voyages pour acheter, copier ou faire copier les manuscrits enfouis dans les Bibliothèques princières ou monastiques de l'Europe. Après avoir visité l'Allemagne en 1683 par ordre de Colbert, en 1685 Mabillon reçut pour l'Italie une mission semblable de Michel le Tellier, successeur de Colbert. A cette occasion, il traversa la Savoie. La relation de ce voyage, consignée dans l'*Iter italicum*, ne contient aucun fait important sur l'histoire littéraire ou politique de la Savoie. C'est d'ailleurs un compte-rendu officiel où l'esprit pénétrant et observateur du savant bénédictin est mal à l'aise. Nous pouvons cependant y glaner quelques menus faits, quelques détails de mœurs dont la constatation n'est jamais à dédaigner pour l'histoire locale.

Parti de Paris le 1er avril 1685 avec son disciple Dom Germain, Mabillon, voyageant en voiture ou à cheval, ar-

[1] Mabillon (1632-1707), de la Congrégation des Bénédictins réformés de Saint-Maur, fondée en 1618. Outre ses éditions critiques des Pères de l'Eglise et le *Museum Italicum* — qui a été l'occasion de cette brève communication, — Mabillon a publié de nombreux documents historiques toujours appréciés des savants, entr'autres : *De re diplomaticâ, Acta Sanctorum ordinis Sti Benedicti*, etc.

Digitized by Google

rive à Lyon cinq jours après. A Lyon, il confère avec les célèbres libraires Anisson dont un représentant devait être adjoint à sa mission scientifique. A cette époque, existait-il un service régulier de voitures entre Lyon et Turin [1] ? c'est probable. En tous cas un entrepreneur lyonnais se chargea de fournir à ces voyageurs hautement recommandés les chevaux nécessaires pour les conduire en six jours de Lyon à Turin.

Voici les quelques notes enregistrées, jour par jour, par Mabillon durant ce trajet relativement court, étant donnée la hâte [2] des savants dont l'objectif principal était l'Italie.

Le 9 avril 1685. — Après avoir traversé Cessieu, les voyageurs arrivent sur le soir à La Tour-du-Pin, où ils ne parviennent pas sans peine à se loger, les hôtels étant retenus pour héberger le personnel d'une ambassade envoyée au roi de France. Quelle était cette ambassade ? il n'est point facile de le déterminer avec certitude. Avant tout commentaire, voici la traduction du texte de Mabillon : « Nous avons trouvé, non sans difficultés, l'hospitalité à cause de l'arrivée *Ducis Genuensis*, qui se rendait en France avec son cortège pour faire au Roi, au nom de sa République, la soumission exigée. » A cette date, il ne peut être question d'un Duc de Genevois : après le mariage de Charles-Emmanuel II en 1664 avec Jeanne-Baptiste de

[1] Vers 1660, plusieurs Sociétés tentèrent sans succès d'organiser un service régulier de transport ; depuis 1674, une institution de ce genre paraît avoir fonctionné. — Cf. MARTIN-FRANKLIN et L. VACCARONE, *Notice historique sur l'ancienne route de Charles-Emmanuel II* ; Chambéry, 1887, p. 61.

[2] Mabillon ne pouvait plus, à cette époque, trouver sur sa route de couvent bénédictin : depuis 1612, les Bénédictins non réformés de Lémenc avaient été remplacés par des Feuillants.

Digitized by Google

Nemours, le duché de Genevois avait été incorporé au domaine de la couronne et aucun prince de la famille ne porta ce titre. L'expression *Dux Genuensis* ne peut s'appliquer aux syndics de Genève, qui ne prirent jamais de titre semblable. En 1685, il est vrai, la République genevoise députa [1] auprès du Roi de France le syndic De La Rive pour obtenir certaines concessions en faveur des protestants du pays de Gex ; mais cette députation dût être peu encombrante, et elle n'avait aucune raison de faire un long détour pour se rendre à Paris ; d'autre part, à cette époque, Louis XIV ne paraît pas avoir exigé de Genève une démarche humiliante comme celle qui semble indiquée par le texte de Mabillon. Il s'agit très probablement du Doge de la Sérénissime République de Gênes, qui, dans les actes officiels, est appelé *Dux Genuensis* [2]. Après le bombardement de Gênes par la flotte française en mai 1684, Louis XIV exigea précisément que le Doge en personne et quatre sénateurs se rendissent auprès de lui : la réception [3] solennelle de l'ambassade gênoise eut lieu à Versailles le 15 mai 1685. Ce sont ces personnages sans doute qui encombraient les hôtels de la Tour-du-Pin le 9 avril 1685.

[1] Sur ces relations, voir : Spon, *Histoire de Genève*, 1re vol., *passim* ; Jean Picot, *Histoire de Genève*, 1811, 3e vol., p. 76.

[2] M. d'Arcollières me signale en particulier le *De ratione eligendi Ducem Genuensem*, indiqué par Manno dans le tome VI de sa *Bibliografia storica degli stati della Monarchia di Savoia*, N° 24.151.

[3] Voir Vingens, *Histoire de la République de Gênes*, 1842, 3e vol., p. 226. C'est dans cette occasion que le Doge, Imperiale Lescaro, — « homme de beaucoup d'esprit » dit Voltaire. — interrogé par le ministre Seignelay sur ce qu'il trouvait de plus singulier à Versailles, lui fit la réponse célèbre : C'est de m'y voir. Sur cette réception à Versailles, voir Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, ch. xiv.

Digitized by Google

Je reprends la suite de l'itinéraire.

Le 10 avril. — Arrivé au Pont-de-Beauvoisin, entrevoyant la chaine de montagnes qui le sépare de l'Italie, Mabillon écrit, non sans quelque emphase : « Pendant quatre jours, nous voilà plongés dans les profonds défilés des Alpes couvertes de neiges perpétuelles ». Il traverse Les Echelles sans noter le moindre détail, puis il s'engage dans le passage de la Grotte qui est, dit-il, un rocher fendu, expression déjà employée [1] par Richelieu en 1630 pour caractériser cette gorge étroite. Mabillon n'oublie point de rappeler les travaux importants entrepris par l'ordre de Charles-Emmanuel II pour rendre plus praticable la route accidentée reliant Les Echelles à Chambéry ; il relève même avec soin le texte de l'inscription célèbre : deux mots [2] seulement sont omis, je ne sais pourquoi. Le soir du même jour les voyageurs atteignent Chambéry : parmi les curiosités de la ville, Mabillon cite le Château, la Sainte Chapelle élevée [3] par le pieux duc Amédée et son épouse Yolande ; il signale l'existence dans le trésor des reliques de la Sainte Chapelle d'un *Bâton de saint Joseph* [4] et rap-

[1] Dans un mémoire du 10 mars 1630, Richelieu dit : « La Crotte qui est un rocher fendu ». —Voir *Lettres, instruct. diplom. du cardinal Richelieu*, édition Avenel, 3e vol., p. 580, dans *Collection de documents inédits sur l'histoire de France.*

[2] Ce sont les deux mots *cæteris desperatam*, qui fort probablement ne s'y trouvaient pas. Car, par une coïncidence au moins curieuse, les mêmes mots sont omis par le savant P. Menestrier dans sa *Bibliothèque curieuse*, t. II, p. 60, parue en 1704. Je dois cette observation intéressante à l'obligeance de M. d'Arcollières.

[3] C'est la traduction du texte de Mabillon. De fait, la Sainte Chapelle fut commencée sous Amédée VIII. Cf. DE JUSSIEU, *La Sainte Chapelle*, page 99.

[4] Ce texte confirme le travail de notre érudit confrère, M. le chanoine Bouchage, sur *Un bâton de saint Joseph à Chambéry*, 1898.

Digitized by Google

pelle que le Saint Suaire apporté de la Collégiale de Notre-Dame de Lirey à Chambéry avait été conservé dans la Sainte Chapelle avant d'être définitivement transféré à Turin.

Le 11 avril, au matin, nos savants passent à cheval sous le fort de Montmélian ; ils entendent des salves répétées d'artillerie tirées pour l'anniversaire de la Régente, la princesse Jeanne-Baptiste de Nemours ; le soir, ils trouvent un gîte à La Chambre. Mabillon est frappé du bruit assourdissant des torrents qui, à la suite de la fonte des neiges, cascadent avec fracas sur les flancs ravinés des montagnes ; il fait aussi une brève allusion aux goitreux de la vallée de l'Arc, moins en témoin oculaire qu'en érudit se souvenant des textes cités par le célèbre humaniste Muret.

Le 12 avril. — Le jeudi avant les Rameaux, Mabillon et ses compagnons entrent à Saint-Jean de Maurienne en plein jour de grande foire, *solemnes et frequentissimæ pro loco nundinæ erant.* Un seul détail est consigné sur Saint-Jean : le costume ample et magnifique des chanoines, comme celui que l'on voit, ajoute-t-il, dans les églises importantes de l'Italie.

Le 13 avril, ils atteignent Lanslebourg. — Mabillon semble d'abord effrayé à la pensée de franchir le Mont-Cenis tout couvert de neige et balayé par un vent violen et glacial ; il se rassure bientôt en constatant les moyens très pratiques et relativement commodes usités dans le pays pour vaincre les difficultés de cette périlleuse entreprise. Voici comment il exprime son impression : « Les habitants de cette région transportent avec une incroyable rapi-

Digitized by Google

dité les voyageurs installés sur leurs épaules dans des chaises d'osier. Ces porteurs sont nommés dans le pays des Marrons [1], *Marones;* ce sont des hommes chameaux, *camelos humanos*, selon la spirituelle expression du cardinal Bentivoglio. C'est un spectacle admirable de voir ces hommes entravés et chargés voler pour ainsi dire sur les pentes les plus abruptes et les plus glissantes d'un pas agile et cependant aussi assuré que s'ils marchaient en plaine. »

Telles sont les rares notes prises par Mabillon dans sa traversée si hâtive de la Savoie. Combien il est regrettable que cet infatigable chercheur n'ait pas eu le loisir de compulser les archives publiques ou privées qui, à cette époque, devaient être encore intactes et fort riches en Savoie ! J'allais fermer son livre après avoir fait, comme l'érudit Besson [2], cette triste réflexion, lorsque, poussé par la curiosité, je parcourus les trésors découverts en Italie et publiés dans la 2e partie du *Museum*. Non sans un vif plaisir, je fus étonné d'y trouver un manuscrit liturgique qui se rattache au moins indirectement à notre histoire religieuse. C'est un Missel [3] ayant certainement appartenu à

[1] Cette expression est connue; nous la retrouvons, entre autres documents, dans le compte rendu du voyage des deux syndics d'Annecy se rendant à Turin au mois de janvier 1607. Voici un seul passage de cette relation signalant les dépenses des deux envoyés : « Plus ledit jour à deux marrons qui nous auroyent assisté a passe la montagnie... un ducatton. » Cf. dans *Revue Savoisienne*, 45e année, p. 166.

[2] Besson, dans l'Avis préliminaire des *Mémoires*.

[3] Trouvé à Bobbio, apporté en France probablement par Mabillon, ce manuscrit est actuellement à la Bibliothèque nationale, N° 13.246. Ce n'est point un Rituel comme le laisserait croire le titre sous lequel il est publié par Mabillon : *Sacramentarium Gallicanum :* c'est un Missel, mais incomplet. On annonce une réédition critique de cet ouvrage. Voir sur ces questions : Mgr Duchesne, *Origines du culte chrétien*, 3e édition, Paris, Fontemoing, 1903, p. 158.

Digitized by Google

un couvent de l'ancien royaume Burgonde. Le manuscrit remonterait au VII[e] siècle, d'après M. L. Delisle, le savant conservateur de la Bibliothèque nationale. Il contient en particulier : le *Triduum* des Rogations précédant la fête de l'Ascension, une Messe en l'honneur de saint Sigismond, roi de Bourgogne, la Messe pour l'Assomption de la Sainte Vierge *au mois de janvier*, et beaucoup d'autres détails liturgiques qui devaient être en usage dans tout le royaume ou du moins dans les nombreux couvents du même ordre. Quel que soit le lieu fort discuté de son origine, ce Missel est certainement un écho authentique des croyances et des pratiques religieuses de notre pays pour cette époque reculée sur laquelle nous avons si peu de renseignements. En terminant cette brève notice, je ne puis qu'indiquer l'importance de ce document en le signalant à l'attention des liturgistes savoyards.

Digitized by Google

TEXTE DE MABILLON[1]

Ann. 1685. — Aprili.

I[2]. — Igitur in Italiam profecturi... Lugdunum versus iter instituimus, perfecimusque intra quinque dies... Post triduum, quod parandis rebus itineri necessariis insumtum est, conductis in sex dies equis Augustam Taurinorum contendimus.

IX. — Et primo quidem Saxiacum[3] prætergressi, sub vesperum in opido, quod Turris-pinus[4] appellatur, ægre hospitium impetrare potuimus, propter adventum Ducis Genuensis : qui obsequium imperatum Reipublicæ suæ nomine Regi persoluturus, tum in Galliam accedens, ipso die cum suo comitatu ibidem pernoctavit.

X. — A Ponte Belli-vicini[5], sito ad fluviolum Guiam, qui Delphinates a Sabaudis dirimit, per quatriduum nos immersimus in altissimas, et perpetuis nivibus opertas Alpes : et pertransito vico, quem Scalarum vocant, penetravimus in sectam rupem, vulgo *la Grotte*, quam permeabilem fecit serenissimus quondam[6] Princeps Carolus Emmanuel Sabaudiæ Dux, eo nomine secundus. Is *publica*

[1] Extrait de l'*Iter italicum*, 1re partie du *Museum Italicum*, pag. 4-6. *Lutetiæ parisiorum.* Apud Viduam Edmundi Martin, 1687.

[2] Les chiffres romains placés au commencement des paragraphes indiquent les jours du mois.

[3] Sessieux. Note de Mabillon.

[4] La Tour-du-Pin. Note de Mabillon.

[5] Pont-de-Beauvoisin. Note de Mabillon.

[6] Ce prince était mort le 12 juin 1675.

Digitized by Google

felicitate parta, singulorum commodis intentus, ut præfert inscriptio ibidem lapidi incisa, auctore Emmanuele Thesauro, *breviorem, securioremque viam regiam, a natura occlusam, Romanis intentatam* [1], *dejectis scopulorum repagulis, æquata montium iniquitate, qui cervicibus imminebant, præcipitia pedibus substernens, æternis populorum commerciis patefecit anno MDCLXX* [2]. Hæc via ducit Cameriacum [3], Allobrogum caput. Ibi arx Principis visitur cum sacra æde, quam Amedeus Dux piissimus una cum sua conjuge Yolanda stirpis Franciæ construxit, et duodecim Canonicis, præter Decanum et Archidiaconum, regendam concessit. Illic sancti Josephi baculum ostendunt ibidemque sudarium, quod Christi Domini esse credunt, olim asservatum, inde postmodum Taurinum translatum est : quod antea in collegiata beatæ Mariæ de Lira, Trecensis diœcesis, ecclesia repositum fuisse Johannes Jacobus Chiffletius [4] probat.

XI. — Montis [5] Meliani arcem munitissimam postridie mane adequitantibus nobis, facta est frequens bellicarum machinarum displosio ob diem natalem serenissimæ Principis Mariæ Johannæ Baptistæ a Sabaudia, regnantis Ducis [6] almæ parentis. Ab Aquis-bellis Cameram ipso die

[1] Ici deux mots de l'inscription sont omis : *Cæteris desperatam.*

[2] De fait, le monument fut achevé seulement vers le milieu de mai 1675. Voir la *Notice historique sur l'ancienne route de Charles-Emmanuel II*, par Martin-Franklin et Vaccarone. Chambéry, Perrin, 1887, p. 73.

[3] Chambéry. Note de Mabillon.

[4] Chifflet, *De sacris linteis*, cap. 17. Note de Mabillon.

[5] Montmélian. Note de Mabillon.

[6] Victor-Amédée II, fils de Charles-Emmanuel II et de Jeanne-Baptiste de Nemours. Celle-ci fut régente pendant la minorité de son fils.

Digitized by Google

pervenimus, vicum ad amnem Arcam, qui postea in Iseram devolvitur. Ubique videas inter concava rupium querulos rivos, summisque de montibus magno cum sonitu cadentes aquas, maxime per æstatem, qua nives ex solis ardore colliquescunt. Indigenæ passim gutturosi fiunt ex ejusmodi aquarum potu, quem valde insalubrem esse Muretus[1] scite observat ex antiquis.

XII. — Apud urbem sancti Johannis Mauriennam solemnes et frequentissimæ pro loco nundinæ erant feria quinta ante Dominicam Palmarum, cum eo accessimus. In Ecclesia cathedrali sancti Johannis Baptistæ duodecim exstant Canonici, veste violacea, ut in plerisque Italiæ majoribus ecclesiis, utentes. Illinc ad vicum sancti Michaelis, deinde Bramentum[2] profecti, sequenti die pervenimus Laneburgum, qui vicus situs est ad radices Cinisii montis majoris. Hujus montis asscensum difficilem reddunt ejus altitudo, nives fere perpetuæ, quibus is, uti et omnes alii circumstantes, tegitur; denique venti, qui ibidem plerumque vehementissimi et frigidissimi grassantur. Cinisio monti conscendendo adhibentur a Laneburgo in asscensu et in summa montis planitie Marones vel muli; in descensu ad Novaliciam Marones, quos *camelos humanos* lepide vocat in suis epistolis Bentivolius[3] Cardinalis. Incolæ sunt illarum partium, qui incredibili velocitate et pernicitate viatores humeris sublatos in sella ex vimine gestatoria portant. Mirum sane spectaculum ! homines impediti et onusti

[1] Humaniste et érudit français (1526-1585). Mabillon fait allusion à un passage de ses *Variæ lectiones*, liv. II, ch. II.

[2] Brament, note de Mabillon, pour Bramans.

[3] Le cardinal Guy Bentivoglio de Ferrare (1597-1644), auteur de Lettres et Mémoires et d'ouvrages historiques.

Digitized by Google

arduum asscensum tanta celeritate superant, ut potius volare quam progredi videantur : in descensu vero per abrupta præcipitia, per lubrica et declivia saxa immania tam firmis passibus desiliunt, ut eorum pedes atque gressus non magis titubent aut vacillent, quam si in æquabili planitie procederent. Traharum usus est in descensu montis, cum ejus terga nivibus operta sunt. In summo lacus est satis amplus, tum casæ aliquot cum xenodochio ac cœmeterio in gratiam peregrinorum, qui quandoque frigore et inedia illic enecti deficiunt ac pereunt.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

REPAS FUNÈBRES

EN SAVOIE

PAR

Le Chanoine Léon BOUCHAGE

Digitized by Google

Digitized by Google

LES REPAS FUNÈBRES
EN SAVOIE

I

Les Repas funèbres dans les premiers siècles de l'Eglise

L'histoire nous apprend que les chrétiens des premiers siècles, à l'imitation des observances des juifs et des païens, mais avec d'autres intentions, instituèrent des repas fraternels pour célébrer soit les anniversaires des martyrs, soit les mariages, soit les cérémonies funèbres. Les agapes, c'est ainsi qu'on les nommait du grec *agapè*, *amour*, avaient pour but de cimenter l'union entre les membres de la communauté. Elles se tenaient quelquefois dans les édifices sacrés[1]. Elles furent le puissant véhicule qui aida

[1] « Les agapes, dit M. l'abbé Martigny, dans son *Dictionnaire des Antiquités Chrétiennes*, au mot *Agapes*, se célébraient dans trois circonstances principales : 1° à l'occasion des fêtes des martyrs, *agapes natalitiæ* ; 2° à l'occasion des mariages, *agapes connubiales* ; 3° à l'occasion des funérailles, *agapes funerales*. » Le sénateur Pammachius ayant perdu sa femme Pauline, fille de sainte Paule (IV^e^ siècle), lui fit de somptueuses funérailles, et il donna dans la basilique vaticane de Saint-Pierre un repas à tous les pauvres de Rome. Saint Paulin rappelle cette grande agape dans la lettre qu'il écrivit au même sénateur pour le consoler. Voir Mgr Gerbet, *Esquisse de Rome Chrétienne*, ch. IV, *Basiliques Constantiniennes*.

Digitized by Google

et soutint dans une large mesure l'essor du christianisme naissant.

En s'adressant à tous, en leur ouvrant des asiles où ils pussent converser, manger et prier ensemble, l'institution de l'agape répondait à l'éternel besoin du sentiment religieux dans l'homme ; elle lui offrait tout à la fois un objet de tendresse et un sujet de consolation : des frères et des réunions. Pour l'homme de basse condition qui savait que l'Etat n'aime personne et qui n'avait guère de famille, il rencontrait une petite société fondée sur l'affection réciproque, il savait qui aimer et se savait aimé. Pour lui c'était la joie, et la joie c'est souvent la vie, l'effort, le triomphe [1].

Ces assemblées d'abord irréprochables ne tardèrent pas à dégénérer et furent interdites. Saint Ambroise les prohiba dans son diocèse. Lorsque sainte Monique, récemment arrivée à Milan et se disposant à visiter « les mémoires des saints » ou « les mémoires des défunts », s'y rend, selon la coutume d'Afrique, portant dans un panier les provisions de rigueur à manger et à distribuer, « *canistrum cum solemnibus epulis prægustandis atque largiendis* », du vin, du pain, de la bouillie de farine, le portier, *ostiarius*, lui défend d'en rien faire, en lui représentant que l'évêque a proscrit ces pratiques pour cette raison qu'elles donnaient occasion à des intempérances et qu'elles ressemblaient trop aux *parentalia* des païens : « *... quia illa quasi parentalia sup rstitioni gentilium essent simillima* » [2].

Saint Augustin, disciple de saint Ambroise, revenu d'Italie en Afrique, travailla plus que personne à purifier son pays,

[1] Dom Cabrol, *Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne et de Liturgie : Agape.*

[2] *Confess.*, VI. 2.

Digitized by Google

esclave de l'ivrognerie, de la plaie des beuveries et des festins déréglés qui se produisaient dans les cimetières [1]. En 392, étant simple prêtre, il en écrit à Aurélien, évêque de Carthage, pour lui dénoncer ces excès [2], *istæ in cœmeteriis ebrietates et luxuriosa convivia*, le pressant de couper court à l'abus, en supprimant cet usage qui, dit-il, « dans l'Italie presque entière et dans toutes les églises transmarines, peu s'en faut, ou bien n'a jamais été admis, ou bien a été supprimé par le zèle des évêques. » On ne peut tolérer, en effet, que les cimetières, la tombe des martyrs, des lieux sanctifiés par la prière et les saints mystères, soient choisis pour de semblables intempérances : « *Saltem de sanctorum corporum sepulcris, saltem de locis sacramentorum, de domibus orationum, tantum dedecus arceatur* » [3].

Ce fut à son instigation, affirment les Bénédictins éditeurs de ses Œuvres, que le Concile d'Hippone de 393, canon 31e, et que le Concile de Carthage de 397, canon 30e, « défendirent aux évêques et aux clercs de manger dans les églises, si ce n'est en passant et par la nécessité des voyages, ordonnant d'empêcher, autant qu'il se pourrait, les peuples d'y manger aussi ». *Ut nulli episcopi vel clerici in ecclesia conviventur nisi forte transeuntes hospi-*

[1] On boit non moins copieusement sur la tombe des martyrs. Cf. Pseudo-Cyprian, *De duplici martyrio*, 25 : « Temulentia adeo communis est in Africa nostra, ut propemodum non habeant pro crimine. Annon videmus ad martyrum memorias christianum a christiano cogi ad ebrietatem ? » Augustin, *Contra Faust. manich.*, xx, 21 : « Qui se in memoriis martyrum inebriant, quomodo a nobis approbari possunt ? »

[2] *Epistol.*, xxii.

[3] Cf. Pierre Battifol, *Etudes d'histoire et de théologie positive : agape ;* p. 301 et suiv. Paris, 1902.

Digitized by Google

tiorum necessitate illic reficiant ; populi etiam ab hujusmodi conviviis, quantum fieri potest, prohibeantur [1].

Malgré les ordonnances épiscopales et les canons des Conciles, la coutume ne disparut pas complètement. Elle s'introduisit même dans les chrétientés nouvelles, en se pliant aux exigences canoniques et aux règles de la sobriété.

La Savoie ne demeura pas étrangère à cet usage. Il est même très probable qu'elle l'accueillit dès les premiers jours de sa conversion au christianisme : et cela d'autant plus volontiers qu'elle voyait dans cette pratique de l'Eglise une continuation, dégagée de toute croyance superstitieuse, de son culte traditionnel pour les morts [2].

Sur ce sujet, j'ai réuni un petit paquet de notes. Tout incomplètes qu'elles soient, je les crois suffisantes pour démontrer historiquement que les Repas funèbres en Savoie remontent à la plus haute antiquité, et qu'il en reste encore aujourd'hui, dans plusieurs localités, des vestiges bien vivants.

II

Les Repas funèbres en Savoie aux XII[e] et XIII[e] siècles

C'est par les XII[e] et XIII[e] siècles que s'ouvre la série de mes preuves, et le premier témoignage que j'ai à produire

[1] ENCYCLOPÉDIE THÉOLOGIQUE DE MIGNE, *Dictionnaire des Conciles*, t. XIII. — *Carthage, 397*, col. 480.

[2] Voir le savant ouvrage de M. l'abbé BURLET, professeur au Grand-Séminaire de Chambéry : *La Savoie avant le Christianisme*, p. 256.

Digitized by Google

est celui de M. Léon Menabrea, dont le nom fait autorité. D'après l'auteur des *Origines Féodales dans les Alpes Occidentales*, les clauses testamentaires fixant une somme d'argent pour le repas qui suivra les funérailles du testateur, ainsi que le nombre et la qualité des personnes qui seront invitées, ne sont pas rares dans les parchemins du moyen-âge. On en vint même à fonder en faveur des communautés religieuses des repas pour les services d'anniversaire. Le nom de pitances, *pitanciæ* [1], qu'on leur donnait, en caractérisait la frugalité. Ils étaient constamment précédés et suivis de prières pour les fondateurs [2]. « Ces legs devinrent très fréquents aux XII^e^ et XIII^e^ siècles. Les testaments des comtes, des prélats, des riches bourgeois en contenaient presque toujours » [3].

A *Moûtiers*, continue le même auteur, les *pitances* étaient nombreuses au commencement du XIII^e^ siècle. Elles occasionnèrent d'assez longs débats entre les chanoines de la Cathédrale et le chapelain de l'église de Sainte-Marie à Moûtiers, chacune des parties prétendant y avoir des droits exclusifs.

L'archevêque de Tarentaise Herluin, appelé à régler le différend, stipule, dans la transaction de 1227, qu'il sera permis aux habitants de Moûtiers et à ceux qui y décèderont, de faire des legs en faveur du chapelain de Sainte-Marie pour des pitances, à condition que la somme laissée à cet effet ne dépassera pas deux sols. Que si la somme est

[1] De *picta*, pite, sorte de petite monnaie, représentant la valeur d'une portion, *pictancia*, de moine : « *Pictantia*, portio monachica in esculentis ad valorem unius *pictæ*; lautior pulmentis quæ ex oleribus erant, cum pictanciæ essent de piscibus, et hujusmodi ». Du Cange.

[2] Léon Menabrea, *Des Origines Féodales*, ch. XV, p. 528.

[3] Léon Menabrea, *L'Abbaye d'Aulps*, p. 26.

Digitized by Google

supérieure, le chapelain sera tenu de partager le surplus avec le Chapitre de la Cathédrale [1].

D'ailleurs, les archevêques de Tarentaise autorisaient ces fondations de leur exemple. Par son testament de 1270, Rodolphe Ier léguait à la maison du Mont-Joux, ou prévôté du Grand-Saint-Bernard, dix sols viennois destinés à une pitance à faire chaque année à l'anniversaire de sa mort : « *pro unâ pitanciâ singulis annis faciendâ tempore obitus nostri* » [2].

Pierre III, successeur et neveu de Rodolphe Ier, par son testament de 1283, ordonne au Sacristain de sa Cathédrale de faire célébrer chaque année, au jour anniversaire de sa mort, un service pour lui, et un autre pour les archevêques ses prédécesseurs, avec l'obligation dans chacun de ces anniversaires de servir dans le réfectoire un repas solennel auquel il inviterait les autres chanoines, les religieux, le clergé de Moûtiers, et tout ecclésiastique venu à ces cérémonies par motif de dévotion. Il ajoute qu'après chacun de ces repas, le Sacristain devra faire distribuer aux pauvres, le jour de son anniversaire, deux sextiers de seigle, et un seulement aux anniversaires de ses prédécesseurs [3].

III

Au XIVe siècle

A Rumilly, le 20 juin 1330, la Jourdaine dite Chatagni passe une transaction avec le prieur de Notre-Dame de

[1] Besson, *Mémoires pour l'histoire ecclésiastique*... preuves, n° 50.
[2] Besson, *Mémoires*..., preuves, n° 63.
[3] Besson, *Mémoires*..., preuves, n° 66.

Digitized by Google

l'Aumône, Hugues de Duing, pour régler les conditions de son anniversaire à célébrer dans cette chapelle. Y assisteront onze chapelains et onze clercs du Chapitre de l'église paroissiale. Le prieur de l'Aumône devra donner à diner à tous d'une façon honnête et décente, avec deux plats, du bon vin et du bon pain. Chaque prêtre recevra en outre trois deniers genevois, et chaque clerc, un. On distribuera aux pauvres le pain d'une coupe de seigle [1].

En Faucigny, 18 mai 1392, Etienne Mestral, de Faucigny, moine et sacristain de Contamine, fonde à perpétuité en faveur de Mre Berthet, curé de Faucigny, et de ses successeurs, un anniversaire à célébrer le jeudi après la Saint-Jean-Baptiste de chaque année pour le repos de son âme et de ses prédécesseurs. L'acte passé par le notaire Pierre Sersonay, de Faucigny, stipule l'obligation pour le curé d'appeler au service un prêtre assistant auquel il donnera 12 deniers et le diner : « *Vocato secum uno sacerdote cui dare teneatur duodecim denarios et prandium* » [2].

IV

Au XVe siècle

Dans son testament de 1426, Aimon I de Chissé, né à Sallanches, mort évêque de Grenoble, règle que 24 pauvres vêtus de blanc devront assister à ses funérailles, tenant chacun dans sa main *unum cereum ponderis unius*

[1] Fr. Mugnier, *Fondations pieuses... de Rumilly*, p. 42.
[2] P. Fr. Bouchage, *Le Prieuré de Contamine-sur-Arve*, p. 307.

Digitized by Google

libre ; on leur donnera à dîner, et un gros de monnaie courante à chacun [1].

Au XV^e^ siècle, l'usage est devenu si général, et peut-être aussi les abus, que les repas funèbres sont l'objet d'une réglementation spéciale dans le fameux Code du duc Amédée VIII, connu sous le nom de *Statuta Sabaudiæ* et promulgué en 1430 [2]. En vertu de ces décrets, livre V, chapitres 33, 34, 35, 36, 37, toute superfluité était interdite aux sépultures : dans les invitations, dans les exhibitions d'armes, d'insignes, de chevaux, dans le luminaire, et dans les repas. Sur ce dernier point, voici comment les choses étaient réglées.

Dans les repas qui suivent les sépultures des barons — c'étaient alors les hauts et puissants seigneurs, les premiers dignitaires après le Duc [3] — il n'y aura, aux tables des prélats, autres grands personnages et nobles, que deux services bornés chacun à deux plats ; aux tables des invités d'un rang inférieur, un seul service en deux séances [4].

[1] L'abbé Charles Bellet, *Notice historique sur Aimon I de Chissé, évêque de Grenoble, de 1388 à 1427*.

[2] *Decreta seu Statuta Vetera Sabaudiæ*, publiés pour la première fois, à Chambéry, le 17 juin 1430.

[3] Voir dans les *Statuta Sabaudiæ*, liv. V, ch. XXXVIII, les diverses conditions requises pour avoir droit au titre de Baron.

[4] *De Sepulturis Baronum*. « In prandiis ipsarum sepulturarum non apponantur mensis prœlatorum et aliorum magnatum et nobilium fercula ultra duo dupla. Mensis vero aliorum inferiorum ultra fercula simplicia in duabus assisis. » Cap. XXXIIII.

Les locutions *fercula duo dupla, — fercula simplicia in duabus assisis, — de uno ferculo duplo moderato ad unam assisam*, m'ont paru difficiles à comprendre d'une façon bien précise. J'ai cherché à me rapprocher le plus possible de la vérité. De Verneilh, qui esquive une partie de la difficulté, traduit *fercula duo dupla, duo fercula simplicia* par *deux plats renforcés*, et *deux plats moins renforcés*. (*Statistique, Département du Mont-Blanc*, p. 292.)

Digitized by Google

Aux repas pour les bannerets et les vassaux chevaliers ou écuyers, même règle que pour les barons, en tenant compte de la situation de chacun [1].

A toutes les autres sépultures, un seul service à deux plats modérés et une séance [2].

Les contraventions étaient punies d'une amende.

Rappelons cette particularité qu'il était défendu de convoquer aux sépultures soit les femmes, soit les particuliers, à l'exception des parents consanguins du défunt en ligne directe descendante jusqu'au 3me degré, de ses serviteurs et de ses sujets [3].

Quant aux prêtres et aux pauvres, à l'imitation de ce que pratiquait le Duc pour les membres de sa Maison, celui qui commandait les obsèques était engagé à les inviter en tel nombre qui lui plaisait, afin de multiplier les messes et les aumônes à l'intention du défunt [4].

Affermie par cette législation sévère mais sage, la

[1] *De Sepulturis banneretorum.* « In servitiis mensarum... ii qui faciunt hujusmodi sepulturas ea quæ statuta sunt circa sepulturas baronum secundum status et gradus eorum insequentur. (Cap XXXV.)

De Sepulturis valvasorum. « In sepulturis valvasorum seu militum sive scutiferorum nullus transgrediatur regulam statutam circa sepulturas banneretorum. » (Cap. XXXVI.)

[2 et 3] *De Sepulturis omnium aliorum inferiorum.* « De sepulturis omnium aliorum inferiorum cujusque status fuerint non offerentur equi, arma vel alia quæcumque insignia, nec ibi convocabuntur mulieres nec viri singulares, nisi consanguinei descendentes in gradibus supradictis.

« Sacerdotes vero et pauperes ibidem decet convocari arbitrio facientis sepulturam. In prandiis vero dictarum sepulturarum non servietur nisi de uno ferculo duplo moderato ad unam assisam. » (Cap. XXXVII.)

[4] « Copiam vero sacerdotum pro missis celebrandis et pauperum pro eleemosynis eis faciendis ibidem decebit convocari. » (Cap. XXXIII.)

Digitized by Google

coutume s'enracine de plus en plus dans les mœurs publiques et nous allons la voir traverser les siècles suivants, continuant jusqu'à nos jours d'étendre ses branches dans toutes les provinces de la Savoie.

V

Au XVI[e] siècle

En Faucigny, Jean de Roche, de Magland, par son testament du 30 septembre 1531, décide que le jour de son enterrement, selon l'usage, les nobles des environs seront invités à un repas digne de leur qualité : *ipsis dari prandium honorificé*[1].

A Beaufort, le 15 mai de l'an 1539, Egrège *(Egregius vir)* Louis Vibert dicte son testament à Oudenard, notaire... Il veut que tous les prêtres attachés à l'église paroissiale de Saint-Maxime de Beaufort soient convoqués à sa sépulture pour célébrer des messes et autres offices. Outre les droits du curé ou de son vicaire, l'héritier donnera à chaque prêtre deux deniers gros, sans compter *le pain et le dîner*[2].

En Maurienne, les testaments sont pleins de révélations aussi instructives qu'intéressantes. Ce petit peuple possède la vraie fraternité. Pour lui qui vit des lumières du

[1] Note de M. Max Bruchet, archiviste. (Archives de la Haute-Savoie, E 78.)

[2] Note de M. le chanoine Coutem, curé-archiprêtre de Bozel. (Archives de M. Joly, curé de Brides-les-Bains.)

Digitized by Google

christianisme, la mort n'est pas un sombre épouvantail. Elle est l'occasion d'une suprême cérémonie où se rencontrent, autour d'un cercueil surmonté du signe de la rédemption et de la résurrection, toutes les classes sociales pour honorer le défunt, prier pour son âme, et recevoir le dernier témoignage de sa foi et de sa générosité. L'office de l'église et du cimetière est toujours suivi d'un dîner, renvoyé quelquefois à la fin de la neuvaine[1], et qui se répète ordinairement à l'anniversaire. A ces repas sont invités les parents, les amis, les voisins, ceux qui ont creusé la fosse, ceux qui ont porté le corps en terre, les prêtres qui ont assisté aux funérailles. Les pauvres ne sont pas dédaignés et repoussés. Ils ont aussi leur part, et très large.

Claude Constantin, par son testament de 1561, veut à la fin de la neuvaine « estre faict ung disner honnestement selon sa faculté à ses voisins et à ceulx qui luy feront honneur pour le porter tumuler »[2].

— Pierre de la Balme (22 novembre 1595) ordonne que le jour de sa sépulture et le jour anniversaire, Humbert de la Balme, son fils, donne à dîner aux treize prêtres qui auront accompagné son convoi, et à un certain nombre de ses parents, amis et voisins[3].

— Noble Jean-François du Pont, citoyen de Saint-Jean de Maurienne, par son testament de 1535, 10 janvier, veut que, « dans l'an du décès, on fera le repas et l'aumône appelés *sepvellement*, selon la coutume des personnes de sa condition. Le *sepvellement* sera précédé d'une grand'-

[1] La neuvaine commençait le lendemain de la sépulture. Il y avait chaque jour au moins une messe.

[2] Truchet, *Saint-Jean de Maurienne au XVI^e siècle*.

[3] *Idem*.

Digitized by Google

messe dans chacune des trois églises, et d'autant de messes basses que l'on trouvera, à Saint-Jean, de prêtres disponibles. On habillera aussi, pour ce jour-là, trente-six pauvres « *choisis parmi les plus pieux* »; ils assisteront à ces messes et porteront un cierge de deux livres. Tous les pauvres qui se présenteront recevront une aumône de pain, de vin et de viande, ou, si c'est jour de jeûne, d'autre chose d'égale valeur »[1].

Une clause assez fréquente dans les testaments de ce temps porte que, le jeudi-saint, après la sépulture, les héritiers donneront à dîner à « trente pauvres de Nostre-Seigneur Jésus-Christ »[2].

Le 21 décembre 1537, noble Pierre Dom, fils à feu noble François Dom, de la paroisse de Saint-Martin-la-Porte, habitant Saint-Michel, fait son testament. Il veut qu'on appelle à ses funérailles « treize pauvres de Jésus-Christ. A chacun d'eux il lègue une veste avec capuce, des culottes de gros drap blanc du pays et une paire de sabots; ils seront nourris à ses frais pendant la neuvaine. Après la sépulture, ses héritiers donneront un repas aux treize pauvres susdits, aux parents et amis du testateur, et à tous ceux qu'il leur plaira d'inviter. Le jour de « son sépliment », qui sera le premier jour de la Fête-Dieu après son décès, on distribuera dans toutes les familles de Saint-Michel, composée de plus de quatre personnes, une livre de pain de seigle par tête, et pour toute la maison, quatre livres de viande de bœuf ou de brebis « bonne et suffisamment cuite », avec la soupe, et « un pot de vin pur, bon et franc ». Les familles de moins de quatre membres recevront, par personne, une livre de pain de seigle, une

[1] Truchet, *Récits Mauriennais*, 2e sér., p. 54.
[2] *Idem*, p. 363.

Digitized by Google

livre de viande et un cruchon de vin. « Les héritiers ne seront pas tenus de porter ces aumônes à domicile ; ils ne les délivreront qu'à ceux qui se présenteront »[1].

Enfin, pour terminer cet exposé des repas funèbres en Maurienne au XVIe siècle, voici un document très curieux que j'emprunte encore au savant et regretté chanoine Truchet. Il y est question de quelques dispositions testamentaires de Me Michel Marchand, notaire à Bessans (1589) : « *Item*, je veulx ma fosse estre faicte par mon cousin Jehan Marchand et Pierre Boniface, aulx queulx je veulx estre ballié à l'ung mon chapeau et à l'aultre mes escarpins ou bottes et leur dîner. *Item*, si je meurs d'hiver je veulx estre mis en une caisse, et si je meurs d'esté, je n'en veulx point. *Item*, je veulx que tous les clercs et praticiens du dict Bessans soient appellés à mon sepvellement, aulx queulx je veulx estre donné leur souffizant disner. *Item*, je ordonne que ayant disné, avant dire grâces, ils disent les versets vulgairement appellés *Languentibus in purgatorio* à la mode de France, et après grâces et au sortir de ma maison qu'il leur soyt ballié à chescung une plume »[2].

VI

Aux XVIIe et XVIIIe siècles

Pour les XVIIe et XVIIIe siècles, les notes que j'ai rencontrées concernent le Chablais et la vallée de Beaufort.

[1] Note de M. l'abbé A. Gros, vice-président de la Société d'histoire et d'archéologie de Saint-Jean de Maurienne.

[2] Truchet, *Récits Mauriennais*, 1re sér., p. 311.

Digitized by Google

En Chablais, 1666, dans le compte de tutelle des pupilles Danel présenté par maitre Avril, châtelain d'Abondance, on lit : « Payé 35 florins à l'hôte de l'enseigne de l'*Ecu de Savoie* à Evian pour les despens faicts tant au souper que le diner du lendemain pour les assistants à l'enterrement et deuil de maitre Danel »[1].

A Beaufort, en 1634, dans le testament de la Myaz Gachet, du Bersend, veuve de Pierre Brun dit Magarroz (Jacques Bouchage, de Beaufort, notaire) : « *Item* qu'au jour de sa sépulture la dite testatrice veut, commande et ordonne être donné à diner à ses parents, affins, et voisins, même à ceux qui accompagneront son dict corps le portant en sépulture pour un past honnêtement selon la portée de ses biens et l'aumône aux pauvres aussy honêtement ».

A Beaufort, dans le testament (14 janvier 1675, Pierre Duc notaire) de « la Catherine à feu Jean Mattel, du village du Mont, vesve en premier lict de Bartholomé fils d'Humbert Vibert Bayon, de Beauboys, et à présent femme d'André fils de Claude Tissot l'ayné, de Boudin, paroisse de Beaufort : « *Item* veult et ordonne estre donné le dict jour de sa sépulture, à disné à ses parents et voysins et à ceulx qui porteront son corps ensepvellir et donner l'aulmosne aux pauvres de Dieu venantz et affluantz à la maison ou elle décédera, le tout selon la faculté de ses moyens et à la disposition du dict André Tissot son mary auquel elle donne charge de ce faire ».

A Beaufort encore, en 1718, le testament d'honorable Hyacinthe Molliet Claudet, de Dommellin, paroisse de Beaufort, 23 février (Michel Blanc notaire), ordonne également une aumône et un diner : « De plus veut être priés

[1] Note de M. Max Bruchet, archiviste de la Haute-Savoie. (Archives de la Haute-Savoie, E 41.)

Digitized by Google

ses plus proches parents, affins et voisins pour accompagner son corps à la sépulture, auxquels il veut être baillé à diner honêtement suivant la coutume du lieu »[1].

VII

Au XIX[e] siècle

Dans sa *Statistique du Département du Mont-Blanc*, publication des premières années du XIX[e] siècle, M. de Verneilh, ancien préfet de ce département, — dont une saine critique n'admet pas cependant toutes les assertions en fait de *croyances populaires* — écrit à propos des Sépultures : « Les deux plus proches voisins du défunt creusent la fosse ; quatre autres sont chargés de le transporter au lieu de la sépulture ; les parents et les voisins assistent à cette cérémonie ; elle est terminée au retour par un repas où l'on vide quelques tasses à la mémoire de l'inhumé et à la santé de ceux qui *ont fait la terre* »[2].

Il faut croire que les *quelques tasses* que l'on vidait, au temps de l'ancien préfet du Mont-Blanc, furent remplacées plus tard par des vases d'une capacité supérieure : car, dès la restauration des diocèses de Savoie, je vois l'épiscopat s'élever, au nom de la tempérance et des égards dus au deuil des familles, contre les repas funèbres. Ajoutons que, de l'aveu de M. de Verneilh, la Révolution avait considéra-

[1] Archives de Beaufort.

[2] *Statistique du Département du Mont-Blanc ;* Paris, M.DCCC.VII, ch. II : Population, Caractère, Mœurs et Usages, pages 295 et 296.

Digitized by Google

blement altéré l'esprit public [1]. La discordance des idées avait produit celle des sentiments. Le voisin n'est plus l'ami sûr. Au lieu de consoler, sa présence au foyer éprouvé n'est souvent qu'une gêne d'autant plus odieuse qu'elle y impose des dépenses. Dès lors, ne soyons pas surpris d'entendre l'Eglise, l'éternelle gardienne des mœurs et des convenances sociales, demander, par l'organe de ses évêques, la suppression d'un usage qu'elle avait approuvé ou toléré dans des temps plus chrétiens.

C'est Mgr de Thiollaz, évêque d'Annecy, qui, dans ses *Constitutions*, imprimées en 1828, s'adressant aux curés, leur dit : « Nous recommandons très spécialement à tous Curés et Recteurs de n'épargner ni soins ni représentations pour faire cesser l'abus introduit en plusieurs paroisses de faire, à l'occasion des sépultures, de grands repas qui, non seulement sont très à charge à des personnes affligées, mais encore où la tempérance n'est pas exactement gardée » [2].

[1] *Statistique...*, p. 286.

[2] La teneur de ce paragraphe a été empruntée *de verbo ad verbum* aux *Constitutions* de Mgr Biord, évêque de Genève, imprimées en 1773, p. 49 ; comme les *Constitutions* de 1672, p. 30, reproduisaient le texte suivant du volume des *Constitutions et Instructions Synodales de saint François de Sales, Evêque et Prince de Genève, mises en ordre et augmentées par Monseigneur Jean d'Arenthon d'Alex, son successeur dans le même évêché*, imprimé à Lyon chez Jean-Baptiste de Ville en 1668, au chap. II *Des Sépultures et Funérailles*, p. 33, dans lequel nous paraît implicitement renfermée la condamnation des excès aux Repas funèbres : « Les corps des Chrétiens qui ont été purifiés par les eaux du Baptême, oints par l'onction de la Confirmation et sanctifiés par l'attouchement du Corps du Fils de Dieu en l'Eucharistie, méritent bien sans doute d'être respectés comme il a toujours été pratiqué dans l'Eglise, mais le temps corrompant toutes choses, du respect que l'on doit aux corps des fidèles, on a passé à des excès que Nous ordonnons à nos Ecclésiastiques de retrancher ». Note de M. Rebord, supérieur du Grand-Séminaire d'Annecy.

Digitized by Google

C'est Mgr Billiet qui, dans les deux diocèses qu'il dirigea successivement, Maurienne et Chambéry, donne les mêmes ordres : « Par leurs exhortations, les pasteurs tâcheront de supprimer entièrement les repas des funérailles dans les endroits où cet usage existe encore »[1].

C'est Mgr Rochaix, évêque de Tarentaise, qui reproduit les mêmes recommandations : « Nous recommandons expressément aux pasteurs d'employer tout leur zèle pour faire cesser l'abus introduit dans quelques paroisses de notre diocèse de donner, à l'occasion de la sépulture des chefs de famille, des repas qui non seulement sont à charge à des personnes déjà plongées dans l'affliction, mais encore où les règles de la tempérence ne sont pas toujours observées. En faisant connaître à leurs paroissiens nos intentions à cet égard, ils auront soin de leur rappeler que ce ne sont pas des dépenses superflues ni les pompes funèbres qui procurent du soulagement aux défunts, mais la prière, l'aumône et l'exactitude à accomplir leurs dernières volontés »[2].

Ces mesures de l'autorité ecclésiastique ne pouvaient manquer d'obtenir leur effet. Progressivement, quoique lentement, la coutume autrefois générale disparaît en Savoie. Il en reste cependant des vestiges un peu partout.

A Chambéry, depuis longtemps il n'y a plus de repas funèbres proprement dits. Toutefois, il n'est pas rare, entre gens du peuple, d'entendre des amis s'adresser gaîment cette recommandation : « Dis donc, quand tu voudras casser ta pipe (*mourir*), aie puis soin de laisser une pièce de

[1] Mgr Billiet, *Constitutions du diocèse de Maurienne*, p. 44 ; Chambéry, 1830. — *Constitutions du diocèse de Chambéry*, p. 69 ; Chambéry, 1842.

[2] Chap. iv. *Des Sépultures*, X, p. 17.

Digitized by Google

cent sous pour qu'après l'avoir accompagné, on puisse manger le *diau* et boire un *jovelot* de vin blanc ». De fait, dans la classe ouvrière, assez communément, au sortir du cimetière, les proches parents et les bons amis entrent au restaurant du coin pour casser une croute, assaisonnée d'une saucisse et d'un verre de vin blanc [1].

A Albiez-le-Jeune (Maurienne), on invite au repas des funérailles, les parents, les filleuls du défunt, les porteurs et les fossoyeurs. Il y a quelques années, du moins, l'usage était encore de n'y pas servir de viande [2].

A Beaufort, et dans toute la vallée, à Arèches, à Hauteluce, au Villard et à Queige, les repas funèbres se donnent le jour de la sépulture au retour du cimetière, puis à l'issue des services dits de neuvaine et d'anniversaire. La famille du défunt en est presque toujours absente. Elle y est représentée par un de ses membres, chargé de présider, de remercier et de payer. Y sont convoqués par celui-ci, communément les parents, les conducteurs du deuil, les porteurs de la bière et des coins, les employés des confréries, les amis, les assistants étrangers à la paroisse, et, quand ce sont des funérailles de marque, les chantres, même les petits clergeons, parfois tout le monde. L'invitation est d'autant plus considérable que la famille en deuil est plus importante par ses relations commerciales, comme c'est le

[1] Note de M. Perpéchon, bibliothécaire de la Bibliothèque municipale de Chambéry.

A Paris, dans certaines classes de la société, on mange ou le fromage traditionnel, ou le lapin des morts dans les guinguettes qu'on trouve aux abords des cimetières (Larousse). Il y a quelques années, on pouvait lire, sur l'une de celles qui avoisinent le Père-Lachaise, l'enseigne bien suggestive de : *A la consolation*.

[2] Note de M. l'abbé A. Gorré, professeur au Petit-Séminaire de Saint-Jean de Maurienne, originaire de cette paroisse.

Digitized by Google

cas pour les montagnards : on appelle de ce nom ceux qui exploitent les pâturages des montagnes, pendant la saison de l'inalpage, par l'élevage du bétail et la fabrication des fromages gruyère qui constituent la principale richesse du pays. Les convives sont conduits à l'auberge ou au café. Quand l'héritier veut favoriser plusieurs débitants, il partage ses invités entre deux restaurants, ou encore il réunit les femmes dans l'un, et les hommes dans un autre.

La sobriété, la décence et la brièveté distinguent ces agapes [1]. Du pain, du fromage et du vin en forment le menu ordinaire ; quelquefois on y ajoute un plat. Les femmes, les jeunes filles et les enfants s'asseoient généralement à une table séparée : on leur sert plutôt une rioute (petite pâtisserie du pays) avec du café, ou, sur demande, un verre de vin chaud sucré. La réfection est prise vivement : une demi-heure, exceptionnellement une heure suffit. Car il faut rentrer, le logis est loin, et la besogne y est en souffrance. La dépense varie entre trente

[1] Ces agapes me rappellent celles des premiers chrétiens auxquelles Tertullien donnait le nom de *xerophagia, manducation de choses sèches.* Le poète latin Prudence, *Aurelius Prudentius Clemens* (IV^e^ siècle), a chanté les *xerophagia* (légumes, fromage, lait, miel et fruits) dans la poésie Cathem. hymn. III, 61, qui débute par la strophe suivante :

Sint fera gentibus indomitis
Prandia de nece quadrupedum :
Nos oleris coma, nos siliqua
Fœta legumine multimodo
Paverit innocuis epulis.

« Aux nations indomptées, — De cruels repas de la chair des quadrupèdes : — A nous les herbages, la gousse grosse de grains nombreux — Nous repait de mets innocents ».

Digitized by Google

et cinquante centimes par tête. A Queige, le service est plus copieux [1].

En Tarentaise, mêmes pratiques ou à peu près. Dans la vallée de la Haute-Isère, on m'a signalé entre autres localités, Aime, Tessens, Longefoy, Montgirod, La Côte-d'Aime et Mâcot.

« *A Sainte-Foy*, m'écrit M. le Vicaire général Borrel, président de l'Académie de la Val d'Isère, originaire de cette paroisse [2], quand il meurt quelqu'un (à moins qu'il s'agisse d'un enfant au berceau), les parents du défunt portent dans toutes les familles du village, riches ou pauvres sans distinction, une grande écuellée de sel, environ un kilog. On porte ce sel même aux familles avec lesquelles les rapports sont tendus... ; le refuser constitue une injure grave et suppose une haine profonde. Ce sel ne doit pas servir à l'alimentation du bétail : il est réservé pour la table. La cuisinière dit un *Requiem* [3] pour le défunt, chaque fois qu'elle en prend pour l'assaisonnement des mets. Pour demeurer dans la stricte vérité, le *Requiem*, depuis quelque temps, est souvent omis.

« Au retour de la sépulture, on donne un repas, auquel prennent place les parents, les porteurs du corps au cimetière, les amis, les voisins, etc. Le principal du menu consiste en une soupe de pois et un plat de riz. Les pauvres viennent nombreux, et on leur sert à la porte de la soupe de pois.

[1] Notes de MM. Frison chanoine-trésorier du diocèse de Tarentaise, Joly curé de Brides-les-Bains, tous deux originaires de Beaufort, et Jacques Bochet négociant et propriétaire du *Café du Commerce*, à Beaufort.

[2] Lettre du 17 octobre 1904.

[3] *Requiem æternam dona ei, Domine :* Seigneur, accordez-lui le repos éternel. (Liturgie des Défunts.)

Digitized by Google

« Voilà ce dont j'ai été témoin souvent dans ma jeunesse. Mais tout s'en va peu à peu. Actuellement, l'usage se répand de payer les porteurs, et de ne pas les inviter. La traditionnelle soupe de pois est remplacée par le bouillon. On sert de la viande, on boit du vin. Les seuls invités sont les proches parents et les bons voisins.

« A la sépulture d'un enfant au berceau, d'un *angelet*, pour employer la locution locale, le père et la mère assistent en grande toilette ; la mère est parée de ses plus beaux mouchoirs, les cloches sont en carillon : on fête l'entrée d'un ange en paradis ».

VIII

Après une Messe mortuaire à Séez et le dessin du peintre Favre

(1886)

Dans la paroisse voisine, à Séez, les repas funèbres se pratiquaient, il y a quelque vingt ans, avec un pittoresque qui a tenté le crayon d'un artiste, crayon dont je vais m'aider pour en esquisser la physionomie, et animer de la couleur locale les renseignements que j'ai recueillis [1]. D'abord, un mot de la localité et de l'artiste.

Séez, patrie d'Arpin surnommé le terrible Savoyard et du député Carquet, est une petite bourgade de la Haute-Tarentaise située à 30 kilomètres de Moûtiers, son chef-lieu d'arrondissement, et à 3 kilomètres du Bourg-Saint-Maurice,

[1] Notes de MM. Favre Antonin maire de Séez, Chenu curé de Séez, Péronnier ancien vicaire de Séez, Bochet curé-archiprêtre de Sainte-Foy.

Digitized by Google

son chef-lieu de canton. Elle est bâtie au pied du col du Petit-Saint-Bernard, sur un plateau élevé de 904 m. au-dessus du niveau de la mer, à la jonction de six gorges ou vallées, circonstance qui lui valut, au dire de certains étymologistes, son nom latin de *Sextum*.

Sur son territoire passait autrefois la voie romaine allant de Milan à Vienne, capitale de l'Allobrogie.

L'atmosphère, sans cesse fouettée par la tourmente, y est très pure. La population, répartie dans cinq grands villages, était, il y a une cinquantaine d'années, de 1.500 habitants ; elle est réduite aujourd'hui à 1.200. Les hommes et les femmes y sont généralement de taille bien prise, avec un front large et un regard intelligent.

L'église de Séez est de très ancienne fondation. D'après le chanoine C.-A. Ducis, elle aurait été dédiée à *Saint-Pierre ès liens* en souvenir du passage du chef des Apôtres dans la vallée d'Aoste et des disciples envoyés par celui-ci vers l'Alpe graie (Petit-Saint-Bernard) pour y annoncer l'Evangile [1].

L'artiste, Favre Joseph-Siméon, fils d'Etienne, est né à Aoste en Italie. Se sentant une vocation artistique, il délaissa la rude profession paternelle, la tannerie, pour étudier la peinture et la musique. Il visita la France, plus spécialement le Nord, recueillant partout, avec des documents sur les costumes locaux, les complaintes propres à chaque province. Ramené dans notre département par la nostalgie des Alpes graies, vers 1884, il se fixa à Séez, où il mourut tragiquement le 14 ou le 15 juin 1899, âgé seulement de 40 ans.

Essentiellement personnel et dédaigneux de la fortune qui lui aurait certainement accordé ses faveurs s'il avait

[1] C.-A. Ducis, *Saint Maurice et la Légion Thébéenne*, p. 165.

Digitized by Google

consenti à lui faire un brin de cour, Favre travaillait à ses heures. Il cultiva le portrait à l'huile, de préférence au crayon, et ne dédaigna pas la caricature.

En arrivant dans sa nouvelle résidence, il ne manqua pas d'être vivement piqué par le spectacle des repas funèbres qu'il eut maintes fois l'occasion d'observer. Et, deux ans après, il traduisait ses impressions dans une charge, composition pleine d'humour et de mouvement qu'il intitula : *Après une messe mortuaire à Séez*[1].

Le dessin porte la date de 1886. Il est à l'encre de chine, sur un gros carton gris, de ceux qu'emploient les encadreurs, mesurant 76 centimètres de hauteur sur 58 de large. Il est accompagné d'une légende explicative du même auteur écrite à la mine de plomb. J'en suis devenu le possesseur, grâce à la générosité de M. l'abbé Péronnier, ancien vicaire de Séez, à qui M. Favre l'avait gracieusement offert. Et c'est les yeux sur le croquis même de l'artiste que je vais commencer ma relation par la description du lieu et de l'entrée au banquet.

La messe mortuaire étant donc finie, le chef de la famille en deuil sort le premier. Il va commander la collation funèbre qu'il veut offrir à ceux qui l'ont accompagné dans sa douleur au service de sépulture. Les hommes le suivent, et, peu après, les femmes aussi, tous pour stationner dans la rue et y nouer conversation. C'est à ce moment précis que la scène a été prise. Bien que fortement chargés, à la

[1] Cette composition est aujourd'hui exposée dans le salon des séances de l'Académie de Savoie, à laquelle elle a été donnée par l'auteur de la présente étude. M le chanoine Frutaz, d'Aoste, assure qu'il reste du peintre Favre, à Séez, et particulièrement dans la vallée d'Aoste, de nombreux dessins et caricatures. Peut-être serait-il à propos de dresser une liste raisonnée des plus remarquables.

Digitized by Google

manière de la comédie, les traits ne doivent pas être trop infidèles, au moins dans les grandes lignes, car voici le dessinateur qui l'a composée en observation, sur une galerie, pour en noter les détails.

A l'arrière-plan, se dresse l'église paroissiale avec sa lourde architecture romane. A droite et à gauche, pour lui servir d'avenue, s'alignent deux rangées de maisons aux façades rehaussées d'enseignes commerciales, parmi lesquelles celle-ci, en grandes capitales :

RAYMOND AUGTIN CABARETIER

BILLARD BOULANGER

C'est le gros établissement de l'endroit et c'est là que se prépare le repas attendu. Les invités sont représentés par 33 personnages groupés avec talent, hommes, femmes et enfants. N'oublions pas le clerc qui a précipitamment sonné la dernière volée des glas, ni le fossoyeur qui achèvera tout à l'heure de combler la fosse à moitié béante.

Les hommes y sont en majorité, plusieurs fumant la pipe et les mains aux poches. Ils ont mis leurs plus beaux habits, et ils en ont, voire même achetés à la Belle Jardinière de Paris ou de quelque ville du Midi, centre de l'immigration tarine. S'ils ne sont plus de première fraîcheur en dépit des soins de la bourgeoise qui les tient habituellement serrés dans le vieux coffre des aïeux, s'ils présentent même à certains genoux des pièces bigarrées rapportées avec un art douteux, du moins, et il y aurait injustice à ne pas le reconnaître, plusieurs de ces vêtements constituent entre eux la plus curieuse exhibition de chapeaux, cols de chemise, gilets, redingotes, jaquettes, vestons et pantalons masculins déchus.

Les femmes, contrairement à ce qui se voit dans nos

Digitized by Google

villes populeuses, ont une toilette simple et sévère. Leurs *frontières* si gracieuses disparaissent sous le voile d'un sombre tissu de laine qui retombe en pointe sur le cou. Elles portent le grand deuil du pays : robe noire, mouchoir d'épaules et tablier blanc. Réunies un peu à l'écart, près de l'église, elles causent à demi-voix, jetant des regards furtifs de ci et de là.

Cependant à l'intérieur du cabaret, les préparatifs sont terminés. Le chef de famille a paru sur le seuil de la porte principale. Aussitôt, les commissaires d'agir. Car commissaires il y a. Ce sont des parents ou des amis qui ont accepté de faire entrer les invités. Croyez-moi, leur charge n'est pas une sinécure. Notez qu'il peut y avoir quelquefois, par extraordinaire il est vrai, de 80 à 100 personnes à persuader. Et puis, à la campagne, il est de bon ton de ne pas montrer trop d'empressement, de se faire prier, de céder indéfiniment le pas à plus digne que soi. On prétexte de n'avoir pas le temps, on feint de se retirer, empêché par des travaux urgents. Aussi les pauvres commissaires ne sont pas à une fête. Il leur faut empêcher les départs, vaincre les résistances, héler celui-ci, ramener celui-là, crier, se démener, s'oublier jusqu'à scander de retentissants jurons et finir, à la grande admiration des enfants qui regardent, par pousser durement dans l'auberge tous ces gens qui ne demandent pas mieux que d'y entrer.

Ecoutez-les plutôt variant et soulignant leurs invitations selon la qualité des personnes, et leur degré d'impatience. C'est encore à M. Favre que nous devons leurs paroles saisies sur place et reproduites en légende au bas de sa composition. Et surtout n'oublions pas que le langage prêté à ces braves gens n'est pas moins chargé que leurs attitudes dans le dessin.

Digitized by Google

« Entrez, s'il vous plaît, entrez, entrez.

— Merci, merci !

— Vous direz merci après, entrez d'abord... On vous dit d'entrer, entrez donc !

Bon, voilà qu'ils s'en vont ! Hé ! là-bas ! on ne s'en va pas ! Allons, entrez comme les autres.

Et vous, qu'est-ce que vous faites donc là ?... Ah ! pardon, Monsieur, je ne vous reconnaissais pas : donnez-vous la peine d'entrer.

Mais vous, franchement, vous n'êtes pas raisonnable ! Voilà la huitième fois qu'on vous dit d'entrer. Entrez donc ! Voyons, dépêchez-vous, ne vous faites pas prier plus longtemps.

Et vous, cousine, ne vous en allez pas, entrez !

Baptiste, prends garde que Constant ne s'en aille pas. Il disait qu'il était pressé et qu'il se rendait directement chez lui.

— Ne t'inquiète pas de Constant. Il est déjà à table. Je l'ai vu entrer le premier de tous.

— Et vous autres, encore une fois, entrez dedans, entrez .. Allons, décidément, je vois qu'il faut vous pousser dedans pour vous faire entrer.

— Merci, trop de bonté.

— Approchez là-bas ! De grâce, s'il vous plaît, ne vous le faites pas dire cent fois, entrez... mais entrez donc. Voyons, est-ce qu'il n'y a pas moyen de vous faire entrer, bougre !

Vous voulez sortir, vous ! pourquoi donc ?

— Parce que...

— Allons, allons, pas de prétextes. Rentrez, je vous dis, rentrez, bougre de bougre ! Rentrez.

Baptiste, va rappeler la tante qui s'en va. Arrête aussi le cousin Pierre, et fais-les entrer... Ah ! quelle scie ! »

Digitized by Google

Enfin, tout le monde est entré *dedans*. Ça n'a pas été sans peine, comme vous voyez.

Dans la salle principale, deux longues tables sont dressées, chargées de verres, de pain, de jambon, de fromage, parfois aussi de pâtes ou de riz; l'une est pour les hommes, l'autre pour les femmes, les jeunes filles et les enfants. Après un échange bruyant de témoignages de sympathie, chacun prend place et s'assied. Car on y est pour quelque temps : une heure, deux heures, surtout si l'on tient au défunt par des liens de proche parenté.

Bientôt deux commissaires des plus alertes, des plus dégourdis comme on dit dans le pays, circulent le long des tables pour servir, aux hommes soit du vin, du cidre, soit de la *dure* ou du trois-six, aux femmes du vin blanc ou, à leur choix, de la *douce* (eau-de-vie de genièvre du Petit-Saint-Bernard). Les causeries générales ne s'interrompent pas pour autant. Au contraire, elles redoublent d'élan.

On parle de tout, d'abord du curé qui s'est trop pressé pour commencer la messe — entre autres qualités il a celle d'une rigoureuse exactitude — ; on cause des affaires de la commune, de politique, de commerce, bestiaux, fromages, peaux, vente de draps, projets de mariage, de *omni re scibili* à ces hauteurs alpestres, de tout, excepté du mort, ce qui, dans les circonstances, paraîtrait d'un souverain déplacé. Est-ce indifférence ou insensibilité ? Non pas, mais délicatesse de cœur et crainte de raviver inutilement une cruelle douleur sur laquelle tout à l'heure, à l'église et au cimetière, ont été versées des larmes non moins sincères qu'abondantes.

Finalement, on songe à la retraite. Le chef de famille en donne le signal en se dirigeant vers la porte. Chacun défile devant lui, réitérant ses condoléances, avec ses remerci-

Digitized by Google

ments. Lui-même, avant de sortir, a soin de régler la dépense. Elle est en moyenne de cinquante centimes à un franc par tête, selon la richesse et peut-être aussi la vanité qui ont donné les ordres ; lesquels additionnés finissent par une somme.

D'autant plus, veuillez le remarquer, que cela va se renouveler, plus frugalement, il est vrai (on ne doit alors servir qu'un verre d'eau-de-vie), à la neuvaine ou neuf jours après la sépulture, à l'anniversaire ou messe du bout de l'an et aux grands services de dévotion et de fondation.

Aujourd'hui, premières années du XX^e^ siècle, à Séez, les repas funèbres sont moins fréquents, moins longs, moins coûteux. Ils ne se donnent plus guère qu'aux parents et amis venant de loin. Plusieurs familles y ont renoncé, et remplacent la station au café par des distributions de pain aux pauvres.

« Il y a trente ou cinquante ans, m'écrit M. l'abbé Chenu, curé de cette paroisse, l'usage des *repas funèbres* était à peu près général en Tarentaise Maintenant, ce n'est plus qu'une vieille chose qui s'en va. Nous sommes devenus plus expéditifs, jusque dans la manière de rendre les derniers devoirs à nos morts. On paye les porteurs, quand ceux-ci acceptent d'être rémunérés, ou on leur offre un verre à l'auberge. Quelques pièces de vingt sous et l'on est débarrassé. Ce n'est qu'à ce sentiment, pas très élevé, il faut en convenir, qu'est dû, je crois, ce nouvel état de choses, qui relègue les repas funèbres dans ce qu'il est convenu d'appeler les souvenirs historiques : « Les mortels, a dit Bossuet, n'ont pas « moins de soin d'ensevelir les pensées de la mort, que « d'enterrer les morts mêmes » [1].

[1] Lettre du 21 juin 1904.

Digitized by Google

IX

Au XX^e siècle

Le XX^e siècle verra-t-il disparaître entièrement les Repas funèbres en Savoie ? Peut-être. Du moins constatons qu'ils y conservent encore des racines, d'autant plus résistantes qu'elles plongent à la profondeur d'au moins vingt siècles, puisant leur énergie dans le sentiment religieux, l'esprit de fraternité, souvent aussi dans les exigences locales.

Si, dans les villes, l'individualisme moderne tend à faire prédominer le principe antirationnel du *chacun pour soi*, du *chacun chez soi*, il n'en est pas de même heureusement dans les campagnes reculées[1]. Là, et surtout dans les solitudes des montagnes, on sent davantage la nécessité de fraterniser, pour s'entr'aider. Tout le monde s'y connaît ; les liens de parenté y sont cultivés jusqu'à des degrés très éloignés ; on s'y visite de village à village, de commune à commune ; et chaque fois que la mort frappe une victime, elle meurtrit du même coup bien des cœurs qui ne manquent pas de venir nombreux consoler ceux qui pleurent.

D'autre part, après des funérailles que l'écartement des hameaux, la nature des chemins, l'âpreté des hivers et l'amoncellement des neiges rendent plus longues et très fatigantes, les assistants ont besoin de prendre au chef-lieu

[1] Un nouveau courant d'idées ramène vigoureusement la société au principe fécond de l'*association* si profondément altéré par la Révolution.

Digitized by Google

repos et réconfort. De là, pour la famille du défunt, l'occasion de les recevoir sous un toit hospitalier, et de leur dire merci en les réunissant autour d'une table frugale et amie.

Quoi qu'il en soit, l'heure est opportune pour l'histoire de fixer la physionomie de cet usage qui nous est commun, pour ne pas sortir de nos frontières, avec toute la France. J'ai essayé d'en tracer une ébauche avec des notes consciencieusement recherchées. D'autres, sans doute, voudront l'achever en interrogeant pour chacune de nos provinces les vieux testaments sur parchemins, et en apportant à l'ethologie générale une contribution plus abondante de détails locaux.

Je vous prie donc, Messieurs, si vous les jugez dignes de cet honneur, de placer dans la galerie des tableaux de l'Académie le dessin humoristique de Favre que je suis heureux de vous offrir en ce moment, et d'insérer ma modeste étude dans les *Mémoires* de votre savante Compagnie.

Digitized by Google

Dr. Dino MURATORE

UNA PRINCIPESSA SABAUDA SUL TRONO DI BISANZIO

GIOVANNA DI SAVOIA

IMPERATRICE ANNA PALEOLOGINA

Digitized by Google

Digitized by Google

Il 19 Aprile 1842, per solennizzare le nozze celebrate in Torino fra Vittorio Emanuele il futuro Re d'Italia, e la Principessa austriaca Maria Adelaide, sulla piazza di S. Carlo magnificamente addobbata si eseguiva un grandioso Torneo, in cui aveva prima parte il giovane Ferdinando Duca di Genova, attorniato da oltre cento cavalieri : riproduzione di quello tenuto a Costantinopoli nel 1326, quando i Cavalieri sabaudi, accompagnandovi la Principessa Giovanna figlia di Amedeo V, avevano festeggiato le sue nozze con Andronico III Paleologo[1] : e ne era ideatore lo storico nostro Luigi Cibrario, che, dopo il Guichenon, rilevando un fugace accenno del cronista bizantino, ne aveva cercate le prove nelle vecchie carte dei nostri Archivi[2].

La notizia di questo lieto avvenimento è stato il déterminante della presente monografia, che presento agli studiosi di storia sabauda e bizantina, ringraziando l'*Académie de Savoie* della cortese ospitalità.

L'argomento è del tutto inesplorato, non pur anco tracciata la via che percorreremo : per essa noi seguiremo le vicende or tristi or liete di Giovanna di Savoia dalla culla alla tomba, dalle nozze alla vestizione di Terziaria francescana, dall' Impero alla dolorosa Reggenza, rivelando un brano interessantissimo di vita pubblica e privata sabauda-bizantina del secolo XIV.

[1] *Guida alle feste torinesi per le reali nozze di Vittorio Emanuele e di Maria Adelaide* (Torino, 1842), pp. 16-17.

[2] Cibrario, in *Opuscoli storici* (Torino, 1839), pp. 9-10.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

TAVOLA GE

.voia † 1323

2ª *consorte*, MARIA DI BRABANTE

1ª *conso*

gnese | Maria | Caterina | Margherita | Beatrice | MICHELE ÷ 1 *con* Ricta X d'Armenia ÷

Nozze 1325-1326

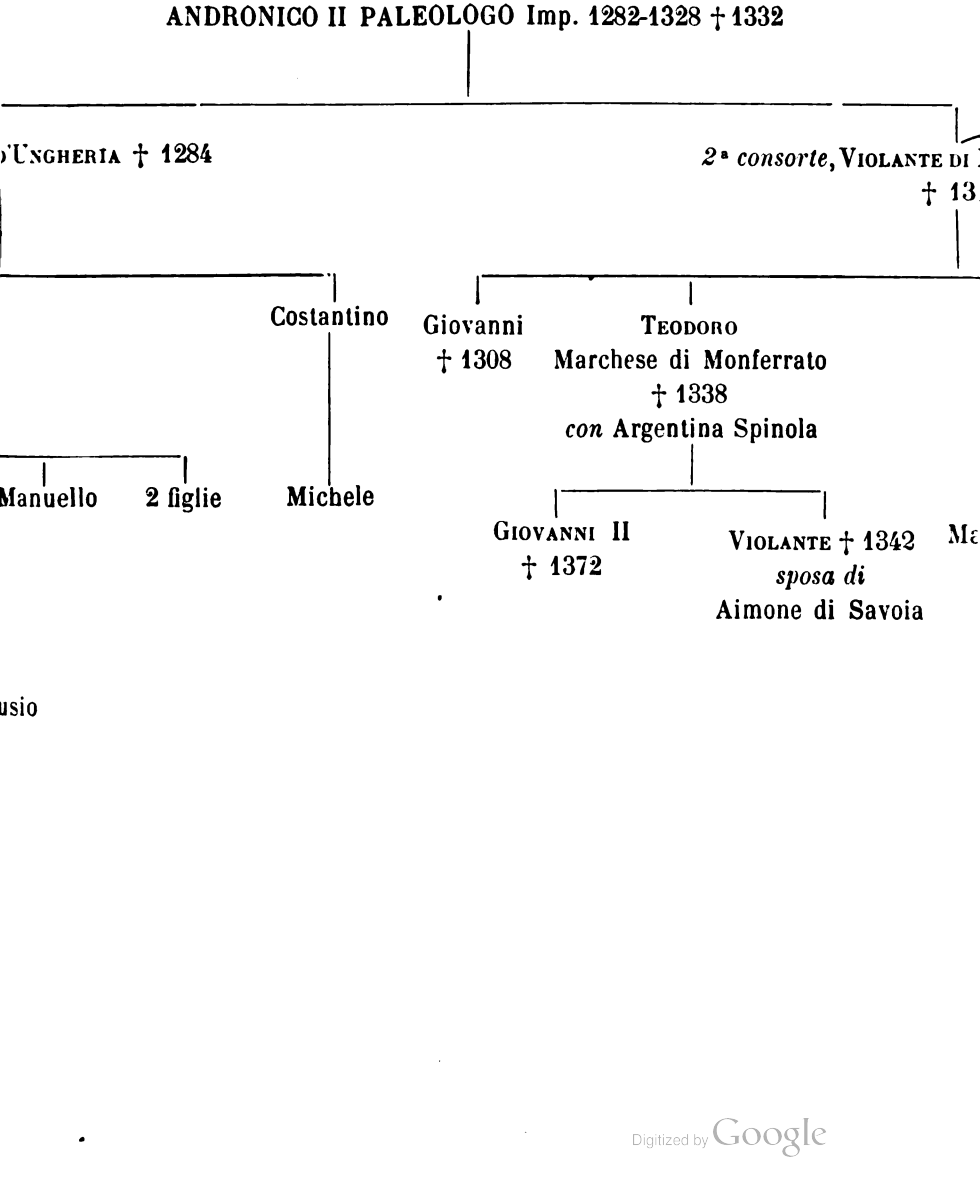
Giovanna (Anna) ..... **Andronic**
n. 1306 † 1359 circa | n. 1297 ÷
1ª *consorte*,
di Brunswick

Maria | GIOVANNI V n. 1332 *con* Elena Cantacuzeno 1347 | Michele | La spos

Andronico | Irene | Manuello | Teodoro | Demetrio

Digitized by Google

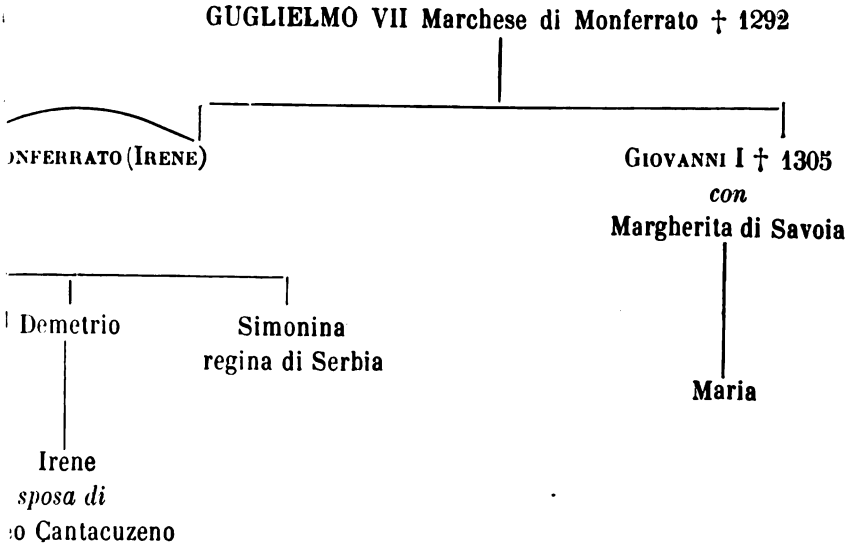
EALOGICA



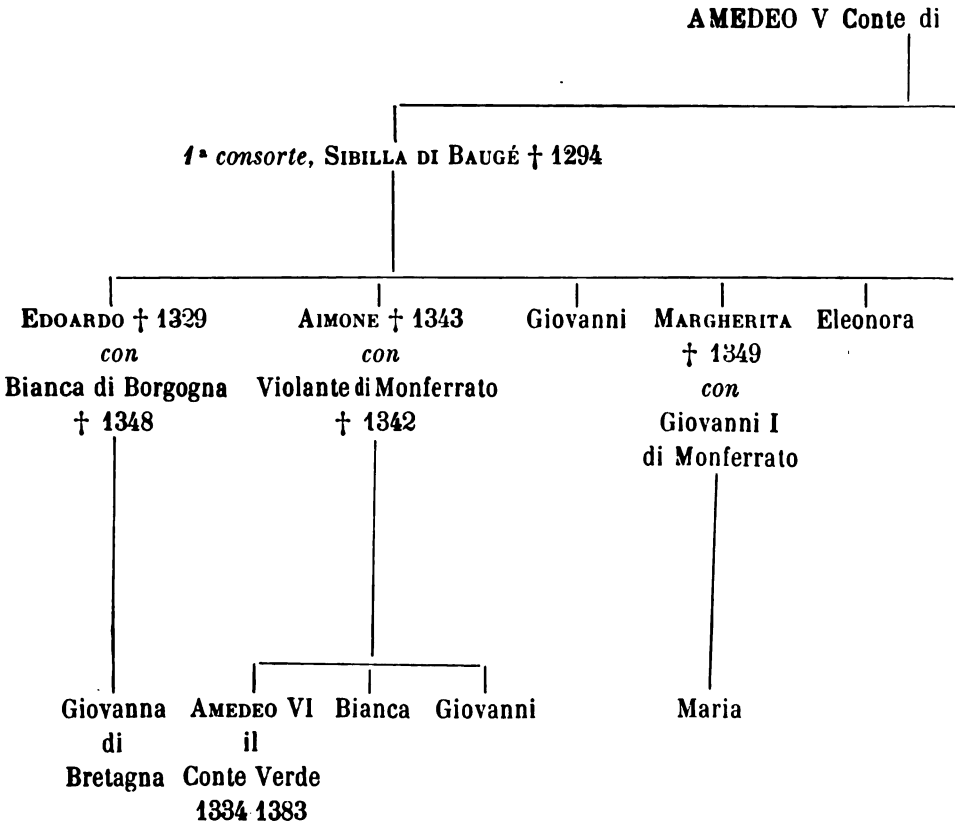
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

CAPITOLO I

La giovinezza di Giovanna di Savoia e le sue nozze con Andronico III Paleologo.

« Honteux plain de merancolie et despiteux » — come ci narra il CABARET nella sua originale *Chronique de Savoie*[1] — il conte di Savoia Edoardo, dopo la disastrosa battaglia di Varey in cui, l' 8 Agosto 1325, il fiore della cavalleria di Savoia e di Borgogna era stato abbattuto o preso dalle genti del giovane Delfino Guigo VIII e di Ugo di Ginevra, ed egli stesso solo per il valore de' suoi fidi era fuggito al disonore della prigionia dopo un' eroica lotta[2], si ritirava il 9 a Bourg-en-Bresse con gli avanzi della sua armata su cui audace tanto avea contato, dove, con la con-

[1] Manoscritto al *Museo Storico dell' Archivio di Stato di Torino*, fol. VI^{XX} IX. Di questa cronaca inedita del principio del secolo XV, di cui le posteriori non sono che rimaneggiamenti e amplificazioni, intraprenderò presto un' edizione critica su diversi testi.

[2] Sulla battaglia di Varey (come del resto su ogni fatto importante della storia sabauda del secolo XIV) prezioso e copioso materiale inedito si conserva nei nostri Archivi. — Pittoresca è la narrazione della *Chronique de Savoie* citata, f. VI^{XX} IIII — VI^{XX} IX : cfr *Gestez et Chroniques de Savoie* di J. SERVION : in *Monumenta Historiæ Patriæ*. Scri-

Digitized by Google

sorte Bianca che allora offriva grazie alla Vergine per lo scampato pericolo di lui [1], attese al riscatto dei prigionieri e a riattivare trattative con lo suocero Duca di Borgogna in vista di un' eventuale riscossa, a malincuore porgendo ascolto agli insistenti appelli di pace che il Pontefice Giovanni XXII faceva presso lui, i Principi vincitori e l'Arcivescovo di Lione Pietro di Savoia, a mezzo di due suoi Legati spediti il 5 Agosto da Avignone, e giunti dopo la sanguinosa giornata [2].

ptores I (Torino, 1840) col. 244-48. Trattazioni (anche per le questioni anteriori tra Edoardo e il Delfino) negli storici posteriori: GUICHENON: *Histoire généalogique de la Royale Maison de Savoie* (Lyon, 1660, 2 vol.), vol. I, pp. 376-79; CHORIER: *Histoire générale de Dauphiné* (Lyon, 1672), pp. 242-51; VALBONNAIS: *Histoire du Dauphiné* (2 vol., Paris, 1722), vol. I, pp. 287-89; CIBRARIO: *Storia della Monarchia di Savoia* (3 vol., Torino, 1840-44), vol. III, pp. 11-19; A. DU BOYS: *Rivalités du Dauphiné et de la Savoie jusqu'en 1349*, in *Bulletin de l'Académie Dalphinale*, 2ª série, t. 3ª (1862-63), p. 150-58; VIDAL: *Le Pape Jean XXII. Son intervention dans le conflit entre la Savoie et le Dauphiné*, in *Revue des questions historiques*, XXXV année (1900), parte 2ª (pp. 364 e seg), pp. 372-75; finalmente, in relazione con le terre subalpine, GABOTTO: *Storia del Piemonte nella prima metà del secolo* XIV (Torino, 1894), pp. 115-16; e, con nuovi documenti, *Asti e la politica Sabauda in Italia ai tempi di Guglielmo Ventura* (Vol. XVIII della *Biblioteca della Società Storica Subalpina*, Pinerolo, 1903), pp. 425-28.

[1] *Rotolo 32°* dei *Comptes de l'hôtel du Comte de Savoie* (come tutti gli altri rotoli che citerò in seguito, conservato agli *Archivi di Stato di Torino*, Sezione III [Camerali].) — Conto parziale 3.2 — 22.9. 1325, fol. VI-VII: «Libravit pro factura unius cordis argentei domine Comitisse oblati in ecclesia Beate Marie de Burgo. II sol. IIII den. gross. turn.»

[2] CIBRARIO, *op. cit.*, pp. 19 e seg; DU BOYS, *op. cit.*, pp. 158 e seg; VIDAL, *op. cit.*, pp. 374-75; GABOTTO, *Asti etc.*, pp. 428 e 432-33.

Digitized by Google

Breve fu però il soggiorno del Conte nella Bresse : perchè, dopo una diecina di giorni, veniva a richiamarlo in Savoia la notizia dell' arrivo colà di ambasciatori dell' imperatore bizantino Andronico II Paleologo, venuti d'oltre mare a chiedergli la mano della sorella di lui Giovanna per il nipote Andronico il giovane, associato poco prima nell' Impero.

La giovane Principessa sabauda, che il destino doveva trarre a regnare su un trono sì lontano dalla patria, e la cui vita sarebbe stata sì piena di agitazioni e di pericoli, era allora sui vent' anni all' incirca. Figlia di Amedeo V conte di Savoia, che seppe meritarsi il nome di « Grande » perchè riempiè delle sue gesta nella politica e nelle lotte di un' età avventurosa l'ultimo quarto del secolo XIII e il primo quarto del XIV, Ella non aveva però avuta la vita — come Edoardo allora regnante, come Aimone secondogenito, come le sorelle Bona, Eleonora, Margherita marchesa di Monferrato e Agnese — dalla prima consorte di lui Sibilla di Baugé, ma dalla seconda, Maria di Brabante figlia di Giovanni I il Vittorioso, sposata sul finir del 1296. Prime ad allietare la novella unione eran venute le sorelle Maria, nel dicembre 1298, Caterina, verso il 1300, e Margherita, morta bambina ancora : e con queste e poi con l'ultimagenita Beatrice, Giovanna, nata probabilmente nel 1306 e battezzata col nome del nonno e dello zio materno, era cresciuta nel bel paese tra il Rodano e le Alpi, secondo l'uso di Corte di quei tempi alternando i soggiorni fra la capitale Chambéry, la pittoresca residenza del Bourget, e i castelli di S. George, di Coste, di Voyron, di Versoix e di Evian sul bel lago di Ginevra, affidata spesso, quando le relazioni famigliari o le contingenze politiche traevan lungi dalla Savoia la madre, alle affettuose cure delle sorella Margherita, che la morte di Giovanni I marchese di Mon-

Digitized by Google

ferrato in principio del 1305 aveva fatta vedova e indotta a ritornare alla casa paterna. Bambina ancora, Ella aveva veduto, nel 1309, la sorella Maria sposa di Ugo sire del Faucigny; l'anno dopo, il fidanzamento di Caterina con Leopoldo duca d'Austria; e fanciulletta, con le sorelle e la minuscola loro Corte, era rimasta al Bourget dall' autunno 1310 all' estate 1311, mentre Amedeo e Maria accompagnavano nel loro viaggio in Savoia e nell' Italia superiore i cognati Enrico VII di Lussemburgo Re dei Romani e Margherita di Brabante; di poi a Voyron e a Montgelat, raggiungendo finalmente la madre in Piemonte — dopo la morte dell' imperatrice Margherita a Genova nel Dicembre 1311 — nella primavera 1312, fra il rumore dell' armi risonanti in tutta la regione.

Cosi ormai la nostra Giovanna era diventata una *domicella*: Ella aveva le sue piccole dame di compagnia, i suoi domestici, i suoi servi: e le belle tele, i morbidi velluti, i ricchi broccati, i ricami preziosi, le calzature più eleganti, i leggiadri copricapo, i ninnoli più cari, vengono a svelarci, dalle vecchie pergamene che di loro han serbato ricordo, una pagina assai interessante e simpatica della vita famigliare, nobile e ricca quantunque senza affettazione, dei Principi sabaudi di quell' età, mentre veniva a Lei, come alle sorelle, impartita quell' educazione austera e quell'istruzione superficiale e leggiera, che foggiava di un tipo sì caratteristico le nobili dame del Medio Evo. Nel Maggio 1315 la sorella Caterina era accompagnata da Amedeo e da Maria sino al confine delle terre svizzere allo sposo Duca d'Austria, tra feste familiari e pubbliche; e Giovanna — morta già da molto tempo la piccola Margherita — con la minor sorella Beatrice portata da Evian al Bourget, vi rimaneva inferma per breve tempo nel 1316, curata da

Digitized by Google

un Maestro Elia giudeo; e di nuovo nell' estate-autunno del 1317, nel monastero delle Francescane di Chambéry, curata da un Maestro Jacopo di Firenze, mentre la madre con Amedeo compieva un viaggio a Parigi; e una volta ancora ivi, nell' autunno del 1318, sotto le cure del citato medico ebreo: ma dovette esser cosa senza conseguenze, perchè Ella con la madre e la sorella scendeva in Piemonte in quello stesso Ottobre, rimanendovi sino al tardo autunno 1319. — Per lo più al Bourget, Giovanna e Beatrice, ormai vezzose adolescenti, trascorsero, nel tempo più bello di lor giovinezza, gli anni 1320-1322; e nel Novembre accompagnavano, nella discesa in Piemonte, Amedeo V, che non dovevano più rivedere vivente, poichè, portatosi ad Avignone, egli vi moriva il 16 Ottobre 1323.

Per Giovanna, tornata con la madre in Savoia nella primavera, fu quello il primo vero dolore di sua vita: e amare lacrime dovette spargere sul feretro del padre amato nella severa Abbazia di Altacomba quando, in Gennajo 1324, si celebrarono le solenni esequie di lui. Incominciava ormai per Lei una nuova esistenza: allontanatasi infatti in quell' anno stesso dalla Savoia la madre per far ritorno al suo Brabante, Ella rimase presso il fratello Edoardo nuovo Signore della Savoia sposo dal 1307 di Bianca di Borgogna, per lo più soggiornando al Bourget sulle sponde del poetico lago, circondata dall' affetto del fratello e della cognata, ma non seguendoli nei molteplici loro viaggi; solo in ultimo, nel gran pericolo di guerra, con Bianca si era portata a Treffort nella Bresse, con lei recandosi a Bourg dopo la battaglia [1].

[1] Questi cenni sulla giovinezza di Giovanna sono desunti da una mia monografia documentata: « *Maria di Brabante Contessa di Savoia e le sue figlie* » di prossima pubblicazione.

Digitized by Google

E quivi appunto veniva a sorprenderla la domanda di matrimonio da parte di un Principe lontano e di cui solamente la voce incerta della fama Le aveva forse talvolta recata notizia. Quanti pensieri, allora, nella mente della giovane Principessa, quanti palpiti indistinti nel suo cuore! L'Impero Bizantino era alle soglie di quell' Oriente misterioso di cui narravano le storie e le leggende che correvano per l'Occidente, di quelle terre che racchiudevano la tomba del Cristo, e che eran piene ancora delle gloriose gesta di quei Crociati, fra i quali Casa Savoia aveva avuto un ardito campione, Amedeo III ; forse, nella ristretta istruzione che veniva allora data, esso apparivale ancora circonfuso dagli splendori del bel tempo antico, quando l'austero Goffredo di Buglione e i suoi compagni erano stati abbagliati e sedotti dal fasto e dai tesori d'Alessio I Comneno : ad ogni modo, quella terra lontana, con la sua lingua, i suoi costumi, la sua religione sì diversa, doveva apparirle piena nello stesso tempo di incanto, di lusinghe e di pericoli.

In realtà, l'Impero Bizantino, sotto lo scettro di Andronico II, ridotto quasi solo più alla parte meridionale e occidentale della penisola balcanica e all' Arcipelago, per il sopravvivere degli Stati Franchi nella Grecia e nell' Albania, per il crescere della potenza serba e della bulgara al nord, sopratutto per l'inesorabile progresso dei Turchi Ottomani e Selgiucchi nell' Asia Minore, con le finanze avariate e il commercio in rovina, smembrato a vantaggio della Chiesa, della Nobiltà, delle grandi città, minato dalle lotte fra il potere civile e il religioso, fra aristocratici e democratici, soffocato dal preponderante influsso delle grandi potenze marittime italiane, come essere politico-sociale non era più un organismo con omogeneità e coesione complete, ma solo

Digitized by Google

un aggregato qualsiasi di atomi eterogenei distruggentisi fra loro ; non era insomma più che l'ombra del grande Impero di Giustiniano, di Leone l'Isaurico, di Basilio II, dei Comneno e degli Angelos. — Negli ultimi anni poi, a tanti mali, il vecchio Imperatore dispotico, irascibile, ostinato, debole, aveva visto aggiungersi le difficoltà di una vivace lotta famigliare.

Andronico il giovane, nato verso il 1297 dal suo primogenito Michele (avuto dalla prima sua sposa Anna figlia di Stefano V di Ungheria) già associato all' Impero, e dalla principessa armena Xenia (Ricta), era il prediletto fra i suoi nipoti su cui egli fondava le sue speranze, mentre piccole erano state sempre la simpatie sue per la figliolanza avuta dalla seconda sua consorte Violante (Irene), figlia di Guglielmo VI di Monferrato, sposata nel 1285 e morta nel 1317. Egli stesso ne aveva diretta l'educazione : ma bello, affabile, vivace, esposto alle seduzioni dello stato suo e della Corte, il giovane non aveva tardato a darsi in braccio ad avventure d'amore, agli svaghi e alle dissipazioni : conseguenza tragica, l'uccisione del diletto fratello Manuele, scambiato per un rivale del loro Signore dai fidi servi di Andronico, e la conseguente morte per dolore del padre Michele, il 12 Ottobre 1320. L'angoscia del vecchio Andronico non aveva quindi tardato a rivolgersi in odio contro il nipote, il quale però, per le buone sue doti, formatosi un forte partito con capi valenti come Cantacuzeno, Sinadeno, Sirgianne, Apocauco, in breve aveva costretto il nonno a cedere, un ultimo patto ad Epibate il 15 Luglio 1322 venendo definitivamente a riconoscere come erede del trono il giovane Principe, e a ristabilire, almeno in apparenza, la pace, rimanendo questi al governo della Tracia[1].

[1] Le fonti massime della storia bizantina — specialmente familiare — di questo periodo, sono le *Storie* dei contem-

Digitized by Google

Ora, appunto stando tra Didimoteico e Adrianopoli, nell' estate 1324, con la giovane consorte Agnese (Irene) di Brunswich sposata nel 1318, questa ammalava gravemente e, subito mandata a Costantinopoli, moriva prima di giungervi il 16 Agosto a Rodosto, senza lasciar prole essendo morto di otto mesi nel febbraio 1322 l'unico figlio suo : e avuta ad Eraclea la dolorosa novella, Andronico vi si fermava in segno di lutto per 15 giorni, portandosi poi a Bisanzio per i solenni funerali [1]. — Quivi il nipote si fermò col nonno : e questi non tardò, come ci dice il cronista, a pensare al modo di trovargli una seconda consorte, sia per l'età sua ancora giovane avendo egli appena 27 anni,

poranei : NICEFORO GREGORA : edizione del *Corpus scriptorum historiæ byzantinæ*, 3 vol. (Bonn 1829-30 e 1855) libri VI-VIII (vol. I, pp. 156-373) ; GIOVANNI CANTACUZENO : (ediz. cit., 3 vol. Bonn 1828-32), libro I, cap. 1°-40° (vol. I, pp. 13-197), su cui si fondano i cronisti posteriori : PHRANTZES, DUCAS, LAONICO CALCOCONDILA, etc., e gli storici occidentali, dal GIBBON, dal LE BEAU, dal CORENTIN ROYOU, al VON HAMMER, allo ZINKEISEN, al FINLAY, al PAPARREGOPULOS, al GELZER, al ROTH. La migliore genealogia è pur sempre ancora quella data dal DU CANGE : *Historia Byzantina. Familiæ byzantinæ* (Parigi 1682), pp. 235-36. Vedi specialmente, per l'ultima fase, la narrazione critica del PARISOT : *Cantacuzène, homme d'état et historien* (Paris, 1845), pp. 30-69 ; e per tutto la succosa narrazione dell' HERTZBERG : *Storia dei Bizantini e dell' Impero Ottomano* nella *Collezione della Storia Universale* di G. ONCKEN tradotta dal tedesco (Milano, 1894), pp. 561-87, l'opera più nota di tal genere in Italia, dove gli studî bizantini non sono coltivati come meriterebbero. Per la cronologia, vedi la buona opera — quantunque talvolta da usarsi con cautela — di E. DE MURALT : *Essai de Chronographie byzantine* (S[t] Pétersbourg 1871) ad annos.

[1] CANTACUZENO, *op. cit.*, l. I, c. 24° (vol. I, p. 119), e I. 40° (I. 193-94). — GREGORA, *op. cit.*, l. VII, c. 13° (vol. I, p. 277), e VIII. 15° (I. 383). Cfr. PHRANTZES. *Cronache* (ediz. Bonn, 1838), l. I. c. 4° (p. 39). — Vedi DU CANGE, *op. cit.*, p. 236, e PARISOT, *op. cit.* 64.

Digitized by Google

sia perchè senza figli, mentre troppo importa ai regnanti la successione al trono: e ne faceva spesso parola al giovane, cercando di persuaderlo ad acconsentire, e per distrarlo dal suo dolore, e per renderlo edotto della necessità del fatto[1]. E certo nessuna opposizione dovette fare il giovane Principe, perchè, trascorso intanto l'autunno e l'inverno, il 2 Febbrajo 1325 veniva finalmente incoronato Imperatore nella basilica di S. Sofia, alla presenza del Patriarca, di tutto il Clero e di immensa folla di popolo, con tutte le sfarzose cerimonie allora in uso a Bisanzio[2]. Associatosi così il nipote nell' Impero, con maggior ardore Andronico II si diede a ricercare da qual parte potesse trovare per lui una consorte degna.

Come di regola in quei tempi, era quella una questione essenzialmente politica, trattandosi di cementare con nodi di parentela un' amicizia o un' alleanza tale da poter in qualche modo giovare all' Impero: e se nel periodo di splendore — in cui era stato canone il divieto agli Imperatori di imparentarsi con famiglie reali di popoli considerati come barbari, anche per timore di possibili governi di vedove e intrighi di stranieri — le contingenze politiche avevano talvolta costretto i sovrani a derogare da tale regola, sicchè, per portare un esempio, Romano II aveva sposata Berta figlia di Ugo di Provenza Re d'Italia, e Ottone II Imperatore tedesco aveva congiunto i suoi destini con quelli di Teofane figlia di Romano stesso, dopo il risorgimento dell' Impero greco sotto il dominio dei Paleologi l'eccezione era diventata la regola: le consorti di Andronico II

[1] Cantacuzeno. I, 40° (I. 194).

[2] Cantacuzeno. I, 41° (I. 196-204); Gregora. VIII. 14° (I 373). La minuta narrazione di Cantacuzeno concorda con quella del suo contemporaneo Giorgio Codino Curopalata: *Degli ufficiali bizantini e delle cariche ecclesiastiche.* (C. S. H. B. Bonn, 1839), p. 86-91.

Digitized by Google

e di suo nipote erano infatti state prescelte fra le Principesse d'occidente. E le ragioni erano ben chiare.

Dal giorno che la mano vigorosa di Michele VIII Paleologo imperatore di Nicea l'aveva strappato, in buona parte, alla usurpatrice dinastia occidentale padrone di esso dalla 4ª Crociata, l'Impero Bizantino aveva trascinata la vita sotto l'eterna minaccia della riconquista da parte dei Principi spodestati, sul cui capo, di nozze in nozze, veniva a posarsi idealmente la corona imperiale di pretendenti.

Se Michele era giunto, per porre riparo a sì pericoloso stato di cose in cui i Pontefici avevano gran parte, a riunire nel Concilio di Lione sotto gli auspici del grande Gregorio X la Chiesa greca alla latina, realizzando così il sogno di tanti Papi, contro la volontà della enorme maggioranza del clero e del popolo, fra malcontenti e tumulti, aperta ribellione contro i Latini era scoppiata in tutto l'Impero alla notizia della scomunica di lui da parte di Martino IV gran fautore di Carlo I d'Anjou, e più dopo la morte dell' Imperatore stesso (1282), il figlio suo Andronico II dimostrandosi insieme il più teologizzante tra gli imperatori teologi dei secoli di decadenza e il più avverso ai Latini. Ma anch' egli doveva cedere ben presto, di fronte all' unione dei Principi occidentali interessati per una nuova riconquista del Impero, invano tentando di dar in sposa al figlio Michele Caterina di Courtenay nipote ed erede dello spodestato Baldovino II : che anzi il matrimonio della giovane Principessa con Carlo di Valois fratello di Filippo il Bello re di Francia (1301) veniva ben presto a dare le pretese in mano di quella Casa che maggiormente era in grado di farle valere con l'arme alla mano : il Re, seguendo il fantasioso progetto imperialistico di Dubois, sognava ormai la corona dell' Oriente intero sul capo del fratello !

Digitized by Google

Il moto contro Bisanzio, del resto — fenomeno di massimo interesse — veniva a confondersi, a unirsi anzi con quello delle Crociate, in quei tempi, sì diversi dall'epoca delle prime entusiastiche spedizioni, che succedettero alla caduta definitiva degli ultimi baluardi della potenza latina in Siria (1291); nel pensiero dei Pontefici, nel sentimento dei Principi, nell' idea di parecchi fra coloro che alla Crociata rivolgevano le loro cure, la riconquista di Bisanzio e la sottomissione de' scismatici Greci ai cattolici non era altro che il primo passo per la liberazione dei Luoghi Santi. — Ma il sogno del Valois non era destinato ad avverarsi : dopo la pace di Caltabellotta (31 Agosto 1302) la Casa d'Anjou e la Casa d'Aragona, ognuna con propri interessi più diretti nella parte occidentale della penisola balcanica, non potevano seguirlo su tal via, ad onta di ogni più esplicita promessa : egli doveva quindi in breve veder precipitare nel nulla i suoi sforzi per una spedizione, non riuscendo a trarre alcun frutto dalle esortazioni di Benedetto XI al mondo cristiano onde ei potesse rinnovare, un secolo dopo, la presa di Bisanzio (1304), e di Clemente V che scomunicava una volta ancora Andronico II (1307); dall' alleanza con Venezia e con la Serbia, e dalla sua flotta franco-veneta che, sotto Tebaldo de Cepoy, avrebbe potuto, unita alla famosa Compagnia Catalana, compiere grandi imprese (1306-10) : mentre, in quel rifiorire di progetti di Crociata che caratterizza il principio del secolo XIV, il *Dubois*, nel suo « De recuperatione Terræ Sanctæ » (1304-05), consigliava la conquista di Bisanzio a vantaggio del Principe dopo quella di Terra Santa ; il *Nogaret* invece, in una memoria presentata al Concilio di Vienne, accennava agli sforzi da farsi per aver il concorso dei Greci : ma, più ardenti contro Bisanzio, il celebre apostolo *Raimondo Lullo*,

Digitized by Google

nel suo « Liber de acquisitione Terræ Sanctæ » (1309) e più tardi nella « Petitio in Concilio generali » consigliava una spedizione combinata, dal Marocco in occidente e da Bisanzio in oriente, per prendere in mezzo i Saraceni ; e il domenicano *Guglielmo d'Adamo*, nel suo « De modo Sarracenos extirpandi » (1311), propugnava la via di terra verso Gerusalemme, soggiogando prima tutti i Greci, più infedeli dei Maomettani !

Dopo il concilio di Vienne (1311-12) che propose solo nuove decime per la Crociata, Carlo di Valois rinunciava a' suoi progetti contro Bisanzio : infatti, mentre, rivolta ad altri ideali, la Casa di Francia con Filippo il Lungo (1314-22) si limitava, quanto alla Crociata, ad apprestare, affidandone il comando a Luigi conte di Clermont, una flotta che fu impiegata nelle guerre contro i Ghibellini di Genova (1319-20), e un' altra ancora usata contro gli Inglesi, il matrimonio della figlia di Carlo, Caterina, con Filippo di Taranto (1313) portava a questo Principe, fratello di Re Roberto di Napoli e campione della Casa angioina nella penisola balcanica, il diritto alla successione di Bisanzio : in tal modo naturalmente venendo ad assumere le lotte dell' Occidente contro l'Oriente un carattere più netto, uno scopo più definito, specialmente svolto nel l'occupazione dell' Acaja (1321) a danno dell' erede Matilde di Hainaut vedova di Luigi di Borgogna : quantunque sempre a Costantinopoli pensasse Clemente V nel concedere a lui le decime, e Filippo il Bello prima e Filippo il Lungo dopo, proclamandolo ormai il campione del « negotium constantinopolitanum » e dandogli oro e armi per un' impresa che nel 1322, alla morte del Re di Francia, non era ancora in modo alcuno concretata.

Digitized by Google

Andronico intanto, stornata dal cuore dell' Impero la bufera della Compagnia Catalana, che terminò con la occupazione del Ducato di Atene, aveva dovuto opporsi alle armi straniere, e debolmente, solo nell' estremo occidente dell' Impero, mentre però i Turchi Ottomani stavano per diventar padroni di tutta la parte greca dell' Asia Minore [1].

Ma fu il breve regno di Carlo IV il Bello che vide l'ultimo sforzo dell' Occidente a danno di Bisanzio, l'ultima onda di quell' agitazione che, in diverse circostanze, avrebbe potuto ripetere la violenta conquista dei Fiamminghi e dei Veneziani. — Sin dal 1313 avendo giurata la Crociata, egli si mostrò subito disposto (1322) ad adoprarsi per essa, in sulle prime in aiuto del minacciato Regno d'Armenia, ottenendo le

[1] Per la storia delle relazioni tra l'Impero Bizantino e l'Occidente dopo la riconquista di Bisanzio, oltre gli studî sempre notevoli del Du Cange e del Buchon, e le opere storiche sui Valois e sugli Angioini, sono fondamentali le opere classiche dell' Hopf: *Geschichte des Griechenlands vom Mittelalters bis auf unsere Zeit* [nella *Allgem. Encykl. di Ersch und Grüber*, vol. 85 (1867)] parte 2ª e 3ª; e dell' Heyd: *Le Colonie commerciali degli Italiani in Oriente nel Medio-Evo* (vers. di G. Müller, Venezia, 1866-68), vol. I, cap. IV, p. 315 e seg.; in modo speciale per gli ultimi anni, A. de Boilisle, *Projet de Croisade du premier Duc de Bourbon* (in *Annuaire-Bulletin de la Société d'Histoire de France*, 1872, p. 230 e seg.); Moranvillé: *Les projets de Charles de Valois sur l'Empire de Constantinople* (in *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. LI, 1890, pp. 63-86); M. C. Bourel de la Roncière: *Une Escadre franco-papale* (1318-20) (in *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire de l'Ecole française de Rome*, t. XIII, 1893, pp. 397-418). — Per le Crociate in principio del XIV, oltre a studî sui singoli progetti, è capitale l'opera del Delaville le Roulx: *La France en Orient au XIVe siècle* (in *Bibliothèque des Ecoles*

Digitized by Google

solite decime e indulgenze da Giovanni XXII [1]. Era allora una ripresa vivace di progetti di Crociata : Marin Sanudo il Vecchio, il più ardente de' suoi propugnatori, già in Settembre 1321 era giunto ad Avignone a presentare al Pontefice il suo « Secreta fidelium Crucis », e avutane l'alta approvazione, dopo 14 mesi era passato alla Corte di Francia, continuando nella sua entusiasta opera di propaganda. In breve, sul principio del 1323, una flotta di 20 navi veniva apprestata nei porti della Provenza : il re Carlo vi preponeva il Visconte Amalrico di Narbonne, ma l'alto comando era ancora una volta affidato al conte Luigi di Clermont, e massima parte nelle trattative vi aveva Carlo di Valois, ambedue interessati di fronte a Bisanzio, quegli

françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 44, Paris, 1886, 2 vol.), vol. I, pp. 1-79 ; dopo di lui, il JORGA : *Philippe de Mézières et la Croisade au XIV^e siècle* (in *Bibl. Ecole des Hautes Etudes*, fasc. 110, Paris, 1896), cap. III; ultimamente ancora, il MAGNOCAVALLO, nel suo notevole studio : *Marin Sanudo il Vecchio e il suo progetto di Crociata* (Bergamo, 1903), pp. 35-90, che tutti trattano solo di scorcio le questioni bizantine. — Per le relazioni tra il Papato e Bisanzio, oltre alle opere di pura teologia come quelle dell' ALLATIUS, dell' HARDUINUS e del MANSI tra gli antichi, dell' HEFELE, dell' HERGENROTHER e dell' HASEMANN fra i moderni, bisogna fondarsi ancor sempre sugli *Annales Ecclesiastici* del RINALDI : delle opere moderne, assai nota quella del PICHLER : *Geschichte der kirchlichen Trennung zwischen Orient und Occident etc.* (München, 1864-65, 2 vol.), vol. I, 336-56 ; ma per fortuna si può ora avere una buona guida in un recente poderoso studio di W. NORDEN : *Das Papsttum und Byzanz. Die Trennung der beiden Mächten und das Problem ihrer Wiedervereinigung bis zum Untergange des byzantinischen Reiches* (Berlin, 1903) : per il periodo 1261-1281, tutto il libro III ; per quello 1261-1322, l. IV, pp. 619-683.

[1] RINALDI : *Annales Ecclesiastici*, 1322. XXX e seg.

Digitized by Google

sopratutto, che aveva acquistato da Eudo II di Borgogna (1320) i diritti all' Acaja, conglobati con quelli di Filippo di Taranto per il matrimonio della figlia del Conte stesso col figlio di Filippo, e al Regno di Tessalonica, a cui non intendeva rinunziare[1]. Dati questi elementi, è evidente che una Crociata di antico stile minacciava ormai Bisanzio : e di questo pensiero, quantunque la cosa non fosse ufficiale, sono specchio le lettere di poco posteriori di Marin Sanudo. Egli stesso, nel suo progetto di Crociata, si era mostrato poco ben disposto verso i Greci, come del resto poco dopo Garcias d'Ayerve, Vescovo di Leon, consigliava al Re di soggiogare i scismatici prima, in seguito gli infedeli[2] : ma l'arrivo di ambasciatori bizantini, con a capo Gerolamo Vescovo di Caffa in Crimea, che Andronico, (messo in grave sospetto anche per gli affari dei Guelfi genovesi, come vedremo) mandava di quello stesso anno al Pontefice e al Re di Francia, dichiarando — come tante volte prima — la sua buona volontà di realizzare l'unione della Chiesa Greca alla Latina, metteva su altra via il pensiero del buon veneziano, facendo di lui il più ardente propugnatore della Lega fra Oriente e Occidente presso il Papa, i Cardinali, il Re, Carlo di Valois, Luigi di Clermont, il Conte Guglielmo

[1] La notizia dei preparativi, nella lettera del *Sanudo* VIII, al Vescovo di Caffa (1324), pubbl. dal BONGARS : *Gesta Dei per Francos*, vol. II, 299-300. — Vedi HOPF, *op. cit.*, 403 ; DE BOILISLE, *op. cit.*, 232 ; DELAVILLE LE ROULX, *op. cit.*, I, 79 ; con nuovi elementi, NORDEN, *op. cit.*, 683-84 ; per la vita del Sanudo in questo periodo, dopo lo studio del KUNSTMANN : *Studien über Marino Sanudo der Älteren.* (in *Abhandlungen der historischen Classe der kgl. Bayerische Akademie der Wissenschaften*, t. VII, 1855, p. 696 e seg.) vedi MAGNOCAVALLO, *op. cit.*, 90-108.

[2] DELAVILLE LE ROULX, *op. cit.*, I., 83.

Digitized by Google

d'Olanda e lo stesso Roberto di Napoli, sostenendo che la conquista forzata di Costantinopoli non avrebbe in alcun modo giovato all' unione religiosa. Ma i nemici di Bisanzio erano assai potenti, e solo a due condizioni erano pronti a cedere : che l'Imperatore con consiglio e opera contribuisse alla Crociata contro i Turchi, e che risarcisse in qualche maniera i pretendenti all'Impero o a parte di esso, specialmente Carlo di Valois : e se purtroppo oscuri sono questi interessanti negoziati, le cose non procedettero più oltre ad ogni modo, per allora : il Sanudo nella primavera ritornava alla sua Venezia, e dovettero lungamente fermarsi ad Avignone gli ambasciatori greci, o almeno il Vescovo di Caffa, se appunto in principio del **1324** egli scriveva all' imperatore Andronico, lodandolo delle sue buone intenzioni per l'Unione, esortandolo a contribuire alla Crociata e a dar soddisfazione ai pretendenti, mettendosi tutto a disposizione di lui per fare in modo da rivolgere l'imminente spedizione esclusivamente contro i Mussulmani : di tutto gli avrebbe parlato meglio il Vescovo di Caffa, a cui pure rivolgeva una lettera [1].

La spedizione, a buon conto, non si effettuò, si il Re che il Conte di Clermont partecipando alle gravi vicende politiche dell' epoca, massima la lotta contro Ludovico il Bavaro : e appunto in quell' anno **1325** in cui moriva Carlo di Valois, il Conte rimandava i Crociati radunatisi per la partenza, atto di cui si attribuiva il massimo merito il Sanuto [2] : pure l'Imperatore Andronico non poteva rima-

[1] Lettera del *Sanudo* VIII citata ; e VII ad Andronico, in BONGARS, *op. cit.*, t. II, 299, e in RINALDI, *A. E.* 1324, XXXIX-XLI ; vedi MAGNOCAVALLO, *op. cit.*, 107-110 (non mi persuadono le ragioni che egli porta (pp. 33-34) per dirla del 1323) e NORDEN, *op. cit.*, 684-87.

[2] DE BOILISLE, *l. c.*; DELAVILLE LE ROULX, *op. cit.*, I, 83-84.

Digitized by Google

ner del tutto tranquillo ancora, perchè, se pur dimessamente, i progetti contro Bisanzio venivano coltivati ancora, come gli riferivano gli informatori suoi, e come più tardi gli avrebbe scritto il Sanuto. Del resto, avvenivano altri moti sospetti e più prossimi ai confini dell'Impero, da parte di Filippo di Taranto il quale, dopo aver trattato col Re di Serbia Stefano Urosch III per un' alleanza favorita dal Papa contro Bisanzio [1], domandava sussidi al Pontefice (21 Gennajo 1325) per il ricupero del Despotato d'Epiro, che in parte riconquistava nella primavera 1325 a mezzo del fratello Giovanni di Gravina [2] : ma ben più alte erano le sue aspirazioni se il 26 Maggio egli concedeva a Martino Zaccaria di Chio il titolo di Despota dell' Asia Minore e dell' Arcipelago contro promessa di 500 uomini per la riconquista di Bisanzio [3].

Infine, degna di considerazione per il vecchio Sovrano era la lotta che commoveva allora l'Europa centrale fra l'imperatore Ludovico il Bavaro alleato dei Visconti e il Papato, mentre Giovanni di Lussemburgo re di Boemia, figlio di Enrico VII e cognato di Carlo IV, invano aveva tentato (1324) di attrarre a sè il Re di Francia per aiuti, promettendo a Carlo di Valois il Regno di Arles contro il volere degli Angioini ; e, con maggior successo, Leopoldo duca d'Austria (fratello di Federico prigione di Ludovico dalla giornata di Mühldorf, 1322) con l'aiuto del Pontefice aveva tratatto con Carlo IV (Luglio 1324) per dare a lui l'Impero, alleandosi con potenti Signori in Alsazia e in Svizzera,

[1] Lettera di Giovanni XXII a Filippo, 19 giugno 1323 ; in RINALDI, *A. E.* 1323, XIV-XVIII.

[2] HOPF, *op. cit.*, 407-08 e 420-23 ; con nuovi documenti NORDEN, *op. cit.*, 674-75.

[3] HOPF. *op. cit.* 408 su documento.

Digitized by Google

nella primavera **1325** coi più forti Prelati e Baroni tedeschi, sì da indurre poco dopo (trattato di Ulm, estate) l'Imperatore a liberare il prigione e a dichiararsi pronto a rinunciare alla Corona [1] : ma la lotta guelfo-ghibellina era osservata naturalmente da Andronico solo alla stregua delle contese genovesi e degli atti dell' antico avversario Roberto d'Anjou.

Infatti, dal **1317** erano divampati sulla Riviera ligure gli odii mortali tra le famiglie guelfe e le ghibelline : le prime, rimaste vittoriose nella città, non avevano tardato a darsi in braccio a Re Roberto, campione di lor parte in Italia, le altre invece si erano rafforzate sulla Riviera di Ponente, col loro centro a Savona ; e la lotta erasi trascinata, fiera, rabbiosa, per mesi e anni, ora devastando la flotta guelfa-angioina, con l'aiuto del Re di Francia, la Riviera e invano assediando Savona, ora portandosi la galere ghibelline, con l'aiuto di Federico di Sicilia, sotto la capitale stessa, riducendola talvolta a mal punto : fin che nell' Aprile **1324** Roberto riusciva in persona a farsi riconfermare per sei anni l'affidatogli dominio [2]. Sin dal principio, Andronico

[1] Sono note le opere sull' argomento del VON WEECH, dello SCHÖTTER, del MÜLLER, del FISCHER, del PREGER ; specialmente per la Francia meridionale, vedi la chiara trattazione del FOURNIER : *Le Royaume d'Arles et de Vienne* (Paris, 1891), pp. 384-90 ; recentemente ancora, SIEVERS : *Die politische Beziehungen des Kaiser Ludwigs des Bayers mit Frankreich* (in *Historische Studien*. t. II, Berlin, 1896) e SCHROHE : *Der Kamph zwischen den Könige Ludwig und Friedrich für den Reich etc.* (Berlin, 1902).

[2] Fonte massima, gli *Annales Genuenses* di GIORGIO STELLA, in R. I. S., XVII, col. 1030-1053 ; da cui, quasi esclusivamente, U. FOGLIETTA : *Genuensium Historiæ* (in *Thesaurus Antiquitatum et Historiarum Italiæ mari ligu-*

Digitized by Google

aveva presentito quale gravissimo pericolo avrebbe corso l'Impero, se, diventato signore assoluto di Genova, il Re guelfo avesse volto le potenti sue flotte in aiuto del fratello Filippo di Taranto pretendente di Bisanzio : egli, proseguendo nella politica del padre, aveva ognor più favorito i Genovesi, a danno dei Veneziani ognor sospetti di comunanzi d'intenti coi nemici dell' Impero, e Pera a poco a poco era diventata, non un sobborgo di Costantinopoli, ma quasi vera città indipendente sotto l'alto dominio della madre patria [1] ; ma doveva ormai impedire che i suoi interessati difensori diventassero temibili nemici. Per cui, mentre Pera, più conscia de' suoi interessi, manteneva

stico et Alpibus vicinæ. Lugduni Bat. 1704), l. VI, col. 413-23 ; e GIUSTINIANI : *Annali della Repubblica di Genova* (Ediz. *Promis*, Genova, 1834-35), vol. II, pp. 17-39. — Delle trattazioni moderne, vedi per tutte SERRA : *Storia dell' antica Liguria e di Genova* (Capolago, 1835, 4 vol.), vol. II, pp. 259-75 ; e CANALE : *Nuova Istoria della Repubblica di Genova etc.* (Firenze, 1858-64, 4 vol.), vol. III, pp. 121-131, e gli storici di Savona di cui infra : recentemente ha parlato di tali lotte A. FERRETTO nell' *Introduzione* al *Codice diplomatico delle Relazioni fra la Liguria, la Toscana e la Lunigiana ai tempi di Dante* [Parte 2ª del vol. XXXI degli *Atti della Società Ligure di Storia Patria* (1903)].

[1] Per il periodo 1261-1520 circa, vedi la classica opera del SAULI : *Della Colonia dei Genovesi in Galata* (2 vol., Torino, 1831), vol. I, pp. 59-227 ; in seguito, PAGANO : *Delle Imprese e del Dominio dei Genovesi nella Grecia* (Genova, 1846), pp. 28-51 ; CANALE, *op. cit.*, vol. II e III passim ; fondamentali ora le due opere dell' HEYD : *Le Colonie Commerciali etc.* (cit.), vol. I, pp. 315-67 ; e *Histoire du Commerce du Levant au Moyen-Age* (vers. dal tedesco, Leipzig 1885-86, 2 vol.), vol. I, 427-68. Due serie di *Documenti riguardanti la Colonia di Pera* sono state pubblicate dal BELGRANO in *Atti della Società Ligure di Storia Patria*, vol. XIII (1877-84) ; recentemente, una chiara narrazione

Digitized by Google

in massima ghibellina[1], egli, sollecitato da ripetuti messaggi di Federico di Sicilia, nel 1320 si stringeva a lui contro il comune nemico, aiutandolo con somme di denaro per quel tempo straordinarie[2]; e su questa via aveva continuato ancora, d'accordo coi ghibellini di Pera, trattando insieme diplomaticamente col Pontefice e col Re di Francia, come abbiamo visto, sinchè, nel 1323-24, decisi a farla finita con la lontana nemica, i guelfi genovesi mandavano in Oriente Carlo Grimaldi con una flotta di 10 galere, che però, non osando assalir Pera fortemente difesa, passata nel Mar Nero, veniva in parte catturata a tradimento a Sinope dal tiranno Zarabi, con grande strage di nobili giovani, e solo col favore della notte quattro navi riuscivano a deludere la guardia dei Peroti e dei Greci in attesa della preda nel Bosforo e a tornare in patria[3]. Intanto l'Imperatore, terminando, ad ogni buon conto, le contese trascinantisi da anni

— in parte su nuovi documenti — è stata scritta dal MANFRONI: *Le relazioni fra Genova, l'Impero Bizantino e i Turchi* (in *Atti della Società Ligure*, cit., vol. XXVIII (1898), pp. 654-97, per il detto periodo.

[1] Le fazioni dovettero però dividere da principio la colonia, perchè il 7 ottobre 1319 giungevano a Genova 10 galere dei Guelfi di Costantinopoli, con cui si assalì Savona: *Annales Genuenses*, cit. col. 1307.

[2] Secondo il TESTA: *De vita et rebus gestis Friderici II Siciliae* [*Regis*] (Panormi 1775), p. 221, donò 650.000 pezzi d'oro coniato. G. VILLANI, *Cronache*, IX, 133°, dice al 1321; « ..... il detto imperadore per abbassar la forza della Chiesa e del Re Ruberto co' suoi denari manteneva la guerra dei fuorusciti di Genova, e a quegli di Saona contro la città di Genova e contra al Re Ruberto ». Gli *Ann. Gen.* non fanno parola di ciò.

[3] *Annal. Gen.*, cit. col 1051-52, da confrontare con la *Continuazione della Cronaca di Jacopo da Varagine* [pubbl. in *Atti della Società Ligure di Storia Patria*, vol. X (1874)].

Digitized by Google

con Venezia — forse non aliena dal favorire i progetti di Filippo contro Bisanzio — per danni recati al governo della Repubblica, nell' Ottobre **1324** rinnovava la tregua con essa, accordandole nuovi privilegi: primo passo al mutamento di politica verso le potenze marittime occidentali che avrebbe avuto ampio sviluppo sotto Andronico III [1].

Conchiudendo adunque: dal momento che egli non poteva sperare di ottenere per il nipote la mano di una Principessa dei Valois o degli Anjou, il vecchio Andronico doveva desiderare l'*alliance* di una Casa, che fosse in buone relazioni con essi e nello stesso tempo col partito imperiale del Duca d'Austria per non risvegliare ognor più i sospetti del Pontefice, sempre avverso a Bisanzio.

Stando adunque l'Imperatore in tali pensieri, giungeva a Bisanzio, nel Maggio **1325**, Teodoro Paleologo, secondogenito dei figli avuti dalla sua consorte Violante (Irene) di Monferrato, il quale, dall' estate **1306** portatosi in Piemonte per assumere il governo delle terre lasciate dal fratello di Lei Giovanni I ultimo della stirpe aleramica (**1305**), e sposata Argentina Spinola di Genova, vi si era fermato definitivamente, dedicandosi tutto alla novella sua patria, solo nel

pp. 505-06. — Vedi SAULI, *op. cit.*, 229-30; CANALE, *op. cit.*, 129-30 e 216; HEYD, *Le Colonie...*, I, 371-74; e *Histoire du Commerce...* I, 484-85; MANFRONI, *op. cit.*, 697-98.

[1] Cenno in HOPF, *op. cit.*, 405; atti sulle contese per i danni, 1319-1322, pubblicati da THOMAS E PREDELLI. *Diplomatarium Veneto-Levantinum, etc.*, Pars I. *(Monumenti della R. Deputazione Veneta di Storia Patria*, vol. V, 1880), N. 72-80 e 88-92; tregua preliminare in Giugno: *ivi* N. 94-95, pp. 194-95; tregua definitiva di Ottobre: nel testo greco pubbl. da MIKLOSICH ET MULLER. *Acta et diplomata graeca Medii Aevi*, vol. III (Vindobonæ, 1865), N. 24°, p. 100; nel testo latino, *Diplomatarium*, cit. N. 98, p. 200. — Ratifica del Doge a Venezia il 30 Aprile 1325: ivi, N. 99, p. 203.

Digitized by Google

1318-19, dopo la morte del fratello maggiore Giovanni e della madre, compiendo una breve visita a Bisanzio, sia per rivedere i parenti, sia per aiutare il padre contro i nemici dell'Impero[1].

Infatti, sul finire del Marzo 1325, rafforzati con un doppio trattato nuziale fra i suoi figli e quelli di Filippo d'Acaja Signore dei dominî savoiardi in Piemonte, i vincoli che univano le due Case contro gli Angioini sì potenti nella regione subalpina, e lasciata di nuovo la reggenza alla consorte Argentina assistita da un Consiglio, il Marchese si era imbarcato a Savona per l'Oriente[2]: e quantunque

[1] Fonti massime, di parte nostra, sono: la *Cronica di Monferrato* di GALEOTTO DEL CARRETTO (in *Monumenta Historiæ Patriæ*, Scriptores III, Torino 1848), col. 1161-1176; e la CRONICA DI BENVENUTO SANGIORGIO, con documenti: (ediz. *Vernazza*, Torino, 1780, più corretta di quella dei R. I. S., XXIII), pp. 84-116, che contiene pure una curiosa *autobiografia* di Teodoro, pp. 116-122; di parte greca, PACHIMERO, *Storie bizantine* (ediz. Bonn, 1835), l. XIII, c. 18°; GREGORA, VII, 5° e 12° (vol. I, pp. 233-40 e 273); PHRANTZES, *op. cit.*, I, 4°, 7°, 10°. Cfr. DU CANGE, *Hist. Byz.* cit. p. 249. — Da vedere due documenti veneziani che trattano del passaggio di Teodoro a Venezia nel 1318, e degli ambasciatori bizantini diretti al Monferrato: in *Diplomatarium cit.* N. 68-69, pp. 117-119.

D'altronde, è mio intento trattare criticamente le relazioni tra i Paleologi di Bisanzio e il Monferrato, naturalmente trascurate dagli storici nostri, e che spero potranno riuscire di qualche utilità alla storia subalpina. — Per la vita di Teodoro in Piemonte, vedi GABOTTO: *Storia Piemonte*, cit. 38 avanti; *Asti etc.*, 202 e seg. passim.

[2] GALEOTTO DEL CARRETTO, *op. cit.* col. 1176-77, con errori di storia bizantina; GABOTTO, *St. Piem.* 113-14; *Asti etc.*, 429 e 433. Atto di Teodoro in Savona, 22 Marzo 1325: vedi A. TALLONE: *Regesto dei Marchesi di Saluzzo, 1091-1340* [vol. XVI della *Bibl. Soc. Stor. Subalpina*. Pinerolo, 1906], N. 887.

Digitized by Google

Cantacuzeno ci dica che ei veniva unicamente per vedere i parenti e aver benefici dal padre, e *Gregora*, avverso a tutta la famiglia di Violante, ripeta il giudizio, dicendolo oppresso dai debiti[1], pure, come ei stesso narra[2] e date le condizioni politiche del tempo quali abbiamo cercato di ritrarre, possiamo ritener per certo che egli, accorrendo a Costantinopoli, ottemperava a un pressante invito del vecchio padre, desideroso di esser informato a viva voce, sui progetti non ancor abbandonati dagli occidentali contro l'Impero, da persona fida e bene informata di ogni cosa, da un greco cioè in tutto ormai — i cronisti bizantini, con certa qual aria di sprezzo, ci dicono « persino nella barba » — diventato latino.

Lunghi dovettero essere in proposito i colloqui : e Teodoro, dopo aver resi edotti di ogni cosa il padre e il nipote, non esitò a consigliare come sposa del giovane imperatore la figlia maggiore ancor nubile di Amedeo V, sorella del novello conte di Savoia Edoardo, magnificando la nobiltà della prosapia sabauda, la grande influenza esercitata già da Amedeo V sui più potenti Principi del tempo e sui Pontefici stessi, i legami di parentela che legavano Edoardo con le Cose regnanti di Austria e di Borgogna, la fede ghibellina di Filippo d'Acaja, e la parte che avrebbe potuto prendere per Bisanzio il Conte, in intimi rapporti col Re di Francia.

Certo, in tal maniera il Paleologo pensava pure a sè stesso, essendo in certo modo unite le due Case sia per il matrimonio del defunto zio Giovanni I con Margherita di Savoia sorella

[1] CANTACUZENO, I, 51° (I, 256); GREGORA, IX, 2° (I, 395-96).

[2] Nell' *autobiografia* riportata da BENVENUTO SANGIORGIO, *op. cit.*, 120-21.

Digitized by Google

di Edoardo, sia per il doppio matrimonio progettato in sul partire, e sperando così di rafforzarsi nei proprî Stati accanto alla maggior potenza del Piemonte : ma le sue ragioni dovettero sembrare assennate assai al vecchio Andronico — il giovane stava tutto a' suoi cenni — e buoni i vincoli che l'avrebbero unito alla lontana famiglia regnante d'occidente. se egli fermò la sua scelta sulla Principessa sabauda[1]. « Subito dunque »— narra il cronista — « scelti ambasciatori Andronico Tornice gran cubicolario e Giovanni di Gibelet comandante militare oriundo di Cipro e per sangue unito al Principe di quel paese, li mandarono in Savoia, per condurla come sposa al giovane Imperatore, se a nessuno fosse ancora promessa, e se lieto ne fosse il fratello »[2].

[1] Così abbiamo ricostrutto i fatti : CANTACUZENO, al 1324 (prima dell' incoronazione di Andronico il giovane), non fa parola di Teodoro e dice solo, I, 40° (I, 194-95) : « ...vennero a sapere che, morto il Signore della Savoia che la lingua dei Latini chiamava Conte, gli era successo il figlio, e la figlia rimaneva donzella presso di lui. »

Il PARISOT, *op. cit.* 63 e 69, senza saper nulla dell'importanza politica del matrimonio, dice che queste cure del vecchio Imperatore non dimostrano affatto le sue sincere buone disposizioni verso il nipote: anzi, nulla gli sarebbe importato dell' ira di un piccolo Principe perduto nelle Alpi se sua figlia *(sic)* non sarebbe stata sul serio Imperatrice : infatti, ei crede Anna figlia di Edoardo! — Del resto, per giustificare la sua tesi, egli pure dice del *1324* l'invio degli ambasciatori : errore ripetuto dal DE MURALT. *op. cit.* ad annum.

[2] CANTACUZENO, I, 40° (I, 195), mettendo il fatto, come sopra, al 1324. — Il gran cubicolario era uno dei primi ufficiali di Corte, preposto alla direzione degli alloggi (CODINO, op. cit., p. 9 e 34). Quanto a *Giovanni di Gibelet o Jblet*, della nobile famiglia venuta di Siria a Cipro, e menzionata in tutto il secolo XIV, si tratta probabilmente di

Digitized by Google

Partiti dunque nel Luglio 1325 gli ambasciatori bizantini con pieni poteri per conchiudere il matrimonio di procura, si dirigevano naturalmente all' amico porto di Savona, sbarcandovi verso la metà di Agosto. La città, centro dei ghibellini genovesi, era allora nel fiore della sua ricchezza e potenza: libera dalla sovranità genovese, essa accoglieva tra le forti sue mura recentemente innalzate il fiore della nobiltà e e nel suo porto le galere riccamente onuste, sì che appunto allora si ordinavano severe leggi suntuarie e norme per la carica di Podestà, mentre si era alquanto rilassata la guerra rabbiosa tra intrinseci ed estrinseci della Superba, e in quello stesso mese il Consiglio di Credenza dei Ghibellini genovesi di Savona dava a Gaspare Doria pieni poteri per vendicare la morte di Branca Doria e di suo figlio Barnabò, avvenuta di recente in Sardegna per mano degli Aragonesi[1].

quel Giovanni di Jblet, cacciato da Cipro dal re Enrico II (1310-24), perchè partigiano del fratello suo Amauri, di poi riammesso e creato da lui Consigliere: fatti ricordati in un articolo del trattato 1358 tra Genova e Cipro; vedi L. DE MAS-LATRIE: *Histoire de l'île de Chypre sous la Maison de Lusignan* (3 vol., Paris, 1852-55), vol. II, pp. 73-74 e III, pp. 700-701. Probabilmente era venuto a Costantinopoli all' avvento al trono del nuovo Re Ugo IV (31 Gennaio 1324).

[1] Era allora Priore del « Consilium Credentia e Fidelium Imperii », Niccolò Gropallo; Podestà, Rinaldo Spinola de Luculo; e Capitano del Comune, Galeotto Spinola de Luculo (Comunicazione del *Comm. Vittorio Poggi* di Savona). Per la parte avuta da Savona nella guerra, vedi lo STELLA l. c. e gli storici genovesi posteriori: più in particolare, VERZELLINO: *Delle memorie particolari etc. della città di Savona* (ediz. *Astengo* Savona, 1885), pp. 234-40; A. M. DE' MONTI: *Compendio delle memorie historiche della città di Savona, etc.* (Roma, 1697), pp. 79-84; TORTEROLI: *Storia del Comune di Savona* (Savona, 1849),

Digitized by Google

Dopo breve soggiorno, i due ambasciatori, spediti veloci messi in Savoia, col ricco lor seguito lasciavano la città : passato l'Appennino e attraversate le collinose Langhe, dominio di Manfredo del Carretto da breve tempo sposo di Alasia figlia di Filippo d'Acaja, ritrovavano a Dogliani una nobile scorta di Cavalieri piemontesi sotto Pietro de' Bersatori, che a titolo d'onore il Principe — sedati in Luglio con una tregua i moti di guerra contro il Monferrato da parte degli Angioini subito dopo la partenza di Teodoro — inviava loro incontro : e accompagnati da Manfredo, con essi e con altri fra la curiosità generale della popolazione passavano per Fossano, Pinerolo e Vigone, accolti e onorati dal Principe stesso [1], giungendo, per la valle di

pp. 154-162 ; GARONI : *Guida storica, economica e artistica della città di Savona* (Savona,1874),pp. 123-28 : infine BRUNO: *Storia della città di Savona* (Savona, 1901), pp. 73-74. — Per la questione dei Doria, vedi l'ampio studio critico citato del FERRETTO. *Introduz.* pp. CXI-CXIV.

[1] *Conti Chiaveria di Torino,* Rotolo IX : « In stipendiis infra scriptorum militum de Taurino, videlicet Henrici de Gorzano et sex eius sociorum, qui fuerunt una cum dno Petro de Bersatoribus, milite familiari Domini, usque ad Dolianum,pro conducendis ambesatoribus (*sic*) serenissimi Imperatoris Grecorum destinatis pro complendo matrimonio domine Imperatricis cum sanguine Domini, in quo conductu esteterunt per tres dies finitos de mensse augusti MCCCXXV... ». — *Conti Castellania di Fossano.* Rot. III : « Ad stipendia dni Petri de Bersatoribus et quorumdam aliorum de familia Domini, qui cum equis et armis fuerunt oviam hanbasatoribus (*sic*) dni Imperatoris Grecorum, qui venerunt causa desponsandi filiam dni Comitis, et steterunt cum XXI equis ibidem apud Foxanum per unam diem..... per literas Domini de mandato datas XVIIII die augusti MCCCXXV... ». — *Conti Castell. Moncalieri,* Rot. IV : « Libravit... novem hominibus armorum de Montecalerio, qui cum equis et armis fuerunt in servicium Domini apud

Digitized by Google

Susa, il Moncenisio e la Savoia [1], nei primi giorni di Settembre, a Chambéry, ove, partito da Bourg-en-Bresse il 23 Agosto, li attendeva il Conde Edoardo [2].

Edoardo con molto cortesia e con gli onori dovuti al lor grado accolse nel castello della piccola capitale gli stra-

Doglanum per duos dies, causa associandi et conducendi ambassatores Grecorum... per literas Domini de mandato missas predicto dno Conrado [Provane] condam... datas die XXX augusti MCCCXXV... ». — *Conti Castell. Pinerolo.* Rot. XI : « Ad gagia novem hominum de armis de Pynarolio, qui fuerunt ad conducendum ambassatores Grecorum : inter quos fuit Guillermerius ; quorum quinque esteterunt per tres dies, et reliqui per duos dies, excepto uno qui stetit per unam diem tantum... ; et alocantur per literas datas die primo mensis [septembris] MCCCXXV... ». — *Conti Castell. Vigone.* Rot. X : « Libravit Thome Manchadora *(sic)*, Rosseto de Vignolio, Bonioto de Romagnano (et) Droeto de Valle Sancti Martini, Nicoloto de Rippa, Guillelmo de Brenexio et Viotino Benzio, pro eorum stipendiis qui cum equis et armis fuerunt ad asociandum ambassiatores Imperatoris Grecorum, et etiam dnum Manffredum de Chareto, per tres dies... ». — Questi dati interessanti — al primo dei quali accennò già il Cibrario : *Storia Mon. Savoia,* III, 19 — furono pubblicati recentemente (al pari di tanti altri tratti dai *Rotoli delle Castellanie del Piemonte* degli Archivî Camerali di Torino) dal Gabotto, nel suo ottimo e più volte citato studio : *Asti e la politica sabauda etc.*, p. 433, N. 4. — Per la storia del Piemonte dopo la partenza di Teodoro, *ivi*, p. 429-33.

[1] *Conti Castell. Montmelian.* Rotolo 1323-1327, Conto parziale 17. 7. 1325 — 7. 9. 1325, fol. I : « Libravit ad expensas ambassatorum Imperatoris Grecorum missorum ad Dominum per dictum Imperatorem, factas apud Montemmelianum veniendo (per literas Domini... die Va mensis septembris anno MCCCXXV) — LXIII sol. fort curs. »

[2] *Conti Hôtel Conte.* Rot. 32o cit., Conto parziale 3. 2. 1325. — 22. 9. 1325. fol. VIII : « ..... die Veneris ante Sanctum Bartholomeum... ». — Il primo accenno al soggiorno di

Digitized by Google

nieri ambasciatori [1]. Egli non poteva che essere lusingato dalla richiesta del lontano Sovrano bizantino, e sentirsi disposto ad acconsentirvi — probabilmente sollecitato pure da Teodoro e da Filippo —, riponendo la sorella su un trono ancora splendido e degno. Nulla sappiamo delle trattative per le nozze : *Cantacuzeno* ci afferma bensi che « giunti là gli ambasciatori, trovarono la Principessa libera ancora : veramente erano venuti poco prima dalla Francia altri inviatia richiederla per il loro Re : ma il fratello Conte di Savoia preferì darla al Re dei Romani » : ma ci è impossibile riconoscere quanto di vero vi sia in tale asserzione, in cui vibra l'orgoglio di razza del bizantino [2]. — Non sappiamo parimenti quale contegno abbia tenuto il Conte di fronte ai pretendenti all' Impero Greco e al Pontefice. Probabilmente, egli si era mai curato di simili questioni : d'altra parte, mentre il cugino Filippo d'Acaja si sosteneva vigorosamente in Piemonte contro gli Angioini, egli, sin dalla primavera 1324 assorto nella guerra contro il Delfino, era in pace con Roberto di Napoli, e stretti erano i suoi vincoli

Edoardo a Chambéry è la lettera del 5 Settembre, citata nella nota precedente ; un' altra poi del 6, in *Conti Hôtel Conte*, Rot. 33°, fol. III. — Due atti di affari privati del Conte, ivi, 9 Settembre, sono in *Protocolli Segretarî Ducali, Serie Camerale*, Registro 150°, f. 80. (Arch. di Stato Torino, Sezione 1ª).

[1] CANTACUZENO, I, 40° (I, 195).

[2] CANTACUZENO, *l. c.* — Carlo IV di Francia. vedovo per la 2ª volta, sin dal 21 giugno 1324 aveva ottenuta dal Papa le dispense per le nozze con Maria d'Evreux, sposata poco dopo : vedi ANSELME, *Histoire généalogique et chronologique de la royale Maison de France*, t. I, p. 97. Sebbene nessuno storico francese faccia cenno di tali trattative, il PARISOT, *op. cit.* 69, le ammette, per giustificare la *pretesa* lunghezza del soggiorno degli ambasciatori in Europa !

Digitized by Google

di parentela con Leopoldo d'Austria, che allora appunto aveva costretto a cedere Ludovico il Bavaro : tutt' al più, possiamo ammettere che l'Angioino non vide di buon occhio il matrimonio, che veniva ognor più a stringere in fascio a suo danno le due Case Sabauda e Paleologa, e ad armare di nuovi diritti sulla Acaja i congiunti di Isabella di Villehardouin.

Quanto a Giovanni XXII, per quanto partigiano dei Valois e degli Angioini anche rispetto a Bisanzio, occupato allora dagli affari dell' Impero, possiamo presumere non abbia opposto alcuna difficoltà seria, tanto più che proprio in principio di Settembre, dopo più vive esortazioni, si stava fermando una tregua sino al 1° Novembre tra Savoia e Delfinato[1] : anzi, egli ne fu informato ufficialmente solo a fatti compiuti, verso il termine dell' anno, a mezzo degli ambasciatori sabaudi l'Abate di Altacomba e Pietro di S. Jeoire portatisi colà per la tregua, come risulta dalla seguente lettera pontificia del 31 Dicembre 1325[2] :

Eduardo Comiti Sabaudie,

Nobilitatis tue literas benigne recepimus et tam ipsarum seriem quam ea que dilecti filii Abbas Altecumbe et Petrus

[1] VIDAL, *op. cit.*, pp. 375-76.

[2] Rubrica : « Edwardo Comiti Sabaudie super matrimonio germane sue ». *Archivio Vaticano.* Reg. Vatic. 113°, fol. CCCLXVII. *a*, ep. 2152, favoritami dall' esimio e gentile archivista *Marchese Emilio Ranuzzi,* che vivamente ringrazio. — Il GABOTTO, dall' esame affrettato di un regesto recente, con poco fondamento ha parlato della recisa opposizione del Pontefice al matrimonio per ragioni politiche : *Storia Piemonte* cit., 116, e *Asti etc.*, 434-35. Sono invece d'accordo col valente storico per quanto riguardo il contegno in proposito di Roberto di Napoli.

Digitized by Google

de Sancto Jorio legum professor exhibitores earum nobis exponere voluerunt intelleximus diligenter. Ad que breviter respondemus, quod ob honorem tui necnon nobilis mulieris Johanne germane tue gratum nostris affectibus accessisset si Principi sibi convenienti ut decebat catholico fuisset matrimonialiter copulata. Presertim, cum illi cui tradita fuisse dicitur quique infidelis existit, nequiverit matrimonialiter copulari. Et licet, fili, te spes iuxta nobis relata virum per ipsam ad fidem nostram reducendo ad id duxerit inclinandum, veremur tamen admodum quod vir eam potius ad ritum suum, quod absit, pertrahat quam e contra. Sed Dominum suppliciter deprecamur ut eidem germane gratiam conferat eundem virum ad fidem convertendi catholicam, et in illa immobiliter permanendi. Datum Avinioni, II Kal. Januarij Anno Decimo.

Certo, essendo il matrimonio da contrarsi fra i cosidetti *misti*, cioè fra membri di diverse religioni cristiane, che la Chiesa ammetteva, quantunque non con larghezza, in virtù dell' antico precetto apostolico che l'un membro dovesse attrarre l'altro nella fede[1], si dovettero richiedere le necessarie dispense alla Curia : ma, come risulta dalla lettera pontificia, una delle condizioni massime del coniugio — imposta da Edoardo, come tutti i suoi predecessori assai religioso — dovette essere che la principessa Giovanna, diventando Imperatrice greca, conservasse intatta

[1] Sui matrimonî misti è copiosa la bibliographia : ottime sono le opere in proposito del PERRONE fra i nostri, del ROSKOVANY fra gli stranieri : vedi MORONI : *Dizionario di Erudizione Storica Ecclesiastica*, vol. 43°, pp. 292 e seg. ; WALTER : *Kirchenlexicon*, 14ª ed., p. 661 ; VERING : *Kirchenl.*, 2ª ediz., pp. 364, 906 ; WETZER UND WELTE'S KIRCHENLEXICON, 2ª ediz., vol. IV, p. 159-165.

Digitized by Google

la fede de' suoi padri : e anzi era viva nella famiglia sabauda — poco condivisa dal Pontefice — la speranza che Ella potesse in qualche modo influire sul ritorno del consorte sulla retta via : quanto vedremo in appresso ne sarà conferma.

Pertanto, dopo lunghe trattative e seria ponderazione, Edoardo promise solennemente di dare in sposa la sorella al giovane Imperatore : e la Principessa naturalmente, pur agitata, commossa, incerta davanti al gran passo da compiersi che stava per decidere di tutto il suo avvenire, non poteva che dare il suo assenso. Giovanna era dunque ormai Imperatrice : e subito Edoardo — se vogliano credere a quanto narra, con orgoglio, *Cantacuzeno*, — « col mutare il suo nome in quello di Imperatrice dei Romani, mutò pure in magnifica e grandiosa tutta la vita di Lei, ed ei stesso non potè più comportarsi con Lei come prima. Per il passato infatti, essendo maggiore di età e Signore del suo dominio, stimava di dover comandare a Lei pure : ma appena Ella fu promessa all' Imperatore, credette e chiamò Lei Signora sua, e gloriandosi diceva agli ambasciatori, che a Lui s'addiceva per l'età e le prerogative del dominio avere il primo posto : ma poichè la sorella, a Dio piacendo, maggior gloria e dominio aveva preso, doveva adattarsi al voler di Dio e stimare l'Imperatrice romana sua Signora. Così non solo i Barbari, ma gli Itali rispettano l'Impero ! »[1].

Febbrili dovettero subito incominciare i preparativi per la partenza dalla Savoia della giovane Sovrana, non essendo conveniente lasciar troppo avvicinare la cattiva stagione per il viaggio di mare : e i documenti nostri, in questa materia sì interessante per la storia della vita privata di quei

[1] CANTACUZENO, I, 40° (I, 195-96).

Digitized by Google

lontani tempi, ci forniscono preziose notizie — non tante però come noi desidereremmo —, particolarmente per gli abbigliamenti sia di Lei, che dei cavalieri, delle dame e degli scudieri destinati ad accompagnarla oltre mare [1].

[1] *Conti Hôtel Conte.* Rot. 33° (è veramente un *Conte Hôtel Contessa*, tanto più prezioso in quanto manca tutta la serie di essi per Bianca di Borgogna), Conto parziale 1324-25. 9. 1325, fol. IIII e V : « *Librata facta pro robis Imperatricis Militibus et Scutifferis.* — In trigintaquinque ulnis cendalis viridis pro carrellis faciendis ad opus dne Imperatricis Grecorum, et pro octo ulnis tele et dimidia. VII sol. VI den. gross. — In una ulna brunete nigre de Louaynt empta pro caligis faciendis ad opus dicte dne Imperatricis, XII sol. — Quinque ulnis blodij de Chalon pro cohoperturis sanibus (?) selle dne Imperatricis, II sol. VII den. gross. — Sex ulnis de taveto de Louayn pro caligis pro dna Imperatrice et dna Comitissa, VII sol gross. turn. — Dimidio quintali, tribus libris de pluma... pro barrellis dne Imperatricis, IIII sol. IX den. gross. = Libravit in quindecim ulnis panni viridis de Louayn datis dno Stefano Reynaudi pro roba sua..... *(guasto).* — Decem ulnis de jano de Louayn et sex ulnis de blanco de Chalon pro cohopertorio dicti dni Stefani Reynaudi et pro uno tapicio de Reyns..., XV sol. VI den. gr. t. — Decem ulnis persici clari de Louayn et sex ulnis albi de Chalon et uno tapicio de Reyns pro lecto dni Petri de Viriseto..., XV sol. = *Cohopertoria Dominarum et Domicellarum.* — Viginti septem ulnis de persico de Roans pro tribus cohopertoriis dne Ysabelle uxoris dni Stefani Reynaudi, Ysabelle de Rupecola et Marguerite Bonivardi. Et triginta duabus ulnis de persico de Parisiis pro quatuor cohopertoriis Domicellarum dne Imperatricis... *(guasto).* — Novem ulnis de tavey pro cohopertorio dne Leone de Rupecola... = *Robe Scutiferorum.* Libr. in septuaginta duobus ulnis de radiato pro robis Scutifferorum, videlicet dni Petri de Virizeto, dni Perraudi de Balma, dni Stefani Reynaudi et eius uxoris, dni Hugonis de Palude, dni Jacobi de..... *(guasto)*, dni de Scalis... LVIII sol... » — Spese per la forratura di detti abiti. —Spese di un valletto « qui portavit ad Dominum apud...(?)

Digitized by Google

Infatti, mentre Ella trascorreva gli ultimi giorni del suo soggiorno in Savoia presso la cognata Bianca alla bella residenza del Bourget[1], ascoltando dagli ambasciatori e dai famigliari bizantini quale sarebbe stata la novella sua vita nel lontano e meraviglioso paese, pensando con dolore alla madre lontana da cui non poteva ricevere l'ultima benedizione e l'ultimo bacio, godendo ancora della dolce compagnia della minore sorella Beatrice, richiamando da Treffort, dove si era fermata nel Luglio con Bianca, una diletta dama e le proprie cose[2], Edoardo con l'usata liberalità, scegliendo fra i rappresentanti delle nobili famiglie della Savoia che ambivano l'alto onore di accompagnare in Oriente l'amata Principessa, la circondava di una piccola Corte che, per circostanze diverse, non si formò definitivamente se non più tardi a Villafranca nella partenza per la Riviera; sette arditi Cavalieri, che avrebbero formato l'ammirazione dei Bizantini nei tornei: Stefano d'Andelot, Ugo de la Palu, Aimone di Beauvoir, Pietro de la Baume, Enrico Bonzani, Pietro di Variset e Stefano Reynaudi;

unam robam de librata dne Imperatricis pro scutiferis... (?) » = « Libr. pro torichies, coyfiis, espinellis pro dna Imperatrice... (*guasto*) ». = Ivi, spese di trasporto di robe « de Lugduno pro dna Imperatrice ». = *Conti Hôtel Conte*, Rot. 32°. Conto parz. 22. 9. 1325 — 2. 11. 1325, f. III : « Libr. pro quinque malis novis... et sellis emptis per dnam Imperatricem... ».

[1] Spese della Contessa al Bourget in settembre : *Rot. 33° cit.*, Conto parz. cit. f. II e IIII.

[2] *Rot. 32° cit.* f. III : invio di ufficiali « apud Trefforcium quesitum dnam Vererdam (*sic*)... et pro expensis dicte dne Vereide (*sic*) cum duabus domicellis et tribus equitibus et comitive veniendo apud Burgetum... -- Libr. in locagio trium cudrutarum portantium robam dne Imperatricis et plurium aliorum a Trefforcio usque apud Burgetum... ».

Digitized by Google

quattro nobili Dame : Leonia de la Rochette, Isabella de la Rochette (che vedremo la più fida amica della Sovrana, soggiornando con suo figlio a Bisanzio sino al 1347), Margherita Bonnivard e la consorte di Stefano Reynaudi; sei Damigelle, tra cui una figlia del Reynaudi e una di Guglielmo Bonnivard; ventitre giovani scudieri; il suo cappellano Guglielmo de Grancerio e tre altri Frati minori, quindici camerieri e cameriere, nove persone di servizio per la cucina e la cantina [1].

Apprestata così ogni cosa, la domenica 22 Settembre 1325, venuta a Chambéry dal Bourget, col fratello Aimone con la cognata e la sorella, la principessa Giovanna, alla presenza di gran numero di nobili e dame si stipulava nel Castello il solenne atto di matrimonio di Lei con l'Imperatore Andronico III Paleologo, che ne aveva lasciata regolare procura agli ambasciatori [2] : e liete feste — per quanto lo comportava la memoria della recente dolorosa sconfitta — quel giorno e i seguenti celebravano l'avvenimento, mentre uno degli

[1] Vedi la lista più sotto, pag. 267. — Cfr. la nota 1ª di p. 256.

[2] Ad onta delle più diligenti ricerche, non sono riuscito a trovar traccia del contratto ai nostri Archivî : ma tale deve esser la data, perchè appunto in tal giorno, come vedremo, Andrea Boncristiani comincia il suo ufficio di Tesoriere presso l'Imperatrice.

Il primo accenno al matrimonio, e unico, di parte nostra, fu dato dalla citata inedita CHRONIQUE DE SAVOIE, fol. IIIIXX XVII : «... jehanne, que on donna pour femme a l'empereur de constantinoble » : ma con strano errore cronologico, perchè, parlando della morte di Amedeo V, il suo autore dice, fol. CXIIII *a*. : «... mourut en avignon ou il estoit ale vers le pappe pour pourchasser une armee contre les turcs en laide de lempereur de constentinoble mary de jehanne sa fille ». Altro cenno parlando del matrimonio del conte Aimone con Violante Paleologo (1330) : vedi infra.

Digitized by Google

ambasciatori di Andronico il cipriota Giovanni di Gibelet se ne partiva sollecito per Savona ad apprestare le cose per la partenza [1].

Così, compiuti gli ultimi preparativi, l'imperatrice Giovanna sul finir del Settembre 1325, abbracciate lagrimando la sorella Beatrice e la cognata Bianca, e salutate tutte le persone che l'avevano amata nella più bella stagione di sua vita, lasciava la piccola capitale delle terre che l'avevano vista fanciulla e vezzosa donzella sino a quel giorno, e che Ella credeva mai più avrebbe rivedute [2].

[1] *Conti Castell. Pinerolo*, Rot. XI cit. : « Ad stipendia septem hominum de armis de Pinayrolio, qui steterunt in servicium per duos dies ad conducendum dnum Johannem de Gibelleto, ambassatorem dni Imperatoris Grecorum ; et alocantur per literas Domini de testimonio datas die V octobris anno eodem (1325)... ». — *Conti Castell. Vigone*, Rot. X cit. « Libr. sex hominibus armorum de Vigono, quia asociaverunt dnum Johannem de Gibelleto, anbasatorem Grecorum, qui ibat versus Sagonam, per duos dies, per literas Domini... datas die XXIII Octobris... » — pubbl. dal Gabotto, *Asti etc.*, 438. N. 1°.

[2] *Conti Hôtel Conte*, Rot. 32° cit. Conto parziale 22. 9. 1325 — 2. 11. 1325 : « Computus Magistri Andree Bonichristiani de Pisis thesaurarij et familiaris dni Eduardi Comitis Sabaudie, de expensis ordinariis hospicii dicti dni Comitis recedendo de Chamberiaco, et eundo itinerando et secum ducendo dnam Johannam Imperatricem Grecorum usque ad Villamfrancam inpedemonte. Et de expensis ordinariis ipsius dne Imperatricis a dicta Villafranca usque apud Sagonam. Et de vadiis, donis, libratis utriusque dni Comitis et dne Imperatricis, et de receptis factis per ipsum a die Dominica inclusiva vicesima secunda die mensis septembris currentis anni Domini M III° XXV°, usque ad diem Dominicam exclusivam tertiam diem mensis novembris anno III° XXV°, etc. ». — Più preciso, per la data della partenza, *ivi*, fol. I : « In expensis ordinariis dni Comitis et dne Imperatricis, ipso recedendo de Cham-

Digitized by Google

Splendido doveva essere il Corteo, quale aveva voluto il Conte a onta delle distrette del momento. La giovane Imperatrice, i fratelli Edoardo e Aimone, il conte Amedeo III di Ginevra, Andronico Tornice co' suoi famigliari bizantini, numerosi Signori e Dame di Savoia, vestiti degli abbigliamenti più eleganti e delle stoffe più preziose dai vivaci colori, su nobili destrieri, seguiti dagli scudieri, da frati e da sacerdoti, dovevano invero formare un quadro assai pittoresco : e in modo particolare Giovanna e la sua Corte, se al loro arrivo a Bisanzio, come vedremo, il cronista presente avrebbe dovuto confessare che nulla di simile si era visto mai sulle rive del Bosforo : ultimo, in lunga fila, seguiva il personale di servizio, con molti cavalli e muli carichi delle cose preziose che Giovanna portava seco in Oriente [1].

beriaco et itinerando usque apud Villamfrancam inpedemonte per viginti dies finitos die lune quattuordecima mensis octobris anno Domini M III° XXV°. Deductis duobus diebus quorum una die fuit cum d^no^ Abbate Secusie, et alia die fuit cum d^no^ Principe ». — Per la storia, di questo prezioso Conto fece cenno per primo il Sauli nel 1831 : *Della Colonia dei Genovesi in Galata* cit. vol. I, p. 233 nota, dietro comunicazione del Cibrario che se ne valse più tardi nella sua *Storia Mon. Savoia*, III, 19 : recentemente il Gabotto ne ha pubblicato alla rinfusa alcuni dati circa il viaggio del corteo in Piemonte : *Asti etc.* 436-38.

[1] *Rot. 32°* e Conto cit. fol. VI : « Libr. in expensis Amblardeti, Laurenceti, Petri de Montejelato, Enrieti et pluribus aliis *(sic)* cum viginti quatuor equis in quibus erant palafredi d^ne^ Imperatricis a Sauna usque apud Ripolas, XX fl. auri ». = Cavalli presi a prestito : *Conti Hôtel Conte.* Rot. 30°, 15. 12. 1325-1327, fol. I : « Libr. pro expensis palafredi Prepositi Montis Jovis et officiarij Lugduni acomodatis Domino pro recessu Imperatricis et missis eisdem, II sol. gross. turn. ». = Bestie da soma : *Rot. 32° cit.* fol. VI : Spese di 12 bestie da Chambéry a Savona e ritorno « por-

Digitized by Google

Lento il viaggio, per le pittoresche strade di montagna della Moriana, per i passi alpini e la valle della Dora Riparia, mentre la popolazione accorreva a osservare con meraviglia: infatti, passando per Montmélian, La Chambre, S.-Jean de Maurienne, S.-Michel de Maurienne, Les Fourneaux e Lanslebourg, il corteo valicava il Moncenisio il 6 di Ottobre, si fermava il 7 a Susa accolto dall' Abate del luogo, e per Avigliana giungeva a Rivoli, centro dei possessi diretti di Savoia in Piemonte, l'8 Ottobre [1]. Quivi si trovava

tantium robam d^ne^ Imperatricis ». — Altre « de Chamberiaco apud Savillianum ». — Due altre da Chambéry a Savona con due Frati minori.

[1] *Conti Castell. Montmélian, Rot. cit.*, Conto parziale 7. 9. 1325—17. 1. 1327, fol. h.: « Libr. ad expensas hospicij domini comitis apud Montemmelianum die secunda mensis octobris anno CCCXXV VIII. libr. IIII sol. III den. fort. curs. ». — *Rot. 32° cit.* fol. I: « Recepit a d^no^ Odone de Chamd *(sic)* castellano Maurianne ad expensas Domini factas apud Cameram, Sanctum Michaelem et Fornellos et Lanceumburgum: literam habet a Domino datam VI^a^ die octobris, IX^xx^ III libr. II sol. VI den. vienn. turn. et III sol. III den. gr. turn.—A Berlione de la Mar castellano Secusie: literam habet a Domino datam VII^a^ die mensis octobris. IIII^xx^ XIX lib. XIII sol. VIII den. phil. et VII sol. VIII den. gr. t. — A d^no^ Petro de Verdone bayllivo Vallis Secusie, pro expensis Domini factis apud Avillianam: literam habet a Domino datam die lune VII^a^ die mensis octobris. XLIII libr. VI sol. XI den. vienn. phil. et VI flor. auri. — Recepit a Benedicto de Bethone apud Villamfrancam, Vigonem et Ripolas, VIII^c^ III libr. IIII sol. vienn. phil. et IX libr. VIII sol. VI den. obol. gr. t. et XVII flor. auri ». = Per Susa ancora, *Conti Castell. Susa.* Rot. XVII: « Ad expensas hospicij Domini factas apud Secusiam..... in transitu domine Imperatricis..... per literam Domini..... datam Secusie die VII octobris CCCXXV..... » pubbl. dal GABOTTO, *Asti etc.* p. 437: vedi pure sopra, p. 259, N. 2°. — Per Rivoli: *Conti Castell. Aosta.* Rot. XVII: « Ad

Digitized by Google

ad attendere la sorella Imperatrice la Marchesa vedova di Monferrato Margherita di Savoia, venuta dalle sue terre dotali intorno a Ciriè [1] ; e quivi si fermò il corteo per breve tempo [2], raggiunto da Signori e Dame partiti in ritardo da Chambéry, e da certi religiosi e dal cappellano che dovevano accompagnare l'Imperatrice [3] : mentre

expensas suas [cioè del Balivo di Val d'Aosta] et sue comitive factas per decem dies eundo de Valle Augusta apud Ripolas ad Dominum de mandato ipsius Domini, quando dna Imperatrix transivit ultra..... X libr. vienn. esp. » pubbl. dal GABOTTO, *Estratti dai Conti etc. relativi alle Valle d'Aosta (1267-1350)*. N. 73 (in *Miscellanea Valdostana*, vol. XVII della *Biblioteca Società Storica Subalpina*, Pinerolo 1903). — Un cenno di tutto il viaggio, da un punto di vista speciale, è stato fatto dal VACCARONE. *I Principi di Savoia attraverso le Alpi nel Medioevo (1270-1520)*. Torino, 1902 [estratto dal *Bollettino Club Alpino Italiano*, t. XXXV], p. 34.

[1] *Rot. 32° cit.* fol. III : « Libr. ad expensas dne Marquisie factas apud Ripolas per duos dies ante adventum Domini et per alios duos dies quando Dominus fuit cum dna Imperatrice apud Pignayruel et apud Villamfrancam. XLI libr. »

[2] *Ivi* : « Libr. apud Ripolas pro expensis Grecorum Henrieto Falsito. XVII fl. auri ».

[3] *Ivi* : « Libr. dno Johanni Richerdi qui venit usque apud Ripolas ad Dominum et credebat ire cum dna Imperatrice et fuit precepto Domini. XXX sol. gr. t. — Libravit Fratribus minoribus qui debent ire cum dna Imperatrice » per tonsura di panni per vesti, XIIII sol. VII den. gr. t. et V sol. gr. t. » — *Ivi*, fol. V : Spese di Stefano Reynaudi, consorte e familia, da casa sua « usque apud Ripolas ». — « Libr. in illis qui secuti sunt dnam Imperatricem post recessum de Chamberiaco usque apud Ripolas, videlicet dna Leona de Rupecola, eius domicello et domicella, et Gileto de Cruce domicello cum quinque equis et familia. VI sol. IIII den gr. t. » — *Ivi*, fol. VI : « Ad expensas dni Johannis de Villaryri (*sic*) capellani dne Imperatricis qui venit de Chamberiaco apud Ripolas..... »

Digitized by Google

Edoardo ricominciava a trattare affari politici col Seneschalco di Provenza, e col Visconti da cui aveva ricevuto poco prima un' ambasciata [1], inviando alcuni frati e poi altri messi sia a Genova che a Savona in cerca di danaro [2].

Nella regione subalpina non era quiete neppure allora : dopo la breve tregua d'armi a cui abbiamo accennato, in Settembre si venivano radunando schiere d'Acaja pronte alla battaglia a Savigliano e a Fossano, e si scoprivano congiure contro il Principe tosto soffocate [3]. Ma Filippo di Savoia-Acaja — mentre questi moti si calmavano nell' imminenza del passaggio del regale corteggio, e il Municipio di Torino provvedeva per degnamente accoglierlo [4] — non mancò naturalmente di accorrere presso il Conte e la cugina Giovanna, anzi li accompagnò con ogni onore per

[1] Gabotto, *Storia Piem.* cit. 116, e *Asti etc.* 434-35. Atto di Manfredo IV di Saluzzo con Edoardo I' 11 Ottobre : testi, Aimone di Savoia, Amedeo di Ginevra, Pietro di S. Jeoire e altri — in Tallone. *op. cit.* N. 892.

[2] *Rot 32° cit.* fol. I : « Recepit a Benedicto de Bethone traditos fratri Jordano de Moncuc pro suis expensis faciendis eundo a Ripolis usque apud Sagonam et apud Genuam pro mutuare pecuniam de mandato Domini, euntibus cum tribus equis et redeuntibus apud Ripolas. X sol. gr. t. et II fl. auri ». — Pagamenti corrispondenti ai fol. III e IIII, con l'accenno « pro negotiis Domini ».

[3] Gabotto, *Storia Piemonte* cit. 116; e meglio *Asti etc.* 435.

[4] Archivio della Città di Torino, *Ordinati. vol. 1°, 1325,* fol. 83. « die lune VII octobris... Item. cum dicatur quod Illustris et Magnifficus Dominus dominus Comes Sabaudie una cum Imperatrice Grecorum a[d] partes istas in proximo est venturus, et esse possit quod per hanc Civitatem transiret Quid voluerit providere et ordinare, si per ipsam Civitatem transiverit, circa ipsum et dictam dominam Imperatricem honorifice recipiendos et honorandos ».

Digitized by Google

le proprie terre [1], a Pinerolo prima, dove essi si fermavano un giorno a spese di lui, e l'Imperatrice piamente visitava chiese e conventi [2], poi per Vigone a Villafranca, terra tra Pinerolo e Saluzzo, il 14 Ottobre [3]. In questo villaggio il conte Edoardo, con le naturali dimostrazioni d'affetto, si separò dalla sorella Giovanna ormai avviata a ben diversi destini, ritornando col fratello, col conte di Ginevra e col seguito su' suoi passi, là dove lo attendevano gli affari complicati del Piemonte e ben più quelli dolorosi del Delfinato [4]: dopo averle lasciata una scorta di Cavalieri

[1] *Conti Chiaveria di Torino.* Rot. VII: « Libravit infrascriptis hominibus armorum de Taurino..... pro eorum stipendiis trium dierum quibus equitaverunt cum dno Principe asociando Dominam in patriam Grecorum..... per literas Domini datas die XVI octobris MCCCXXV... » — *Conti Castell. Moncalieri.* Rot. IV: « Libr. ad expensas hospicij Domini..... eundo Dominus cum dna Imperatrice Grecorum eius consanguinea, per literas Domini de mandato et testimonio..... datas die XII octobris MCCCXXV. C libr. vienn. b. m. »: pubbl. dal GABOTTO. *Asti etc.* 437 e 438.

[2] Vedi gli accenni a N. 2ª di p 259 e N. 1ª di p. 262, poi: *Rot. 32° cit.* fol. II: « Item tradidit dno Guillermo capellano Domine de dono facto Fratribus minoribus de Pinairuel per dnam Imperatricem. III sol. gr. turn ». *Ivi*, fol. VI: « ... pro panno empto apud Pigneyruelium et pennis et aliis necessariis ad opus dne Imperatricis. LX fl. auri et XXI sol. gr. t. ». — Spese di nove bestie da soma da Pinerolo a Savona, e ritorno. = *Rot. 30° cit.* fol. I: « Apud Pinorelium pro solvendis quibusdam rebus emptis ibidem ad opus dne Imperatricis. XXX sol. gr. t. ».

[3] Vedi note cit. e 1ª di pag. 261. Cfr. *Rot. 32° cit.* f. IIII: « .....pro diversis nunciis missis... in pluribus locis pro negociis Domini et dne Imperatricis... ».

[4] *Rotolo 32° cit.* f. I-II: « In expensis ordinariis hospicii Domini recedendo de Villafranca et de dna Imperatrice et redeundo in Sabaudiam usque apud Chamberiacum, per

Digitized by Google

agli ordini di Giovanni Bonnivard il giovane, di Odetto di Albospino e di Giovanni de Mornay [1], e come maggiordomo Andrea Boncristiani [2]. L'indomani l'Imperatrice, piamente visitato il convento dei Predicatori del luogo e fatte elemosine per implorare da Dio propizio il viaggio [3], si rimetteva in via col suo corteggio, ancora accompagnata dal cugino

decem novem dies finitos die sabbati secunda die mensis novembris anno XXV°. V^c XLVII libr. XII sol. IX den. vienn. phil. et CXXIX libr. VII sol. VIII den. vienn. turn. ». — *Ivi*, f. I : « In expensis Domini, factis pro recessu Domini apud Secusiam... In expensis Domini factis apud Lanceumburgum in recessu Domini... In expensis d^ni Comitis Gebennarum et familie Domini factis apud Sanctum Michaelem et Fornellos in recessu... et apud Cameram die festo Omnium Sanctorum... ». — *Ivi*, f. IIII : « apud Pigneruel... apud Montemmelianum... veniendo de Pedemonte ». — *Rot. 30° cit.* f. I : « Pro expensis familie Domini apud Pinarolium, ubi fuit post recessum d^ne Imperatricis, VI sol. gr. turn. ». — Per gli affari politici posteriori di Edoardo, vedi CIBRARIO, *St. Mon. Sav.* III, 20 e seg.; VIDAL, *op. cit.* 376 e seg. (cfr. sopra, pp. 253-254); GABOTTO *Storia Piemonte*, 116 e seg. e *Asti etc.* 436 e seg.

[1] *Conti Castell. Susa*, Rot. XVII : « Ad expensas Johannis Bonnivardi junioris, Odeti de Albo[s]pino, Johannis de Mornay cum decemocto valletis et XXI equis, factas apud Secusiam per unum serum redeundo de versus Sagona de d^na Imperatrice sorore Domini, in Sabaudiam... per literas dicti Johannis datas Secussie die XXIIII octobris anno CCCXXV... » — pubbl. dal GABOTTO, *Asti etc.* 437. N. 1ª.

[2] *Rot. 30° cit.* fol. I : « Libravit magistro Andrea *(sic)* Bonichristiani familiario Domini... pro ipsis portandis apud Sagonam... » *(guasto)*.

[3] *Rot. 32° cit.* fol. II : « In donis tradidit Fratribus Predicatoribus apud Villamfrancam ex dono facto per d^nam Imperatricem, inclusis IIII den. gross. turn. traditis d^no Guillermo pro pauperibus Christi, II sol. IIII den. gr. t. ».

Digitized by Google

Filippo, per Savigliano e Fossano sino al Tanaro [1], di là, con rapido cammino attraversate le Langhe e l'Appennino, guingendo finalmente a Savona nel pomeriggio del 18 Ottobre 1325 [2].

[1] *Conti Castell. Cumiana.* Rot. VI : « Ad stipendia (?) hominum de armis de Combeviana, qui fuerunt ad asociandam dnam Imperatricem versus Sagonam de mensse octobris M° CCC° XXV... XL sol. viann. » — *Conti Castell. Moncalieri.* Rot IV : « Libr. duodecim hominibus armorum de Montecaliero, qui cum equis et armis fuerunt cum Domino ad asociandum dnam Imperatricem Grecorum consanguineam Domini, per tres dies..... per literas Domini de testimonio et mandato datas Foxani die XVI mensis octobris M CCC XXV... XII libr. viann. deb. ». — *Conti Castell. Pinerolo.* Rot. XI : « Libr. octo hominibus de Pynarolio, qui fuerunt in cavalcata Domini causa asociandi dnam Imperatricem Grecorum versus Sagonam, et alocantur per literas Domini de testimonio datas die XVII octobris anno eodem (1325) .. VII libr. XIIII sol. VIII den. viann. ». — *Conti Castell. Vigone.* Rot. X : « Libr. octo hominibus armorum de Vigono, qui per tres dies fuerunt et steterunt cum Domino usque apud Tanagruum causa asociandi dnam Imperatricem consanguineam Domini... per literas Domini de mandato datas die XVI octobris M CCC XXV..... » — pubbl. tutti dal Gabotto, *Asti etc. l. c.* — Per Savigliano, vedi sopra, p. 260, N. 1ª

[2] *Rot. 32° cit.* fol IIII : « In expensis ordinariis hospicij dnc Imperatricis... *(guasto)* et familie ipsius factis a Villafranca usque apud Sagonam per tres dies et unum prandium finitos et finitum die veneris inclusive XVIII die octobris currentis anni Domini M° III° XXV°. et in sero et extunc fuit ad expensas Grecorum. Ut in particulis penes dictum magistrum Andream remanentibus, exceptis vadiis donis et libratis factis pro dna Imperatrice de mandato Domini, ut infra sequitur. — IXxx VI libr. VIII sol. obol. astens. (computato uno grosso pro tribus solidis quatuor denariis). Item LXX libr. VII sol. III den. gen. (computato uno grosso pro duobus solidis). Item XIII sol. gr. turn. Et II fl. auri de Florentia ».

Digitized by Google

La città era allora tutta rivolta all' allestimento di una flotta di 24 navi che Gaspare Doria, eletto dai Pisani capitano generale della riscossa contro il comune nemico gli Aragonesi di Sardegna, avrebbe in breve presa a' suoi ordini [1] : pure dovettero esser degne dell' alto suo grado le feste fatte alla giovane Sovrana degli alleati da parte degli alti magistrati della città, fra cui primi il « Priore del Consiglio di Credenza dei Fedeli dell' Impero » Niccolò Gropallo, il « Podestà » Rinaldo Spinola de Luculo e il « Capitano del Comune e del Popolo » Galeotto Spinola de Luculo [2], e l'ospitalità temporanea offerta a Lei e al suo seguito.

Cessate al suo arrivo le ufficiali dipendenze dal fratello Edoardo, e ripartita la scorta savoina, Giovanna potè subito considerarsi ormai come vera Sovrana, fra il suo seguito di savoiardi e di bizantini : ultima prova della liberalità del Conte, per mano del tesoriere Ella, i suoi cavalieri, i suoi scudieri, le sue dame, le sue damigelle, i Minoriti che l'avean raggiunta, i suoi servi pronti a imbarcarsi con Lei, tutti furono largamente regalati [3] ; e preziose stoffe

[1] Stella. *Annales Genuenses cit.* col. 1053-54 ; *Continuazione di Jacopo da Varagine cit.* p. 506 ; Villani. *Cronache.* IX. 39° ; Ferretto. l. c. e i citati storici di Savona.

[2] Nomi comunicatimi dal gentile Comm. Vittorio Poggi, dotto cultore di storia savonese, che sta appunto per pubblicare una *Cronotassi dei principali Magistrati che ressero e amministrarono il Comune di Savona.*

[3] *Rot. 32° cit.* fol. V : « In donis factis per Dominum personis infrascriptis ab illis qui remasseront cum d^na^ Imperatrice apud Sagonam. Et debent ire secom ultra mare in Constantinopl.

Et primo d^ne^ Imperatrici		IIIc fl. auri.
Milites.	d^no^ Stephano d'Andelot	C sol. gross. turn.
	d^no^ Hugoni de Palude	id.
	d^no^ Aymoni de Bellovidere	id.

Digitized by Google

ancora erano comprate per Lei, e da Lei donate a persone

	dno Petro de Balma	XXX sol. gross. turn.
	dno Enrico Bonczani	id.
	dno Petro de Variseto	id.
	dno Stephano Reynaudi	id.
Domine.	dne Leone de Rupecola	XX sol. gross. turn.
	uxori dni Stephani Reynaudi	id.
	dne Isabelle de Ruppecola	id.
	Marguerite Bonnivardi	id.
Domicelle.	Ysabelle de Sancto Simphoriano	X sol. gross. turn.
	Aymonete de Sancto Germano	id.
	filie dni Petri de Balma	id.
	filie dni Villiermi Bonnivardi	id.
	filie dni Stephani Reynaudi	id.
	alie domicelle	id.
Fratres Minores.	Socio Fratris Guillermi de Grancerio	X sol. gross. turn.
	dicto fratri Guillermo	id.
	fratri Petro lectori Lausanne	id.
	socio suo	id.

Cutifferi :

Stefano de Jolens	Monaco de Sachins
Bonifacio de Sala	Johanni de Ferney
Nicoleto d'Auz	Peroneto Guersi
Philippo de Sancto Germano	Girardo de Jolens
Jocerando de Loygnie	Gileto de Cruce
Petro Rolandi	Johanneto Bonnivardi
Bertrando de Gex	Drueto de Bamonte
Guichardo de Chabianes	e 8 altri—tutti X sol. gr. turn.
4 servi di *panateria*	VI sol. gross. turn.
3 servi di *coquina*	id.
2 servi di *buticoilleria*	id.
15 camerieri e cameriere	VI, IX, XII sol. gr. turn.

Totale : XLIII libr. XVII sol. gross. turn. et IIIc flor. auri de Florentia ».

Per l'arrivo dei Frati, *ivi*, fol. III : « Libr. ad expensas duorum Fratrum venientium de Lasanna usque apud Ripolas et de Ripolis usque apud Sagonam euntibus versus dnam Imperatricem, et pro regressu Fratris predicatoris de

Digitized by Google

del seguito e al tesoriere [1]. La cattiva stagione intanto si avanzava : nè doveva essere per la giovane Sovrana e la nobiltà savoiarda, usa solo alle placide traversate dei laghi del Bourget, di Annecy e di Ginevra o alla calma discesa della corrente del Rodano, troppo bella la prospettiva di un lungo viaggio per mare fra le intemperie invernali. Nell' attesa, Giovanna riceveva gli ultimi saluti e auguri da i suoi cari che aveva lasciati : dal fratello Edoardo da Rivoli nel viaggio di ritorno [2], dalla zia Marchesa di Monferrato, e dal cugino Filippo d'Acaja

Renverso misso cum eis. X sol. gr. turn. ». — *Ivi*, spese di quattro Frati minori partiti de Chambéry solo il 7 Ottobre. — Un altro Signore, di cui più nulla sappiamo, era allora con Giovanna : vedi *ivi*, fol. V : « Libr. dno de Sancto Laurentio qui est cum dna Imperatrice. XVII libr. X sol. gr. turn. ».

[1] *Rot. 32° cit.* fol. VI : « Libr. in tonsura sex ulnarum panni pro uno corseto pro dna Imperatrice... ». — Spese di panni « emptis apud Sagonam pro scutifferis. XL sol. gr. turn. et VI fl. auri ». — Spese di panno dato « Johanni de Villariis » : ma esso « sibi non placuit quia erat viridis, et dna Imperatrix de dicta roba fecit fieri duas clochias ad opus domicellarum suarum. VIII sol. III den. gr. t. et I fl. auri ». — *Ivi*, fol. VII : « Dna Imperatrix fecit sibi emere aliam robam et aliam quam habebat dedit dna Imperatrix uni scutiffero dni Marquesii Montisferrati et est cum dna Imperatrice ». — Regalo di panno per veste « Ballatruche de mandato dne Imperatricis. VIII sol. VIII den. gr. t. et I fl. auri ». — Vesti « pro tribus valletis dne Imperatricis. V sol. II den. gr. t. ». — Spese di panno « ad opus dni magistri Andree et dati per dnam Imperatricem. VIII sol. VI den. et I fl. auri ».

[2] *Ivi*, fol. III : « Libr. Normando, misso versus Sagonam, III sol. gr. t. ». — *Rot. 30° cit.* f. I : « Libr. pro expensis Amblardeti missi de Ripolis apud Sagonam dne Imperatrici, VI sol. gr. t. ». — *Rot. 32° cit.* fol. VIII : Denaro portato « a fratre Jordane de Moncuc de Ripolis apud Sagonam ».

Digitized by Google

(nuovamente in movimento contre gli Angioini), insieme a messaggi diretti per Teodoro [1]. Andava intanto apprestandosi la nave — certo la stessa galera di Pera che aveva portati in Occidente gli ambasciatori greci — destinata al lungo viaggio : e l'Imperatrice dovette pensare ad allestirla in modo da renderla quanto più comoda e bella per sè e il seguito. L'arredamento dovette farsi con l'usata larghezza bizantina, e quindi quasi nessuna traccia ce n'han lasciata i nostri documenti [2] : certo, è che, al pari de' suoi Cavalieri e delle sue Dame, Ella non volle separarsi da qualcuno fra i nobili e amati suoi destrieri [3] : ma le maggiori sue cure — con quella religiosità che era tradizione nella sua casa, e che l'aveva indotta a prendere a pii compagni alcuni umili seguaci di S. Francesco, da Lei stessa in sul partire donati di nuove vesti [4] — furono rivolte alla cappella

[1] *Rot. 32° cit.* fol. VI : « Libr. in trompatoribus d^ni^ Principis et trompatoribus Marquisii (*sic*) Montisferrati et pluribus aliis menestreriis, X fl. auri ». Invio di un messo « ad d^nam^ Marquisiam Montisferrati ». — Per Filippo, vedi *Conti Castell. Fiano.* Rot. V : « Ad expensas ipsius Hugoneti (Berardi) missi per Dominum apud Sagonam tempore quo d^na^ Imperatrix Grecorum erat ibi, pro negociis Domini, factas eundo, stando et redeundo versus Dominum, silicet per unam septimanam de mensse novembris anno eodem... IIII lib. V sol. » pubbl. dal GABOTTO. *Asti etc.* 437. N. 1^a^. — Per le vicende del Piemonte dopo il passaggio dell' Imperatrice, *ivi.* 438 e seg.

[2] Unico e breve accenno è questo : *Rot. 32° cit.* fol VII : « Libr. pro sexdecim mantilis magnis pro stabulis triginta sex cannis et quatuordecim toayllie (*sic*) emptis ad opus hospicii d^ne^ Imperatricis. XXVI sol. gross. ».

[3] *Rot. cit.* fol. VI : « Libr. valleto custodienti magnum equum qui vadit in Romaniam. I fl. auri ».

[4] *Ivi,* fol. VII : « Libr. in tribus peciis cendalis... pro duobus casulis... IX sol. VIII den. gross. ». — Per altre misure « cendalis albi pro crucis (*sic*) faciendis in dictis

Digitized by Google

appositamente costrutta e sontuosamente ornata, a cui Ella già aveva pensato nel muover dall' amata Savoia [1] : e i Frati Minori del seguito si recavano sino a Genova per acquistarvi i preziosi calici, i messali, i brevarî, ogni cosa necessaria al piccolo tempio [2].

Il 13 Novembre, mandati già avanti da tempo i famigliari coi bagagli [3], lasciava la sua Sovrana il tesoriere Andrea Boncristiani, diretto a Chambéry [4] : probabilmente

casulis. III sol. X den. gross. ». Per panno « pro ipsis casulis forrandis. II sol. VI den. gross. ». — « Libr. in cindali rubeo pro crucis faciendis in dictis casulis... II sol. I den. gross. ».

[1] *Rot. 33° cit.* fol. V : « Uni nuncio (da parte della Contessa) qui portavit pannos aureos pro capella d^ne^ Imperatricis usque apud Argentinam, ubi ipsos tradidit Laurentio Sicardi qui ipsos portavit ad Dominum... ».

[2] *Rot. 32° cit.* fol. VII : « Libr. in uno missale pro capella d^ne^ Imperatricis, per manus Fratrum minorum. XV sol. gross. — Libr. in uno magno breviario... XXVIII sol. I den. gr. — Libr. in uno calicie ponderante tresdecim uncias... VIII sol. VIII den. gr. — Libr. in uno alio calicie magno deaurato ponderante viginti duas oncias et tres partes oncie. XVII sol. gr. et III partes. — Libr. in duobus toaylliis altaris. XIII den. ob. gr. — Per tela di altre tovaglie. XIII sol. IIII den. gr. — Libr. ad expensas duorum Fratrum minorum et duorum aliorum yentium de Sagona apud Geno (*sic*) pro missale, breviario et aliis necessariis pro capella emere. II sol. gr. turn.— Libravit pro duobus cannis ad opus clerici capelle d^ne^ Imperatricis. III sol. gr. t. ».

[3] *Ivi*, fol. VI : Ritorno da Savona a Rivoli di un « Clericus de marescalcia » e di un tal « Dalmatius » con 34 cavalli — « Libr. in expensis Amblardeti, Laurenceti, Petri de Montejelato, Enrieti et pluribus aliis (*sic*) com viginti quatuor equis in quibus erant palafredi d^ne^ Imperatricis a Sauna usque apud Ripolas. XX fl. auri ». Cfr. p. 260, N. 1^a^.

[4] *Ivi*, fol. VII : Spese del viaggio di 10 giorni, « de Sagona apud Chamberiacum », 13 22 Novembre.

Digitized by Google

dopo la metà di quel mese stesso sulla sua nave l'Imperatrice lasciava Savona e l'ultima terra che ancora la univa alla sua patria, avviandosi verso la lontana Bisanzio, forse insieme alla flotta ghibellina diretta alla Sardegna per una lotta infelice contro gli Aragonesi che riempiè di lutto e d'ira le due fazioni in sul finir di quell' anno : mentre il fratello Edoardo partecipava al Pontefice, ufficialmente, il matrimonio, e spediva sul finir dell' anno messi a Savona a chieder sue notizie [1].

Lento, difficile, gravoso per Giovanna e per i Savoini, con lunghe fermate in diversi porti della Sardegna della Sicilia e della Grecia dovette essere il viaggio, in sì poco propizia stagione : e solo in Febbrajo 1326 la nave che li portava, pavesata a festa, passava i Dardanelli e per il Mar di Marmara giungeva a Bisanzio.

[1] *Conti Hôtel Conte, Rotolo 33° bis.* 5. 3. — 23. 8. 1326. fol. IIII : « Libr. uno misso apud Sagonam ad sciendum statum vel nova de d^na^ Imperatrice. XVIII den. gr. t. ». — Per il Pontefice, vedi sopra, p. 253-254.

Digitized by Google

CAPITOLO II

L'imperatrice Anna e Andronico III.

Splendida, affascinante, come la rivale d'occidente posta su sette colli, adagiata sulla sinistra riva del Bosforo e del Corno d'Oro, cinta di alte mura e coronata di torri e di cupole, riguardante di fronte come a guardia o ad avversaria perenne Pera la forte, Costantinopoli si presentava finalmente in un giorno di Febbraio del 1326 agli occhi meravigliati di Giovanna di Savoia e dei Savoiardi suoi compagni.

Lunga era stata l'attesa in Bisanzio : agili navicelle si erano per la Propontide recate incontro alla grande galera che portava ai Greci una novella Sovrana : e quando essa, entrata nel Crisocera e passata davanti a Pera, si accostò a terra alla estremità del canale, presso il tempio della Vergine di Blacherne fuori delle mura, grande folla curiosa e ammirante si addensava sulla riva. Scendeva a terra il regale corteggio, sì splendido da far dire a *Cantacuzeno* allora presente che esso superava per lusso e munificenza quelli di quante regine in ogni tempo e di ogni luogo erano venute Imperatrici a Bisanzio : e accoglievano la giovane Sovrana, con onori e dimostrazioni di reverente affetto, le Dame più nobili della Corte e le consorti di senatori e di alti magistrati, mentre lo sposo Andronico col nonno, il Gran Domestico, il Sebastocratore e gli altri grandi Dignitarî

Digitized by Google

dell' Impero, dalla Porta di Eugenio a cavallo muoveva incontro alla sposa sua, a Colei che per la prima volta egli incontrava e che pure avrebbe dovuto essere la compagna di tutta la sua vita. Pieno di commozione e anche di reciproca naturale curiosità, specialmente da parte dei regali sposi e del seguito savoiardo, fu certo il primo incontro presso il venerato tempio : ma breve assai secondo il rigido cerimoniale bizantino, perchè poco dopo i due Imperatori con tutto il loro seguito facevano ritorno nella città, mentre l'Imperatrice con le rituali cerimonie dalle più nobili Dame bizantine veniva ornata delle alte insegne della sua sovranità, e di là alla testa del corteggio Ella pure valicava, per la prima volta, le mura dell' antica Bisanzio, e faceva il solenne suo ingresso nel Palazzo imperiale delle Blacherne [1].

La sabauda Principessa era entrata ormai così nella

[1] Cantacuzeno. I, 40° (I. 204) : « L'anno seguente, in febbrajo, Indizione nona, venne dalla Savoia a Bisanzio l'imperatrice Anna conducendo regale seguito di uomini e donne, molti cavalieri e scudieri (così detti dai Latini) e molti nobili del paese : e per lusso e magnificenza superava tutte le Regine che in ogni tempo da ogni luogo erano venute Imperatrici a Bisanzio. Con regale apparato fu dallo suocero Imperatore accolta, come si addiceva alla sposa del figlio Imperatore : anche era presente allora a Bisanzio Andronico il giovane ». — Le cerimonie di rito sono minutamente descritte da Giorgio Codino, *op. cit.* cap. 22° (ediz. cit. p. 107-108). N. Gregora ha un semplice accenno alle nozze di Andronico III (1326) con una Principessa di *Lombardia* a cui fu mutato il nome in quello di « Anna » : *op. cit.* VIII. 15° (I, 383 84) ; cfr. Phrantzes, *op. cit.* I. 6° (p. 39). = Per il tempio della Vergine di Blacherne, vedi Du Cange, *Constantinopolis Christiana* (Paris, 1682), pp. 83-85 ; e Paspate. Βυζαντιναὶ Μελέται τοπογραφικαὶ καὶ ἱστορικαὶ (Costantinopoli, 1877), pp. 92, 194, 390-95.

Digitized by Google

nuova famiglia che le ragioni di Stato e il destino suo Le avevano data : ma i primi giorni della sua vita novella non dovevano essere felici. Ella era sbarcata con la preziosa delicata sua salute assai scossa, per il lungo errare della nave di mare in mare nella più difficile stagione dell' anno, per Lei sì poco usa al navigare ; e, anche per l'improvviso mutamento di clima, il gran Palazzo delle Blacherne, — che già aveva destata l'ammirazione dello storico del crociato Luigi VII, sia per la splendida sua posizione in riva al Corno d'Oro, leggermente elevato sulla città e circondato di giardini, sia per la magnificenza delle sue aule piene di tesori e di opere d'arte profusevi da Manuello Comneno, e che i Paleologi avevano ripreso ad abitare e fortificato —, là dove Ella, ascoltando i racconti dei famigliari bizantini, aveva pensato di trascorrere in felice quiete i primi tempi della sua unione, la vide mesta, debole, inferma, assistita con affetto da Andronico, dallo zio Teodoro e dagli amati compagni trepidanti sulla sua sorte[1]. Nè breve nè leggiera dovette essere la malattia : perchè, passato il più grave pericolo, in principio della primavera il giovane Imperatore si separava dalla consorte e recavasi nella Tracia, di cui era a lui affidato il governo e dove imprescindibili necessità richiedevano la sua presenza ; e vi rimase sino all'avanzato autunno, non senza naturalmente fare tratto tratto qualche visita alla Capitale[2].

Quando finalmente Giovanna ebbe riacquistata la sanità e

[1] Accenno alla malattia in CANTACUZENO, *l. c.* — Per il Palazzo delle Blacherne, vedi DU CANGE, *op. cit.* pp. 49 e 130-32 ; PASPATE, *op. cit.* p. 83.

[2] CANTACUZENO, *l. c.* A torto il PARISOT, *op. cit.* 69-70, attribuisce il ritardo nella celebrazione delle nozze a malvolere del nonno.

Digitized by Google

tornato lo sposo suo a Bisanzio, in principio di Ottobre furono celebrate le nozze splendide e grandiose, come è costume dei regnanti : quindi nella celebre basilica di S. Sofia avveniva l'incoronazione della giovane Sovrana [1]. Ornato a festa il gran tempio, nel giorno stabilito vi accorrevano i grandi Dignitari dell' Impero, tutto il Clero della Capitale col Patriarca Isaia e gran folla di popolo : e alle solenni funzioni religiose assistevano su alto trono i due Imperatori, la madre del giovane Andronico Ricta Xena, e Giovanna. Presa per mano da Teodoro Paleologo e da uno dei Signori del suo seguito, questa scendeva dal trono, e si portava sui gradini dell' altare : dove lo sposo suo presa dalle loro mani, benedetta dal Patriarca, la corona imperiale, la poneva sul suo capo, dandole il nome di Anna : ed Ella si inchinava a lui davanti, come per mostrarlo a tutti suo Signore, mentre il Patriarca pregava per loro e per tutto il popolo : tornati quindi ai loro troni, egli tenendo in mano lo scettro in forma di croce, Ella un' aurea verga adorna di perle, assistevano alle ultime cerimonie, ritornando finalmente a cavallo al Palazzo, seguiti da tutti gli altri a piedi.

Le feste che si susseguettero furono naturalmente magnifiche, e tali da impressionare il popolo di Bisanzio pur ad esse sì avvezzo : ma certo lo spettacolo più ammirato furono le giostre e i tornei, che i Greci ancora non conoscevano [2] : e la gagliarda gioventù savoiarda — certo con

[1] Cantacuzeno. I. 42° (I. 204-05). La descrizione che segue è fatta secondo il cerimoniale descritto da C. stesso. I. 41° (I. 199 e seg.) e più ampiamente da Codino, *op. cit.* cap. 18° (ediz. cit. 91-97). Sul Patriarca Isaia (1323-1334), vedi Gedeon, Πατριαρχικοὶ Πίνακες (Costantinopoli, 1886-90), pp. 417-20.

[2] Cantacuzeno. I. 42° (I. 205).

Digitized by Google

loro il forte Teodoro di Monferrato, vero latino — ebbe campo di farsi ammirare e lungamente, quando, sul dorso dei fidi e possenti destrieri e chiusi nelle scintillanti armi, agitando sugli elmi gli alti pennacchi multicolori, urtando le aste negli scudi e nelle corazze, facevano per la prima volta risuonare sulle rive del Bosforo il grido fatale : « Savoie ! » — Ammiravano i Greci, ma fremeva il giovane Imperatore : e quando, terminate le feste e tornato alla solenne quiete il grande palazzo, ritornarono alla patria loro — di cui cominciavano a sentir pungente la nostalgia — i Cavalieri, le Dame, le Damigelle che erano state sin allora fida compagnia dell' amata Principessa, alcuni di essi pregati da lui si fermarono alla Corte imperiale, e, come ci narra il cronista, trattati con ogni onore : perchè erano non solo forti e audaci nelle battaglie, ma anche valenti per natura in ogni sorta di esercizî e di giuochi. Così con l'Imperatore partecipavano a caccie e corse ; così per i primi insegnarono ai Bizantini le giostre e i tornei, in cui Andronico non tardò a diventar sì valente da superare in breve gli stessi maestri, tant' oltre arrischiandosi da riportarne talvolta gravi ferite, nulla ascoltando i più anziani della Corte che dicevano non esser tali gesta degne della maestà sua[1].

Felici dovettero essere i primi mesi di matrimonio di Anna (come ormai veniva comunemente chiamata, quantunque per i suoi cari e per l'Occidente conservasse sempre l'antico nome) : Andronico era giovane, bello, ardente, forte, aperto a tutte le manifestazioni di valentia e di bellezza, diverso in massima dal comune tipo dei Bizantini rigidi, orgogliosi, sordidi, odiatori dell' Occidente; e cercava

[1] Cantacuzeno, *l. c.* — Gregora, X. 3° (I. 482-83).

Digitized by Google

in ogni maniera di renderle meno sensibile il distacco della nuova sua vita dalla giovanile, trascorsa laggiù lontano nella pace superba dei monti dei laghi e dei fiumi della Savoia. Del resto, alcuni Cavalieri del suo seguito e tutta la sua servitù Le erano rimasti d'attorno, facendo risuonare alle sue orecchie la cara lingua materna, mentre Ella andava imparando l'armoniosa favella greca : si formava insomma intorno a Lei, compagnia e custodia sicura insieme, una minuscola colonia savoiarda, che col volger degli anni si sarebbe andata mutando e rinnovando, alternandosi i nobili di Savoia nel recarsi alla lontana Bisanzio, sia per amore di Lei, sia per ricercare fortuna alla Corte : così le era sempre vicina, consigliera amata e riverita, la nobile Isabella de la Rochette, che *Cantacuzeno* dice prima fra tutte le sue Dame per saggezza, e la più degna per l'educazione e il carattere suo di esserle compagna [1], mentre un figlio di lei, Rolet, veniva mantenuto agli studi a Parigi a spese del conte Edoardo e più tardi di Aimone [2]; e dolce doveva pur esserle il conversare dei comuni parenti

[1] CANTACUZENO, *l. c.*, che grecizza il nome di Isabella in Ζαμπέα.

[2] *Conti Hôtel Conte*, Rot. 35° (5 3. — 22. 10. 1327), fol. V : « Libr. magistro scolarum qui tenet filium d^ne^ Ysabelle de Ruppecula Parisiis de mandato Domini. XII libr. paris. » — *Conti Tesoreria generale di Savoia*, Rot. 8° (3. 2. 1330 — 14. 7. 1331), fol. XVII : « Libr. magistro Mermeto de Cologniaco clerico pro expensis Roleti filij Ysabelle de Ruppecola morantis cum dicto Mermeto in studio de mandato Domini, cui debebantur pro quolibet mense pro expensis et doctrina dicti Roleti novem den. turn gr., et ipsum sic tenuit spatio decem novem mensium finitorum prima die julij anno CCCXXXI .. inclusis tribus den. gr. t. quos tradidit dicto Roleto quos expenderat anteaquam veniret moraturus eum dicto Mermeto. XIII sol. IX den. gr. t. »

Digitized by Google

d'oltre-mare con lo zio Teodoro, che sentendosi circondato dai sospetti del padre, nulla di nobile potendo compiere, appunto in quel tempo componeva un trattato d'arte militare in Greco, probabilmente offrendolo ad Andronico, verso cui si sentiva fortemente attratto [1].

Ma la convivenza dei due Imperatori nella capitale non doveva durare a lungo. Troppo diversi erano i loro caratteri, troppo vivi ancora i ricordi delle recenti contese, troppo sospettoso il vecchio della crescente popolarità del nipote, troppo esposto il giovane agli eccitamenti e alle lusinghe dei numerosi e potenti suoi partigiani interessati a metterlo contro il nonno. E questo inizio di sorda lotta — fatto interessante per noi perchè si riattacca a quelle ragioni politiche che avevano condotto al matrimonio di Giovanna di Savoia — cagionava verso quel tempo la rottura definitiva delle trattative tra Bisanzio, Avignone e la Corte di Francia. Avvertito da Marin Sanudo del pericolo che, ad onta dell' abbandono del progetto di spedizione di Luigi di Clermont, correva ancor sempre l'Impero, in principio del 1326 Andronico II, in risposta alle pretese del Re di Francia in pro' degli aventi diritti all' eredità del l'Impero stesso, aveva scritto a Carlo IV dichiarando di voler rimanere in pace con tutti i Cristiani, limitandosi a rinnovare le sue proteste di buone disposizioni per l'unione delle due Chiese : e appunto in suo nome trattava in tal senso nella Curia fra' Andrea dell' Ordine dei Predicatori. Sì il Re che Giovanni XXII, ormai in pieno accordo e probabilmente sollecitati dal conte Edoardo di Savoia, avevano deciso quindi di metter subito alla prova la sincerità delle sue

[1] Galeotto del Carretto, *op. cit.* 1177; Benvenuto Sangiorgio, *op. cit.* 116 e seg.

Digitized by Google

affermazioni, e incaricato nell' Agosto il domenicano Benedetto da Cuma di recarsi a Costantinopoli, dopo aver prese a Napoli le istruzioni degli Angioini: il Papa dandogli facoltà di liberare i Greci dalla scomunica e ordine di far tutto il possibile per trarli alla vera fede; Carlo IV invece incaricandolo di intimare all' Imperatore il riconoscimento dei diritti de' Principi pretendenti: era questa, naturalmente, una ultima pressione che l'Occidente voleva esercitare su Bisanzio. Bartolomeo da Cuma giungeva a Bisanzio sul finire dell' autunno, forse durante le feste delle nozze: ma la sua missione doveva fallire del tutto, dopo lunghe trattative durate sino all' estate del 1327; e — accanto alle vere ragioni dell' invincibile ripugnanza di Andronico II a trattare sulle basi impostegli — la ragione da lui addotta nel rispondere al Re di Francia per scusare la rottura delle trattative era il timore di vedersi ribellare contro il popolo sospettoso; cioè, come meglio ci informa il Sanudo in una sua lettera posteriore, era la discordia tra i due Imperatori e il timore di ciascuno di essi di vedersi in tal modo alienato il favore del popolo: ultima fase, cotesta, del lungo, vario, obliquo procedere del vecchio Andronico sulla via delle trattative tra Bisanzio e l'Occidente [1].

[1] RINALDI. *A. E.*, 1326, XXVI-XXVII; lettere del *Sanudo*, 1326, in BONGARS, *op. cit.* t. II. N. IX, XII, XIII; e in KUNSTMANN, *op. cit.* N. II (del 1330), e specialmente N. VI (del 1334) p. 804: « ..... propter quam divisionem (*dei due Imp.*) uterque ipsorum non fuit ausus loqui palam de fide, ne contrarium aliquod reciperent a populis suis »; OMONT. *Projet de réunion des Eglises grecque et latine sous Charles le Bel en 1327* [in *Bibl. Ecole des Chartes*, t. LII (1892)], p. 254-57, specialmente la lettera II di Andronico a Benedetto da Cuma. Cfr. MAGNOCAVALLO, *op. cit.* 112-15; e vedi

Digitized by Google

Di chi la colpa del dissidio tra nonno e nipote ? — *Cantacuzeno* accusa Andronico II di voler privare della dignità imperiale il nipote, eccitato dai nemici di lui ; *Gregora* invece, ei pure testimonio dei fatti, rigetta la stessa accusa sul giovane Sovrano : probabilmente, spinti dalla loro simpatia di uomini politici, ambidue sono a uguale distanza dal vero[1].

Comunque sia di questo, mentre Teodoro rimaneva presso il vecchio padre, al principio della primavera del 1327 Andronico III con la consorte e parte della Corte lasciava Bisanzio per recarsi al governo della Tracia ; ma, durante il viaggio, a Magna Caria il corteggio veniva assalito da predoni turchi allora sbarcati, di cui il giovane Sovrano riusciva vincitore, ma riportando una grave ferita al piede che lo costringeva poscia a fermarsi a lungo a Didimoteico, forte città sulla Maritza (ora Demotika) sede del governo di Tracia, che dal doppio giro delle sue mura aveva preso nome e che doveva diventar sì nota ai tempi di Cantacuzeno[2].

Così Anna Imperatrice aveva mutata e per lungo tempo la sua residenza, forse nulla rimpiangendo la rigida etichetta del Palazzo delle Blacherne e la vicinanza del vecchio suocero, certo rammaricandosi dei primi inizi di una lotta che prevedeva lunga e dolorosa. Pure, le cose procedevano

l'ampia trattazione, in parte su nuovi documenti, del NORDEN, *op. cit.* 689-92.

[1] Trattazione critica del PARISOT, *op. cit.* 70-73.

[2] CANTACUZENO. I. 42° (I. 206-07) ; GREGORA. VIII. 15° (I. 384). — Sulle invasioni turche in questo tempo, vedi VON HAMMER. *Storia dell' Impero Osmano*, vers. dal tedesco di *S. Romanin*. vol. I (Venezia, 1838) p 266; e ZINKEISEN. *Geschichte des osmanischen Reiches in Europa*, t. I (1840), pp. 98-104.

Digitized by Google

più che Ella non pensasse : infatti, Andronico III, dopo aver visitato « al tempo della mietitura » insieme con Lei a Czernomen il re dei Bulgari Michele Asen e aver stretto con lui, per ogni eventualità, alleanza[1], era costretto a scolparsi, invano, presso il nonno delle accuse di ribellione che pubblicamente gli venivano fatte[2]. Ormai la lotta civile era dichiarata : ma egli, per non compromettere la sua causa, procedeva cautamente ; infatti in principio di Ottobre, lasciando a Didimoteico la consorte, con poco seguito e senza esercito — se dobbiamo credere al suo gran fautore *Cantacuzeno* — si portava a Selimbria sul mare[3] : e quivi dallo zio Teodoro riceveva segretamente avviso che il vecchio Imperatore non l'avrebbe mai ricevuto in Bisanzio, e che anzi aveva esortato lo czar di Serbia Stefano Urosch IV ad attaccarlo : in tal modo adunque il Marchese di Monferrato, per ragioni antiche e recenti di simpatia, si dichiarava per il nipote contro il padre, e *Gregora* non può trattenersi del chiamarlo traditore della causa di chi tanto l'aveva beneficato[4]. Invano, con Cantacuzeno recatosi a Rhegion, Andronico III scongiurava ancora il nonno a permettergli di entrare nella Capitale per esporgli le sue discolpe: che questi anzi, temendo una sollevazione, opprimeva i suoi fautori, rovinava i suoi possedimenti, e

[1] CANTAC. I. 42° (I. 207-08) ; GREG. IX. 1° (I. 390-92), che, meno bene informato, mette il convegno a Didimoteico. — Cfr. PARISOT, *op. cit.* 73 e 81 ; e JIRECEK. *Geschichte der Bulgaren.* (Prag. 1876) p. 291.

[2] CANTAC. I. 42° e seg. (I. 208 e seg.) : cfr. GREG. IX. 1° (I. 393-95).

[3] CANTACUZENO. I. 44° (I. 215).

[4] CANTAC. I. 44° (I. 215-16) e 48° (I. 234) ; GREG. IX. 1°-2° (I. 393-96) ; il cronista posteriore PHRANTZES (I. 6° [pp. 34-34]) dice Teodoro *novello Giuda !*

Digitized by Google

deponeva il Patriarca Isaia perchè rifiutava di far cancellare il nome di lui dai dittici della Chiesa [1]; invano ancora in Dicembre portatosi sotto Bisanzio, egli chiedeva un' ultima volta un colloquio col nonno o almeno con Teodoro: nessuno comparve dall'alto delle forti mura, se non il messaggiero del rifiuto e i soldati di guardia [2].

Allora, nell' animo ardente del giovane, l'offeso orgoglio e la brama del potere prendono ormai il sopravvento: e sul finir dell' anno tornato a Didimoteico assai probabilmente con lo zio Teodoro passato ormai dalla sua parte, nei primi mesi del 1328 alza la bandiera della rivolta, arma un forte esercito, e già sicuro della fedeltà della Tracia (mentre in Bisanzio cresce furioso l'odio del popolo contro il vecchio Sovrano per sempre nuovi aggravi di tasse), si porta ad occidente e occupa in breve la ricca Tessalonica sul mare e tutta la Macedonia [3]; ritornato quindi in Aprile a Didimoteico — dove Anna trepidante l'aveva atteso, prendendo amorevole cura delle consorti dei capi nemici fatti prigioni [4] — riesce con promesse a far ritirare il Re dei Bulgari guadagnato poco prima dall' avversario, e finalmente, per prevenire l'accorrere in aiuto dei Serbi, si porta veloce sotto Costantinopoli offrendo ancora al nonno la pace; ma le forti mura resistono a lui, sinchè nella notte dal 23 al 24 Maggio, aperte a tradimento da due popolani le porte della città, se n'impadronisce fra le universali dimostrazioni di allegrezza, risparmiando e confinando in

[1] Cantac. I. 44°-50° (I. 216-54); Greg. IX. 2° (I. 397-98).
[2] Cantac. I. 51° (I. 255-58),
[3] Cantac. I. 52°-56° (I. 259-89); Greg. IX. 1°-5° (I. 394-411).
[4] Cantac. I. 54° (I. 277).

Digitized by Google

un palazzo il vecchio nonno, e rimanendo ormai Signore assoluto del' Impero Bizantino [1].

* * *

Il nuovo Imperatore si studiò di rialzare le sorti del l'Impero caduto sì in basso per opera del nonno e per l'ultima guerra dinastica. Amato dal popolo per la sua gentilezza, per la sua accessibilità a chiunque, per la sua energia, non potè però riuscire nell' intento se non in minima parte, essendo ormai giunti i Bizantini quasi al l'estremo di una corruzione e di un' apatia, al di là della quale non poteva esserci che la rovina assoluta. Andronico III fu appunto l'ultimo Imperatore notevole della casa Paleologa: e sarebbe cosa bella seguirlo nella sua simpatica e talvolta fortunata opera di difesa a oltranza contro lo straripare della potenza turca nell' Asia Minore e nell' Arcipelago, contro Serbi e Bulgari invadenti dal nord, contro i Principi stranieri nelle terre d'occidente, contro il corrodente progresso delle potenze marittime in ogni parte del l'Impero: ma questo non è compito nostro [2].

[1] Cantac. I. 56°-II. 1° (I. 289-312); Greg. IX. 5°-8° (I. 411-432); cfr. Phrantzes. I. 6° (p. 36). — Buona trattazione della guerra civile in Parisot, *op. cit.* 74-83. Per la parte avuta in essa dagli Slavi, Jirecek, *op. cit.* 291-92.

[2] Ampi racconti in Cantac. II. 2° e seg. (I. 313 e seg.); Greg. IX. 8° e seg. (I 430 e seg.); cfr. Phrantzes. I. 6°-8° (pp. 36-39); — per i moderni vedi Parisot, *op. cit.* 83-143; Hopf. *op. cit.* 405 e seg.; Heyd, *Le Colonie etc.* pp. 374-89; Paparrigopulos. Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ ἔθνους, vol. V. (Atene, 1887) pp. 240 48; Hertzberg. *op. cit.* 590 e seg.; De Muralt, *op. cit.* ad annos. — Per i Turchi, Von Hammer, *op. cit.* I. 267-77; Zinkeisen, *op. cit.* I. 104-193; per gli Slavi in relazione con Bisanzio, Jirecek. *op. cit.* 292-300.

Digitized by Google

Rintracciando invece lo svolgersi della vita dell' imperatrice Anna in quel periodo fortunoso, quantunque tacciano in proposito le fonti bizantine noi possiamo ritenere per certo che Andronico non ricondusse nella capitale la consorte : troppo profonda era allora la piaga delle congiure e dei tradimenti, troppo volubile nelle sue simpatie e ne' suoi odi il popolo, troppi i pericoli a cui si trovava esposto il nuovo dominio ne' primi suoi tempi, perchè egli pensasse di allontanarla da Didimoteico forte e sicura. Così Ella, in sulle prime, non abitò come Regina il gran Palazzo delle Blacherne : e solo tratto tratto visitata dal consorte — che nel tardo autunno del 1328 ricacciava i Bulgari dopo lunga lotta dai confini della Tracia, nell' estate del 1329 invano tentava con Cantacuzeno di allontanare Orkan Sultano degli Ottomani dalla veneranda Nicea culla della sua Casa, riportandone anzi una sconfitta e una grave ferita, e in quel l'anno stesso ricuperava Chio e Focea sul genovese Martino Zaccaria [1] —, passava i suoi giorni nel palazzo sulle rive della Maritza, ormai circondata da tutta la fastosa Corte bizantina, dal gran Primicerio all' ultimo dei servi di cui il buon *Codino Curopolata* con gran serietà ci descrive gli attributi e i doveri e gli adornamenti [2], e lieta pur sempre della compagnia dei compatrioti, mentre Teodoro, dopo il trionfo del nipote, avvertito delle difficili condizioni de'

[1] Cantac. II. 2°-13° (I. 313-391) ; Greg. IX. 8°-9° (I. 430-38) ; Laonico Chalcocondila. *De Rebus Turcicis*. ediz. Bonn, pp. 22-23; Parisot, *op. cit.* 90-103 ; Pagano, *op. cit* 50-54 ; Heyd, *Le Colonie...* I. 374-78; Hertzberg, *op. cit.* 587-88 e 590-92 ; Hopf, *Storia dei Giustiniani di Genova* (versione di un articolo dell' *Allgem. Encyklop. di Ersch und Grüber*) in *Giornale Ligustico di Archeologia Storia e Belle Arti*, t. VII-VIII (1881-82), pp. 362-64.

[2] Codino. *op. cit.* pp. 9 e 32-34.

Digitized by Google

suoi domini di Piemonte vi era ritornato nell' Ottobre del 1328 [1].

Appunto a Didimoteico, mentre Anna era nella trepida attesa di un evento che avrebbe resa lieta la sua unione, Andronico ritiratosi a riposare nell' inverno 1329-1330, per un bagno imprudentemente preso cadeva in gravissima malattia: e ben presto il pericolo fu sì grande, che lo spettro della morte del consorte dovette balenare davanti agli occhi della atterrita Sovrana. — E finalmente, vedendosi ormai perduto, il giovane Imperatore ordina ai Grandi della Corte di riunirsi attorno a lui, e mettendo la destra del suo fido luogotenente Cantacuzeno in quelle della consorte lagrimante, a lui l'affida, fa giurare ai Nobili fedeltà a Lei e al figlio nascituro, ordina la liberazione dei prigionieri politici, e raccomanda ad alta voce i suoi cari e l'Impero alla protezione della Vergine: tale pure il tenore del suo testamento. L'Imperatore andava aggravandosi ognor più: e già quasi nell' agonia supplicava invano di esser vestito dell' abito monacale, e fra i lamenti della Corte Cantacuzeno faceva giurare fedeltà all' Imperatrice dal popolo, quando, per l'uso dell' acqua miracolosa di una fonte sacra alla Vergine Maria, egli quasi improvvisamente guariva, fra il giubilo universale, mentre Anna veniva così finalmente ad uscire dal doloroso suo incubo [2].

[1] Autobiografia nella CRONICA DI BENVENUTO SANGIORGIO, p. 122; GALEOTTO DEL CARRETTO, *op. cit.* 1177; per gli affari politici e la data, GABOTTO, *Storia Piemonte*, 128-29, e *Asti etc.* 475 e 480. — Del tutto personale è l'opinione del PARISOT, *op. cit.* 90, che Anna incominciò sin d'allora a prender ombra di Cantacuzeno e della sua sposa Irene.

[2] CANTAC. II. 14°-17° (I. 391-411) e III. 14° (II. 91); GREG. IX. 10° (I. 439-42). L'acqua era quella della fonte miracolosa della Vergine fuori di Porta Aurea, su cui vedi DU CANGE. *Const. Christ.* p. 183.

Digitized by Google

Chiaro adunque si era visto il pensiero di Andronico in rignardo alla successione : e già sin d'allora si delineava la situazione che si avrebbe avuta alla morte di lui molti anni dopo. Però questo suo procedere doveva risvegliare invidie, risentimenti e cupidigie : e infatti la madre di lui Ricta Xena che viveva ritirata a Tessalonica, delusa nel non vedersi neppur nominata nel suo testamento, si univa subito a Ser Gianne, ad Apocauco e ad altri ufficiali del l'Impero, accusando Cantacuzeno di aver aspirato al trono, e di aver fatto inserire nel giuramento di fedeltà il nome di Anna appunto perchè, essendo essa da poco giunta da terra straniera, pochi Greci potevano sostenerla, e quindi in breve tutto sarebbe passato in sue mani : ma Andronico non trascorse ad alcun atto di vendetta, certo anche perchè quelle erano voci largamente sparse da Cantacuzeno stesso, al quale egli lasciava grande parte del governo, ma giammai avrebbe data la successione al trono, privandone i legittimi eredi [1].

Questa notizia ci porge qualche luce sulle relazioni tra Anna e i sudditi suoi, di cui non piccola parte vedevano sempre in Lei una straniera quasi intrusa e influente assai sul contegno del consorte : ma Ella, tornata la quiete nel palazzo con la guarigione di Andronico, non pensava già alle complicazioni della vita politica bizantina, perchè nella primavera del 1330 dava alla luce la sua primogenita, a cui, dolce ricordo della madre lontana e in ringraziamento alla Vergine, faceva imporre il nome di

[1] Cantac. III. 14°-15° (II 92-98); II. 18° e 22° (I. 411-12 e 436-37); Greg. IX. 10° (I. 440-41) e XII. 2° (I. 577-78). — La questione dell' operato di Cantacuzeno ampiamente trattata dal Parisot, *op. cit.* 104-11 e 207.

Digitized by Google

Maria, e che sarebbe diventata, fanciulla ancora, principessa bulgara [1].

Ma, pur tra le gioie della nuova sua famiglia, Anna non poteva dimenticare i cari che aveva lasciati lontano in sul partire, nè mancare di prender parte ai loro lutti come alle loro feste : così, se dolorosa assai dovette giungerle la notizia della morte del fratello Edoardo conte di Savoia, di colui che Le aveva fatto da padre negli ultimi tempi del suo soggiorno in patria, avvenuta presso Parigi il 4 Novembre 1329 [2] ; a rallegrarla doveva venire poco dopo la novella del matrimonio del fratello Aimone nuovo Conte di Savoia con Violante di Monferrato figlia di Teodoro Paleologo (1 Maggio 1330) : nozze a cui, accanto alle forti ragioni politiche, aveva certo contribuito la parentela fra Anna e Teodoro, e che venivano a rinsaldare duraturamente i vincoli fra le due Case [3].

[1] Unica notizia in proposito è quella di CANTAC. II. 14° (I. 392) e III. 14° (II. 91), e di GREG. IX. 10° (I. 440), che Anna era incinta di lei durante la malattia dell' Imperatore. — Cfr. PHRANTZES. I. 8° (p. 39) e I. 9° (p. 41), che, confondendo con la figlia di Cantacuzeno, inventa una seconda figlia di Anna sposa di Orkan sultano dei Turchi !

[2] CIBRARIO. *St. Mon. Savoia.* III, 26 ; GABOTTO. *Asti etc.* 522 e seg.

[3] Un documento non ufficiale del tempo [pubbl. dal GUICHENON, *op. cit.* t. II (*Preuves*), p. 169] dice che Violante era sorella dell'Imperatore di Bisanzio, e che Aimone « s'accorda pour l'amour du lignage de l'Empire de Constantinople de Grecie dont Elle estoit partie ». — Il CABARET [*Chronique de Savoie* cit. fol. VIxxXIIII], dopo aver riprodotta questa notizia, dice che Teodoro acconsentì alla richiesta perchè era straniero « et aussi que son frere aisne nouvel empereur de gresse avoit a femme dame jehanne de savoye seur ou conte ayme ».

Delle nozze, dopo il GUICHENON, il CIBRARIO e il GABOTTO, ha parlato ancora R. RAYNERI. *Jolanda di*

Digitized by Google

Così a Didimoteico sempre, quasi del tutto lontana dalla fastosa etichetta bizantina, fra la quiete che aveva imparato ad amare in patria, Ella continuò ancora ad abitare, mentre Andronico attraversava un momento difficile per il suo regno, sia all' interno, per il crescere dell'ostilità della madre Xena che adottava e nominava suo erede Ser Gianne, e per timori di nuovi moti da parte del vecchio Andronico che veniva costretto a farsi monaco col nome di Antonio ; sia all' esterno, e per il pericoloso progredire della potenza turca nell'Asia Minore, e per la crisi acuta che attraversava allora il centro della penisola balcanica, in cui per opera dei Serbi nella battaglia di Velbuzd (28 Giugno 1330) cadeva Michele re dei Bulgari alleato di Andronico, veniva presa la sua capitale Tirnovo e messo sul trono bulgaro il giovane Scisman II figlio della principessa serba Anna, contro cui vivamente lottava Andronico : finchè nella primavera 1331 una rivoluzione lo cacciava, prendeva la corona un nipote di Michele, Giovanni Alessandro Asen ; e l' 8 Settembre in Serbia, dopo una consimile ribellione e l'uccisione di Stefano Urosch IV, veniva acclamato Re il valente Stefano Duscian, il più celebre tra i dinasti serbi [1].

Nell'estate - autunno 1331 l'Imperatore era di nuovo presso la consorte a Didimoteico ; e vi si fermò tutto l'inverno, provvedendo alla difesa delle terre occidentali minacciate

Monferrato Contessa di Savoia, in *Bollett. Stor. Subalp.* t. VIII. (1903), 1 e seg.: con nuovi documenti e maggiore critica ne tratterò io stesso in una monografia dedicata a Violante e a' suoi figli.

[1] Cantac. II. 18° e seg. (I. 412 e seg.); Greg. IX. 10° e seg. (I. 442 e seg.) : Parisot, *op. cit.* 105-06, 114-17, 126, 139 ; per la storia generale, vedi De Muralt. *Chronographie cit.* 1330-1331 ; Hertzberg. *op. cit.* 592-93 : per gli Slavi, Jirecek. *op. cit.* 292-97.

Digitized by Google

dai Serbi unitisi a Ser Gianne [1] : ma nel Febbrajo 1332 lo richiamava alla Capitale l'annunzio della morte del vecchio nonno, avvenuta il 13 : e colà si trattenne per tutta la primavera, dopo le solenni esequie celebrate a cura della figlia del defunto Simonina ex-Regina di Serbia, chiamando a sè a discolparsi il ribelle Ser Gianne [2].

La morte dello suocero, che tanto si era adoprato per il suo matrimonio, dovette certo commovere Anna : e con la famiglia imperiale Ella pure indossò le candide vesti segno di lutto riservato ai Sovrani fra i Bizantini ; ma ben presto un lieto evento veniva a riempiere di gioia la sabauda Imperatrice : il 18 Giugno 1332 Ella dava alla luce un figlio. A questo fausto annunzio, che veniva a colmare i desideri e i voti più ardenti dei due augusti sposi, Andronico accorreva da Bisanzio a Didimoteico, deponeva le vesti di lutto, celebrava coi Grandi dell' Impero solenni feste per il battesimo del figlio, a cui veniva dato il nome di Giovanni ; e la giostra e il torneo si svolsero fieri e pittoreschi sulle rive della Maritza, una volta ancora lottando e attirandosi l'ammirazione dei Bizantini i Cavalieri savoiardi presenti, e facendo alte prove del suo valore l'Imperatore stesso, che infine mutava le armi cortesi in armi da battaglia apprestandosi a nuova lotta contro i Bulgari [3].

[1] Cantac. II. 27°-28° (I. 469-73) ; Parisot, *op. cit.* 117-18. La presenza di Andronico a Didimoteico il 26 Giugno 1331 risulta da un documento citato in *Diplomatarium Veneto-Levantinum* cit. Vol. I. N. 112. p. 223.

[2] Gregora [ardente partigiano del defunto, che pronunciò l'orazione funebre]. IX. 14°-X. 1° (I. 460 e seg.); Cantac. II. 28° (I. 473) : cfr. Parisot, *l. c.*

[3] Vivace narrazione di Gregora. X. 3° (I. 482-83); Cantac. (allora lontano da Didimoteico) non ne parla : solo in due luoghi dice Giovanni di 9 anni nel 1341 : III. 2° (II. 18) e III. 30° (II. 189).

Digitized by Google

Infatti gli anni seguenti 1332-1334 sono pieni delle guerre a oltranza di Andronico III, sia contro il novello animoso re dei Bulgari Giovanni Alessandro in breve però costretto a ricercare l'alleanza dell' avversario, sia contro i Turchi sbarcanti tratto tratto sulle coste bizantine, sia contro Ser Gianne, apertamente ribelle dopo la morte della madre stessa dell' Imperatore Ricta Xena Maria (Luglio 1333) e strettamente unito a Stefano Duscian re dei Serbi, che conduceva poi da solo la guerra [1]; e a ben mal partito l'Imperatore veniva ridotto nonostante il valido aiuto del fido Cantacuzeno, se, prima di partire da Didimoteico nel 1334 per la lotta decisiva in Occidente, fortificava il palazzo reale, riempieva la città di provvigioni e affidava la consorte e i figli al nuovo Patriarca Giovanni Caleca di Apro : atto che avrebbe avuto più tardi ben gravi conseguenze [2].

Ma se gli affari d'Oriente, nella loro gravità, tenevano sospeso l'animo dell' imperatrice Anna, l'interessavano ben più quelli d'Occidente, da cui Ella, conservandone in cuore sempre viva la memoria e serbando intatta la fede alla religione degli avi suoi, si augurava veder giungere aiuti contro i nemici della novella sua patria. Nè la speranza era forse troppo vana.

Fatto degno di attrarre l'attenzione dello storico di questo periodo, dopo l'ultimo tentativo di spedizione di Carlo

[1] Cantac. II. 25° e 28° (I. 451-58 e 470-73); Greg. X. 4° e seg. (I. 485 e seg.). Parisot, *op. cit.* 117-25; Von Hammer, *op. cit.* I, 269-72; Zinkeisen, *op. cit.* I, 185-88; De Muralt, *op. cit.* 1332-1334; Jirecek. *op. cit.* 298-99; Hertzberg. *op. cit.* 593.

[2] Greg. X. 7° (I. 495-96); Parisot, *op. cit.* 139, che erroneamente mette il fatto nel 1338. Sul nuovo Patriarca vedi Cantac. II. 21 (I. 431-35) e Greg. XV. 3° (II. 755); Parisot, 114 e 121; Gedeon, *op. cit.* 420.

Digitized by Google

il Bello e del Conte di Clermont contro l'Impero Bizantino e la rottura delle trattative tra Roma e Bisanzio, si era compiuto a poco a poco, quasi insensibilmente, un vero rivolgimento nella mente degli occidentali in proposito : sopratutto del Re e del Pontefice, i massimi interessati. Il pericolo dei Turchi dell' Asia Minore, sia degli Ottomani dell'interno, sia e ben più degli Emiri Selgiucchi della costa — l'Emiro di Karasi (Misia) signore di Pergamo, l'Emiro di Saroukan signore di Magnesia, sopratutti gli Emiri di Aïdin (Jonia) : Omour-beg a Smirne, Kidr-beg a Efeso —, non solo contro le terre bizantine ma pur anco contro i dominatori latini della Grecia e dell' Arcipelago, doveva mettere su una via più diritta e basata sull' interesse generale e non più solo particolare i progetti dell'Occidente verso l'Oriente. Il Papato, ritornando ai tempi di Gregorio VII e di Urbano II, abbandonava definitivamente la pesta seguita dai Papi contemporanei dei Re Angioini dopo la riconquista di Costantinopoli per opera di Michele VIII Paleologo ; e ormai, considerato il mutato volger dei tempi, intendeva servirsi della promessa di aiuto da parte dell' Occidente contro i barbari per far tenere agli Imperatori di Bisanzio la promessa sempre rinnovata del ritorno definitivo della Chiesa greca alla fede cattolica [1].

[1] Concetti accennati dal NORDEN. *op. cit.* 694 e seg.; ma purtroppo d'ora in avanti ci mancherà la sua guida sicura, perchè il periodo delle relazioni tra Roma e Bisanzio dal 1330 al 1453 ha nel suo volume una trattazione leggera e del tutto insufficiente, mentre a nulla ormai può servire quella del PICHLER, *op. cit.* I. 357 e seg. — Io faccio qui un semplice tentativo di darne una narrazione critica per il regno di Andronico III (1328-1341), servendomi dei documenti sparsi in svariate pubblicazioni, e soffermandomi di più su quanto riguarda direttamente l'imperatrice Anna, la Savoia e il Piemonte.

Digitized by Google

A dire il vero il mutamento, nel pensiero di Giovanni XXII in particolare, non era avvenuto che per gradi; il 21 Settembre 1327 egli, scrivendo a Carlo IV di Francia circa la rottura delle trattative con Andronico II, chiamava costui « qui se intitulat Imperatorem Græcorum », e lasciava al Re pieni poteri per regolarsi a volontà circa gli affari d'Oriente; e ancora il 9 Dicembre 1328, scrivendo a Roberto d'Anjou, accomunava i Greci scimatici coi Turchi e con gli Slavi, contro cui si doveva volgere l'*Unione* degli Occidentali [1]. Ma questa *Unione* — è questo il nome ufficiale delle Leghe chi si andranno man mano formando contro i Turchi — ormai non poteva più essere contro Bisanzio.

Già Venezia, la massima interessata ne' suoi ricchi commerci, sin dal 1325-1326 aveva trattato per una Lega coi Bizantini, con Rodi e con Martino Zaccaria di Chio contro i Turchi, con retto e acuto giudizio della situazione, proprio mentre si volgevano contro i primi le vane minaccie del Re di Francia [2]: ma lungo tempo era passato invano a tale proposito. Il nuovo Re di Francia, Filippo VI di Valois (1328) aveva ei pure avuto ancora una volta gli incoraggiamenti alla Crociata di Terrasanta da Giovanni XXII, e decime per la sua attuazione; così nel 1331 trattava con Venezia, e avutene buone promesse, il 25 Luglio 1332 prendeva la Croce a Melun, contando pur sempre fra i primi crociati il Conte di Clermont [3]. Ma di fronte a tale impresa,

[1] NORDEN. *op. cit.* 692 e 702.

[2] Vedi le *Rubriche dei Libri Misti perduti*, pubbl. dal GIOMO in *Archivio Veneto*. t. XVIII, p. 66; XX, p. 89 e XVII, p. 271. Cfr. HEYD. *Histoire du Commerce....* t. I. 450 e 538 e t. II. 80-90.

[3] L. DE MASLATRIE. *Commerce et expéditions de la France et de Venise au Moyen-Age.* (in *Société Histoire de*

Digitized by Google

come tante altre chimerica, un' altra ben più importante e di immediata realizzazione si imponeva : quella per la difesa comune contro i Turchi esiziali a tutto l'Oriente non barbaro ; e questo bisogno veniva ad accordarsi con quello di Andronico III.

Il giovane Imperatore segnava un punto netto di distacco dal vecchio nonno, per tutto quanto riguardava le relazioni con l'Occidente : nessuna prevenzione contro i Latini aveva presa radice nell' animo suo, tenendo egli d'altronde poco assai del borioso e falso carattere bizantino ; stretti legami di parentela lo univano con regali famiglie occidentali, e forte dovette essere sempre intorno a lui la influenza benefica che, nel senso del riavvicinamento fra due mondi sì diversi, esercitò per tutta la durata del regno la sabauda Principessa e i Nobili savoiardi formanti il suo *entourage* : che anzi, a poco a poco, veniva così formandosi nell' Impero un partito abbastanza potente di Bizantini, il cui nome stesso, Λατινόφρονες, veniva a rivelare il lor pensiero, e appoggiandosi ai quali Andronico avrebbe tentato, certo in maggior buona fede dei predecessori e successori suoi, la riunione delle due Chiese, avendo fisso sempre davanti gli occhi lo scopo finale della salute dell' Impero.

Così nei primi mesi del 1330, dopo l'infelice successo della spedizione nell' Asia Minore contro gli Ottomani, egli inviava un messo alla Corte sabauda, forse sin d'allora per informarsi presso il cognato Aimone di Savoia dell' eventuale possibilità di un aiuto occidentale e degli intendi-

France, Mélanges historiques, t. III. 1880) p. 97 e seg. ; THOMAS ET PREDELLI. *Diplomatarium cit.* N. 109-110 ; RINALDI. *A. E.* 1328-1332 : DE BOILISLE, *op. cit.* 236-55 ; DELAVILLE LE ROULX. *op. cit.* I. 86-88 ; JORGA, *op. cit.* 37 ; MAGNOCAVALLO. *op. cit.* 119-132.

Digitized by Google

menti precisi di Filippo VI di Francia[1]; e avutane risposta da lui nell' autunno[2], altre più pressanti sollecitazioni inviava colà nell' estate del 1331, dopo caduta la grande Nicea e col crescere della baldanza turca, interessando sì Aimone che lo zio Teodoro di Monferrato[3].

Andronico vedeva chiaro innanzi a sè il piano da svolgersi: rompendo la tradizionale politica del bisavo e del nonno, staccarsi da Genova in quell' anno appunto terminante la gran guerra civile, i cui figli nell' Oriente seguivano una politica a sè in danno all' Impero, e accostarsi a Venezia, che in progresso di potenza ognor più accennava a voler esser la parte precipua nella lega contro i comuni nemici: quindi, forte di tale appoggio e valendosi delle aderenze coltivate in Occidente, rendersi alleati invece che

[1] *Conti Hôtel Contessa.* Rotolo 6° (22. 5. 1330 — 12. 2. 1331), fol. II: « Cuidam nuncio venienti de Grecia, inclusis quatuor turn. datis cuidam eunti Lugdunum. XVI den. obol. gr. turn. ».

[2] *Conti Tesoreria Generale di Savoia*, Rot. 8° cit., fol. XIII: « Libravit Girardeto Francisco misso per Dominum in Constantinopolim, per litteram Domini de mandato datam Chamberiaci die X mensis septembris anno CCCXXX quam reddit una cum littera ipsius Girardeti de recepta. XX flor. auri de Florentia ».

[3] *Conti Castell. Avigliana.* Rot. XXII: « Ad expensas sui ipsius Baillivi [di Val di Susa] cum sex equitibus cum armis, factas per octo dies inceptos die IIII mensis augusti CCCXXXI°, quibus stetit et fuit versus Montemferratum et Vercellas, ad dominum Marchionem predictum, ad exponendum sibi quædam secreta ex parte domini Comitis, que sibi mandavit Dominus Imperator Grecorum, et quam credentiam eidem Baillivo exposuerat ex parte Domini Guigonetus de Ravoyria quem Dominus propter hoc miserat ad dictum Baillivum.. X sol. gr. turn. » — pubbl. dal GABOTTO. *Asti etc.* p. 548, ma rammaricandosi di non conoscere le ragioni dell' ambasciata.

Digitized by Google

sospettosi e sempre diffidenti avversarî il Re di Francia, il re di Napoli Roberto d'Anjou, e sopratutto, con assennate promesse, il Pontefice Giovanni XXII. Era una politica abile, che doveva aver pieno successo : il 16 Giugno partivano da Didimoteico ambasciatori con pieni poteri per negoziare con Venezia un nuovo trattato [1] : e questi stessi si recavano subito a Napoli per trattare di amicizia e di pace fra le due potenze col Re e col Principe di Morea, dove li ritrovava Marin Sanudo, il veneziano sempre fisso nella sua nobile idea della spedizione contro i Turchi, che invano tentava di attrarre a suoi progetti i due Principi [2] ; e certo ancora alle Corti di Francia e di Avignone.

Quali le conseguenze di tali mosse ? — Quanto ad Aimone di Savoia, strettamente unito allo suocero Teodoro di Monferrato, e fermo nella fedeltà alla lega pontificia-lussemburghese, contro la quale si levava con gli Estensi, gli Scaligeri, i Gonzaga e i Visconti anche Firenze e l'Angioino (3 Agosto 1331, a Castelbaldo), mentre Filippo d'Acaja pareva propendere per gli Angioini [3], probabilmente si occupò in favore del lontano congiunto nei frequenti rapporti con la Casa di Francia e col Pontefice, e così pure la consorte di lui Violante di Monferrato ; gli Angioini invece si mantennero diffidenti assai, quantunque

[1] Accenno nell' atto N. 112 del *Diplomatarium* cit., di cui infra.

[2] Lettera V del *Sanudo* del 4 Aprile 1332 al Re di Francia : in KUNSTMANN, *op. cit.* p. 798 : « In Curia etiam supradicti serenissimi Jerusalem et Siciliæ Regis fuerunt nuncii Imperatoris Græcorum, cum quibus, ut dicebatur, parentela et amicitia tractatæ fuerunt ». — Per il viaggio del Sanudo, cfr. MAGNOCAVALLO, *op. cit.* 130-31.

[3] Vedi l'ampia narrazione del GABOTTO. *Asti etc.* 547 e seg.

Digitized by Google

la morte recentissima di Filippo di Taranto (1331) e l'abbandono dei diritti all' Impero Bizantino, da parte del fratello Giovanni di Gravina, alla vedova Caterina di Valois e al figlio di lei Roberto, con la conservazione dei possessi occidentali e del titolo di Duca di Durazzo [1], venisse a indebolire grandemente ogni pensiero di riscossa dalla loro parte.

Ma con Venezia, col Pontefice e con l'Ordine dei Cavalieri Gerosolimitani di Rodi serrate e con felice esito procedevano, parallele a quelle per la Crociata di Filippo VI, le trattative per una pratica spedizione, affatto distinta da questa, contro gli Emiri Selgiucchi dell' Asia Minore ognor più minacciosi [2]; sicchè il 6-7 Settembre 1332 si stringeva in Venezia una Lega a tale scopo tra il doge Dandolo, Andronico III ed Elion de Villeneuve gran Maestro di Rodi, deliberandosi di armare per cinque anni una flotta di 20 navi, e lasciando alla Repubblica l'incarico di eleggerne il Capitano [3].

Sì Andronico che Anna potevano dunque già trovare in certo qual modo realizzato il loro desiderio di non veder divisi i proprî interessi da quelli dell' Occidente contro i

[1] Hopf. *Geschichte Griechelands...* cit. t. 85°, p. 430 e seg.

[2] Thomas-Predelli. *Diplomatarium Veneto-Levantinum*. N. 113-15 (p. 224).

[3] *Diplomatarium cit.* N. 116-117 (p. 225-230) ; Pauli, *Codice diplomatico del Sacro Ordine Gerosolimitano* (Lucca, 1737), vol. II, 81. — L'unione di Andronico con Venezia veniva poi resa più stretta da un trattato di amicizia per sei anni nel Novembre 1332 : pubbl. in greco da Miklosich et Müller. *Acta e diplom. graeca*, cit. t. III. N. XXV (p. 105) in latino in *Diplomatarium* cit. N. 118 (p. 230), susseguente ad una tregua preliminare del 4 Luglio : *ivi*, N. 112 (p. 223). — Cenni di queste trattative in Romanin. *Storia documentata di Venezia*, t. III (Venezia, 1855), pp. 111-14.

Digitized by Google

comuni nemici : però erano ancora un'incognita gli intendimenti di Filippo VI di Francia. Già in principio d'Aprile 1332 Marin Sanudo scriveva a lui caldamente esortandolo a procedere contro i Turchi in unione ai Bizantini, del cui Sovrano egli vantava la sincera volontà di veder ritornare il popolo suo alla vera fede, avvenimento che avrebbe dato gloria e potenza a tutto l'orbe cristiano[1] : ma, giurata dal Re in Luglio la Crociata, fra altri memoriali per la santa impresa egli riceveva, sul finir dell' anno, un progetto del domenicano Brocard : « Directorium ad passagium faciendum etc. », in cui questi consigliava ai crociati la via di terra, rigettando assolutamente l'alleanza dei sovrani dei Serbi e dei Bizantini, sia per lo scisma religioso sia per l'impossibilità di fidarsi dei Greci per il loro odio contro gli Occidentali, e proponendo invece la conquista dei loro domini essendo entrambi usurpatori del loro trono : conquista facile per la debolezza di quei popoli, e fonte di inestimabili vantaggi e per la fine dello scisma e per la riconquista di Terra Santa. È questo l'ultimo documento che ci prova l'avversione a Bisanzio che ancora durava in Europa : la Corte di Francia ne fu certo fortemente impressionata, ma dalla Commissione eletta per il suo esame il progetto veniva in massima respinto, sembrando migliore la via di mare : e in modo speciale circa la presa di Bisanzio, il pensiero del Re assolutamente avverso al fatto — mutamento definitivo di idee — risulta chiaro dalle stesse parole della relazione : « ... la quelle chose ne semble estre mie de l'intention du Roy »[2].

[1] Lettera V citata del *Sanudo*, in KUNSTMANN. *op. cit.* 791-98.

[2] Il progetto pubblicato del REIFFENBERG in *Collection de Monuments pour servir à l'histoire des provinces de*

Digitized by Google

Intanto nell' Impero greco, se non a Bisanzio centro sempre dell' intransigenza almeno a Didimoteico e nelle provincie, andava intensificandosi ognor più il movimento di riavvicinamento all' Occidente : movimento che si propagava fra l'alto clero come fra la nobiltà, e le cui ragioni altamente politiche si univano alle considerazioni religiose, dopo che si vedeva un primo concretamento nella Lega con Venezia e con Rodi. Anna era pur sempre, nel cuore, fervente nella fede cattolica, ed era capo naturale del partito latino alla Corte che aveva, tra i partigiani più influenti sia savoiardi che greci, il veneziano Giovanni Pisani : e forse accarezzava — speranza troppo ardita — il pensiero di trarre alla vera fede il consorte, se per ossequio di Lei un fra' Grazia Arnaldi aquitano, di quei Minoriti che Ella tanto venerava, diretto all' Armenia, si fermava alla Corte al principio del 1333, e con l'ardente parola di fede riusciva a convincere il giovane Sovrano della necessità di lasciare per sempre l'errore per la verità [1].

Ma, se dobbiamo credere ai documenti del tempo, era nel clero si regolare che secolare che con maggiori e più gravi conseguenze si facevano strada le nuove idee : e a capo di numerosi monaci sparsi nei diversi monasteri e di molti sacerdoti, era l'antico patriarca Nifone ricco e potente, già scacciato dal trono dal vecchio Andronico e allora nei più stretti rapporti con l'Imperatore [2]. Ormai l'importante per

Namur, Hainaut et Luxembourg, t. IV. pp. 227-312 ; ampio esame e narrazione del DELAVILLE LE ROULX. *op. cit.* I. 89-98, e la risposta del Consiglio del Re *ivi*, II, 7-11. Cfr. L. DE MAS-LATRIE. *Hist. de Chypre* cit. t. III. 726.

[1] WADDING. *Annales Minorum*. ediz. Fonseca. 1333. XIX.

[2] Vedi gli accenni nelle lettere del Sanudo e del Papa, di cui infra. — Sul patriarca Nifone (1311-1314 circa) vedi

Digitized by Google

Andronico era il far entrare nella conclusa Lega antiturca il Re di Francia e il Pontefice : per il primo contava simultaneamente su Venezia da cui dipendeva ogni mossa della Crociata e sul cognato Aimone di Savoia; per Giovanni XXII, dalla necessità dei tempi costretto a recedere dalla antica sostenutezza orgogliosa di fronte a Bisanzio, egli naturalmente doveva ricorrere al mezzo più indicato in tal caso : promettere ancora una volta, solennemente, la riunione delle due Chiese greca e latina.

I tempi erano mutati, in breve volger d'anni : non si trattava ormai, come già sotto Michele VIII e Andronico II, di *avances* fatte per cercar di stornar l'onda sovvertitrice, ma di una specie di prova preliminare offerta per tener salda nelle sue promesse, in una Lega che mostrava un aspetto politico affatto, una delle due parti fin allora rimasta sempre nemica dell' altra. L'Imperatore così — e con maggior buona fede certo, per quanto severi siano i giudizî, di ogni altro suo predecessore o successore — incominciava ad offrire al Pontefice le sue promesse di adoprare la potente sua influenza sul clero e sul popolo per un ritorno alla fede, a cui diceva di sentirsi fortemente attratto : ma richiedeva in cambio forti aiuti dall' Occidente e per esso dal Papa, venendo in tal modo ad esser comune la causa dei due popoli.

Questi adunque erano i sentimenti che, passando a Bisanzio nella primavera del 1333 due Domenicani, Francesco da Camerino e Riccardo Anglico, di ritorno da una missione fra i Tartari, Andronico nutriva nell' animo : e

Le Quien, *Oriens Christianus*, t. I, col. 295; e Gedeon, *op. cit.* pp. 411-14 ; ma essi dicono, senz'altro, che egli, deposto, si ritirò nel monastero di Periblete sul mare.

Digitized by Google

che per mezzo loro faceva conoscere al Pontefice, quando essi si accinsero al ritorno. Giovanni XXII, davanti a sì esplicite promesse, non poteva dubitare : troppo florida era la messe che si poteva raccogliere in caso di successo, perchè egli non si sentisse spinto a far tacere le sempre naturali diffidenze : tanto più al ricevere contemporaneamente dall' Imperatore dall' Imperatrice e dal veneziano Giovanni Pisani le più esplicite assicurazioni sull' esistenza — naturalmente ampliata, del resto — di un forte partito amico dei Latini : e queste disposizioni faceva subito note al cognato, con un suo messo, il Conte di Savoia fortemente interessatosi alla vitale questione [1].

Quindi, eletti il 16 Luglio Riccardo Anglico a Vescovo di Schurchi, e Francesco da Camerino ad Arcivescovo di Kertsch (Crimea) il 1 Agosto [2] per rimandarli fra i Tartari, il 4 stesso li incaricava di promuovere con ogni loro sforzo l'Unione delle due Chiese che sarebbe pur stata fonte di grandi beni temporali [3] ; nello stesso giorno rispondendo ad Andronico III altamente lo commendava per le rette sue intenzioni, e caldamente l'esortava a camminare su tal via ; e altre lettere esortatorie scriveva all' Imperatrice, al Patriarca e a tutto il popolo greco, in modo speciale infine pregando Giovanni Pisani di spingere gli Abati dei monasteri propensi ai Latini a tener le loro promesse [4]: —

[1] *Conti Tesoreria Gen. Savoia*, Rot. 9° (10. 5. 1333 — 1. 8. 1334), fol. XIII : « Item... per eamdem literam [del Conte, 28 Giugno 1333] Petro de Sala misso per Dominum in Greciam. X sol. gr. t. »

[2] RINALDI, *A. E.* 1333. XXXVI e seg ; EUBEL. *Hierarchia Catholica Medii Evi*. t. I. (Munsterii 1898) 190 e 597.

[3] RINALDI, 1333. XIX.

[4] Lettere pubblicate dal RINALDI. 1333. XVII-XVIII.

Digitized by Google

E Aimone ancora una volta non tardava molto a informare di ciò Andronico [1].

A Costantinopoli intanto, nuovi passi in avanti venivano fatti. Probabilmente invitato da Andronico, forse incaricato da Venezia di qualche missione, nell' estate del 1333 vi si recava Marin Sanudo, che in persona constatava il progresso delle nuove idee sì fra i laici che fra i religiosi [2]; e forse al suo ritorno in Occidente nell' inverno l'accompagnavano fra' Grazia Arnaldi, da tempo intimo degli Imperatori, incaricato da essi di pregare il Pontefice che mandasse un uomo sapiente a conciliare l'Unione e sacerdoti a insegnare la vera fede [3], e nuovi ambasciatori bizantini diretti alle Corti dei Principi d'Occidente.

Così, mentre il Re di Francia, sollecitato a unirsi alla Lega del 1332, rispondeva sulle prime evasivamente al Doge di Venezia nel Novembre 1333, dichiarando ben distinte le due spedizioni e chiedendo nuovi ambasciatori [4],

[1] *Conti Tes. Gen. Savoia,* Rot. 9° cit. fol. XIIII : « Libr. dicto Manifeta pro expensis ipsius euntis in Greciam missi per Dominum. per literam Domini de testimonio et mandato allocandi datam Chamberiaci XXIII die mensis septembris anno CCCXXXIII. XX sol. gr. t. ».

[2] Lettera VI del Sanudo al Re di Francia, 13 Ottobre 1334, in KUNSTMANN. *op. cit.* 803-04 : « L'Unione sarebbe facile ... per ea quæ vidi Contanstinopoli, quando anno præterito fui loquens cum abbatibus monasteriorum de Constantinopoli et cum aliquibus sacerdotibus, et maxime cum Chernuf (= *Kyr. Nyphon*) sapienti valde divite et antiquo olim patriarcha Constantinopolitano, qui est unum corpus et una anima cum Imperatore Andronico ». — Accenno al viaggio in MAGNOCAVALLO. *op. cit.* 136-37.

[3] WADDING. *Annales Minorum. l. c.*

[4] *Diplomatarium* cit. N. 122-123 ; cfr. DELAVILLE LE ROULX, *op. cit.* 99-100 ; JORGA, *op. cit.* 38 ; MAGNOCAVALLO, *op. cit.* 133-34.

Digitized by Google

finalmente, dopo lunghi negoziati tra Venezia, Avignone, Napoli e gli inviati greci, l' 8 Marzo 1334 si stringeva ad Avignone una forte Lega antiturca affatto indipendente dalla Crociata per la difesa delle terre del Mediterraneo orientale, fra Venezia, Rodi, Cipro, il Pontefice, Filippo di Valois e Bisanzio: per cui si decretava l'armamento di 40 galere, tra cui sei di Andronico che ne aveva prima promesse dieci: ma per l'anno dopo lo sforzo sarebbe statto maggiore, e se il Re di Sicilia e Andronico non avessero voluto, si sarebbero rivolti a Genova e a Pisa [1].

Quanto alla questione religiosa, il 22 Febbrajo 1334 Giovanni XXII rinnovava ad Andronico le sue esortazioni all' Unione delle Chiese [2]; e, fatto altamente interessante per noi, all' invio del fervente Francescano rispondeva all' imperatrice Anna con la seguente lettera, che porta gran luce sui sentimenti della Sovrana [3]:

Charissimæ in Christo filiæ Johannæ Imperatrici Constantinopolitanæ. Hortatur nos Apostolus et instruit ut, dum tempus habemus, bonum operari sedule studeamus. Profecto, filia charissima, si tempus præsens attente consideres, tempus est, quo erga virum tuum populumque sibi subditum bonum valeas operari: Deus enim per manum Turcorum, qua ipsum tuum virum eiusque populum iis diebus præteritis afflixit satis graviter, et veremur quod, nisi resipiscat, affligat adhuc gravius in futurum, hoc videtur efficere, ut hæc vexatio sibi tribuat intellectum.....

[1] *Diplomatarium* cit. N. 125-126; Romanin. *op. cit.* III, 113; Delaville le Roulx e Jorga, *l. c.*; Magnocavallo, *op. cit.* 134-35 e 139. N. 2.

[2] Rinaldi, *A. E.* 1334. II. — In Marzo, sollecitazioni al Re di Francia di esortare in segreto Andronico: *ivi.*

[3] Secondo Rinaldi. *l. c.* È l'epistola secreta, t. IX. 2. 237.

Digitized by Google

Cum igitur tibi adsit ad bene operandum temporis opportunitas circa ipsos, magnificentiam tuam rogamus per viscera Jesu Christi, ut sic sedule hoc cures peragere, ut illarum consortio de quibus scriptum est: Salvabitur vir infidelis per mulierem fidelem, merito possis et debeas aggregari, quod tibi dignetur concedere, cui cum voluerit subest posse..... Gratia domini nostri Jesu Christi te in agendis dirigat, et protegat ab adversis. Amen.

Dat. VIII Kal. Martij anno XVIII.

Occorreva quindi al Pontefice insistere fortemente : e lasciato da parte il pensiero di inviare a Bisanzio lo stesso Ministro generale dei Minoriti Gerardo Ottone[1], riaffidava l'incarico di fermarsi a Costantinopoli ai due Vescovi domenicani Riccardo Anglico e Francesco da Camerino diretti alla Crimea ; ma questa prima prova non doveva aver esito felice, senza che potesse mettervi riparo l'Imperatore, perchè, spinto a parlare il nuovo Patriarca Giovanni d'Apro, questi non eloquente nè fidandosi de' suoi Prelati, incaricava della difesa, benchè laico, Niceforo Gregora : e questo sapiente e facondo teologo, vero tipo del bizantino odiatore dei Latini, radunati in privato il Patriarca e i Prelati, con lungo discorso pieno di sottigliezze dialettiche li convinceva non essere nè dignitoso nè utile disputare con stranieri su verità di fede superiori a ogni discussione : così essi venivano congedati e solo Barlaam, il monaco che doveva diventare sì noto in appresso, rivolgeva un discorso ad uno di essi[2].

[1] Accenno in WADDING. *l c.* — Sul Ministro generale, vedi EUBEL. *Bullarium Franciscanum* (continuazione dello SBARALEA), t. V e VI passim.

[2] Unica fonte è lo stesso GREG. X. 8° (I. 501-20) ; vedi la critica del RINALDI. *A. E.* 1334. IV. — Il discorso di Barlaam,

Digitized by Google

Ma tal fatto (di cui non è del tutto certa la data) non dovette avere alcuna eco in Occidente, se il Pontefice ancora il 18 Luglio 1334 incaricava l'arcivescovo di Reims di pregare il Re di Francia a proseguire nelle trattative con Andronico circa gli affari religiosi[1]; e se poco dopo, scrivendo al re di Francia Filippo VI il 13 Ottobre, Marin Sanudo gli raccomandava ognor più caldamente la causa dell' Unione delle due Chiese : essere l'Imperatore di Bisanzio signore di picciol dominio, ma innumeri i Greci in Oriente ; essere facile ormai, per il crescere del pericolo barbaro, per chi avesse dalla sua Andronico e l'ex-patriarca Nifone, il trarre tutto il popolo alla vera fede, essendo forte il partito amico dei Latini come ei stesso aveva constatato nell' ultima visita sua a Bisanzio ; se — contro ogni ospettativa — l'Imperatore e i magnati greci si rifiutassero del tutto, allora doversi procedere con le armi, come un giorno, contro l'Impero ; ma esser meglio assai per l'Occidente poter avere a mezzo di una conversione le terre e gli uomini, piuttosto che con una conquista le sole terre ; doversi trattar bene i baroni e cavalieri greci « nam in ipsis » (diceva) « sunt aliqui probissimi viri qui, si bene tractarentur, essent utiles pro opportunitatibus imperii tam in spiritualibus quam in temporalibus » ; esortava quindi a mandare colà « aliquem reverendum patrem bene sociatum » perchè (conchiudeva) « hoc opus unionis ecclesia-

secondo De Muralt, *op. cit.* 1334, è in *Codice Regio,* 2920, f. 147. — Su Gregora, vedi l'*Introduzione* all' ediz. di Bonn, e Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur.* 2ª ediz., p. 100 e seg. — L'Allazio, *De Ecclesiæ Occidentalis atque Orientalis perpetua consentione* (Coloniæ 1648), pp. 800-801, mette il fatto dopo l'ambasciata di Barlaam del 1339: il Parisot, *op. cit.* 120, al 1335.

[1] Rinaldi, *ivi,* VI.

Digitized by Google

rum est similiter origo et fundamentum debilitandi et conculcandi penitus infideles, taliter ut deo dante erit unus pastor et unum ovile »[1]; e uguali raccomandazioni faceva ancora il 22 stesso a Luigi di Clermont, rammaricandosi che il Re non volesse lasciarlo partire con la Lega alla seguente primavera[2].

Intanto, erasi compiuto il primo sforzo della Lega stessa contro i Turchi: la flotta cristiana, divisa in due squadre l'una di Venezia e di Rodi sotto Pietro Zeno l'altra del Pontefice e del Re di Francia sotto Giovanni di Cepoy, nell'estate moveva infatti contro la squadra turca in attesa sulle coste della Tessaglia, e dopo lungo inseguimento la sconfiggeva il 14 Settembre sulle coste dell' Asia Minore spingendosi fin sotto Smirne, ritirandosi però, secondo le intese, nel tardo autunno[3].

Quale, in proposito, la condotta della Corte bizantina? A questa domanda è difficile assai dare una risposta che soddisfi alla nostra curiosità di storici. — *Cantacuzeno*, coinvolto sempre negli eterni complicati affari delle terre occidentali, non ne fa parola: *Gregora* vi accenna bensì, ma in modo strano e senza precisione cronologica: cosicchè senza alcuna certezza di riuscita dovremo limitarci, per ora, a cercar di portare un po' di luce in tanta oscurità.

[1] Lettera VI in KUNSTMANN, *op. cit.* 799-808.

[2] Lettera VII, *ivi*, 808-13.

[3] RINALDI. *A. E.* 1334. VII-XI; lettera citata VII del *Sanudo;* ROMANIN, *op. cit.* III, 113-14; DELAVILLE LE ROULX, *op. cit.* I, 100-101; con nuovi documenti C. DE LA RONCIÈRE ET L. DOREZ. *Lettres inédites et mémoires de Marino Sanudo l'ancien* (1334-1337) in *Bibl. Ecole des Chartes*, t. LVI (1895), pp. 22-25; cfr. DE LA RONCIÈRE. *Histoire de la Marine française* (1899), I. 234, e MAGNOCAVALLO, *op. cit.* 138-39.

Digitized by Google

Certo è che l'imperatrice Anna aveva con gioia salutata la stipulazione della Lega che realizzava in qualche modo le sue speranze in un intervento degli occidentali nelle cose dell' Impero, fra i quali forse accarezzava pur sempre il sogno di vedere il fratello Aimone, con lo stendardo della Croce d'argento in campo rosso che solo molti anni più tardi avrebbe reso glorioso in quelle lontane terre il Conte Verde : e sì Ella che Andronico dovettero seguire con interesse il progresso della flotta cristiana contro i Turchi. Ma nessuna nave greca prese parte alla spedizione, perchè (come abbiamo visto) l'anno 1334 segnava per Andronico il periodo forse più difficile del suo regno, tutto intento com' era alla gran lotta contro Sirgianne e Stefano Duscian che terminava felicemente nell' autunno ; chiaro risulta anzi dagli articoli del trattato dell' 8 Marzo che l'Imperatore non poteva, in sì breve tempo, contribuirvi, e che egli si sarebbe mosso solo la primavera dell'anno seguente, in cui maggiore e generale sarebbe stato lo sforzo contro il comune nemico.

E forse a questo già pensava egli, quando la morte del pontefice Giovanni XXII (4 Dicembre 1334) ormai sì ben disposto verso Bisanzio giungeva improvvisa a gettar nuovamente nell' incertezza le cose dell' Oriente. Vero è che sotto il suo successore Benedetto XII (1334-1342) Filippo VI di Francia continuò ad occuparsi della Crociata di Terrasanta, radunando una flotta nei porti della Provenza e alleandosi con Venezia e con Rodi ; ma, in modo speciale, ad onta dei maggiori sforzi di Venezia, e delle esortazioni di Marin Sanudo (30 Dicembre 1334) e del Pontefice (20 Marzo 1335) al Re Roberto di Napoli, poco si potè sulle prime ottenere per la Lega antiturca [1].

[1] Rinaldi, *A. E.* 1335, XXVIII ; lettera VIII del *Sanudo*

Digitized by Google

Quanto ad Andronico, ritornato per l'inverno **1334-1335** a Tessalonica — e probabilmente allora venne a porre definitivamente la sua sede a Bisanzio, nel Palazzo delle Blacherne, l'imperatrice Anna — anche per esser più da presso al teatro della guerra navale, per tutto il **1335**, pur tra i torbidi in occidente cagionati dalla morte di Stefano Gabrielopulo despota della Tessaglia meridionale [1], non dimenticava la grave questione per lui vitale, mentre i Turchi ognor più proseguivano nelle loro terribili devastazioni [2]: ma i fatti sono oscuri assai.—Dice infatti *Gregora*, che i Principi occidentali fecero una Lega, trattando per porvi rimedio con *Carlo re d'Italia* ; e mandarono messi a Bisanzio, e *con minacce* costrinsero l'Imperatore a entrarvi [3]. Questa strana versione ha in sè certo qualcosa di vero : il veder nominato, unico e solo, il Re di Napoli, ci fa noto che la notizia non può affatto riferirsi alla Lega del **1334** [4] : e ad indurci a credere che si trattasse invece di una nuova Lega con a capo il Re di Napoli, viene in buon punto la considerazione che, morto il **5** Aprile di quell' anno Giovanni di Gravina-Anjou duca di Durazzo, rimaneva signore delle terre angioine balcaniche solo il giovane suo figlio Carlo sotto la tutela della madre Agnese di Périgord [5], e che, in principio del **1336**,

in KUNSTMANN, *op. cit.* 813; DELAVILLE LE ROULX, *op. cit.* 101-03 ; JORGA, *l. c* ; MAGNOCAVALLO, *op. cit.* 141.

[1] CANTACUZENO. II. 28° (I. 473-75).

[2] GREGORA. XI. 1° (I. 523); cfr. CANTAC. II. 38° (I. 537); VON HAMMER, *op. cit.* 1. 272-74.

[3] GREGORA. XI. 1° (I. 523-24).

[4] Così invece hanno fatto il RINALDI. *A. E.* 1334. VI : cfr. 1335. XIX ; e recentemente il GAY in un' opera che più oltre esamineremo, p. 24. Il DE MURALT, *op. cit.* dà invece la data 1336, come già prima il PARISOT, *op. cit.* 127.

[5] HOPF. *Gesch. Griechenlands...* cit. 441.

Digitized by Google

Benedetto XII pregava Andronico di accostarsi alla Lega progettata dai Re di Francia e di Sicilia e da Venezia e Genova [1] : mentre il Conte di Savoia Aimone, personalmente sollecitato dalla sorella, Le inviava con la risposta nel Maggio il priore Guiscardo de la Baume [2].

Io penso quindi che ormai recedendo il re Roberto dall'antica sostenutezza verso Bisanzio per il nuovo stato di cose che si formava nella penisola balcanica e spinto dalle esortazioni pontificie, ancora in quello stesso 1335 abbia fatto buon viso alle proposte di unione di Andronico per un' azione comune contro i Turchi per l'anno seguente, quasi in prosecuzione della Lega del 1334. — Quanto alle conseguenze, *Gregora* prosegue narrando che, essendo in gravi strettezze il tesoro imperiale, Andronico impose a' suoi popoli nuove tasse, e per tutto l'autunno e l'inverno fu un febbrile allestimento di navi vecchie e nuove ; che già al principio della primavera del 1336 era pronta alla partenza una flotta di venti navi, e Andronico stesso pieno di ardore guerresco, ad onta delle preghiere della consorte e dei Grandi della Corte, si apprestava a guidarla in persona : ma le discordie dei Latini impedirono che il loro progetto si concretasse in una spedizione [3].

Nè la notizia dello storico greco, per quanto difficile sia

[1] Epistola citata dal De Muralt, ad annum.

[2] *Conti Tesoreria Generale di Savoia.* Rotolo 12° (2. 11. 1335 — 2. 11. 1336), fol. X : « Libr. domino Guichardo de Balma priori Rastivelle pro expensis ipsius et dicti Manifesta ac valletorum et roncinorum suorum faciendis eundo in Greciam ad dominam Imperatricem Grecorum de mandato Domini, per litteram Domini datam die XI mensis maij anno CCCXXXVI..... C flor. auri de Florentia. »

[3] Gregora. XI. 1° (I. 524-25).

Digitized by Google

il fissarne la cronologia, mi pare indegna di fede : l'Occidente infatti non si mosse contro i Turchi, e solo Venezia continuava in qualche modo a far la polizia nell' Arcipelago, mantenendo in quei mari ben venti navi [1]. Ma, anche ammesso che tale notizia sia tendenziosa per metter ognor più gli odiati Latini dalle parte del torto, il certo è che la flotta bizantina doveva ormai venir impiegata contro Genova, o meglio contro gli arditi suoi figli sparsi per l'Oriente : corollario di una lunga serie di attriti e di lotte derivate dal mutamento della politica bizantina ormai del tutto favorevole a Venezia, e dell' accostamento di Andronico alla Corte degli Anjou, da cui allora appunto i Genovesi si staccavano.

Probabilmente nell' autunno precedente (1335), insospettito di tali novità e approfittando delle difficoltà del l'Impero, Domenico Cattaneo signore genovese di Focea aveva occupato la ricca isola di Lesbo, con gli aiuti di Rodi e di Signori delle Cicladi : e in aiuto dei compatrioti si sollevavano in principio del 1336 gli abitanti di Pera, apertamente ribellandosi all' Imperatore e facendo grandi armamenti a difesa. Andronico non esitò a provvedere : accorso da Tessalonica a Bisanzio, soffocava in breve la ribellione della forte città : poscia, nel cuore dell' estate, avuta notizia che i Lesbiesi rifiutavano obbedienza al nuovo Signore e che si erano ritirati i Cavalieri di Rodi, muoveva contro il Cattaneo, alleandosi poscia — strano mutamento di politica — con gli Emiri Selgiucchi di Aïdin e Saroukan : ne vinceva la flotta, sbarcava truppe nell' isola di Chio mentre Cattaneo rafforzava Mitilene, assediava la città e insieme Focea : sinchè negli ultimi giorni di Dicembre

[1] Romanin. *op. cit.* III, 114-15.

Digitized by Google

questa cadeva, e l'Imperatore la lasciava ancora in feudo, per consiglio di Cantacuzeno, al Cattaneo stesso [1].

Ma questi avvenimenti di guerra erano connessi ad altri di ordine interno, in cui aveva grande parte la nostra Imperatrice.

Fremenți avevano ceduto alla forza i Genovesi di Pera: e appena partito il Sovrano lasciando in Bisanzio la consorte coi figli, avevano forse in segreto pensato alla riscossa; d'altra parte, non piccolo numero di Nobili sopportava di mal animo il dominio di Andronico e doveva godere della bella occasione che si presentava per realizzare i loro desiderî. Così, mentre l'Imperatore si travagliava intorno a Focea, sbarcate a Galata sedici galere genovesi quei Nobili con doni e oro cercavano di attrarle a sè e indurle ad assalire, con sei altre date dai Galatesi, l'Imperatore stesso, dopo aver ucciso l'Imperatrice e i figli suoi e quanti potessero esser avversarî temibili nella capitale: ma la saggia Sovrana e con Lei la madre di Cantacuzeno lasciatale quasi a custodia vigilavano alla salute dell' Impero: e subito fortificato il palazzo e le vicinanze e messi in carcere i capi della congiura, si acquetavano pure i Genovesi, messi in

[1] CANTAC. II. 29°-31° (I. 476-95); GREG. XI. 1°-2° (I. 526-31); cfr. SAULI, *op. cit.* I. 251-54; PAGANO, *op. cit.* 55-59; CANALE, *op. cit.* 221-24; HEYD, *Le Colonie commerciali...* cit. I, 374-81; DE MURALT, *op. cit.* 1336; HERTZBERG, *op. cit.* 594-95; MANFRONI, *op. cit* 700-701: per la parte di Cantacuzeno, PARISOT, *op. cit.* 127-29 e 131-33. — Sull' anno del riacquisto dell' isola, la maggior parte degli storici ritiene il 1336; ma per l'anno della occupazione di Cattaneo chi sta per il 1333, chi per il 1335. Recentemente uno storico di Lesbo, il DELIS, Οἱ Γατελοῦζοι ἐν Λέσβῳ. (Atene, 1901), pp. 14-16, ha cercato, ma con poco frutto, di sostenere che l'una e l'altro avvennero nel 1334.

Digitized by Google

timore dai grandi preparativi di offesa dell' Imperatore ormai strettamente unito coi Turchi [1].

Certo è che tali gravi pericoli nel cuore stesso dell' Impero, dalle voci divulgate giunte al suo orecchio ancora amplificati, affrettarono l'accordo di Andronico con l'avversario e il suo ritorno alla capitale, per riabbracciare la diletta famiglia, in principio dell' inverno 1336-1337 : a Bisanzio, dove l'attendeva una dolorosa bisogna, la punizione dei colpevoli della rivolta. Radunati quindi il Senato, il Patriarca, i Prelati e i Grandi dell' Impero, si compieva il processo da cui luminosa sorgeva la prova della loro colpa : e certo il popolo li avrebbe fatti a brani, se l'Imperatore stesso dopo un discorso pieno di dolore e di sdegno non l'avesse frenato, usando la naturale sua clemenza d'animo. Forse prima fra le ragioni, non fra gli accusati ma fra coloro che la voce pubblica indicava come uno degli istigatori era lo stesso suo zio Demetrio fratello di Teodoro di Monferrato, che probabilmente una qualche reminiscenza de' proprî diritti all' Impero aveva spinto su quella via : ora, nè l'Imperatore poteva senza maggiori prove condannare un consanguineo suo, tanto più di fronte alla sorella di lui Simonina ex-Regina di Serbia, che in abito monacale assisteva con l'Imperatrice e tutta la Corte al solenne giudizio : così egli, fra le lodi universali, spinse la clemenza sua — con alto tatto politico nello stesso

[1] Cantac. II. 29°-30° (481-84); Greg. XI. 2° (I. 530-31). Per le galere genovesi, si tratta forse delle venti partite in Maggio 1336 da Genova per la Grecia, di cui parlano gli *Annales Genuenses*, in R. I. S. XVII. 1070. ? — Il Sauli, *op. cit.* I. 260. ha tentato di ribattere l'accusa della connivenza dei Genovesi di Pera ; il Parisot, *op. cit.* 129-31, ha un buon racconto del fatto, dando però tutto il merito a Teodora.

Digitized by Google

tempo — sino a mandar liberi la maggior parte degli accusati, solamente tenendo in custodia i figli di Asan cognati di Cantacuzeno [1].

In tal modo adunque era terminata quella guerra, nelle prime intenzioni diretta contro i Turchi in unione coi Latini, ma svolta invece contro Latini, in alleanza coi Turchi stessi. È questo uno dei più interessanti momenti della politica di Andronico III verso l'Occidente; ma, fatto più curioso ancora, noi vediamo, ad onta di tutto, continuare contemporaneamente le trattative di lui coi Principi occidentali, più specialmente col Re di Napoli e col Pontefice.

Venuto dall' Occidente recando alla Corte bizantina la notizia che Benedetto XII era animato dalle migliori intenzioni circa la riunione delle due Chiese connessa a un progetto di Lega in aiuto dell' Impero, il nobile veneziano Stefano Dandolo ne ripartiva poco dopo il ritorno dell'Imperatore da Lesbo, a nome di lui recando al Papa l'assicurazione delle buone disposizioni sue e dei nobili e del popolo in proposito, esprimendo il parere che si dovessero mandar messi da ambe le parti a Napoli — dal cui Re aveva avuto grandi prove di fiducia — per decidere insieme le questioni religiose e le politiche: era dunque quella una semplice privata ambascieria, inviata a tastar terreno per ogni eventualità e per nulla affatto impegnativa circa l'abiura degli errori di fede: e sintomatica era la scelta di Napoli.

Benedetto XII — il cui papato segna il trait-d'union fra quello di Giovanni XXII l'ultimo Pontefice antibizantino, e quello di Clemente VI che vide per primo un principio di

[1] Greg. XI. 2° (I. 531-34): accenno in Cant. III. 17° (II. 111). — Parisot, *l. c.*

Digitized by Google

realizzazione degli antichi ideali — già da tempo esortante sì Andronico che Roberto ad una Lega con le altre potenze interessate, non poteva, neppur egli, lasciar passare quella occasione senza approfittarne ; pure, qualche leggera preoccupazione doveva causargli lo strano pensiero di Andronico nel voler la conferenza a Napoli : per cui, rispondendo a lui il 18 Gennaio 1337, ne lodava grandemente la buona volontà per la fede e gli parlava dell' ardente suo desiderio di veder compiuta l'Unione : esortasse quindi il popol suo, e inviasse suoi ambasciatori direttamente alla S. Sede, per vedèr compiuto un fatto che sarebbe stato origine di infiniti vantaggi spirituali e temporali ; e scrivendo lo stesso giorno al re Roberto di Napoli, lo esortava a far intendere all' alleato suo la necessità di un tale procedere, più consono alla natura della questione da trattarsi [1].

Quindi il Pontefice si rivolgeva all' imperatrice Giovanna : « ... *Sane, filia charissima, quia principaliter ad te, de domo et progenie in quibus hactenus personæ fuerunt catholicæ, traxisse originem nosceris, multum spectat præfatum virum tuum tam propter te ipsam, quam eum qui una tecum caro est... ad reunionem et reconciliationem Ecclesiæ... operosis et efficacibus studiis inducere, illasque sedule procurare...* », e l'esortava a mostrare la verità del l'antico detto : « *Vir infidelis salvabitur per mulierem fidelem* » ; nè dimenticava il fratello di lei Aimone di Savoia, esortandolo caldamente a fare in modo che grande gloria alla Casa sua derivasse, col ritorno alla fede dei prossimi parenti suoi [2].

[1] Lettere pubblicate dal RINALDI, *A. E.* 1337. XXXI-XXXII.
[2] *Ivi*, XXXIII ; epist. secr. t. III. n. 7 e 8.

Digitized by Google

Nulla sappiamo sull' ulteriore svolgimento di queste trattative diplomatiche : certo è che a nessun accordo si venne allora, nè per la questione religiosa, nè per la Lega antiturca : troppo terribile era la bufera di guerra che sconvolgeva allora l'Europa, sopratutto la Francia per lo scoppio della grande lotta dei Cent'anni, e le Repubbliche di Genova e Venezia per le eterne rivalità : e in particolare poi il fratello dell' Imperatrice, il forte e prudente Aimone, occupandosi degli affari del Piemonte e delle terre svizzere, si apprestava a venire ei pure in soccorso di Filippo di Valois contro gli Inglesi, nè non sappiamo se e come abbia ottemperato al desiderio espresso nella sua lettera dal Pontefice. — Unico interessante accenno alle cose di Bisanzio è la preghiera che col Re di Francia il 23 Maggio Benedetto XII, con buon frutto, dirigeva ad Andronico per ottenere la liberazione di Martino Zaccaria, l'antico usurpatore di Chio [1].

Eppure, non mancavano le ragioni di timore ognor più grave per l'Impero ; e il trono di Bisanzio, su cui sedeva l'imperatrice Anna, pareva tremasse. In principio della primavera 1337 erano orde feroci di Tartari che dal Danubio si avanzavano nella Tracia, conducendo via prigioni nella ritirata, secondo le narrazioni, 300000 (!) cristiani [2]; poco dopo erano torme di Turchi devastanti il litorale ; e nell' estate finalmente, come turbine, Orkan Sultano degli Ottomani, fatti accordi coi Latini di Pera, con gran flotta si avviava contro Bisanzio per sorprenderla : ma Andronico per mare e Cantacuzeno per terra riuscivano a sconfiggerlo appena sbarcato a Rhegion, e Costantinopoli

[1] Rinaldi. *l. c.*
[2] Greg. XI. 3° e 4° (I. 534 e 538).

Digitized by Google

vedeva trionfi e feste magnifiche in ringraziamento alla Vergine salvatrice [1].

Così, gli anni seguenti (1337-1338) erano nuovamente pieni di guerre di Andronico, prima contro gli Epiroti sollevatisi con tro la sorella Anna e suo figlio Niceforo che veniva fidanzato alla figlia di Cantacuzeno, poi contro i Serbi invasori delle terre occidentali, contro i Principi latini, contro gli abitanti ribelli dell' Albania e dell' Acarnania, e più ancora contro i Turchi tratto tratto sbarcanti sulle coste della Tracia e devastanti senza ritegno la regione [2]: ma ben scarse sono le notizie sulla nostra Sovrana.

Commossa agitata piena di timori dovette trascorrere la vita di Anna in Costantinopoli, dedita alle cure per i figli diletti : Maria, la maggiore, e Giovanni che cresceva bello come un fiore, ai quali sul principio del 1338 si aggiungeva un altro nato, Michele [3] ; e circondata pur sempre dalle fide sue Dame, prima Isabella de la Rochette, e da Cavalieri della amata patria lontana : ma le contingenze politiche, proprio in quel 1338 che le apportava la mesta novella della morte dello zio Teodoro di Monferrato a

[1] Cantac. II. 34° (I. 505-08); Greg. XI. 4° (I. 538-41) ; Von Hammer, *op. cit.* I. 274-76 ; Zinkeisen, *op. cit.* I. 189-92 ; Heyd. *Le Colonie commerciali...* cit. I. 381-82 ; Hertzberg. *op. cit.* 595-97. — Il Sauli. *op. cit.* I. 263-67, cerca al solito di scolpare i Galatesi; il Parisot, *op cit.* 133 e 144, mette il fatto al 1338.

[2] Cantac. II. 32°-33° (I 495-501); Greg. XI. 4°-7° (I. 538-545); Parisot, *op. cit.* 133 38 ; Hopf, *op. cit.* 442 e seg. ; Jirecek, *op. cit.* 299-300.

[3] Greg. XII. 2° (I. 570) dice che alla morte di Andronico aveva quattro anni ; cfr. XII. 6° (I. 594). Non si tratta di un « Manuele », come credette il Du Cange, *Familiæ Byzantinæ* cit. 238-39 : vedi pure Parisot, *op. cit.* 109 e 273.

Digitized by Google

cui si sentiva unito da tanti vincoli d'affetto [1], la costringeva ad un passo ben doloroso. Nell' imminenza del pericolo da ogni parte opprimente, per essere sicuri almeno dalla parte dei Bulgari al confine settentrionale, dopo lungo esitare contro lor voglia Andronico e Anna dovevano promettere la figlia Maria di otto anni appena al figlio di Alessandro Czar dei Bulgari, Michele allora quattordicenne : ma solo l'anno seguente, in primavera, i due Sovrani lasciata Bisanzio si recavano con la regale fanciulla ad Adrianopoli, dove con feste si celebravano le nozze che dovevano suggellare l'alleanza delle due Case [2].

Crescendo il pericolo turco, Andronico rivolgeva intanto un' ultima volta lo sguardo ansioso all' Occidente, in cui sola Venezia continuava a sostenere secondo le sue forze la lotta contro gli eterni nemici [3] : e lo vediamo compiere su tal via un passo definitivo che ci rivela ogni lato della sua politica religiosa.

Non sappiamo se fosse andato crescendo ognor più negli ultimi anni il partito degli amici dei Latini che ben potremmo chiamare dei Neo-Greci, da quando la sua forza tanto veniva magnificata dagli inviati bizantini e da Marin Sanudo, o se l'ineffettuabilità di una nuova Lega antiturca e nuove minaccie occidentali dei Latini alle terre dell'Impero avesse prodotto effetti opposti. Certo, esso era composto ancora di molti membri della Corte fedeli

[1] Morì il 21 Gennajo 1338, e gli successe il figlio Giovanni II: GALEOTTO DEL CARRETTO. *op. cit.* col. 1178; *Cronica di* BENVENUTO SANGIORGIO cit. 126; cfr. GABOTTO, *Storia del Piemonte* cit. 172-73.

[2] CANTAC. II. 33° e 34° (I. 504-05 e 508-09); GREG. XI. 7° (I. 546); cfr. JIRECEK. *op. cit.* 299, ma con data inesatta.

[3] ROMANIN, *op. cit.* III, 115 e 138.

Digitized by Google

all' Imperatore e all' Imperatrice, e, come era allora comunissimo, dalla politica passando alla religione, contro l'alto clero campione delle nuove idee si era fatto il celebre Barlaam, un monaco calabrese nato cattolico, che in breve aveva preso forte influenza alla Corte di Andronico, e si era formato un grande seguito di discepoli ecclesiastici accaniti nemici dei Palamiti, seguaci cioè di Palamas e sostenitori della dottrina degli Esichiasti o quietisti, i quali, più che per la teoria della luce sacra del Tabor e della contemplazione dell' ombelico, trovavano la loro forza nel popolo per la ostinata resistenza ad ogni idea di riaccostamento all'Occidente[1].

Ad onta del poco esito dell' ultima ambasciata di Stefano Dandolo, Andronico III, spirito largo equo soggetto alla influenza di congiunti e di amici, non perdeva ancora la speranza di riuscita: egli personalmente era ben disposto ad un dignitoso accordo con la Chiesa romana, perchè la questione vitale della salute dell' Impero pareva forse a lui ben superiore a vane questioni dogmatiche: quindi, considerata la riservatezza del Pontefice, e memore delle vicende del proavo Michele VIII temendo la ribellione del suo popolo nella sottomissione preliminare della Chiesa greca, si consigliava di attrarre prima dalla sua i Re di Napoli e di Francia per farsene un appoggio presso il Papa, mantenendo nel più profondo segreto le trattative sino ad eventuale riuscita.

Così, l'ambasciata di Barlaam il più eloquente inter-

[1] Sul favore di Barlaam alla Corte, vedi CANTAC. II. 38 (I. 543 e seg.); GREG. XI. 10° (I. 555-59). — Per le questioni religiose, vedi l'*Introduz.* e le note della Ediz. di Bonn di *Niceforo Gregora*; cfr. ALLAZIO, *op. cit.* 801 e seg.; PARISOT, *op. cit.* 147-50; KRUMBACHER, *l. c.*

Digitized by Google

prete de' suoi pensieri e del veneziano Stefano Dandolo, spediti da Bisanzio in principio del 1339, aveva caratteristiche ben distinte: limiti fissati da non oltrepassare nelle concessioni; nessuna lettera imperiale di impegno; mèta non Avignone ma le Corti occidentali. — Forniti di commendatizie, sbarcavano a Napoli i due ambasciatori; trattavano prima a lungo ivi col re Roberto; passavano poi in Savoia, dove il conte Aimone li accoglieva con onori e loro dava lettere per il re di Francia Filippo VI di Valois, in aiuto del quale si apprestava a partire; e finalmente giungevano nell' estate alla Corte di questo Principe che, tutto intento ai preparativi di una nuova e più terribile ripresa della guerra condotta in persona dal re Edoardo III d'Inghilterra, non poteva trovar molto tempo per trattar simili questioni, e, pur promettendo il suo appoggio in caso di una Lega, si limitava a inviarli verso la fine di Agosto, con sue lettere, là dove essi avrebbero probabilmente voluto giungere solo dopo più concreti accordi, ad Avignone [1].

Benigno li accolse il pontefice Benedetto XII, in pieno Concistoro: e quantunque essi non avessero alcuna lettera imperiale o patriarcale per lui, pure, per cercar di ottenere.

[1] Nessun cronista bizantino fa cenno di tale ambasciata. La notizia della visita alle due Corti risulta dai documenti di cui infra. — Per il passaggio in Savoia, cenno del CIBRARIO, nello *Specchio Cronologico* dell' opera: *Origini e progressi delle Istituzioni della Monarchia di Savoia* (2ª ediz. Firenze 1869), ad annum: ma senza indicazione di fonti. — Per il Re di Francia nella primavera-estate 1339, vedi per tutti DÉPREZ. *Les préliminaires de la guerre de Cent ans. La Papauté, la France et l'Angleterre (1328-1342)*, in *Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et Rome*, fasc. 86°, Paris 1902, pp. 251-54.

Digitized by Google

un qualche frutto in questione di tale momento, acconsentì a discutere sulle domande da essi presentate : si radunasse cioè un Concilio ecumenico dallo stesso Papa per decidere sulla questione della processione del Santo Spirito, ma prima si inviassero da lui e dai Sovrani occidentali forti aiuti per la riconquista delle città metropolitane dell' Asia Minore tenute dai Turchi ognor più minacciosi. — Barlaam, ben esperto della vita bizantina, invano tentava poscia di persuadere il Papa e i Cardinali che, essendo l'Unione forzata priva di ogni valore, il solo mezzo per far dimenticare ai Greci il male sofferto da parte dei Latini e indurli a valicar la barriera che li separava da essi nel campo religioso, era un grande beneficio in riparazione. Sul terreno pratico, Barlaam proponeva — per molte ragioni sostenendo impossibile *prima* la riunione religiosa — l'invio di sapienti sacerdoti nell' Impero per ben disporre con la dolcezza i Greci, e, insieme, di una forte squadra navale per opprimere i Turchi, senza di che mai avrebbero potuto radunarsi per un Concilio i Prelati : come primo passo, che si permettesse al Re di Francia di spedire i promessi soccorsi, si concedessero indulgenze ai partecipanti all' impresa, e si ordinasse la liberazione dei Greci prigionieri dei Latini.

Avendo quindi il Pontefice e i Cardinali deliberato, recisamente respingevano la proposta di un Concilio generale, sia per l'impossibilità di raccogliere i Prelati e i Principi in quel periodo di guerra, sia e più perchè non potevano mettersi nuovamente in discussione verità di fede già fissate in altri precedenti : tenesse quindi il Patriarca in Costantinopoli un Concilio di Prelati orientali, da cui venissero scelti saggi e dotti uomini per recarsi ad Avignone, non per dis-

Digitized by Google

putare ma per essere appieno convinti dei loro errori di fede dai delegati della S. Sede.

Era, ancora una volta, lo scoppio di un insanabile dissidio di opinioni, su cui era impossibile l'accordo. Pure, Barlaam ribatteva con varie ragioni sulla necessità del Concilio generale, anche perchè i Greci non credessero, con danno irreparabile, i Latini ritrarsi per timore di sconfitta : e finalmente, come ultima via ma non sicura, proponeva l'invio di messi pontifici ai quattro Patriarchi orientali e all'Imperatore per proporre un accordo generale, pensandola ognuno a suo modo circa la questione dello Spirito Santo, ferma alla Chiesa romana la supremazia, conservati alla greca i giusti suoi diritti ; ma il Pontefice, ad onta di qualche opposizione, si mantenne assolutamente contrario, per timore di vedersi ingannato dopo l'invio di aiuti.

Era quindi l'assoluto naufragio dell'ambasciata ; e Barlaam, pur riconoscendo la bontà del ragionamento del Papa, nel congedarsi lasciava scritto a lui, che non credeva potesse l'Imperatore rimandare messi con sue lettere : perchè avrebbe temuto di perderne la vita, e non osava manifestare apertamente le sue idee ; perchè non avrebbe potuto far ciò senza il parere dei Patriarchi impossibilitati a radunarsi causa la guerra ; perchè infine, anche dato il consenso di costoro, essi avrebbero proposto patti inaccettabili per la Chiesa romana. Dunque, se messi fossero venuti, sarebbero certo stati mandati da Dio stesso : altrimenti, non se ne incolpasse l'Imperatore ; quanto a lui Barlaam, in ogni modo si sarebbe adoprato sempre per una si bella opera quale era l'Unione delle due Chiese [1].

[1] Ampio resoconto della seduta pubblicato dal RINALDI. *A. E.* 1339. XXIX-XXXI ; e dall' ALLAZIO. *op. cit.* 788-800.

Digitized by Google

In tal modo venivano congedati i due ambasciatori bizantini il 4 Settembre 1339 : e in quel giorno il Pontefice dava comunicazione delle trattative al Re di Francia e a Roberto di Napoli, raccomandandoli a lui per il loro viaggio di ritorno a Bisanzio [1] ; nè, nel turbinoso intensificarsi delle trattative fra la Curia e Filippo di Francia per scongiurare la ripresa della guerra scoppiata invece fiera e devastatrice appunto in quei giorni [2], si fa più parola dell'Impero Greco.

Così adunque si perdeva l'ultimo tentativo di Andronico III di fronte alle potenze occidentali, mentre egli lottava vigorosamente contro i ribelli dell' Etolia e dell'Acarnania, lo svolgersi della potenza di Stefano Duscian, i rinnovati assalti turchi ; e gli ambasciatori dovettero raggiungerlo a Tessalonica dove, gravemente travagliato da mal di fegato, passava l'inverno 1339-1340. Certamente, al male resisteva la forte sua fibra : infatti nella primavera del 1340 riprendeva la guerra, e grazie soprattutto alla valentia di Cantacuzeno che, già pensando alla prossima successione al trono, si rendeva fidi Guido d'Armenia, Monomaco e Apocauco, riusciva a sottomettere i paesi ribelli [3] ; ma non poteva sottrarsi più ormai al crudele destino. La malattia, più grave ancora, l'assaliva di nuovo, mettendo in pericolo la sua stessa vita : e l'imperatrice Anna, temendo per lui, nell' autunno

[1] Rinaldi. *l. c.* XXXII-XXXVII ; Allazio. *op. cit.* 787-88.

[2] Déprez. *op. cit.* 254 e seg.

[3] Cantac. II. 35°-37° (I. 510-34) ; Gregora. XI. 8°-9°. (I. 548-52) ; Parisot, *op. cit.* 138-43 ; Von Hammer, *op. cit.* I. 276-77 ; Hopf. *op. cit.* 442-43 ; Jirecek. *op. cit.* 300.

Irene figlia illegittima di Andronico, rimasta vedova di Basilio I di Trebisonda, invano si rivolge al padre per aiuti: Greg. *l. c.* e XIII. 11° (II. 678 e seg.).

Digitized by Google

sollecitava la sua partenza da Bisanzio insieme coi figli, e prodigandogli le sue cure con lui passava l'inverno a Tessalonica [1]. Pure Andronico declinava ognor più, ad onta della dolcezza del clima marino : e già intorno a lui si svolgevano le aspirazioni e le cupidigie di dominio che avrebbero rovinato l'Impero alla sua prossima morte : Cantacuzeno da una parte, il forte suo luogotenente che, stretti maggiormente i vincoli fra le due famiglie per le nozze del suo primogenito Matteo con Irene figlia di Demetrio Paleologo, appunto per metter alla prova il suo affetto fingeva di volersi ritirare a vita privata, e solo a vivissime istanze di Andronico e dell' Imperatrice desisteva dal suo proposito ; Apocauco col Patriarca dall' altra, il Megaduca restauratore della marina bizantina, che dal Gran Domestico otteneva il governo di Costantinopoli e delle isole, facendo credere al popolo armata a sue spese la flotta pagata con l'oro dell'erario contro i Turchi, coi quali infine si faceva pace [2].

Leggermente migliorato, l'Imperatore con la famiglia all' inizio della primavera 1341 si portava in dodici giorni alla cara città di Didimoteico, e di là, in maggio, a Costantinopoli : ma quivi un più grave attacco del morbo gli impediva di intraprendere un nuovo viaggio nella Tracia, rinchiudendolo fra strazianti dolori nel Palazzo delle Blacherne, mentre i medici di Corte e altri chiamati dalla Turchia si limitavano a ordinargli vitto leggero e astensione completa da ogni negozio [3].

[1] Cantac. II. 38° (I. 535); Greg. XI. 9° (I. 553).

[2] Cantac. II. 38° (I. 535-40) ; III. 15° (II. 98) ; IV. 24° (III. 177-78); Parisot, *op. cit.* 143-47 ; per i Turchi, Von Hammer, *l. c.*, e Zinkeisen, *op. cit.* I, 193.

[3] Cantac. II. 38° (I. 541-42); Greg. XI. 9° (I. 553-55).

Digitized by Google

Ciò era impossibile : feroci lotte religiose dilaniavano allora la capitale, ed erano pur sempre in campo i Palamiti protetti da Cantacuzeno, e i Barlamiti che avevano accentuate le loro teorie dopo il ritorno del loro maestro dall'occidente, col favore del Patriarca ; e ad alta voce il clero in gran parte propenso a Palamas chiedendo la convocazione di un Concilio per deciderne l'esito, Andronico stesso, pur sull'orlo del sepolcro, in Giugno voleva presiederlo, sino al trionfo finale dei Palamiti che si risolveva in una grande vittoria politica di Cantacuzeno contro il temuto rivale il Patriarca [1].

Ma lo sforzo era superiore alle stremate sue forze. Alla mezzanotte dell' 11 Giugno affranto egli si ritirava nel monastero degli Odegi, accanto al santuario famoso della Vergine Odegetria vicino all' Ippodromo e poco lungi dal mare, implorando da Lei la salute o l'eterna pace, mentre atterrita lo raggiungeva la misera Imperatrice ; il 13 lo assaliva una fortissima febbre, a cui l'indomani si aggiungeva una dolorosa emicrania che pure egli dissimulava per non far lacrimare maggiormente la consorte : il 15 un leggero miglioramento ridava la speranza alla Corte, ma era cosa effimera perchè verso mezzodì era imminente il pericolo di morte, sì che i medici ormai disperavano [2].

[1] Cantac. II. 39°-40° (I. 543-57); Greg. XI. 9°-11° (I. 555-59); altre fonti in De Muralt. *op. cit.* 1341 ; buona trattazione del Parisot, *op. cit.* 147-52. — Per l'opera di Barlaam in Bisanzio dopo il ritorno dall' occidente, e i suoi scritti polemici sul primato del Pontefice, vedi Rinaldi, *A. E.* 1339. XXXVIII-XLII ; Allazio, *op. cit.* 824 e seg.; Pichler, *op. cit.* I. 358-73.

[2] Cantac. II. 40° (I. 557) ; Greg. XI. 11° (I. 559). — Sul monastero e sul tempio in questione, vedi Du Cange. *Constantinopolis Christiana* cit. parte 2ª, pp 88-92.

Digitized by Google

E allora — doloroso spettacolo — appoggiato al seno di Anna, in presenza di Cantacuzeno come già un giorno la scongiurava a non abbandonare mai il fedele Gran Domestico, chè dal suo operato era per dipendere la fortuna o la rovina di Lei, dei figli e dell' Impero [1] : e invano poco dopo l'astuto Apocauco invitava Cantacuzeno, ricorrendo alla stessa madre di lui, ad approfittare della bella occasione per impadronirsi del trono [2].

L'Imperatore entrava ormai in dolorosa agonia : stretti in un estremo amplesso la consorte e i figli, prima del tramonto di quel mercoledì 15 Giugno 1341 spirava [3] : e mentre Anna rimaneva a piangere e pregare presso l'esanime spoglia, Cantacuzeno, esortatala a confidare appieno in lui, portava veloce al Palazzo imperiale i due suoi figli Giovanni e Michele, e con forti schiere di Varangi e di altri fidi soldati li custodiva [4].

* * *

Così adunque morto nel fiore della virilità Andronico III, quindici anni dal giorno in cui, sposa novella,

[1] CANTAC. III. 4° (II. 35-36) : secondo un accenno di GREG. XII. 6° (I. 593) questo consiglio fu lasciato per scritto. Cfr. pure PHRANTZES I. 8° (p. 39) e DUCAS. *Storie bizantine*, cap. 5° (ediz Bonn, p. 19).

[2] CANTAC. II. 40° (I. 557-59) ; GREG. XII. 2° (I. 578).

[3] CANTAC. II. 40° (I. 559-60) ; GREG. XI. 11° (I. 560) ; *Cronaca Bizantina* del 1392, pubblicata da J. MÜLLER, *Byzantinische Analekten* in *Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Classe der K. Akademie der Wissenschaften zu Wien*, t. IX (1852), p. 391 ; cfr. PHRANTZES e DUCAS *l. c.*

[4] CANTAC. *l. c.* ; GREG. XII. 2° (I. 576-77) ; PARISOT, *op. cit.* 18 e 152.

Digitized by Google

era sbarcata con il magnifico suo seguito sulla estrema spiaggia del Corno d'Oro presso il sacro tempio della Vergine delle Blacherne, Giovanna di Savoia rimaneva sola sul trono di Bisanzio.

Fida compagna dell' Imperatore, Ella aveva diviso con lui le ansie di un regno agitato, ma senza prendere parte intima alla vita bizantina che straniera al suo carattere e alla sua educazione Le si svolgeva d'intorno, con le sue miserie il suo orgoglio i suoi odî i suoi amori le sue contese politiche e religiose. Chiusa ne' suoi splendidi palazzi, dedita all' educazione dei figli diletti, fedele pur sempre, nel suo intimo, alla religione degli avi suoi, circondata dai fidi compagni figli della comune patria lontana, interessata agli affari politici dell' Impero solo in quanto si riferivano alle relazioni con gli occidentali e pur mirante con angoscia ai progressi de' suoi nemici più temibili, Ella aveva fatta sentire alta la sua influenza sul consorte e sui cortigiani riuscendo, spettacolo nuovo, a formare attorno a sè un forte partito di Neo-greci propensi ai Latini, e mettendo in opera ogni sforzo per potere, con la promessa della riunione delle due Chiese che avrebbe realizzato i suoi sogni, mettere l'Occidente e l'Oriente su una stessa linea di interessi.

Ma Ella doveva ormai uscire, purtroppo, dall' isolamento in cui era fin allora vissuta : nove anni appena contando il suo primogenito Giovanni, a Lei incombeva ormai il dovere di reggere le sorti dell' Impero sino alla sua maggior età, contro avversari potenti, fra partigiani ambiziosi e crudeli, fra un popolo sospettoso e odiatore di Lei per la sua origine latina.

È questo periodo di reggenza, terminato col trionfo di un ambizioso usurpatore e rimasto famoso nella storia, che

Digitized by Google

cercheremo di ritrarre, continuando a narrare le vicende della vita della nostra Principessa di Casa Savoia [1].

[1] Non è naturalmente intento nostro narrare la storia dell' Impero Bizantino per il periodo in questione, 1341-1347 : sulla scorta dei due cronisti contemporanei, questo è già stato fatto, in generale, dai moderni storici bizantini ; in maniera particolare, dal PARISOT (sulla traccia del continuatore di LE BEAU) nella più volte citata opera su Cantacuzeno, pur sempre lodevole quantunque risenta del tempo già lontano in cui fu scritta, e che rigorosamente sottoporremo a severa critica per gli apprezzamenti politici e morali. — Noi ci limiteremo alla parte finora quasi ignota : rilevare e serenamente giudicare l'operato personale dell' imperatrice Anna nelle diverse contingenze politiche, sopratutto nei rapporti con la Savoia, con Genova, con Venezia e con la Santa Sede a proposito della Lega antiturca e della riunione delle due Chiese, e in genere con l'Occidente.

Digitized by Google

CAPITOLO III

La Reggenza dell'imperatrice Anna.

Rigido nel sonno eterno giaceva Andronico III nel sacro monastero degli Odegi, e già intorno alla sua salma si urtavano ambizioni e cupidigie senza fine.

Come avoltoi rapaci attratti dalla preda, stavano appre-stándosi all' assalto dell' infelice Impero, allora che inerte per sempre era ricaduto il forte braccio che sino a quel giorno avevalo difeso, i vicini dinasti: il serbo Stefano Duscian e il bulgaro Giovanni Alessandro Asen al nord, il sultano degli Ottomani Orkan e gli emiri selgiucchi dell' Anatolia al sud, i Principi latini nelle terre occidentali della penisola; nè mancava di risorgere lo spirito di ribellione che aveva agitato gli ultimi anni del Sovrano.

Ma erano questi mali ben comuni in quel ruinoso periodo di decadenza, e mali non invincibili certo, quando un uomo degno fosse salito al trono. Invece, la sciagura più terribile per esso doveva nascere nello stesso suo seno, e crescervi colà appunto dove solamente un pensiero comune di abnegazione e di sacrifizio avrebbe dovuto dominare; ora, queste virtù erano un mito nella corrotta e decaduta società bizantina; e una debole Sovrana straniera e poco benevisa, tutrice di un fanciullo novenne, doveva essere più che un ostacolo un incitamento ai più sfrenati tentativi di ribellione e di tirannide.

Digitized by Google

Tre personnaggi vediamo infatti ormai contendersi il potere nominale in apparenza effettivo in realtà, e moversi la più aspra guerra : Giovanni Cantacuzeno, il patriarca Giovanni Caleca di Apro, Alessio Apocauco.

Cantacuzeno, non ancora cinquantenne, di nobile famiglia, valente nelle armi e nella diplomazia, da lunga data amico di Andronico III, suo braccio destro nella conquista del trono contro il nonno e in tutte le guerre d'Europa e d'Asia, largo sempre a lui del suo personale aiuto e de' suoi tesori nelle più difficili contingenze, amato dall' esercito per il suo valore e l'ufficio di Gran Domestico (Generale supremo), prediletto dell' Imperatore congiunto a lui da vincoli di sangue, e già nella malattia del 1330 e di nuovo nell' ultima mortale di lui proposto come protettore dell'Imperatrice e dei figli[1]; — il patriarca Giovanni di Apro, eletto già per volere di Cantacuzeno, molto versato nelle sacre discipline ma poco nelle lettere, avido di potere, intrigante, forte per l'influenza ognor crescente sul clero e sul popolo, e quindi incoraggiato ormai a valersi della propizia occasione per gustare del potere civile accanto all' ecclesiastico; — Apocauco infine, plebeo destro astuto coraggioso estremamente ambizioso, stimato in tutto l'Impero come restauratore della marina nel suo alto grado di Gran Duca(Ammiraglio), ma per molte ragioni antiche e

[1] Per la famiglia di Cantacuzeno, e la vita di lui con Andronico III, vedi Du Cange, *Familiæ Bizantinæ* cit. pp. 258 e seg.; e la 1ª parte della citata opera del Parisot; non so qual valore abbia un lavoro in lingua russa del Florinski : *Andronico il Giovane e Giovanni Cantacuzeno*, nel *Giornale del Ministero dell'Istruzione pubblica*. Pietroburgo, 1877.

Digitized by Google

recenti caduto in sospetto dell' Imperatore, e ridotto ormai a sostenere cariche decorative [1].

Grande era l'ambizione di ognuno di essi, ma considerando la posizione secondaria di Apocauco e il ritegno che doveva conservare in sulle prime verso il suo benefattore il Patriarca, le migliori probabilità di riuscita erano certo per Cantacuzeno. Infatti, dati gli intimi rapporti di lui con Andronico, i suoi numerosi partigiani speravano e i suoi nemici temevano che l'autoritario e valente primo ministro aspirasse a qualcosa di più grande che ad una semplice tutela dei legittimi eredi, che gli aveva affidato il morente Sovrano : alla stessa corona imperiale.

Forse il medesimo pensiero balenò alla mente della imperatrice Anna, nelle lunghe ore di dolente meditazione passate accanto al cadavere del consorte mentre funereamente salmodiavano in coro i frati del monastero, primo passo sulla via dolorosa che Le si apriva davanti : nè alcuno potrebbe giudicarla severo per un atto sì naturale.

Debole, sola, poco pratica di vita pubblica, abbandonata fra una gente di interessi di costumi di religione di lingua diverse, circondata da un' esigua schiera di compatrioti, incerta sulla fedeltà di tanti cortigiani che se Le professavano amici, avversata da tanti nemici a Lei per la sua origine straniera, amantissima del diletto primogenito a cui, nel nobile orgoglio del suo carattere e per retta tradizione della sua Casa, voleva serbare intatto il paterno retaggio, Giovanna di Savoia doveva istintivamente, quasi naufrago in mare irato, volgersi a quanti Le apparissero più in grado

[1] Su Apocauco sino allora, oltre il già detto, vedi specialmente CANTAC. III. 14°-15° (II, 89-98); GREG. XII. 2° (I. 577-78,: cfr. PARISOT, *op. cit.* 144-47.

Digitized by Google

di esserle di salvezza, e ritrarsi sospettosa da chi Le sembrasse troppo potente per essere disinteressato.

Così Ella in sulle prime, vincendo i suoi sospetti e memore delle esortazioni del consorte, affiderà al Gran Domestico sè stessa e i figli e tutta la cosa pubblica : e solo più tardi, quando egli si sarà allontanato da Bisanzio con forte esercito, e i primi timori della sconfinata ambizione di lui prenderanno corpo e salda figura, e uomini che Ella venera come custodi della fede e le sue Dame e i suoi Signori confermeranno unanimi i suoi sospetti, Ella coronando imperatore il figlio Giovanni, stanca sfiduciata e solo curante del bene di lui, cederà ogni cura pubblica a' suoi nuovi protettori, non aliena, quando più propizia volgerà la sorte al ribelle usurpatore, dal scendere a patti con lui, pur sperando la salvezza dell' Impero più dall' Occidente che dall' Oriente, e resistendo poi sino all' ultimo con l'energia della disperazione all' estrema ruina.

Ma invano, risalendo col pensiero di secolo in secolo, noi cercheremo di penetrare intimamente nell' animo dell' imperatrice Anna. Narrano di Lei due contemporanei ambi gran parte nelle vicende del tempo: *Cantacuzeno* stesso, che scrivendo nel silenzio del monastero, in cui l'ha confinato il rivolgimento della fortuna, l'apologia del suo operato, non move a Lei alcuna accusa, rigettando ogni colpa sul Patriarca e su Apocauco ; *Gregora,* il sofo laico, odiatore dei Latini e propenso a Cantacuzeno, che cerca ogni occasione per mettere in mala luce l'invisa straniera, porgendo la trama alle accuse di un più tardo cronista, *Ducas.* — Null' altro purtroppo: a qual porta dovrà battere l'investigatore imparziale delle estranie e lontane vicende della infelice Principessa d'occidente, per ritrovarvi Colei che ha nome *Verità* ?

Digitized by Google

* * *

Cinta dei candidi veli di lutto, tre giorni rimase l'imperatrice Anna presso la salma di Andronico III nel monastero degli Odegi. Ritornata quindi nel palazzo imperiale a consolarsi abbracciando i figli fanciulli, che Cantacuzeno con la fida guardia dei Varangi aveva intanto custoditi [1], quivi Ella trascorse i nove giorni di lutto rituale, consolata dalle sue Dame e da' suoi fidi Signori, ricevendo le condoglianze di tutti i più nobili bizantini; e ultimo tributo di pietà al Sovrano amato veniva infine dato in S. Sofia con solenni funerali, a cui interveniva tutto il clero di Bisanzio e folla immensa di popolo [2].

Pregato dal Patriarca e dai parenti del defunto, come già aveva fatto per Andronico II e per la imperatrice Ricta Xena, Niceforo Gregora, da tempo fattosi amico di Andronico III, ne tesseva il funebre elogio: e con strana e vacua pompa di parole rivolgendosi ad Anna, che forse in quei momenti rammentava le meste esequie dell' amato padre in Altacomba, « E tu, o divina Imperatrice » le chiedeva « dove hai lasciata la tua gloria? Come mai tu, uscita pur ieri dal tuo palazzo come luna dall' ampio disco, vi sei tornata oggi come falce sottile? Come, mentre fiorivi quale albero dalla folta chioma, oggi improvvisamente cadi come erba nel campo e rosa nel prato? Come mai, sorgente ieri come splendida e scintillante luna nel cielo dal talamo nuziale, ora ti occulti dietro le molte e cupe nubi? Chi in sì breve volger d'ora ha offuscata la tua bellezza? Dove hai lasciato il fiore tuo deciduo? Chi ha devastato il fiorito tuo

[1] Cantac. II. 40° (I. 560) e III. 1° (II. 14); Greg. XI. 11° (I. 560) et XII. 2° (I. 579).

[2] Cantac. III. 1° (II. 14-16).

Digitized by Google

giardino ? Quale ladrone, quale fulmine celeste ? Come mai tu, splendida nave salpata ieri dal porto a vele spiegate, oggi come scampata dal naufragio e dai flutti irati ten torni, spogliata di tutti i beni preziossimi ond' eri carca ? Chi ti ha recisa l'aurea chioma ? Chi ti ha tolto lo splendor della porpora ? Chi ti ha strappata la tua lampada ardente ? Chi ha estinto il tuo sole ? Chi ti ha causata questa novella eclissi ? Chi ha sciolto l'illustre tuo coniugio ? Qual fiera tempesta ha infranta la primaverile armonia di tua vita ? »[1]

Pur con l'orpello della eloquenza ufficiale, queste parole di Gregora dipingevano al vivo la difficile condizione dell'Imperatrice.

Ancora nel monastero degli Odegi Apocauco, sognando di diventar signore assoluto di Bisanzio[2], aveva eccitato contro il potente rivale Cantacuzeno i cortigiani e la stessa Anna, che forse per ciò appunto aveva in breve fatto ritorno al Palazzo delle Blacherne[3] : e quivi incominciando a servirsi del debole Patriarca come strumento alla sua ascensione, lo esortava a valersi dell' unico mezzo con cui potesse pretendere alla tutela del Sovrano : mostrare il decreto con cui Andronico, partendo contro Sirgianne, gli aveva un giorno affidato la somma del governo e la protezione della famiglia imperiale. — Adiravasi a tale atto Cantacuzeno, ormai operante come assoluto reggente ; e prendeva a testimone l'Imperatrice stessa, aver sempre Andronico voluto associarlo all' Impero e ultimamente aver consigliato il matrimonio di Giovanni con la figlia di lui, scoprendo l'ambizione del Prelato e l'inanità delle sue pretese, perchè il decreto in favore di lui era stato

[1] Orazione riprodotta da GREGORA. XI. 11° (I. 560-65).
[2] Vedi specialmente GREG. XII. 9° e 10° (II. 602 e 606).
[3] GREG. XII. 2° (I. 578-79).

Digitized by Google

fatto in un momento in cui egli Cantacuzeno era, al pari dell' Imperatore, nel massimo pericolo[1].

Così per il momento e in apparenza cedeva il Patriarca, e per ordine di Cantacuzeno scagliava l'anatema contro chiunque avrebbe ardito tramare contro i figli di Andronico[2]; ma, mentre il Gran Domestico si dedicava con alacrità a provvedere all' incolumità dell' Impero, persuadendo a desistere da una progettata invasione il potente Omarbeg emiro di Aïdin che sarebbe diventato in breve il migliore suo amico[3], invano ancora con Apocauco tentava di abbattere la fiducia di Anna in Cantacuzeno[4]. Che anzi Apocauco, furioso nel vedersi negata l'amministrazione dei beni imperiali già da tempo ritoltagli da Andronico e avendo a vile le cariche affidategli, recatosi davanti all' Imperatrice con arroganza a Lei la richiedeva, rinfacciandole a colpa il lasciarsi dominare dal Gran Domestico : ma Ella acerbamente ne lo riprendeva, confermando a costui l'intera sua fiducia, cosicchè egli veniva privato di ogni pubblico ufficio dal rivale che frenava gli adirati suoi partigiani, e si rinchiudeva nell' inespugnabile suo castello sul mare chiamato Epibate fortificandovisi co' suoi seguaci in attesa della riscossa[5].

Nè l'attesa fu lunga. Il partito contro Cantacuzeno prendeva vigore ogni giorno più; e l'urto, nella prima metà

[1] Greg. XII. 2° e 3° (I. 579-83); cenno all' ambizione del Patriarca in Cantac. III. 2° (II. 16) — Per il fatto, vedi sopra, pag. 291.

[2] Cantac. III. 2° (II. 16-19).

[3] Cantac. III. 1° (II. 14-15); III. 5° (II. 40); III. 24° (II. 147); per Omar-beg, III. 7° (II. 55-57).

[4] Greg. XII. 4° (I. 584).

[5] Cantac. III. 15°-16° (II. 98-101); Greg. XII. 4°-5° (I. 584-89).

Digitized by Google

di agosto, avveniva per un grave argomento di politica estera. Il re dei Bulgari Giovanni Alessandro richiedeva con suoi ambasciatori all'Imperatrice — con cui era unito di parentela — la consegna di un cugino della stirpe dei Scismanidi rifugiatosi per timore a Costantinopoli alla morte di Andronico. Si tenne un consiglio per decidere, presieduto dal Patriarca: e tra i divisi pareri era primo quello di lui stesso, che l'ospite fosse tenuto in sicuro nel sacro rifugio di S. Sofia: ma, offeso dalle parole di un tal Cumno e sentendo nell'ambiente una sorda ostilità, ad onta delle più vive esortazioni di Anna Cantacuzeno taceva a lungo e finalmente scagliavasi contro i suoi oppositori[1]. Si lasciava così sospesa la questione: ma Cantacuzeno — almeno se dobbiamo credere alle sue parole — si avvedeva che le cose erano giunte al punto estremo, e per evitare la guerra civile decideva la sera stessa di dimettersi e ritirarsi a vita privata: e l'indomani, ad onta delle proteste del Patriarca, lo incaricava di notificare la cosa ad Anna, che costernata rispondeva assicurandolo della sua fiducia e scongiurandolo a recedere dal suo proposito[2].

Lunghe e artificiose durarono le trattative, con l'intermediario di Giovanni Caleca. Cantacuzeno incominciava facendo l'apologia del proprio operato, sia nei primi anni quando Anna era ancora in patria, sia durante la lotta fra i due Imperatori, sia in seguito sino alla morte di Andronico III, insistendo per amor di pace nel proposito di ritirarsi, pur dicendosi pronto sempre a difendere Lei e i figli al bisogno, e scusandosi di dover fare il contrario di quel che

[1] Cantac. III. 2° (II. 19-24). — Cfr. Parisot, *op. cit.* 166; Jirecek, *op. cit.* 301.

[2] Cantac. III. 2°-3° (II. 24-28).

Digitized by Google

avrebbe voluto per alleviare il suo dolore: decidesse Ella stessa sul suo bene col Patriarca e con gli altri cortigiani. A quest' abile mossa del ministro l'Imperatrice, rimasta un po' senza parola, prorompeva di poi in lamenti e rimproveri di crudeltà a lui che l'abbandonava in tal modo coi figli dopo i primi aiuti, mentre a una povera e nobile vedova qualunque egli avrebbe rivolto le sue cure; che Ella l'aveva sempre avuto caro al pari del fratello suo il Conte di Savoia, anzi di più assai, perchè dalla morte di lui nessun male Le sarebbe venuto nè da lui vivo alcun vantaggio, tanto lungi essendo da Lei, e perchè a lui Cantacuzeno l'aveva affidata morendo il consorte; che infine, persistendo egli nel folle suo disegno, Ella, come pazza, ad alta voce da un luogo elevato avrebbe rivelato al popolo il suo tradimento [1].

Avuta relazione di ciò dal Patriarca, soddisfatto il Gran Domestico si recava con lui dall' Imperatrice: e assicuratosi della conformità al vero della relazione stessa, esponeva con lungo e ornato discorso davanti alla Sovrana le ragioni della sua condotta, si sforzava di lavarsi dall' accusa di aspirazione al potere supremo, ciò che gli sarebbe stato facile assai appena spirato l'Imperatore, e si professava finalmente pronto a riprendere le redini del governo a difesa di Lei e de' suoi figli, purchè essa nulla mai pensasse contro di lui, e non porgesse ascolto mai a' suoi accusatori, ma in ogni caso, prima di giudicarlo, ascoltasse le sue difese [2].

Su tali basi, tutti per il momento avendo vantaggio a ritenere lo statu quo, veniva fermato l'accordo, e giurato

[1] Cantac. III. 3°-4° (II. 28-37).

[2] Cantac. III. 5° (II. 37-45). — Largo sunto del discorso, senza accenno alle trattative anteriori, in Greg. XII. 6° (I. 591-95).

Digitized by Google

alla presenza del Patriarca[1]: così definitivamente Cantacuzeno — risultato politico di somma importanza — veniva ad essere investito di pieni poteri, e la fiducia della reggente Anna, almeno in apparenza, si riponeva intera su di lui.

Ma toccava all' ambizioso ministro compir l'opera col trarre seriamente dalla sua parte il Patriarca: e quindi portatosi con lui nella chiesa di S. Demetrio entro la reggia, ricordandogli i massimi beneficî fattigli, lo induceva a giurare solennemente di prendere ognora le sue difese presso Anna nel caso che la sua femminile debolezza potesse lasciarsi trarre in inganno da' suoi accusatori[2].

Ormai tranquillo, a preghiera dell' Imperatrice, Cantacuzeno allegando il sacro diritto degli ospiti rispondeva superbamente agli ambasciatori bulgari rifiutando la consegna del fuggiasco, anzi minacciando aspra guerra con gli aiuti di Omar-beg a lui fido; e congedavali concedendo trenta giorni per una risposta, mentre Anna e i cortigiani si rallegravano con lui[3].

Guerra dunque conveniva apprestare; ma mentre egli nel cuore dell' agosto come Generale supremo riordinava l'esercito che dimostrava grande coraggio e volontà di combattere[4], stimando meglio, in vista di una forse lunga assenza da Bisanzio (poichè ei solo poteva comandarlo) lasciarvi un uomo a lui legato da riconoscenza piuttosto che un nemico e porgendo benigno ascolto alle preghiere del Patriarca e di altri suoi amici, perdonava

[1] Cantac. III. 6° (II. 45-47): accenni retrospettivi a tutte queste trattative in III. 74° (II. 453-55); Greg. XII. 6° (I. 595).

[2] Cantac. III. 6° (II. 47-52) e III. 74° (II. 455-56).

[3] Cantac. III. 7° (II. 52-58).

[4] Cantac. III. 8° (II. 58-64); Greg. XII. 6° (II. 595-96). Cfr. Parisot, 171-72.

Digitized by Google

Apocauco, lo richiamava alla Capitale, e da Anna lo faceva eleggere nuovamente ammiraglio, ben conoscendo l'abilità sua, per esser sicuro dalla parte del mare [1]: e questo ritorno al potere dell' ambizioso personaggio non dovette essere senza immediate conseguenze sulle idee del partito di Corte, se Cantacuzeno attribuiva a lui e a' suoi seguaci la causa di una certa freddezza dell' Imperatrice a suo riguardo, e del rifiuto di Lei all' immediata incoronazione del primogenito [2], probabilmente causato invece dall' esser troppo prossima ancora la morte di Andronico, e dal timore che essa potesse dar origine a qualche dimostrazione o ad eccessi da parte dei più ardenti Cantacuzienisti.

Del resto, radunato l'esercito ad Adrianopoli, Cantacuzeno obbligava il Patriarca a nuovi giuramenti, e prendendo congedo dall' Imperatrice ne aveva le più ampie assicurazioni di fiducia e le più vive lodi per l'opera sua in pro' dell' Impero [3]: sicchè più tranquillo, lasciando presso Anna come consigliera la saggia madre Teodora, con gran seguito di nobili partiva finalmente da Bisanzio per il campo della lotta negli ultimi giorni d'agosto, poco dopo il sorger d'Arturo [4].

Era sicura la fedeltà del Patriarca, assoluta la fiducia di Anna in Cantacuzeno? — Inutile ora il fare congetture più o meno fondate, sicchè unica via sicura sarà l'esaminare in sè i fatti concreti: ora, avvenimento dei più sintomatici, ecco che subito vediamo stringersi un trattato fra l'Impero e Genova.

[1] Cantac. III. 16° (II. 101-02) e III. 9. (II. 64).

[2] Cantac. III. 9° (II. 64-66): cenno in Greg. XII. 13° (II. 616). Cfr. Parisot, 171.

[3] Cantac. III. 9° (II. 66-68).

[4] Cantac. III. 9' (II. 69): la data secondo Greg. XII. 7° (II. 596). Cfr. Parisot, 167.

Digitized by Google

Dopo la riconquista di Lesbo, Andronico III aveva accomunate in una stessa politica di sospetto le due potenti Repubbliche marinare italiane: Venezia invano nel 1338 aveva richiesto a lui la rinnovazione della tregua del 1332[1], nè miglior risultato aveva avuto una sua ambascieria del Marzo 1340[2], quantunque nel Giugno seguente rifiutasse l'alleanza offensiva-difensiva propostale da Stefano Duscian di Serbia[3]; Genova a sua volta, maggiormente interessata sopra tutto per la forte sua colonia, dopo lunga tensione di rapporti sul finir del 1340 aveva mandato a Bisanzio Oberto Gattilusio ed Enrico Guasco, che dall'infermo Imperatore, dopo lunga e viva lotta a base di promesse e di minacce, erano riusciti ad avere la promessa di conferma dell' antico trattato di Ninfeo, mentre il Doge il 12 Maggio seguente presentava a Venezia le lagnanze dei Galatesi contro i Veneziani[4]. Così il 5 Settembre 1341 — forse contemporaneamente all' arrivo di Pietro da Canale che il Doge di Venezia aveva inviato il 19 Luglio con l'incarico di porgere condoglianze all' Imperatrice, ma insieme di riattivare le trattative[5]. — Nel Palazzo delle Blacherne Anna e il figlio Giovanni assistiti da numerosi testi (fra cui Andronico Asan suocero di Cantacuzeno) conchiudevano

[1] HOPF. *Geschichte Griechenlands* cit. vol. 85°, 443, su documenti veneziani.

[2] Accenno in *Diplomatarium Veneto-Levantinum* cit. t. I. N. 129 e 132.

[3] *Commemoriali di Venezia*, libro III, f. 171 e 173: regesto in PREDELLI: *I Libri Commemoriali...* t. II (*Monumenti della R. Deputazione Veneta di Storia Patria*, Venezia, 1878); N. 495 e 497: pubbl. in LJUBIC. *Vetera Monumenta spectantia Historiam Slavorum meridionalium*. t. II (Zagreb, 1870) p. 75.

[4] *Commemoriali* cit. f. 191: PREDELLI, *op. cit.* N. 538.

[5] *Diplomatarium* cit. *l. c.*; cenno già in HOPF, *l. c.*

Digitized by Google

un trattato con Genova con promesse reciproche, nuovi privilegi a Galata, permesso ai Genovesi di servire negli eserciti imperiali [1].

In tal modo Anna compieva il primo passo sulla via della politica verso l'Occidente, e Genova o meglio Pera ognor più possente e vera città indipendente si premuniva in vista delle prossime ardenti lotte civili, pronta a far pagar caro il suo aiuto all' una o all' altra parte: ma appunto in quei giorni uno dei primi aspiranti al potere correva grave pericolo di veder rovinati per sempre i suoi piani ambiziosi. — Mentre Cantacuzeno, con l'imponenza delle sue forze, obbligava a pace il Re dei Bulgari, e nel Chersonneso ricacciava due assalti di Turchi, forse inducendo (come pretende *Gregora*) l'ammiratore suo Omar-beg a desistere da un progettato assalto contro Bisanzio a vendetta dei nemici di lui, ritornando quindi alla fida Didimoteico [2], Apocauco, segretamente d'accordo col Patriarca poco curante dei giuramenti, dopo aver lasciati passare i Turchi forse nell' intento di dar noia al rivale, tramava di rapire alla madre sua il piccolo Giovanni Paleologo e trasportarlo su una trireme al forte suo castello di Epibate, per costringere l'Imperatrice ad affidare il governo a lui e a' suoi fidi, e a dare in sposo il fanciullo sovrano a una delle sue figlie: ma nel fervor dei preparativi scoperta la trama, atterrita

[1] Importante atto, in latino, in *Nuova Serie di documenti sulle relazioni di Genova coll' Impero Bizantino, raccolti dal Can.* Angelo Sanguinetti, *e pubblicati con molte aggiunte dal Prof.* Gerolamo Bertolotto, N. XXII: in *Atti della Società Ligure di Storia Patria.* t. XXVIII, 1897, p. 545: analizzato dal Manfroni, *op. cit.* stesso tomo, p. 701.

[2] Cantac. III. 10° (II. 69-70); Greg. XII 7° (II. 596-99) forse confondendo con la prima spedizione ideata da Omar-beg alla morte di Andronico, di cui sopra. Cfr Parisot, 168.

Digitized by Google

Anna metteva al sicuro il figlio, e l'ammiraglio, temendo il meritato castigo, correva a rifugiarsi nella inespugnabile sua rocca [1].

Il grave pericolo di perdere l'amato primogenito fece gran male alla povera Imperatrice: Ella finì per ammalarsi e non leggermente, lasciando naturalmente a capo del governo il Patriarca: mentre il vile Apocauco scriveva per scolparsi a Cantacuzeno il quale ordinava invece di circondare di guardie il castello [2], e il nuovo ammiraglio Sennecherim sconfiggeva i Turchi [3].

Pur desideroso di accorrere alla Capitale, il Gran Domestico ritardava ancora la sua venuta, causa gravi affari di politica: erano prima ambasciatori delle città greche della Morea, appartenenti ai Signori latini e in piena decadenza regnando Caterina di Valois-Taranto, che offrivano di darsi all' Imperatrice, e che avevano da lui promesse di aiuto; poi, cospirazioni di governatori delle terre occidentali, tosto sedate; e, pericolo più grave, assalti furiosi in Macedonia dello czar di Serbia Stefano Duscian, indotto in breve ad una tregua [4].

Finalmente verso il 15 Settembre con l'esercito Cantacuzeno faceva ritorno a Bisanzio: e accolto con ogni onore, accorreva al Palazzo delle Blacherne, consolava l'impera-

[1] Cantac. III. 10° (II. 70-73); Greg. XII. 8° e 9° (II. 599 e 602) parla solo della fuga di Apocauco al castello per timore di castigo. — Assolutamente destituita di prove e di serietà l'asserzione del Parisot, 169, che tutto era una finta, ideata d'accordo con Anna stessa (!!)

[2] Cantac. III. 10° (II. 73-74).

[3] Cantac. III. 11° (II. 77).

[4] Cantac. III. 11°-12° (II. 74-82). Cfr. Parisot, 169, e Hopf, *op. cit.* 434-35.

Digitized by Google

trice Anna affranta dalle agitazioni e appena convalescente, e Le esponeva i suoi progetti e le sue speranze [1].

Se per Anna la visita del valente ministro fu forse, nella crisi che attraversava, cagione di sollievo, non dovette certo riuscire piacevole al Patriarca che, in colpa, doveva ascoltare i fieri rimbrotti di lui, e sottoporsi a nuovi più terribili giuramenti [2]. D'altra parte, col ritorno del suo capo, aveva ripreso ardire il forte suo partito: così uno dei giorni seguenti, stando egli a colloquio con l'Imperatrice, probabilmente d'accordo con lui con tumulto nella gran corte si univano molti suoi soldati, incolpando ad alta voce il Patriarca invidioso di obbligarlo a procedere a piedi come un semplice privato contro l'onore a lui dovuto: e ad Anna, a ragione sospettosa ancora, egli era costretto, sedato l'assembramento, a dare assicurazioni che il fatto era avvenuto a sua insaputa, e ad offrirle la punizione di quegli impudenti, che Ella si limitava però ad aspramente rimproverare [3].

Ma rimaneva a risolvere la questione più grave, quella di Apocauco: e, contro ogni spirito di giustizia, la soluzione risultò alla fine a lui favorevole. Giustamente Anna pretendeva l'esclusione assoluta del traditore da ogni pubblico ufficio, ricordando le male sue azioni da lungo tempo perpetrate in danno della reale famiglia, e le accuse sparse contro lo stesso Gran Domestico; ma questi, allegando il vantaggio di servirsi della valentia di lui per la difesa della Capitale in sua assenza, La induceva a perdonarlo, per quanto, in conseguenza di questo troppo benigno procedere di cui non ci son noti tutti i moventi, a nulla riuscissero i

[1] Cantac. III. 12° (II. 82-83); Greg. XII. 8° (II. 599). — Senza alcuna prova il Parisot, 169, fissa la data all'8 Settembre.

[2] Greg. XII. 8° (II. 599-600).

[3] Cantac. III. 13° (II. 83-87). Cfr. Parisot, 170.

Digitized by Google

ripetuti messaggi di invito, a lui sospettoso, a recarsi alla Capitale [1]: che anzi, tenuto al corrente di ogni cosa dall'amico Patriarca e invitato a ben sperare, si rideva della dabbenaggine del potente avversario [2].

Pure questi non tardò a lasciare Bisanzio. Era veramente il solo desiderio di trovarsi sul campo libero per i preparativi della campagna autunnale contro i nemici esterni che il moveva [3], o non piuttosto l'intento di trovare nella forte Didimoteico un sicuro punto d'appoggio, da cui attendere o provocare avvenimenti che venissero a realizzare i suoi sogni ambiziosi, sia lasciando libero il campo agli avversarî per poi accampare il diritto di legittima difesa, sia mettendo a prova la fedeltà de' suoi, dal momento che si era proposto di non usare direttamente la violenza?

Noi non possiamo rispondere. Solo ci è noto che egli trattò ancora con l'Imperatrice circa il matrimonio della propria figlia Elena col giovane erede del trono: e quantunque ei stesso affermi di averlo rimandato ad onta del buon volere di Anna ossequiente ai consigli del defunto consorte [4], a noi sembra più probabile che sin d'allora Ella abbia opposto un reciso rifiuto, sia per la giovanile età del figlio, sia per il troppo prossimo tempo della morte di Andronico, sia sopratutto perchè, venuta Ella stessa dalle terre d'Occidente, desiderava, nel suo piano generale di politica, di unirlo a tempo a qualche Principessa di sangue latino per averne

[1] Cantac. III. 14°-16° (II. 87-103). — Il Parisot, 172, torna a insistere sul suo pensiero, dicendo ipocrisia il rifiuto di Anna al perdono, e commedia la riconciliazione!

[2] Greg. XII. 8°-9° (II. 600-604).

[3] Sulla cattiva politica di Cantacuzeno nel lasciare Bisanzio in quelle condizioni, vedi Parisot, 161-162 e 169-173.

[4] Cantac. III. 16° (II. 103): Phrantzes. I. 8° (p. 40).

Digitized by Google

soccorso in caso di bisogno [1]; e l'alto sentire di sè stessa e de' suoi La riteneva dall' acconsentire ad una unione che stimava indegna dell' alto grado e della nobile sua stirpe.

Così, ammassata gran quantità di danaro e compiuti gli ultimi preparativi, avute nuove solenni promesse dal Patriarca, raccomandata a tutti fedeltà all' Imperatrice e fatta a Lei l'ultima visita di congedo, il Gran Domestico lasciava la Capitale il 28 Settembre 1341 [2]: solo oltre sei anni dopo, come assoluto signore, vi sarebbe rientrato!

***

Per triste destino, per ignavia di popolo, sopratutto per la perfidia dei due partiti, la partenza di Cantacuzeno da Costantinopoli segna il primo sostanziale inizio della terribile guerra civile che devasterà e rovinerà l'Impero.

S'avvia egli, alla testa di armati, lungo la marina della Propontide: passa ad Epibate, dove scaltro gli si prostra davanti Apocauco, e con lui supplicante procede sino a Selimbria, non ritenendolo prigione come vorrebbero i suoi compagni, ma esortandolo a chieder perdono all' Imperatrice e rilasciandolo libero: in breve è al sicuro a Didimoteico [3].

E Apocauco allora, avute lettere dal Patriarca col sigillo dell' Imperatrice, si affretta alla Capitale, di cui pregusta il dominio: si getta ai piedi della Sovrana che, consigliatasi con Teodora madre di Cantacuzeno, lo riammette nelle

[1] È questa pure la versione di Ducas. *op. cit.* c. 5° (ed. cit. p. 19-20), che dice il rifiuto suggerito a Lei dai Nobili invidiosi di Cantacuzeno. Cfr. Parisot, 156 e 170.

[2] Cantac. III. 16° (II. 103-04); Greg. XII. 8° (II. 600).

[3] Cantac. III. 16° (II. 104-105); Greg. XII. 9° (II. 604-05). Per Apocauco, cfr. Parisot, 173.

Digitized by Google

sue grazie [1]; poscia, magistralmente, tende le sue reti e si rende complice anzitutto il Patriarca ancora incerto, insinuando che Cantacuzeno vorrebbe mettere sul soglio suo il popolare Palamas [2].

Ormai egli è despota nel palazzo imperiale, mentre ancora vi è degente l'Imperatrice, e con lui, lasciando le cose sacre, vi pianta le tende il mondano e ambizioso Prelato [3]: ma ben s'avvedono quanto sia difficile insorgere apertamente contro il forte avversario, e sopratutto piegare l'animo di Anna fiduciosa ancora e salda nel suo giuramento: quindi, egli fa spargere dal Patriarca vaghe accuse contro di lui come cospirante alla vita della Sovrana stessa e de' suoi figli; e passando all' atto pratico, induce Andronico Asan a tradire la causa del genero assente, promettendogli la liberazione de' figli suoi tenuti prigioni dalla ribellione del 1336; ottiene lo stesso con i fratelli di lui Costantino e Isacco Asan, con Giovanni Gabala promettendogli in sposa la propria figlia, con Cumno e con altri cortigiani, usando con tutti eloquenza, intimidazioni, promesse senza fine [4].

Scaltramente quindi circuisce il seguito dell' Imperatrice, quei fidi Signori e quelle Dame di Savoia che da lungo tempo dividono con Lei i perigli della agitata vita, e quanti sono giunti ultimamente dalla patria lontana: e convenuto segretamente Edoardo de la Rochette, fra quei Signori il più amato già da Andronico per la sua fortezza in guerra e ora caro ad Anna insieme con la madre Isabella, dicen-

[1] Cantac. III. 16° (II. 105-106); Greg. *l. c.* con un' insinuazione ingiusta a carico di Anna.

[2] Cantac. III. 17° (II. 106-108).

[3] Greg. XII. 10° (II. 605); Cantac. *l. c.* e III 74° (II. 456-57).

[4] Cantac. III. 17°-19° (II. 108-1.3): accenno in Greg. *l. c.*

Digitized by Google

dogli che Cantacuzeno aveva trattati di imbelli quegli stranieri troppo onorati e voleva imbarcarli tutti insieme per privare l'Imperatrice del loro aiuto, e promettendogli con bolla aurea una figlia sua, lo decide a parlare con Anna contro il riva e e a spingere la madre su tal via [1].

Così si dichiarano contro Cantacuzeno, per amore della Sovrana e dando corso agli antichi sospetti, i più fedeli seguaci dell' Imperatrice: e i complici presso il Patriarca cercano ormai di riuscire presso di Lei stessa.

Ed ecco che, in strana teoria, si avviano alle aule imperiali, dove Anna convalescente gode della vista dei figli diletti, uniti in un solo intento: primo Costantino e Isacco Asan, che Ella non vuole ascoltare; poi Isabella ed Edoardo, che Ella irata costringe a troncare il loro dire; ultimo, con un severo discorso, lo stesso Patriarca che ormai apertamente si rivela: pure Anna per quanto scossa, memore dei giuramenti e del diritto dell' assente di potersi difendere da ogni accusa, rimanda la decisione al ritorno di lui [2]. Tutto è adunque in pericolo: ma Apocauco, pur rimanendo nell' ombra, vuole i mezzi eroici: e il Patriarca ritorna alla carica, riempiendo di terrore l'animo di Lei, invocando il Cielo a testimone delle sue parole; e ultimo lo stesso suocero di Cantacuzeno, Andronico Asan, svela le aspirazioni del genero alla porpora e si offre in aiuto a Lei per mettere riparo a tanta ruina.

Allora Ella, oppressa dal dolore, incerta del futuro, non trovando alcun mezzo per conoscere il vero, essendo la cosa affermata da tanti e sì nobili e venerati uomini che crede incapaci di mentire, dopo lunga crisi di pianto imprecato

[1] CANTAC. III. 19° (II. 123-125), che grecizza il nome in Ἀρτώτης: forse = Artaud?

[2] CANTAC. III. 20° (II. 125-131).

Digitized by Google

alla crudeltà dell' infedele ministro e invocato Dio a punitore, affida sè stessa e i figli al Patriarca e ai colleghi suoi[1]. — Tutto ciò prima che dieci giorni fossero trascorsi dalla partenza di Cantacuzeno, e certo non senza intervento di elementi che, nell' interessato silenzio dei cronisti, a noi sfuggono del tutto.

Gli avvenimenti ormai precipitano e s'incrociano, nè la loro successione è del tutto precisa : si stringono fra di loro i consorti con terribile giuramento di non riammettere mai più nella città il potente rivale ; è fatto reggente il Patriarca, eletto Ministro e Prefetto di Bisanzio e dell' Arcipelago Apocauco, che diventa vero padrone di ogni cosa e si rende schiavi il Senato, il Patriarca stesso, l'Imperatrice e quanti la circondano, se dobbiamo credere a *Gregora*[2]; il Patriarca, con l'autorità di cui è investito, promette premî immediati ed eterni ai nemici del rivale e minaccia i fedeli di lui ; finalmente scoppia la guerra civile nella città, in cui spalleggiato dal popolo Apocauco imprigiona molti partigiani di Cantacuzeno, in massima parte nobili[3]: finchè una forte schiera di questi, rifugiatisi in una casa *extra muros,* invano cercando di persuadere gli avversarî a mezzo di Niceforo Cantacuzeno che viene imprigionato e di Gabala che finalmente getta la maschera e abbandona gli antichi amici, atterriti si rifugiano a Didimoteico recando al loro Signore le tristi novelle[4].

Cantacuzeno vede certo con soddisfazione giunto il

[1] Cantac. III. 21°-22° (II. 131-136) ; III. 74° (II. 456-57) ; Greg. *l. c.* — Perchè tace affatto di ciò il Parisot ?

[2] Greg. XII. 10° (II. 605-07) ; cfr. Cantac. III. 22° (II. 137).

[3] Greg. *l. c.;* Cantac. III. 22° (II. 137-138).

[4] Cantac. III. 22°-23° (II. 138-140) ; Greg. XII. 11° (II 608-609).

Digitized by Google

momento propizio per un passo decisivo sulla via intrapresa, ma procede con calma per risparmiare il più possibile i suoi cari ancora a Bisanzio : la madre Teodora, il secondogenito Manuele e la nuora sposa del primogenito Matteo, mentre i parenti della consorte Irene gli sono ormai nemici. Come ei stesso afferma, in sul partire per l'occidente, credendo i suoi seguaci fuggiti da Bisanzio per offese all' Imperatrice, vorrebbe rimandarli colà ; pure sopraggiunti altri annunzianti esser custoditi nelle lor case la madre sua e gli altri parenti, raso al suolo il suo palazzo e cresciuta la persecuzione, spedisce immediatamente all'Imperatrice stessa il Superiore del monastero di Gaura e Demetrio Sguropulo per proclamare la sua innocenza e rammentarle la sua promessa di ascoltarlo prima di giudicarlo [1]. — Ma mentre Costantinopoli è nel maggior subbuglio, Apocauco veglia perchè ancor teme della resipiscenza della Sovrana, e imprigiona i messi a Selimbria : e se giustamente irata Ella ordina la loro liberazione e ascolta benigna le loro rimostranze, col Patriarca egli minaccioso gridando previene la risposta di Lei, che debole e sola non può impedire la loro carcerazione [2].

Finalmente, in nome suo il Patriarca manda lettere in tutte le provincie per dichiarare ormai privo di ogni potere Cantacuzeno, fissandogli un giorno per il ritorno a Bisanzio: e Anna stessa poco dopo, invano tentando di trattenere ingiuriose lettere di Apocauco, gli ingiunge di lasciare il governo, e attendere le sue decisioni [3].

[1] Cantac. III. 22° e 23° (II. 136-37 e 140-41); Greg. XII. 11° (II. 609).

[2] Cantac. III. 23° (II. 141-143).

[3] Cantac. III. 23°-24° (II. 143-45); Greg. XII. 10°-11° (II. 607-09). Cfr. Ducas c. 5° (p. 20).

Digitized by Google

Era giunto ormai così il momento decisivo per l'ambizioso ministro: egli aveva in sua mano tutti i pretesti, buoni e cattivi, per giustificare una sua risoluzione: ma era fatale che questa avesse ad essere quella che da tempo andava accarezzando. L'accostare la mano rapace a una porpora altrui sia pur essa a brandelli, l'infilare i preziosi calzari rossi riservati agli Imperatori, il calpestare i diritti della vedova e dei pupilli come il malvagio di cui narra la Bibbia, non può nè potrà trovare giustificazione giammai nello storico imparziale; nè possiamo sapere se breve o lunga o nulla sia stata la lotta in quell' animo, pur sì adorno di buone doti, tra l'ambizione, il risentimento e la coscienza del dovere [1].

E noi dobbiamo seguire, strana guida, il suo stesso racconto apologetico, se non vogliamo cancellare il filo incerto di luce che ancora ci appare nelle tenebre degli avvenimenti. — Fremevano da tempo gli ardenti seguaci suoi: e ricevute le ultime missive dell' Imperatrice, incerto ei teneva con loro consiglio: in un lungo discorso, fatta l'apologia del suo operato, esponeva il suo parere di recarsi a Bisanzio e mettersi nelle mani dell' Imperatrice stessa: quindi, o Ella, Signora di giustizia, avrebbe fatto proclamare la sua innocenza, e allora egli lieto si sarebbe ritratto a vita privata; o Ella, presa nelle reti de' suoi rivali, avrebbe rifiutato di ascoltarlo, e allora egli avrebbe sofferto ogni male per non sollevare una guerra civile, fonte di infiniti danni. Ma al saggio partito si opponevano i principali suoi sostenitori, adducendo a ragione che la guerra sarebbe scoppiata ugualmente non volendo essi abbassarsi sotto il vile Apocauco: e, pronunciando la fatale

[1] Con severa critica il Parisot, 154-161, dimostra la gravità dell' usurpazione.

Digitized by Google

parola, esortavano il ministro a prendere ei stesso la porpora, con che l'Impero sarebbe stato salvo perchè i suoi deboli nemici sarebbero stati in breve costretti a sottomettersi : essere invece il cedere viltà e causa di ruina. Esitava ancora Cantacuzeno; ma poco dopo — minacciato di morte se non accettava, come pretende a sua giustificazione *Gregora* — decisamente dichiarava di trovarsi forzato a occupare il trono ed esortava i suoi fidi a un leale appoggio, sperando in una rapida vittoria [1].

Era quello un gettar la maschera troppo presto o troppo tardi: era ormai il principio della fine. Fra l'allegrezza generale acclamato Imperatore dei Romani, Cantacuzeno si faceva giurare fedeltà da' suoi, distribuiva le cariche supreme al figlio Matteo e agli altri parenti, spediva ordine di obbedienza alle città della Macedonia e della Tracia, di cui alcune cedevano per timore altre invece lo dichiaravano ribelle ; e il 26 Ottobre, giorno sacro a S. Demetrio, nel suo palazzo di Didimoteico, fra grande folla e con fausti auspici, con la consorte prendeva le insegne imperiali, mentre per suo ordine si acclamava prima ad Anna, poi a Giovanni Paleologo, infine a Giovanni Cantacuzeno imperatore e a Irene imperatrice : quindi a cavallo si recava al tempio di S. Giorgio Paleocastrita per la messa solenne di grazie, e grandi feste terminavano quel giorno, mentre i Latini passati dalla sua parte venivano ornati di alte dignità [2] ; ultimo atto, l'indomani, per colorire meglio il carattere legale (!) che intendeva dare alla sua usurpazione, con l'Imperatrice indossava le candide vesti di lutto per la

[1] Cantac. III. 24°-25° (II. 145-160) ; Greg. XII. 11° (II° 611); Ducas,c.6°(p.24-25) mette il fatto dopo la morte di Apocauco!

[2] Cantac. III. 26°-27° (II. 160-63 e 165-172); Greg. XII. 12° (II. 611-12) : cfr. XIII. 3° (II. 613 44) ; Ducas, *l. c.*

Digitized by Google

morte dell' amato Andronico, e radunati i capi dell' esercito, con una lunga orazione insisteva nel professare la più profonda devozione ai regnanti di Bisanzio dicendosi costretto al passo fatto dall' ingiusto procedere di Anna, e li ringraziava del promesso appoggio [1].

Così, tra l'ambizione e l'ingiustizia, su un malfermo trono si assideva Giovanni VI Imperatore di Bisanzio : e la Capitale ne apprendeva agitata la notizia, che veniva resa più grave da un' ultima ambasciata di pace inviata quasi a scherno o a sfida [2]. Ma quando, sotto buona custodia, giunsero colà i messi di Cantacuzeno con le lettere sue ordinanti un' obbedienza che i governatori fedeli delle città di Tracia sdegnosamente avevano rifiutata, se si rallegrarono come di un trionfo il Patriarca e i suoi compagni, era Anna che con dolore vedeva svanire le ultime sue speranze di una pacifica risoluzione dell' infausto conflitto : e nello scoppio del suo risentimento, nel vedersi ormai di fronte un dichiarato nemico in colui che avrebbe dovuto essere il più generoso protettore di Lei e dei teneri suoi figli, non poteva trattenersi dall' inviarne una a Teodora madre dell' usurpatore che, insistendo a difendere il figlio e ad esortare la Corte alla pace, veniva finalmente tenuta in sicura custodia nell' imperiale palazzo ; e, doloroso ma naturale strascico, sotto la pressione del popolo venivano confiscati tutti i beni di lui e de' suoi seguaci [3].

Un nuovo sovrano era stato acclamato a Didimoteico, ma

[1] Cantac. III. 27°-28° (II. 173-75) : per il lutto, cfr. Greg. XII. 12° (II. 612).

[2] Cenno di un' ultima ambasciata a Bisanzio, in Greg. XII. 11° (II. 610-11) e Cantac. III. 25° (II. 160).

[3] Cantac. III. 26° (II. 163-65).

Digitized by Google

il vero Signore dei Greci era pur sempre a Bisanzio : e in quel periodo di febbrile agitazione preludiante allo scoppio di una lunga guerra civile, il 19 Novembre 1341 l'imperatrice Anna nel tempio di S. Sofia assisteva all'incoronazione, fatta senza fasto e con semplici cerimonie per mano del Patriarca, del diletto primogenito, che prendeva il titolo di Giovanni V Paleologo[1].

***

La guerra fu lieve dapprima. Bisanzio era interamente recisamente avversa all'usurpatore, ma nelle provincie la sua proclamazione era stata variamente accolta : e dal nuovo fatto prendendo esca antichi odi e antiche contese, Adrianopoli e altre città divampavano in breve di lotte feroci tra gli aristocratici propensi a Cantacuzeno, e i democratici fermi invece nella fedeltà ad Anna e al figlio suo Imperatore[2].

Prevenendo gli avversarî prima del sopraggiungere della cattiva stagione, Cantacuzeno con le discrete sue forze pensa prender Costantinopoli da due lati : e invano tentato di sorprendere la ricca Adrianopoli, si avvia verso la Capitale[3]: ma nulla può. Mentre quivi, con l'incoronazione del giovane Sovrano, si distribuiscono le più alte cariche dello Stato, per cui il Patriarca mantiene il suo compito di supremo moderatore della cosa pubblica, accrescendo il

[1] La data in GREG. XII. 13° (II. 616) che attribuisce la mancanza di solennità alla volontà del Patriarca di esser così meglio signore : un preciso cenno cronologico nella *Cronaca bizantina* pubbl. dal MÜLLER, *op. cit.* p. 391. — Accenno, fuori della serie cronologica dei fatti, in CANTAC. III. 36° (II. 218). Cfr. DUCAS, c. 5° (p. 21).

[2] CANTAC. III. 28° (II. 176-79); GREG. XII. 12° (II. 613-14).

[3] CANTAC. e GREG. *l. c.*

Digitized by Google

lusso delle sue vesti, Isacco Asan è eletto Panipersebasto, Andronico Asan Gran Domestico, Andronico Paleologo (genero di Apocauco) e Cumno Grandi Stratopedarchi, Gabala Protosebasto, Apocauco finalmente Ammiraglio, in realtà uscendo dall'ombra e prendendo in suo mano ogni potere [1], il partito popolare di Adrianopoli, non ricevendo aiuti da Bisanzio, si rivolge al re dei Bulgari Giovanni Alessandro che accorso assale le città di Tracia e di Macedonia passate all'usurpatore, e le obbliga a sottomettersi ad Anna e a inviare i Nobili prigioni a Bisanzio : allora Cantacuzeno è costretto ad allontanarsi da Costantinopoli, abbandonato da parecchi de' suoi, pur riuscendo a sconfiggere a Didimoteico il nemico e ad obbligarlo alla pace, sinchè gli assalti di Turchi accorsi per preda e il freddo dell'inverno lo costringono a ritirarsi definitivamente [2].

Ormai tutto è tornato in potere dell'Imperatrice : solo rimangono al rivale nella Tracia Panfilo, Coprino e Didimoteico col forte castello di Empizio [3]. Allora egli si umilia : e in principio di dicembre manda ad Anna Demetrio Sguropulo e Giovanni Pothos, supplicandola a riparare con un accordo al male fatto (!) : ma essi sono ingiuriati e imprigionati dai collegati per timore che l Imperatrice si lasci piegare, nè altra sorte ha un messo da lui spedito, forse per aver aiuti dai Genovesi, a Chio [4]. Così a

[1] Cantac. III. 36° (II. 218-19); Greg. XII. 13° (II. 616). — Il Panipersebasto era di grado inferiore solo al Gran Domestico : il Gran Stratopedarca era un Prefetto dell' esercito ; il Protosebasto era Prefetto di Palazzo : vedi Codino, *op. cit.* pp. 7 e seg.; 28 e seg.

[2] Cantac. III. 29° (II. 179-83); Greg. XII. 12° (II. 515-16). Cfr. Jirecek. *op. cit.* 301.

[3] Cantac. III. 30° (II. 184).

[4] Cantac. III. 29° (II. 183-84); Greg. XII. 12° (II. 614-15).

Digitized by Google

Bisanzio si trionfa: e Apocauco perseguita e condanna, in apparenza per ordine del Patriarca e di Anna, in realtà a suo capriccio: e i tesori dei ricchi sospetti sono confiscati a suo vantaggio[1].

La guerra prosegue nell' inverno 1341-1342 lunga, minuta, rabbiosa: Andronico Asan, Generale dell' esercito bizantino, gira nella Tracia a ricevere la fedeltà delle città; nè Cantacuzeno, per il freddo e la neve, può usar bene delle sue truppe pur rigettando ogni assalto nemico da Didimoteico, mentre i Turchi tratto tratto sbarcanti devastano il litorale: nè per un leggiero gelo può passare la Maritza e avvicinarsi ad Adrianopoli di cui ha trattato la resa a tradimento, mentre Panfilo si ribella e spedisce a Bisanzio i difensori[2].

Intanto nella Capitale cresceva ovunque l'odio contro l'usurpatore: e siccome Anna, pur nemica di lui, non permetteva che in sua presenza lo si ingiuriasse, limitandosi a rimproverargli la sua ingratitudine (imitata in ciò dal rivale, che almeno così ei dice, venerava sempre in Lei la Sovrana e agli avversarî dava sempri i titoli assegnati loro da Andronico), si coglieva ogni pretesto per riuscire impunemente nell' intento, sopratutto quando il giovane Sovrano usciva dal palazzo; e nella solenne festa della sua proclamazione il 24 dicembre, stando egli a una loggia del palazzo stesso, alle acclamazioni del popolo e dell'esercito si univano le più atroci ingiurie contro l'usurpatore, finalmente scomunicato dal Patriarca[3].

[1] Cantac. III. 26°, 30° e 36° (II. 165,185 e 219).

[2] Cantac. III. 30° e 31° (II. 185-88 e 192).

[3] Cantac. III. 30° (II. 188-90); Greg. XII. 13° (II. 616-17). Il Parisot, 226, troppo fiducioso in *Gregora*, dice che tutto era per ordine di Anna: cfr. 278.

Digitized by Google

E nuovi lutti si aggiungevano agli antichi, dopo le dolci feste del Natale. In oscuro carcere, nel rigore del verno senza fuoco e senza riparo per ordine del crudele Apocauco, passava i suoi giorni Teodora la saggia madre di Cantacuzeno, sebbene Anna di continuo ordinasse di aver per Lei ogni riguardo : ascoltava i racconti esagerati ad arte della rovina del figlio e le contumelie a lui scagliate, e nel corpo e nell'anima dolorosamente andava spegnendosi. Invano Anna, irata da tanta crudeltà, le inviava il suo proprio medico che, minacciato dal Patriarca, non poteva avvicinarsi al misero giaciglio ; e la misera spirava il 6 Gennajo 1342, durante le feste dell'Epifania, assistita da Teodora sorella di Andronico e monaca che, fattala trasportare nel sepolcreto di sua famiglia, accorreva a confonder le sue lagrime con quelle dell'addolorata Imperatrice[1].

Questa morte era causa di grave dolore a Cantacuzeno : e subito egli spediva a Bisanzio, costretto pure dalle necessità della situazione, per scolparsi una volta ancora presso l'Imperatrice e per esortare il Patriarca a spingerla ad un accordo, un monaco che veniva da costui imprigionato : ma pur commossa dai mali della lotta civile, Anna propendeva per un dignitoso accordo, e parlando con le sue Dame pensava di coonestare l'accaduto col compiere il desiderio espresso un giorno da Andronico morente : dare in sposa al figlio la figlia di Cantacuzeno, Elena[2].

Ma questo disegno, che ci rivela la bontà d'animo della nostra Principessa, non doveva realizzarsi : atterriti si riunivano infatti in casa di Apocauco i collegati per provve-

[1] Cantac. III. 36° (II. 219-23) ; Greg. XII. 13° (II. 617-20) : cfr. XVIII. 4° (II. 886).

[2] Cantac. III. 33° (II. 199-203).

Digitized by Google

dere, poi insieme si presentavano a Lei, facendole presente qual delitto sarebbe stata la pace con un tal nemico ; e prendendo la parola ultimo il Patriarca, dopo averle mostrate finte lettere di Cantacuzeno minaccianti la strage di tutti i suoi avversari : « Qual cattivo demone » esclamava « ti ha spinto a tali disegni, non solo dannosi ma quasi impossibili? »; e a lungo avendo inveito contro il rivale, Le porgeva a nome dei compagni il triste dilemma : o Ella prometteva di nulla fare senza il loro consenso, e allora essi tutto avrebbero fatto per Lei ; ma se Ella fosse per agire diversamente, orribile e pur da dirsi, giuravano di trucidarla coi figli, prendere Bisanzio e resistere a Cantacuzeno : chè piuttosto volevano servire ai Bulgari, che a lui o ai Veneti o ai Genovesi o ai Latini: pensasse dunque bene ai casi suoi. — Atterrita, ignara del tranello, scorgendo ognor più grande la distanza che La separava da quella turba di ambiziosi nelle cui mani stava la sua salute e quella più preziosa de' figli suoi, sperando insieme di poterli ancora persuadere qualora la pace apparisse migliore della guerra, Anna giurava di non far nulla senza la loro approvazione [1].

Così Ella, ancora una volta, cedeva innanzi a una forza troppo alla sua superiore : e incominciavano subito a farsi sentire le dolorose conseguenze, perchè, avendo il Patriarca pronunciato sul capo di Lei l'anatema se fosse venuta meno al giuramento, pur non veniva più mai lasciata sola : a turno ognuno dei collegati si tratteneva con Lei ; di notte, pagate con molto oro, ancelle spiavano i suoi detti, e correvano a riportarli al Patriarca che come signore continuava ad abitare la reggia ! [2].

[1] Cantac. III. 33°-34° (II. 203-208), e 36° (II. 224).
[2] Cantac. III. 34° (II. 208).

Digitized by Google

Scorreva intanto il febbrajo 1342, e s'avvicinava la fine dell'inverno : ma invano si rallegravano i seguaci dell'usurpatore nella speranza di nuova fortuna : tutto ruinava per l'abile procedere di Apocauco, e fuori di Didimoteico ormai solo più Empizio resisteva [1]. Disperato, Cantacuzeno aveva scritto ai più potenti governatori delle provincie occidentali : a Monomaco prefetto della Tessaglia, a Sinadeno prefetto di Tessalonica, a Guido di Lusignano (Sergianne) prefetto di Serre (Fere) : e se Sinadeno gli prometteva la consegna dell'importante città marittima, Guido invece si affrettava a dichiararsi suo nemico, sequestrando i beni di lui ; mentre Crele, parente di Stefano Duscian ognor più potente in Macedonia, invitava il nuovo Imperatore alla guerra occidentale [2].

Torna così la bella stagione: in principio di marzo Cantacuzeno tiene un consiglio di guerra, in cui prevale il partito di coloro che stimano miglior vantaggio portar la lotta nelle ricche terre d'occidente, lasciando per allora Bisanzio troppo forte : e radunato un piccolo esercito di 2500 uomini scelti, fra cui molti parenti e amici, sotto il comando dei due figli Matteo e Manuele, del cognato Giovanni Asan e del consobrino Giovanni Angelo, lasciando a Didimoteico, baluardo avanzato contro il nemico, la consorte Irene con tre figlie e il genero Niceforo con buon presidio, ne parte il 5 Marzo 1342 [3], dando principio alla seconda campagna.

[1] Cantac. III. 31° (II. 196); Greg. XII. 14° (II. 622). Per Apocauco, Parisot, 177.

[2] Cantac. III. 31° (II. 190-93); Greg. XII. 16° (II. 626). — Su Guido di Lusignano, vedi Jorga : *Latins et Grecs d'Orient et l'établissement des Turcs en Europe*, 1342-1362, in *Byzantinische Zeitschrift*, t. XV. (1906), 184-85. Cfr. Parisot, 178. — Per Crele, Jirecek, *op. cit.* 301.

[3] Cantac. III. 31°-32° (II. 193-96); Greg. XII. 16° (II. 626-28).

Digitized by Google

Cantacuzeno assedia Berrœ, che si è data poco prima all'Imperatrice: ma una notte Giovanni Vatatze, dai capi del Governo di Bisanzio fatto duce dell'esercito, accorrendo con una schiera la occupa fortemente: e allora Cantacuzeno si porta all'assedio di Periteorio (Anastasiopoli), mentre Vatatze, non osando attaccarlo, tratta con lui dicendosi pronto a parlare di pace a nome suo con Anna [1].

Ma invano: nè miglior risultato ottiene un'ambasciata a Bisanzio di più monaci del Monte Athos (tra cui Callisto di poi Patriarca), che riescono a farsi ricevere da Anna e la esortano con i collegati alla pace, esponendo i mali terribili della guerra; si rallegra bensì Ella, ma astretta dal vincolo del giuramento deve affidare il responso al Patriarca e a' suoi soci, che tirano in lungo la cosa riuscendo intanto ad attrarre a sè uno dei monaci, Macario, col farlo Metropolita di Tessalonica: due di essi son tenuti prigioni, gli altri possono ritornare al loro convento [2].

Così ancor una volta si stringevano i vincoli inestricabili del libero operare dell' imperatrice Anna: e crescevano le vendette di Apocauco contro i partigiani dell' avversario, che riempivano il palazzo di Costantino Magno convertito in vasta prigione: tanto che in quella stessa quaresima volendo essi confessarsi, veniva loro dato un uomo fidato in veste di monaco per carpire, ma invano, i loro segreti, nulla però — lo confessa il cronista — sapendone Anna; e poco dopo, nella festa di Parasceve, il Patriarca non

[1] Cantac. III. 32° (II. 196-99).

[2] Cantac. III. 31°-35° (II 208-13); cfr. III. 52° (II. 307); Greg. XII 14° (II. 620) che inesattamente dice l'ambasciata spedita ancora da Didimoteico. Cfr. Parisot, 176-77.

Digitized by Google

esitava a far arrestare molti partigiani di Cantacuzeno rifugiati in S. Sofia [1].

Nè mancavano all' Imperatrice altri gravi motivi di pensieri ; e appunto, in primo luogo, da quell' Occidente da cui Ella solamente doveva sperare. Da lunghi mesi era a Bisanzio Pietro da Canale ambasciatore di Venezia che, specialmente dopo il favorevole trattato dei rivali genovesi, aveva certo insistito assai presso la Corte onde veder rinnovata l'antica tregua ; ma le difficoltà più gravi erano di denaro, richiedendo egli grosse somme per risarcimento di danni sofferti da sudditi veneziani sotto Andronico III, tanto che si eran dovuti mandare a Venezia messi bizantini per ottenere almeno eque condizioni [2] : e finalmente, anche per controbilanciare i favori di Galata che vedeva assai poco di buon occhio i Veneziani [3], il 25 Marzo 1342 si poteva conchiudere un trattato fra Giovanni Paleologo e la Repubblica per sette anni, per cui si rinnovavano e si accrescevano i privilegi dei Veneziani nell' Impero, e si pagavano 4000 iperperi d'oro da parte dell' Imperatore pei danni, con promessa di pagamento di altri 15000 in cinque anni : atto solenne fatto nel Palazzo delle Blacherne, testi Andronico Asan, Demetrio Paleologo, Giorgio Ducas megadrongario di Apocauco e altri [4]. Non era quella certo, in tante strettezze

[1] CANTAC. III. 50 (II. 299-300).

[2] Accenno di consegna di 600 ducati ad essi nel passagio per Arta, nel documento di cui sotto.

[3] In Giugno, nuovi reclami di Genova al Doge di Venezia a nome dei Galatesi : atto in *Commemoriali*, libro III. fol. 212 (PREDELLI, *op. cit.* t. II, N. 576).

[4] Atto in greco, pubblicato in MIKLOSICH ET MÜLLER : *Acta et Diplomata* cit. N. XXV, p. 111 ; in latino, da THOMAS-PREDELLI. *Diplomatarium*, cit. N. 132, p. 257. Primo accenno di M. SANUDO. *Vite dei Duchi di Venezia*,

Digitized by Google

di erario, cosa gradita alla Corte bizantina : pure doveva segnare il punto di partenza di una politica estera strettamente unita a Venezia.

Ormai Apocauco s'apprestava a vigorosa campagna contro il nemico : eleggeva capitani dell' esercito il genero Andronico Paleologo e Tomaso Paleologo, e armate oltre sessanta galere (certo con l'aiuto di veneziani) in persona scorreva per le isole dell' Arcipelago, e in Maggio dall' Eubea entrava nel porto di Tessalonica [1] : mentre intanto Cantacuzeno, non riuscendo a impadronirsi di Periteorio, in principio d'Aprile accostatosi a Sinadeno prefetto di Tessalonica ambita sua mèta e presa a tradimento Melenico, disperando nelle proprie forze si accostava al serbo Stefano Duscian, ma invano si avvicinava a Tessalonica che dopo lotte furiose cacciava i nobili con Sinadeno e accoglieva l'esercito venuto da Bisanzio e unitosi a Sirgianne ; e avendo deciso di portar la guerra a occidente per spingere a ribellione Tessali e Acarnani, era allora costretto all' inazione con Sinadeno a Gineocastro per la piena dell' Axio [2]. L'arrivo di Apocauco decideva dell' esito della campagna, ruinoso per Cantacuzeno ; perchè, dopo aver rafforzata Tessalonica e tutte le terre vicine, riattirati alla sua causa numerosi nobili bizantini e liberata Edessa dall' assedio dei Serbi invasori, egli vedeva il rivale ridotto a sì mal partito da decidersi a cercar finalmente un alleato a cui appoggiarsi sicuro per le sue rivendicazioni [3].

in R. I. S. t. XXII, 607; Romanin. *Storia documentata di Venezia*, t. III, p. 143 ; Hopf. *op. cit.* 443-44.

[1] Cantac. III. 36° e 40° (II. 224-25 e 243-44); Greg. XIII. 1° (II. 634).

[2] Cantac. III. 35° e 37°-39° (II. 213-18 e 225 43) ; Greg. XII. 16°-XIII. 1° (II. 626-33).

[3] Cantac. III. 40°-42° (II. 244-59); Greg. XIII. 1°-2° (II. 634-36). Sull' abile procedere di Apocauco, Parisot. 179.

Digitized by Google

Cantacuzeno, compiendo la cattiva opera incominciata col precipitare la patria sua in una feroce guerra civile, ricorreva ormai, sfiduciato e mal sicuro del piccolo suo esercito, al più temibile rivale dei Bizantini il forte Stefano Duscian czar di Serbia. Come un fuggiasco in principio di Luglio lasciava la Macedonia, e passato l'Axio era benignamente accolto dal potente capo serbo Libero, col quale si recava a Scopia (Usküb) e di là a Pristina presso lo Czar. Lunghe le trattative fra i due Sovrani, pretendendo lo Czar, in premio dell' aiuto ad una sì ingiusta riscossa, tutte le città a oriente di Cristopoli o almeno di Tessalonica ; ma finalmente, piegandosi egli per l'appoggio dato al profugo dalla regina Elena e da Libero, si veniva verso la metà di Agosto a un trattato di alleanza difensiva e offensiva, con assegnazione definitiva ai Serbi — premio pur sempre gravoso per l'Impero — di tutte le terre bizantine sin allora occupate, con promessa dello Czar di esser sempre nemico dell' imperatrice Anna e di Giovanni Paleologo e di non trattar mai con loro, e di Cantacuzeno a sua volta di proteggere sempre i Serbi : promesse giurate davanti all' Arcivescovo di Serbia [1].

Mentre così nell' estate Cantacuzeno ricorreva ai mezzi estremi per ritenere quella usurpata corona che pareva prossima a sfuggirgli, i Bizantini tentavano e con le trattative diplomatiche e con le armi di far precipitare la sua fortuna. Grande emozione, dopo il sollievo per le sconfitte di lui, dovette causare in Bisanzio la sua ritirata alla Corte del potente Sovrano : e appena avuta notizia dell' alleanza

[1] CANTAC. III. 42°-45° (II. 257-76); cfr. IV. 20° (III. 143-45); GREG. XIII. 2°-3° (II. 636-42). — In PARISOT, 179-183, buona narrazione critica.

Digitized by Google

si cercò di annullarne gli effetti, perchè, a quanto ci dice *Cantacuzeno*, l'imperatrice Anna a mezzo de' suoi ambasciatori Luca Giorgio e Macario metropolita di Tessalonica invano, iteratamente, gli offriva tutte le terre d'occidente salva Tessalonica per avere la promessa di tener sempre in custodia il ribelle, e, secondo *Gregora*, la stessa sua figlia in sposa per il figlio di lui: offerte accolte con sdegno dallo Czar e da' suoi Signori, mentre Cantacuzeno tacciava di traditore Macario che l'invitava a chieder perdono all' Imperatrice e al Consiglio di reggenza[1]. Erano questi atti di naturale risentimento e legittima difesa, a cui se seguirono tentativi di avvelenamento di Cantacuzeno (come narra il solo *Gregora*[2]) non ebbe in questi parte alcuna l'Imperatrice, perchè mente direttiva di tutto era pur sempre Alessio Apocauco.

Infatti il Megaduca, mentre Sirgianne appena partito Cantacuzeno prendeva Rentina, aveva occupata con la flotta Polistilo (Abdera) e messovi prefetto Gudele coppiere dell'Imperatrice: e dopo aver tentato invano di trarre a sè i capi e gli abitanti di Didimoteico, in Agosto per mare era ritornato alla Capitale dove, accolto con feste come trionfatore dal Patriarca e dai collegati, credendosi superiore a tutti faceva ormai ogni cosa a suo arbitrio[3]; e pur occupandosi dei Serbi stringeva ognor più con l'esercito il baluardo avanzato dell' avversario, Didimoteico, in cui il partito dell'Imperatrice cresceva di forze dando a temere assai a Cantacuzeno e più a Irene e ai difensori[4].

[1] CANTAC. III. 52° (II. 305-09); cfr. IV. 20° (III. 138-39 e 141-43); GREG. XIII. 3° (II. 642-43); cfr. PARISOT, 186.
[2] GREG. XIII. 3° (II. 643).
[3] CANTAC. III. 45°-46° (II. 276-81); cfr. PARISOT, 179.
[4] CANTAC. III. 46°-48° (II. 281-89).

Digitized by Google

Si preparava intanto in Serbia la nuova campagna di riscossa contro i Bizantini, ma l'impresa non era facile; somma diffidenza regnava ancora, e solo quando, a richiesta dei Principi serbi desiderosi di premunirsi sulla propria sorte in caso di accordo dell' Imperatore con Anna, egli ebbe lasciato allo Czar in ostaggio il figlio Manuele promesso alla figlia del capo Libero, con le deboli sue schiere e con piccolo esercito di Serbi sul finire dell' estate poteva lasciare il territorio del nuovo infido alleato [1].

Ma breve e infelice è la campagna: Cantacuzeno assedia invano Serre (Fere) lasciata da Guido di Lusignano (Sirgianne) eletto Re di Armenia, mentre Apocauco energico appresta forze per terra e per mare per prenderlo in mezzo; cadono decimate da fiero morbo le schiere serbe, vogliono tornare in patria le restanti, scoraggiati si ribellano la maggior parte dei Greci seguaci dell' usurpatore; e giunte tali novelle e un' altra ancora tendenziosa che egli è ormai disperato e disposto a farsi monaco, a mezzo di lettere spedite all' Imperatrice, grandi feste rallegrano la Capitale, e processioni di grazie si avviano al tempio della Vergine Odegetria, e sorge un rincrudimento di persecuzione contro i pochi seguaci di Cantacuzeno in tutto l'Impero sino a Tessalonica, mentre in occidente si dilaniano le due fazioni dei nobili e dei democratici: finalmente, riattirati a sè parte dei ribelli e fattasi restituire dallo Czar la forta Edessa, Cantacuzeno in principio d'Ottobre **1342** ritorna scoraggiato in Serbia [2].

Era dunque, per Bisanzio e per il partito dell' imperatrice Anna, il trionfo; e poteva dirsi lieto dell' opera sua

[1] CANTAC. III. 48°-49° (II. 289-92); GREG. XIII. 3° (II. 647).

[2] CANTAC. III 49°-51° (II. 292-99 e 301); GREG. XIII. 3° (II. 647-48); cfr. PARISOT, 183-84 e 186.

Digitized by Google

Alessio Apocauco che, dopo aver invano una volta ancora tentato di farsi consegnare Didimoteico e di prendere il forte Empizio, e ricacciato un assalto di Tartari da Adrianopoli, lasciando l'esercito ad Andronico Paleologo ritornava poco dopo alla Capitale [1]. Ma era trionfo tutt' altro che definitivo.

Mentre Cantacuzeno dalla Corte serba si apprestava al soccorso di Didimoteico a cui lo chiamavano caldi inviti della consorte e de' suoi fidi, riceveva un messaggio di Tessali dichiaranti di voler esser sudditi suoi piuttosto che dell' Imperatrice, e lieto egli dava loro come signore un fedele suo congiunto, Giovanni Angelo; ma per mostrare — così narra ei stesso — quanto fosse falsa l'accusa a cui l'Imperatrice dava ascolto, lo eleggeva con bolla d'oro in cui accanto al proprio nome era quello di Anna e di Giovanni Paleologo, sì che Giovanni Angelo sarebbe stato Signore della Tessaglia ad vitam, ma sottoposto tanto a Cantacuzeno che a Giovanni o a' suoi successori, con obbligo di far menzione in ogni atto della despota Anna Paleologina e del figlio suo Imperatore : bolla piena delle sue difese e della sua apologia, e di fiere rampogne a' suoi nemici che, « a capo Apocauco serpente ognor fischiante alle orecchie di Anna », avevano volta la volontà non certo il pensiero di Lei contro di lui [2]. Così Cantacuzeno si procurava un forte e sicuro appoggio, destramente operando ; e Apocauco, maturando l'antico disegno, tentava un gran colpo : si portava nuovamente sotto Didimoteico, e di là scriveva allo Czar, chiedendogli un colloquio per trattare con lui ad Anfipoli dell' incoronazione del proprio genero Andronico

[1] Cantac. III. 51° (II. 301-05).

[2] Cantac. III. 53° (II. 309-22) : cenno in Greg. XIII. 3° (II. 646) ; cfr. Parisot, 185.

Digitized by Google

Paleologo creato Protostratore, con grande ardore apprestando nuove navi, causa di enorme dispendio per l'erario; e mentre, consigliato da Cantacuzeno, lo Czar si avviava a quella volta per farlo prigione, se pur non incominciava a staccarsi dal suo nuovo alleato[1], in Bisanzio un grave movimento avveniva contro di lui.

Crescevano ogni giorno più le persecuzioni di Apocauco e la sua prepotenza, non scevra di sospetto per alcuni suoi collegati: e questi pensavano di approfittare della sua assenza — con a capi Costantino Asan e lo stratopedarca Cumno — per scuotere il troppo greve suo giogo. Così Cumno risolutamente si recava dall' imperatrice Anna, e accusava Apocauco di sprecare il danaro pubblico nella flotta inutile contro Cantacuzeno: consigliava quindi pace con costui dal momento che era debole ancora, prima che diventasse invincibile. Ma Anna (seguiamo qui ancora il racconto di *Cantacuzeno* stesso) avendo ricevute lettere di Apocauco piene di speranze di trarre presto a Bisanzio in ceppi il nemico, rispondeva essere impossibile ormai il porre rimedio alle spese per la flotta, e che d'altronde Cantacuzeno furioso avrebbe negato di far pace: così Ella, sebbene sempre ancora inclinata alla pace e non convinta del tutto della colpa del rivale(?), pure differiva la decisione in proposito[2].

In tal modo vinceva ancora una volta Apocauco: ma se egli nutriva veramente i propositi che gli attribuisce *Cantacuzeno*, doveva vederli sfumare, perchè la morte di Crele e l'occupazione delle sue terre per mano dello Czar faceva

[1] CANTAC. III. 54° (II. 322-24) : sull' operato dello Czar, PARISOT, 186-87.

[2] CANTAC. III. 54° (II. 324-27) ; PARISOT, 191-92, ma con errore di data.

Digitized by Google

sì che, giunto ad Anfipoli, più non trovasse alcuno : e la guerra continuava, Cantacuzeno invano tentando con l'aiuto dello Czar di prendere Serre, ed esortando invano i cittadini a riconoscerlo almeno Signore dopo Anna e suo figlio, mentre Andronico Paleologo a Periteorio e Apocauco ad Anfipoli con forte flotta cercavano di tagliargli la via verso Didimoteico, e i Serbi alleati devastando la regione, sin che le difficoltà della lotta lo costringevano al ritorno in Serbia [1]. Deluso ritornava adunque il Megaduca a Bisanzio, che acclamava ancora una volta in lui il liberatore : e imprigionati coi loro figli, come per un delitto, Cumno e Costantino Asan, rafforzava la sua autorità, sorvegliando i movimenti dell' avversario [2].

Era il principio dell' inverno : Cantacuzeno era al sicuro fra gli alleati, ma la sua Didimoteico era in grave pericolo, ognor oppressa dall' esercito bizantino. E per salvarla la sua consorte Irene invocava l'aiuto di Alessandro re dei Bulgari, imprudentemente promettendogliene la signoria in caso non ritornasse più l'Imperatore ; sì che lieto il Re, invano avendo tentato indurre lo Czar a ritenerlo prigione, faceva assediare la città impedendo ai cittadini di uscirne per i viveri, noncurante delle suppliche di Irene, mentre il Vescovo rianimava la popolazione, e scriveva ad Apocauco di desistere da' suoi conati perchè era scritto nel destino che Cantacuzeno alfine avrebbe vinto [3].

Imminente adunque la rovina : ma la salvezza veniva all' usurpatore e a' suoi seguaci dai secolari nemici dei Cristiani, dai barbari Selgiucchi. Dalla morte di Andro-

[1] Cantac. III. 54°-55° (II. 322-23 e 327-36).

[2] Cantac. III. 55° (II. 336).

[3] Cantac. III. 56° (II. 336-44) ; cfr. Parisot, 187-88 ; Jirecek, *op. cit.* 302.

Digitized by Google

nico III ammiratore di Cantacuzeno con cui aveva stretta amicizia al tempo della guerra di Lesbo, il potente Emiro di Aïdin Omar-beg, terrore dei Latini dell' Arcipelago e dei mercanti di Genova e di Venezia muovendo dal covo inaccessibile di Smirne, tozza figura di mussulmano esoso che *Cantacuzeno* e *Gregora* vanno a gara nel magnificare per le sue doti e per la sua fedeltà all' amico nella sventura, nel suo interesse che noi non esitiamo a chiamare non senza secondi fini perchè indubbiamente egli avrebbe avuto gran vantaggio dal trionfo dell' usurpatore, ascoltando il disperato appello di lui accorreva con una flotta di 380 navi carica di 29000 uomini, sbarcava alle foci dell' Ebro (Maritza), e mentre fuggivano atterriti i Bulgari si portava a Didimoteico, ripartendone poscia per congiungersi a Cantacuzeno. — Ma l'inverno è crudissimo: il freddo di Gennajo e un terribile morbo decimano i suoi soldati : egli prende Cristopoli ma si arresta davanti a Serre, distolto anche da false lettere di Cantacuzeno: e da Berroe intraprende sollecito la via del ritorno, mentre nella calma invernale i Bizantini tornano a stringer da presso la forte Didimoteico [1].

* * *

Taceva la guerra nei primi mesi del 1343, ma da ambe le parti si affilavano le armi per la decisiva riscossa.

Sin allora, l'Impero si era ben difeso dall' assalto del-

[1] CANTAC. III. 56°-57° (II. 344-49); cfr. III. 63° (II. 387); GREG. XIII. 4° (II. 648-53). — Curioso è il ritratto di Omar-beg dato da un contemporaneo italiano, l'autore degli *Historiæ Romanæ Fragmenta,* in MURATORI, *Antiquitates Italicæ Medii Evi*, t. III. col. 372. — Cfr. VON HAMMER, *op. cit.* I. 277-79 ; ZINKEISEN, *op. cit.* I. 193-94; e PARISOT, 180, 185, 189.

Digitized by Google

l'usurpatore, ma non v' era bene a sperare per il prossimo futuro : il pericolo dal nord da parte dei Serbi, il pericolo dal sud da parte dei Turchi erano tali da far dubitare seriamente per la sua esistenza stessa. E a Bisanzio si dovettero cercare certo, nei consigli tenuti, i mezzi per ovviare a tale difficile stato di cose : ma invano cerchiamo nei cronisti, guida nostra più o meno fida sinora, un qualsiasi accenno in proposito. Noi vediamo ormai volgersi i Sovrani bizantini direttamente all' Occidente, a Venezia e al Pontefice, per averne aiuti ; ma per quali vie si giunse a tali decisioni, chi ispirava quelle trattative, quali ne erano i moventi reconditi ? — Nol sappiamo. Certo è solamente che l'imperatrice Anna ebbe in esse prima parte, Ella che rammentava pur sempre la patria sua, Ella che, ad onta dell'esteriorità del culto greco, conservava in segreto la religione de' suoi avi, Ella che nei ripetuti messaggi alla diletta famiglia lontana esponeva le difficoltà della sua vita infelice [1] : nè senza eco giungevano colà i suoi lamenti, specie al cuore del fratello conte Aimone di Savoia, se questi il 23 Dicembre 1342, fondando una cappella nel Convento dei Minoriti di Chambéry per testamento dell' amata consorte Violante morta allora allora, dava ordine di celebrarvi messe e preghiere anche « *pro Serenissima Domina Johanna Imperatrice Græcorum* » [2].

Dall' Occidente sperava salute l'Imperatrice : in tali idee la seguivano forse Apocauco, il Patriarca, il Governo in-

[1] Archivio Camerale Torino, *Conti Hôtel Conte*, Rot. 47° (1. 12. 1341—19. 5. 1342), fol. III : « Libravit uno nuncio qui venit de Grecia ad Dominum apud Gebennas ex dono sibi facto per Dominum. II. flor. auri. » (Aprile 1342.)

[2] Atto in GUICHENON. *Histoire généalogique de la Royale Maison de Savoie* cit. t. II (Preuves), p. 168.

Digitized by Google

somma? — Difficile il dare una risposta concreta. Trattare con gli occidentali, fosse pure per scongiurare la rovina dell' Impero, significava per i Greci rinnegare tutto un passato; e a tal passo la grande maggioranza di essi non si sarebbe mai decisa, sopratutto circa la riunione della Chiesa greca alla romana. Ma Apocauco era uno spirito spregiudicato, che stimava le opinioni alla stregua dei fatti in sè, e che si sarebbe detto ben lieto di approfittare dei Latini, come si apprestava a giovarsi dei Turchi, pur di riuscire ne' suoi disegni: nè, ad onta dell' alto suo grado, gran che diverso era il Patriarca.

Stretti dunque dalla necessità, si riformava così in Bisanzio quel partito di Neo-greci o *Latinofrones*, di cui venivano a esser nerbo, politica e religione unite, i Barlamiti rimasti sotto la guida di Acindino dopo la partenza di Barlaam per l'Italia: partito convinto della necessità di un' unione coi Latini per l'evidenza dei vantaggi che ne sarebbero derivati all' Impero, ma di cui probabilmente ben pochi, all' infuori dell' Imperatrice e del fido suo seguito di Signori e di Dame di Savoia e forse di Demetrio Paleologo (fratello di Teodoro) abitante in Pera, erano in buona fede: partito che doveva agire in segreto, per quanto con energia, per timore del clero alto e basso e della moltitudine fanatica.

A Costantinopoli adunque si pensava al rinnovarsi della Lega antiturca del 1334: e i tempi erano ormai maturi. Solo, dopo il precipitare di ogni pensiero di spedizioni orientali col crescere della guerra dei Cent' anni, Ugo di Cipro con Venezia aveva continuato a far fronte ai Turchi, riportandone sanguinose vittorie; e nel 1341 si era rivolto a papa Benedetto XI, e, nella seconda metà del 1342, al suo successore Clemente VI, trattando a lungo con loro, tra

Digitized by Google

rifiuti e incertezze, per conchiudere una Lega con Rodi Venezia e Roberto di Napoli contro i Turchi dell' Asia Minore ognor più devastanti l'Arcipelago [1] ; quindi, rinnovando l'iniziativa del consorte, a nome del figlio Imperatore Anna e con Lei il Governo si facevano incontro a tal movimento, di cui naturalmente giungevano a Bisanzio notizie confuse.

Come un tempo, i primi passi si facevano presso la Repubblica Veneta, alle ragioni politiche aggiungendosene alcune, e gravi, di ordine economico: grandi erano le somme da pagarsi in virtù dell' ultimo trattato, ma esausto era l'erario per le enormi spese della flotta e dell' esercito, e urgeva trovare fuori dello Stato — l'eccesso delle tasse poteva muovere a ribellione il popolo — i mezzi per rifornirlo : nè, nell' infido procedere dei Galatesi, si poteva ricorrere a miglior banchiere che Venezia.

Così l'ambasciata bizantina che sul finir dell' inverno, con a capo Giovanni d'Arlay cavaliere savoiardo, partiva dalla Capitale diretta a Venezia, aveva importanti richieste per la Repubblica da parte dell' Imperatrice e del figlio Giovanni : esortasse il Re di Serbia, in ottime relazioni con essa, a staccarsi dal ribelle Gran Domestico rifugiatosi presso di lui ; aiutasse l'Impero nella lotta contro i comuni nemici i Turchi ; infine Pietro da Canale, in modo particolare, richiedeva un prestito di 30000 ducati per tre anni.

E, — mentre Giovanni d'Arlay spediva messi in Savoia a trattare col conte Aimone a nome della sorella [2] — ben

[1] Jorga. *Philippe de Mézières...* cit. p. 39-40 ; Gay. *Le Pape Clément VI et les affaires d'Orient* (1342-1352), Paris, 1904, pp. 28-36, specialmente su documenti pontifici ; Jorga in *Byz. Zeitschr.* cit. 183.

[2] *Conti Hôtel Conte, Viaggi e Commissioni*, Rot. 9° (Nov. 1342-29 Giugno 1343), fol. V : « Cuidam scutifero d^ni Johannis

Digitized by Google

conoscendo quanto convenisse in ogni modo fare gran strada nelle cose dell' Impero a danno degli eterni rivali i Genovesi, sollecitamente il 5 Aprile 1343 il Senato acconsentiva alla richiesta del mutuo, esigendo però in pegno pietre preziose perle e oro da stimarsi da esperti periti e da spedirsi a Venezia, con diritto di vendere ogni cosa trascorsi i tre anni senza estinzione del debito [1] : pur ordinando l' 8 stesso al balivo di Costantinopoli Giovanni Gradenigo di esigere l'annualità di 3000 perperi d'ori dall' Imperatore [2].

Ma per la parte politica più matura fu la decisione : e solo il 12 Maggio, fatte più pressanti a mezzo di altri ambasciatori bizantini le preghiere, e più energiche le sollecitazioni di Clemente VI che, intuendo il bisogno dei tempi, non pensava ad una impossibile Crociata ma ad una pratica unione contro i Turchi dell' Asia Minore, il Senato decretava la risposta alla Corte bizantina : che la Lega antiturca stava per stringersi seriamente ; e quanto agli affari di Serbia che, atteso il grande amore dell' Imperatrice per la Repubblica, si sarebbe inviata allo Czar un' ambasciata per fargli abbandonare l'unione con Cantacuzeno [3].

d'Arlay militis qui venerat de Grecia ad Dominum apud Chillonem cum litteris dnc Imperatricis ex dono sibi factum, III. fl. b. p. » (in primavera 1343).

[1] Arch. di Stato Venezia. *Senato Misti*, Reg. XXI. f. 26. (cf. f. 77 v., 1 Dicembre) : esaminato dal Cecchetti, *Appunti sulle finanze antiche della Repubblica Veneta* in *Archivio Veneto*, t. XXXV (1888). p. 46.

[2] Ivi, *Commemoriali*, libro IV. f. 12. (Predelli, *op. cit.* t. II. N. 42).

[3] *Senato Misti*, XXI. f. 35 : pubbl. dal Ljubic : *Monumenta spectantia Historiam Slavorum Meridionalium* cit. t. II. pp. 174-75.

Digitized by Google

Quando tali liete notizie giunsero in Giugno a Bisanzio, causarono certo grande gioia a tutta la Corte e sopratutto all' imperatrice Anna.

Incominciata in Marzo, la guerra contro Cantacuzeno era proceduta con vario esito : l'usurpatore, avuti nuovi aiuti serbi e mercenari germani, era sceso nuovamente al sud occupando Berroe e altre città ai confini della Tessaglia; ma invano quindi, con aiuti turchi, cercava di prendere Tessalonica riuscendo solo a occupare altre piccole città, perchè si moveva contro di lui la cavalleria bizantina, approdava colà Apocauco con 70 navi e 32 di alleati Selgiucchi, incitati dallo Czar già vacillante nella sua fedeltà lo abbandonavano i capi serbi; e a stento egli sfuggiva alla rovina, ritornando a Berroe, trattando nuovamente con lo Czar che Apocauco tentava di trarre a sè, e rispondendo con sdegno e minacce alle proteste di lui, di esser innocente e costretto alla guerra dalla necessità degli eventi[1]. Così Apocauco vedeva nuovamente sfuggirgli la preda ; ma risoluto a finirla, non potendo mantener più oltre inerti le sue genti, dopo avere in un consiglio di guerra respinta la saggio proposta di Monomaco prefetto di Tessalonica di offrire al nemico la pace, prima che crescesse la sua potenza da farlo intrattabile, se aveva pieni poteri dall' Imperatrice dal Patriarca e dagli altri capi del Governo, o in caso contrario spedisse subito a Bisanzio una trireme per averne consiglio[2], continuava in principio d'estate, sino a completa riuscita, le trattative con lo Czar.

Due ragioni muovevano a tal passo il Re di Serbia : da una parte, l'arrivo dell' ambasciatore veneziano Marino Veniero

[1] Cantac. III. 57°-59° (II. 349-68) : cfr. IV. 20° (III. 145-46); Greg. XIII. 5°-7° (II. 653-60); cfr. Parisot, 185-86 e 188-90.

[2] Cantac. III. 60° (II. 368-72); cfr. Greg. XIII. 8° (II. 660).

Digitized by Google

che, impedito sin allora, era partito da Venezia prima del finir di Giugno per tenere la parola data all' Imperatore bizantino[1]; dall' altra, il denaro prodigato a piene mani senza dubbio attinto a quei 30000 ducati che, sulla promessa della Repubblica Veneta, avevano mutuato a Giovanni Paleologo alcuni ricchi privati veneziani: Filippo Contarini, Marco di Pietro Foscarini, Marco di Gerardo Viaro, Giovanni Grimani e Costa Michele di Costantinopoli, Angelo Tomba e Nicola di Gandolfo di Negroponte, Michele di Marino Morosini e Nicolò di Tomaso Buono[2].

In questa maniera staccato da Cantacuzeno, lo Czar tentava invano con pretesti di attrarlo a sè per imprigionarlo, finalmente dichiarandosi sincero sostenitore dell'Imperatrice e del suo partito: ma senza frutto Apocauco, lieto egli pure delle buone promesse ricevute da Venezia circa la Lega antiturca, cercava con lusinghe con minacce con le armi stesse di rendersi padrone di Berroe e senza frutto pure di piegare con messaggi, ricorrendo persino a tentativi di assassinio, il suo nemico: il quale, crescendo di potenza, mostrava di non temere neppure lo Czar, mentre i Turchi alleati dei Bizantini si davano al saccheggio delle terre vicine[3]. Pure, Apocauco poteva sperare in una non remota vittoria, se riusciva a tener lontano il più fido amico su cui poteva contare l'avversario, il forte emiro Omar-beg di Smirne: quello stesso contro cui, crescendo le sue devastazioni in tutte le terre latine orientali, dopo lunghissime e animate trattative si fermavano nell' Agosto 1343 i

[1] Ordini del Senato, 2 e 19 Giugno 1343: *Senato Misti.* XXI. f. 37 e 38. pubbl. dal LJUBIC, *op. cit.* pp. 175 e 178.

[2] Accenno nell' atto 8 Agosto 1343, di cui sotto.

[3] CANTAC. III. 61°-62° (II. 372-81); cfr. IV. 20° (III. 146); GREG.-XIII. 8°-9° (II. 661-70); cfr. PARISOT, 188-89.

Digitized by Google

preliminari di una Lega generale firmata poi nel Settembre, per cui si dovevano apprestare venti e più galere di tutte le Potenze interessate : le quattro pontificie sotto Martino Zaccaria l'antico signore di Chio, le veneziane sotto Pietro Zeno, le cipriote sotto Corrado Piccamiglio, quelle dei Cavalieri di Rodi sotto Giovanni di Biandrate ; mentre il supremo comando della spedizione — segno caratteristico delle mutate condizioni dei tempi per le spedizioni orientali — era affidato al Legato pontificio Enrico di Asti Patriarca latino di Costantinopoli, il quale doveva ben curare a che le forze di essa non fossero rivolte a scopo mondano[1].

Ma, per il Megaduca, la cosa non era facile. Già Cantacuzeno, rinfacciando a Monomaco i danni che i Turchi alleati dei Bizantini cagionavano alle terre della Tracia, aveva lasciato intendere che in breve avrebbe reso uguale servizio agli avversari : e invano Apocauco faceva spargere in Asia notizia della morte di lui in Serbia, cercava di guadagnarsi il barbaro dinasta con promesse, faceva sorvegliare con triremi le coste della Tracia : perchè Cantacuzeno riusciva a mandare segretamente un fido suo di nome Pringipe su fragile navicella a Smirne per implorare soccorso dall' amico : e questi verso la metà di Agosto partiva alla sua volta con 300 navi e grandi tesori : per cui timoroso incerto sul da farsi Apocauco si affrettava a tornare da Tessalonica a Bisanzio[2].

[1] Delaville le Roulx. *La France en Orient...* cit. I. 103-104; Jorga, *op. cit.* 39-42; Gay, *op. cit.* 32-38; Jorga, in *Byz. Zeit.* cit. 189 : per le Epistole pontificie in proposito, vedi E. Déprez. *Clément VI (1342-1352). Lettres closes, patentes et curiales se rapportant à la France.* (Publication de l'Ecole française d'Athènes et de Rome.) Fasc. I. Paris, 1901.

[2] Cantac. III. 62°-63° (II. 381-85); Greg. XIII. 8° e 9°-10° (II. 661, 666, 670-71) ; cfr. Parisot, 190-93.

Digitized by Google

Il momento era difficile. Forse qualche giorno prima, forse al suo arrivo, il giovane imperatore Giovanni — e per lui l'imperatrice Anna — riceveva il 21 Agosto 1343, secondo le promesse, la somma di 30000 ducati dal balivo Giovanni Gradenigo e da' suoi consiglieri Paolo Veniero e Michele Pisani rappresentanti il Comune di Venezia, da pagarsi in Dicembre ai creditori, promettendone con solenne atto la restituzione in rate annue di 10000 sulle rendite delle dogane ; ma doveva consegnare in pegno al Balivo stesso i preziosi gioielli della Corona — tra cui 8 balasci di peso fra 3 saggi 17 e $^1/_2$ carati, e 16 saggi 16 carati ; 2 rubini di 12 saggi 20 e $^1/_2$ carati, e 3 saggi 17 e $^1/_2$ carati ; un castone con 5 perle un rubino e 3 balasci, di 14 saggi 3 carati ; 2 castoni con 10 zaffiri e perle, di 31 saggi 12 carati — da depositarsi a Venezia (e varie furono le vicende del credito e delle gioie stesse) sino a pagamento completo, con facoltà al Comune di venderle dopo il tempo prefisso [1].

[1] Atto di obbligo dell' Imperatore con bolla d'oro, in *Commemoriali*, libro IV. fol. 16 : regesto in PREDELLI, *op. cit.* t. II. N. 56 ; accenno in MARIN SANUDO, *op. cit.* R. I. S. XXII. 517-18; ROMANIN, *op. cit.* III, 144. — Nel Palazzo Blacherne : testi [i nomi sono guasti] Giovanni Paleologo Megaloteta, Emanuele Cinnamo Megagnomiasta (?), Nicola Arco Chiestora (?), Teodoro Milodino Procatumeno (?) di Palazzo, Jacopo Balisterio Megadierminieste (?), Niceforo Vladimi domestico, ufficiali imperiali ; Leonardo Giuliano interprete del Balivo, Nicolò Baffo pesatore veneto, Antonio di Costa Michele. Notaio, Pietro de Rena cancelliere del Balivo. — CANTACUZENO solo al finire del 1344 dice che erano venduti gli stessi gioielli della Corona, III. 75° (II. 471) ; più vago è l'accenno di GREGORA, a proposito dell' incoronazione del 1347, di cui più oltre.

Il 25 Ottobre 1343, portate a Venezia le gioie venivano affidate dal Doge, con l'Istrumento, ai Procuratori di S. Marco Marco Loredano e Francesco Querini, e un mese

Digitized by Google

Così l'imperatrice Anna, certo non senza rammarico, per la salute della nuova sua patria e dell' amata famiglia si era privata del più ambito ornamento della Corte.

Ma ben altro rimaneva a fare : subito all' arrivo di Apocauco, in principio di Settembre, si teneva consiglio di guerra : e sulla base degli avvenimenti posteriori ci è dato ricostruire lo svolgersi delle discussioni e delle decisioni prese.

Omar-beg era partito ormai da Smirne, e le tempeste sbalestravano per l'Arcipelago la potente sua flotta : non era a temere, naturalmente, un assalto alla inespugnabile Capitale, ma solo conveniva rendere più efficace l'alleanza con lo Czar di Serbia, e con le armi e più coi negoziati

dopo l'attestava il Notaio ducale Raffaino dei Caresini [*Commemoriali* IV. fol. 27 : PREDELLI, *op. cit.* t. II. N. 95 : cfr. *Comm.* IV. fol. 227 : PREDELLI, t. II. N. 460]; — il 24 Gennajo 1345, fra altri reclami, il Governo di Venezia si lagnava del mancato pagamento delle rate del credito [atto in *Senato Misti*. XXII. f. 71 : pubbl. in *Diplomatarium Veneto-Levantinum* cit. t. I. N. 151 (p. 287)]; — nel Gennajo 1349 un ambasciatore doveva richiedere a Cantacuzeno almeno il pagamento degli interessi [*Senato Misti*, XXIV. f. 113 v.: vedi CECCHETTI, *op. cit.* p. 47]; — nel trattato di pace fra Venezia e i due Imperatori del Settembre 1349, si faceva menzione ancora del debito [trattato in greco, in MIKLOSICH ET MÜLLER, *op. cit.* N. XXVI (p. 114); in latino, in *Diplomatarium* cit. t. I. N. 171 (p. 341)]; — nel trattato tra Cantacuzeno e Venezia del 1351 contro Genova, il Doge prometteva, dopo la presa e distruzione di Pera, la remissione immediata dei 30000 ducati e interessi, e la restituzione delle gioie [*Diplomatarium* cit. t. II, 1351-1454 (Venezia, 1899), N. 5 (p. 11-12)]; — nel trattato dell' 8 Ottobre 1357 tra Venezia e Giovanni Paleologo si ricordava di nuovo il debito [pubbl. in greco in *Acta*... cit. N. XXIX (p 121) ; in latino in *Diplomatarium* cit. t. II. N. 21 (p. 39)]; — nelle istruzioni date a' suoi ambasciatori in Ottobre 1362, Giovanni V dava licenza di vendere i gioielli o diretta-

Digitized by Google

impedire che il gran fiotto dell' invasione turca venisse ad allagare tutta la parte meridionale della penisola sino alle porte della Capitale stessa a vantaggio dell' usurpatore : e, per prima cosa, guadagnar tempo sino al non lontano inverno, che avrebbe arrestata la guerra e obbligati forse i barbari al ritorno. Alla prossima primavera si sarebbe fatto uno sforzo supremo; ma, non potendo evidentemente l'Impero da solo bastare, i capi di governo bizantini dovevano con desiderio pensare all' aiuto occidentale.

Allora appunto si stavano gettando le basi definitive della Lega antiturca, che messi bizantini seguivano sino alla sua conclusione assicurando Venezia delle buone disposizioni del loro Governo [1] : ma essendo la Crociata alla stretta

mente alla Repubblica o a Lombardi; [atto in greco in *Acta*... cit. N. XXXI (p. 129): in latino, in *Diplomatarium* cit. t. II, N. 49 (p. 85)]; ma nel trattato del 13 Marzo 1363 veniva fatta sempre menzione del debito in questione [atto in *Diplom.* cit. N. 53 (p. 87)]; e il 27 Giugno 1363 il Doge dava ordine al Balivo di insistervi, minacciando lo sdegno contro l'Impero e facendo insieme riportare da Negroponte le gioie là depositate. [Arch. di Stato Venezia. *Liber Secretorum Collegii*, f. 17 v.-19, atti inediti]; — nel 1364, il debito, accresciuto dell' interesse annuo del 5 % capitalizzato, era di ducati d'oro 79548, grossi 12, piccoli 7 [*Commemoriali*, VII. f. 19 : Predelli, *op. cit.* t. III. N. 119]; — il 23 Febbrajo 1369 si invitava l'Imperatore a pagare o a mandare a Venezia un delegato per assistere alla vendita dei gioielli [*Senato Misti*, XXXIII. f. 8 : vedi Cecchetti, *l. c.*]; — infine, ancora nel trattato del 4 Giugno 1390 era detto che l'Imperatore, fra altro, pagherà a Venezia il debito in questione [in greco, *Acta*... cit. N. XXXIII (p. 135); in latino in *Diplom.* cit. t. II. N. 135 (p. 224)]. — Nè noi possiamo seguire più oltre le vicende di questo episodio di miseria bizantina.

[1] M. Sanudo, *op. cit.* R. I. S. XXII, 610, dice anzi esplicitamente che della Lega stessa faceva parte l'Imperatore di Costantinopoli.

Digitized by Google

dipendenza del Legato pontificio, era Clemente VI l'arbitro della situazione, e a lui quindi conveniva rivolgersi, in modo da renderlo il più possibile favorevole ad una più spiccata direzione in pro' di Bisanzio della progettata impresa.

E il mezzo era ben noto: promettere il ritorno della Chiesa greca alla fede cattolica, se il Papa procurava una forte spedizione in aiuto del pericolante Impero. Era pur sempre quella, la situazione che si verificava da quasi un secolo ad ogni maggior soffio di pericolo, situazione senza uscita (come già abbiamo dimostrato) perchè circoscritta da condizioni e pretese reciproche inappagabili: ma essa presentava particolari caratteristici. Noi vediamo ormai trattare direttamente col Pontefice, per un accordo politico-religioso fra le due potenze, non solamente più il Sovrano, ma l'intero partito della Corte e, probabilmente, lo stesso Patriarca: quale giudizio si potrà dare su tal fatto?

Certo, col crescere del pericolo turco era venuto aumentando di vigore, nella Corte e fuori, il partito propenso ai Latini; ma sempre ben lungi dall' esser tale da imporsi alla grande maggioranza dei Bizantini, per quanto avessero ripresa forza gli avversari di Palamas, che alla metà della primavera era stato condannato dal Patriarca in un concilio, arrestato in S. Sofia e tenuto in sicura custodia [1]. Certo ancora, mai prima d'allora un Sovrano bizantino era stato sincero in tali trattative come Anna, che sempre cattolica nel cuore, rivolta ognora col pensiero all' Occidente, nulla potendo sperare dalla patria sua lontana, — dove il 22 Giugno era morto l'ultimo suo fratello, il conte

[1] Manoscritto citato nella nota di pag. 1281 dell' edizione cit. di Gregora; cfr. Parisot, 217, ma inesattamente mettendolo al 1345, dopo la carcerazione fissata al 1344; De Muralt, *op. cit.* ad annum 1343.

Digitized by Google

Aimone, e gli era successo, sotto la tutela di Ludovico II del Vaud e di Amedeo III di Ginevra, il novenne figlio Amedeo VI (il futuro Conte Verde) [1], — sarebbe stata felice di poter segnare un passo sì decisivo per l'avvenire del popolo suo suddito; certo, era con Lei nel pensiero la fida sua dama Isabella de la Rochette e forse anche lo zio Demetrio Paleologo e alcuni capi di Ordini monastici: ma quanto ad Apocauco, al Patriarca e agli altri Nobili greci della Corte a parte del progetto, il loro zelo era dettato da pure ragioni politiche, e in nessun modo mai si sarebbero acconciati, allo stringer dei conti, a concessioni in materia religiosa, di cui in realtà rimanevano pur sempre arbitri il clero e il popolo, avversissimi.

Ad ogni modo verso la metà di Settembre, in grande segretezza, partiva per l'occidente diretto ad Avignone Filippo di S. Germain, uno dei fidi Signori di Anna che con la sorella l'aveva accompagnata dalla Savoia come scudiero all' atto del suo matrimonio [2]: forse insieme con fra' Manente Vicario dei Minoriti d'Oriente specialmente incaricato da Anna di trattare la questione religiosa [3], certa-

[1] CIBRARIO, *St. Mon. Sav.* III, 91 e seg.

[2] Vedi sopra, pag. 268 Filippo di S. Germain era forse figlio di un Guglielmo di S.Germain, Giudice della Bresse, vissuto sul principio del secolo XIV, di cui si conoscono come figli Umberto, Guido e Guglielmo: vedi GUICHENON, *Histoire de Bresse et de Bugey* (Lyon, 1650), II^e^ partie *Généalogies*, p. 343, che però non fa parola di lui. — Parte del suo tempo l'aveva però passato in Savoia alla Corte di Aimone, come ci dice il seguente cenno di un' ambasciata in Carinzia a Beatrice sorella di Anna: *Conti Hôtel Contessa*, Rot. 8° (29. 7. 1331 – 5 7. 1332), fol. II: « Libravit Philippo de Sancto Germano cui fuerunt dati per Dominum qui ibat in Quarentiam. V. flor. auri ».

[3] WADDING, *Annales Minorum*, ediz. cit. 1343. I.

Digitized by Google

mente con Corrado di Labrunha di Pera, inviato di Demetrio Paleologo. Egli passava probabilmente per la Savoia, dove non si pensava alla spedizione orientale, e solo si apprestava a partire un Signore legato al Conte da vincoli di parentela, Edoardo di Beaujeu [1], e giungeva ad Avignone verso la metà di Ottobre, presentando al pontefice Clemente VI una lettera autografa del giovane imperatore Giovanni Paleologo, in cui questi manifestando una grande devozione per la Chiesa cattolica domandava l'alleanza dei Latini per mezzo dell'invio di una flotta e di un esercito in suo soccorso; e inoltre sollecitazioni personali dell' imperatrice Anna, di Isabella de la Rochette e di altri Signori savoiardi, di Apocauco, del Patriarca, e dei Monaci del Monte Athos, affermandoli tutti sommamente ben disposti alla riunione delle due Chiese [2].

Clemente VI che, stretto l'accordo antiturco, continuava con concessioni di indulgenze e decime e con esortazioni a tutti i Potentati ad occuparsi della sua buona riuscita, convinto dell' importanza che avrebbe avuto dal punto di vista

[1] Lettere pontificie del 23 e 24 Settembre: DÉPREZ, *op. cit.* N. 421 e 424 (col. 176 e 178). — Per le prime relazioni fra Clemente VI e Amedeo VI, vedi la raccolta di lettere pontificie: CERASOLI E CIPOLLA, *Clemente VI e Casa Savoia* [in *Miscellanea Storia Italiana*, t. XXXVI, Torino 1900]. N. 12 e seg.

[2] Nella lettera a Giovanni Paleologo di cui infra, Clemente diceva di aver saputo ciò « per dilectum nobilem Philippum de Sancto Germano nuntium tuum oriundum de partibus Sabaudie ». — Al 20 Ottobre, il Pontefice diceva aver il suo tesoriere pagato « dilecto filio nobili viro Johanni *(sic)* de Sancto Germano nuncio magnifici Principis..... Moderatoris Græcorum, ex dono ducentos florenos »; nella stessa : « Item dilecto filio Corrado de Labrunha nuncio..... Despoti Græcie ex dono centum florenos auri. » DÉPREZ. *op. cit.* N. 464 (col. 203).

Digitized by Google

politico l'adesione dell' Impero Bizantino alla Lega, egli che appunto il 9 Ottobre esortava alla lotta il Podestà, il Consiglio e il Comune di Pera [1]; e forse illuso sull' entità del movimento favorevole all' Unione nella lontana Capitale amplificato certo dagli ambasciatori, con maggior fiducia del suo predecessore si apprestava a trattare sul terreno della conciliazione religiosa, pur senza allontanarsi, in pratica, dalla via battuta dal Papato sin allora : chiedere cioè l'abiura dello scisma per guadagnarsi l'aiuto latino ; e pensava servirsi per ciò dello stesso Legato pontificio Enrico d'Asti [2].

Infatti, pur dicendo già pronta la flotta della Lega contro i Turchi, pur abbondando di lodi per la sincerità delle dichiarazioni e di esortazioni vivissime a continuare sulla via della salute sino all' ultimo, il Papa non si lasciava trarre a promesse troppo spinte nello scrivere a Bisanzio una serie di lettere il 21 Ottobre : la prima a Giovanni Paleologo [3], la seconda al Megaduca Alessio Apocauco, raccomandandogli Bartolomeo de Urbe canonico di Negroponte o quell' altro che avrebbe inviato a Costantinopoli il Legato Enrico [4]; la terza al Clero, al Patriarca e ai Prelati

[1] Rinaldi. *Annales Ecclesiastici*, 1343. X; Déprez. *op. cit.* N. 438 (col. 184).

[2] Il Wadding, *l. c.* accenna a ciò dicendo che Clemente non potè mandare fra Fortanerio Vicario generale dell'Ordine dei Minori, con dotti compagni, perchè si doveva tenere il Consiglio generale francescano.

[3] Archivio Vaticano, *Epist. secr. Clementis VI*, Reg. 137°, N. 414, e Reg. 62° di lettere riguardanti l'Oriente, fol. 44 : pubbl. dal Rinaldi. *A. E.* 1343. XII ; e dal Déprez, *op. cit.* N. 466 (col. 205).

[4] Reg. 137°, N. 415, e Reg. 62°, f. 45 : pubbl. dal Rinaldi, *A. E.* 1343, XIII : e Déprez. N. 467 (c. 207).

Digitized by Google

greci, esortandoli a persuadere i laici [1]; altra ai Monaci del Monte Athos [2], e altre ancora ai Principi e Baroni bizantini e al popolo greco [3]: mentre esortava il Podestà di Pera, il Balivo di Venezia a Bisanzio, i Domenicani e i Francescani di Pera a cooperare alla meritevole impresa, secondo le loro forze aiutando il Legato o quei nunzi che giungessero colà [4].

Così qualche giorno dopo, avvicinandosi probabilmente la partenza dei messi bizantini, il 27 Ottobre scriveva direttamente all' Imperatrice (a cui dava ancora il nome Giovanna), pregandola di dare ascolto a quanto le avrebbe detto in particolare, a suo nome, Filippo di S. Germain, ed esortandola caldamente a cooperare alla realizzazione del comune desiderio [5]; quindi rivolgendosi ancora ad Apocauco (da cui ben sapeva dipendere ogni cosa del Governo), esortandolo ancora ad ascoltare il canonico Bartolomeo de Urbe, dava facoltà al confessore cattolico che avrebbe eletto di assolverlo, purchè pentito, da ogni colpa passata e presente [6]; finalmente, scrivendo *Nobili mulieri Isabelle de la Rocheta*, si diceva lieto delle proteste della

[1] Reg. 137°, N. 416, e Reg. 62°, f. 45 : pubbl. dal RINALDI, 1343. XVII-XVIII ; e DÉPREZ. N. 468 (c. 208).

[2] Reg. 137°, N. 417, e Reg. 62°, f. 46 : in parte in RINALDI, 1343, XIX ; regesto in DÉPREZ. N. 469 (c. 211).

[3] Reg. 137°, N. 418-419, e Reg. 62°, *l. c.* : pubbl. dal RINALDI, 1343, XV-XVI ; reg. in DÉPREZ. N. 470 (c. 211).

[4] Reg. 137°, N. 420-423, e Reg. 62°, *l. c.* : reg. in RINALDI, 1343, XIX ; e DÉPREZ. N. 471 (c. 211-212) : la lettera ai Francescani di Pera, pubblicata dall' EUBEL, *Bullarium Franciscanum*, t. VI (Romæ MDCCCCII), N. 229.

[5] Reg. 137°, N. 424, e Reg. 62°, f. 47 : cit. in RINALDI, 1343, XIV ; pubbl. dal DÉPREZ, N. 490 (c. 218).

[6] Reg. 137°, N. 425 e 427, e Reg. 62°, f. 47 e 47 v.: cit. in RINALDI, *l. c.*: pubbl. dal DÉPREZ, N. 491 e 493 (c. 229 e 230).

Digitized by Google

nobile Dama, e la supplicava di non lasciar spegnere il sacro fuoco per l'Unione, ascoltando il canonico Bartolomeo e Filippo di S. Germain [1]. — Però il Signore savoiardo, prolungandosi le trattative, non partì subito per Bisanzio, latore di quelle lettere che esprimevano il pensiero del Pontefice [2] : e forse egli prolungò la sua partenza al 15 Novembre, nel qual giorno Clemente VI rispondeva a Demetrio Paleologo rimandandogli il suo inviato, e lodandolo grandemente per la sua buona risoluzione ; e scriveva al Podestà, all' Abbate e al Comune di Pera per raccomandarlo a loro, se veramente nutriva quei lodevoli sentimenti [3]. Ad ogni modo, quando egli al principio dell'inverno giunse a Bisanzio, l'Impero era pur troppo sotto l'oppressione della invasione turca.

Perdute cento navi per tempesta nell' Arcipelago, e trattenuto a lungo dai venti con la flotta nell' isola di Negroponte, Omar-beg finalmente nella seconda metà di Ottobre per terra si era portato in Macedonia mentre la flotta lo accompagnava lungo le coste, inviando subito forti soccorsi all' amico Cantacuzeno recentemente rafforzato da schiere di Tessali ; in Novembre si era unito a lui, accampandosi a sette miglia dalla forte e ambita Tessalonica : e per volere di Cantacuzeno ne era incominciato il blocco, invano tentandosi tutti i mezzi per farsi cedere la città perchè vi prevalevano pur sempre i democratici (Zeloti) fedeli da

[1] Reg. 137°, N. 426, e Reg. 62°, f. 47 : RINALDI, *l. c.*; pubbl. dal DÉPREZ N. 492 (c. 229).

[2] Basandosi solo su tali lettere e senza precisa conoscenza delle condizioni dell' Impero e della Corte bizantina d'allora, recentemente il GAY, *op. cit.* 45 e seg., ha dato un quadro, difettoso assai, di queste trattative.

[3] Reg. 137°, N. 492-493, e Reg. 62° f. 47 v.: edite dal DÉPREZ, *op. cit.* N. 522-523 (c. 246).

Digitized by Google

tempo della Reggente e del figlio Imperatore, mentre i barbari Turchi saccheggiavano tutto il territorio[1].

Ma, avvicinandosi l'inverno, Omar-beg credeva bene in principio di Dicembre di rimandare in patria il grosso del suo esercito ; e lasciata Tessalonica con 200 nobili e 6000 uomini, passata Cristopoli insieme a Cantacuzeno riceveva in sottomissione Abdera tenuta da Gudele coppiere dell'Imperatrice, e per terra e per mare metteva assedio a Periteorio[2].

Tali erano le condizioni di Bisanzio all' arrivo di Filippo di S. Germain da Avignone : ma una fitta oscurità nasconde il seguito delle trattative tra il Pontefice e i Bizantini. Già, stando Omar-beg all'assedio di Tessalonica, l'Imperatrice non avendo alcuna notizia dell' ambasciata aveva inviato nuove e più ardenti sollecitazioni a Clemente, che rispondeva il 26 Dicembre esortando il giovane Imperatore a bene sperare[3] : ma nella permanenza del pericolo le vaghe promesse di lui circa l'aiuto latino, quantunque naturalmente l'inviato savoiardo magnificasse il buon volere suo, dovevano causare alla Corte bizantina una certa disillusione in tutti quanti si erano interessati a quella causa.

Certo, stando alle lettere pontificie, dovevano continuare e più strette le trattative sia ad Avignone, sia a Bisanzio : ma lo stesso segreto da cui, a consiglio della Reggente e di Apocauco, esse dovevano essere circondate, non ci lascia scorgere il loro svolgersi : nè poco strano è l'accenno che a simili questioni fa il contemporaneo *Cantacuzeno*.

[1] Cantac. III. 63°-64° (II, 381-93); Greg. XIII. 10° (II. 671-76) : cfr. Parisot, 193, ma con data inesatta *ottobre*.

[2] Cantac. III. 64° (II. 393-95); Greg. XIII. 10° (II. 676-77): cfr. Parisot, 193-94.

[3] Reg. 137° cit. N. 571 : citata dal Rinaldi, 1343, XIX.

Digitized by Google

Apocauco (egli narra) a nome dell' Imperatrice scrisse lettere al Pontefice : che Ella, allevata nei costumi e nelle leggi latine, ancora sempre venerava la Chiesa romana; che da' suoi parenti data in sposa all' Imperatore per forza aveva dovuto abbracciare la religione di lui, ma sempre inviolata aveva custodita in cuore la fede cattolica, e riconosceva sempre nel Papa il padre e il maestro ; che subito dopo la morte del marito avrebbe voluto offrirgli l'Impero convertito, ma ne era stata distolta dallo scoppio della guerra civile : lo pregava quindi di propiziarle Dio fra tante eresie e di aiutarla contro i suoi nemici, che subito Ella pubblicamente avrebbe abbracciata la fede e i riti dei cattolici ; e, a insaputa di Lei, le spedì ad Avignone a mezzo di un pittore di nome Preposito. Lieto Clemente VI rispondeva lodando la sua fermezza nel conservare, quantunque dominata da altri, la sua fede, Le insegnava i mezzi per ritrarre il popolo suo dall' errore, e prometteva aiuti : ma Apocauco conservava segretamente la lettera, per leggerla in pubblico se Ella resisteva alle sue pretese di obbligarla a dare in sposo il figlio alla figlia di lui, perchè ben sapeva che la plebe si sarebbe rivolta contro di Lei appena avesse saputo che Ella seguiva le idee latine [1].

Il cronista bizantino mette tale fatto al principio del **1345**, come una delle tante prove di doppiezza del rivale e uno dei mezzi usati da lui per rovinare la Reggente e diventare assoluto signore di Bisanzio, poco prima della sua morte : ma siccome, nella sostanza, i fatti coincidono con quelli da noi narrati, è chiaro che si presenta qui il fenomeno curioso di una versione strana delle reali trattative di Anna e di Apocauco con la Santa Sede, in apparenza per

[1] Cantac. III. 87° (II. 538-41).

Digitized by Google

la riunione delle due Chiese, in realtà per ottenere un pronto soccorso latino : versione che, appunto per il profondo segreto circondante le trattative, probabilmente giunse così sformata all' orecchio di Cantacuzeno dopo la sua entrata a Bisanzio, se pur egli non la narra in tal modo sia per il suo odio contro il rivale, sia per non mettere in mala luce, dal punto di vista greco, l'Imperatrice stessa [1].

Pure, se le lettere che Clemente VI aveva dirette ai Signori al Clero e al popolo greco non furono naturalmente comunicate ai loro destinatari, ben a ragione i capi del Governo temendo la ribellione prima che un immediato potente aiuto occidentale venisse a placarne l'animo iroso, in sostanza Anna e tutto il partito della Corte potevano dire di aver vinto, perchè era ormai assicurata la spedizione antiturca, che avrebbe portato un diretto giovamento alle gravi condizioni dell' Impero essendo diretta contro il nemico comune ; e la Principessa sabauda in modo speciale poteva sperare ancora che tale avvenimento potesse avere una qualche benigna influenza sulle vicende della riconciliazone religiosa delle Chiese, che tanto Le era a cuore.

[1] La narrazione di Cantacuzeno è stata ammessa in tutto, ma senza data, dall' ALLAZIO, *op. cit.* 851 ; dal RINALDI, *A. E.* 1346, LXIV, è stata riferita alle trattative fra l'Imperatrice e il Delfino Umberto II, un anno dopo la morte di Apocauco (!) ; così pure dal PICHLER *op. cit.* I. 374, che sostiene la veridicità del racconto. Il DE MURALT l'ha posta al Maggio 1345, dicendo dell' Ottobre di tal anno le lettere su riferite !! *(op. cit.* ad annum) ; il PARISOT, 198-99, lo stesso, decidendosi per la autenticità della lettera, che però non doveva essere recisa perchè altrimenti Apocauco se ne sarebbe servito sul serio ; bene invece, ma senza critica, il GAY, *op. cit.* 47-48, ha espressa l'opinione che si tratti di un accenno alle trattative del 1343.

Digitized by Google

* * *

Tali le trattative tra Bisanzio e Avignone.

Intanto, sul finire del 1343, stando all' assedio di Periteorio Cantacuzeno — almeno così ei stesso narra — faceva un passo ancora presso il partito della Corte in pro' della pacificazione : inviava cioè all' Imperatrice un suo famigliare di nome Brula, ancora una volta protestando la sua innocenza e dicendosi pronto alla pace per evitare i mali della guerra, fra cui terribile la lotta coi Turchi a cui era cosa dolce la strage e la vendita dei prigionieri (pur essendo stato primo a far ciò Apocauco), protestando di voler attendere in quiete la risposta che avrebbero data con Lei il Patriarca e gli Ottimati ; e Omar-beg a sua volta mandava un tal Saladino per esortarla ad un accordo, dichiarandosi antico amico d'Andronico e ormai fedele compagno di Cantacuzeno. Ma Apocauco, nelle cui mani stava ogni cosa, imprigionava e mutilava Brula e rimandava ad Omar-beg il suo inviato con ricchi doni, rimproverandolo per l'alleanza sua con l'usurpatore a cui mandava minacce e ingiurie terribili, in tal modo tentando alimentare la guerra e col terrore allontanare l'Imperatrice da ogni pensiero di pace [1].

Tale soluzione, su cui scorgiamo l'influsso delle speranze in un prossimo risorgere della fortuna bizantina, eccitava il furore di Cantacuzeno che, ricevuti in dedizione varî luoghi forti del paese di Merope oppressi dai Turchi, e postovi come governatore Momtzilo un predone bulgaro a lui venuto dalla Serbia, non riuscendo ad espugnare Periteorio, con Omar-beg rimandata in Asia la flotta

[1] Cantac. III. 64*-65* (II. 395-401).

Digitized by Google

turca sul finir del Gennaio 1344 ritornava tra grandi feste a Didimoteico [1], passandovi il resto dell' inverno.

In questo breve periodo di tregua si preparava intanto a Bisanzio per la terza volta la riscossa, a cui cooperavano da lor parte le Potenze occidentali che andavano allestando e dirigendo a Negroponte le loro galere.

Ma tale cooperazione, da parte del Pontefice, non era solamente indiretta. Se Venezia, sollecita sempre del benessere de' suoi figli lontani, moveva lagnanze contro il Governo bizantino per certe proibizioni di commerci ai Veneziani e ordinava infine al Balivo di instare per la revoca presso l'Imperatrice [2], in seguito a trattative in cui aveva certo gran parte la Corte sabauda — senza dubbio, sull' interessamento del Papa alle cose di Bisanzio pesava non poco il fatto che sul trono lontano sedeva una Principessa occidentale — Clemente VI scriveva il 22 Febbrajo al Re di Francia Filippo VI, informandolo che, avendogli detto « *Petrus de Palude dominus de Varambono Senescallus regius Bellicadri* » di voler partire « *ad partes Romanie* » contro i Turchi, « *quia circa negocium huiusmodi ex eo potissimum utilis videretur, quia cum dilecta in Christo filia nobili muliere Johanna de Sabaudia matre magnifici Principis Johannis moderatoris Grecorum magnam habere notitiam se asserit, et multa utilia cum eadem..... posse ordinare confidit.....* », lo pregava caldamente di ascoltare la sua domanda di permesso per partire: la stessa preghiera rivolgeva alla regina Giovanna di Napoli e a Giovanni duca di Normandia, e ancora il 1 Marzo racco-

[1] Cantac. III. 65°-66° (II. 401-04); Greg. XIV. 1° (II. 692); cfr. Parisot, 194. — Su Momtzilo, che in Bulgaria fu considerato eroe nazionale, vedi Jirecek. *op. cit.* 302-03.

[2] Deliberazione del Senato 15 Marzo 1344: pubbl. in *Diplomatarium* cit. t. I. N. 141 (p. 273).

Digitized by Google

mandavalo a Milone de Noeriis e a Guglielmo Flotta cancelliere del Re [1]: ma questo Pietro de la Palu figlio di Aimone, Signore di Varembon nella Bresse e uno dei consiglieri di tutela del giovane Conte Verde, non otteneva dal Re di Francia il permesso di lasciare la sua carica di Senescalco, essendo egli allora probabilmente Luogotenente regio in Piccardia [2], e solo un altro potente Signore unito alla Casa di Savoia, Edoardo di Beaujeu, sarebbe partito fra poco.

Intanto, nel Marzo 1344, divampava nuovamente la guerra nella penisola balcanica; e uscendo dal fido riparo di Didimoteico, con l'amico Omar-beg Cantacuzeno occupava varii luoghi forti del paese montagnoso di Rodope, non potendo impedire le terribili devastazioni degli alleati; e assalita Morra ritornava poscia a Didimoteico per una malattia dell' Emiro, continuando a combattere con vantaggio i Bizantini che Apocauco andava opponendogli [3]. Cominciava adunque poco favorevole a Bisanzio la campagna, e il partito della Corte doveva correre al riparo: l'Imperatrice quindi, per guadagnarsi l'alleanza del Re dei Bulgari, offriva a lui nove città tra cui Filippopoli; ma avendo egli

[1] Reg. 137° cit. N. 744-46 e 779-80; pubbl. dal DÉPREZ *op. cit.* N. 674, 675, 708 (col. 340-41 e 361-62).

[2] Vedi su Pierre de la Palu: GUICHENON. *Histoire de Bresse et de Bugey* cit. Parte II (Généalogies) p. 289; e *Hist. généal. Maison de Savoie*, cit. t. II (Preuves) p. 170; cfr. *Chronique Normande du XIV^e siècle*, ed. Molinier: in *Société de l'Histoire de France* (1882), p. 244-45, e MAS.LATRIE, *Histoire de Chypre* cit. t. III p. 728. — Il primo suo viaggio alla Corte di Francia fu forse alla fine del 1329, mandatovi dal conte Aimone per affari del Delfinato; vedi *Conti Hôtel Conte, Viaggi e Commissioni*, Rot. 8°.

[3] CANTAC. III. 66° (II. 404-06); GREG. XIV. 1° (II. 692-93). — Apocauco era allora all' apogeo di sua potenza in Bisanzio: PARISOT, 194.

Digitized by Google

con perfidia rifiutato di combattere i Turchi, i collegati prendevano una via più diretta, e dopo aver invano tentato di corrompere Omar-beg con denaro, a mezzo di Maurommate suo scalco ottenevano che i capi turchi imponessero con minacce a lui un pronto ritorno in patria : sì che finalmente l'Emiro, dopo aver viste rigettate da Apocauco le sue proposte di pace fatte all' Imperatrice, con finte riluttanze riusciva a farsi promettere dall' inviato della Corte Luca Giorgio le triremi necessarie al ritorno. Infatti dopo altre lotte contro i Bizantini, radunate alle foci della Maritza le navi promesse, a Traianopoli sul principio di Maggio egli si separava dall'amico Cantacuzeno promettendogli pronti aiuti, e si imbarcava quindi ritornando a Smirne co' suoi Turchi [1].

Era quella, per Bisanzio, una grande vittoria : ma certo più che le trattative aveva indotto l'Emiro a partire il grave pericolo occidentale.

Decisa a frangere la potenza selgiucca delle coste dell'Asia Minore e sopratutto di Omar-beg terrore dell' Arcipelago, si era infatti radunata nella primavera in Negroponte la flotta della Lega occidentale composta di 25 e più forti galere del Pontefice, di Venezia, di Genova, di Catalogna, di Cipro e di Rodi, sotto la suprema direzione del Legato pontificio Enrico di Asti Patriarca latino ; e in principio dell' estate qualche fortunato combattimento navale contro i barbari avrebbe dato bene a sperare per l'esito futuro della spedizione [2].

[1] Cantac. III. 66°-68° (II. 406-20); Greg. XIV. 1° (II. 693-94) : cfr. Von Hammer, *op. cit.* I. 279-81 ; Zinkeisen, *op. cit.* I. 194 ; Parisot, 25, 195 e 199 ; Jirecek *op. cit.* 302.

[2] Rinaldi, *A. E.* 1344. I-II ; Delaville le Roulx, *op. cit.* I. 104; Jorga, *op. cit.* 42 ; Gay, *op. cit.* 38-39; Jorga in *Byz. Zeit.* cit. 191-93.

Digitized by Google

Partito il più fido suo sostegno, la causa di Cantacuzeno pareva ormai perduta. Accorrevano infatti per abbattere il nemico ormai solo, secondo i patti stretti con Bisanzio, dai confini settentrionali i due dinasti slavi: lo czar di Serbia Stefano Duscian che giungeva fino a Zicna nella Tracia, Alessandro re dei Bulgari che si portava fino a Stilbno [1]; se fiero fosse stato allora l'assalto dei Bizantini, senza dubbio sarebbe giunta l'ora della rovina dell' usurpatore.

Ma così non fu. Apocauco, secondo i suoi vivi desideri, aveva veduto ognor più crescere la sua potenza in Bisanzio che ormai aveva intera in sua mano: e per staccare sempre meglio dagli affari pubblici l'unico rivale possibile il Patriarca, con abile discorso lo aveva indotto a prendere alcune vanitose insegne del suo alto posto prostituendo ognor più l'ufficio suo di sacerdote, e a proclamarsi solo tutore anzi padre del giovane Imperatore; e quindi aveva continuato a insevire contro i pochi Nobili ancor liberi sospetti di Cantacuzenismo [2]. In verità, certo consenziente il Patriarca, ben più alte e ruinose per l'imperatrice Anna erano le sue mire se, quando lasciava la capitale col Patriarca conducendo a Perinto (Eraclea di Tracia) il giovane Imperatore, dopo aver lasciato il governo della città a Giovanni Gabala, l'intento suo recondito (secondo *Gregora*) sotto quello apparente di dar contro a Cantacuzeno era di rinchiudere il Sovrano nel forte castello d'Epibate, o per obbligarlo a sposare la sua figlia, o per trattare col rivale onde avere in cambio dell' ostaggio Chio e Lesbo [3].

[1] Cantac. III. 68° (II. 420) e IV. 20° (III. 146); cfr. Parisot, 195.

[2] Greg. XIV. 3° (II. 696-701); Cantac. III. 68° (II. 420-21).

[3] Greg. XIV. 3° (II. 701 03): accenno al fatto senza giudizi in Cantac. III. 68° (II. 421): cfr. Parisot, 198.

Digitized by Google

Se, conoscendo le gesta di Apocauco, non abbiamo grandi difficoltà ad ammettere la versione di *Gregora*, quantunque ci dia qualche dubbio il silenzio di Cantacuzeno in proposito e l'assenza di qualunque accenno posteriore, non possiamo tralasciar di ribattere l'asserzione di *Gregora* stesso — e sappiamo quanto la fonte sia impura —, che tutti gli intelligenti si stupirono del punto di pazzia a cui giunse in allora l'imperatrice Anna nel lasciar così del tutto le redini del Governo, affetta da gelosia per l'imperatrice Irene: perchè — rimandando ad altro momento la questione di complesso — nel caso concreto nè Anna poteva tanto sospettare del suo primo Ministro e del Patriarca, nè a Lei, figlia di forti Principi sabaudi, poteva riuscire strano il vedere il figlio giovinetto, erede del valente suo padre, fare i primi passi sulla via dell' armi alla difesa del suo trono.

Ad ogni modo, sulla fine della primavera 1344, mentre Apocauco è fermo a Perinto limitandosi a guadagnarsi con denaro il predone Momtzilo, Cantacuzeno arditamente tenta respingere Alessandro, assedia Grazianopoli nella Calcidica, si unisce a un corpo di 3400 Turchi sfuggiti alla terribile battaglia navale vinta dai Latini sul finir di Giugno a Pallene (Porto Longo di Calcidica), e respinti i Serbi si da obbligare lo Czar a lasciar languire la guerra, con danaro prende a tradimento Grazianopoli, e con abile mossa caccia da Morra Alessandro re dei Bulgari obbligandolo a passare la Maritza e a segnare un trattato di pace[1].

E la guerra continua feroce: Cantacuzeno da Didimo-

[1] CANTAC. III. 68°-69° (II. 421-27) e IV. 20° (III. 146-47); GREG. XIV. 4° (II. 703); cfr. PARISOT, 105, e JIRECEK, *op. cit.* 302-03. — Per la vittoria latina, vedi RINALDI, DELAVILLE LE ROULX, JORGA, GAY, *l. c.*

Digitized by Google

teico prepara l'assalto di Perinto, la cui presa costituirebbe la sua vittoria : ma invano, coi Turchi desiosi di vendicare l'incendio delle loro navi, assale nella Calcidica il bulgaro Momtzilo, che anzi ne è ribattuto e solo per l'eroismo di un suo fedele ha salva la vita in un' imboscata, ricevendone il bulgaro dalla Corte in premio il titolo di Despota senza però impedirlo dall' accostarsi poco dopo, almeno in apparenza, a Cantacuzeno che lo elegge a sua volta Sebastocratore : e abbandonato dai Turchi, Cantacuzeno sfiduciato si ritira verso Didimoteico [1].

A Bisanzio intanto l'avvicinarsi della flotta occidentale non aveva mancato di causare profonda emozione, e vera esultanza la vittoria navale riportata sopra i comuni nemici; ma invano cerchiamo di saper chiaramente in qual modo si svolsero le trattative fra il Legato Enrico d'Asti o i suoi inviati (fra cui Bartolomeo di Thomières, quel canonico di cui abbiamo fatto parola) e la Corte bizantina a proposito di passi concreti verso la riunione delle due Chiese, allora che nel pensiero degli Occidentali in pratica si era assolta almeno in inizio la condizione posta a base dalla Corte stessa : un potente aiuto contro i barbari. Solo ci è noto che, durante la crociera per l'Arcipelago incominciata dopo la vittoria navale, si erano sparse voci insistenti — forse ad arte alimentate dai Veneziani — che il genovese Martino Zaccaria capo delle galere pontificie e genovesi, sotto pretesto di formarsi una forte base navale, tentava impadronirsi della ricca isola greca di Chio poco lungi da Smirne; e tale notizia giungeva in breve a conoscenza del Pontefice, e insieme l'altra che per ovviare a tal pericolo i Bizantini,

[1] Cantac. III. 70° (II. 427-32); Greg XIV. 4° (II. 703-07); cfr. Parisot, 199-200.

Digitized by Google

già ben disposti all' Unione, stavano per far lega coi Turchi : per cui Clemente VI il 18 Settembre scriveva d'urgenza al Legato di opporsi con tutte le sue forze alla deviazione dell' impresa, per non compromettere insieme e il suo risultato e la questione religiosa [1]. Parrebbe ora che i Bizantini, ormai raggiunto il loro scopo, nicchiassero sullo scottante affare della riunione, e che coi Veneziani ad arte facessero spargere quelle voci per premunirsi e avere in seguito una scusante : ma, senza l'appoggio di alcun documento, ci pare troppo arrischiato un giudizio netto ; e unica cosa certa possiamo dire che Anna non mancò, pur senza frutto, di far valere la sua influenza per ottenere quello scopo che tanto Le stava a cuore, in modo speciale mettendosi in relazione con Edoardo di Beaujeu che allora si distingueva nella guerra co' suoi compagni [2].

Del resto, nuove preoccupazioni venivano a rendere ognor più infelice la vita della Principessa sabauda. Sul finir di Agosto ammalava a Perinto il diletto suo figlio Giovanni ; e condottole subito a Bisanzio dal Patriarca [3] Ella passava ormai il suo tempo a curarlo con affetto, mentre Apocauco rinfrancato, rafforzato da aiuti bulgari e lasciando a Momtzilo come Despota la Calcidica, morto il valente suo genero il Protostratore Andronico Paleologo, in persona si avviava contro Didimoteico per tentare lo sforzo supremo contro il rivale : ma nè con le armi stando all' assedio di Empizio, nè con finte domande di abbocca-

[1] Reg. 138°, *Epist. secr. Clementis VI,* N. 289, e Reg. 62° cit., f. 59 : pubbl. dal RINALDI *A. E.* 1344 II : cfr. GAY, *op. cit.* 39-40.

[2] Vedi la lettera di Clemente alla consorte di lui, dopo la presa di Smirne : RINALDI, *A. E.* 1344, VI e GAY, *op. cit.* 40.

[3] CANTAC. III. 71° (II. 432).

Digitized by Google

mento riusciva ad aver ragione di lui, e dopo un disastroso assalto era obbligato a ritirarsi devastando orribilmente il territorio di Morra, sostenuto da Momtzilo che, ormai pensando di formarsi un particolare dominio, travagliava assai Matteo figlio di Cantacuzeno [1].

Intanto la sua assenza produceva alla Corte un vivo rivolgimento di cose. Stanchi della tirannia di Apocauco alcuni dei grandi Dignitari dell' Impero, vedendo quanto ogni giorno più si avvicinava la rovina, con a capo il Gran Logoteta Giovanni Gabala tentavano di liberarsene, e persuadevano l'Imperatrice a pensare ad un accordo col rivale, riuscendo nel loro intento (secondo *Gregora)* solo rivelando i loschi disegni di lui contro l'Imperatore quando stava a Perinto [2] : evidentemente, Anna pensava che mai come allora si sarebbe presentata l'occasione favorevole per trattare su eque basi col rivale quasi all' orlo della rovina, spingendosi ad un passo che mai sin allora aveva compiuto e assicurando una stabile pace al rovinato Impero.

Ma Apocauco non poteva sopportare una tale soluzione, che avrebbe segnato la fine di tutti i suoi fastosi sogni : e infatti verso la metà di Settembre, abbandonando il teatro della guerra, accorreva alla Capitale : però non osando presentarsi subito all' Imperatrice, dopo aver pregato a lungo nel tempio di Maria Odegetria e passata la notte nel forte castello di Mangane, con le arti solite riguadagnava in breve l'animo del Patriarca per natura già poco propenso alla pace, con molto oro le Dame di Corte assai potenti, con promessa di dargli in sposa la

[1] CANTAC. III. 70°-71° (II. 432-37) e III. 74° (II. 450-51); GREG. XIV. 5° (II. 708-10) : cfr. PARISOT, 200-02.

[2] CANTAC. III. 72° (II. 437-38); GREG. XIV. 5° (II. 710) : cfr. PARISOT, 196.

Digitized by Google

figlia, Gabala quantunque assai malato : quindi si volgeva all' Imperatrice, a mezzo del Patriarca e di Gabala facendole conoscere ancora una volta le colpe di Cantacuzeno e minacciando, in caso di pace, di provvedere ai proprî interessi sino a trattare con lui e farlo entrare in Bisanzio [1].

Che poteva rispondere Anna a tali minacce, a tali prove di bassezza di tutti quei magnati che avevano in mano le sorti dell' Impero, la vita di Lei e de' suoi cari, e che la consideravano ancor sempre come straniera ? — Null' altro che piegare il capo : ed Ella, quantunque conscia dei disegni di Apocauco, non avendo alcuno in cui confidare, dopo viva resistenza contro voglia dava ancora l'ordine di guerra [2].

Così Apocauco nuovamente riusciva signore di Bisanzio : ma l'esperienza ormai lo consigliava a grande cautela ne' suoi atti per timore di rinnovate defezioni tra i colleghi del Governo : e non osando lasciare la città — di cui andava riattando le forti mura rovinate dal terremoto che per tutto l'anno devastò le terre dell' Impero —, per rendere ognor più sospetto Cantacuzeno fingeva di aver avuto da lui, durante le ultime trattative, promessa di deporre la porpora imperiale, e persuadeva Anna e il Patriarca a spedirgli lettere piene di superbia per invitarlo a tenere le sue promesse : ma gli inviati bizantini Sinadeno, Giorgio Papagomeno, il Vescovo di Filippopoli e Cabasila non riuscivano naturalmente nella loro ambasciata, perchè Cantacuzeno svelando loro la falsità del racconto delle

[1] Cantac. III. 72°-73° (II. 438-42); Greg. XIV. 5° (II. 71-101.)

[2] Cantac. III. 73° (II. 442-43); Greg. XIV. 5° (II. 711) che dice aver Apocauco fatta cedere Anna con doni e promesse!! Per il giudizio del Parisot, vedi sotto, nella *Conclusione*.

Digitized by Google

trattative fatto da Apocauco, rifaceva apologeticamente la storia del suo operato, rinfacciava a' suoi nemici le persecuzioni, i doni di terre a Serbi e a Bulgari, l'invito fatto ai Turchi, la perfidia del Patriarca indegna di un sacerdote: e li rimandava (era la fine dell' Ottobre), dichiarandosi pronto a far la pace ma sincera, e di attendere entro quindici giorni la risposta prima di richiamare i Turchi amici già pronti a passare in suo aiuto.

Ma essi erano appena mossi che datasi a lui per oppressione dei Serbi la grande città di Serre, li richiamava: e domandava in qual modo sperassero a Bisanzio di conservare l'Impero, non essendovi alcuno fra loro, all' infuori di Apocauco, capace di reggerne le redini: non il giovane Imperatore, non Anna imperatrice per la debolezza della natura e per lo stato di schiavitù in cui era tenuta nel suo palazzo dai collegati; parte di esso in mano di stranieri, parte diviso da lotte civili; esausto l'erario, venduti i gioielli della Corona. Ribattevano franchi gli inviati che l'Imperatrice era libera di sè: e allora per sincerarsene Cantacuzeno, nel congedarli, dava loro a compagno un suo famigliare di nome Crisoberga con ordine di parlare in segreto proprio a Lei e a nessun altro [1].

Pure anche quest' ambasciata aveva l'esito di tante altre: esposti i mandati, invano i collegati con minacce e tormenti cercavano di sapere da Crisoberga le cose segrete da dire all' Imperatrice, e finalmente lo cacciavano senza pur farne motto a Lei [2]: e su tale protervo operato dovette certo influire assai la lieta notizia della presa di Smirne,

[1] CANTAC. III. 73°-75° (II. 443-73). — Per il terremoto di quell' anno, GREG. XIV. 2° (II. 694-95) e XIV. 5° (II. 711). Solo per la guerra, PARISOT, 201 e 204.

[2] CANTAC. III. 75° (II. 473-74).

Digitized by Google

che finalmente il 28 ottobre dopo lungo e fiero assalto, ad onta della fiera difesa di Omar-beg la flotta cristiana aveva espugnata, colpendo al cuore il nemico dei Latini e dei Bizantini insieme [1].

Massima fu allora naturalmente la gioia dell' Imperatrice: ma invano ricerchiamo notizia delle trattative coi capi della Crociata che indubbiamente si fecero in allora. Solo *Gregora* ci dà un curioso racconto della visita a Lei fatta da un astrologo venuto con la flotta dalla Savoia: eccolo nella sua integrità, pur notando che molte riserve son da fare sull' asserzione che la soluzione di tale piccolo incidente sia stata causa della rottura fra il sapiente teologo odiatore dei Latini e Anna stessa: « Mentre Gregora tranquillo se ne stava a osservare gli avvenimenti, dai celtici e gallici baratri venne un Gallo sapiente e nulla sciente, che asseriva saper pronosticare il futuro dalle cose celesti, e diceva che l'indomani stesso sarebbe morto Cantacuzeno e che prima del termine dell' anno sarebbe avvenuta la rovina dei nemici di Bisanzio. L'Imperatrice, vedutolo arrivare come dal Cielo dai Latini della sua patria e uditolo, volle avere ragione delle cose da lui dette, e richiamò quindi a sè Gregora per averne il parere: ma questi, appoggiandosi a Tolomeo e a S. Basilio, confutava in breve quelle asserzioni. Partivasene quindi, come muto, l'astrologo: ma fu quella quasi la scintilla che accese l'animo dell' Imperatrice contro di lui, quantunque allora Ella lo congedasse lieta in volto. Poichè quell' uomo era della patria sua, e usava la

[1] Rinaldi, *A. E.* 1344. III e seg.; Romanin, *op. cit.* III, 147 e 152; Delaville le Roulx, *op. cit.* I. 104-05; Jorga, *op. cit.* 42-45; Gay, *op. cit.* 40-43; Jorga, in *Byz. Zeit.* cit. 194-95.—I cronisti bizantini vi accennano, ma senza notare l'importanza che essa ebbe sugli avvenimenti dell' Impero.

Digitized by Google

sua lingua, e ben accette erano a Lei le sue predizioni : nè quindi poteva avere se non ira nel vederlo confutato [1]. »

La presa di Smirne dovette produrre emozione anche alla Corte di Cantacuzeno, che così non poteva più mettere in opera la minaccia fatta a mezzo del suo ambasciatore: pure energicamente ei proseguiva nel Novembre la sua campagna, obbligando lo Czar di Serbia a ritirarsi da presso Serre e, dopo altro vano tentativo di trattative fatto a mezzo di Giovanni Cantaboleno famigliare di Anna, si guadagnava Vatatze irato per la condotta di Apocauco e del Patriarca pur suoi congiunti e privato del governo di Tessalonica, procedeva conquistando città in Tracia con aiuti turchi inviatigli da Solimano figlio dell' emiro selgiucco Sarukan ; e, sul principio dell' inverno, il castello di Cora rovinato da un terremoto [2]. — Il terrore è ormai a Costantinopoli : e Anna affida ancora una volta l'esercito ad Apocauco, che però non osa passar oltre Eraclea accontentandosi di spedire superbe lettere al nemico a mezzo di un sicario, anzi ritirandosi al riparo entro la Capitale non appena egli si avvicina accampandosi fra Eraclea e Selimbria, mentre i Turchi devastano orribilmente la regione con stragi e razzie di abitanti sin sotto le mura di Bisanzio stessa : ormai tutta la Tracia meridionale, fuorchè Examilio, Eno e Gallipoli, è in mano dell' usurpatore che, sempre reverente verso l'Imperatrice e suo figlio, dopo avere al solito fatto acclamare ad essi, poi a sè stesso, raduna i comandanti delle prese città, e con doni li manda a Bisanzio per implorare da Lei e dalla Corte la pace [3]. Apocauco più non osa

[1] Greg. XIV. 8° (II. 722-26); cfr. XV. 7° (II. 769).

[2] Cantac III. 75°-76° (II. 473-78) e IV. 20° (III. 147); per Vatatze, cfr. Greg. XIV. 11° (II. 741-42). A torto il Parisot, p. 202, dice Solimano figlio di Orkan, preludio al trattato del 1345.

[3] Cantac. III. 77° (II. 478-84) : cfr. Parisot, *l. c.*

Digitized by Google

muoversi : e Cantacuzeno, invano tentato di sorprendere la Capitale stessa, si porta sul Mar Nero devastando, e dopo breve assedio prende la città di Bizia in cui mette prefetto il cognato Manuele Asan, con gioia ricevendo nelle sue fila lo stesso figlio di Apocauco, Manuello prefetto di Bisanzio, e poco dopo il Patriarca di Gerusalemme fuggito di là per timore [1].

Nell' ora del pericolo supremo si rivelava l'animo debole e vile di Apocauco. — Egli non alla salute dell' Impero (larva di Impero ormai !) pensava, ma a sè pur sempre : e ancora una volta tentava di far assassinare il rivale ad Apron da un sicario, per mostrare al popolo la sua tranquillità e la sua fiducia nel finale successo si erigeva a Gran Giudice emanando sentenze nel monastero di Cristo Salvatore ! [2]; e temendo ancora del Gran Logoteta Gabala, dopo avergli fatto credere di essere sospetto all' Imperatrice si faceva consegnare da lui i suoi tesori, e con ogni sorta di raggiri lo faceva imprigionare per ordine di Lei, costringendolo infine a farsi monaco e dopo un tentativo di fuga ritenendolo in sicura custodia [3].

Pure la terribile riscossa di Omar-beg, che il 18 Gennaio 1345 assaliva i Cristiani di Smirne e con una sorpresa toglieva di vita il Legato Enrico, Martino Zaccaria e molti Cavalieri latini — mentre in Europa ancora era viva la gioia per la grande vittoria del 28 Ottobre 1343 —, senza però riuscire a prendere la città [4], lo spingeva a ricercare un'

[1] Cantac. III. 78°-79° (II. 484-92).

[2] Cantac. III. 79° (II. 488-89 e 492-93); cfr. III. 87° (II. 536-37) : cfr. Parisot, 197.

[3] Cantac. III. 80° (II. 493-98); Greg. XIV. 9° (II. 726).

[4] Rinaldi, Delaville le Roulx, Jorga, *l. c.* e in *Byz. Zeit.* cit. 195; Gay. *op. cit.* 55-57. Accenno di Cantac. III. 95° (II. 582-83), ma messo al 1346.

Digitized by Google

alleanza su cui appoggiarsi contro l'avversario : e a nome dell' Imperatrice richiedeva l'aiuto del potente Sultano degli Ottomani Orkan ormai padrone di tutte le terre bagnate dalla Propontide e dal Bosforo, prodigando le promesse e i doni : ma vigile Cantacuzeno, pensando alla lontananza dell'amico Omar, non tardava a prevenirla riuscendo a farsi alleato il barbaro Sovrano, sia per l'evidente sua superiorità sugli avversarii, sia col promettergli in sposa la stessa sua bellissima figlia Teodora, per cui, al dire dei cronisti, il maturo Ottomano nutriva ardente ammirazione [1].

Così, l'inizio della nuova campagna — erano sempre le stesse piaghe dell' Impero che si riaprivano — appariva per Bisanzio sotto i più cattivi auspicî : Cantacuzeno poteva ormai attingere a piene mani alle numerose schiere turche ; e ben presto al sorger della primavera, con Orkan stesso passato per la prima volta sul continente, occupava tutte le città del litorale del Ponto meno Sozopoli, e un castello, Empirite, poco lungi da Bisanzio ; dopo una visita a Didimoteico si portava finalmente sotto le mura di Bisanzio, fermandosi per un giorno alla Porta Girolimna : e mentre il barbaro ammirava la grande e forte città, invano tentava di trattare a mezzo di araldi, perchè nessuno si vedeva sulle mura di pochi fidandosi Apocauco, e si accampava la sera alla Porta del Cammello : e l'indomani l'esercito si sbandava al saccheggio, i feroci Turchi compiendo grandi stragi e facendo numerosi prigioni [2].

[1] Cantac. III. 81° (II. 498-99) e 82° (507) : cfr. Chalcondila, *op. cit.* p. 24. Ducas, cap. 8° (pp. 31-33) dice che, dopo la morte di Apocauco, Anna si alleò con Orkan che non riuscì a vincere Cantacuzeno : ma si tratta di Sarukan, di cui sotto. Semplice accenno, con inesattezze, in Parisot, 200.

[2] Cantac. III. 81° (II. 499-502) ; Greg. XIV. 9° (II. 726-27) ma inesattamente parlando di Omar-beg invece di Orkan : opinione seguita dal Parisot, 202.

Digitized by Google

Bisanzio era ormai assediata; e agevole cosa è pensare quale ansia, quale timore pervadesse l'intera città, e in modo speciale la Corte e l'imperatrice Anna. Pure nulla sappiamo di provvedimenti da parte dei Bizantini: e solo affidandoci alla parola di *Cantacuzeno* possiamo osservare lo svolgersi di trattative da parte dei Genovesi di Galata con Cantacuzeno stesso, che ci interessa altamente anche per la parte di chi vi ebbe parte principale.

I Genovesi di Galata avevano sin allora seguito con interesse il procedere della lotta, ma si erano tenuti neutrali, memori da una parte dei benefici di Cantacuzeno e gelosi del favore dei Veneziani alla Corte, dall' altra invece in ogni modo, per la loro potenza, accarezzati dal partito dominante nella Capitale: ma finalmente, rovinati ognor più i loro commerci, bramando sapere ben chiaro lo stato preciso delle cose per regolarsi prima dell'urto supremo, mandavano a lui due Frati Minori ambidue saggi e dotti nelle lettere latine e nella filosofia aristotelica, di cui uno, Enrico Superiore dei Minoriti di Pera, era della Savoia patria dell' Imperatrice, e l'avevano scelto per questa ragione appunto, affinchè non si lasciasse attrarre dall' usurpatore, ma sapesse confutarlo [1]: e noi, pensando a ciò e alla venerazione dell' Imperatrice per gli umili Francescani, possiamo ritenere per certo che a tale ambascieria Ella non rimaneva estranea.

Ma questa ebbe strano esito, secondo l'apologetico racconto di *Cantacuzeno:* e dopo due giorni di trattative in

[1] CANTAC. III. 82° (II. 502-04) e 83° (508-09). — Il WADDING, *op. cit.* non ha rilevata l'importanza di questa narrazione, né parla di questo Enrico (Ἀρρίγος) su cui nulla purtroppo sappiamo: noto però che male il PONTANO nella versione latina ha interpretato *parente* e non solo *compatriota* dell' Imperatrice, come dice il testo greco.

Digitized by Google

contradditorio Enrico finiva col confessare che, quantunque sin allora avesse nutrito odio contro di lui credendolo oppressore dell' Imperatrice e de' figli suoi che tanto amava, udite le sue discolpe e le lodi di lui sempre da tanti sparse, era ormai suo amico e avrebbe vantato sempre, non solo fra i Greci ma in Italia pure ove stava per recarsi, la nobiltà de' suoi atti. Lieto Cantacuzeno esprimeva allora il suo pensiero : aver egli sofferto ogni male, ma esser disposto alla pace, pur di esser riconosciuto collega dei figli dell' Imperatrice : ove ciò paresse eccessivo, esser pronto a venir a Bisanzio per esservi giudicato dall' Imperatrice, dal Patriarca, da Nobili e da Prelati, sino a ritirarsi in un monastero, purchè fosse proclamata la sua innocenza, fossero restituiti i beni confiscati ai compagni d'arme e di fortuna, e questi conservassero il loro grado : e per scritto confermava le sue proposte, promettendo di ritirare l'esercito entro tre giorni [1].

Se pur non erano sì piccole le pretese dell' usurpatore, possiamo ammettere la sostanziale verità del racconto suo, sia per evitare uno scioglimento violento, sia e più per la difficoltà di prendere la Capitale : ma certo egli non si illudeva sul risultato. Tornavano infatti a Bisanzio i due Francescani, presentavano le lettere sigillate, esortavano Apocauco e il Patriarca alla pace : ma l'astuto Megaduca, senza far motto ad Anna, faceva apprestare l'esercito, ordinava preghiere nelle Chiese, e al terzo giorno, allontanandosi da Bisanzio (ancora per lui inespugnabile) Cantacuzeno, egli usciva in campo vantandosi poscia di averlo volto in fuga, fra la gioia dei collegati e del popolo ; mentre quegli invece, prese Region, Selimbria e altre città costiere,

[1] Cantac. III. 82°-84° (II. 504-17).

Digitized by Google

si ritirava a Didimoteico, e i Turchi imprigionavano e mandavano a torme nelle loro terre vere greggi di poveri Greci [1].

I dintorni di Costantinopoli erano ormai un deserto: pure quasi si direbbe che nella città si scherzava con la sventura. Enrico era ancora in attesa della risposta da portare a Cantacuzeno: e non osando i collegati apertamente dichiararsi contro la pace, lo stesso Patriarca gli consegnava una lettera come contenente proposte di accordi e invece piena di ingiurie: egli, fidente nella parola di lui (come faceva per il Papa) perchè non sapeva il greco, lieto si portava a Didimoteico, dove Cantacuzeno stesso lo disingannava, dichiarando una volta ancora che i malvagi collegati impedivano all' Imperatrice di finir quella guerra che essi avevano iniziata: e dolente tornava a Galata il buon Francescano, subito raggiunto da Apocauco timoroso di novità, che invano da Hieron sul Bosforo prevedendo imminente la rovina aveva cercato di prender Empirite e di trovar nuovi cespiti di denaro nelle dogane [2].

Era ormai il principio d'Aprile: Cantacuzeno ritornava una volta ancora davanti alla Capitale, e accampato a Petragefira riceveva un' altra visita di Enrico, che caldamente scagionava da ogni accusa l'Imperatrice la quale sempre aveva voluta la pace impedita dal Patriarca e dagli altri, e affermava che se poteva Ella l'avrebbe fatta ancora [3].

Ma l'Imperatrice, ad onta delle buone sue intenzioni, nulla poteva: e Cantacuzeno, non riuscendo a combinare alcunchè coi partigiani che aveva ancora nella città, se n'allontanava di nuovo, riceveva in dedizione la ricca

[1] Cantac. III. 84ª (II. 517-19); cfr. Ducas c. 9ª (p. 35); Parisot, *l. c.*

[2] Cantac. III. 84ª-85ª (II. 519-25).

[3] Cantac. III. 85ª (II. 525-27).

Digitized by Google

Adrianopoli metropoli della Tracia con altre città, e dichiarando di aver sempre voluto esser soltanto tutore dell' imperatore Giovanni per conservargli l'Impero fino alla sua maggior età, si rendeva ligî alcuni governatori ancora fedeli all' Imperatrice; anzi nella grande città marittima di Tessalonica con l'aiuto suo Giovanni Apocauco, prefetto colà a nome del padre, uccideva il collega Michele Paleologo e perseguitava i democratici ardenti partigiani di Anna [1]. Quindi a lui già forte si univa in Maggio ancora il fido Omar-beg: in quale, impedito dai Latini per mare, per le terre dell' Emiro Sarukan che gli dava a compagno il figlio Solimano passava l'Ellesponto con 20000 cavalieri, da Didimoteico devastava le terre bulgare per togliere al re Alessandro l'ultimo pensiero di soccorrere Bisanzio; e i due eserciti alleati assalivano poscia il predone Momtzilo che si era formato un regno indipendente nella Rodope, e ad onta di un' eroica resistenza troncavano la sua potenza e la sua vita a Periteorio il 7 Giugno [2].

All'estrema rovina Apocauco — poichè in lui era tutto il Governo — nulla poteva opporre: e vedendo vani i suoi sforzi nella Capitale per conservare il potere, aveva pensato di riporre l'ultima sua speranza nella flotta e di rendersi assoluto signore dell' Impero. Quindi con minacce (almeno in apparenza) costringeva a sottomettersi il figlio a Tessalonica, si circondava di sgherri armati a sua difesa personale, infieriva col favore della plebe nelle confische e nelle pri-

[1] CANTAC. III. 85° (II. 527-29); per Tessalonica, III. 93° (II. 568-70).

[2] CANTAC. III. 86° (II. 529-34); GREG. XIV. 9° (II, 727-29); cfr. VON HAMMER, *op. cit.* I, 281; ZINKEISEN, *op. cit.* I. 195; PARISOT, *l. c.* ma con falsa data 6 Luglio; JIRECEK, *op. cit.* 303-04.

Digitized by Google

glonie con gli ultimi Bizantini sospetti di Cantacuzenismo, e con promessa di impiegare nella guerra tutti i suoi tesori e con minacce ancora cercava in ogni modo di indurre l'imperatrice Anna a dare Giovanni come sposo alla figlia di lui, per cui effettivamente l'Impero sarebbe passato in sue mani, almeno nell'Arcipelago che era ancora intieramente libero, ricorrendo persino a calunnie presso il popolo per trarla ognor più in odio [1].

Ma la morte doveva improvisamente troncare tutti i suoi disegni: era la vendetta divina! — Mentre Cantacuzeno con Omar-beg s'avvia verso Serre per liberarla dall'invasione dei Serbi sotto Stefano Duscian, egli, odiato ormai da ognuno e dagli stessi suoi figli, attende a far costrurre nell'antico palazzo di Costantino ridotto a carcere una gran torre con celle strettissime in cui rinchiudere i più temibili prigionieri politici: ma un mattino in cui con un solo servo tratta di ciò con gli architetti, un gruppo di prigionieri momentaneamente non sorvegliati, mettendo in opera un progetto da tempo fatto, si slanciano su di lui guidati da un tal Raoul, lo uccidono a colpi di trave, ne staccano il capo dal busto, e infisse in un palo espongono dall'alto del muro, come a grato spettacolo al popolo, le misere spoglie [2].

[1] Cantac. III. 87° (II. 536 40), ma per la questione delle finte trattative col Pontefice vedi sopra, p. 385-86; cfr. III. 89° (II. 549-50) e per Tessalonica, III. 93° (II. 570-72); Greg. XIV. 10° (II. 729-30); Ducas, c. 5° (p. 21). Cfr. Parisot, 197, che, pur dicendolo scellerato, trova modo di calunniare Anna.

[2] Cantac. III. 87 e 88° (II. 536-38 e 541-43); cfr. IV. 20° (III. 147); Greg. XIV. 10° (II. 730-34); Ducas. c. 5° (pp. 21-22). — A torto il Parisot, contro il chiaro cenno di Gregora, opina sia stato l'11 Luglio: p. 198.

Digitized by Google

Era l' 11 Giugno 1345 : il Governo di Bisanzio perdeva il suo capo, e per Giovanna di Savoia incominciava l'ultimo tratto, e il più grave, del dolente suo cammino !

* * *

La notizia dell' assassinio si sparse in un baleno per l'ampia città, portando ovunque e specialmente nella Corte un' onda di spavento e di raccapriccio.

L'imperatrice Anna immediatamente provvedeva, col Patriarca, a scegliere un capo di Governo provvisorio nella persona del Panipersebasto Isacco Asan ; e ordinando a lui di provvedere a far uscire dal palazzo i prigionieri, siccome, per la moltiplicità degli affari da compiere nel vertiginoso volger dell' ora, quasi egli pareva dimenticarli, da guardie lo faceva circondare, mentre i prigionieri che speravano di trovare in Lei non solo perdono ma premio, temendo del popolo, invano si rivolgevano ai Galatesi che apprestavano una galera per trasportarli in sicuro, ed erano costretti a fortificarsi mancanti di tutto nel palazzo stesso. Ma l'indomani la plebe stata sempre sin allora fedele al Megaduca, eccitata dai più ardenti partigiani dell' ucciso, pagata dalla vedova di lui e rinforzata da gran numero di marinai ormai senza capo, respingeva dal lito la nave dei Genovesi di Pera, troncava le trattative che i miseri prigioni incominciavano con gli ufficiali di Anna, penetrava a forza nel palazzo e vi compieva un' orribile strage, non risparmiando neppure quanti fiduciosi si rifugiavano nel vicino tempio : solo sei, al dire dello storico *Ducas*, sfuggivano al truce destino, tra cui lo stesso suo avo Michele ; e i cadaveri giacevano qualche giorno

Digitized by Google

insepolti, fin che la pietà di alcuni religiosi li componeva nell' eterno riposo [1].

Tale la terribile bufera popolare, uno di quegli scatti malvagi della plebe avida di oro e di sangue di cui sono piene le storie di ogni tempo e di ogni nazione : nè ci soffermeremmo più oltre sul doloroso caso, se non vi trovassimo commista l'Imperatrice. Che anzi, proprio a questo proposito assistiamo a uno scoppio di ingiurie e accuse assai gravi da parte dei cronisti a Lei avversi. — *Cantacuzeno*, nel breve cenno che dà del fatto, La scagiona da ogni colpa, chè Ella avrebbe voluto provvedere alla uscita dei prigionieri del palazzo : ma secondo *Gregora* e *Ducas* invece Ella sarebbe stata come il Nume feroce e implacabile a cui si sarebbero immolate tante vittime : Ella sola avrebbe provveduto a render vano il tentativo dei Genovesi ; Ella avrebbe permesso alla vedova di prodigare i suoi tesori nell' opera di vendetta ; Ella avrebbe sparse per ogni parte spie a rintracciare i sospetti ; Ella infine — vero mostro in abito femminile — avrebbe provata somma gioia e inenarrabile gaudio al sanguinoso spettacolo, e avrebbe voluto che i miseri cadaveri fossero gettati in mare, pasto agli uccelli rapaci e ai pesci !

Queste le orribili cose che di Lei narrano i due citati cronisti : e se lo storico imparziale — ben lungi da noi è il pensiero di tessere un panegirico o una difesa — sorride al leggere tali maligni sfoghi di cui gli riesce facile trovare l'impura origine sì per l'uno che per l'altro, dovrebbe trovare acerbe parole per non pochi storici moderni che avventatamente narrano e rendono nota, al pubblico che

[1] Cantac. III. 88° (II. 543-45) ; Greg. XIV. 10° (II. 734-39) ; Ducas, c. 5° (p. 22-24).

Digitized by Google

alle fonti non si disseta, la versione dei due accaniti odiatori di ogni persona occidentale: irato il primo con l'Imperatrice stessa per motivi personali oltre che politico-religiosi, pieno il secondo di rancore famigliare tramandato sino a lui, tardo giudice, da uno dei miseri perseguitati [1].

Ma con ben altri criterî di critica si deve ricostruire, nella loro grande probabilità, lo svolgimento dei fatti.

Già sull'orlo della rovina per il rapido progresso di Cantacuzeno, ognor più estranea a ogni legame di comuni pensieri coi collegati, senza più diretta speranza di forti aiuti dall' Occidente, Ella, la misera Principessa sabauda, con angoscia certo apprese la trista novella dell' assassinio del primo ministro capo assoluto del Governo, a cui tutti lieti obbedivano in alto e in basso, e che, ad onta de' suoi grandi difetti e del pericolo sempre imminente di vederlo spingersi a mète troppo alte per lui, rappresentava l'unica forza viva — lo confessa lo stesso suo mortale nemico *Cantacuzeno* — nella morta gora bizantina, l'unico uomo che in qualcho modo potesse forse porre argine ancora al flutto dell' invasione.

Era un assassinio : nè poteva passare impunito. Ella voleva far uscire dal palazzo i colpevoli : nessun dubbio che fosse per assicurarli in attesa di un giudizio da portarsi dopo quetata la tempesta popolare. Ma l'onda travolse Lei pure : il popolo ha certi istanti di collera cieca che infrange qualsiasi volontà : e quale poteva essere la forza del volere

[1] Noto solo di essi, perchè più noti fra noi, il SAULI, *op. cit.* I. 279-80, che, al solito, cerca esaltare i Galatesi ; e l'HERTZBERG, *op. cit.* 603, che esagera al punto di dire che Ella *ordinò* la strage : mentre il PARISOT, 206-08, getta la colpa massima su Asan, e crede che Anna, terrorizzata la abbia autorizzata e favorita (?!).

Digitized by Google

e più quella del potere in una debole Sovrana, che nel suo palazzo tremava abbracciando il figlio giovinetto, temendo che da un istante all' altro potesse giungere alle porte di Bisanzio il non lontano usurpatore, o uniti coi partigiani di lui (numerosi ancora per quanto segreti) i Galatesi assalissero per mare la città, o qualcuno fra i più ambiziosi seguaci del Patriarca volesse approfittare della dolorosa ora per metter in esecuzione contro di Lei e del figlio il fraudolento piano tante volte tracciato?

E poteva Ella fidarsi de' suoi consiglieri, di coloro che in presenza Le prodigavano i titoli più pomposi, e in disparte La calunniavano per la sua origine straniera? poteva fidarsi del popolo bizantino, sì odiatore del nome latino?

Il doloroso fatto che colmava di lutto Bisanzio e che sarebbe stato germe di nuovi e più intensi odî, non fu adunque opera sua. Certo Ella non rimase indifferente alla morte di Apocauco; certo bramò di procurare ai colpevoli la pena meritata; certo consolò la vedova di lui, che del resto si ritirava in breve a Epibate coi tesori trasportativi con sua licenza; ma Ella non potè, non dovette, come tante malvagie sovrane della storia, deliziarsi della loro strage e desiderare lo scempio dei loro cadaveri [1]: perchè allora bisognerebbe cancellare dalla vita di Lei ogni più piccola traccia di quella nobiltà, di quella dolcezza che ne' suoi atti scorgiamo: bisognerebbe dimostrare — e noi ne lasciamo il difficile carico a certi storici moderni — sulla

[1] A proposito: lo stesso Gregora ci mostra quanto sia debole la versione sua, poichè, parlando della proibizione di sepoltura, dice che *la cosa non fu effettuata, perchè venne alle orecchie di Lei il tumulto dei plebei e il pericolo.* (*l. c.* 739). Che pericolo poteva esserci per Lei, se Ella stessa guidava l'opera di vendetta?

Digitized by Google

base di una monca frase del cronista, che la sua bramosa sete di vendetta aveva per origine un sentimento inconfessabile verso il misero ucciso, che tutti i fatti narrati sono pronti a sdegnosamente negare [1].

In fin dei conti, l'uccisione veniva ad aggravare singolarmente la posizione di Anna sul trono di Bisanzio. Se, rimanendo al potere i più accesi seguaci di Apocauco, due giorni dopo già nella città tutto era tranquillo, e Isacco Asan con Cinnamo d'accordo col Patriarca costituivano ormai il Governo che alacremente provvedeva ai primi interessi [2], era al di fuori delle sue mura che Ella spingeva atterrito lo sguardo : e lo spettacolo era ben triste. In mano di Cantacuzeno la miglior parte della penisola meridionale, uniti a lui i Turchi di Omar-beg e quelli di Orkan, malferme nella lor fede le ancor libere città marittime prima fra esse Tessalonica ; staccati ormai e affidati ognuno alla sua miglior fortuna i dinasti del nord ; esausto l'erario, debole l'esercito appena sufficiente alla difesa della capitale.

Poteva forse, almeno, l'animo suo allietarsi di lieve speranza rivolto all'occidente ?

Lento era stato il moto di Crociata dell'Europa cristiana in sussidio di Smirne ormai strappata al secolare nemico, e la cui presa aveva pur prodotto sì viva impressione ; ma ben notevole per noi è il fatto che, sollecitato da altre preghiere dell'Imperatrice e certo dei tutori del Conte di Savoia, al principio del 1345 Pietro de la Palu signore di Varembon riusciva a ottenere dal Re di Francia la licenza di mettersi alla testa di un manipolo di arditi cavalieri spe-

[1] Torneremo sull' argomento nella *Conclusione*.

[2] CANTAC. III. 89° (II. 549-50); il PARISOT, 207-08, tratta assai benè dell' aggravarsi della politica dell' intransigenza assoluta.

Digitized by Google

cialmente del Regno di Arles: per cui il 6 Marzo il pontifice Clemente VI li raccomandava tutti caldamente a Marsiglia, a Nizza, a Genova, a Pisa, e in modo particolare il loro duce, che a nome suo avrebbe trattato coi re di Cipro e di Armenia [1]. Certamente la triste novella dell'eccidio del Legato e dei capi della Lega a Smirne doveva far rifiorire le trattative per un'unione rinnovata con Bisanzio e per il riavvicinamento religioso dei due popoli, se, dopo aver eletti Nunzi apostolici in Oriente Raimondo di Maurienne e Bertrand de Beaux, il giorno 8 Aprile egli raccomandava il Signore della Bresse all'Imperatrice stessa, con cui doveva trattenersi in segreti colloquî circa la desiderata Unione delle due Chiese [2]: sebbene la sua partenza dovesse protrarsi ancora. Invano con sue lettere il Pontefice esortava i Potentati cristiani a non abbandonare i fratelli d'Oriente: ardeva la guerra fra Inghilterra e Francia, tra Venezia e Ungheria per la Dalmazia ove allora appunto la Republica si sforzava di reprimere i moti di rivolta di Zara: e niuno rispondeva all' appello. Così, pur disperando dell' esito finale, dopo aver eletto Vice-legato il veneziano Francesco arcivescovo di Creta il 26 Maggio proclamava Capitano generale dei Crociati in soccorso di Smirne un piccolo vanitoso misantropo Principe del Regno di Arles, il Delfino Umberto II che subito avviava trattative con Venezia per le galere necessarie al viaggio [3]: e con lui sarebbe poi partito Pietro de la Palu.

[1] *Epist. Secr. Clementis VI.* Reg. 138° cit. N. 837 e seg.: citate dal Gay, *op. cit.* 58-59, che non conosce però le trattative antecedenti.

[2] Reg. 138° cit. N 944; e Reg. 62° cit fol. 66, secondo Gay, *op. cit.* 59. Per la politica orientale del Pontefice dopo la presa di Smirne, vedi Jorga, *op. cit.* 43-44; Gay, *op. cit.* 59-60.

[3] Sulla Crociata di Umberto II, vedi Rinaldi, A. *E.* 1345-1347; Chorier. *Histoire générale du Dauphiné* (Lyon,

Digitized by Google

Ma, in quei tristi giorni di Giugno, nessuna voce di tali novelle, che pur Le sarebbero giunte sì gradite, aveva ancora potuto arrivare ad Anna: ed Ella doveva ancora una volta cercar di stornare il più possibile la rovina da quegli avanzi dell' Impero di cui, a nome del figlio quattordicenne, doveva essere la rigida custode.

Avvisato della strage da' suoi seguaci mentre era in cammino verso Serre, Cantacuzeno lieto di vedersi ormai liberato dall' inviso rivale teneva al villagio di Gabriele consiglio di guerra: e quantunque propendesse per la marcia su Serre per opprimere il partito serbo forte ancora dopo la partenza di Stefano Duscian, verso il 20 di Giugno per non dar contro a Omar-beg e a Solimano moveva contro la Capitale, ma senza riuscire ad alcunchè fortemente riorganizzato essendo il Governo: e in breve doveva tornare nelle terre occidentali [1].

Per sostenere l'aspra guerra occorreva a Bisanzio un buon capitano: e Vatatze, il Gran Cacciatore già riaccostatosi

1672), pp. 312-15, 319-20 e 325; VALBONNAIS. *Mémoires pour servir à l'histoire du Dauphiné*, etc. (Paris, 1711), docum. N. 203-244; VALBONNAIS. *Histoire du Dauphiné* (Paris, 1722), t. I. p. 334-44 e i documenti corrispondenti nel vol. II; DE PÉTIGNY. *Notice historique et biographique sur Jaques Brunier, chancellier d'Humbert II Dauphin de Viennois*, in *Bibl. Ecole des Chartes*, t. I (1839-40) pp. 263-87; HEYD. *Le Colonie Commerciali...* cit. I. 383-92; CHEVALIER. *Choix de documents historiques inédits sur le Dauphiné*, in *Bulletin de la Société de Statistique de l'Isère*, 3ᵉ série. t. VI (1874), p. 95 e seg.; DELAVILLE LE ROULX. *op. cit.* I. 105-06; JORGA. *op. cit.* 45, e seg., e in *Byz. Zeit.* cit. 198 e seg.; GAY. *op. cit.* 59 e seg., i quali ultimi si fondano pure sui documenti di Venezia e di Roma.

[1] CANTAC. III. 88ᵉ-89ᵉ (II. 545-50) e IV. 20ᵉ (III. 147); GREG. XV. 1ᵉ (II. 746); cfr. PARISOT, 213.

Digitized by Google

al partito della Corte, pensando di poter prendere il posto di Apocauco con l'aiuto del Patriarca suo parente apriva trattative con l'Imperatrice, affermandosi in grado di poter in breve domare Cantacuzeno per le parentele e amicizie che lo stringevano ai dinasti turchi: e ancora una volta definitivamente Anna, sentendo dal Patriarca e dagli altri collegati che Cantacuzeno in caso di vittoria avrebbe ucciso Lei e i suoi figli, prendeva il partito di spinger sino agli estremi la lotta contro l'usurpatore, Ella che sempre aveva pensato alla pacificazione, anche ultimamente scrivendone al Patriarca non osando i suoi famigliari parlargliene in sua presenza: e Vatatze era subito investito di pieni poteri, tradendo Cantacuzeno [1].

E la guerra ricominciò subito fiera senza quartiere, con atti di crudeltà da ambe le parti: a lungo si fermava nell'Agosto Cantacuzeno nelle vicinanze di Serre, essendo gravemente malato Solimano curato con affetto da Omar-beg; e morto ad Apamea il giovane sovrano barbaro, Omar stesso con le sue truppe, temendo per le proprie terre su cui sentiva nuovamente addensarsi la bufera dall' occidente, in principio di Settembre lo lasciava. Era questo un grave colpo per l'usurpatore perchè, miserando spettacolo, erano solo gli aiuti barbari che facevano pendere la bilancia in pro' di uno dei contendenti, non tanto di fronte ai Bizantini, quanto di fronte al potente Stefano Duscian: e questi infatti non attendeva ad assalire e a riprendere Serre e altre città di Macedonia, intitolandosi orgogliosamente — era l'apogeo di sua potenza — *Imperatore dei Serbi e dei*

[1] CANTAC. III. 90° (II. 552-53); GREG. XIV. 11° (II. 741-43) che dice averlo Anna attirato con molte promesse: cfr. PARISOT, 205-06.

Digitized by Google

Greci, certo pregustando il momento di riuscire vincitore ei solo in quella terribile lotta allargando il suo dominio a tutta la penisola balcanica [1] : sì che già come tale scriveva al Doge di Venezia il 15 Ottobre, dicendosi disposto a prestare largo aiuto contro la ribelle Zara [2].

Intanto Vatatze, avuti aiuti dai Selgiucchi della Lidia, rigettando gli allettamenti di Cantacuzeno che ben conosceva la sua valentia riusciva a riprendere parecchie città della Tracia; ma essendo ritirate tutte le biade in sicuro, furiosi per la carestia i Turchi lo trucidavano presso Girella e ripassavano in Asia. Immediatamente Giovanni Apocauco fratello di Alessio prendeva il comando dell' esercito, e riconquistava Empirite e Region; mentre nella lontana Tessalonica il figlio di Alessio si ribellava all' Imperatrice e si dava a Cantacuzeno ma per essere poco dopo oppresso e trucidato con molti nobili dagli Zeloti partigiani di Anna; e, come diversi altri governatori, Alessio di Bitinia, da Apocauco già fatto prefetto di Eione (Tracia marittima), approfittava del nuovo state di cose per rendersi indipendente e opprimeva Cristopoli, Thasos e Lemno per formarsi un Principato [3].

Quindi Cantacuzeno si appressava ancora alla Capitale, ancora trattando coi fedeli seguaci entro abitanti per prenderla a tradimento, ma invano: e ormai di scaramucce

[1] Cantac. III. 89° (II. 550-52) e IV. 20° (III. 147); Greg. XV. 1° (II. 746-47); cfr. Parisot, 212.

[2] *Libri Commemoriali*, t. IV, fol. 100: pubbl. dal Ljubic, *op. cit.* t. II, p. 278; cfr. Hopf, *op. cit.* 445; Jirecek, *op. cit.* 304.

[3] Cantac. III 90° (II. 553-56); Greg. XIV. 11° (II. 741-43): per Tessalonica, Cantac. III. 93°-94° (II. 572-82) fuori dell'ordine cronologico; Greg. XIV. 10° (II. 740-41); cfr. Parisot, 206 e 209. Per Alessio di Bitinia, Cantac. IV. 17° (III. 114-15).

Digitized by Google

soltanto l'estremo corno della penisola balcanica fu teatro in quell' autunno 1345, a più riprese il partito della Corte tentando di sbarazzarsi con l'assassinio del mortale nemico: Cantacuzeno stesso non ci parla più se non di un sicario scoperto presso la sua tenda da lunghi mesi in attesa di una buona occasione, del tradimento del suo luogotenente Jerace, che dietro promessa di sopprimere l'antico Signore ben accolto in Bisanzio, ferito imprigionato in una sortita dalle mura e rifugiato nuovamente presso l'Imperatrice, da Lei era creato Prefetto delle città già tenute da Vatatze; e di un altro traditore, Paraspondilo [1].

La lotta evidentemente prendeva ognor più un carattere cattivo, quasi rabbioso: crescevano le persecuzioni nella città ai sospetti di intesa col nemico, e molti timorosi si rifuggiavano presso di lui: per cui egli rafforzatosi a Selimbria, tentando un ultimo sforzo prendeva e riperdeva Hieron sul Bosforo, e finalmente, al sorger dell'inverno, si ritirava ad Adrianopoli [2].

* * *

Tetro pauroso nella triste attesa incominciava quindi l'inverno, portando una tregua alla lotta: ben lievi speranze di salute apparivano ormai per gli ultimi avanzi dell'Impero bizantino, e ben parevano aver ragione i superstiziosi che, in un nuovo rovinio di terremoto nel tardo autunno vista cadere la figura del mondo tenuta in mano dalla statua di Andronico III, ne pronosticavano l'imminente rovina dell' Impero [3].

[1] Cantac. III 90°-91° (II. 556-63).
[2] Cantac. III. 91° (II. 563-64).
[3] Vedi su questo fatto Greg. XIV. 2° (695-96).

Digitized by Google

E l'imperatrice Anna traeva triste nel gran Palazzo delle Blacherne i suoi giorni : donde Le sarebbe venuta la salute, mentre due potenti Sovrani contendevano al figlio suo il titolo imperiale e quella larva di dominio che stava per essere absorta dalla tempesta, e sentiva crescere man mano l'avversione del clero e del popolo contro di Lei, e la prepotenza del Patriarca e dei collegati suoi ?

Alternativa dolorosa, solo un ipotetico soccorso occidentale o un pericoloso interessato ausilio turco avrebbe potuto volgere in qualche guisa il corso delle cose.

Lievi erano le speranze dai Latini : pure, la notizia dei preparativi della spedizione di Umberto II Delfino che la fama Le portava amplificati, e la partecipazione di un Signore sì unito alla sua casa quale era Pietro de la Palu, dovette giungerle oltremodo gradità ; e certo, notificando al Pontefice e insieme al nipote Amedeo VI l'aggravarsi delle condizioni sue, Ella riapriva nell'estate le trattative da tempo interrotte per la riunione delle due Chiese, antico suo idealedi Sovrana cattolica.

Con misero esercito, dopo aver trattato coi Veneziani, il Delfino lasciata Marsiglia il 31 Agosto su poche galere provenzali, attraversata l'Italia centrale raccogliendo qualche centinaio di soldati, ed equipaggiatosi a Venezia, in Ottobre si era imbarcato di là, venendo a porre il suo quartier generale a Negroponte[1]. Certo, il Pontefice aveva caldamente raccomandata a lui, insieme al soccorso a Smirne, l'assistenza all'imperatrice Anna ; e sebbene il conte Amedeo VI o meglio i suoi tutori non potessero aiutare direttamente la spedizione, non era

[1] Vedi per tutti Jorga, *op. cit.* 46-50 ; Gay, *op. cit.* 63 68 ; Jorga, in *Byz Zeit.* cit. 198.

Digitized by Google

mancato però l'interessamento della famiglia sabauda per la lontana parente: anzi, insieme al Signore di Varembon, partiva probabilmente contro i Turchi anche Giovanni di Savoia figlio naturale del conte Aimone canonico cantore di Ginevra, a cui il 10 Settembre, appunto per tale causa, Clemente VI concedeva di percepire i redditi de' suoi benefici per tre anni[1].

Nè Venezia rimaneva indifferente — nè il poteva — alla questione che sì da presso riguardava i suoi interessi commerciali in Oriente. Mentre i Genovesi di Galata si compromettevano ormai per l'aperto loro favore all'usurpatore, i Veneziani badavano a conservare il posto di privilegio conquistato, tanto più che la massima parte delle coste e le isole era ancora in mano dei legittimi Sovrani; e se il 24 Gennaio la Repubblica aveva reclamato presso il Governo bizantino per fatti di commercio e per il noto debito di 30000 ducati[2], non vi aveva poscia insistito; e in modo speciale con Stefano Duscian proclamatosi Imperatore dei Greci essa si teneva assai riservata, perchè, se il 12 Novembre ringraziavalo per le sue offerte d'aiuto per Zara, poco dopo il 3 Marzo 1346, ricevuto l'annunzio della sua incoronazione pur congratulandosi con lui non accettava la sua proposta di un' unione per la conquista di Bisanzio, sia per la ribellione di Zara sia e più per i trattati con l'Imperatrice[3].

Ed ecco come, mentre il Delfino passava inattivo l'in-

[1] Lettera pubblicata da Cerasoli e Cipolla, *op. cit.* N. 30. — Noi troviamo nuovamente cenno di lui, forse tornato dall'Oriente col Delfino, il 17 Dicembre 1347: vedi *Conti Tesoreria generale di Savoia*, Rot 14°, fol. XXXII.

[2] Atto citato sopra, pag. 376, in nota.

[3] Atti pubbl. dal Ljubic, *op. cit.* t. II, pp. 289 e 326.

Digitized by Google

verno a Negroponte e il Pontefice esortava i Potentati a soccorrerlo prolungando di due anni la Lega anti turca del 12 Dicembre[1], Nicolò Pisano capitano delle galere veneziane e Pietro de la Palu si recavano a Bisanzio, e con Anna facevano felicemente procedere le trattative per l'Unione religiosa; nè solamente tali erano esse, ma pur anco di indole politica delicata assai, perchè — a nome di Umberto certo spinto dai Veneziani suoi alleati e desiderosi di premunirsi contro possibili conquiste di rivali nell'Arcipelago — essi chiedevano a Lei, sotto certe condizioni e *ad tempus*, la cessione della ricca isola di Chio di fronte a Smirne, prezioso punto di appoggio contro i Turchi[2].

Ma purtroppo null' altro sappiamo in proposito: nè ci è noto se Anna agisse da sola o se, come una volta, con Lei per ragioni politiche fossero il Patriarca e i collegati del Governo: unica cosa certa è la sua gioia nel poter trattare in tal modo, e nel saper prossima la spedizione di Umberto Delfino che quasi Ella considerava delle sue terre natie e la piena sua buona fede in proposito.

Nè luce alcuna ci recano i cronisti contemporanei: solo *Gregora*, parlando dei fatti svolti in quei primi mesi del 1346 trascorsi in piena stasi di guerra rotta solo tratto tratto da invasioni di Turchi nella misera Tracia, ci parla del gran bisogno di denaro dei Bizantini: e al solito gettando ogni colpa su Anna, dice che Ella, dopo aver spogliate le sacre immagini dei loro ornamenti e depredati i più ricchi avversari dando loro la caccia anche nei templi sin che trovavano riparo in Galata, in apparenza per il bene pubblico in realtà per sè stessa, sconvolgeva i dogmi della Chiesa e metteva sotto i piedi i precetti dei Santi Padri[3]:

[1] Jorga, *op. cit.* 50 e seg.; Gay, *op. cit.* 68-69.
[2] Ciò risulta dalle lettere 15 Giugno 1346, di cui infra.
[3] Greg. XV. 1° (II. 747-49).

Digitized by Google

ora, in queste notizie riferite a fatti compiuti senza dubbio dai capi del Governo, noi potremmo scorgere una qualche traccia dell' operato subdolo del Patriarca, e trarne qualche illazione anche rispetto alla sua politica per l'Unione.

Sicuro di sè, Cantacuzeno passava tranquillo ad Adrianopoli tutta la primavera del 1346: e quivi finalmente il 21 Maggio, giorno sacro ai santi Costantino ed Elena, da Lazzaro patriarca di Gerusalemme fuggito da Bisanzio per timore veniva solennemente incoronato con Irene secondo i riti: e ormai consumato definitivamente l'atto di usurpazione, pur dichiarando decaduto il Patriarca per i suoi misfatti, non ottemperava all' invito dei capi e dei militi suoi di designare come successore il figlio Matteo, perchè — così almeno ei dice — era sua assoluta volontà esser solamente collega del giovane Imperatore a cui avrebbe data in sposa la figlia [1].

Senza dubbio, lunghe trattative avevano preceduto questo passo decisivo, ma in proposito troppo poco sappiamo: *Cantacuzeno* stesso tace affatto, e *Gregora* solo ce ne dà una versione che bisogna giudicare con acuta critica. Secondo lui, nella primavera Cantacuzeno avrebbe inviato al Patriarca una lunga lettera in cui, come tante volte prima, umilmente lo supplicava (e *Gregora* lo rimprovera per questa pretesa umiltà) a voler salvare il resto dell' Impero per il bene di Anna e del figlio suo: e, meno arrogante del solito per le gravi difficoltà in cui si trovava, il Patriarca stesso avrebbe risposto cercando di giustificarsi col gettare la colpa in parte su Apocauco, in cui egli aveva messa fiducia grande sino al dì del suo assassinio, in parte sull' usurpatore stesso, che nelle trattative aveva sempre

[1] Cantac. III. 92° (II. 564-68); cfr. IV. 4° e 14° (III. 29 e 91-92); Greg. XV. 5° (II. 762).

Digitized by Google

usato un tono superbo, cercando di strappare lo scettro dalle mani dei legittimi Sovrani. Poscia, convinto della necessità della pace, ne avrebbe parlato con Anna stessa: ma Ella di malanimo ascoltandolo lo avrebbe trattato di insidiatore, e tentato con ogni sforzo di allontanarlo da sè, segnando così il punto di origine della loro inimicizia: e d'allora in poi tutti in Costantinopoli, il Patriarca, la Corte e il Senato come schiavi sarebbero rimasti soggetti al suo potere, avviandosi alla rovina [1].

Noi mostreremo fra poco quanto sia qui la parzialità di *Gregora*, che in tal modo tende a preparare il gran scoppio della sua indignazione per l'elevazione degli odiati Palamiti: e possiamo affermare che, se trattative vi furono, esse come le precedenti ebbero esito negativo, non essendo ancora a Bisanzio lo spettro della rovina sì prossimo da indurre il partito della Corte a darsi in mano del nemico per aspra vendetta.

Eppure, pochi giorni prima che giungesse alla Capitale la novella dell' incoronazione di Cantacuzeno preludiante al riprendersi dell' ultima fase di lotta, un nuovo disastro la colpiva: ancora una volta, il 19 Maggio, un orribile terremoto la scuoteva, rovinando oltre ad edifizi profani, fra lo spavento del popolo, la parte orientale della basilica di S. Sofia, cattivo presagio ancor quello: rovina a cui in parte avrebbe messo riparo in breve quella stessa Imperatrice, di cui il maligno *Gregora* gridava le rapine nei templi, e mentre proclamava il disastro vendetta divina contro di Lei [2].

[1] GREG. XV. 3°-4° (II. 753-62).

[2] Precisa indicazione cronologica nella *Cronaca Bizantina* edita dal MÜLLER, *op. cit.* p. 391 :... ἐπὶ τῆς βασιλείας κυρᾶς Ἄννης τῆς Παλαιολογίνης καὶ τοῦ υἱοῦ Ἰωάννου...; CANTAC. IV. 4° (III. 29-30); GREG. XV. 2° (II. 749-51) e XXVIII. 84° (III. 198-99).

Digitized by Google

Breve ma disastrosa incominciava ormai l'ultima campagna. Cantacuzeno, lasciata Adrianopoli, mandava il figlio Matteo nella Tracia occidentale a riconquistare, con buona fortuna contro gli sforzi del traditore Jerace, le città già riprese da Vatatze: portatosi quindi a Selimbria, cercava ancora una volta senza frutto di riattaccare trattative coi partigiani suoi; e in breve ritornava ad Adrianopoli e di là nella sicura Didimoteico [1].

Ma fiacca era la riscossa dei Bizantini: e ancora questa volta, purtroppo, essi dovevano rivolgersi agli aiuti stranieri: anzitutto, a un piccolo Principe bulgaro che incominciava a rendersi indipendente nella regione della Kamcija sulla costa del Mar Nero, Mpalice (Balik ?) signore di Carbona. Stretta alleanza, con forti schiere muovevano i figli suoi Teodoro e Dobrotitz cercando di guadagnare ad Anna le città costiere: e accolti con ogni onore a Costantinopoli dalla Sovrana, Dobrotitz sposata la figlia di Apocauco e avuto il supremo comando dell' esercito, fermo essendo Cantacuzeno a Didimoteico con ardore assaliva Selimbria, ma in breve era vinto dal suo luogotenente Facrase, e umiliato poteva a stento ritornarsene alla Capitale: ove, mentre il fratello ritornava in patria, egli rimaneva onorato secondo l'alto suo grado passando poi a governare come prefetto le città del Ponto [2].

E si riprendevano allora le trattative con il più potente dei dinasti turchi, il Sultano Orkan: e gran timore dovette

[1] Cantac. III. 94°-95° (II. 582).

[2] Cantac. III. 95° (II. 581-85) e IV. 10°(III. 62). — È strano che il valente storico dei Bulgari *K. Jirecek* non abbia rilevata l'importanza di questo passo, egli che, parlando a più riprese di Dobrotitz (il Principe che diede il suo nome alla Dobrugia), ne fa cenno solo verso il 1356 dicendone

Digitized by Google

agitare l'animo di Cantacuzeno se, per privare gli avversarî del potente ausilio, egli dopo lunga esitazione e consigliato dall' amico Omar-beg acconsentiva alla di lui pretesa di sposare la bella figlia sua, Teodora : sicchè, avvenimento invero straordinario per tutti i Greci, Ella con grandi feste a Selimbria era unita a lui, e passava a ornare l'harem del maturo Sovrano che diventava naturalmente il più fido alleato dello suocero [1]. Così andava restringendosi ognor più il cerchio d'acciaio che stava per soffocare l'ultimo avanzo dell' Impero, contro cui il partito della Corte non sapeva nè poteva far altro che inviare fra le feste di Selimbria un sicario per spegnere l'usurpatore [2].

Poteva forse, contro tanto infuriare di sventura, sperare Anna almeno nel soccorso occidentale? — No, purtroppo : anzi per mano di Latini appunto si andava compiendo allora la conquista di uno dei più preziosi possessi di quell' Arcipelago che (mancando affatto Cantacuzeno di flotta) rimaneva indipendente, quantunque in ultimo rilassata assai vi fosse diventata l'autorità imperiale per la rovina della flotta dopo la morte di Apocauco.

Pietro de la Palu e Nicolò Pisani, insieme alle questioni

ignota la schiatta *(op. cit.* p. 320 e 336): eppure la cosa non è dubbia; egli stesso (p. 378) su un documento del secolo XIII parla di una *Karvunska chora*, e l'identifica con una Καρβουνᾶ menzionata, con Varna, Provat ed Emona, in un atto del 1369 : vedi *Acta Patriarcatus Constantinopolitani* t. I. 1°, 502 : forse Kjurumler tra Provat e Sumen.

[1] Cantac. III. 95° (II. 585-89) ; Greg. XV. 5° (II. 762-63) ; Ducas, cap. 9° (pp. 33-35) ; secondo Phrantzes I. 9° (p. 42) Giovanni Paleologo avrebbe data a Orkan in sposa la sorella! — Cfr. Von Hammer, *op. cit.* I. 283-85 ; Zinkeisen, *op. cit.* I. 196-97; il Parisot, 213-16, con ragioni politiche cerca di giustificare in ogni modo lo strano fatto.

[2] Cantac. III. 96° (II. 589-91).

Digitized by Google

religiose, avevano pure trattato con Anna a nome di Umberto Delfino fermo a Negroponte circa la cessione della ricca isola di Chio (base indispensabile per la difesa di Smirne) per tre anni, salvi sempre i diritti dell' Impero e i redditi dell' isola stessa, probabilmente avendone favorevole risposta: quindi in principio d'Aprile egli aveva inviato al Pontefice il canonico Bartolomeo de Tommières per pregarlo, fra altro, di intervenire direttamente nella questione presso l'Imperatrice; ma insieme richiedeva consiglio, se non fosse buona cosa trattare pure direttamente con Cantacuzeno la cui potenza diventava di giorno in giorno più formidabile, o almeno servire da intermediario per una pace dignitosa che avrebbe recato gran bene anche alla Crociata.

A queste proposte, che rivelano nello stesso tempo il carattere del Delfino tagliato assai più per gli intrighi che per la viva lotta e l'interessamento dei Veneziani che senza dubbio intendevano valersi della buona occasione per metter fermo piede nell' Arcipelago a danno degli odiati rivali, con molta ponderazione il Pontefice, rimandando il canonico Bartolomeo, rispondeva solo il 15 Giugno; e dopo avergli scritto a lungo circa la Crociata, passando alla questione della riunione delle due Chiese o meglio, per usare le sue parole, « ... *super credentia, quam... ad te dederunt dilecti filij Nobiles viri Nicolaus Pisanus capitaneus Galearum Venetarum et Petrus de Palude Miles, circa reductionem seu reunionem eiusdem Imperatricis* (cioè *carissimæ in Christo filiæ nostræ Johannæ Imperatricis Constantinopolitanæ Illustris) ac Græcorum Ecclesiæ Catholicæ procurandam...* », l'esortava a occuparsene con ogni suo possa, pur senza perdere di vista il principale motivo della sua impresa; ma recisamente dichiarava che « *tractare autem*

Digitized by Google

cum Cantacuzeno ad præsens honori nostro et Ecclesiæ ac tuo propter causas quas referet idem Nuntius expediens non videtur », per l'affare di Chio limitandosi a dirgli che ne scriveva ad Anna [1]. Infatti lo stesso giorno mandava sua lettera all' Imperatrice, esortandola a perseverare sulla buona via dell' Unione e assicurandola delle rette intenzioni di Umberto, per cui La pregava di cedergli l'isola di Chio prestando garanzia per la restituzione [2]; un' altra al Vicelegato Francesco Arcivescovo di Creta, ordinandogli di scomunicare i Crociati in caso contrario, come pure ai Vescovi di Patrasso e di Tebe [3] : e qualche giorno dopo, in particolare, esortava Nicolò Pisani e Pietro de la Palu a continuare con zelo nella intrapresa opera [4].

Ma appunto mentre il Pontefice, accarezzando ancora il sogno dell' Unione delle due Chiese, cercava di evitare qualsiasi urto con la Corte bizantina, un avvenimento imprevisto veniva a rompere tutti i suoi piani. Partita da Genova il 3 Maggio, una flotta genovese di 30 galere sotto il comando di un ardito nobile, Simone Vignoso, si dirigeva all' Oriente per salvare Caffa in Crimea oppressa dai Tartari e rialzare la potenza di Genova nell' Arcipelago contro i favoriti Veneziani che potevano contare in allora sul debole Delfino : a Negroponte, in principio di Giugno,

[1] Lettera dall' originale pubbl. dal VALBONNAIS : *Mémoires*... cit. N. 229, pp. 576-79; e *Hist. Dauph.* cit. t. II. (Preuves) N. 232, pp. 531-33 ; dall' *Arch. Vat.* Reg. 140° *Epist. Clem. VI*, N. 123, pubbl. in parte dal RINALDI, *A. E.* 1346, LXIV; cfr. GAY, *op. cit.* 69-70.

[2] Reg. 140° cit. N. 125, secondo il GAY, *op. cit.* 70.

[3] Lettera dall' originale al Vicelegato, pubbl. dal VALBONNAIS, *Mémoires*... N. 230, pp. 580, et *Hist. Dauph.* t. II. N. 233, p. 535 ; Reg. 140° cit. N. 124, 129, 130, secondo il GAY, *op. cit.* 70-71.

[4] Reg. 140° cit. N. 137-138, secondo il GAY, *op. cit.* 70.

Digitized by Google

invano questi, a ragione temendo di una tal forza navale sospetta, tentava di guadagnarsela offrendo una pensione di 10000 fiorini al Vignoso e 30000 scudi (era oro veneziano ?) in denaro o gioie da ripartirsi fra i patroni : perchè con mossa veloce, dopo aver saccheggiate alcune navi dell' avversario, il capitano genovese faceva vela su Chio per prevenirlo, e sbarcava sulle coste dell' isola il 15 Giugno. Subito egli avviava trattative col governatore dell'isola Giovanni Cybo e coi principali cittadini (che tutti si godevano la vita senza più curarsi del governo bizantino), per indurli ad accettare di far lega contro il pericolo di una conquista veneziana, e se essi avevano timore dell' Imperatrice, mandassero ad ottenerne l'assenso, che egli in tutto sarebbe stato a' suoi decreti : ma avendone avuta risposta oltraggiante in pochi giorni soggiogava l'intera isola, assediandone la forte capitale [1].

Fu quello un colpo di folgore : per i Veneziani e per il Delfino, che insospettito, lasciata in breve Negroponte,

[1] Per le notizie dei cronisti, CANTAC. III. 95° (II. 583) : cfr. IV. 11° e 12° (III. 68 e 81-84); GREG. XV. 6° (II. 765-66); GIOV. VILLANI, *Cronache*, XII. 175°; STELLA, *Annales Genuenses*, R. I. S. XVII col. 1086-89, su cui GIUSTINIANI, *op. cit.* t. II, pp. 81 e seg.; FOGLIETTA, *op. cit.* pp. 444 e seg.; SAULI, *op. cit.* t. I. pp. 288-89; SERRA, *op. cit.* t. II. pp. 304 e seg.; con nuovi documenti PAGANO, *op. cit.* 60-65; ROMANIN, *op. cit.* III, 153-54; CANALE, *op. cit.* t. IV (1864), pp. 7 e seg.; HOPF, *Storia dei Giustiniani di Genova* cit. pp. 366-72; HEYD, *Le Colonie... l. c.*; per rispetto al Delfino, GAY, *op. cit.* 71-72; JORGA, in *Byz. Zeit.* cit. 199. — Da notare pure l'accenno nel trattato di alleanza tra Cantacuzeno e Venezia contro Genova nel 1352 : «.... cum (Januenses) iverint cum certis galeis ad insulam Chij, eam procul dei timore nequiter obsidendo, demunque violenter usurpaverint et abstulerint, toto iure postposito... ». pubbl. in *Diplomatarium* cit. t. II. N. 5 (p. 5).

Digitized by Google

nulla potendo contro il rivale entrava sul finir del mese nel porto di Smirne [1]: ma ben più per i Bizantini e sopratutto per Anna, che vedeva aggiungersi a' suoi nemici quegli stessi Latini da cui invano aveva sperata salute; pure nessum rimedio immediato vi si poteva portare, mancando affatto il denaro per una flotta nè essendovi un uomo capace di comandarla; e solo in principio di Settembre qualche trireme veniva allestita con grande pena sotto gli ordini di Facciolato genero di Cinnamo e spedita per portare soccorso agli isolani. Ma questi giungeva troppo tardi, limitandosi quindi a prendere alcune navi genovesi col massacro degli equipaggi [2]: perchè il 12 stesso dopo lunga difesa il governatore Cybo era costretto a cedere la forte piazza, ricevendone in compenso la cittadinanza genovese, 7000 perperi per tre anni, possessi e privilegi numerosi, e sotto larghe libertà si sottometteva a Genova tutto il popolo dell' isola: per cui lieto il Vignoso si portava alla conquista di Focea che prendeva il 17, conchiudendo il 20 un trattato coi commissari greci [3].

Ma se la ricca isola era ormai perduta per sempre per Bisanzio, l'Imperatrice e la Corte bizantina dovevano provvedere in qualche modo ancora, in quel finir dell' estate 1346, alla salvezza della Capitale: così, vedendo inutile l'alleanza bulgara e vani gli sforzi per staccare Orkan dallo suocero, a mezzo di Tagari suo famigliare iniziavano

[1] Gay, *op. cit.* 73; Jorga, *op. cit. l. c.*

[2] Cantac. III. 95° (II. 583-84); Greg. XV. 8° (II. 766-67); cfr. Sauli, *op. cit.* I. 288.

[3] Pagano, *op. cit.* 65-69 e documenti a pp. 261-62 e 266; atto del 26 febbraio 1347 nel *Liber Jurium Reipublicæ Genuensis*, in *Mon. Hist. Patriæ*. Torino 1857, col. 558-72; cfr. Hopf, *Storia dei Giustiniani...* cit. pp. 372 e seguenti per le vicende ulteriori dell' isola.

Digitized by Google

trattative con Sarukan Satrapo di Lidia e rivale di Omar-beg, il quale [senza che vi fosse punto bisogno di aggiungere al denaro il permesso di saccheggiare le terre dell' avversario e di trascinare seco come schiavo qualunque seguace di lui, perchè purtroppo per prova si conoscevano la ferocia e la crudeltà dei Turchi : come in odio ad Anna dice il tardo cronista *Ducas*[1]], spediva forti truppe, sorvegliate da 2000 uomini inviati da Omar-beg, le quali pur disposte a far causa comune con Cantacuzeno entravano in Bisanzio a riverire l'Imperatrice, e splendidamente accolte e regalate da Lei muovevano bensì contro Selimbria dove stava Cantacuzeno, ma invece di combatterlo si univano a lui e inducevano a tornare in porto la flotta già apprestata per combattere contro Orkan. E allora i nuovi alleati di Cantacuzeno, congedati da lui, invece di ritornarsene in patria muovevano verso la Bulgaria, e orrendamente devastatala e ugualmente trattata la Tracia, con greggi intere di prigioni destinati a esser venduti come bestie e a rinnegare il loro Dio, fatti ultimi accordi con Cantacuzeno sul finir dell' autunno ripassavano finalmente il mare[2]; e se pur nel partire visitavano Bisanzio — fatto improbabile assai — grande orrore dovette commovere l'animo degli abitanti e sopratutto di Anna allo spettacolo di tanti mali : e

[1] Ducas, cap. 8° (p. 31), il quale scambia Sarukan con Orkan : ma certi storici moderni poco scrupolosi, senza badare a ciò e al silenzio dei contemporanei, lo seguono, come ad esempio l'Hertzberg, *op. cit.* 603, che giunge a scrivere: « Fu più infame il fatto che questa donna scellerata... » : povera critica storica ! — Il Parisot ne tace.

[2] Cantac. III. 96° (II. 591-97); Greg. XV. 5° (II. 763-64); Ducas, *l. c.*: cfr. Von Hammer, *op. cit.* I. 282-83; Zinkeisen, *op. cit.* I. 196-97 e 204, il qual ultimo ripete l'errore di Ducas circa Orkan, e pone il fatto al 1345.

Digitized by Google

chiara è la malafede di *Gregora* e del suo seguace *Ducas* quando grottescamente ci descrivono le feste solenni fatte per accogliere i barbari devastatori (ma come? non erano essi gli alleati di Cantacuzeno ormai?) e la raffinata crudeltà dell' Imperatrice che, straniera e odiatrice di ogni Greco, godeva lo spettacolo miserando come una vista di delizie![1].

Veramente disperata era ormai la condizione dei Bizantini, quantunque la Capitale in sè fosse pur sempre inespugnabile: e se il partito della Corte null' altro di meglio sapeva fare in Novembre che tentar di assassinare un' ultima volta Cantacuzeno a mezzo di un tal Monomaco, che sano e salvo veniva rilasciato da lui[2], Anna a sua volta aveva ormai perduta ogni spéranza di salvezza dall' Occidente. La perdita di Chio avevale certo prodotto gran dispetto e dolore, e tali sentimenti Ella esprimeva nell' inviare energicamente le sue proteste al Doge e al Comune di Genova[3]; di nessun aiuto Le era stato il Delfino Umberto che, mentre i Veneziani senza frutto negoziavano con Omarbeg per farsi cedere il castello di Smirne, per tutto l'estate fra un caldo orribile aveva lottato con le misere sue forze

[1] GREG. XV. 5° (II. 761-65); DUCAS, c. 8° (p. 32-33), che al c. 9° (p. 35) parla di stragi consimili fatte da Orkan genero di Cantacuzeno! Questi non fa neppur cenno del passaggio a Bisanzio. — Con evidente leggerezza e senza critica il PARISOT, 209-10, non fa che seguire GREGORA: eppure egli stesso, 213, accenna al passaggio dei barbari dalla parte dell' usurpatore! Lo stesso fanno lo ZINKEISEN e l'HERTZBERG, *l. c.*

[2] CANTAC. III. 97° (II. 597-98).

[3] Trattato 1352 su citato, *l. c.* « pro qua quidem insula misit primo excellentissima domina Imperatrix Romeorum, soror Imperij nostri, ambaxatores suos ad Ducem et Commune Janue predictos ».

Digitized by Google

contro l'eterno nemico, sin che disperato alla metà di Ottobre infermo scriveva al Pontefice sulla necessità di venir a patti [1]. Nè alcunchè sappiamo delle trattative di Lei col Principe, Pietro de la Palu essendo ormai tornato in occidente [2] : che anzi pare egli trattasse piuttosto con l'usurpatore Cantacuzeno che con la Reggente ad onta del consiglio pontificio portatogli dal canonico Bartolomeo, se Clemente VI, rispondendo il 28 Novembre 1346 alle sue richieste, gli proibiva assolutamente di trattare con Cantacuzeno stesso e con gli altri (certo i partigiani di lui in Bisanzio) di cui gli aveva fatto cenno [3]; e senza attendere il favorevole responso del Pontefice circa la tregua, in principio dell' inverno egli si ritirava con le sue genti a Rodi, dove in attesa si fermava a lungo, facendo il 27 Gennaio 1347 il suo testamento e sul finire dell' inverno perdendo la consorte Maria de Baux [4].

Eppure il Pontefice, sebbene senza speranza ei pure, pensava ancora all' Unione delle due Chiese : e come più tardi, ricevuto in principio del 1347 dal Vescovo di Scutari un rapporto sul desiderio espresso dallo Czar di Serbia Stefano Duscian di intendersi con la Curia Romana circa un riavvicinamento religioso (causato dal bisogno di attac-

[1] Valbonnais, De Pétigny, *l. c.* Rinaldi, *A. E.* 1346, LXV-LXVI; Delaville le Roulx, *op. cit.* I. 107-08; Jorga, *op. cit.* 54-56; Gay, *op. cit.* 73-75.

[2] Il 9 Settembre 1346 egli faceva il suo testamento all'Abbazia di Chassagne, ed ebbe poi gran parte negli affari di Savoia : vedi Guichenon, *l. c.*

[3] Lettera dall' originale pubbl. dal Valbonnais, *Hist. Dauphiné* cit. t. II. N. 234, p. 536; dal Reg. 140° cit. N. 759, pubbl. dal Rinaldi, *A. E.* 1346, LXVI; cfr. Gay, *op. cit.* 95.

[4] Rinaldi, Valbonnais, De Pétigny, Delaville le Roulx, *l. c.*; Jorga, *op. cit.* 57-58; Gay, *op. cit.* 75-78.

Digitized by Google

carsi i Latini della parte occidentale della penisola), pur stupito avrebbe risposto favorevolmente [1], così il noto canonico Bartolomeo, ripartendo da Avignone in fine d'autunno, aveva nuovamente da lui formali incarichi di ricominciare le trattative con la Reggente, interessando ad esse il Delfino [2].

Quindi passato a Rodi, in principio del 1347, mentre taceva da ogni parte la guerra, il Canonico da tempo avversario deciso di Cantacuzeno veniva inviato dal Delfino a Bisanzio. Nulla ci dice il cronista stesso [3] sull' oggetto dell' ambasciata, quantunque naturalmente — e senza frutto in momenti di torbidi civili e religiosi, come vedremo fra poco — vertessero sulla vecchia questione dell' Unione: ma egli ci dà insieme curiosi particolari su un lato ignoto di storia piemontese, che presenta vivo interesse: « Il Marchese di Lombardia nipote di Andronico il Vecchio, pretendendo l'Impero a lui solo dovuto come già aveva fatto il padre suo Teodoro litigando con Andronico III, negli ultimi tempi della lotta avendo saputo ormai libere da Cantacuzeno solo più Bisanzio Tessalonica ed Eno, aveva pensato di prendere per sè queste città, eccitato e aiutato con molto denaro del Cardinale di Cominges fratello di sua moglie: e apprestata una flotta, aveva deciso di assalire Bisanzio alla primavera successiva, perchè il Papa e i Signori italiani, molte cose su Cantacuzeno avendo udito narrare, gli avevano affidato il supremo comando: ma poscia, udite le lodi di Cantacuzeno dopo la sua vittoria, avrebbe lasciato da parte ogni progetto [4]. »

[1] Gay, *op. cit.* 158-59.
[2] Per i viaggi del Canonico nel 1346, vedi Gay, *op. cit.* 95.
[3] Cantac. IV. 2° (III. 12-15).
[4] Cantac. IV. 1° e 2° (III. 12-13 e 20).

Digitized by Google

Difficile, nel silenzio di ogni fonte occidentale, è il controllo di tale asserzione di *Cantacuzeno* : pure, la conformità delle circostanze alla realtà ci deve rendere guardinghi nel repudiarla del tutto. Giovanni II di Monferrato infatti, successo al padre Teodoro Paleologo al principio del 1338, già dal 4 Febbrajo 1337 era unito in matrimonio con Cecilia di Cominges[1] : nè sembrerebbe troppo estraneo al suo vivace carattere, egli che nell' autunno 1345 si era recato in Francia ad esservi armato Cavaliere [2], il progetto di una spedizione diretta alla rivendicazione dei conculcati diritti del padre suo : ma se noi pensiamo che in nessuna lettera del tempo del Pontefice evvi il minimo accenno ad alcunchè di simile, e sopratutto che dal 1343 il Piemonte era tutto in agitazione per la morte del potente re Roberto d'Anjou, per i cui possessi i Signori della regione — tra i primi Giovanni — tenacemente lottavano, sino alla conclusione in principio del 1347 della lega Visconti-Monferrato-Asti contro Savoia e Acaja unite, origine di lunga e sanguinosa guerra [3], possiamo asserire che il cronista non ci presenta che l'eco sformata di qualcuno dei tanti progetti che si fucinavano ad Avignone, se pur non si trattava di voci sparse ad arte dai Latini favorevoli all'Unione per atterrire Cantacuzeno e fermarlo sulla via delle conquiste.

[1] Galeotto del Carretto, *Cronica di Monferrato* cit. in *Hist. Patr. Monum.* Script. III. 1178 e 1215, e meglio *Cronica di Benvenuto Sangiorgio*, ediz. cit. 124 ; Du Cange, *Fam. Byz.* cit. pp. 249-50; vedi poi Vaccarone, *I Principi di Savoia attraverso le Alpi nel Medioevo* (1270-1520), estratto dal *Bollettino Club Alpino Italiano*, t. XXXV (1902), pp. 34-35.

[2] *Conti Hôtel Conte Savoia*, Rot. 54° (1344-1346), f. IIII.

[3] Gabotto, *Storia Piemonte*, cit. pp. 207-36; per la guerra posteriore, Gabotto : *La campagna subalpina del 2° semestre 1347* etc., in *Bollettino Storico subalpino*, t. II (1897) 117-125.

Digitized by Google

* * *

Eccoci ormai all'ultima scena del dramma che da anni si svolge a Bisanzio. Costantinopoli cadrà : ma non saranno le schiere dei Greci e dei Turchi che a viva forza, come i Latini più di un secolo prima, come Maometto II più di un secolo dopo, romperanno le sue porte e le sue mura : essa cadrà, ma sotto l'arma vile del tradimento, per forza inesorabile di cose. — E in questo miserando episodio di storia bizantina si connettono, stranamente congiuranti allo stesso lagrimevole fine, vicende oscure di politica e di religione, in cui troppo difficile all'imparziale storico è il gettare lo sguardo indagatore.

Chiari evidenti in fatti in sè. Da una parte vanno crescendo gli sforzi di Cantacuzeno per acquistarsi sempre nuovi proseliti nella Capitale, i quali al momento opportuno gli aprano le porte che altrimente saranno a lui precluse forse sempre : e il movimento cresce a tal punto che lo stesso Jerace, famigliare dell'Imperatrice, gli promette il più largo suo appoggio ; e finalmente, a decidere con l'autorità sua tanti ancora dubbiosi, Facciolato, temendo dei Galatesi che chieggono il suo castigo per i mali fatti ai Genovesi nell'Arcipelago ad onta della forte guardia del corpo concessagli da Anna, si mette a capo dei congiurati, e insieme con un messaggio informano Cantacuzeno a Selimbria dell'epoca precisa in cui potrà esser consumato l'obbrobrioso tradimento [1] ; dall'altra

[1] Cantac. III. 97° (II. 598-602) e III. 95° (II. 584) ; Greg. XV. 8° (II. 766-67 e 773-74) : cfr. Parisot, 216, e Sauli, *op. cit.* I. 288-89.

Digitized by Google

Anna, certo non improvvisamente come credono gli storici moderni, ma definitivamente la rompe col Patriarca Giovanni d'Apro, e si accosta ai Palamiti da tempo suoi rivali e amici di Cantacuzeno, fin che un Sinodo, alla vigilia dell'entrata dell' usurpatore in Bisanzio, lo depone come eretico.

Ma qual varietà di giudizi dettati da sentimenti diversi su quest'ultimo episodio che, di tipo sì comune in quei miserevoli tempi bizantini, ci riuscirebbe indifferente se nonvi trovassimo coinvolta l'Imperatrice !

Se *Cantacuzeno*, ardente partigiano dei Palamiti, scagiona Anna di ogni colpa (anche eccedendo al punto di dire che Ella nulla mai aveva saputo della prigionia di Palamas causata dall'odio del Patriarca), e afferma che Ella solo porse ascolto alle voci dei Vescovi fedeli che insorgevano contro il malvagio Patriarca la cui mala influenza andava crescendo di giorno in giorno e l'accusavano di impietà verso di Lei, sì che Ella avrebbe per sola difesa delle cose divine adunato il Concilio chiamando il Patriarca a discolpa [1], *Gregora*, il più fiero loro avversario e nello stesso tempo irreducibile nemico dei Latini in genere e di Anna in modo speciale per ragioni personali antiche e recenti, afferma che Ella, crescendo l'odio suo contro il Patriarca colpevole di consigliare la pace con l'avversario, per cacciarlo si accostò a Palamas, lo liberò dal carcere segnando l'ora del suo trionfo contro il consiglio dello stesso Gregora, e in un Concilio lo fece deporre dai Palamiti, colpita nell' opera sacrilega dalla vendetta divina con la presa della Capitale [2] ; mentre, lasciando da parte gli storici che ben si

[1] CANTAC. III. 98° (II. 602-04); cfr. IV. 24° (III. 180).

[2] GREG. XV. 7°-8° (II. 767-79); 9° (780-83); 10° (785); XXV. 5° (III. 24); XXVII, 43°-44° (III. 163-64).

Digitized by Google

tennero in prudente riserbo, il *Parisot* lieto si vale dell'occasione per muovere ancora una volta contro Anna ; e ciecamente seguendo *Gregora* (con qual concetto critico ?), ricerca le ragioni del mutamento di condotta dell'Imperatrice e, come causa immediata della sua « demenza » giunta al punto di prender vendetta direttamente contro l'alto personaggio, non sa trovare o meglio inventare, insieme alla gelosia per Irene ognor più acuita, se non un volgarismo rimprovero che il Patriarca avrebbe fatto alla Sovrana (e perchè mai prima ?) per certe relazioni illecite il cui solo accenno si vede indegno e di chi lo esponeva e di chi l'ascoltava, dilungandosi invano a cercarne le prove[1] : procedimento cotesto che, se noi possiamo se non giustificare almeno comprendere quello di *Gregora*[2], ben può dirsi degno del massimo biasimo. La fantasia, specialmente se rivolta a scopo di denigrazione, non può, non deve aver posto nel tempio sacro della storia : e storia soltanto, e senza preconcetti, noi ci sforziamo di scrivere.

Prendiamo le cose un po' dall'alto. — Noi abbiamo ripudiato il racconto di *Gregora* relativo alla lettera tutta supplicante inviata da Cantacuzeno al Patriarca dopo la sua incoronazione, all'improviso rivolgimento di costui alla pace, e all'ira di Anna di fronte alla novità della cosa. Infatti, era possibile che Cantacuzeno, signore quasi assoluto dell'Impero, fosse sì mansueto da abbassarsi davanti a colui che, morto Apocauco, era il maggior suo nemico, o, in caso affermativo, non ne facesse (come tante volte prima e dopo) menzione nella sua apologia in atto di vanto ?

[1] Parisot, *op. cit.* 218-21.

[2] Prova della sua esagerata parzialità, egli giunge al punto di dire che la causa di Anna rovinò *solo* dal giorno che si attaccò a Palamas : XVIII. 4° (II. 887).

Digitized by Google

e perchè dunque all'atto dell'incoronazione veniva ripudiato il Patriarca stesso, se poco dopo l'usurpatore avrebbe cercato di trarlo nel novero de' suoi partigiani ? e quali ragioni ancora poteva avere il Patriarca per essere indotto alla pace, egli che dall'usurpatore trionfante, dopo la proclamazione di decadenza dall'alta suo carica, non poteva attendersi, in conseguenza di tanti spergiuri e tante persecuzioni contro i partigiani di lui sotto pretesti di religione, se non un giusto castigo ?

Invece tutto sta ad affermarci che il Patriarca, sino all'estremo istante, temette paventò il trionfo di quel partito che purtroppo nel Clero e fra i Nobili nel popolo e fra i membri stesssi della Corte di nascosto cooperava all'annientamento di quella larva di Governo, che sosteneva il cadente trono di una Principessa straniera. Straordinario dovette essere il lavorio di preparazione del diplomatico Cantacuzeno, fermo a Selimbria a poche miglia dalla Capitale, nel serrare le fila del suo progetto allo scopo finale, e promesse e minacce dovettero incrociarsi in ogni senso sino al risultato ormai fatale : sul finir del **1346** buona parte del popolo e del clero è ormai ben disposta verso l'usurpatore, e alle ragioni politiche ed economiche si accomunano quelle religiose non meno potenti per i Bizantini.

Dal suo carcere Palamas, crescendo l'ira e le persecuzioni del Patriarca che ormai si sente perduto, scrive all'Imperatrice una lettera, in cui a chiare note difende i i suoi dogmi per i quali dice aver meritato, co' suoi seguaci, la prigionia per odio del Patriarca : primo passo allo strano moto di riavvicinamento [1]. Anna ben conosce

[1] Pubblicata dal Boivin : ultimamente riprodotta in nota a pag. 1281 dell' edizione di Bonn di Gregora.

Digitized by Google

le vere cause dell'arresto di Palamas : ma in quei momenti di confusione e di sconforto Ella, sì poco addentro nelle vane dispute religiose di un popolo non suo, apre l'animo suo alla dubbiosa meditazione. Intorno a Lei si agita confusamente una turba di clerici e di laici che, stanchi della tirannia del Patriarca, cantano le lodi dei modesti monaci dell'Athos, per non dire quelle di Giovanni VI ; Ella sente un rivolgimento in ogni parte : che farà ? resisterà al movimento ? o non piuttosto cercherà di valersene, sia per farsene un eventuale appoggio alla resistenza, sia per preparare condegne condizioni d'accordo col rivale ? Chi può, a tanta distanza di tempo, penetrare nello spirito della Sovrana in quella difficilissima congiuntura ?

Certo Ella interroga il Patriarca, avendone recisa repulsa e minacce ; forse si rivolge ancor una volta a Gregora (almeno come ei stesso narra), richiedendo il suo parere : e irata ancora per l'antica ragione dell' indovino francese, dispettosa ascolta la condanna che egli scaglia contro le dottrine palamitiche a voce e per scritto, mentre a Lei plaudono i cortigiani [1]. Ma ormai ognor più sale la marea : con le loro arti i Palamiti, con le loro adulazioni fatte sia per mezzo proprio che dei cortigiani, guadagnano l'animo dell' Imperatrice [2] : insomma, come le stesso *Gregora* fa dire in un discorso al figlio suo Giovanni « sanno ingannare la mente sincera di Lei che non conosce gli scogli traditori nascosti nel mare, e mostrandosi a Lei benigni in volto La traggono in mano dei nemici a tradimento [3] ».

Palamas quindi è liberato : egli trionfa, e il Patriarca in attesa del giudizio è obbligato a rimanere nella sua abita-

[1] Greg. XV. 7° (II. 769-73).
[2] Greg. XV. 10° (II. 785).
[3] Greg. XXVII. 43°-44° (III. 163-64).

Digitized by Google

zione, mentre in breve il Clero per amore o per forza passa al nuovo partito, con quella rapidità che è fenomeno sì frequente in Bisanzio [1]. — Col principio del nuovo anno **1347** il rivolgimento è così compiuto, purtroppo a supremo danno dell' Imperatrice e de' suoi figli: perchè i Palamiti ormai, se non apriranno le porte di Bisanzio al loro favorito — ben altri se ne incaricheranno! — faranno in modo da stornare l'attenzione di Lei dall' opera di tradimento che, come frutto funesto, lentamente matura. Solo curandosi della pace che deve esser portata fra il clero e il popolo, coi Vescovi Anna provvede alla riunione di un Concilio [2]; ma le ansie e le fatiche ognor più gravi causate dal nuovo stato di cose finiscono per rovinare la sua non forte fibra: Ella cade gravemente inferma sino a correre pericolo di morte (mentre ne approfittano i suoi nemici per meglio preparare la sua rovina), e appena convalescente rinnova l'ordine ai Vescovi [3]. È il mattino del **27** Gennaio **1347**: un pio frate a cui Ella confida i secreti suoi pensieri (un Francescano senza dubbio) si presenta a Lei, mostrandole una tavoletta trovata là presso in cui Le si minacciano le più grave pene se non cessa dalla persecuzione della Chiesa: ma Ella ne sorride e col figlio si avvia ad inaugurare solennemente il Sinodo [4], che di seduta in seduta allontanando man mano i seguaci del Patriarca il quale a stento riesce a far sentire le

[1] GREG. XV. 7° (II. 768) e 9° (781): evidentemente volontario è l'errore di CANTACUZENO, che fa rimaner prigione Palamas fino alla presa di Bisanzio: III. 100° (II. 613).

[2] CANTAC. III. 98° (II. 604).

[3] GREG. XV. 9° (II. 781-82) che naturalmente dice troppo misericordioso Dio nel risparmiarla, e il Concilio ordinato *solo* per deporre il Patriarca.

[4] GREG. XV. 9° (II. 782).

Digitized by Google

sue difese, finisce per dichiarare Giovanni d'Apro convinto d'eresia e decaduto dalla sua carica, il 2 Febbrajo [1].

Ma come il Concilio del 1341 ha preceduto di qualche giorno la morte di Andronico III, questo segnerà la caduta definitiva della consorte sua Anna.

Verso la metà di Gennajo, essendo Anna in pericolo di morte, Facciolato e gli altri traditori han fermata la loro trama di aprire le porte della Capitale all' usurpatore la notte del 1 Febbrajo. E Cantacuzeno, per ingannare il nemico, si è avviato prima verso Adrianopoli con 1000 uomini, ma dopo breve attesa è ritornato su' suoi passi: la sera del 1 Febbrajo però è ancora a Selimbria, da cui di buon mattino viene veloce un fido messo all' Imperatrice per avvertirla, nel Concilio, dell' imminente suo arrivo; ma Ella — certo spinta dai Palamiti che temono di un' astuzia del Patriarca per liberarsi — dichiara che non lascierà il suo posto anche se sapesse Cantacuzeno entro le mura nella notte, nè si muove finchè è condannato il Patriarca [2]: e un sontuoso banchetto di tutti i Prelati, al dir di *Gregora*, chiude la memoranda giornata [3].

È profonda la notte. Nelle prime ore del 3 Febbrajo silenzioso si appressa alla Porta d'Oro, secondo l'intesa, Cantacuzeno, e Facciolato e i suoi soci l'aprono davanti a lui: senza trovar resistenza, anzi fra le acclamazioni della turba salutante in lui il novello Signore, egli si avanza per la grande città frenando il saccheggio: sul far del giorno,

[1] Cantac. III. 98°-99° (II. 604-06) e IV. 24° (III. 180); Greg. XV. 9° (II. 782-83); altre fonti in De Muralt, *op. cit.* ad annum, e Gedeon, *op. cit.* p. 422.

[2] Cantac. III. 99° (II. 604-06).

[3] Greg. XV. 9° (II. 783).

Digitized by Google

visita il tempio di Maria Odegetria, e si installa quindi finalmente nel palazzo del Porfirogenito [1].

Tutta la città è ormai in mano del nemico: che farà adunque l'Imperatrice, nel gran Palazzo delle Blacherne? Come un fulmine l'ha colpita l'estrema rovina, quell' ineluttabile che tante volte nello spazio di sei lunghi anni Ella ha visto sospeso sul suo capo, e che con tutte le deboli sue forze, nell' ambito ristretto che Le era lasciato, ha cercato ognora di scongiurare: più che per vano desiderio di potere, per quel nobile sentimento di orgoglio che Le ha fatto sempre considerare come suo dovere il conservare al figlio sovrano quanto il padre gli ha lasciato in retaggio morendo; e questi sentimenti, anche senza il timore di possibile vendetta da parte del nemico o meglio de' suoi effrenati seguaci, ad onta di una prima sua preghiera di resa, ingigantiscono nel momento del pericolo estremo quando tutto è perduto. Ed Ella, senza perdere l'esatta visione delle cose, ordinata l'estrema difesa ai fedeli familiari e a quanti ancora sono immuni dalla tabe del tradimento, si rivolge al popolo invano promettendo favori e tesori per averne appoggio; poscia richiede ai forti Genovesi di Pera soccorsi o almeno i mezzi per portare in salvo Lei i figli e i tesori: veloci essi corrono alle armi, e con quante triremi e navi han pronte (obbedendo certo pure a sentimenti più interessati della benevolenza), volano all'estremità del Corno d'Oro: ma invano, chè gli armati del vincitore ormai assedianti il palazzo imperiale proibiscono lo sbarco e li costringono al ritorno, togliendo così l'ultima speranza alla povera Sovrana [2].

[1] Cantac. III. 99° (II. 607) : per la data cfr. IV. 2° (III. 13); Greg. XV. 8° (II. 774-75); cfr. XXV. 14° (III. 37); Ducas, c. 10° (p. 37).

[2] Cantac. III. 99° (II. 607-08); Greg. XV. 8° (II. 774-75); cfr.

Digitized by Google

L'indomani Cantacuzeno raduna il Clero, e senza naturalmente trovare opposizione alcuna fa l'apologia del suo operato, proclamando di nulla avere contro l'Imperatrice e i suoi figli e declinando ogni responsabilità per le conseguenze di una proterva resistenza ; ma nulla ancora, contro ogni aspettativa, ottengono gli ambasciatori che supplicandola a non andar contro il fato egli Le invia : il vescovo di Filippopoli e Cabasila [1].

Fiera del suo sacrosanto diritto, Anna non cederà che alla forza brutale : e Cantacuzeno finalmente il 7 Febbraio, stanco di un assedio che esaspera i suoi partigiani, li lancia all' assalto (chè invano cerca di farci credere che ciò avvenne contro sua voglia) : già la rocca delle Blacherne estremo loro baluardo è presa, e un' ala del palazzo saccheggiata ; ma solo quando il quindicenne Giovanni accorre presso la madre, e piangente Le dice che tutto è in tumulto e che i famigliari offrono al nemico inferocito di consegnarli in sue mani, Ella si decide al passo supremo, e manda Andronico Asan e Palamas al rivale incaricandoli di fermare con lui quei patti che Ella potrà accettare come degni della sua maestà di Sovrana ; così solamente quando si son gettate le basi di un accordo, per cui vi sarà comunanza di dominio tra Cantacuzeno (non trasmissibile ai figli) e Giovanni V Paleologo, l'amministrazione riservata al primo sin che l'altro abbia 20 anni, la preminenza di Anna su Irene, e amnistia generale, Cantacuzeno può en-

Sauli, *op. cit.* I. 289-90. — Il Parisot, *op. cit.* 219, ha la peregrina idea che Ella voleva recarsi presso Dobrotitz per continuare la guerra civile! Su ciò ritorneremo nella *Conclusione.*

[1] Cantac. III. 99°-100° (II. 608-11) ; Greg. XV. 8° (II. 776-78); Ducas, *l. c.*

Digitized by Google

trare come signore nel palazzo. In una sala appartata trova Anna e i due figli, in ginocchio davanti alla sacra immagine di Maria Odegetria: e su questa con gravità egli giura di non aver pensato nè fatto mai alcunchè in odio a Lei, e ringrazia il Cielo di aver visto il giorno della propria riabilitazione [1].

Era l' 8 Febbrajo 1347: e segnava il termine della dolorosa odissea di Anna di Savoia, dal dì che Andronico III morendo Le aveva affidata, coi figli diletti, il trono di Bisanzio.

* * *

Non sincera certo nè da una parte nè dall' altra, la riconciliazione fra i Sovrani sì a lungo divisi da un abisso è ormai avvenuta: l'imperatrice Anna continua ad abitare il gran palazzo imperiale, mentre l'antico rivale si acconcia ad occupare il triclinio di Alessio [2]: ed ecco risplendere per Lei gli ultimi sprazzi della regalità, misera regalità non degna certo più dell' antico splendore dei Giustiniani e dei Comneni.

Invano riluttante Ella e il figlio Giovanni, sul cui volto splende il fiore di ogni bellezza, a lui è fidanzata la tredicenne figlia di Cantacuzeno, Elena [3]; e dopo costretti i suoi

[1] Cantac. III. 100° e IV. 1° (II. 611-14 e III. 8-9); Greg. XV. 8° e 9° (II. 879-80); Ducas, c. 10° (p. 38) con qualche particolare fantastico. — Il Parisot, p. 210, con leggerezza trova modo di accusare Anna di stolta protervia, dicendo che temeva la vendetta solo perchè Ella stessa tante volte per gelosia avrebbe voluto la morte del rivale e della sua consorte!

[2] Greg. XV. 9° (II. 783-84).

[3] Cantac IV. 1° (III. 8-9); Greg. XXVII. 47° (III. 166); Ducas, *l. c.*

Digitized by Google

seguaci, per amor di pace, ad acclamare ad Anna pure dopo che a lui e a Giovanni [1], egli richiama da Adrianopoli la consorte e le figlie che accorrono liete, specialmente Irene, alla festa sì a lungo sospirata, da brave borghesi attratte dal lontano risplendere di un trono : e Anna col figlio è costretta a portarsi al ricevimento alla chiesa della Vergine extra mœnia [2], proprio là dove, ventun anno avanti, sposa novella si era fermata al primo suo arrivo dall' amata Savoia, a rallegrarsi con quelle che con l'ambizione loro erano state invito non piccolo alla infame usurpazione.

Così Ella passa tristi i suoi giorni : ormai i suoi famigliari l'hanno lasciata, e la stessa fida Isabella de la Rochette probabilmente col figlio Edoardo riprende la via della patria che da lunghi anni non ha più riveduta, portando la novella dell' estremo cordoglio della Principessa sabauda alla famiglia di Lei e al Pontefice [3] : ed Ella si sente ognor più sola.

Finalmente il 13 Maggio, nella chiesa della Vergine nelle Blacherne (non ancora del tutto restaurata essendo S. Sofia), alla presenza di Anna e del figlio, dal nuovo Patriarca Isidoro Cantacuzeno e Irene vengono, ancor una volta, solennemente incoronati : e il 21 seguente Giovanni Paleologo unisce i suoi destini con quelli della giovane Elena [4].

[1] Cantac. IV. 1° (III. 9) : cfr. 36° (262).

[2] Cantac. IV. 1° (III. 11).

[3] Cantac. IV. 9° (III. 54-55) dice appunto che ella narrò le vicende della lotta al Pontefice : ma è impossibile che abbia cantate le lodi dell'usurpatore, come egli vuol farci credere.

[4] Cantac. IV. 4° (III. 28-30) ; 5° (33) e 36° (261) ; Greg. XV. 11° (II. 790-91) ; Ducas, *l. c.* : cfr. Parisot, 159, 221, 226, 228.

Digitized by Google

Tre Imperatrici sedevano ormai sul trono di Bisanzio, ma era un trono miserando grondante lacrime e sangue : e quegli ornamenti di cuoio, quei vasi di stagno, quei diamanti e quelle perle di vetro che splendevano di falsa luce sui Sovrani e sulle Sovrane e di cui — vanamente accusando Anna di prodigalità e di sfrenato lusso — parla *Gregora* (al solito seguito dal *Parisot*), quella miseria insomma che stendeva il suo velo su ogni atto delle vane cerimonie, era più che un episodio l'indice della rovina in cui era caduto l'Impero Bizantino : nella quale la parte più piccola, senza dubbio alcuno, l'aveva avuta la Principessa sabauda che un destino infelice aveva tratta a regnare sul lontano e infido trono dei Paleologi !

— Sul Concilio del Marzo, elezione di Isidoro, ritiro di Gregora, esilio e prossima morte di Giovanni d'Apro, vedi PARISOT, 233-34; DE MURALT, *op. cit.* ad annum ; GEDEON, *l. c.*

Digitized by Google

CAPITOLO IV

Giovanna di Savoia sino al trionfo definitivo di Giovanni V Paleologo. I suoi ultimi anni. La sua morte.

Siamo così giunti all' ultimo tratto della vita di Giovanna di Savoia.

Ella aveva terminata con onore la lotta disperata contro il potente rivale, e ormai più nulla curante per sè stessa nè, ciò che è naturale e umano, ben disposta verso il nuovo assoluto signore che con la violenza si era portato su un trono non suo, Ella non visse più che per il figlio diletto, attentamente osservando il procedere degli avvenimenti per valersene a comune vantaggio. Ella era pur sempre, secondo i patti, Imperatrice di Bisanzio [1] : ma portata dalla voce incerta della fama, la notizia dell' usurpazione aveva dolorosamente impressionate le Corti europee convinte che ormai Cantacuzeno solo, vincitore per la forza, dominasse, se il Senato veneziano, inviando il 14 Luglio 1347 ambasciatori al re tartaro Zanibeg, ordinava di porgere congratulazioni a Cantacuzeno per la vittoria sua, ma prudentemente aggiungeva : « *Et si predictis quinque vel majori parti videbitur, visitent ipsi ambaxatares impe-*

[1] Anche dopo il matrimonio di Giovanni V, per esplicità volontà di CANTACUZENO : IV. 36° (III. 261).

Digitized by Google

ratorem juvenem et ejus matrem, et si predictis videretur de non eundo ad aliquem ipsorum, faciant in hoc ut videbitur majori parti eorum [1]. »

In verità, con pochi seguaci e senza grandi appoggi, perduta tra nemici palesi od occulti, senza più speranza alcuna nell' Occidente per la partenza del Delfino Umberto dall'Arcipelago, e quasi dimenticata dalla sua stessa famiglia proprio allora che la guerra sabaudo-monferrina-viscontea assorbiva tutti i pensieri del Conte Verde o meglio de' suoi tutori, Ella si stringeva ognor più al figlio, nella avversione comune all' antico avversario ad onta dell' imposto matrimonio.

La presa di Bisanzio non segnò infatti che una semplice pausa nella lotta che doveva finire per rovinare l'Impero: la coreggenza data al giovine Imperatore, se era una prova della volontaria limitazione di autorità e quasi compenso dell'usurpazione, come ben ha dimostrato per quanto rudemente il *Parisot* dal punto di vista politica era il più grave fallo che Cantacuzeno potesse commettere, perpetuando i mali nell'Impero [2]: perchè se, tenuto esso in sicura custodia, anche senza ucciderlo come avrebbe voluto Orkan, sarebbe stato facile soffocare ogni minimo tentativo di ribellione, era naturale che, benchè libero e uguale (almeno in dignità) all'usurpatore, insieme coi partigiani suoi egli fosse ognora in sospetto di esser tolto di mezzo, e d altra parte sorgesse nel gruppo dei più focosi e insaziati seguaci del vincitore, primo fra essi il figlio stesso di lui Matteo, privati della soddisfazione del saccheggio e della conquista e sospettosi di maggiori concessioni al

[1] *Senato Misti*, Reg. 24°, fol. 26: pubbl. in *Diplomatarium* cit. t. I. N. 165 (p. 310).

[2] PARISOT, *op. cit.* 223-25.

Digitized by Google

vinto, un partito decisamente avverso al nuovo stato di cose. Era fatale così il riformarsi di un nuovo e più fiero antagonismo che di fase in fase si sarebbe protratto per sette anni, sin che il vero legittimo Sovrano non avrebbe più avuti intrusi colleghi sul misero trono.

Lasciando dunque da parte l'operato di Cantacuzeno dal 1347 al 1354, la sua conquista delle provincie ancor fedeli ai Paleologi, i suoi sforzi per trattenere l'Impero sull'orlo della rovina, i vani tentativi di riparazione del tristo suo passato di fronte alla sua coscienza e alla posterità, le sue guerre con Serbi e Bulgari, i suoi propositi di riavvicinamento alla Chiesa romana con Clemente VI e Innocenzo VI, la sua partecipazione alla guerra funesta tra Genova e Venezia, diamo un fugace sguardo a questa nuova dolorosa lotta, in cui vediamo ancora svolgersi l'attiva opera di Giovanna di Savoia a pro' del figlio, sino al suo trionfo.

— 1ª *Fase:* sospetti ognora e sempre più rinascenti, timori di Cantacuzeno, timori di Giovanni V, freddezze e disprezzo reciproco, sin che al finire dell' estate è il primo urto diretto: i più vivaci partigiani di Cantacuzeno vogliono rompere il giuramento di fedeltà fatto al Paleologo e ucciderlo con la madre, dicendo che gli avversari vogliono sottrarlo allo suocero portandolo a Galata: il Sovrano riesce a quietarli, assicurandoli dell' inesperenza del giovane e dell' innocenza assoluta di Anna [1]: ma è fuoco sotto la cenere, perchè poco dopo Giovanni Asan e altri più insofferenti d'indugio si danno a Matteo, che occupa Adrianopoli e Didimoteico domandando di formarsene un dominio particolare solo nominalmente soggetto all' Impero.

[1] Cantac. IV. 6°-7° (III. 42-47) e 36° (262-63).

Digitized by Google

Allora Irene imperatrice per ordine di Cantacuzeno accorre colà e riesce a far rinunciare il figlio, per il momento, a' suoi alti progetti, accordandogli però in cambio poco dopo il comando della Calcidica quasi come signore assoluto : mentre prima del termine dell' inverno **1347** Cantacuzeno intraprende il giro della Tracia, tirandosi dietro il giovane collega, più che per assuefarlo alle fatiche del campo per esserne sicuro durante la sua assenza dalla Capitale [1].

Quale l'operato personale di Anna, in questi avvenimenti? — Non abbiamo bastanti elementi per giudicare della versione di *Cantacuzeno* sul fatto del tentato rapimento del Paleologo da parte de' suoi seguaci : ma, data l'esistenza di un loro partito, i sospetti ognor più forti sulla sicurezza personale di lui, i vantaggi dei Galatesi da un eventuale mutamento di governo, possiamo credere che un qualche tentativo di tal genere dovette pur esservi, ma forse non prima bensì dopo il movimento di Matteo, non provocazione ma reazione : e allora non esiteremmo a negare quanto afferma il cronista circa l'ignoranza di Anna riguardo al fatto, anzi ascriveremmo a onore suo l'avervi cooperato virilmente [2].

— 2ª *Fase :* periodo di stasi dal **1348** al **1350**.

Cantacuzeno, in lotta contro i Galatesi e contro altri nemici dell' Impero al nord, fa pesare la sua assidua sorveglianza sul genero, non lo abbandona solo se non quando

[1] CANTAC. IV. 7°-8° (III. 47-49) e 36° (263); GREG. XVI. 1° e 3° (II. 797 e 804-13), e XXVII. 47°-49° (III. 165-68).

[2] Il PARISOT, 226-27, ammette il fatto, ma senza prova alcuna dice che Anna, con le sue arie di sprezzo, spinse i Cantacuzenisti alla rivolta (?!), e fisso nella sua erratissima idea, inventa che si voleva trasportare il Paleologo presso Dobrotitz !

Digitized by Google

può esser sicuro degli eventi, non senza qualche tentativo di lui per liberarsi da una tutela che lo rende simile a un fanciullo; i Cantacuzenisti intransigenti sono calmi sicuri della loro forza, ma incomincia a crescere pure in tutto l'Impero la simpatia per la causa del giovane Sovrano, a cui in breve tempo vengono a far corona tre eredi [1].

Quanto a Giovanna certo in tutto d'accordo col figlio, unico accenno ad Essa troviamo fatto nelle trattative che, sin dal termine del 1347, Cantacuzeno ha intavolate con Clemente VI per tentar di convincerlo della sua innocenza, vantando la magnanimità usata verso il giovane Sovrano e la madre sua, per cui sapeva quanta era la benevolenza di lui. Ma le relazioni di Isabella de la Rochette e degli altri Savoiardi tornati in patria, quelle consimili del Delfino, e probabilmente messaggi diretti di Giovanna devono aver accresciute d'assai le antiche prevenzioni del Pontefice, se gli ambasciatori bizantini tornando nell' Aprile 1348 non portano che vaghe promesse, e ad onta di nuovi e più pressanti messaggi di Cantacuzeno che vede mancarsi il fido Omar-beg e teme rivolta contro di sè la Lega antiturca in formazione mentre tanto deve lottare contro i Galatesi, solo il 31 Marzo 1349 Clemente risponde direttamente promettendo l'invio di un' ambasciata per le trattative religiose: pure Guglielmo vescovo di Kisamos e Gasbert vescovo di Ceneda, partiti nel Febbrajo 1350, ad onta del forte partito

[1] Parisot, 227-28: ma erroneamente egli vuol far apparire la breve campagna del 1348 contro Dobrotitz, mantenutosi signore delle città del Ponto con centro a Midea (l'antica Salamydessos), ribelle alle ingiunzioni del vincitore [Cantac. IV 10° (III. 62-63)], come un corollario e finale soffocazione delle congiure di Anna coi Galatesi e con gli altri nemici dell' Imperatore: e ciò per la solita idea di cui sopra e su cui ritorneremo.

Digitized by Google

nuovamente benevolo verso i Latini e della buona volontà ostentata dal Sovrano, a nulla al solito riescono, sin che la morte del Pontefice tronca ogni speranza [1].

— 3ª *Fase :* 1350-1352. Si rende più forte il partito del Paleologo, che incomincia ad agire : Cantacuzeno l'allontana da sè, ma ben presto è costretto a provvedere a' suoi tentativi di sollevazione ricorrendo ad Anna : riconciliazione apparente.

Nel 1350 giunge notizia a Bisanzio che Andrea Asan, in nome di Giovanni Paleologo, si è sollevato in Tessalonica a capo degli Zeloti troppo amici ormai di Stefano Duscian : ma una patriottica controrivoluzione caccia Andrea e respinge i Serbi. Cantacuzeno deve partire per la Macedonia : ma non credendo sicuro lasciar solo nella Capitale il genero, come ei dice per timore di assassinio da parte dell' altro genero Orkan ma in realtà per poterlo meglio sorvegliare, decide di condurlo seco : e ad Anna la quale, a buon diritto piena di timore, obbietta che per l'irrequietezza degli occidentali egli potrà esser tratto alla guerra civile nè vorrebbe lasciarlo partire, egli risponde che a Tessalonica la sua presenza invece servirà per tenerli in freno : e parte con lui [2].

Ma i fatti non tardano a dar ragione alla Sovrana, quantunque forse non contro i suoi desideri ; respinti gli assalti dei Serbi e conquistato largo paese senza concluder la pace per improvviso mutamento di proposito dello Czar a cui

[1] PARISOT, 248-50, ma esclusivamente sul racconto di CANTAC. IV. 9° (III. 53-55) : sulle fonti vaticane, WADDING, *Annales Minorum* cit. 1349 ; RINALDI, *A. E.* 1348-1350 ; e con buona critica GAY, *op. cit.* 102-18. — Per la morte di Omar-beg, VON HAMMER, *op. cit.* I. 289 ; per l'Oriente latino, JORGA, *op. cit.* 60-62 e 96-98, e in *Byz. Zeit.* cit. 200-03.

[2] CANTAC. IV. 15°-16° (III. 104-14).

Digitized by Google

i partigiani del Paleologo fanno credere l'esercito greco in gran parte a lui devoto, egli torna a Bisanzio nell' inverno 1350, lasciando il genero nella forte città marittima: errore grave di politica, per quanto forti ne sembrino a lui le ragioni: sottrarlo all' influenza della madre e alla vista dei Bizantini troppo verso di lui portati, liberare dalla sua presenza sè stesso e specialmente la propria famiglia, accontentarlo con un simulacro di libertà; e per quanto siano accanto a lui, a guardia sicura, Palamas nuovo Arcivescovo della città e Andronico Asan lo suocero suo ormai fido, e tenga quasi ostaggi la sposa, i figli, la madre dell' assente [1]. — Infatti, mentre Cantacuzeno dopo molte esitazioni si appresta a participare alla guerra veneto-genovese alleandosi con Venezia, e cerca ricomporre la pace religiosa con un altro Concilio che condanna gli Antipalamiti [2], certo per parellele *avances* per comunanza di interessi: Giovanni Paleologo stanco di esser tenuto a 20 anni lungi dalla sposa e dalla madre e dei mali trattamenti del collega, Stefano Duscian desideroso di trarre il maggior vantaggio politico dalla lotta, vengono ad accordi sul finir della primavera 1351: e in cambio del promesso

[1] Parisot. 242-44.

[2] Ampio racconto in Parisot, 250 57 e 262-63, che però inesattamente mette all' autunno la lega con Venezia, perchè nulla sa della fonti occidentali. Per questi inizi della guerra, vedi specialmente Romanin, *op. cit.* III. 165-66; Heyd, *Le Colonie...* I. 399-404, e *Hist. du Commerce...* I. 502-06; il documento in proposito [*Commemoriali* IV. 185: pubbl. in *Diplomatarium* cit. t. II, N. 5 (p. 4-12), con la data *maggio* 1351] è *sine anno,* ma sta tra il 13 marzo 1351 data ivi indicata come invio dell' ambasciatore Giovanni Dolfin, e il 29 settembre stesso anno di cui vi si fa parola come *data prossima*: forse fine di Giugno.

Digitized by Google

aiuto, il primo deve promettere quasi l'intero occidente, il riconoscimento del titolo di Czar, e fors' anco di sposare una sorella della Czarina, ripudiando Elena anzi dandola in ostaggio [1].

Cantacuzeno, avvisato da Andronico Asan del complotto, ne è atterrito, perchè in tal modo Duscian sarà vero signore dell' Impero: ma egli non può lasciare la Capitale in quei difficili frangenti, e anche potendolo non sarebbe certo della buona riuscita: ed eccolo volgersi supplicante a Giovanna di Savoia, fin allora tenuta ben custodita. Probabilmente già al corrente, per parte del figlio, degli avvenimenti Ella, riconoscendo che ei batte una falsa via perchè è convinta esser di gran lunga miglior partito per lui e per tutti l'aver Cantacuzeno per suocero e collega che lo Czar per cognato e padrone, nell' intento di ottenere per lui il miglior vantaggio possibile dal momento, dopo aver rammentato al Sovrano gli avvertimenti di un giorno acconsente a partire per far recedere il figlio dall' impresa, dietro promessa solenne, giurata avanti l'immagine di Maria Odegetria, di una cessione di territorio in proprio come pegno del tutto che non tarderà a venire avendo egli intenzione di farsi monaco (!) [2]. E Anna negli ultimi giorni di Giugno si imbarca su una veloce trireme; trova a Tessalonica e nei dintorni tutto in arme, ma con la sua influenza riesce a convincere il figlio del suo non retto procedere, mostrandogli i vantaggi di una pronta pacificazione; scom-

[1] Cantac. IV. 27° (III. 200-01); Greg. XXVI. 26°. (III. 93); XXVII. 26°-27° (147-49), e 50°-52° (168-70) che *solo* parla della clausola relativa al ripudio etc.: cfr. Parisot, 265-67; e Jorga in *Byz. Zeit.* cit. 204-05.

[2] Cantac. IV. 27° (III. 204-07); Greg. XXVII. 28° (III. 149): cfr. Parisot, 267 e 270.

Digitized by Google

piglia i progetti dei faziosi, in persona si porta al campo dei Serbi, e a lungo trattando con lo Czar e la Czarina li induce a ritirarsi.

La sua è ormai una bella vittoria, e il premio non è da disprezzarsi, mentre con lo Czar tutto sarebbe a perdere: in seguito alle trattative, Giovanni è signore di Eno forte città alle foci della Maritza, e della Calcidica: prezioso acquisto che lo avvicina, libero, a Costantinopoli, e che gli dà mezzo di spogliare del suo l'eterno rivale, Matteo [1].

Ma, ad onta del silenzio dei cronisti bizantini e degli storici moderni, le cose non passarono sì tranquille come parrebbe; e uno sprazzo di viva luce ci porge il diligente *Matteo Villani*, con un racconto di vivo interesse per le vicende della nostra Sovrana. Al **1351**, accennato alla vittoria di Cantacuzeno, dice che il Paleologo si ritira, per timore di avvelenamento, insieme con la madre nel suo regno di Salonicco: e ivi sentendo in Negroponte l'armata dei Genovesi, Ella « con femminile furia e sprovveduto consiglio » tratta con essi, in cui confida perchè figlia del Conte di Savoia assai vicino a Genova, e li sa nemici dei Veneziani alleati di Cantacuzeno: in un trattato sono fatte grandi promesse ai Genovesi se il giovane Imperatore sarà messo sul trono e quindi questi si mettono al suo servizio [2]. — Si tratta qui della flotta genovese di Pagano Doria errante per l'Arcipelago in gran lotta coi Veneziani, e il trattato nulla ha in sè di inaccettabile [3]: ma se noi, più informati del

[1] CANTAC. IV. 27° (III. 207-09); 33° (237-38) e 36° (264-65); GREG. XXVII. 28°-29° (III. 149-50) e 53° (169-70): cfr. PARISOT, 268, ma tutti con date imprecise.

[2] *Cronache*, libro II, capo 28°.

[3] Senza citazione di fonte l'ha ammesso il CANALE, *op. cit.* IV. 22-23; invece senza critica, di sfuggita, lo nega il JORGA in *Byz. Zeit.* cit. 207.

Digitized by Google

Villani in genere avverso ai Genovesi e ai loro segnaci, vogliamo ricercare le gravi ragioni di tale operato di Giovanna la quale avrebbe segnato così un nuovo passo verso la guerra civile, non possiamo trovarne che una sola: il rifiuto di Cantacuzeno alla concessione del promesso dominio al genero causato senza dubbio dalla opposizione recisa di Matteo, per cui sì la madre che il figlio vengono a trovarsi ingannati e defraudati, ed esposti a nuovi e più gravi pericoli. Ma Cantacuzeno, ad onta della segretezza, venuto a conoscere nell' autunno il trattato che potrà esser foriero di rovina, corre al riparo: con la forza obbliga il figlio a recedere dalle sue pretese, almeno per il momento, e immette il genero ne' suoi possessi purchè si stacchi dagli eterni nemici dell' Impero.

Così naturale riesce la soluzione che del grave incidente dà il cronista italiano: che cioè al principio dell' inverno, temendo la sorpresa dei Veneziani, i Genovesi lasciano Negroponte e a Malvasia (?) vogliono prendere seco l'Imperatore per aiutar la parte sua e metterlo sul trono: ma l'Imperatrice, « come femmina mutevole » non avendo piena fiducia nel figlio che nulla può far da sè, rifiuta: e allora la flotta se ne va a prender Tenedo [1].

Giovanni adunque si rafforza in Eno ove passa l'inverno, mentre Anna ritorna a Costantinopoli dove Cantacuzeno prende a usarle maggiori riguardi, come ci mostra pure un aneddoto di *Gregora* [2]; visita in principio del

[1] *Cronache*, II. 34°.

[2] Gregora [XVII. 3° (II. 879-80)] dice che al termine del 1351 in una solenne funzione essendosi tralasciato l'elogio di Andronico con dolore e sospetto grande di Lei. Cantacuzeno radunò di nuovo il popolo, e ne fece fare la commemorazione.

Digitized by Google

1352 Didimoteico, che solo per ordine espresso dell'Imperatore lo riceve, e ritorna finalmente alla Capitale in Marzo, nel punto culminante della guerra, subito dopo quella battaglia sanguinosa del Bosforo in cui nessuna delle forti flotte nemiche può cantar vittoria, e che chiude virtualmente, con la successiva partenza dei Veneziani e la lega forzata di Cantacuzeno con Genova 6 Maggio 1352, la prima fase della guerra trascinata di poi in altri mari [1].

— *4ª Fase:* l'infelice guerra del 1352 di Giovanni Paleologo contro lo suocero e il cognato.

Sono riprese a Bisanzio le trattative ma con poco felice esito, acuendosi il dissidio fra Matteo che serba rancore grande per la cessione di Eno e della Calcidica e almeno per Adrianopoli non vorrebbe render conto se non al padre; e il giovane Sovrano che conscio de' suoi diritti a ciò si oppone e, per timore di peggio, avuta ancora da Cantacuzeno in appannaggio la forte Didimoteico, finisce per andarsene con la consorte e il secondogenito Manuello, mentre il primogenito Andronico e la figlia Irene rimangono a Bisanzio « affidati all' ava Imperatrice » dice il cronista, ma in realtà come Lei in ostaggio [2]. Così, dopo aver riannodate in Bisanzio le trattative co' suoi seguaci ognor più numerosi, egli se ne va, certo ormai deciso a incominciare energicamente la riscossa dal classico centro dell' opposizione, non tanto contro la suocero quanto contro l'inviso cognato,

[1] Per Giovanni, CANTAC. IV. 32° (III. 237-38): per la guerra in relazione con Bisanzio, PARISOT, 257-62; ROMANIN, *op cit.* III. 166-68; HEYD, *Le Colonie...* I. 404-10, e *Hist. du Commerce...* I. 506-08; MANFRONI, *op. cit.* 710-13; JORGA, in *Byz. Zeit.* cit. 209.

[2] CANTAC. IV. 32° (III. 238-39); GREG. XXVII. 29° (III 149-50): cfr. PARISOT, 269-70.

Digitized by Google

mentre Giovanna vi rimane, per amore o per forza, in grado di sorvegliare gli avvenimenti e rendernelo edotto.

È per questo che subito lo raggiunge a Didimoteico l'imperatrice Irene con tre saggi compagni; è per questo pure che, dopo aver con un lungo discorso rinfacciato a Cantacuzeno tutto il male fatto alla madre e a lui stesso, il giovane Paleologo rifiuta ostinatamente ogni accordo sulla base propostagli: l'indipendenza assoluta di Matteo di fronte a lui[1]; è per questo infine che scoppia la guerra e in principio di Settembre, con le trattative più che con l'armi, Giovanni s'impadronisce del dominio particolare di Matteo e della stessa Adrianopoli salva la cittadella, e anche di città dello suocero. Questi muove al riparo e con aiuti ottomani riprende le perdute città, costringendo il genero a ritirarsi a Didimoteico: la Tracia — triste destino! — è nuovamente piena di stragi e di rovine.

Pure il Paleologo non cede neppure di fronte al padre della consorte: opprime le città di Tracia, si allea ad Alessandro di Bulgaria, e di nuovo a Stefano Duscian lasciandogli in ostaggio lo stesso fratello Michele: e bisognoso di denaro accorre a Eno dove, certo in seguito a lunghe trattative coi Veneziani ormai dichiarati nemici di Cantacuzeno, il 10 Ottobre 1352 cede al Provveditore Marin Faliero l'isola di Tenedo contro un prestito di 20000 ducati d'oro da parte della Repubblica: 5000 ne otteneva subito lasciando a sicurtà un prezioso balascio, perchè l'isola doveva esser tenuta sino al termine della guerra, sebbene in breve fosse restituita.

[1] CANTAC. IV. 32°-33° (III. 239-40); GREG. XXVII. 31°-50° (III. 152-68); cfr. PARISOT, 270-71, che nell' *Annèxe* A per primo ha dato larghi estratti e un esame del discorso secondo Gregora stesso.

Digitized by Google

Ma Cantacuzeno con 10000 Turchi di Orkan sotto gli ordini del figlio Solimano sconfigge a Empizio i Greci suoi e gli alleati : i barbari invadono e devastano la Bulgaria : e Giovanni abbattuto malato passa un mese nella fida Eno, negozia invano con Solimano giungendo sino a trattare lo suocero come un privato : ormai fisso e fermo nella sua via, respinge ancora tutte le offerte di accordo, sulle solite basi, dello suocero, che irritato sul finir dell'autunno riprende la guerra, occupa tutte le sue terre, lo riduce alle ultime trincee, rigetta le richieste di pace che egli è costretto a fare pretendendo che rinunci a Didimoteico e alla Calcidica ; così finalmente, al principio del 1353, il Paleologo si imbarca a Eno con Elena nobilmente forte nella sventura e col figlio Manuello, in cerca di miglior fortuna [1].

Giovanna è pur sempre a Costantinopoli : i cronisti, assorbiti dalle vicende della guerra, non fanno parola di Lei, ma noi siamo certi che Ella, per quanto sorvegliata

[1] Buona narrazione del PARISOT, 270-76, che però, non conoscendo naturalmente il documento di cui infra — solo acceno vago in CANTAC. IV. 38° (III. 247) —, mette la battaglia di Empizio al principio di Ottobre, la ripresa della guerra al principio di Novembre, la partenza da Eno nel Dicembre 1352. — Il trattato del 10 Ottobre (già accennato dal ROMANIN, *op. cit.* III. 168, come fatto con Cantacuzeno !) è stato pubblicato dal LAZZARINI, *Marino Faliero avanti il Dogado*, in *Nuovo Archivio Veneto*, t. V (1893), p. 196, e poscia in *Diplomatarium cit.* t. II. N. 8 (p. 17) : il 22 Dicembre il Doge ordinava ai Procuratori di S. Marco di tenere in serbo il gioiello, come già quelli della Corona bizantina : pubbl. dal LAZZARINI, *ivi*, 197. — Per la politica orientale di Venezia a quel tempo, *ivi*, 147-49 ; per gli Slavi, JIRECEK, *op. cit.* 307-08 ; un trattato commerciale tra Venezia e Alessandro di Bulgaria in Ottobre, in LJUBIC, *Vetera Monumenta...* cit. t. III (1872), p. 246 ; per i Turchi, VON HAMMER, *op. cit.* I. 289-91 e 297, e ZINKEISEN, *op. cit.* I. 203-05.

Digitized by Google

da Irene e dai cortigiani, si adopra con tutta la sua influenza in pro' del figlio, sì che con meraviglia vediamo il Patriarca Callisto mostrarsi più propenso al Paleologo che a Cantacuzeno certo sostenuto da parte del clero, e forse per qualcosa a Lei è dovuto il prestito dei Veneziani, a Lei che continua strette le relazioni con l'Occidente e specialmente col Pontefice e la Corte sabauda [1]; e con dolore ma pur senza disperare vede il figlio fuggire ramingo dalla penisola.

— 5ª *Fase :* l'esilio, la riscossa, la vittoria di Giovanni Paleologo, 1353-1354.

Le isole dell' Arcipelago, Tessalonica stessa, tutto quanto è fuori della sorveglianza diretta dell' usurpatore, sono favorevoli al Paleologo : e certo su tali disposizioni non manca di aver la sua parte l'influenza genovese, ad onta della formale alleanza con Cantacuzeno ; quindi passato a Lemno trattando col Patriarca di Alessandria Gregorio, l'esule Sovrano si ferma nell' isola di Tenedo, punto strategico di primaria importanza all' entrata dell' Ellesponto. A Bisanzio cresce il disgusto e l'odio contro l'usurpatore, che spoglia i templi per pagare i Turchi alleati, che opprime gli avversari sospetti : per cui (certo tenuto al corrente di ogni cosa dalla madre) Giovanni arditamente al principio della primavera, in una notte oscura, credendo l'impresa facile per l'assenza di Cantacuzeno, con la sposa e il figlio entra nella Capitale : ma il principio di sollevazione in suo favore è soffocato da Irene, ed egli, rifugiatosi a Galata, ripassa

[1] È notevole quest' unica notizia che son riuscito a rintracciare, della primavera 1352 : *Conti Hôtel Conte Savoia*, Rotolo 58° (25. 4. 1351 — 27. 5. 1352), f. XVII : « Libravit de mandato Domini per manum Johannis Ravaisij, Bastardo de Balma eunti ad partes ultramarinas. XL fl. b. p. ».

Digitized by Google

l'indomani davanti alla città diretto a Tessalonica, mentre le ciurme innalzano clamori contro Cantacuzeno.

Un passo decisivo ancora: è l'atto da lungo tempo meditato, atteso da Matteo e dai più ardenti suoi seguaci, la dichiarazione di decadenza di Giovanni con trasmissione della dignità al primogenito suo Andronico e l'associazione di Matteo nell' Impero: atto ingiustificabile da ogni punto di vista, come quello che porta un vero mutamento di dinastia contro il legittimo Sovrano e che scava un solco inco'mabile tra il Paleologo e lo suocero. Nel nuovo stato di cose passano lunghi mesi di calma apparente, occupati da Cantacuzeno nel rafforzarsi e sopratutto negli affari religiosi-politici, per cui, ormai attaccato al partito dell'esule, vien cacciato il Patriarca Callisto, sostituito da Filoteo, rifugiandosi a Galata prima e di là a Tenedo[1].

Che ne è di Giovanna in questo lungo periodo? — Certo Ella ha preparata la via al figlio in Bisanzio usando di tutta la sua influenza sopratutto sui Genovesi, e ha seguito con ansia e disillusione il suo tentativo di sorpresa della Capitale; ma la proclamazione di Matteo, che Le dice chiaramente essere ormai preclusa ogni via di accordo pacifico, L'induce a lasciare la città per la seconda volta, non senza aver lottato a lungo con l'usurpatore, prendendo la via dell' esilio, se pur non costretta dal rivale; e al principio del 1354 La troviamo con Giovanni, la nuora e i nipotini a Tessalonica, la grande città marittima fedele ai legittimi Signori[2].

Ma gli avvenimenti precipitano ormai. Nella primavera con la consorte Giovanni accorre a Tenedo a soffocarvi la ribellione di un suo luogotemente latino: e intanto Canta-

[1] Parisot, 276-82 e 290.
[2] Cantac. IV. 38° (III. 276).

Digitized by Google

cuzeno, forse allo scopo di lasciare un imperatore a Bisanzio, quando sta per portarsi a Nicomedia per trattare definitivamente con Orkan circa la restituzione di Gallipoli e di altre piazze forti occupate da Solimano sulle coste della Propontide dopo il gran terremoto del 2 Marzo, fa incoronare il figlio Matteo per mano del nuovo Patriarca : e se allora l'imperatrice Anna e il fanciullo Andronico erede presuntivo sono acclamati e il loro nome è fatto ancora nei dittici sacri, nessuno nelle sacre preghiere farà più menzione di Giovanni V [1]. E per terminare d'un colpo la questione, Cantacuzeno stesso con undici galere in compagnia di Matteo lascia la Capitale il 22 Giugno, non per trattare col genero circa la sua abdicazione come vorrebbe farci credere ma per impadronirsi di lui : invano, chè le fedeli genti del Paleologo non lasciano neppur accostare le navi alla riva, i comandanti stessi consigliano a lui di non firmare alcun patto, alcuni marinai sbarcati passano al partito avversario, i Galatesi non lasciano partire le navi destinate ad approvvigionare la flotta, sì che disilluso il Sovrano deve far ritorno a Bisanzio il 18 Luglio [2].

Le cose dell' Impero sono ormai disperate ; il 6 Agosto il balivo veneziano di Costantinopoli Matteo Veniero scrivendo alla Signoria ne traccia un quadro impressionante : se il Paleologo si presenterà avanti a Bisanzio, l'Impero sarà suo perchè egli ha con sè i Genovesi : quindi Cantacuzeno vuol darsi in mano dei Turchi, ma i Greci non

[1] CANTAC. IV. 38° (III. 275-76); GREG. XXXVIII. 43° (III. 204); cfr. PARISOT, 280 e 282-84, e, in particolare per le questioni turche, ultimo JORGA, in *Byz. Zeit.* cit. 214-18.

[2] CANTAC. IV. 39° (III. 281-84); GREG. che svela le vere ragioni, XXIX. 19° (III. 236) : su cui PARISOT, 284 e 291 ; ma qualche nuovo particolare e le precise date, nel documento di cui nella nota seguente.

Digitized by Google

vogliono saperne, e vedendo le cattive disposizioni dei due rivali, vorrebbero (egli dice) darsi alla Signoria Veneta se avessero l'appoggio della sua flotta, altrimenti chiamare il Re d'Ungheria o quello di Serbia piuttosto che essere in mano di Turchi o di Genovesi : cosa a cui Venezia deve pensare, con grande cautela[1]. Ma l'interessato avviso del balivo non corrisponde forse in tutto alla realtà dei fatti: crescono sì gli odi contro Cantacuzeno per motivi tanto religiosi che politici, ma crescono insieme le simpatie per il Paleologo, giovane, bello, con l'aureola del martire e dell' esiliato, con la forza della legittimità : e il buon diritto trionferà.

Si unisce Giovanni, nell' autunno, a un ardito capitano genovese che con due forti galere scorre quei mari in cerca di fortuna, Francesco Gattilusio, e gli promette la signoria della ricca isola di Lesbo e la mano della sorella contro l'aiuto suo per la conquista di Bisanzio : così, in una notte tempestosa del Dicembre 1354, greci e genovesi di sorpresa si avvicinano alla Capitale e con uno stratagemma s'impadroniscono dell' Heptascalon : Giovanni è accolto con feste dal popolo, Cantacuzeno è ormai abbattuto, e dopo breve resistenza cede al giovane rivale [2].

[1] Lettera-relazione pubblicata dal LJUBIC, *op. cit.* t. III, pp. 265-67.

[2] CANTAC. IV. 39° (III, 284) : GREG. XXIX. 27° (III, 241) e 35° (247); DUCAS, c. 11° (pp. 40-43) ; M. VILLANI, *Cronache*, IV. 46° ; STELLA, *op. cit.* al 1355 : in modo speciale circa la Paleologina di cui non ci è noto il nome, GREG. XXXVI. 5° (III. 503-04); XXXVII. 46° (554) e 65° (565) : VILLANI, *l. c.* — Degli scrittori moderni, SAULI, *op. cit.* II, 34 e seg.; PARISOT, con ampia critica cronologica, 285-88 ; HEYD, *Le Colonie...* I. 412-16, e *Hist. du Commerce.....* I. 510-11 ; MARCH. A. VIGNOLO, *I Principi genovesi nell' Arcipelago* [in *Giornale Araldico Genealogico Diplomatico*, t. XXVII (1899)] ; MANFRONI, *op. cit.* 714 ; DELIS, *op. cit.* 22-26 ; JORGA, in *Byz. Zeit.* cit. 216.

Digitized by Google

In tal modo Giovanna di Savoia vede finalmente la coronazione de' suoi sogni: il figlio solo sul legittimo trono del padre suo, infranto il disegno ambizioso di un umile Ministro messosi alla pari del suo Sovrano: e se non prima probabilmente accompagnando la nuora Elena rediente da Tenedo nei primi mesi del 1355[1], ritorna lieta alla Capitale.

Poco dopo, Cantacuzeno si ritira nel convento di Manganes col nome di Josaphat, Irene racchiude la sua ambizione fra le mura del chiostro di Marta mutando il suo nome in quello di Eugenia: e solo Matteo, l'ultimo superbo campione della famiglia degli usurpatori, si appresta a resistere all' estremo!

* * *

La nostra curiosità di ricercatori delle antiche memorie di una delle più interessanti figure femminili di Casa Savoia si infrange ormai contro la disperante scarsità di notizie sugli ultimi anni e sulla morte di Lei.

Dileguatasi ormai la bufera che per tanto tempo ha rombato sul capo di Lei e de' suoi cari, Ella, di pien diritto assisa come Sovrana sul trono accanto alla nuora, più non vi trova alcun allettamento: solo per alto sentimento di dovere e per un nobile orgoglio Ella lo ha tenuto, lo ha difeso con tutte le sue forze contro nemici disonesti quanto potenti, sino all' ultimo: ormai più nulla desidera.

E allora, da tempo tornata apertamente alla pratica della fede de' suoi padri, richiama alla memoria gli anni della fanciullezza, quando le figlie di S. Chiara L'accoglievano inferma nella loro Casa nella diletta Chambéry: i giorni lieti delle nozze, quando i Frati Minori L'accompa-

[1] Greg. XXIX. 43ª (III. 252).

Digitized by Google

gnavano nel lungo viaggio a Bisanzio ; la parte avuta dai Minoriti nelle trattative sì spesso rinnovate coi Pontefici circa la riunione delle due Chiese ; la missione di Enrico il Provinciale savoiardo di Pera ; l'affetto sì a lungo nutrito per S. Francesco e la mistica sua famiglia : e forse dopo aver fatta sentire ancora una volta la sua autorità nelle trattative per l'Unione fatte — quantunque al solito senza frutto — sulla fine del 1356 col Paleologo dal beato Pietro Tomaso e da Guglielmo vescovo di Sozopoli a nome di Innocenzo VI[1], entra Essa pure nel Terz' Ordine di S. Francesco, dedicandosi a opere di pietà, visitando spesso i conventi e le chiese di Pera, tra cui bella e ricca quella di S. Francesco che ora porta il nome turco di Ieni Dschani.

E quando finalmente è spento del tutto il pericolo da parte degli ultimi Cantacuzeni, e Matteo, dopo disperata lotta e lunga prigionia in Lesbo, nell' autunno 1358 a Epibate alla presenza degli Imperatori e delle Imperatrici con la consorte rinuncia all' Impero e col padre si ritira nella Morea[2], Ella sente più forte la nostalgia della bella terra che da tanti anni più non vede, di cui solamente i ricordi sono venuti talvolta ad allietarle i giorni più tristi : così lieta s'imbarca per l'Italia, visita i luoghi sacri all' Apostolo della Povertà, le colline della Verna, la sua Assisi : si spinge senza dubbio su sino alla amata Savoia, dove il nipote suo il forte Conte Verde, già unito a Bona di Borbone, si appresta alla seconda e più grave guerra contro il cugino Giacomo d'Acaia, e dove, certo accolta con festosità grande[3], lascia come caro ricordo il suo ritratto : un

[1] Vedi su ciò JORGA, *Philippe de Mézières*... pp. 136-38.

[2] CANTAC. IV. 49° (III. 356-57) : ampio racconto delle lotte tra Giovanni V e i Cantacuzeni in PARISOT, 298-308.

[3] Non so se i documenti dei nostri Archivi, la cui ricerca esigerebbe per un sì ampio periodo un tempo troppo

Digitized by Google

curioso quadro, in cui Ella appare in ricca veste ad ampio cappuccio sormontato da una piccola corona, con la scritta all' intorno : ANNA SABAUDI COMITIS SOROR — ANDRONICI IUNIORIS UXOR, che tempo fa esisteva ancora alla Pinacoteca Barberiniana di Roma [1]; nè forse manca di recarsi sino ad Avignone presso Innocenzo VI. Ma breve è il suo soggiorno in Italia : delicata come è, la sua salute per gli strapazzi dei viaggi va declinando ognor più, e fa sollecitare il suo ritorno a quella che è ormai la patria sua : e poco dopo il suo arrivo a Bisanzio vi muore, assistita dai figli dalla nuora e dai nipoti, per testamento lasciando di esser portata a sepoltura nella Basilica di S. Francesco ad Assisi.

Ma non ci è noto l'anno di sua morte.

I due grandi Cronisti bizantini arrestano all' incirca alla sottomissione di Matteo il loro racconto, nè fanno più parola di Lei : un bizzarro erudito nostro, *Filiberto Pingone*, dà un saggio della sua fantasia, scrivendo di Lei nel 1581 « *obiit anno MCCCXLV, sepulta Constantinopoli* » [2]; e il Padre *Agostino da Cerica*, che riferisce le preziose notizie sulle vicende di Giovanna come Francescana, accetta ei pure

ingente, abbiano qualche accenno al fatto : ad ogni modo non mancherà l'occasione favorevole di saperlo fra poco.

[1] Esso è riprodotto a pag. 558 del vol. II delle *Storie di Pachimero* edite dal POSSIN (Romæ, 1666-69) che vi premise queste parole : « Huius Annæ sive Johannæ Sabaudæ Imperatricis, nacti ex Museo Emin. Card. Francisci Barberini veram effigiem, quam Illustriss. et Excellentiss. D. Comes Laurentius Nomius, Primus Præses Cameræ Serenissimi Sabaudiæ Ducis, et eius olim in Monasteriensi Conventu Legatus Plenipotentiarius, ex Archio Serenissimæ Domus Sabaudiæ depromptam Eminentiæ suæ misit, eius hic Ectypum damus ». -- Ma invano a Roma ne ho ricercato la traccia.

[2] PINGONIUS, *Inclytorum Saxoniæ Sabaudiæque Principum Arbor gentilitia*. (Augustæ Taurinorum, 1581), p. 39.

Digitized by Google

la stessa data, se pur questa non è interpolazione di un erudito che lo cita, il *Codreto*[1]. Ma *Cornelio Fiorentino* in una sua « *Tabula* » dà l'anno 1349 : anno respinto però dal Padre *Melissano de Macro* (che lo cita), per la parte da Lei avuta nelle trattative di Cantacuzeno col Pontefice nel 1350[2]; il *Guichenon*[3] s'accosta ancora al *Pingone*, e così in genere gli storici nostri e il *Litta*, che neppure hanno sospettato la gran parte avuta da Giovanna nelle vicende del suo tempo.

Io credo che Ella, compiuto il suo viaggio in Italia nel 1359, sia passata all' eterna vita alla fine di quell' anno stesso, o al più al principio del 1360 : e a ciò mi confortano più ragioni. Anzitutto, essendo assurdo l'anno *1349* dato da *Cornelio Fiorentino* dopo quanto abbiamo narrato di Lei, può darsi benissimo che, di trascrizione in trascrizione,

[1] Siccome non ho potuto trovare l'opera originale, cito qui le parole di P. CODRETO, *Abbreviata Serie di alcuni Heroi della Real Casa di Savoia* etc. (Mondovi, 1655) p. 38 : « Giovanna di Savoia..... si partì da Costantinopoli, et andò a visitar per sua divotione il sacro Monte Alvernia, di poi Assisi con tutti gli altri luoghi del Padre S. Francesco, e nel ritorno in Grecia passò al Signore in concetto dei popoli di divotissima Principessa del 1345 ordinò che fosse portato il suo corpo per sepelirsi in Assisi : così riferisce il Padre Agostino da Cerica, libro II. cap. 8° ».

Forse a questa opera si appoggia il DUCANGE, *op. cit.* 238, che non fissa l'anno.

[2] A. MELISSANO DE MACRO. *Annalium Ordinis Minorum supplementa* (Augustæ Taurinorum, 1710), pp. 209-10, al 1349 : « Sed Cornelius Florentinus in sua tabula Joannam Græcorum Reginam Viduam ac Tertij Ordinis alumnam generis nobilitate perfectione ac vitæ sanctitate laudatam debitum naturæ soluisse pariter hoc anno enarrat. Fuit hæc Heroina Græcorum Imperatrix filia Amedei IV Comitis Sabaudiæ... »

[3] *Histoire généalogique*... cit. t. I, p. 372.

Digitized by Google

questo numero non sia che la risultante di un primitivo *1359*; in secondo luogo, il ritorno di Cantacuzeno dalla Morea a Bisanzio sull' inizio del 1360 potrebbe avere una plausibile cagione nel proposito di assistere ai funerali di colei che ormai, nella pace del chiostro, non poteva più considerare se non come suocera di sua figlia: mentre nè egli dà, nè gli storici han saputo trovarne alcuna causa occasionale [1]; infine non si può scendere al di sotto del 1362, perchè nessuna menzione di Lei troviamo fatta in alcuno dei preziosi documenti che riguardano sia le relazioni traBisanzio, Savoia e Urbano V durante il periodo della Crociata bandita da questo Pontefice nel 1363, sia la gloriosa spedizione d'Oriente del Conte Verde (1366-1367) che ebbe per principale risultato la liberazione del cugino Giovanni V dalle mani dello czar bulgaro Giovanni Alessandro Asèn [2].

Ad ogni modo, se Giovanna di Savoia morendo rivolgeva l'ultimo suo pensiero all' Italia, l'estremo suo desiderio non doveva essere soddisfatto, proprio in quei giorni nefasti che Amurat I succeduto al padre Orkan (1359) si apprestava a passare nella penisola segnando il definitivo vittorioso stabilirsi degli Ottomani in Europa; le sue spoglie mortali giacquero forse in qualcuno degli innumeri templi di Bisanzio o più probabilmente nella chiesa di S. Francesco di Pera: certo, nè la grande Basilica di Assisi nè la severa Abbazia di Altacomba hanno alcun marmo su cui sia tracciato il nome della Principessa sabauda che il destino volle assisa sul trono di Bisanzio!

[1] Cantac. IV. 49° (III. 360): Parisot, 306 e 308.

[2] È imminente la pubblicazione di un ampio mio lavoro: L'*Impresa d'Oriente del Conte Verde Amedeo VI di Savoia*, su documenti nuovi degli Archivi e delle Biblioteche di Torino, Venezia, Firenze, Roma, Genova e Parigi, e sugli ultimi studi di storia occidentale e orientale.

Digitized by Google

CONCLUSIONE

Noi abbiamo seguite passo passo le vicende della vita di Giovanna di Savoia, specialmente per quel periodo di durissima prova che fu per Lei la Reggenza ; abbiamo vagliate, discusse, confrontate, ammesse o respinte le testimonianze dei contemporanei che, con luce falsa o sincera, sono le uniche fiaccole che possano guidarci nella difficile via ; abbiamo sfrondati i fatti di ogni vano sentimentalismo, di ogni volo di poesia ; e lieti deporremmo la penna, se non ci si presentasse ancora da rischiarare un punto oscuro, da aggiungere un elemento di giudizio.

Se *Cantacuzeno* mette ognora in bella luce l'operato della suocera della figlia sua, non è men vero che *Gregora* cerca tutti i mezzi per denigrarla, per mostrarla quale una donna perversa venuta dal barbaro Occidente a contaminare il trono di Bisanzio : e noi abbiamo bensì mostrato quanto impura sia l'origine delle sue accuse, le abbiamo bensì, volta per volta, confutate, ribattute, sfatate, cogliendo al fatto stridenti contraddizioni nelle sue stesse parole. Pure a liberarci dalla taccia di apologisti, noi non rifuggiamo dall' insistere nell' ingrato argomento, e domandiamo a noi stessi : Ma che giudizio adunque dà *Gregora* di Anna, per mostrare le causali di questi fatti, che noi abbiamo sinora considerati solo nella loro obbiettività ?

Spogliamo ancora le pagine della sua cronaca, ed ecco

Digitized by Google

la fioritura degli aggettivi laudativi : Ella fu sempre indolente, vana, rozza, ineducata, gelosa, crudele, cupida, egoista, avara, volubile, maligna.—Nel 1344 Giovanni Paleologo, fanciullo ancora, è condotto al campo contro Cantacuzeno dai capi del Governo ; e *Gregora* pronto : « Stupirono gli intelligenti, come pazza fosse Anna nel lasciar così le redini del Governo..., affetta da gelosia e non volendo metter le mani in alcun affare pubblico, come se tutto fosse al di là delle Colonne d'Ercole. Eccitata dall' amore... *(lacuna nel testo)* era venuta in speranza di poter trarre dopo d'allora quieta la vita. Poichè privo l'animo di educazione e non usa troppo a frenare la vista, talvolta era così sorpresa e imprudente da affidarsi quasi inerme alla lotta, e non sentire le violenze del nemico, se non quando le fiamme la raggiungevano ». [XIV. 3° (II. 702-03) : cfr. XV, 3° (753)]. — Nel 1346, a proposito delle *pretese* proposte di pace del Patriarca, *Gregora* si scaglia ancora contro di Lei : « Da quando era stata posseduta dalla gelosia, e il mal animo suo s'era sfogato contro Cantacuzeno e Irene, mai aveva voluto anche solo ascoltare parole di riconciliazione con essi ; suo massimo piacere il parlar male o udir parlar male di essi : causa evidente e radice di tutto il male, origine della guerra civile e sino alla fine rovina dell' Impero. Poichè il carattere dell' Imperatrice era geloso e maligno, e al suo capriccio posponeva il bene dell' Impero, che così rovinava. Pur non potrebbe alcuno essere sì severo con Lei da non concederle le attenuanti : poichè essa era donna e per nascita e per educazione del tutto straniera, incapace insieme di liberare l'animo suo dalla tabe dell' invidia... » [XV. 4° (II. 761-62)]. — I Turchi saccheggiano la Bulgaria e la Tracia, e trascinano fra i tormenti i prigioni a Bisanzio : ma, come abbiamo a suo tempo mo-

Digitized by Google

strato, *Gregora* inventa che Ella, come già prima alle stragi degli assassini di Apocauco, godeva del feroce spettacolo, perchè « essendo straniera e insieme avendo da natura un animo duro, ugualmente a tutti i Greci era nemica » [XV. 5° (II. 765)]; e in ben due passi passi egli dice che l'Impero andò in rovina a causa della rapacità e cupidigia e prodigalità sua, in cui ebbe a degno compagno Apocauco, neppur rispettando le cose sacre [XV. 1° (II. 747-49) e 11° (788-91)]. — Cattiva per nascita e nazione, pessima per indole, adunque!

Ma passiamo oltre. Se per attingere alle fonti dei fatti noi dobbiamo ricorrere ai due Cronisti bizantini sì diversi fra loro e pure integrantisi a vicenda, per tesserne una storia critica dobbiamo pensare pur sempre al *Parisot*. Acuto indagatore dei fatti, serio giudice delle cagioni e degli effetti loro, lo storico francese ha sottoposto Cantacuzeno ad un profondo esame psicologico, di cui invano, nella grande congerie di eruditi studî storici odierni, si cercano ora esempî; e nessuno meglio di lui ha saputo stigmatizzare l'operato dell' usurpatore, causa di rovina per la patria sua. — Eppure, diffidente per principio della narrazione di *Cantacuzeno* egli, per spirito di reazione, è caduto nell' eccesso opposto: *Gregora* ha trovato in lui un' inalterabile fiducia; e naturalmente da tale condizione di cose la figura di Giovanna di Savoia, indissolubilmente unita nella storia a quella di Cantacuzeno, balza fuori dalle pagine del suo volume singolarmente fosca e punto simpatica. Egli carica le tinte già sì cupe della tavolozza di *Gregora* nel parlare di Anna imperatrice: e le accuse di rozzezza, di inabilità, di sfrenato amore di potere, di doppiezza, di malanimo mortale contro la famiglia di Cantacuzeno, di raffinata lussuria, di gelosia, di crudeltà, di cupidigia, di rapacità

Digitized by Google

assurgono con lui a vere requisitorie [pp. 90, 105, 159, 162, 167, 197, 211, 218].

Ora, se noi possiamo (per i motivi più volte detti) sorridere agli sfoghi di *Gregora* e darcene ragione pensando che ei fu viva parte degli avvenimenti che narra, il *Parisot* ci obbliga a soffermarci, perchè il carattere di serietà che informa tutta la sua opera dà alle sue asserzioni valore grande presso quanti non possono procedere ad una esauriente analisi di esse: ma è facile smuovere l'edificio con tanta cura da lui costrutto.

Sgombriamo anzitutto il terreno: non val la pena di soffermarci sulle puerilità della rozzezza, della mancanza di ascendente, dell' inabilità della Sovrana: insinuazioni senza base alcuna e quindi indegne di confutazione.

Ma quanto alla gelosia di Lei per Irene, su cui quasi con voluttà tornano spesso il cronista e lo storico, basterà osservare che essa dovette avere ben piccola influenza sull'operato della Reggente su cui ben altri doveri incombevano, a meno di volerci far credere che prima di pensare, in un nobile sentimento di orgoglio offeso per l'infranta legalità, a serbare intatto il trono al figlio diletto secondo il giuramento fatto al morente consorte, Ella tremasse solamente al timore di vedersi accanto una piccola borghese qualsiasi rósa dall' ambizione di dominio, che nessuno sa dirci se più bella e giovane e graziosa e simpatica di Lei stessa. Così, dell' accusa gratuita di crudeltà e di rapacità già abbiamo discorso abbastanza; e sorridiamo ora, pensando alla raffinatezza dell' arte dei veleni nell' Oriente, quando leggiamo il *Parisot*, a proposito dei tentativi di avvelenamento di Cantacuzeno, accennare alle *arti d'Italia* (p. 212): proprio come se la Savoia fosse allora il ricetto di tutte le Canidie del secolo XIV!

Digitized by Google

Da quali ragioni era spinto il *Parisot* ad accettare a occhi chiusi, egli sì acuto critico spesso, le testimonianze tanto sospette di *Gregora*, ad abbellirle, colorirle, ampliarle anzi?

A me pare di scorgerne due, che aggravano singolarmente la responsabilità sua perchè per lui non valgono le scusanti di *Gregora :* il desiderio di giustificare la severità sua verso Cantacuzeno col dimostrarne altrettanta e più verso la sua avversaria, ma in tal modo eccedendo da dire che della guerra civile Ella ebbe la colpa per più di due terzi, e il resto Cantacuzeno ad onta della sua usurpazione (pp. 159 e 311): la mania non del tutto innocente di ricamare qualche piccola scena mondana sulla grave tela della storia che andava tessendo, di scrivere qualche capitolo di curioso romanzo di un' epoca sì lontana, che doveva aver sapore assai nel periodo letterario suo. E lasciando da parte il primo motivo evidente di per sè, ecco infatti che egli, volendo dare una ragione dell' improvviso mutamento di idee di Anna verso il Patriarca alla vigilia dell' accordo coi Palamiti, di cui abbiamo ampiamente parlato, inventa le allusioni da costui fatte a Lei di relazioni illecite, con relativo scoppio d'ira della Reggente : e cogliendo al volo uno strano, enigmatico, mutilo accenno di *Gregora* ad un amore di Lei — per che o per chi? (XIV. 3°, riprodotto sopra) — inforca il cavallo della fantasia alla ricerca dei supposti amanti di Lei, quasi novella Teodora : e da buongustaio egli nulla afferma di preciso nè si sofferma su un solo personaggio : lascia la scelta al lettore benigno !

Se — bontà sua — respinge l'ipotesi che lo stesso Apocauco fosse suo amante, come pur hanno fatto altri storici poco scrupolosi *(Le Beau, Sauli)* per giustificare la pretesa crudeltà di Lei con gli assassini di lui, egli presenta

Digitized by Google

alla scelta anzitutto Dobrotitz, il giovane slavo accorso in suo aiuto nel 1346, sposo della figlia di Apocauco e da Lei gratificato del governo delle terre del Ponto sino alla sua cacciata da parte di Cantacuzeno nel 1348 : inventando di sana pianta che, all' entrata di Cantacuzeno in Bisanzio, Ella volesse imbarcarsi col figlio per raggiungerlo e continuare con lui la guerra civile, e che identica fosse la mèta nei complotti posteriori (!); poscia Cinnamo, il giovane mistico uno dei capi di governo alla morte di Apocauco, solo per il fatto che essi — secondo lui — erano d'accordo nel manipolare i veleni per il rivale; infine, mirabile dictu, Edoardo de la Rochette, il figlio stesso della fida Isabella fanciullo ancora quando Ella lasciava la Savoia : e ciò solo appoggiandosi al fatto che Apocauco ricorreva a lui e a sua madre come ultima ratio per muovere l'animo dell' Imperatrice a' suoi voleri : come se non bastasse la semplice ragione dell' origine loro, per Giovanna sperduta fra una gente non sua e non amata, a giustificare ogni più forte influenza sull' animo di Lei !

E su queste instabili basi ricami pure il *Parisot*, come fosse in allegra brigata, le piccole allusioni, le strane maldicenze, gli scandali piccanti di un' età morta : concluda pure, senza accorgersi della banalità della frase : « Ainsi, au lieu d'un, nous trouvons trois personnages. On peut choisir, on peut coordonner » : noi, se egli fosse ancora fra coloro che godono della dolce luce del sole, potremmo dirgli che, se abbiamo ammirazione vera per certi suoi metodi di storico critico, il suo spirito è di ben misera lega !

Non con la fantasia, ma sulle basi rigorose dei fatti si deve portare un giudizio che può coinvolgere un personaggio della storia nel più grave disonore: non fantasia noi, ma

Digitized by Google

fatti abbiamo voluto nel tracciare la presente vita di Giovanna di Savoia imperatrice di Bisanzio.

Eventi varî e strani certo, dalla calma giovinezza trascorsa nella sua terra natìa, alla sua morte in abito di Francescana nelle lontane piagge orientali : ma è pur sempre il periodo dal 15 Giugno 1341 all' 8 Febbraio 1347 che attira maggiormente l'attenzione dello storico, come la Reggenza sua tiene uno dei primi e più notevoli posti nella storia universale.

E noi, dopo aver criticamente esaminate e discusse tutte le discordi testimonianze dei contemporanei, se vogliamo dare alla nostra volta un giudizio netto su cotesta complessa figura che spicca fra quelle di quante Principesse sabaude nel decorso dei secoli si assisero sui troni di tutta Europa, ci sentiamo esitanti davanti alle difficoltà che presenta l'assunto.

Dopo tre lustri di agitata vita con Andronico III abbandonata nel lutto coi figli fanciulli su un trono cadente, tradita nelle più vive sue speranze da colui che il consorte morente Le aveva dato a unico sostegno, offesa nel nobile suo orgoglio di Sovrana da un' usurpazione infame, odiata per la sua origine straniera dal Clero dalla Nobiltà e dal popolo di Bisanzio che mai Le avrebbero offerto quell' appoggio dato alcuni secoli dopo dagli Ungheresi a Maria Teresa d'Austria, Sovrana in apparenza ma in realtà soggetta all' onnipotenza del Patriarca Giovanni Caleca di Apro, di Apocauco e de' suoi successori, impossilitata a mettere in atto le doti di energia e di forza tradizionali nella sua Casa, Ella rimasta ognora estranea all' ambiente che La circondava, fissa sempre nella speranza vana degli aiuti occidentali e sognante il ritorno della nazione greca all' antica fede, chiusa nell' ambito ristretto della sua fami-

Digitized by Google

glia, del suo seguito savoiardo, del culto religioso de' suoi avi, non potè dare l'impronta sua al periodo di storia bizantina che da Lei prende nome, solo bramando e cercando in ogni modo, in vano, la vittoria del buon diritto e della giustizia : elemento questo che, nel formulare un giudizio, al massimo grado deve attrarre la simpatia nostra perchè, come lo stesso *Gregora* fa dire al figlio suo Giovanni nel memorabile colloquio del **1352** a Didimoteico con l'imperatrice Irene, « Ella lottò contro Cantacuzeno per difendere la vita dei figli orbati del padre loro, come la colomba di notte difende i suoi nati, mentre i rapaci volano all' intorno in traccia di preda » !

Digitized by Google

INDICE

PREFAZIONE 223

CAPITOLO I. — La giovinezza di Giovanna di Savoie e le sue nozze con Andronico III Paleologo..... 225

CAPITOLO II. — L'imperatrice Anna e Andronico III.... 273

CAPITOLO III. — La Reggenza dell' Imperatrice Anna.. 328

CAPITOLO IV. — Giovanna di Svoia sino al trionfo definitivo di Giovanni V Paleologo. I suo ultimi anni. La sua morte..... 445

CONCLUSIONE..... 467

Digitized by Google

Digitized by Google

A. PERRIN et C. BOUVIER

LE PREMIER COLLÈGE

DE

CHAMBÉRY

Digitized by Google

Digitized by Google

Le premier Collège de Chambéry [1]

L'organisation de l'enseignement public à Chambéry est très ancienne. Dès le XIII[e] siècle, on signale ici la présence de professeurs de droit : en 1268, Benvenuto de Compeis [2]; en 1288, Amblard d'Entremont ; en 1331, J. Provana, châtelain de Chambéry. Ces jurisconsultes professaient-ils réellement leur science dans notre ville, ou exerçaient-ils seulement quelque fonction dans l'administration de l'Etat, c'est ce que le laconisme des documents de nos archives ne nous permet pas de décider. Mais sur l'existence des écoles primaires et moyennes, nos informations sont plus abondantes et plus précises.

Il serait facile, en développant les rouleaux et en com-

[1] Cette monographie est un chapitre détaché de l'*Histoire de Chambéry* que M. André Perrin avait dès longtemps formé le dessein d'écrire, dont il avait tracé le plan, ébauché plusieurs parties, et pour laquelle d'importants documents étaient déjà réunis. Si le nom d'un collaborateur surcharge sans utilité et presque sans droit le titre de cet opuscule de M. Perrin, c'est parce que l'auteur l'a voulu ainsi, qu'il l'a demandé à une heure où l'expression d'un désir amical prend sur les lèvres d'un mourant l'autorité d'un commandement sacré. L'obéissance affectueuse qui nous associe à ce petit travail nous aidera peut-être à continuer un jour l'œuvre que notre éminent et regretté confrère voulait consacrer à l'histoire de Chambéry. C. B.

[2] Wustemberger *(Peter der Zweite, ein charakterbild der 13[en] Jahrhunderts)* nous paraît indiquer, à propos de ce même Benvenuto de Compeys, la véritable signification de son titre « *juris civilis professor* ». Cela équivaut, d'après lui, à « docteur en droit ».

Digitized by Google

pulsant les cahiers où s'alignent dès 1348 les budgets chambériens, en parcourant les registres où les secrétaires de ville ont consigné les délibérations du Conseil et que l'on suit presque sans interruption à partir de 1496, de relever un grand nombre de passages relatifs à l'entretien des écoles, au choix des maîtres, aux sommes payées pour leur logement ou leur salaire [1]. En 1339, dans une pièce relative aux réparations de l'église de Saint-Léger, nous voyons que les fonds recueillis à cet effet sont confiés *domino magistro Petro de Feugeriis, rectori scolarum.* Certain maître Amblard figure avec ce même titre dans un rôle de taille de 1352. En 1497, le recteur s'appelle Jean Folliet. Il a pour successeur Guido Lambert qui, en 1504, se fait moine au couvent de Sainte-Marie-Egyptienne. Vient après lui Claude Mugnier, pédagogue d'humeur acariâtre et d'esprit contentieux, dont la ville se débarrasse malaisément et non sans frais. Elle est forcée de recourir contre lui à la justice ducale, et, comme bon droit a besoin d'aide, elle se recommande au juge de Laudes par un cadeau de deux aunes et demi de drap valant quatre écus d'or sol qui sont consciencieusement inscrits au budget de 1512. Cette même année, elle députe un conseiller en Montferrat pour s'aboucher avec Jehan Brenyus ou Brenier « *expertus in arte humanitatis* » qui accepte ses offres. A cet érudit Piémontais succèdent Regulus de Brie, mandé de Valence en 1520, puis Jean Reynier, Jean Duverney et d'autres encore. Sous la conduite de ces fonctionnaires publics, nantis d'un traitement officiel et pourvus d'une maison et

[1] La plupart de nos renseignements sont tirés des archives municipales de Chambéry. Nous indiquons cette source dès le début de notre travail et, dorénavant, nous nous abstiendrons de la mentionner à chaque page pour n'avoir pas à multiplier et entasser des notes uniformes et superflues.

Digitized by Google

d'un jardin, plusieurs maîtres subalternes distribuaient l'instruction aux enfants de la ville.

Quant aux locaux scolaires, il est probable que les classes se firent longtemps au logis des professeurs. Toutefois, quand s'ouvre le XVI[e] siècle, la *grande école* est installée dans un immeuble loué au docteur Folliet, sis dans le Verger des Granges, c'est-à-dire dans le quartier que traverse aujourd'hui la rue de Boigne, entre la place Octogone et la fontaine des Eléphants [1]. On reconnut à l'user que cette maison convenait à l'œuvre qui y était établie ; en 1535, la ville en devint propriétaire pour le prix de 1.500 florins. (Acte Etienne Cavet, notaire.) Elle s'en défit bientôt, la revendant le 25 mai 1564, à Pierre Vulliod, dit Mattrat, hôte de l'*Epée*, avec 1.100 florins de bénéfice sur le prix d'achat.

[1] Ce nom procédait de la famille des Granges, *Grangiarum*, qui, dans le moyen-âge, avait des possessions étendues dans cette partie Est de la ville. Au XIII[e] siècle, les Grange ou Des Granges étaient propriétaires du moulin de la Cité, derrière la rue Vieille-Monnaie actuelle. Leurs jardins et verger étaient situés le long des murailles jusqu'au clos des Franciscains (archevêché). Pour désigner ce lieu quand plus tard des maisons y furent bâties, on disait *in viridario Grangiarum*, ou simplement *in viridario*. Le nom de la rue du Verger qui subsiste encore est un vestige de cette antique appellation.

La maison d'école était située sur l'emplacement de la maison Forest; elle donnait sur le chemin longeant les murailles de la ville. Le jardinet s'étendait entre la maison et l'allée qui est devenue la rue du Verger. On y accédait depuis la ville par une autre ruelle partant de la rue Sainte-Claire ou Saint-François, place Octogone, et allant aux murailles; cette ruelle s'appelait des *peyroliers* ou chaudronniers. La rue Vieille-Monnaie actuelle était une autre voie reliant le centre de la ville aux chemins des murailles de ce côté.

Digitized by Google

Ces écoles, dont nous nous bornons à signaler l'existence en passant, n'avaient pas seulement pour but de donner aux enfants l'instruction primaire. Le programme des études comprenait deux degrés. Après s'être muni du rudiment *(ad Donatum)*, l'élève passait au cours supérieur *(ad magnas scolas)*. Ainsi se présentent à nos yeux les premiers linéaments de l'institution dont notre ville fut dotée au milieu du XVI^e^ siècle. Le collège établi à Chambéry en 1564 eut pour effet de régulariser et d'élargir un service public qui fonctionnait ici depuis longtemps [1].

Emmanuel-Philibert, qui est justement considéré comme le restaurateur ou plutôt comme le second fondateur de la monarchie savoyarde, était à peine rentré en possession de ses Etats qu'il s'occupa d'y faire fleurir les études. Il créa des collèges dans plusieurs villes afin de retenir la jeunesse contrainte d'aller souvent chercher l'instruction à l'étranger et aussi pour opposer une digue aux idées calvinistes qui, de Genève, tentaient de s'insinuer dans le Duché. Il avait pour ami et pour conseiller le fameux Père Possevin, occupé alors à l'évangélisation des vallées du Piémont et de la Savoie. C'est sans doute l'influence de ce religieux actif et entreprenant qui décida le Prince, dès 1561, à fonder un collège à Chambéry. Le Père du Coudrey, recteur de Montréal, fut informé de ce dessein ; il en avertit aussitôt le P. Laynez, général de la Compagnie de Jésus. Pendant trois ans, pour des motifs qui nous sont inconnus,

[1] Les écoles primaires ne disparurent pas pour autant. On constate maintes fois encore l'existence du recteur des écoles après 1564. Il n'avait pas de salaire officiel et vivait des rétributions des élèves. Il avait gardé la jouissance des vignes de Chignin léguées par Aymonier au recteur. La ville lui payait l'écolage des enfants pauvres entretenus par les hospices.

Digitized by Google

la résolution d'Emmanuel-Philibert ne fut pas exécutée. Enfin, par lettre du 3 avril 1564, le Duc chargea le P. du Coudrey [1] de commencer l'œuvre.

Ce religieux, originaire de Sallanches, pourvu d'un grand renom de prédicateur dans nos contrées et surtout à Annecy, avait dans notre ville des attaches de famille propres à faciliter l'accomplissement de la tâche dont on le chargeait. Son frère, Amé du Coudrey, était un des personnages notables de Chambéry et allait bientôt être investi de la dignité de syndic [2].

La libéralité du souverain pourvoyait d'ailleurs aux premiers besoins de l'entreprise. Il avait assigné au collège naissant une dotation annuelle de 400 écus d'or sur la contribution due par la ville pour la commutation de la gabelle du sel. Il avait en outre mandé au Sénat de faire préparer par les édiles chambériens un local convenable.

Le P. du Coudrey, devançant les Jésuites désignés pour former le premier noyau du personnel enseignant, vint ici afin d'aplanir la voie à ses confrères, qui arrivèrent seulement au début de 1565. Dans l'assemblée tenue par le Conseil municipal le 8 février, ces religieux, dont le registre ne nous donne pas les noms, présentèrent aux syndics les lettres patentes et missives d'Emmanuel-Philibert pour l'institution du Collège. L'assemblée décida que l'affaire serait soumise le dimanche suivant au Conseil général et

[1] Louis du Coudrey était prêtre, chanoine de l'église de Sallanches, quand il entra dans la Compagnie de Jésus. Son frère aîné, Annibal, avait été l'un des premiers disciples de saint Ignace.

[2] Amé du Coudrey, docteur en droit, conseiller de S. A., comte de Gerbais, coseigneur de la vallée de Bozel. Il mourut à Chambéry en 1600 et fut enterré dans l'église de Saint-Dominique. (V. Foras, *Armorial.*)

Digitized by Google

invita les Jésuites à demeurer dans la ville en attendant « pour voir et visiter avec lesdits seigneurs syndics les lieux et logis convenables pour ledit collège pour lesquels frères seront payés leurs dépens de bouche [1] ».

L'article du budget relatif à ce subside mentionne le nom de « M. Jehan Hollon, docteur en théologie, se disant de la compagnie de Jésus », mais il ne parle pas du P. du Coudrey. Cette absence est expliquée dans un mémoire manuscrit du XVII[e] siècle dont nous avons rencontré une copie aux archives municipales. Bien que nous nous attachions de propos formé à tirer seulement des pièces officielles les principaux éléments de notre rapide étude, nous croyons néanmoins pouvoir utiliser en quelques places cette narration d'un auteur qui paraît bien informé et qui le plus souvent est trouvé exact. Voici donc par quelles raisons ce vieux chroniqueur explique l'éloignement du P. du Coudrey au printemps de 1565. « Tôt après son arrivée, nous dit-il, il lui fallut aller à Dijon où la congrégation provinciale était intimée pour députer ceux qui iraient avec le P. Auger Edmond, leur provincial d'Aquitaine, à la générale à Rome pour l'élection d'un général successeur du R. P. Laynez, décédé le 19 janvier de ladite année 1565; tandis que le P. Decoudrey, l'un des dignités,

[1] Nos syndics, attentifs à ménager l'équilibre du budget, n'ont pas voulu grever de cette menue dépense le compte ordinaire de la ville. Ils étaient, grâce à une collecte faite entre particuliers pour subvenir aux frais que nécessitait la lutte contre la peste, nantis de fonds administrés à part et inscrits sur un registre spécial. C'est là que nous voyons, à la date du 8 février, une livrée de 11 florins « pour despens des Jésuites ». Le même jour, avec même argent, les syndics achètent chez Pomard deux livres de papier « que M. Balland a fait faire l'un pour les pauvres, l'autre pour le collège ».

Digitized by Google

accompagnait le P. Provincial à la congrégation générale où le R. P. François de Borgia fut fait général le 2 juillet dudit 1565, le P. Jean de Lorraine fut envoyé à Chambéry par ordre dudit P. Provincial afin d'y préparer maisons et autres choses nécessaires au Collège futur [1] ».

Conformément à la décision prise le 8 février, le Conseil général se réunissait trois jours après et donnait aux syndics et aux « sieurs bourgeois commis pour le fait de la politique » plein pouvoir de négocier et conclure en cette affaire. Il décidait en outre que M. de Laudes serait député à Turin pour porter au Duc et à la Duchesse des mémoires exprimant les remerciments de la ville et quelques requêtes. Cette mission fut bien accueillie du prince, qui donna à l'ambassadeur les promesses les plus encourageantes. A la première partie du Mémoire manifestant la gratitude de la ville envers le Souverain et sollicitant la continuation de ses faveurs, S. A. répondait « vouloir non seulement continuer, mais aussi augmenter, selon que les occasions s'en présenteront, le moyen d'entretenir le collège de Chambéry pourvu que les habitants, de leur côté, s'acquittent de leur devoir ainsi qu'elle espère qu'ils feront, se donnant garde surtout que deniers donnés en si bon usage ne soient mal employés ailleurs ».

Assurée de l'appui du duc et de son aide pécuniaire, la ville n'avait plus qu'à pousser activement l'œuvre entreprise. Sans compter la rente de 1.200 florins assignée sur

[1] Il y a, en effet, au compte du trésorier en 1565 une livrée de 50 florins au profit de « M. Jehan de Laurraine ». Mais comme ce religieux est déjà qualifié « supérieur et l'un des maîtres recteurs du collège », il est probable que l'allocation se rapporte à un temps postérieur à celui qu'indique notre chroniqueur. Ce dernier semble attribuer au P. de Lorraine le rôle tenu par le P. Hollon, dont il ne parle pas.

Digitized by Google

l'impôt de commutation de la gabelle du sel, elle pouvait faire état de quelques ressources provenant de libéralités privées. Avant de naître, le collège avait déjà excité l'intérêt et profité de la générosité de plusieurs Chambériens. Nos concitoyens paraissaient souhaiter depuis longtemps la fondation de cet établissement, car, dès 1557, Me André Pillet, procureur de ville, invitait le Conseil municipal à délibérer sur ce sujet [1]. On comprend que les graves événements qui bouleversèrent notre pays à cette époque aient empêché que cette motion ne passât à effet. Mais après la restauration de 1559, lorsqu'on vit Emmanuel-Philibert donner son soin à propager l'instruction dans ses Etats, on pensa en Savoie à tirer parti de ces dispositions du duc et à seconder ses efforts. Par testament du 13 février 1564, honorable Henry Bay, marchand et banquier, léguait à la ville 100 écus d'or sol « pour s'aider à dresser et ériger un collège [2] ». Le 4 avril, même année, le sénateur de Crescherel dispose que « si l'on faisait un collège dans la ville de Chambéry d'ailleurs suffisamment fondé, ses héri-

[1] Registres des délibérations, 13 janvier 1557. Remontrances faites par le procureur de ville le mercredi, jour de bureau :

« Plus remontre que vous avez entendu dudit remontrant le moien pour dresser un college pour enseigner et endoctriner les jeunes adolescents enfans de ceste ville à qui devez tenir la main et avoir l'œil diligemment. »

[2] Henry Bay, originaire de Riva, près de Chieri en Piémont, dirigeait à Chambéry, avec son frère, une importante maison de commerce en la Grande-Rue (côté nord de la place Saint-Léger actuelle). Ses descendants, annoblis ou rétablis dans la noblesse (V. Foras, *Armorial*), occupèrent des emplois relevés en Savoie et au dehors. Une de ses nièces épousa le chancelier Louis Milliet, de qui procèdent les familles d'Arvillard, de Faverges et de Challes.

Digitized by Google

tiers baillent et donnent au régent dudit collège des biens du testateur jusques à la somme de 100 écus d'or sol pour une fois tant seulement à la charge que ledit maître-régent soit tenu à une chacune fête de Saint-Claude mettre positions et ouvrir publiquement les disputes ainsi que l'on fait à Paris ». Un legs égal de 100 écus avait été fait aux syndics par Amé de Piochet, seigneur de Salins.

Mais il fallait d'abord trouver un local où abriter les professeurs venus en avant-garde au nombre de trois, sans compter un serviteur. Le Sénat, chargé de cette recherche par les patentes ducales, porta ses vues sur une maison que les Franciscains possédaient à l'extrémité du jardin de leur couvent, près des boucheries, en face de l'hôtel du président Milliet [1]. Par arrêt du 14 février, il retint ce corps de logis pour le collège. L'immeuble était exigu et fort délabré. Il y avait au premier étage trois pièces reliées par une galerie ; c'était l'emplacement destiné pour les classes. L'étage supérieur était réservé à l'habitation des maîtres.

Les propriétaires du bâtiment ne voyaient pas sans appréhension une bruyante troupe d'écoliérs prendre ses quartiers à deux pas de leur cloître silencieux et au-dessus de leur paisible jardin. Mais la volonté du Souverain Sénat

[1] Cette maison fait partie du mas situé aujourd'hui au n° 8 de la rue Saint-Réal. Entre elle et les boucheries se trouvait un emplacement où fut érigée au XVII[e] siècle la chapelle des Pénitents blancs, actuellement maison du docteur Carret. En face, de l'autre côté de la rue étroite, il y avait l'écorcherie ouvrant sur une branche de l'Albane. L'écorcherie était l'abattoir public; la boucherie, l'étal où tous les bouchers de la ville étaient obligés de vendre.

A cette époque, les Pénitents blancs avaient leur chapelle et leur jardin dans l'ancien verger de Saint-Jean du Temple, en rue Saint-Antoine (cour de la maison Angleys).

Digitized by Google

les contraignit à subir ce voisinage. Du moins ils obtinrent que l'épreuve inévitable serait abrégée. L'arrêt stipula que le bail n'aurait qu'une durée de cinq ans, et le Conseil, au nom des habitants, dut fournir caution que les Jésuites s'installeraient ailleurs passé ce délai.

Plusieurs mois s'écoulèrent avant que le nouveau collège pût fonctionner. La ville, qui avait de lourdes charges financières, montrait peu d'empressement à hâter l'accomplissement d'une œuvre dispendieuse. Elle venait de contracter un emprunt pour pourvoir aux frais nécessités par la lutte contre la peste qui sévissait avec violence. Elle n'avait pu s'acquitter sans un autre emprunt des dettes contractées l'année précédente pour faire bon accueil à LL. Altesses venues pour la première fois dans leur capitale deça les monts. Après avoir, le 29 mai, alloué 150 florins aux trois régents établis ici en fourriers, elle laissait en suspens l'entreprise ordonnée par le Duc. Mais ce dernier tenait à son projet et au mois de septembre il stimulait le zèle des syndics par la lettre suivante :

« Chers bien amés et féauls. Pour le desir qu'avons nostre ville de Chambéry soit non seulement decorée et abondante de biens honneurs et richesses mais aussi de gens docts et aux lettres divines et aux humaines, à ce que par leur bonne érudition nostre peuple soit mieulx enseigné principalement au service de Dieu et de sa saincte foy duquel service depend le salut éternel et lyssue bonne de toutes nos actions comme dirigées par son immense bonté, Nous qui sommes et volons estre defenseur de n^re^ saincte foy catholique et en icelle maintenir et instruire nos peuples. Pour toutes ces considérations avons institué et estably (comme scavez) en nostre dicte ville un college de Jésus à cause de la bonne vie qu'ils ont exemplairement

Digitized by Google

observée et de leur commun savoir. Et pour effectuer cette si saincte et louable délibération, nous volons munir ledit college de personnages dudit ordre bien littérés et scavans. A cet effet avons mandé venir dix de la compagnie dudit ordre de présent habitans à Rome. Mais eulx qui sont pacifiques et fuyans toutes haynes et dissensions advertis de la difficulté et reffus que les religieux de l'église de Sainct François dudit Chambéry faisoient à y recepvoir ledict college, bien que en la partie et endroit advisé pour icelluy lesdicts religieux y ayent cy devant logés plusieurs particuliers lais comme membres dont ils nont besoing, ils ne veulent desloger dudit Rome que premier ils ne soyent certains d'estre logés comme il est raisonnable qu'ils soyent, et telle est nostre volonté. A ceste cause avons bien volu vous en advertir par ceste, a fin que donnies bon ordre à l'habitation desdicts dix Jésuites. Et d'aultant que ce y requiert prompte provision vous y pourres procéder par les voyes de justice et sellon que ceulx qui lont en administration pour nous verront estre a fere par raison, vous disant sur ce a Dieu qui vous ayt (chers bien amés et féaulx) en sa saincte et digne garde. De Turin ce troisième jour de septembre 1565.

« Emmanuel Philibert. »

Ainsi que nous l'avons décrite plus haut, la maison des Franciscains, composée de six pièces, ne pouvait fournir tout ensemble un logement à dix régents et des classes à un certain nombre d'écoliers. On résolut donc d'affecter ce bâtiment aux études et de chercher ailleurs une habitation pour les maitres. Dans ce but, la ville loua, au prix de 50 écus d'or sol, un bâtiment appartenant à M. de Leschaux [1].

[1] « A M. Pierre Blanc, naguère fermier de la gabelle du sel pour S. A. la somme de 50 écus d'or sol à lui deus

Digitized by Google

Le P. du Coudrey était revenu à Chambéry afin d'organiser le collège dont il allait être le premier recteur. Grâce à quelques menus subsides, il aménageait le local destiné aux étudiants ; il mettait aussi en état le logis réservé pour ses confrères [1]. Des affiches, imprimées par François Pomard, et placardées sur les murs de la ville, annonçaient

pour le louage de la maison du seig[r] de Leschaux, laquelle a été prise en ascensement par N. N. les syndics pour le logis de N. N. les régents et précepteurs du collège de la présente ville comme plus amplement est déclaré par le contrat d'ascensement reçu par M. Claude Rochet, secrétaire de ladite ville, et ce pour le terme échu à Caresme prenant dernier passé (Compte des syndics). » Le seigneur de Leschaux avait une maison sur l'emplacement de l'hôtel des Marches actuel, en rue Croix-d'Or. Une autre maison de Leschaux se trouvait dans la même rue, côté nord, un peu plus haut que la maison de La Pérouse.

[1] François Botilliat, maître contrepointier, a fait les matelas pour les régents.

Claude Jalliet, maître menuisier, a fourni une table bois sapin, deux tréteaux bois noyer et neuf escabelles même bois.

Rolet Gavillet, maître maçon, a fait la muraille pour séparer les classes et la baragne du pont derrière chez M. le président Milliet.

Plusieurs mètres de pavés ont été faits à l'entrée.

La ville paye en outre les objets suivants fournis au P. du Coudrey : « 1 chalit de noier ; 4 nappes pour les deux tables du réfectoire ; 6 pannemains ; blé et farine ; 12 cuillers de bois ; 3 chandelles de fer à la mode d'Allemagne ; 3 esguyers d'estaing ; 1 bassin à laver les mains ; 1 pot à feu ; 3 covercles de fer ; 1 landier de fer pour cuisine ; 1 broche de fer ; 1 mortier avec son pilon ; 1 grattoyse ; 1 cucumard pour chauffer l'eau ; 1 palette ; 1 grille ; 1 chauffelit pour les malades ; 2 cuillers de fer ; 1 post à chapeler les herbes ; 2 tableaux pour la cuisine ; 4 bancs pour la cuisine et pour la chambre où il se fait le feu ; 1 barry pour le vinaigre. Montant du mémoire : 66 florins 2 sols (Comptes des syndics).

Digitized by Google

l'ouverture et le programme des cours. Dans les derniers jours de 1565, le collège de Chambéry était fondé.

Les papiers de notre dépôt municipal, qui nous fournissent la plupart de nos informations sur le concours prêté par la ville au nouvel établissement, ne contiennent aucune pièce, rapport, mémoire ou correspondance relatifs à la vie intérieure de ces écoles, au nombre des élèves, aux matières des cours. Peut-être d'autres archives pourraient-elles livrer à ce sujet des notes intéressantes. Mais, en attendant que ces dépôts soient explorés, nous nous bornerons à mentionner les faits que nous avons pu recueillir ici.

Dès le début de 1566, les comptes des syndics attestent le paiement de la rente de 400 écus d'or, soit 2.000 florins, assignés aux Jésuites sur l'annuité dûe au Duc pour la commutation de la gabelle. Ce subside était versé par quartiers, 500 florins à chaque trimestre. C'est le P. du Coudrey qui donne reçu en qualité de recteur. Pour reconnaître la générosité du Conseil, les élèves du collège procurent aux Chambériens le régal d'une représentation théâtrale. Ces fêtes étaient abolies chez nous depuis que les *ystoires* de la Basoche et des Enfants de ville avaient été interdites par les ordonnances des rois de France auxquels notre pays demeura assujetti pendant 24 ans. Le spectacle fut organisé avec le concours de l'administration publique et dans une forme officielle. On dressa la scène sur la place du Château. Un orchestre imposant, trois violons, quatre trompettes, deux taborins et un fifre, soutenait les jeunes acteurs qui jouèrent la comédie. Une autre représentation de comédie eut lieu l'année suivante avec le même éclat officiel dans la grande salle du Château [1].

[1] La ville paye les échafauds, les violons, les trompettes et les fifres pour le dialogue que les enfants des Jésuites ont récité.

Digitized by Google

En 1569, le P. Arnauld Voisin, qui était depuis longtemps le principal collaborateur du P. du Coudrey, devint recteur. Il fut remplacé l'année suivante par le P. André Davance[1], qui se trouva aux prises avec une grande difficulté. Le terme du bail passé avec les Franciscains expirait. Ceux-ci, forts du contrat d'ascensement qui leur avait été imposé par le Sénat pour cinq ans seulement, voulaient rentrer en possession de leur immeuble.

De leur côté, les Jésuites n'auraient pas mieux demandé que d'abandonner le local étroit et incommode où on les avait reclus. Malheureusement, il n'était pas facile de trouver un meilleur gîte. Hors des murs l'espace ne manquait pas; mais il ne convenait pas de reléguer dans les faubourgs, au-delà des portes si souvent fermées en temps d'épidémie, une école destinée aux enfants de la ville[2]. Force était donc

[1] Ce religieux signait tantôt Davance tantôt Avantian, donnant à son nom une tournure latine selon l'usage fréquemment suivi au XVIe siècle.

[2] L'auteur de la relation manuscrite des Archives municipales dit à ce sujet: « S. A. avertie de cecy mandat au sr Président de Chatelard de tenir main à ses ordonnances et de contraindre les sindics de nous trouver une maison commode; eux, pour esquiver, nous en montrèrent une assez propre mais hors de ville, signifiant la vouloir acheter pour nos usages, et neanmoins leurs intentions furent par après connues peu singulières; car le R. P. Mercuriant visitant pour lors en France envoye le P. Claude Mathieu pour lors recteur d'Avignon qu'il visitoit l'an 1569 exprès à Chambery pour remédier aux incommodites. Les Pères Cordeliers refusoient de nous loger dans leur couvent, et, aux difficultés que la ville pouvoit prétendre, il leur accorda que les notres iroient exercer leurs fonctions, quoique incommodément, en cette maison hors la ville et partant qu'ils nous l'achetassent; lors les bons syndics s'excusèrent disant que le prix d'icelle étoit excessif. »

Digitized by Google

de s'adresser aux propriétaires des maisons tassées à l'intérieur de l'enceinte. Or, nul d'entre eux ne se montrait disposé à déguerpir. Depuis quelque temps, en prévision de l'échéance du bail consenti de mauvais gré par les religieux de Saint-François, les syndics et les directeurs du collège s'étaient mis en quête d'un local convenable où recueillir les écoliers menacés d'expulsion. Le Sénat, sur l'ordre du Duc, pressait le Conseil de résoudre l'affaire. Le 30 juin 1569, les commissaires députés par la ville unis aux Pères Evrard de Marcurt, Antoine Ponsevin et Arnaud Voisin visitèrent plusieurs immeubles et emplacements : la maison du seigneur de Laudes, le chasal de Dardier, le jardin de M. Bertier, d'autres encore. Toutes ces démarches restaient vaines. Les propriétaires, à tour de rôle, protestaient de leur filiale obéissance à la ville, de leur profond amour pour le collège et nonobstant refusaient de déloger.

Me Pavy et honorable Jehan Dardier disent simplement qu'ils ne veulent pas vendre. La veuve Gasparde Tiollier déclare qu'elle ne cédera sa maison si on ne lui en donne une autre « n'ayant aultre moyen pour avoir demeurance pour elle et ses enfants ». Me Bertier tient à son jardin ; toutefois, comme il s'agit d'une bonne œuvre, si ses voisins renoncent à leurs immeubles, il imitera leur patriotisme. Quant à M. François Faucoz, il lui est impossible de se défaire de son bien ; mais il signale la maison des Belletruche qui est très apte à remplir les vues de la ville et qui se trouve à vendre dans des conditions avantageuses [1].

[1] Ces propriétaires récalcitrants ne ménageaient pas les bons avis aux syndics embarrassés. Dans la séance tenue par le Conseil le 28 juillet 1569, ils fournissent une longue liste de plusieurs maisons et bâtiments étendus avec jardins et de moindre coût que les leurs : tels que la maison

Digitized by Google

Pendant ces négociations dilatoires et ces pourparlers inutiles le temps courait ; le délai de cinq ans après lequel la ville s'était engagée à vider le bâtiment loué en 1565 était passé depuis plusieurs mois. Par cette lettre impérative, le Duc mit les syndics en demeure d'en finir :

« Chers bien amés et féaulx. Encore que par cy devant nous ayons souvent faict fere divers commandements de trouver une maison et lieu commode pour loger les pères Jesuistes affin que commodément ils puissent vacquer à leurs saincts exercices accoustumés et donner bon commencement au college par nous érigé dans la ville de Chambéry pour l'institution de la jeunesse et accroissement de la saincte religion catholique, si est-ce que vous estes portés si froidement en cest affaire que jusques à présent n'en est sorti aulcung effect à nostre grand regret et desplaisir pour ce mesme qu'estant nous le fondateur de ce college aurions bien desiré de veoir aultre advancement qu'il ne se treuve de présent. A ceste cause nous avons voulu vous fere entendre resolument par la presente n^re intention

de la dame de Bressy, la maison du sieur de Poypon de Belletruche, autre maison du s^r de Leschaux, la maison du feu seigneur des Déserts, la maison de la dame de la Peysse, la maison du s^r de St-Pierre, la maison du s^r de Monthoux, procédée du s^r Pointet, la maison du clavaire La Porte et de Carpinel, la maison de l'ancienne école de la communauté vendue par ladite communauté étant de plus grande étendue que toutes les maisons demandées, la maison où habite le s^r procureur général et la maison du s^r du Four ensemblement joignant ayant belle cour et conduite d'eau, la maison des Prélians appartenant à M. le procureur Magnin, laquelle avec son jardin et placéage est de plus grande commodité pour être proche de l'eau ; la maison des hoirs de Henry Bay procédée de M. de Villette de même commodité ; la maison des hoirs de M. Carra qu'autrefois servait (à la fabrique) de la monnaie.

Digitized by Google

qu'est que pourvoies dans quatre mois précisément de maison propre et convenable pour l'establissement d'iceluy college. Aultrement à faulte de ce fere nous entendons que ne puissiez plus jouyr de l'exemption de la taille de la commutation de laquelle pour ce respect vous avions deschargés ains que soies contribuables pour v^re cotte et rate affin que des deniers qu'en retirerons puissions parfere ce que par v^re négligence a esté retardé si longuement. Advises donc de pourvoir tellement qua n^re prochaine arrivée à Chambéry puissions cognoistre qu'avec nos commandements en telle révérence qu'il ne faille plus si souvent les reiterer et vous nous feres œuvre très agréable. Que sera pour fin de ceste priant le Créateur qu'il vous ait en sa saincte et digne garde.

« De Bourg en Bresse ce 7 juillet 1570.

« Emmanuel Philibert. »

La vivacité de ce langage atteste entre autres choses l'intérêt que le Duc portait à son œuvre chambérienne. L'année précédente il avait ajouté aux cours de grammaire l'enseignement de la logique et des institutes [1]. Il s'irritait de voir ses efforts mal secondés par ceux mêmes qui devaient retirer de cet établissement le principal avantage et le plus direct. Pour secouer l'indolence des syndics et du conseil il mit en jeu le zèle du Sénat; un membre de cette compagnie, M. de Chatelard, fut chargé de veiller à l'installation du collège. Par acte d'ascensement du 4 juin 1571 la maison de M. de St-Pierre était louée pour trois ans au recteur des Jésuites [2].

[1] Lettres-patentes du 2 avril 1569.

[2] Le prix de la location était payé par la ville, comme il appert de la note suivante relevée aux Comptes de 1571 : « Mandat à Pierre Juge, conseiller de S. A. juge-mage de

Digitized by Google

Ce recteur était le P. Avantian auquel le P. Baptiste-Athanase succéda pendant l'été de 1673. Le P. Fornier les remplaça en 1575. Il devait se trouver aux prises avec les mêmes difficultés qui avaient inquiété ses prédécesseurs. D'abord le seigneur de St-Pierre, qui ne reçoit pas l'argent du loyer dû par la ville, assigne le chef du collège devant le Sénat. Ensuite, le Conseil lésine toujours; il ne verse pas les 300 écus que le collège, par une nouvelle libéralité du Prince, doit toucher sur la gabelle du vin ; il n'alloue aucun subside pour entretenir la maison. Les religieux ont avancé l'argent du terme; ils ont acquitté une rente dûe sur l'immeuble au prieuré de Lémenc ; ils ont fait d'importantes réparations. Pour se couvrir de cette dernière dépense ils obtiennent, à force d'instances, 282 florins ; mais ils doivent s'engager à passer quittance « des arrérages prétendus pour raison de cent écus dudit louage [1]. » Enfin, Madame de St-Pierre, le bail étant échu, exige qu'on lui remette sa maison, et le collège se trouve réduit à chercher un nouvel asile [2].

Savoye, de la somme de trente écus à cinq florins pièce et trois aunes de velours noir de Gênes et c'est pour le premier terme et payement de la cense de la maison ascensée aux recteurs du collège de ceste ville et de l'aurdre et compagnie de Jésus suivant délibération et ordonnance du 4 juin dernier et acte d'ascensement passé ledit jour par devant M. de Chastelard, conseiller d'Etat de S. A. et sénateur au souverain Sénat de Savoye, reçeu et signé par M. François Trollious, secrétaire d'Etat pour le temps et terme de trois ans. »

Le recu signé par Juge porte : « maison du s[r] de St-Pierre par moy ascensée au recteur des Jésuites. »

Cette maison était en rue Saint-Antoine (vers le passage communiquant avec la rue Favre).

[1] Délibération du 6 mars 1577.

[2] Il y avait alors au Collège 14 ou 15 religieux.

Digitized by Google

Heureusement cette existence errante et incertaine allait avoir un terme grâce à la générosité d'un ami des Jésuites qui mit à leur disposition une somme importante.

Jean Fabio Trivulce, gentilhomme milanais, était prieur commendataire de Saint-Jean-Baptiste de Megève [1]. Il habitait Chambéry [2], près de l'église de Lémenc, et s'intéressait à l'avenir du collège. Comme gage de son attachement au nouvel institut, il résolut, dès 1572, de lui transmettre son bénéfice dont il se réserva néanmoins le revenu viager. Cette résignation fut confirmée par le Saint-Siège [3] à la condition que les Pères, lorsqu'ils jouiraient de cet héritage, payeraient annuellement 50 écus d'or à Turin pour l'entretien du séminaire de Giaveno. Quelques mois après,

[1] Une note ajoutée vers le commencement du XVIII[e] siècle au mémoire dont nous utilisons la copie existant aux archives de Chambéry, révoque en doute les droits de Jean Fabio Trivulce. « L'on dit, assure-t-il, que, selon le bruit commun, Fabio Trivulce n'était que suffragant du cardinal Trivulce, son frère, qui était le véritable prieur de ce bénéfice ; cela étant, la résignation faite dudit prieuré aux Jésuites ne serait pas valide, ce que l'on pourrait savoir par les registres de la daterie ou autres tribunaux de Rome. » Il y a plusieurs cardinaux Trivulce. Celui d'entre eux auquel on pourrait, en tenant compte des rapprochements chronologiques, appliquer la mention de notre annotateur, serait mort en 1559 d'après Moreri. Ce prélat eût-il possédé le prieuré de Megève, son frère, beaucoup plus jeune, était sans doute son successeur légitime. L'adage qui interdit à quiconque de donner ce qu'il n'a pas remonte bien plus haut que le seizième siècle.

[2] Il était même créancier de la ville à qui, d'après les registres des délibérations municipales, il avait fait un prêt de 50 florins en 1564 pour les fêtes en l'honneur de Leurs Altesses.

[3] L'auteur du mémoire nous dit que cette Bulle émanée de N. S. P. le pape Pie V est du 3 juillet 1572.

Digitized by Google

Trivulce disposait par testament (Chatellain notaire) que tous ses biens personnels iraient aux religieux de la Compagnie résidants à Chambéry ou ailleurs, dans les Etats de S. A.[1]. Il mourut cinq ans après dans sa maison de Lémenc et ses héritiers furent mis en possession de sa fortune, un peu réduite toutefois par l'indélicatesse de ses domestiques qui, profitant de la mort soudaine de leur maître, firent main basse sur tout ce qu'ils trouvèrent au logis et disparurent la même nuit sans laisser de traces. Malgré cette déconvenue, les religieux tirèrent de l'hoirie Trivulce, tant en meubles qu'en valeurs monnayées, une somme de 3.000 écus d'or.

Comme Madame de St-Pierre venait justement à ce moment précis d'obtenir sentence de justice afin de faire

[1] Ce testament est du 12 octobre octobre 1572. Il a été fait en la secrétairerie de St-Léger par devant Me Jean Chatellain, notaire. Témoins: Pierre Dehala, Jehan-Lois Girard, Alexandre Dalvet, Durand de la Combe, prêtres, bourgeois de Chambéry; et Guillaume Sappin dit Latard, Jehan Carterat, Beru Martin, bourgeois et marchands de Chambéry.

Par cet acte, noble Jean Firmoz, *als* Fabroz, de Trivulce en Milanais, demeurant à Chambéry, institue légataire universelle la Compagnie de Jésus au collège de Chambéry ou rière les Etats de S. A.

Il fait plusieurs dons particuliers : 50 écus d'or à François Gravaguellea *plaisantin* (de Plaisance), son ami, à présent en cour de Rome; 50 florins à Jehan fils de Me J.-F. Claret, son filleul ; 50 florins à Fr. Brunalli, neveu de feu Michel qui était secrétaire du prieuré de Mégève; 25 fl. à Sainte-Claire en Ville; 25 fl. à Sainte-Marie-Egyptiaque ; 50 écus d'or à Anne-Hélène Trivulce, sa sœur, religieuse à St-Lazare à Milan ; une grand'messe annuelle au grand autel de Mégève; une somme pour élever Claude Galiffat et lui faire apprendre un métier; 10 fl. à chaque domestique qn'il aura à sa mort.

Digitized by Google

vider sa maison, ses locataires, excédés, profitèrent de l'aubaine pour réaliser un projet qu'ils caressaient depuis longtemps. Il y avait au nord-est de la ville, près de la porte du Reclus, entre les murailles et la rue Macornet, un vaste terrain, pré et verger avec une petite maison, appartenant à la famille de Gallier[1]. Le lieu était propre à recevoir un établissement religieux, retiré en un quartier paisible et fort accessible néanmoins aux élèves qui fréquenteraient l'école[2]. Par la mort de Louis de Gallier, seigneur de Broissy (ou Bressieux), ce domaine était échu en 1565 à Georges de Chalant qui le vendit aux Jésuites en 1577 (contrat du 20 juin). Le prix du marché fut fixé à 3.000 écus d'or au coin de France, sans compter 300 écus d'or pour les laods et amortissements dûs au seigneur de Gruffy pour la partie de ladite maison mouvant de son fief.

Pressés d'occuper l'abri qu'ils avaient fini par rencontrer

[1] Les Gallier se sont éteints au XVI[e] siècle. Ils étaient seigneurs de Bressieux à Bassens. La fille unique de Louis de Gallier, mort en 1565, épousa en secondes noces Jacques de Challant, seigneur de Chatillon. Elle mourut en 1582, dernière de son sang. (V. FORAS, *Armorial.*)

[2] Cet endroit était mis en communication avec le centre de la ville d'abord par la rue Saint-Antoine s'étendant alors sans solution de continuité jusqu'à Saint-Dominique, au débouché de la rue du Sénat actuelle; puis par le pont en bois sur l'Albane entre la maison de Laudes et la première maison d'Arvillard, à l'orée de la rue Macornet; enfin par le chemin de ronde qui courait sous les murailles et reliait la rue Vieille-Monnaie actuelle à la porte du Reclus. Enfin, une allée publique partait de la rue Saint-Antoine à côté du logis des Trois-Rois, ci-devant de la Campane ou de la Cloche et entrait au milieu de la rue Macornet. Cette allée, appelée rue de Merderel, fut bouchée quelques années plus tard à la suite d'un procès intéressant le président Favre qui avait acheté une maison attiguë.

Digitized by Google

après tant de tribulations, les religieux transportèrent aussitôt le collège dans la maison qu'ils venaient d'acquérir. La place manquait ; les locaux n'étaient pas disposés pour une communauté religieuse et une institution de jeunes gens. Il fallut, au début, faire la classe dans les étables et utiliser pour les fonctions sacrées l'église voisine des Antonins que le supérieur de la Commanderie, M. Anisson, mit à la disposition des Pères en attendant qu'ils eussent construit leur première chapelle. De plus, les finances de la Congrégation avaient été épuisées par l'achat du nouveau domaine[1]. L'héritage Trivulce ne suffisait pas au paiement des sommes dues à MM. de Challant et de Gruffy. Il avait été nécessaire de grever l'avenir de charges fort lourdes.

Cette pénible situation s'améliora en 1580, grâce à de nouvelles ressources qui vinrent aux Jésuites. Cette année-là, Mgr Alexandre Mazot, évêque d'Imola et prieur du Bourget, leur résigna son prieuré. Il en gardait, il est vrai, l'usufruit ; il fallait lui payer à Rome, sa vie durant (il vécut encore 25 ans), une pension de 350 écus d'or. En outre, la valeur du bienfait fut diminuée par les frais d'un long procès engagé contre un nommé Denis Cavet qui s'était introduit dans le bénéfice et en disputait les avantages aux nouveaux possesseurs. Mais cet accroissement de biens n'en consolidait pas moins la situation pécuniaire de l'institut et lui permettait d'attendre avec confiance l'occa-

[1] Et aussi sans doute par les constructions indispensables. Une chapelle fut édifiée sans retard. Le 21 avril 1589, au moment où le pays est troublé par de fréquents passages de troupes, le Conseil ordonne qu'en outre du guet de Saint-Léger, on fera garde sur les clochers de Saint-Dominique et de Saint-François, aux églises de Saint-Antoine et des Jésuites.

Digitized by Google

sion de mieux asseoir son établissement. Le P. Athanase ayant été nommé compagnon du P. Voisin, provincial de Lyon, en 1583, eut pour successeur pendant quelque temps le P. Critton, écossais, auquel succéda le P. Pepin.

Au rapport de l'auteur du mémoire manuscrit que nous suivons ici, ce religieux était « un prédicateur éloquent, bien ouy et fort zélé; bien aimé de tous, il avait un rare talent d'aider les malades et agonisans à leur fin ». Ses mérites lui gagnèrent l'amitié de R^d^ Seigneur Jérôme de Lambert, abbé d'Aulph et prieur de Saint-Philippe à Saint-Jean de la Porte. Bientôt le prélat décida de remettre son bénéfice à la Compagnie de Jésus et remplit les formalités requises pour cette transmission. « Le Prieuré, expose notre narrateur, fut donc uni en faveur du collège et les bulles expédiées gratis par la bienveillance de l'Illustrissime Cardinal de Saint Etienne, le s^gr^ Cautarel lors dattaire de S. S. Grégoire, 13^e^ du mois de Mars 1585 et le P. Pepin au nom du collège en prit possession en présence dudit s^gr^ Abbé résignant, le tout à ses dépens; et quoiqu'il se fût réservé sa vie durant les fruits du bénéfice, toutefois il en donnoit tous les ans 50 écus au collège et abondant quelques aumônes en bled et en vin. Environ deux ans après le bon s^r^ Abbé étant venu au collège avec cinq certains hommes nobles pour composer et terminer quelques procès qu'ils avaient ensemble, il tomba dans une apoplexie, fut porté dans une chambre du collège[1], où aidé et servi des

[1] Il s'agit ici de l'ancienne maison de Broissy. Le 18 avril 1584, le R. P. Pepin demande au Conseil permission de bâtir « dès la muraille plus approchante à la maison de Socquet dès le commencement de l'étable du collège fait du côté de la rue Macornet jusqu'au second arc de la maison du collège du côté du levant. » (Arch. mun. Délibérations.)

Digitized by Google

nôtres, il fut muni et pourvu de tous les derniers sacrements et de là, peu de jours après, porté par ses propres serviteurs dans sa maison contigue du collège où de cette vie il passa à une meilleure. »

Après la mort du P. Pepin, décédé pendant le Carême à Grenoble où il était allé prêcher, la maison passa sous l'autorité du P. Jean Dumas, l'un des membres les plus anciens de la communauté. Il était venu ici avec les premiers Jésuites et il y trouva son tombeau. En effet, au quatrième ou cinquième mois de son administration, les maladies endémiques dans notre ville au XVI[e] siècle redoublèrent leur violence[1]. La peste fit au collège plusieurs victimes. Le personnel de l'établissement était fort accru par l'arrivée de la communauté de Tournon qui avait fui l'épidémie sévissant dans le Vivarais. Le P. Dumas et six ou sept de ses confrères succombèrent à la contagion. Ceux qui survécurent furent *serrés*, avec le Père Arnaud qui exerçait la charge de recteur, dans la maison procédée de Fabio Trivulce, près de l'église de Lémenc, pendant que les *cureurs* officiels procédaient aux mesures de désinfection que la municipalité prescrivait dans toutes les demeures contaminées. Ces cureurs, que la ville faisait venir du Bugey, de la Maurienne et même du Piémont, s'acquittèrent si bien de leur besogne au collège que les propriétaires, quand ils revinrent, constatèrent la disparition de presque tous leurs meubles.

[1] L'épidémie de 1587 fut peut-être la plus meurtrière qui eût éprouvé Chambéry. Dans un registre de 1588 nous relevons la note suivante : « A été baillée attestation comme dès le 8 juillet jusqu'au 26 novembre 1587 des defunts de contagion dans la ville et bourgs (faubourgs) le nombre de 1.533 personnes, et maisons infectes le nombre de 165 ». Cela devait représenter le quart ou le cinquième de la population.

Digitized by Google

Dans ces pénibles conjonctures, la charge du P. Dumas avait été remplie provisoirement par le P. Voisin, l'ancien provincial, qui se trouvait alors ramené à Chambéry. En 1587, le P. Reginald Scrigesant fut nommé recteur ; mais l'air du pays ne convenant pas à sa santé, il fut envoyé au bout d'un an au collège de Bourges. Son administration fut marquée par un nouveau progrès de l'établissement. Mgr Pierre de Lambert, évêque de Maurienne, acheta de ses deniers une maison appartenant à un de ses cousins et en fit présent aux Jésuites. Ce bâtiment était voisin du domaine acquis des Bressy, le long des murailles[1]. Il coûta 2.700 écus d'or. Le collège fut mis à l'aise par cette adjonction et les classes de rhétorique et d'humanité furent ajoutées à celles de grammaire qui existaient déjà.

En juillet 1588, le P. Jean Fournier fut appelé au poste de recteur où il demeura pendant six ans. Il mourut tragiquement au cours d'un voyage qu'il fit à Lyon. Il avait pris le chemin de Bresse et voyageait à cheval. Comme il passait sur un pont de bois en lisant une lettre, sa monture s'abattit et le studieux cavalier fut jeté dans la rivière d'où on le tira fort mal en point. Il avait tout le corps meurtri. Ses blessures étaient mortelles ; il succomba bientôt, laissant le collège démuni de tout, hors de dettes[2]. Son

[1] Les deux tours en avant de cette maison s'appelaient tours des Lambert.

[2] D'après l'auteur du Mémoire manuscrit qui se réfère au « livre des bienfaiteurs » quelques dons furent faits au Collège vers cette époque : 700 florins du Duc et 1.500 du P. Balthazard et du P. Antoine Colombat.

Vers le même temps, les recteurs du Collège sollicitèrent délivrance des legs qui leur revenaient. Un registre de 1587 porte, sans indication de date : « La ville assemblée en conseil général, faisant droit sur lesdites requêtes, a

Digitized by Google

successeur, le P. Bonal, recteur jusqu'au 20 juin 1597, essuya toutes sortes de contrariétés et de tribulations pendant son ministère. Il fut obligé de plaider avec les syndics de Flumet et de Megève. D'autres difficultés surgirent au Bourget; on ne pouvait trouver de fermiers et les chicanes des voisins entravaient la bonne gestion du domaine. Enfin la peste fit plusieurs victimes dans le personnel du collège [1].

Le P. Barthelon, qui vint après lui, fut plus heureux. Il réussit à remettre l'ordre dans les biens de l'Institut, réorganisa l'administration du prieuré du Bourget, et, secondé par le P. Bonal resté ici comme procureur, il put enfin réaliser le rêve de tous ses prédécesseurs : la construction de bâtiments spacieux et commodes pour le collège si mal installé jusque-là [2]. Les ressources qu'il possédait n'étaient pas encore bien abondantes. Les différents legs dont nous avons donné la liste et qui restaient disponibles, c'est-à-

prêté consentement que le recteur du Collège des Jésuites retire des hoirs du sénateur de Crescherel et de noble Henry Bay ou d'autres qu'il appartiendra les sommes à elle léguées pour être employées à la construction et édification dudit collège, selon la volonté des testateurs. Pour cet effet, la ville cède ses droits et actions à charge qu'ès contrats d'acquisitions et prix faits auxquels ces sommes seront employées assistera un des syndics et que en ces contrats sera mis que ces deniers sont procédés desdits légats. Aussi que sous les armoiries de Son Altesse qui seront mises audit collège seront mises celles de la ville. »

[1] Le Mémoire manuscrit que nous suivons dans ce récit donne les noms des victimes : les PP. Irénée Couteraux et Benoît Gerbes, prêtres, et Benoît Nicolas, coadjuteur.

[2] Déjà en 1593, le 13 janvier, les Jésuites avaient présenté requête au Conseil « afin de leur prêter d'aide afin de faire le collège ». Le laconique secrétaire de ville dit que « leur sera faite réponse verbale par le premier syndic ».

Digitized by Google

dire ceux du sénateur de Crescherel, de Henry Bay, de Piochet étaient une faible mise pour une œuvre si coûteuse. Un don plus important avait été fait en 1572 par un Jésuite originaire de Chambéry, le P. Claude de Marthod [1] ; mais il ne semble pas que cette libéralité faite à la Compagnie par un de ses membres fût destinée par son auteur à la fondation projetée. Il ne fallait donc compter pour cette longue et difficile entreprise que sur la générosité du souverain et du pays appelé à tirer profit de la nouvelle institution.

Pour le Duc, on pouvait être sûr que son appui ne manquerait pas au collège. Charles-Emmanuel Ier avait hérité des sentiments de son père à l'égard d'une œuvre qu'Emmanuel-Philibert avait fondée. Comme preuve de cette sollicitude on a les lettres-patentes délivrées par le jeune prince au recteur Jean Fournier dès 1589. Par ce document daté d'Annecy, le 7 juin il marque sa faveur pour l'école de Chambéry et pour les maîtres qui la dirigent : « Nous avons mis et mettons, dit-il, sous notre protection et sauvegarde les personnes et tous et un chacun des biens dudit collège, ses meubles, immeubles, fruits, droits, noms et actions, ou autres de quelles qualités ou nature qu'ils soient, faisant inhibition et défense à tous nos juges et magistrats, à tous lieutenant-général de nos armées,

[1] Le P. Claude de Marthod, religieux non profès de la Compagnie de Jésus, laissa à l'institut 2.500 écus provenant de l'hoirie de son père Maximin de Marthod, propriétaire d'une maison en rue Saint-Antoine. Le donateur, né à Chambéry, était religieux à Avignon. Son legs fut employé en 1603 à acheter sur les Monts, au lieu dit la Paillasse, le domaine qui est devenu plus tard le petit séminaire de Saint-Louis et qui fut attribué à la mense archiépiscopale de Chambéry.

Digitized by Google

gouverneurs et lieutenants de nos pays, syndics, procureurs des villes, capitaines, soldats, commissaires, députés ou à députer pour le fait des munitions de guerre et généralement et particulièrement à tous qu'il appartiendra et qui ces présentes verront ou d'icelles auront notice en sorte et manière que ce soit, qu'ils n'ayent aucunement à molester lesdits recteurs régents et autres desservants dudit collège, etc. » Le prince veut que le personnel et les biens de la congrégation soient exempts de toute charge et exaction et que le pouvoir public leur prête son aide pour garantir leurs immunités.

Lorsque les Jésuites décidèrent d'entreprendre la construction de leur collège [1], ils étaient donc assurés du concours du Duc de Savoie. Ils se mirent à l'œuvre en 1599 et commencèrent par les fondations de l'église. Charles-Emmanuel passant à Chambéry posa la première pierre de l'édifice le 25 novembre. Il promit un subside de 2.000 écus d'or.

A partir de cette époque la bâtisse du collège allait se poursuivre avec activité, malgré quelques retards causés de temps en temps par quelque incident de la politique fort troublée alors, ou par un défaut momentané de ressources. Le terrain affecté à l'établissement, à ses cours et jardins, fut régularisé et élargi par une nouvelle acquisition que fit le P. Bonal [2]. Sur cette aire spacieuse, délimitée

[1] 34 ans après l'arrivée des Pères à Chambéry.

[2] Il acheta la maison de César Corps, voisine du collège, pour le prix de 5.000 florins payables moitié comptant et le reste à terme avec intérêt de 8 %. Nous n'avons pu identifier la place de cette maison. En 1712, les Pères ont un procès devant le Sénat à l'occasion du cours d'eau (eau d'Enfer) qui actionne le moulin. On voulait détruire les arches établies par-dessus le lit de la Leysse, par où cette eau, venant

Digitized by Google

par trois rues et par un cours d'eau, le talent de l'architecte put se donner une carrière aisée.

Cet architecte fut un religieux de la Compagnie de Jésus, le P. Martellange. Issu d'une famille d'artistes lyonnais, né en 1568 ou 1569, entré dans l'Ordre des Jésuites en 1599, Etienne Martellange, qui avait décliné la dignité de la prêtrise, fut reçu coadjuteur temporel à Chambéry le 29 mars 1603 [1]. Il résidait sans doute ici depuis quelques années, puisque les travaux du collège édifié sur ses plans ont été commencés en 1599. Au début de 1605 il était déjà établi au Puy où il dirigea la construction d'un autre collège de Jésuites. A partir de cette époque il resta en France et fut l'architecte général de l'Ordre. Aussi, sauf quelques différences de détail nécessitées par la disposition changeante des lieux et l'importance inégale des établissements, tous les collèges bâtis par l'Institut en ce temps-là présentent la même forme d'ensemble, et les églises reproduisent dans leur architecture (dénommée style jésuite) et leur ornementation l'aspect de celle de Chambéry. « Il résulte, dit M. Charvet, des observations auxquelles nous nous sommes livré par l'étude et par la comparaison avec les monuments exécutés, que les collèges devaient se composer réglementairement de deux cours entourées de bâtiments sur leurs côtés. La première, servant aux classes, a presque toujours l'un de ses côtés formé par l'église à laquelle

de Mérande, traversait la rivière pour descendre ensuite derrière le faubourg Montmélian. Le 24 juin 1752, ils passent un précaire à l'hôpital général pour l'établissement, sous le saut dit Lamoulaz (la Meule), d'une grande roue servant à puiser l'eau actionnant les dévidoirs de l'usine de soie établie à la Charité.

[1] Voir sur le P. Martellange la savante étude publiée par M. E.-L.-G. Charvet, architecte à Lyon. — Lyon, 1874.

Digitized by Google

est accolée en conséquence une galerie couverte. Il résulte de cette combinaison que la porte d'entrée est forcément dans l'axe de cette galerie et que l'église y a un accès par le flanc latéral. Les trois autres côtés de la cour ne reçoivent pas de portique afin de laisser libres les fenêtres des classes, ainsi que leurs portes, un peu basses, surmontées aussi elles-mêmes quelquefois d'une petite ouverture.

« La deuxième cour, plus ou moins grande, servait au logement des Pères et quelquefois aussi au pensionnat qui accompagnait le collège d'externes principalement destiné aux enfants de la ville. Cette cour reçoit rarement un portique sur toutes ses faces : il y en a toujours un en prolongement de celui de la première cour et souvent un autre sur la façade opposée[1]. »

Comme l'on peut s'en rendre compte à la vue du grand séminaire de Chambéry, cette description se rapporte exactement à cet édifice construit pour notre premier collège. C'est donc bien au P. Martellange que nous pouvons en attribuer les plans et la direction[2].

Les travaux, ainsi que nous l'avons dit, furent entrepris vers la fin de 1599. Dès l'année suivante, ils furent interrompus par la guerre qui éclata entre la Savoie et la France à propos du marquisat de Saluces. Mais ce fâcheux contretemps valut au collège une bonne aubaine. Notre ville, contre qui Sully avait fait mine de braquer ses canons se rendit promptement. Lorsque Henri IV vint à

[1] M. Charvet, *op. cit.*, p. 14.

[2] Quand il composa son intéressante et savante notice, M. Charvet ne connaissait pas *de visu* le collège de Chambéry qu'il visita plus tard. Il était donc fondé à considérer l'établissement du Puy élevé en 1605 comme la première œuvre du P. Martellange.

Digitized by Google

Chambéry, il témoigna ses meilleures grâces aux Jésuites, entendit deux fois la messe dans leur chapelle et leur fit compter trois cents livres par son aumônier[1].

La paix faite, on reprit les travaux de la maison auxquels les ouvriers furent remis au mois de juillet 1601. Les subventions affluaient. Le gouverneur général de la Savoie, M. d'Albigny, versa au nom du Duc 2.000 écus auxquels il ajouta de son fonds 5.000 florins. Les syndics donnèrent mille écus. Une autre somme de 2,350 florins provint de différentes souscriptions. A quoi il faut joindre la rente assignée sur la gabelle du sel. L'année suivante une nouvelle requête sollicitait la délivrance des legs Piochet, Bay et Crescherel. Vers la fin de septembre 1603, M. d'Albigny fit appliquer à l'œuvre 1.500 ducatons d'une amende infligée aux gabeliers du sel. Puis, d'accord avec M. de Rochette, président du Sénat, et Antoine Favre, président du Genevois, il établit par le pays un demi quartier de taille pour le même objet[2].

Parallèlement à l'édification des murs, s'achevait l'organisation des classes. Les cours de grammaire et d'humanités fonctionnaient depuis longtemps [3]. Le cycle des études

[1] Cette ancienne chapelle dont il a déjà été question ci-devant avait été érigée dès le début sur le terrain acquis des Bressy, par conséquent dans la partie avoisinant la rue Macornet ou la rue Saint-Antoine. Peut-être est-elle rappelée par la chapelle intérieure du grand séminaire actuel qui fut, croyons-nous, l'œuvre de la grande congrégation des Messieurs, au XVII[e] siècle.

[2] Une taille annuelle de 300 écus fut levée pour « la fabrique du Collège » en 1606, 1610, 1611, 1612.

[3] Emmanuel-Philibert avait prescrit l'institution de chaires de droit par lettre à cachet au Sénat d'avril 1582.

Dès 1568, la ville payait un traitement de 500 florins à J. Perret, lecteur ducal aux mathématiques. Ce professeur

Digitized by Google

fut complète en 1605 où Charles-Emmanuel assigna 800 livres pour deux rigents de philosophie. C'est en cette même année que les élèves et les novices prirent possession du nouveau collège [1].

Si la construction des bâtiments d'école était achevée en 1605, il n'en allait pas ainsi de la chapelle dont les murs s'élevaient seulement à la hauteur de douze pieds[2]. La

fut doublé d'un collègue en 1573. Leur enseignement fut ensuite remis aux maîtres du collège, car le lecteur ducal ne figure plus au budget municipal.

En 1610, il y a un cours de théologie morale. Antoine Favre écrit au Duc : « Je n'ai pas encore fait savoir à V. A. que, suivant ce que j'ai fait entendre aux Pères Jésuites de sa bonne volonté, ils ont commencé de faire en leur collège une lecture des cas de conscience avec beaucoup de contentement et d'espérance de profit pour le public. » (Lettres d'Antoine Favre, éditées par M. Mugnier. Lettre du 24 décembre 1610.)

[1] L'année suivante, saint François de Sales resta cinq jours à Chambéry (1-5 février), chez les P. Jésuites « pour « rasseoir son pauvre esprit, tout tempété d'affaires, et « remettre toutes les pièces de son cœur en leur place à « l'aide de ce bon Père J. Fourier, qui est éperdument « amoureux de son bien ». V. GONTHIER, *Journal de saint François de Sales*, p. 48. Du 8 février au 26 mars, il prêcha le Carême à Saint-Dominique.

[2] Pour exécuter le plan de Martellange il fallut dégager l'entrée de la rue Macornet du côté de la rue Saint-Antoine. Comme on en peut juger encore aujourd'hui, l'ancienne ruelle Macornet s'infléchissait en cet endroit et aurait coupé la ligne du mur extérieur de la chapelle. On dégagea le passage en abattant une partie de la maison Tornier, ce qui a laissé libre l'emplacement rectangulaire formant encoche dans l'immeuble actuel construit au XVII[e] siècle. Des Tornier, propriétaires aux XV[e] et XVI[e] siècles, la maison a passé successivement, avant l'établissement du cadastre, aux Bertier, aux Carrel et aux Borré.

Digitized by Google

mort tragique de M. d'Albigny, en 1608 [1], ravit à l'entreprise un ami généreux et un protecteur effectif. Les travaux furent suspendus pendant quelque temps. Ils languirent encore durant une longue période troublée par les guerres et par d'autres circonstances défavorables. En 1627 un incendie endommagea gravement le collège, détruisant l'étage supérieur de l'édifice. Mais comme le gouverneur qui avait remplacé M. d'Albigny, le prince Thomas de Savoie, s'intéressait à l'œuvre, on put continuer les travaux. Charles-Emmanuel avait donné, le 17 juin 1623, 10.000 ducatons qui permirent de recouvrir l'église. En 1633, à la requête du P. Monod, Victor-Amédée donne 2.000 ducatons auxquels il ajouta 500 ducatons pendant les années suivantes pour exécuter l'ornementation extérieure. Le sanctuaire était prêt à être livré au culte en 1635. Le 22 mai de cette année, Mgr Paulin-Milliet, évêque de Maurienne, autorisé par l'évêque de Grenoble, Mgr Scaron, de qui dépendait le décanat de Savoie, fit la consécration canonique. Après la mort de Victor-Amédé (1636) la régente Christine de France, tutrice de Charles-Emmanuel II, octroya 4.000 ducatons qui permirent d'exécuter les derniers travaux de décorations et d'achever le portail en 1646. Les armes des bienfaiteurs furent placées en divers endroits : celles de Charles-Emmanuel I sur la façade ; celles de Charles-Emmanuel II au-dessus de la fenêtre du maître-autel ; celles de Christine de France aux quatre angles des bases de la coupole ; celles d'Emmanuel-Philibert aux vitraux du chœur.

[1] Charles de Simiane d'Albigny, qui avait épousé une fille naturelle d'Emmanuel-Philibert, fut accusé d'intelligences coupables avec l'Espagne, et mis à mort à Montcalieri dans la nuit du 17 au 18 janvier 1608.

Digitized by Google

Le concours prêté par le Souverain à l'institution du collège était encore attesté par une inscription que les Jésuites placèrent dans la cour ouvrant sur la place Notre-Dame et dont Grillet nous a conservé le texte suivant :

MAGNO
CAROLO EMMANUELLI PRIMO
SABAUDIÆ DUCI, CYPRIORUM REGI
AUGUSTO GYMNASII HUJUS INSTITUTORI
PATRES SOCIETATIS JESU
ÆTERNUM REGIÆ MUNIFICENTIÆ MONUMENTUM
G. P.
ANNO M. DC. XXXIX.

Ces lignes étaient gravées sur le socle d'un buste de Charles-Emmanuel. Une note des archives municipales nous fournit une leçon un peu différente où, après le mot *institutori*, on lit encore : *postmodum incendia restauratori.*

L'incendie dont il est question ici eut lieu en 1627. On lit à ce propos dans la chronique d'un Dominicain de Chambéry qui a retracé les annales de son couvent au XVII[e] siècle[1] :

« Le 16 février qui estoit le lundi gras de l'année 1627, sur les deux heures du matin, le (feu) se mit au collège des P. Jésuites, lequel consuma entièrement l'étage d'en haut de tout le bastiment : le S[t] Sacrement de leur église fut transporté céans accompagné de quelques P. P. de leur maison et des nostres qui s'y treuverent lequel aiant reposé deux jours fut porté dans leur église par le P. Recteur accompagné de nostre croix, de la musique et de la congrégation des artisans qui fust establie cest année ».

[1] Chronique du P. Pelin, 1600-1661, publiée par Fr. Rabut.

(A suivre dans un prochain volume.)

Digitized by Google

A PROPOS

DE

TROIS LETTRES DES CONVENTIONNELS

HÉRAULT de SÉCHELLES et Philibert SIMOND

LA

FÊTE CIVIQUE DE CHAMBÉRY

DU

3 MARS 1793

PAR

M. D'ARCOLLIÈRES

Digitized by Google

Digitized by Google

I.

A PROPOS

DE

TROIS LETTRES DES CONVENTIONNELS

Hérault de Séchelles et Philibert Simond

La grande Bibliothèque de la ville de Lyon, ou Bibliothèque du Lycée, possède, entre autres manuscrits, trois pièces de la fin du XVIII[e] siècle, qu'il serait dommage de ne pas sortir de leur carton, en ce temps de curiosité intense, mais non toujours judicieuse, pour tout ce qui touche à la Révolution française. Elles proviennent du fonds Coste, de la bibliothèque de ce remarquable bibliophile lyonnais, qui a passé sa vie à récolter tout ce qui lui paraissait être, de près ou de loin, utile à l'histoire de sa ville natale. Où avait-il trouvé ces documents ? Chacun d'eux porte au bas cette mention ; *Collection Guillon* [1] ; c'est de là qu'ils auront passé aux mains de M. Coste et plus tard en la possession de la grande Bibliothèque [2].

Le premier, qui est aussi le plus frappant, est une lettre autographe de quatre pages in-4, écrite par Hérault de Séchelles, commissaire de la Convention nationale en Savoie[3]; il l'adresse aux citoyens Basire, Legendre et Rovère, les trois commissaires envoyés à Lyon [4] par la Convention que l'attitude et les agissements des partis en cette ville commençaient à inquiéter. Elle est conçue en ces termes :

Digitized by Google

« Chamberi, 3 Mars 1793 — l'an 2
de la République fr. —

« Chers collegues

« Nous avons reçu ce Matin votre lettre, Simon et moi. « Elle est arrivée au milieu d'une fête civique, annoncée « depuis trois mois [5], et toujours retardée qui a eu lieu « enfin pour la reunion de la Savoie à la France. Cette fête « est remarquable par son extrême froideur. Ce peuple est « glacé, mort. Il n'y a pas eu un seul cri de joie. On avoit « etabli un autel de la patrie oules plus jolies femmes [6] « donnoient elles même des fusils et des panaches à ceux « qui viendroient s'enroler. Il n'en est venu que 33 sur « 15.000 ames [7], encore falloit il les arracher par le collet, « et les trainer comme au supplice. Voilà le patriotisme du « pays [8]. il faut les mener lebâton à la mein *(sic)* pour leur « faire faire quelque chose, et vous conviendrez que cela « ne s'accorde gueres avec l'esprit de la liberté.

« Je ne vous répondrai pas chers collegues, sur le sujet « de votre lettre, car Kellermann (dont nous sommes con- « tens a bien des egards [9], c. a. d. quant à la bonne volonté « et au zèle mais qui est mené par le bout du nez dans « tout ce qui est affaire par un nommé *doyen* [10] son aide « de camp, personnage fort imperieux, et qui finira par « beaucoup le compromettre) Kellermann ne nous a rien « communiqué. Il m'a dit seulement quand tout etoit « feit *(sic)* et son courier expedié pour vous, qu'il n'avoit « pas pu vous donner plus ; je sais au reste qu'avec deux « bons battaillons, et surtout avec les sans culotes vous « devez être Maitres de votre affaire. Cette conduite « du general, conduit par son directeur vous paroitra « peut être assez extraordinaire ; c'est une lutte qui

Digitized by Google

« depuis quatre à cinq jours s'est manifestée entre lui et « nous, et d'une maniere assez indecente. Le mot de tout « cela, c'est qu'il y a ici un commissaire general en chef « (Alexandre) [11] fort laborieux, actif, bon patriote, cher « aux jacobins, aimé de Pache [12] que nous soutenons, que « nous meintenons, et le General ou *Doyen* par leurs intri- « gues ont fait venir Botidoux [13], mal noté quant au civis- « me, qui, dit-on, s'en ivre (*sic*) tous les jours, ce qui con- « vient peu à une besogne aussi considerable, à la veille « d'une campagne.

« Le general et Doyen ne veulent avoir autour d'eux que « des valets a leur devotion pour faire la loi Militairement. « Je vous raconte tout cela Confidentiellement chers Colle- « gues, et nous nous proposons comme les Elections [14] « nous laissent quelques jours dont nous pouvons disposer « d'aller faire une pointe à Lyon, uniquement pour vous « voir, nos chers Collegues et causer avec vous patriotisme, « bonheur dont nous sommes privés depuis bien long « temps. Si vous n'êtes pas contens des dispositions que « Kellermann fait pour vous, parlez ; nous le ferons « marcher. nous vous observons seulement que nous ne « pouvons pas tout à fait nous degarnir ; car nous ne « sommes deja pas trop riches. adieu Simond et moi nous « vous renouvellons l'assurance delaplus vive et de la plus « fraternelle amitié.

« Hérault. »

Ainsi écrivait à ses collègues, vers la fin de l'hiver de 1793, le citoyen Hérault de Séchelles. Est-il bien nécessaire de faire ressortir toute l'importance de sa lettre ?

Elle est curieuse assurément ; le style en est aisé [15] et nerveux ; mais elle émane du représentant officiel de la

Digitized by Google

Convention en Savoie, de l'un des commissaires chargés de républicaniser l'ancien duché, de le convertir de gré ou de force aux idées alors en cours outre-Rhône, d'achever, en un mot, l'œuvre entreprise depuis trois ans dans cette province par les meneurs, les clubs et les émissaires de la Révolution.

Par suite, tout auteur sérieux, tout historien qui se piquera d'impartialité, que n'aveuglera pas l'esprit de parti ou qui ne cèdera point aux entraînements d'un patriotisme hors de propos, devra à l'avenir en tenir compte réellement. Si, ce qui est à supposer, on en vient à observer que le citoyen Hérault, ci-devant noble, ancien protégé de la reine Marie-Antoinette, ex-avocat général au Parlement de Paris, était doué d'une nature fougueuse et inconstante, qui a pu le porter de l'extrême enthousiasme [16] au découragement le plus profond, que sa lettre est absolument confidentielle [17], — puisqu'il insiste sur ce point, — on pourra aussitôt répondre que cette lettre éclaire ou explique bien des faits de notre histoire à la fin du XVIII[e] siècle, sur lesquels les écrivains à thèse ont passé légèrement ou dont ils ne se sont même pas souciés. Telle, la ponctualité avec laquelle le régiment provincial de Maurienne, licencié par ses chefs en Savoie dans l'automne de 1792, alla se reformer, l'hiver suivant, à Suse, autour de notre drapeau à la croix blanche [18] ; telles, entre autres, l'insurrection de Thônes en mai 1793, l'émeute d'Annecy au mois d'août suivant, les échauffourées de Mégève, de Rumilly et d'Abondance ; telles encore ces élections de l'an V, que le Directoire *fructidorisa* pour le Mont-Blanc aussi bien, il faut le reconnaître, que pour quarante-sept autres départements de France, etc., etc.

La deuxième lettre est, quoique portant la signature

Digitized by Google

d'Hérault, tout entière de la main de Philibert Simond, également commissaire de la Convention en Savoie, — ce triste personnage dont le cardinal Billiet a raconté la vie dans nos *Mémoires* (2e série, t. V) ; — mais les huit lignes du post-scriptum qui la termine, sont écrites et signées par Hérault de Séchelles, alors que l'adresse au bas de l'unique page in-folio de la lettre même est de nouveau de Philibert Simond.

On trouve, dans ce post-scriptum, l'explication de la troisième pièce du dossier, que je publie en dernier lieu et qui n'est que l'extrait d'une lettre d'Hérault au citoyen S.. .., ou, plus exactement, selon son expression, la « copie d'un Mot » par lui adressé la veille « à un homme qui voit Lebrun » [19].

Voici tout d'abord la lettre. Le citoyen Rovère y est prié par l'auteur de ne la communiquer à personne, tandis que, dans le post-scriptum, Hérault demande au même Rovère de montrer son « mot » aux deux autres commissaires à Lyon, Basire et Legendre.

« repondu (*).

« Citoien Collegue

« Differens particuliers nous ont dit que le fil des trahi-
« sons qui joint le Dept du mont blanc aux traitres de
« l'intérieur etoit entretenu a Lyon par un nommé picolet
« de Chamberi qui y est avec sonfils depuis prés de deux
« mois, et qui demeure probablement chez l'un de ses
« freres car il en a deux a Lyon : il est tres bien aussi
« avec les nommé Martin negotians en la meme ville :
« nous ignorons quels sont les rapports de ces Citoiens,
« mais celui dont nous vous parlons est en correspon-

(*) Cette indication, d'une autre écriture que ce qui la suit, est évidemment du destinataire.

Digitized by Google

« dance avec Brissot Servan.... il pourroit se faire qu'une « visite imprevue faite avec precaution dans leurs domici- « les nous donnat quelques renseignemens mais nous ne « pouvons rien vous promettre de positif a cet egard : « Si vous pouvez en fesant informer sur leur conduite a « Lyon, ytrouver matiere a soupçon vous jugerez sans « doute convenable de faire exercer une Surveillance tres « active et au besoin une visite particuliere.

« picolet de Chamberi actuellement a Lyon est un ci- « devant baron de derniere creation [20] qui a beaucoup « d'esprit et que l'on ne croit pas republicain ni par prin- « cipes ni par passion [21].

« Quand viendrez vous nous voir avec levêque [22].

« nous vous saluons bien fraternellement et « sommes vos concitoiens

« Ph. Simond.

« Herault.

« Chamberi 31 mars 1793. l. an 2. de la repub francoise.

« ne communiquez aucunement notre lettre. »

[P.-S.]. « Je vous envoye, cher collegue, copie d'un Mot « que J'ecris aujourdhui à un homme qui voit le brun [23], « je n'ai pas eu le tens (*sic*) de developper mes idées, « Mais j'y ai mis quelques mots *principaux* Auxquels je « vous prie de concourir aussi si vous avez des relations « dans le pays de Gex etc. etc.

« Montrez cela je vous prie à Bazire et a legendre. la « place de Geneve influe beaucoup sur Lyon, et les deux « ensemble tuent chez nous les assignats... Hérault ».

« au citoien Rovere commissaire député de la conven- « tion aLyon. »

Reste maintenant à connaître l' « Extrait d'une lettre du

Digitized by Google

Citoyen Hérault au Citoyen S..... 30 mars 1793 » : il vient d'ailleurs d'y faire allusion dans son post-scriptum :

« Dites donc cher Concitoyen à Le Brun que nous ai-
« mons et estimons, combien il s'exposerait, Si un homme
« d'Esprit comme lui s'obstinoit à croire à la *vieille* Diplo-
« mate feuillantine Barthelemy [24], et à la Neutralité de la
« Suisse : Neutralité qui n'est qu'une chimère, une expec-
« tative, car les Suisses ne s'arment pas moins, ils n'en
« recrutent pas moins, et souvant (*sic*) par l'entremise de
« Geneve pour le Piémont, l'Autriche etc. Ils ne se mon-
« trent pas aprésent, parce qu'ils nous guêttent, mais
« croyez qu'ils sont tout prêts. La Suisse est dans la *flan-*
« *dre*, la Suisse est dans nos revers, elle est partout où
« nous avons des échecs, elle n'attend que le moment [25],
« Je suis certes bien de l'avis, de ne la point provoquer,
« de la laisser tranquille de toutes manieres, de ne lui
« offrir que de bons exemples, cette Guerre philosophique
« est la meilleure de toutes, mais en même temps il ne
« faut pas nous endormir de notre Coté ; l'Hypocrite
« Geneve ne nous aime point, nous craint ne cherche qu'à
« nous sucer, qu'à rétablir ses communications avec nous,
« pour faire circuler nos moyens d'abord chez elle, et
« ensuite chez les Suisses, Geneve est pour nous un poste
« important et nécéssaire, Si les Suisses bougent, il faut
« s'en emparer sur le Champ, il ne faut le faire qu'autant
« qu'ils bougeroient, autrement cette Démarche n'ho-
« noreroit pas la Rep. fr^se^, elle offusqueroit les Suisses,
« elle leur fourniroit les pretextes qu'ils cherchent. Mais
« il n'est pas moins essentiel dès à présent de *cerner*
« Geneve par l'observation la plus exacte de nos Loix pro-
« hibitives, ces loix Sont faites, elles nous renferment chez
« nous, et eux chez eux ; Si nous ne voulons pas Servir

Digitized by Google

« des gens qui n'existent qu'à nos dépends, Si nous ne « voulons pas être trahis à la journée, Si *Le Brun* ne veut « pas se compromettre, et finir lui même par y être trompé « et dénoncé quelque jour, faite que le Conseil Exécutif « se renferme toujours quant à présent dans deux mesu- « res : 1° *Cerner* Geneve de nos prohibitions 2°|donner « l'ordre de s'en emparer ne fusse que militairement « comme poste essentiel, Si les Suisses bougent. Geneve « va envoyer, je crois, des Députés à Paris pour fraterni- « ser entre les deux Republiques, mais ne nous fions pas « plus qu'il ne faut à la fraternite dévorante des *Juifs* et « des Chrétiens [26]. Songez que *Rébaz* [27] Aristocrate n'en est « pas moins leur Député à Paris, Songeons tous, cher « Concitoyen, à bien stipuler les intérêts et le sort de la « République françoise, et ne nous laissons point entamer. »

En résumé, le premier document a une valeur incontestable pour l'histoire de la Savoie pendant la période révolutionnaire et un certain intérêt quant à la nature des rapports, assez peu cordiaux d'ordinaire, des généraux républicains avec les conventionnels envoyés en province. Le deuxième plaira plus particulièrement à Chambéry, tout en démontrant une fois encore à quelles surprises sensiblement désagréables, à quel genre de visites nocturnes se trouvaient en butte à cette époque les nouveaux comme les anciens citoyens français. Enfin, l' « Extrait d'une lettre d'Hérault au Citoyen S..... », complété par le post-scriptum, pourrait être dédié aux curieux de la politique extérieure de la Convention ; les Genevois et les Suisses, entre autres, y constateraient ce qu'ils savent de vieille date : les sentiments peu bienveillants, d'une hypocrisie intéressée, que nourrissaient alors pour leur pays les hommes d'Etat improvisés de leur grande voisine de l'ouest.

Digitized by Google

NOTES

[1] L'abbé Aimé Guillon de Montléon, conservateur à la Bibliothèque Mazarine, collaborateur de la *Biographie universelle*, né à Lyon le 24 mars 1758, mort à Paris en 1842, est l'auteur de plusieurs ouvrages historiques. Dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la ville de Lyon pendant la Révolution* (Paris, 1824, 3 vol. in-8, il s'est servi de deux fragments de la lettre écrite par Hérault de Séchelles le 3 mars 1793 et reproduite en entier aux pages 516 et 517.

[2] N° 4274 du *Catalogue de la Bibliothèque lyonnaise de M. Coste rédigé et mis en ordre* par Aimé Vingtrinier, *Lyon*, 1853, et n° 609 du nouveau catalogue des *Manuscrits de la Bibliothèque de Lyon*, par MM. Molinier et Desvernay, 1re partie, 1900.

[3] Les trois autres commissaires députés avec Hérault pour organiser le département du Mont-Blanc furent Philibert Simond, Grégoire et Jagot. En résumé, au sentiment d'un *Montagnard* de Chambéry, « deux calotins (Grégoire et Simon), un ci-devant (Hérault) et un individu que personne ne connoit (Jagot) ». (*Réponse du citoyen Simond à un Imprimé ayant pour titre, Extrait des Procès-Verbaux de la Société de Chambery.* Anneci, Durand, p. 14). — Avant la Révolution, Grégoire-Marie Jagot était juge de paix à Nantua. Il quitta Chambéry et se rendit à Nice avec Grégoire au milieu du mois de février 1793 (V. ci-après, p. 551, *note* 23).

[4] C'est le 2 mars 1793 que ces commissaires arrivèrent à Lyon (*Lyon en 1793 avant le siège.* Notes et documents publiés par Albert Metzger et révisés par Joseph Vaesen, p. 38. — *Recueil des actes du Comité de Salut public publié* par F.-A. Aulard, t. II, p. 204).

[5] Voir, plus loin, « II. La Fête civique de Chambéry du 3 mars 1793 ».

[6] Aux noms des citoyennes, enfarinées de jacobinisme, donnés par le Cardinal Billiet (*Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique du diocèse de Chambéry*, p. 79. — Cf. *Le second cri de la Savoie vers la liberté*, Amsterdam *(sic)*, 1795, p. 53 et suiv.), on peut, selon toute vraisemblance, ajouter celui d'une jeune

Digitized by Google

fille, Marguerite-Thérèse M..., qui épousa en l'an IV le libraire Jean-Joseph B..., et était réputée avoir été un jour la déesse de la Raison à Chambéry.

[7] En 1787, on comptait bien environ 15.000 âmes à Chambéry (V. Lullin, *Notice historico-topographiq.*, p. 9), et, plus exactement, 15.375, en 1789 ([Pallcel], *Annuaire du département du Mont-Blanc*, an XII, p. 97 ; Verneilh, *Statistique du département du Mont-Blanc*, p. 254) ; mais, au 22 janvier 1793, il n'y en avait plus que 12.810, et 8.691, au 23 juin suivant (F. Rabut, *Cumberiensia*, LXX et LXXXVI, in *Patriote Savoisien*, années 1892 et 1893). — De même, la population d'Annecy, qui dépassait, avant 1792, 6.000 âmes (5.600 en 1789, d'après Pallcel et Verneilh), n'était plus que de 4.659 au recensement officiel du 15 brumaire an IX, 6 novembre 1800 (Le chanoine Mercier, *Souvenirs historiques d'Annecy*, 1878, p. 543). — Le rapprochement de ces différents chiffres ne porte-t-il pas en soi tout un enseignement?

[8] « Chambéry passait pour le chef-lieu du patriotisme du « Mont-Blanc. Effectivement, ce département presque partout « livré à un sordide intérêt, et abruti par l'habitude de ses chaî- « nes et du fanatisme, renfermait un bien petit nombre de « patriotes ; les lois françaises y étaient inconnues, les assignats « conspués ; et dans le fond des vallées, nos volontaires n'au- « raient pas trouvé un œuf pour cinq livres ; à Moutiers, nous « avons offert un assignat de cinquante sous à un mendiant qui « l'a refusé ; toutes les auberges étaient fermées en Tarentaise « et en Maurienne, et nous devons à la vérité de dire que les « troupes ont souffert sans murmurer toutes les privations les « plus pénibles, et sans qu'un seul habitant de ces contrées ait « eu à se plaindre d'aucune violation... » *(Compte rendu à la Convention nationale de la mission des représentans du peuple à l'armée des Alpes, Dubois-Crancé et Gauthier, depuis le 3 mai jusqu'au 12 octobre 1793 (vieux style) l'an second de la République française une et indivisible, par Dubois-Crancé*, in *Mémoires politiq. et milit. du général Doppet*, Paris, 1824. p. 389. — Ce *Compte rendu*, « imprimé par ordre de la Convention, s. d. », in-8 de 62 pages, se trouve aussi à la Bibliothèque nationale. — Voir encore l'analyse du « Rapport des représentants du peuple à l'armée des Alpes au Comité de salut public », signé Dubois-Crancé, Nioche et Gauthier, en date du 31 mai 1793 *(Un régiment provincial de Savoie en 1792*, par le marquis Tredicini de Saint-Séverin, p. 197).

Digitized by Google

[9] Sur le genre et la nature des relations ultérieures de Kellermann avec les commissaires de la Convention en Savoie, v. AULARD, *Recueil*, etc., III, 256-260.

[10] Doyen ou plutôt Ledoyen était alors adjudant-général. Il fut promu au grade de général de brigade, quelques mois plus tard, et commandait le corps français de Maurienne, quand l'armée sarde rentra en Savoie, au mois d'août 1793; au mois d'octobre suivant, il était arrêté et conduit à Grenoble où il devait être jugé par un conseil de guerre pour avoir reculé devant le marquis de Cordon et ses troupes ; mais, ensuite d'un premier interrogatoire, la procédure entamée contre lui parut tellement injuste qu'elle fut abandonnée (J. MASSE, *Hist. de l'annexion de la Savoie à la France en 1792*, IIIe partie, p. 30, 48, 63, 86, 109 et 158).

[11] Charles-Alexis Alexandre, né le 8 décembre 1759 à Paris, où il mourut le 27 septembre 1825. Ancien courtier de commerce dans la même ville, commandant du bataillon des Gobelins, un des acteurs de la journée du 10 août 1792, il avait obtenu, le 22 septembre, du Comité exécutif provisoire une indemnité de douze mille livres à cause de « ses sacrifices » et de « ses dépenses pour la chose publique ». Tandis qu'il était commissaire général ordonnateur provisoire de l'armée des Alpes, on lui substitua, pour le *bien du service*, le citoyen Botidoux, ce qui n'empêcha pas Hérault et Simond, également « pour le bien du service », de maintenir résolûment ce « patriote » dans son emploi. Au mois de juin, Hérault, continuant à le protéger, le proposait, le 21, à la Convention comme ministre de la guerre; le décret, rendu le lendemain, fut toutefois rapporté séance tenante (ROBERT, BOURLOTON et COUGNY, *Dictionnaire des Parlementaires français*, t. Ier, p. 37 ; AULARD, *Recueil*, etc., t. Ier, p. 59-60 ; II, 352 et 573 ; V, 30, 35 et 48-49). Alexandre était encore commissaire général de l'armée des Alpes aux mois d'août et de septembre 1794 (J. MASSE, *Hist. de l'Annexion*, etc., IVe partie, p 20 et suiv.).

[12] Jean-Nicolas Pache (1756-1823) remplissait alors les fonctions de maire de Paris ; il avait occupé le ministère de la guerre, — où le général de Beurnonville lui succéda, — du 3 octobre 1792 au 2 février 1793 (V. AULARD, *Recueil*, etc., I, 166 *n.* et 325 *n.* ; II, 56).

[13] Jean-François Le Deist de Botidoux, né le 31 août 1762, mort le 19 novembre 1823, fut député suppléant du tiers état de

Digitized by Google

Bretagne aux Etats Généraux, puis capitaine dans l'armée du général de La Fayette. Révolutionnaire d'abord, bientôt royaliste, il était nommé, sous la Restauration, messager de la Chambre des pairs (V. Robert, Bourloton et Cougny, *Dict. des Parlementaires fr.*, IV, 37-38). Il avait été créé, au commencement de 1793, commissaire ordonnateur en chef à l'armée des Alpes, en remplacement d'Alexandre (V., à la page précédente, la note 11; cf. Aulard, *Recueil*, etc., III, 239). — Les démêlés du girondin Botidoux et du jacobin Alexandre ont laissé leur trace dans les procès-verbaux (séances du 27 février et du 1er mars 1793) de la Commission provisoire d'administration du Mont-Blanc, qui, prudemment, n'a pas voulu s'engager dans l'affaire ; mais on y constate que Botidoux tenait sa nomination d'un brevet du 12 février, émané du conseil exécutif provisoire, et non d'une décision du ministre de la guerre, comme l'écrivaient à la Convention, le 12 mars, Hérault et Simond (V. Aulard, *Recueil*, etc., II, 352). — Il existe une plaquette de Botidoux, assez rare et relative à son séjour auprès de l'armée des Alpes; ces 8 pages in-8 portent comme titre, — si je n'erre —: *Grande conspiration découverte par les commissaires de la Convention à Lyon, Legendre, Bazire et Rovère.*

[14] La période des élections de toute sorte avait commencé dans le Mont-Blanc vers le milieu de janvier. Au moment où Hérault correspondait avec ses collègues de Lyon, les électeurs du département avaient encore à désigner, outre le président du tribunal criminel, l'évêque constitutionnel (ce qu'ils firent, du reste, dans la même semaine). Cette dernière conjoncture ne semble pas avoir beaucoup ému le commissaire de la Convention. Il est vrai qu'il venait de préconiser, dans une brochure de circonstance, le système des nominations à l'épiscopat inauguré par la constitution civile du clergé. Un exemplaire de cette brochure, fort peu connue, se rencontre à la Bibliothèque publique de la ville de Chambéry (n° 15332 du *Catalogue*, carton); elle est intitulée : *Dialogue pour les Citoyens des Campagnes du Département du Mont-Blanc, entre un Electeur, et l'un des Commissaires de la Convention nationale. Sur le serment civique que la Loi exige des Prêtres. Par H.....* Imprimerie de l'armée des Alpes. In-8 de 47 pages, avec cette épigraphe : « Sanabilibus ægrotamus malis. *Senec. de irâ.* Nous ne sommes pas malades pour long-tems ».

Digitized by Google

[15] A propos d'une phrase factice, composée dans l'intention d'ailleurs fort judicieuse et fort légitime de ridiculiser l'éloquence révolutionnaire, Charles Nodier dit, dans ses *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque* (Paris, 1829, p. 319) : « Il falloit l'attribuer à un autre qu'à Saint-Just ; à Billaud Varennes, par exemple, ou à cet Hérault Séchelles, qui se croyoit une espèce d'homme de lettres parce qu'il avoit dîné chez Buffon, et qui demandoit sérieusement à la Bibliothèque un exemplaire des *Lois de Minos*, pour lui servir dans la rédaction de la constitution qu'il devoit faire le lendemain ». — M. Emile Dard n'est pas de l'avis de Ch. Nodier sur la valeur littéraire d'Hérault de Séchelles : il a beaucoup loué, en 1906, dans la *Revue de Paris*, son petit opuscule, *Visite à Buffon*.

[16] « Le printemps prochain sera l'époque d'une dernière lutte où des légions d'esclaves ramasseront toutes les forces de leur agonie. Elles seront bientôt terrassées si la Convention s'empresse de donner des ordres pour qu'il soit envoyé des fusils et des modèles de piques à la brave garde nationale du Mont-Blanc, à ces soldats robustes et valeureux, qui viennent s'inscrire en foule, et qui, dans toute la chaîne des Alpes, ne font retentir qu'un seul cri, *des armes et la liberté !* » (Les commissaires dans le Mont-Blanc à la Convention, Chambéry, 4 janvier 1793, an II de la République française, in Aulard, *Recueil*, etc., I, 400).

[17] Lorsqu'il écrivait officiellement au Comité de salut public, Hérault de Séchelles n'accusait pas nettement les Savoisiens de manquer de patriotisme, comme il le faisait dans sa correspondance privée : c'eût été assez impolitique, avouer le peu de succès de sa mission auprès d'eux. Il préférait leur attribuer d'autres sentiments, au risque de les blesser, si une indiscrétion était commise à Paris. « Les gens de ce pays-ci, » mandait-il au Comité, le 27 avril 1793, « ont la fibre très molle. Ils n'ont jamais connu l'enthousiasme. Il faut toujours leur ordonner au nom de la loi. La peur des Piémontais est l'état habituel du département. Les autorités constituées elles-mêmes se mettent à la tête de ces terreurs. Elles se voient déjà pendues. De là les méfiances sans fin, les dénonciations absurdes, les plus fausses et les plus ridicules nouvelles, presque à chaque quart d'heure » (Aulard, *op. cit.*, III, 499).

[18] Les soldats du régiment de Maurienne eurent, fidèles au rendez-vous que leur avait donné leurs officiers, d'autant plus

Digitized by Google

de courage d'aller à Suse au commencement de 1793, que les autorités révolutionnaires avaient l'œil sur eux depuis deux ou trois mois. En effet, sur les bruits répandus par la malveillance que des ordres étaient venus aux soldats nationaux de Maurienne et de Genevois de rejoindre l'armée sarde en Piémont, la commission (provisoire d'administration des Allobroges), « pour « prévenir... la suite de ces ordres en cas qu'ils eussent été « donnés, et qu'il y eut des cy devant soldats nationaux assez « lâches pour déserter la terre de la liberté pour rejoindre les « drapeaux du despotisme, arrête qu'il est deffendu à tout citoyen, « nul excepté, de quitter sa patrie pour aller rejoindre ou se « ranger sous les drapeaux du Roy sarde ou de tout autre ennemi « des Allobroges : sous peine d'être tenu pour traitre à la patrie « et puni comme tel ; ordonne à ces fins à toutes les municipa- « lités de surveiller et dénoncer tout embaucheur, de faire par- « venir à la Commission La notte de tous ceux qui partiront pour « rejoindre l'armée sarde ou pour s'y engager, et de faire publier « cet arrêté un jour de fête ou dimanche, à l'issue des offices « divins ». (Archives départementales de la Savoie, série L, vol. 16 : Séance de la commission provisoire d'administration des Allobroges, du mardi 20 novembre 1792, au matin. — J[h] Dessaix, *Hist. de la réunion de la Savoie à la France en 1792*, 1857, p. 393-394.) — L'arrêté du 20 novembre 1792 n'eut pas, on le sait déjà, les conséquences que l'on en attendait. Aussi, dans sa séance extraordinaire du 4 février suivant, la même administration arrête-t-elle, sur les réquisitions du procureur général syndic, « qu'il est mandé aux regents des intendances de Mau- « rienne et Tarentaise de faire parvenir au Bureau de l'admi- « nistration une notte des soldats de Cy-devant Maurienne et « delalegion [Légion des campements] qui ayant passé en « Piemont sont revenus dans leursfoyers, etles ont ensuite « abandonné pour repasser en Piemont, Cette notte Sera cer- « tifiée par les municipalités dulieu du domicile de ces Soldats ». (Archives de la Savoie, série L, vol. 18.)

[19] Le citoyen S... est, à n'en pas douter, l'ex-vicaire général de l'évêque de Châlons-sur-Marne, l'ex-abbé Jean-Louis Soulavie qui, selon M. A. Mazon (*Histoire de Soulavie*, t. I[er], p. 146), « était en bonnes relations avec Hérault de Séchelles, » et que le Comité de salut public entendait, le 27 avril de la même année, « en présence du ministre des affaires étrangères [Lebrun, précisément], sur les dispositions et les intérêts politiques de l'Europe »

Digitized by Google

(Aulard, *Recueil*, etc., III, 484). L'appui des députés de l'Ardèche, — son département d'origine, — et des membres du Comité de sûreté générale durent aider Soulavie, — tout autant que ses rapports avec Hérault, — à obtenir, le 25 mai, le poste de ministre résident près la République de Genève et le Valais (A. Mazon, *op. cit.*, I, 146-147; v. aussi Aulard, *Recueil*, etc, IV, 587; Fr. Descostes, *Joseph de Maistre pendant la Révolution*, p. 282 *n.*).

[20] Claude Picolet avait, moyennant la finance de 7.500 livres, obtenu l'inféodation et reçu l'investiture, en titre de Baronnie, de la seigneurie d'Hermillon en Maurienne, le 13 janvier 1784 et le 14 mai 1785 (Manno, *Il Patriziato subalpino*, 1895, p. 59 et 242). Il était né à La Rochette le 25 juillet 1746 et fut admis comme avocat au Sénat de Savoie en 1769. Après avoir tenu le bâton de deuxième syndic (syndic-*avocat)* de la ville de Chambéry en 1790 et en 1791, il se trouva être l'un des quatre conseillers de ville qui allèrent en robe vers Montmélian, le 22 septembre 1792, pensant à haranguer Montesquiou, pour lui recommander la vie et la fortune des habitants de la capitale du duché (*). Le 14 octobre, il était élu député à l'Assemblée nationale des Allobroges, qui, le 29, avant de se séparer, le reconnaissait en qualité de « trésorier pour recevoir les dons patriotiques »; la commission provisoire d'administration des Allobroges qu'elle avait formée le même jour et où elle l'avait appelé, en fit, le lendemain, son vice-président, puis son président, le 26 novembre. C'est lui qui avait été le rédacteur de la réponse à l'adresse envoyée, le 11, par les « citoyens Archevêque et membres du clergé de Tarentaise » (V. Dessaix, *Hist. de la réunion*, etc., p. 376-381, 386-392). Le 10 décembre, il quittait le fauteuil; mais, le 24, il reprenait les fonctions de vice-président. Un mois plus tard, le 25 janvier 1793, surlendemain du jour où il avait pourtant présidé à leurs travaux, il écrivait à ses collègues qu'à cause de « l'altération de sa santé et de la liberté que lui laisse la loi sous laquelle l'administration a été renouvellée, il demande acte de La démission qu'il donne de sa place ». La discussion sur l'objet de cette lettre fut différée. Porté absent dans les procès-verbaux ultérieurs et jusqu'au 6 mars, veille du jour où la commission provisoire

(*) « Du 22 septembre 1792 — ...Messieurs le sindic Mansord, Envoyé ce matin hors La Ville avec Messieurs Picollet d'Hermillion, avocat Curial et Gorrin sont rentrés au bureau (vers les trois heures de l'après-midi) et lui ont fait part qu'ayant crû que leur mission avait cessée, ils se sont retirés. » (Arch. municip[les] de Chambéry, série AA, art. 126 de l'Inventaire.)

Digitized by Google

installa l'administration définitive du Département, il avait été toutefois remplacé à la vice-présidence par Sommeiller, mais à partir du 18 février seulement et sans doute par suite de la lettre, — lue dans la première séance du 16, — où il redemandait « acte de sa démission ». (Cf. ses réponses à l'interrogatoire qu'il subit à Lyon, le 2 avril, p. 531, *n.* 21.) — De ventôse à messidor an IV (mars-juin 1796), on le voit président de la 1re section du tribunal civil, puis professeur de législation à l'Ecole centrale du Mont-Blanc du 1er frimaire an V (moment où elle fut ouverte) jusqu'au 16 messidor an VIII : un arrêté consulaire l'avait nommé maire de Chambéry le 9 germinal précédent (30 mars 1800). De l'an IX à l'an XI, il occupe les fonctions de substitut du commissaire près le tribunal d'appel de l'Isère. En cette dernière année, il devient juge au même tribunal et, le 27 brumaire an XII (19 novembre 1803), le Sénat conservateur l'élit membre du Corps législatif pour le département du Mont-Blanc. Pendant la durée de son mandat de député, c'est-à-dire de 1803 à 1809, il est suppléé à la Cour d'appel de Grenoble par M. Joseph Dupuy ; mais il y revient aussitôt après et, par décret du 17 avril 1811, il est promu conseiller à la Cour impériale de Grenoble, à l'organisation de cette Cour, où il ne cesse de siéger qu'en 1815 (V. le *Moniteur universel*, l'*Almanach de la Cour d'appel de Grenoble* et l'*Annuaire statistique du département de l'Isère)* — Il mourait à Chambéry (Reg. par. de St François de Sales) le 5 avril 1823, redevenu, depuis quelques années, avocat au Sénat de Savoie, comme il l'avait été avant la Révolution.

[31] Les conventionnels de Lyon s'empressèrent de céder, le 2 avril au désir manifesté par Simond dans sa lettre du 31 mars ; ils firent pratiquer une visite domiciliaire minutieuse dans la demeure des citoyens Picolet père et fils. Le procès-verbal de cette visite, accompagnée d'un interrogatoire en règle, a été dressé par un juge de paix ; il contient cinq pages in-4 et chaque page est signée par tous les citoyens présents. Comme les autres documents que je publie à cette heure, il provient de la collection Guillon, ainsi que la pétition de Claude Picolet père qui y est jointe (*) et n'est que la conséquence naturelle de l'insuccès complet de cette injustifiable mesure de police prise contre lui.

Voici, au reste, textuellement les deux pièces ; les détails

(*) Nos 4293 et 4294 du *Catal. de la Bibl. de M. Coste* et n° 611 du Catalogue de MM. Molinier et Desvernay.

Digitized by Google

qu'on y lit, en rachètent bien l'étendue, — du moins, je le présume :

« L'an mil sept cents quatre vingts treize Et le Deux avril Lan Deux de la Republique francaise surles une heures aprés minuit, En vertu dun ordre des Commissaires de la Convention nationale pour le Retablissement de Lordre Dans le Departement de Rhône Et Loire et Lieux circonvoisins Ledits ordre en datte dujour dhier portants Requisition aux Citoyens maire, Et officiers muni cipaux dela ville de Lyon, de proceddé *(sic)* Conjointement avec Le citoyen Magnon secretaire de la Commission et nous ala Recherche des papiers suspects qui pourroient se trouver chez les citoyens Picolet pere et fils (*) De present enlaville de Lyon, nous Pierre Fillion Juge de paix du canton de l'hotel dieu de Cette ville assisté des citoyens Roch officier municipal et Villard aussi officier municipal faisant par *interim* les fonctions de procureur de la Commune, Et Dudit citoyen Magnon nous sommes Rendus au Domicille Desdits citoyens Picolets *(sic)* Rue sainte marie des terraux n° 104. au deuxieme Etage, ou nous avons eté conduit par le citoyen Bouchenets, arrive ches lesdits citoyens Picolets nous leur avons annoncé lobjet de notre mission Et leur avons exibé lordre du Commissaire de la Convention nationale Dont Il est cy dessus parlé, Et auquel ils nous ont declare etre disposé a obtemperé *(sic)*, perquisitions exactement faitte dans tous leur papiers nous ny avons Rien trouvé qui nous ait paru suspect et nous nous sommes Bornés afaire au citoyen Picolet pere les questions suivantes.

« Aluy demandé ses nom surnom âge qualite Et Lieu denaissance. — a Repondu sappeller Claude Picolet natif de la Rochette Département du Montblanc agé de quarante six ans, homme de Loi, domicilié ordinairement a Chambery Et logé en cette ville de Lyon depuis le douze fevrier Dernier.

« aluy demandé Dou il est partit pour serendre en la presente ville. — a Repondu etre partit de Chambery le sept fevrier dernier munit dun certificat de cette ville Et quil nous a Desuite Representé, quil a sejourné trois jours avec son fils au pont de

(*) Probablement Claude Laurent Picolet, baron d'Hermillon, lieutenant, la même année, dans les « Chasseurs de la Montagne aux Pyrénées-Occidentales », puis capitaine. Cet officier quitta le service pour infirmités contractées durant la guerre contre l'Espagne. Il figurait entre les hommes de loi de Chambéry, en l'an XIII, parmi les avocats à la Cour de cassation en 1809, et mourut avant 1833 (Note communiquée par M. le comte de Mareschal).

Digitized by Google

Bonvoisin (Cf., p. 529-530, *n.* 20, ses lettres à la commission provisoire d'administration).

« a luy demandé quel est le motif de son voyage aLyon. — a Repondu y Etre venu pour plusieurs objets scavoir Dabord pour y accompagne son fils que De *(sic)* Raison de santé Lavait determiné a y faire quelque sejour pour ensuite se rendre a-Larmee des Pirennées ou le general Servants luy avoit destiné de Lemploi depuis environ deux mois Cequi *(sic)* nous a justifié par une lettre de ce general, Et En suite pour regler quelques affaires personnelle, avec un frere deluy Repondant negotiant En cette Ville.

« a luy demandé sil a quelque Relation a Paris. — a repondu aucunes.

« a Luy demandé sil a quelque Relation a Chambery pour les affaires de la Republique. — a Repondu n'etre en correspondance a Chambery quavec son Epouze [M^lle^ Marie-Josephte Portaz] qui Demeure En cette ville, et ni traite des affaires de la Republique que Comme tous bon Citoyens peuvent le faire ainsy que nous avons pus En juger par l'examen de sa Correspondance.

« aLuy demandé sil est dans Lintention de se fixer ailleurs que dans le Departement du Mont Blanc. — à Repondu quil na pris jusque apresents aucune Determination sur ce point, et que sa Resolution a cet Egard, dependra dequelques arrangement daffaires qui luy sont personnelle.

« aluy demande sil persiste dans ses reponces. — a Repondu ny avoir Rien a ajouté ny Retranché.

« Lecture aluy faitte a signé avec les officiers municipaux sus nommes Le citoyen Magnon, Et nous juge de paix.

« Picolet Magnon s^re^ Roch — Villard
offr m^l^. — Offr m^l^. faist. fns. de procr.
« Fillion juge de paix » — comne *(sic)*.

« Nous Pierre Fillion juge de paix susdits et soussigne vu Les Reponces du citoyen Picolet, et attendu quil ne sest trouvé dans son Domicille aucuns papier suspects contre la Republique ordonnons que nous nous Retirerons *(textuel)*, et que le present proces verbal sera Referé au Commissaire de la Convention nationale pour En suite etre ordonné cequil appartiendra

« a Lyon lesdits jour et an, Clos sur les trois heures du matin. Fillion juge de paix. »

Digitized by Google

« Egalité, Liberté. « Aux Citoyens Commissaires de la Convention nationale pour le rétablissement de l'ordre dans la cité de Lyon.

« Le citoyen Claude Picolet pere homme de loi de Chamberi, département du Mont Blanc, de sejour en cette cité

« Représente que la perquisition qui a été faite, par vos ordres, de ses papiers, dans la nuit du premier au second du courant mois d'avril, annonce des soupçons, qui l'ont d'autant plus affligé que jamais rien dans sa conduite a pù en fournir le moindre prétexte : il ne peut en attribuer la source qu'à une malveillance personnelle, ce qui ajoute à l'interest qu'il a de se procurer la preuve qu'on n'a rien trouvé dans cette perquisition, qui puisse faire douter de son civisme.

« C'est pourquoi il vous prie, citoyens commissaires, vouloir ordonner qu'extrait lui soit delivré du procès verbal qui a été dressé de cette perquisition, Lyon ce 4. avril 1793 L'an 2e de la république.

PICOLET. »

Au bas de la pétition, on lit :

« Soit délivré Copie

« Lyon Ce 7. Avril 1793. L'an 2e de la republique.

C. BASIRE

Comre. »

Peut-être que si feu M. de Saint-Genis avait connu la visite domiciliaire faite à l'instigation du savoisien Simond chez le citoyen Picolet, son compatriote, il aurait mis quelque façon à nous certifier que, « pour être juste envers Simond, il faut effacer la tache de son apostasie par le souvenir des services qu'il a rendus et surtout des crimes qu'il a empêchés. » (*Hist. de Savoie*, III, 149. — Cf. la *Lettre du citoyen Simond, représentant du peuple près l'armée des Alpes, à la Convention nationale* (Sallanches, 30 septembre 1793 in-8 de 8 pp.) — On doit aussi regretter que le même auteur n'ait pu lire la lettre de Simond publiée dernièrement par M. F. Miquet dans la *Revue Savoisienne* (année 1905, p. 144-145) : Simond y dénonce comme « agioteur, muscadin et égoïste » le tailleur qui lui a « vendu une paire de culottes de drap non doublée, quarante-huit livres ».

[11] Il s'agit sans doute ici du citoyen François-Thérèse Panisset, ci-devant curé de Saint-Pierre d'Albigny et député de cette commune à l'Assemblée des Allobroges, qui, élu évêque consti-

Digitized by Google

tutionnel du Mont-Blanc le 6 mars 1793, alla se faire sacrer à Lyon, le 7 avril suivant, par le citoyen Adrien Lamourette, évêque métropolitain de Rhône-et-Loire. Il est encore à supposer que Rovère et ses deux collègues en mission avaient promis d'accompagner en Savoie le nouvel évêque, à son retour de Lyon. Panisset, à peine institué et sacré, revint tout aussitôt, en effet, pour prendre possession de son siége à Annecy : il fut installé par la municipalité de cette ville, le 14. — La tradition veut que, le jour où une députation de l'Assemblée électorale du Mont-Blanc se rendit à Saint-Pierre d'Albigny pour prévenir de sa nomination le citoyen Panisset, elle le trouva hésitant, timoré, — du moins en apparence. — Par une porte de sa cuisine, restée ouverte, la servante du futur évêque entendait l'entretien et il semblait devoir se prolonger. « *Monchu* », finit-elle par crier à son maître, et sans se déranger, « *quand lou-z honneur vênioni, i fôt torzò lou prêdrë.* » Cette injonction leva, paraît-il, les scrupules du citoyen curé et il accepta.

[13] Pierre-Henri-Hélène-Marie Lebrun, dit *Lebrun-Tondu*, né à Noyon en 1754, ministre des affaires étrangères de la République française depuis le 10 août 1792. Il fut décrété d'arrestation le 2 juin 1793 et guillotiné le 27 décembre (Aulard, *Recueil*, etc., I, 2). — Joseph de Maistre ne prenait guère au sérieux cet ancien journaliste, qui passa par les bureaux du ministère des affaires étrangères de Paris avant d'être appelé à le diriger ; il le qualifie tout simplement de « domestique de la Convention Nationale pour les affaires étrangères » *(Seconde lettre d'un royaliste savoisien à ses compatriotes).*

[14] François Barthélemy, un modéré devenu dans la suite le marquis Barthélemy, ministre d'Etat, pair de France, etc., était à ce moment-là ministre plénipotentiaire de la République française en Suisse. — Ses collègues du Directoire, où il entra le 7 prairial an V (26 mai 1797), l'envoyèrent à Cayenne après la journée du 18 fructidor (4 septembre 1797).

[15] Deux ans plus tard Joseph de Maistre raisonnait presque de même dans *Jean-Claude Tètu, maire de Montagnole.* « Et nos bons amis, les Suisses », disait *Jean-Claude à ses chers Concitoyens, habitants du Mont-Blanc,* « croyez-vous qu'ils soient bien amusés d'entendre les tambours des Français de l'autre côté du lac ?... jugez comme ils ont envie de toucher de tout côté la République française ! Sûrement les Français ne pourraient pas leur faire un plus grand plaisir que de s'en aller d'où ils sont venus. »

Digitized by Google

[16] La lettre d'Hérault au citoyen S....., quoique datée du 30 mars 1793, pourrait être en partie le brouillon de celle qu'il adressait, le 27 avril, au Comité de salut public. « Si les Suisses », écrivait-il à cette dernière date, « si les Suisses, — neutres jusqu'à présent, mais dont la *neutralité n'est qu'une hypocrisie* et l'attente d'un moment favorable, — si les Suisses remuaient, s'ils voulaient entrer par le côté du Chablais qui est plus ouvert, s'ils laissaient par leur territoire le passage aux Autrichiens et Piémontais, comme toutes les velléités, comme tous les projets paraissent l'annoncer, ils pourraient nous faire beaucoup de mal....

« Genève nous tue, nous dévore, nous abîme par son infâme agiotage. S'il n'était pas convenable de ménager un pays qui n'est pas à nous, et d'éviter tout ce qui peut le moins du monde provoquer ou même inquiéter la Suisse, il y aurait longtemps qu'on aurait pu et dû tomber comme le feu du ciel sur cette Sodome politique. Mais au moins cernons-la, serrons-la de près, laissons-la chez elle, restons enfermés chez nous. Nous exécutons strictement les lois prohibitives sur l'exportation. Nous ne caressons que les sans-culottes..., que cette ville renferme, et qui, étant des hommes pauvres, vexés et libres par le cœur, finiront par l'être tout à fait, et seuls servent déjà beaucoup notre cause. D'après ces réflexions fondées sur la vérité et sur la plus exacte impartialité, nous vous prions de ne pas accueillir avec trop de confiance les deux députés genevois, envoyés vers vous pour fraterniser en agneaux et reconquérir les moyens de s'en retourner *en loups dévorants...* » (Aulard, *Recueil*, etc., III, 502, 504 et 505, — V. encore 328, 377 et 583, et IV, 293 et 305).

[17] Etienne-Salomon Reybaz, de Nyon (1737-1804), fils d'un régent du collège de Vevey, ministre du Saint Evangile en 1765, envoyé de la République de Genève à Paris de 1792 à 1796 (Ph. Plan, un *Collaborateur de Mirabeau, documents inédits précédés d'une notice, passim ;* cf. Galiffe, *Notices généalogiq.*, V, 161). Les troubles de Genève l'avaient fait exiler de cet Etat en 1782 ; depuis, il était devenu rédacteur du *Mercure* et collaborateur de Mirabeau (Ph. Plan, *op. cit. ;* Aulard, *Recueil*, I, 343).

Digitized by Google

II.

LA FÊTE CIVIQUE DE CHAMBÉRY

du 3 Mars 1793

Si Hérault de Séchelles s'est chargé de nous transmettre, en peu de lignes, le caractère et la physionomie de la fête du 3 mars 1793, nous connaissons encore la disposition et les particularités de cette solennité patriotique, grâce au programme arrêté et publié par la Municipalité de Chambéry. C'est une brochure in-4, de six pages, que l'on ne rencontre plus tous les jours [1] ; aussi vais-je la reproduire in extenso, en la faisant précéder et en l'accompagnant de détails extraits soit des archives départementales de la Savoie, soit des *Camberiensia* insérés en 1892 et en 1893 dans le *Patriote savoisien* par feu le professeur François Rabut, soit de certaines pièces des archives de la ville de Chambéry, échappées à l'incendie du 13 février 1864.

Le lundi 3 décembre 1792, Chambéry apprend la nouvelle officielle de la réunion de la Savoie à la République française, votée le 27 novembre précédent par la Convention nationale. La Commission provisoire d'administration des Allobroges statue aussitôt qu'une fête civique sera sans délai célébrée dans toutes les communes du nouveau département du Mont-Blanc et qu'à Chambéry une messe basse,

Digitized by Google

suivie du chant du *Te Deum*, sera dite à la cathédrale, le lendemain 4, à onze heures du matin [2]. Le 4 au matin, la Municipalité, qui a, la veille, ordonné une illumination aux habitants et permis un bal de souscription au théâtre [3], adhère au projet d'une fête civique que les citoyennes des quatre sections (Lémenc, Maché, le faubourg Montmélian et la Cathédrale) se proposent de donner et consent qu'elles se rassemblent à trois heures de l'après-midi sur la place de la Liberté (place Saint-Léger) [4] « persuadée », ajoute-t-elle, « que tout se passera dans le meilleur ordre possible, comme il convient à des républicains » [5], — et sans doute également à des républicaines.

Cette réunion eut-elle lieu et « dans le meilleur ordre possible », on l'ignore, mais il est bien de l'admettre.

Quoi qu'il en soit, six jours plus tard, la Municipalité adopte un autre projet de fête civique, pouvant arriver à la dépense, — plutôt modérée, — de trente à quarante louis ; l'auteur en est le citoyen Debry [6]. Ce membre de la Société des amis de la Liberté et de l'Egalité a déjà été, avec l'architecte Bernard, le grand organisateur des réjouissances du 28 octobre précédent, décrétées dans une séance de l'Assemblée des Allobroges en l'honneur de la conquête du pays par M. le marquis de Montesquiou-Fézensac, ex-menin du dauphin, ex-premier écuyer du comte de Provence.

Presque trois semaines passent, et il n'est plus question de rien. Enfin, le 30 décembre, on décide de faire imprimer le « prospectus » de la fête civique [7]. Le 1er janvier 1793, la Commission administrative provisoire annonce que, le jour même de cette fête, un registre sera ouvert et porté sur les places publiques par des officiers municipaux ; ils y inscriront ceux des patriotes qui, conformément

Digitized by Google

à la pétition des citoyens Jean Burnier, Pillet, Pettit, Sibuet et Philibert Curial [8], « désirent aller aux frontières combattre les ennemis de la liberté » [9].

Le « prospectus » fut remis aux imprimeurs Gorrin ; il parut bientôt, indiquant le mois de janvier pour la célébration de la fête, tout en laissant en blanc le quantième ; c'était donc à la main que l'on devait y mettre la date exacte. Bonne précaution, mais non excellente, puisque, de janvier à mars, cette fête dut subir d'innombrables retards, faciles à comprendre, du reste, au souvenir des événements qui se déroulaient alors. Si la situation générale, — politique, religieuse, économique et militaire, — n'était pas trop favorable à des élans d'unanime enthousiasme, il y avait à Chambéry d'autres sujets de réflexions peu divertissantes.

Cette ville resterait-elle le chef-lieu du nouveau département ? Elle avait à redouter la rivalité d'Annecy [10] et le peu de zèle, en faveur de ses droits, des quatre commissaires de la Convention [11], de Simond principalement [12]. Le club des Jacobins s'agita ; une assemblée populaire réunie à la cathédrale signa une adresse à la Convention, dont l'original fut remis à la mairie [13], tandis que la Municipalité faisait tirer à 350 exemplaires [14] un mémoire rédigé par le procureur syndic Marin et destiné à faire connaître à Paris tout ce qui s'était passé depuis l'arrivée des commissaires [15].

Entre temps, dans la nuit du 18 au 19 janvier, une sorte de petit pamphlet anonyme était sorti de l'imprimerie de l'Armée, installée sous le Château. Cette *Conversation de M. Gobemouche de Chambéri, avec les Citoyens Veiron d'Anneci, Navet, et Raison*, fut apposée sur les murs par trois « afficheurs — dont un Piémontais, — le matin

Digitized by Google

du 19 [16] » ; elle n'était qu'un innocent persiflage ; mais les autorités municipales la prirent absolument de travers [17].

D'un autre côté, de la fin de janvier à la fin de février, il y eut plusieurs scrutins, les premiers pour les élections communales et d'autres relatifs à l'organisation administrative et judiciaire du département ; ce ne fut que le 29 janvier que furent proclamés, en même temps que les officiers municipaux et les notables : *maire* définitif de Chambéry, le citoyen Charles-Antoine Mansord, homme de loi ; *procureur de la commune*, le citoyen Anthelme Marin et *substitut procureur*, le citoyen Joseph Brunet.

Enfin, on s'inquiétait beaucoup de l'opinion de la ville, de la physionomie de ses rues. Si « l'état de guerre » proclamé par Kellermann, à la réquisition des quatre commissaires, était motivé par le voisinage du Piémont et la concentration de « divers dépôts de guerre et de bouche », cette mesure n'était pas moins dirigée contre « le grand nombre d'ennemis de la liberté dont Chambéry » était « infesté » [18]. Dès lors, deux fois chaque jour, la Municipalité informait de la situation, par un rapport écrit, les conventionnels [19]. Le dernier de ces rapports est du 20 février et elle n'en cessa l'envoi que sur la demande expresse des citoyens destinataires [20].

Il semble d'ailleurs que, le 19, on eût repris confiance en l'esprit de calme et de sagesse de la population : ce jour-là, la Municipalité arrêtait que la fête civique serait, — s'il faisait beau temps, — célébrée le dimanche 24, à cinq heures du soir. Singulier choix d'heure en pareille saison : on désirait donc terminer les réjouissances dans l'obscurité et les ténèbres, en ce temps où l'on ne connaissait, pour l'éclairage des rues, que les reverbères à huile [21].

Le 21 février, — est-ce en prévision d'un temps défavo-

Digitized by Google

rable ? — tout est différé de huit jours et remis au dimanche 3 mars ; mais les invitations, faites le 19, restent les mêmes [22]. On a convoqué les diverses autorités, les commissaires de la Convention nationale [23], le président et les membres de l'assemblée électorale du département [24], les membres de l'administration provisoire du département [25], le général Kellermann, son corps d'officiers, le citoyen François-Joseph Curial, régent du Sénat [26], et tous les membres de cette compagnie [27].

Pour permettre à quelques citoyens, pleins de zèle, de « parader à la fête » du lendemain [28], la Municipalité leur prête avec empressement, le 2 mars, des bonnets de grenadiers qui sont dans l'arsenal de la ville et elle fait placarder aux carrefours et dans les rues l'affiche suivante :

« La Municipalité de Chambéry fait savoir que le jour de la fête civique qui doit avoir lieu en cette ville, seront déposés sur l'autel sacré de la patrie des plumets aux trois couleurs de la nation pour les citoyens de bonne volonté qui iront s'y inscrire dans les volontaires et que le général Kellermann a fait mettre des fusils à leur disposition pour qu'ils puissent s'instruire dans les évolutions militaires. Les habitants du Mont-Blanc montreront sans doute qu'ils sont dignes d'être Français » [29].

Espoir téméraire, exhortation risquée : il n'y eut, au dire d'Hérault lui-même [30], que *trente-trois* Savoisiens « de bonne volonté », qui, en se faisant inscrire sur le registre, voulurent bien, avec leurs plumets qu'il nomme élégamment des *panaches*, « se montrer dignes d'être Français » [31].

A part les trente-trois « plumets aux trois couleurs » qui n'y avaient pas été primitivement introduits, le programme de la fête comporta-t-il d'autres numéros aussi imprévus que patriotiques ? On ne saurait le supposer, et

Digitized by Google

vraisemblablement il se déroula conformément à ce que nous explique la brochure imprimée par ordre de la Municipalité :

PROGRAMME

D'UNE *Fête civique, arrêté par la Municipalité de Chambery, pour célébrer la réunion de la Savoye à la République Françoise, & son érection en Département du Mont-Blanc, le Janvier 1793, l'an second de la République Françoise.*

Disposition des lieux où se passe la Scène.

Une Enceinte est formée au fonds du Verney, appuyée sur le mûr qui s'y trouve : elle représente la Savoye ; les armes des sept ci-devant Provinces[32] sont placées sur les palissades qui l'entourrent.

Un rideau verd presque appliqué sur le mûr du fond cache un grand pavillon tricolor d'un côté, & représentant le Mont-Blanc de l'autre (soit le côté qui sera découvert le premier quand le rideau tombera) figuré comme il suit.

Le Mont-Blanc ; à sa cime une masse de flamme, au milieu de laquelle une salamandre porte un oriflamme, où sont ces mots « *Appel à tous les peuples* ».

A mi-hauteur du Mont naît un ruisseau, dont les eaux viennent se mêler à celle d'un grand fleuve qui roule majestueusement au pied & qui entraine dans son cours toutes les puissances de l'Italie, figurées par des Couronnes, des Banières ; près de ce drapeau est un guerrier sans armes, il tient d'une main un cœur.

Au milieu de l'enceinte sont des habitants de la Savoye sans armes, & dans une sorte de stupeur.

A quelques pas sur le devant, & sur la même paralelle sont l'autel de l'union & l'autel de la patrie.

Digitized by Google

Le premier formé d'une masse ronde de terre & de gazon est entourré de lierre, il porte deux mains unies prêtes à recevoir deux cœurs.

Au pied est un chien attaché par un ruban tricolor.

Le second soit l'autel de la patrie est de forme carrée, il est entourré de lauriers & de cyprès.

Ordre, Marche, & Action du cortége.

ORDRE.

Un corps de Tambour.

Quatre-vingt-trois Guerriers portant à leur fusil une Banière tricolor & le nom d'un Département, forment un bataillon carré, qui laisse voir une échancrure à un de ses angles, & à chaque angle une pièce de canon.

Un Américain porte une banière mi-partie tricolor, mi-partie américaine, sur le tout on lit ces mots ; *les Américains libres unis aux François libres.*

Un Char attelé de quatre chevaux porte la Statue de la Liberté & de l'Egalité ; à ses côtés sont quatre Guerriers de différentes armes, le sabre au poingt.

Sur le devant du Char un Magistrat dans le costume actuel tient d'une main un frein, de l'autre la faulx de l'Egalité. A ses côtés deux enfants, une fille et un garçon portent une torche allumée.

La Statue est appuyée sur un fond bleu, semé d'étoiles d'or surmonté d'un baldaquin, derrière le rideau, est le tableau de l'anarchie représentée par une femme, dont le visage hideux est à moitié couvert par un masque, dont les traits sont séduisants, & porte sur son front une étoile d'or sans éclat, ses yeux sont couverts d'un bandeau, elle paroit fuir d'une Ville, qu'elle vient d'embraser, elle tient d'une main une torche ardente, elle met le feu à des gerbes de bled qui se trouvent à son passage ; de l'autre main elle se déchire le flanc, & l'on en voit sortir des chaines ; image terrible de l'abus de la liberté qui enfante le despotisme

Digitized by Google

A ses pieds l'on voit étendus des enfants qu'elle vient d'égorger.... O nature, tu frémis ! mais les bons habitants du Mont-Blanc n'ont pas besoin de cette leçon ; ils la donnent aux peuples qui n'ont pas encore joui du bienfait de la liberté.

Le monstre est foudroyé par un carreau, au foyer, & dans le plus haut du ciel le mot *Loi* est placé & fait connoître qu'elle est au dessus de toutes les passions humaines, qu'elle en triomphe toujours.

Le char est entourré de vingt femmes, dont dix-huit portent des flambeaux allumés, & deux brûlent des parfums.

Inscriptions pour le Char.

Au devant. *Je ferai le tour du globe.*

Au dessous de l'anarchie. *La Loi seule.*

Les chevaux du Char sont conduits par quatre guerriers, portant pour dévise, *Etude, Force, Union, Courage.*

Un peu en arrière du Char, un Anglais porte une Banière aux couleurs de sa Nation ; au milieu est un cœur tricolor, au dessus sont ces mots ; *l'Anglais veut être libre, il va l'être.*

Un corps de musique militaire,

Les Droits de l'Homme,

Le Livre de la Loi,

Le Glaive de la Loi, un niveau est fixé dessus,

Le Bonnet de la Liberté,

Une Lance brisée, où sont ces mots ; *Nous avons trop vécu, nous ne vivrons pas assez.*

Deux Faisceaux d'armes.

Les Officiers Municipaux en écharpe.

Autour d'eux des Artisants de tous les états, portent les outils qui leur conviennent.

Groupe de femmes, précédé de Pallas, portant un Etendart, où sont ces mots ; *Nous céderons à la vertu.*

Une Femme portant une Ruche, où sont ces mots : *Ordre, Travail, Economie.*

Digitized by Google

Une dite portant un miroir brisé, où sont ces mots ; *si tu réfléchissois les vertus, je t'aurois conservé.*

Un groupe d'Enfants portant des instruments rureaux, précédé d'une Aurore.

D'une Gerbe de bled,

D'une Ancre avec ces mots ; *Nous serons des Hommes.*

Le Bataillon de l'Espérance[33].

Un Corps de Musiciens amateurs.

Un Guerrier portant un bouclier divisé en 84 parties.

Un dit porte un bouclier noir, où sont écrits ces mots : *Venger les Peuples.*

Précédés d'un Cultivateur portant une corbeille de cœurs, qui devra être déposée sur l'Autel de la Patrie.

Au milieu de la corbeille est placé un vase rempli d'esprit de vin.

Suit un groupe de Citoyens & de Citoyennes de tous états, mêlés & accompagnés de Jacobins.

Quatre Jacobins portent chacun sur un tableau, l'un le nom de *Dessilles*[34], l'autre celui de *Simoneau*[35], le troisième celui de *Beaurepaire*[36], le quatrième enfin un poignard, & au dessous ces mots ; *A Francfort*[37].

Un Corps de Tambours,

Des Corps armés de toutes armes.

Marche.

De la Place de la Liberté sous la rue couverte [côté droit de cette place], la Juiverie, la Porte de Maché, le Verney jusqu'à cent pas de l'enceinte.

La Masse de 83 guerriers s'avancera seule pour détruire l'enceinte, arracher les armes des Provinces, armer les habitants, dévoiler la bannière du Mont-Blanc qui viendra faire masse avec elle et remplir le vuide que l'on a remarqué.

Pendant cette action le reste du Cortége se développera sur deux lignes de trois files chacune, & formera un bataillon carré, ouvert au milieu, face au centre ; dans le vuide

Digitized by Google

sont les 84 Guerriers, les deux Autels, le Char de la Liberté, & ce qui l'entourre au centre.

L'Orateur prononce un discours calqué sur la circonstance. Les 84 Guerriers s'avancent près de l'Autel de l'Union; deux d'entr'eux y posent les cœurs qu'ils tiennent & les enflamment. Tous viennent en posant leur sabre sur le bouclier de l'Union, jurer paix & fraternité à tous les peuples, & l'unité de la République française.

Une salve d'artillerie, le bruit de la musique guerriere, tout accompagne cet élan heureux d'un peuple libre.

Le silence succéde; la masse des 84 Guerriers se porte vers l'Autel de la Patrie, & là sur le bouclier noir tous jurent de *vivre libres ou de mourir*.

L'on orne l'Autel du nom des héros morts à leur poste, on pose dessus la corbeille des cœurs qui s'embrasent après ce serment sacré.

Une musique douce annonce aux peuples, qu'ils n'ont plus rien à craindre, dès qu'ils sont unis, & semble les inviter à partager entr'eux le vin de la paix, & le pain de l'égalité, que chacun des Citoyens devra porter pour en offrir soit aux frères d'armes, soit aux amis ou amies, en un mot à tous les frères qui n'auroient pus en apporter.

Le Cortége se remet en marche pour rentrer en Ville, & déposer à la Maison Commune les attributs qui ont parus à cette Fête.

Aucun ordre n'est observé dans ce retour, que celui qui doit naître de l'harmonie qui vient de s'établir chez un peuple qui a juré de vivre libre, ou de mourir.

CHAMBERY, de l'Imprimerie de GORRIN, père & fils
Imprimeurs du Département du Mont-Blanc.

Il n'est guère difficile d'imaginer quelle fut la suite immédiate de cette fête. Il fallut en acquitter les frais et emprunter en conséquence.

Le 5 mars, l'Administration provisoire autorise la Ville

Digitized by Google

de Chambéry, qui en a un « besoin indispensable », à emprunter 15.000 livres pour payer les ouvriers qu'elle a employés à « fournir aux avances » de la fête civique, ordonnée par l'Administration ; cet emprunt ne peut être contracté que pour un an et sous la responsabilité des officiers municipaux [38].

Le même jour, et moyennant un reçu, le citoyen Debrit obtenait du citoyen Louis Marthod, trésorier de la commune, la somme de « 276 livres 9 sous monoye courrante de France » en remboursement de « partie des avances par lui faites occasion de la fête du 3 dudit mars » [39] ; le surplus de ses avances, « 64 livres, 8 sols monoye ditte de Savoye, qui font de France 77 L 6 s. », se fit attendre : il ne lui fut compté [40] que vers le milieu du mois de décembre suivant, quoiqu'il figure déjà dans son reçu du 5 mars. Néanmoins, dès la veille, ces deux sommes lui avaient été généreusement allouées en un seul mandat, auquel n'est plus joint, par malheur, l'état de ses dépenses, mais qui est signé du maire Mansord, des municipaux Daquin, J. Sancet, J. Bonjean, et du secrétaire Cl. Saint-Martin [41]. Tous ensemble s'étaient encore empressés de lui décerner une mention civique, ainsi qu'aux musiciens du 79e régiment, pour leurs morceaux d'une patriotique *douceur*, et aux soldats de toutes armes qui avaient concouru aux travaux nécessaires à la préparation de la fête [42].

Le citoyen Doppet, marchand cirier, avait livré dans le même temps au citoyen Debrit vingt flambeaux [43] pesant 74 livres et ½ de cire. Estimant sa cire 4 livres la livre, il réclamait de la Municipalité, le 21 mai, 298 livres « monoye de la Republique » ; sa pétition, sur le rapport du municipal P. Morel, fut renvoyée au procureur de la

Digitized by Google

commune, J. Peytavin, dont les observations, au point de vue économique, sinon historique, peuvent se conserver :

« Vu la petition cy dessus

« Nous observons d'un cotté que suivant les renseignemens que nous avons pris il nous a consté que la Cire fine manœuvrée s'est vendue ches les autres marchands ciriers de cette ville, quattre livres monoye courante de la republique, au tems de la fourniture cy dessus, et que ce meme prix que le petitionnaire y a mis est juste et non exageré.

« Nous observons d'un autre Cotté que cette fourniture a laissé des rebuts qui deviennent inutiles à la Commune, qu'il luy est interessant de s'en deffaire, et pour ce, il lui convient de restituer les dts. rebuts au petitionnaire qui doit les reprendre à six sols de Savoye par livre de cire, en diminution du prix par luy fixé, sans qu'il puisse s'y refuser, car *il est enjoint aux Ciriers* par l'art. 49. du reglement de police *de prendre la Cire pure au rebut à six sols par livre, en diminution du prix fixé.*

« Mais nous remarquons que les 6s de Savoye doivent etre evalués sur le pied de la livre de france et font 7s 2d et si l'on suit la progression de l'augmentation des danrées qui va au double puis que la Cire qui coutoit cy devant trente trois sols de Savoye et environ quarante de France, en vaut aujourdhuy quattre ving, il s'ensuivroit que les 6s de Savoye valant 7s 2d de france en devroit valoir 14s 4s (*sic*) monoye courante pour la fixation de la diminution à faire par chaque livre de rebut que devroit payer le petionnaire (*sic*).

« Par ces considerations Nous consentons que le Conseil general de la Commune arrete de faire reprendre au d. petitionnaire les rebuts des flambaux dont s'agit, à Compte de la somme de 298 fr. par luy reclamée sur le pied de 4 fr.

Digitized by Google

monnoye courante sous la diminution de 1l. 4s. (*sic*) meme monoye par livre de rebut, et que mandat luy sera accordé pour le surplus de sa creance. Chambery ce 25. may 1793

« J. Peytavin.

« Est commit l'officier municipal Sancet pour en faisant reprendre au petitionaire les rebuts de la cire dont s'agit convenir avec ce dernier du montant de ce qui lui est du fait a Chamberi au conseil general en permanence le 25. mai 1793.

J : SANÇET off mun

L'officier municipal Sancet ne semble pas avoir été heureux dans ses colloques avec le pétitionnaire ; celui-ci ne voulut évidemment rien entendre sur le chapitre des rebuts de cire qui incommodaient la Ville. Il ne consentit aucun rabais et elle fut forcée de les conserver, puisque, le 15 juin, « ouï le rapport du Municipal Sancet et l'excusant procureur de la commune », mandat de la somme de 298 livres lui était délivré « sur le thrésorier de la commune », et que, le 17, il déclarait l'avoir touchée intégralement du citoyen Louis Marthod, trésorier, « dont quitte » [44].

Quitte aussi va être le lecteur de ces pages suffisamment pleines ; comporteraient-elles maintenant des remarques ou des considérations particulières ? Une certaine réserve convient parfois à l'impartialité.

Toujours est-il que la fête civique du 3 mars 1793 fut absolument bizarre, comme la plupart des fêtes de cette terrible époque. Et pourtant, après quatre-vingts et plus d'années, elle avait la fortune d'exciter encore de l'enthousiasme : des admirateurs passionnés lui étaient restés, à ne rappeler que cette mélancolique réflexion de M. F. Rabut,

Digitized by Google

rendant compte de la fête nationale du 14 juillet 1801, dont le programme fut dressé par le préfet Sauzay seul, sans le concours de la Municipalité : « Il y a encore », dit M. Rabut, « quelques bonnes choses dans ce programme, mais comme ça sent déjà l'officiel ! Quelle différence avec le programme de la fête civique arrêté par la Municipalité de Chambéri pour célébrer en janvier [45] 1793 la réunion à la République française ! » [46].

J'inclinerais plutôt à penser que, dans la composition du programme de la fête du 3 mars 1793,— réédition partielle, ou peu s'en faut, de son programme de la fête du 28 octobre précédent, — le citoyen Debrit, en sa qualité de parisien, pourrait fort bien s'être inspiré — ou souvenu — de la cérémonie du 11 juillet 1791, consacrée à la translation des cendres de Voltaire au Panthéon.

Digitized by Google

NOTES

[1] N° 15332 du *Catalogue de la Bibliothèque municipale de Chambéry*, carton.

[2] V. J. Dessaix, *Hist. de la réunion*, etc., p. 421 et suiv. ; le cardinal Billiet, *Mémoires*, etc., p. 46 ; J. Masse, *Hist. de l'annexion*, etc., 2e partie, p. 87-89

[3] Fr. Rabut, *Camberiensia*, LIX.

[4] « Des citoyennes annoncent que demain 4, elles prêteront le serment civique devant l'arbre de la liberté, et qu'elles seront armées de piques ». *(Extrait du procès verbal de la Société des amis de la liberté et de l'égalité, séante à Chambéry, du 3 Décembre 1792, l'an 1er de la réunion des Allobroges à la République française.* — A Chamberi chez Lullin, 4 pages in-12.)

[5] Fr. Rabut, *Camb.*, LX.

[6] Fr. Rabut, *Camb.*, LXII. — Il s'agit ici de « Charles Francière Debrit, » et non Debry ou Debril, « metteur en œuvre et orfèvre de Paris » (Reg. des baptêmes de Saint-Léger, année 1785, et registre des naissances de l'an IV) Il fut un des fondateurs du club des Jacobins de Chambéry ou, plus exactement, de la Société des amis de la Liberté et de l'Egalité, et elle l'envoya, avec trois autres commissaires, préparer en Genevois (sa femme était d'Annecy), dans les premiers jours d'octobre 1792, l'élection de l'Assemblée des Allobroges. C'était naturellement un patriote des plus fougueux, que la Municipalité chargea de procurer une « éducation purement sans-culotique » (*) au baron d'Athenaz (**) et qui se fit nommer par Albitte juge de paix de l'un des trois cantons de Chambéry (***). Pour témoigner de la

(*) *Le second cri de la Savoie vers la liberté*, p. 48 *note*.

(**) Le cardinal Billiet, *Mémoires*, etc., p. 153. — Artus-Nicolas Perrin, baron d'Athenaz, dernier du nom, né le 28 mars 1786, mort le 10 décembre 1849, lieutenant-colonel dans les armées de S. M., chevalier de l'Ordre des SS. Maurice et Lazare, conseiller de première classe de la Ville de Chambéry (1841-1848), membre du conseil provincial de Savoie-Propre (session de 1849).

(***) *Op. cit.*, p. 168 ; J. Masse, *Hist. de l'annexion*, etc., 3e partie, p. 224.

Digitized by Google

sincérité de ses sentiments, il avait offert en don patriotique, le 25 octobre 1792, une lance qu'il venait de recevoir de Paris (*) ; le mois suivant, dans son austérité, il dénonçait — avec succès — les jeux de hasard tenus par trois citoyens cafetiers (**). On aurait, paraît-il, trouvé chez lui, au moment de la réaction thermidorienne, une liste de proscription de trois mille individus du département qui devaient être massacrés à un signal convenu (***). — V. encore p. 559, *n.* 31.

[7] F. Rabut, *Camb.*, LXVII.

[8] Philibert Curial est mort le 30 mai 1829. Il fut comte de l'Empire, lieutenant général, chevalier des Ordres du Roi, comte et pair de France, premier chambellan et maître de la garde-robe des rois Louis XVIII et Charles X, etc., etc. — Relativement à trois des autres signataires de la pétition, Pillet, Pettit et Sibuet, il faut croire que le premier est le colonel Louis-Marie Pillet, le second, ou le chirurgien-major Laurent Petit ou le sergent Michel Petit, et le troisième, le lieutenant Louis Sibuet. (V. Folliet. les *Volontaires de la Savoie, 1792-1799, passim*. Cf. Albrier, in *Mém. Soc. sav. d'hist.*, t. XVII, p. 300 et 276).

[9] F. Rabut, *Camb.*, LXVIII.

[10] Voir Saint-Genis, *Hist. de Savoie*, t. III, p. 149-150 ; J. Masse, *Hist. de l'annexion*, etc , 2e partie, p. 111 et suivantes.

[11] Cf. F. Rabut, *Camb.*, LXXII. — Le 31 janvier 1793, les commissaires écrivaient à la Convention : « La préférence due aux considérations politiques dans les circonstances actuelles nous a déterminés à placer dans la ville de Chambéry le chef-lieu du département ». (Aulard, *Recueil*, etc., II, 32) — Sans ces considérations, Chambéry aurait pu être ainsi dépouillé de sa prééminence.

[12] Voir, surtout, l'*Extrait des procès-verbaux de Plusieurs Séances de la Société des Amis de la Liberté et de l'Egalité, séante à Chambery, Département du Mont-Blanc* (Chambery, Dufour, in-8 de 24 pp.), la *Réponse du citoyen Simond à cet Imprimé* (Anneci, Durand, in-8 de 20 pp.) et *Philibert Simond à ses concitoyens* [30 janvier 1793] (Chambery, Gorrin père et fils, 3 pp. in-4.) — A retenir, parce qu'il se rapporte directement à la

(*) F. Rabut, *Camb.*, LIII.
(**) Id., *ibid.*, LV.
(***) Mercier, *Souvenirs historiq. d'Annecy*, p. 521.

Digitized by Google

fête civique, ce passage de la *Réponse* de Simond : « Il n'y avoit pas de quoi compromettre le patriotisme de la Commune de Chambery, en faisant ajourner jusqu'après la désignation du Chef-lieu une Fête Civique, arrêtée d'abord pour exprimer la joye de l'incorporation de la Savoie à l'Empire Français, et qui aujourd'hui souillée d'intrigues et d'hypocrisie, n'est pour une grande partie que la joye impure de l'égoïsme et d'un plaisir particulier. — *Vous me demandez*, disoit un Jacobin, à la Société, quelques jours après la désignation du Chef-Lieu à Chamberi, et qui avoit été chargé d'ordonner cette Fête. Vous me demandez si elle aura lieu bientôt, *Ah ! il auroit trop répugné à mon cœur de vous la présenter il y a huit jours.* — Il est inutile de commenter cette déclaration, pour caractériser les hommes dont je parle, il suffit de dire que cette réflexion fut trouvée très-conforme à la disposition des esprits » (p. 13-14).

[13] F. Rabut, *Camb.*, LXX.

[14] Id , *Ibid.*, LXXIII.

[15] Id., *Ibid.*, LXX.

[16] Id., *Ibid.*, LXIX. — La *Conversation de M. Gobemouche* est un placard in f°, sans lieu ni date ni nom d'imprimeur.

[17] Id. *Ibid.*, LXIX, LXX et LXXIII. — « Une affiche très innocente a paru, la municipalité entama contre ce badinage une espèce de procédure et le traduisit criminellement au Sénat. Nous fûmes réduits à proclamer la déclaration des droits de l'homme et la liberté de la presse comme une nouveauté » (Les commissaires dans le Mont-Blanc à la Convention, [Chambéry], 31 janvier 1793. — Aulard, *Recueil*, etc , II, 33-34). — La proclamation des commissaires sur la liberté de la presse fut envoyée le 26 janvier à la commission provisoire d'administration, avec une lettre « l'avisant de la faire publier et afficher de suitte dans cette ville [Chambéry] et dans tout le département, aussitôt que l'imprimeur en aura tiré un plus grand nombre d'exemplaires ». (Procès-verbal de la séance de la commission, du même jour. — Arch. dép[les], L, 18. — Cf. F. Rabut, *Camb.*. LXXI.)

[18] Aulard, *Recueil*, etc., I, 484. — F. Rabut, *Camb.*, LXIX et LXXI.

[19] F. Rabut, *Camb.*, LXX, LXXIII et LXXIV.

[20] Id , *ibid.*, LXXV.

[21] Le détail suivant expliquera peut-être pourquoi cinq heures du soir fut l'heure du commencement de la fête et comment

Digitized by Google

la lumière des reverbères trouva une aide puissante auprès des « potafeux » du maitre charpentier Jean-Claude Berthet père : dans l'état des ouvrages qu'il a exécutés par ordre de la municipalité pendant le mois de janvier, on lit : « Avoir fait planter les potauxs *(sic)* pour porter les potafeux lors de notre integrations avec la France que je porte tant pour les avoir planter que Relever en tout 9 L. 15 sols ». — Mais, si *Relever* veut ici dire *enlever*, ma supposition tombe — comme les poteaux du charpentier Berthet (*). (Arch. municip. de Chambéry, série CC, art. 396 de l'Inventaire.)

[21] « Aux citoyens president et membres de l'assemblée Electorale du Mont-Blanc. — Chamberi le 21 fevrier 1793 L'an 2 de la Republique. — Citoyens, la fête civique que nous vous avons annoncée pour dimanche prochain n'aura lieu ; si vous le voulez bien, que le dimanche suivant : Elle [la municipalité sans doute] vous remercie bien de la réponse que vous lui avez faite [en acceptant sa première invitation ?]. — Les officiers municipaux de Chamberi : *Mansord*, *J. Sancet*, *Rabanis*, *P. M. Dupuy* ». — Cette lettre fut lue le lendemain à l'assemblée des électeurs du Mont-Blanc, réunis dans la cathédrale pour nommer, — on se le rappelle, — leurs députés à la Convention, les membres de l'administration du département et des tribunaux, — sans omettre l'évêque constitutionnel.

Le 28 février, les citoyens Burnier et Dupuy, « officiers municipaux et commissaires de la municipalité de cette Ville assistés du Secrétaire, se présentent à la séance » de l'administration provisoire et sont invités à y assister. « Le secrétaire remet sur le Bureau divers exemplaires du programme de la fête civique, pour célébrer la réunion de la Cy-devant Savoye à la Republique francaise. Le président [Joseph-Marie Gavard, homme de loi] en témoigne aux commissaires la satisfaction de l'assemblée ; et ces

(*) C'est de lui sûrement que parle le cardinal Billiet à la page 160 de ses *Mémoires* : Sur l'ordre de l'accusateur public Favre-Buisson, le sieur Berthet, charpentier, exécuta en 1794, dit-il, six plans d'échafauds pour les districts du département autres que celui du chef-lieu, afin d'éviter les embarras du transport. — Le citoyen Berthet était un des membres marquants de la Société populaire (club des Jacobins) ; l'auteur du *Second cri de la Savoie vers la liberté* [B. Voiron] le compte au nombre des « gens dévoués à l'homme de la Montagne [Favre-Buisson, procureur général syndic et ensuite accusateur public], quand il avoit besoin d'eux, soit pour augmenter ses finances, soit pour servir ses ressentimens. (P. 38.)

Digitized by Google

exemplaires sont aussitôt distribués ». (Procès-verbal de la séance de la commission provisoire, du 28 février à neuf heures du matin. — Arch. dép[les], L, 19.)

[23] A cette date, les quatre commissaires étaient réduits à deux : Hérault et Simond. Les deux autres, Grégoire et Jagot, délégués par leurs collègues, s'étaient rendus à Nice pour procéder à l'organisation provisoire du département des Alpes-Maritimes, conformément à un décret de la Convention du 4 février. Selon toute probabilité, on ne fit rien, ou presque rien, à Chambéry pour retenir l'obscur Jagot ; mais Grégoire fut autrement traité. Le 18 février, Sancet et Villat, officiers municipaux, avaient été députés par la municipalité pour lui témoigner le regret de le voir partir et l'engager à rester (*). Le même jour, sur la motion d'un de ses membres, l'assemblée des électeurs du département avait député les « citoyens Marin, Marcoz, Ruffi [Ruphy] et Michard [de Seyssel], membres de l'assemblée pour inviter le citoyen Gregoire a prolonger son séjour parmi nous et de livrer à l'impression le discours qu'il avoit prononcé lejourd'hier dans cette eglise. » — Une heure ou deux plus tard, « les députés envoyés auprès du citoyen Gregoire ont témoignés à l'assemblée de sa part toutes les marques de sensibilité et de reconnaissance Lesquelles s'augmentèrent en recevant une pareille invitation du corps Electoral, il a fait part à l'assemblée que son collegue Herault s'empresseroit de resoudre toutes les difficultés que des malveillants pourroient Elever sur le serment exigé par *(sic)* les prêtres et que le discours qu'il avoit prononcé à ce sujet étoit déjà livré à l'impression et que des exemplaires en seroient répandus avec profusion ». (3[e] séance de l'assemblée électorale. Du 18 février 1793 L'an second, etc. — Arch. dép[les], L, 307.) — Ce morceau est bien un pur échantillon du « style des Allobroges » qui excita la verve de Joseph de Maistre dans son *Adresse de quelques parens des militaires savoisiens à la Convention nationale des François* et dans l'*Appendice* à cette adresse.

Le discours dont on réclame de Grégoire, son auteur, l'impression et la diffusion avec tant d'insistance, est celui qu'apprécie en ces termes *Jean-Claude Tétu*, ou plutôt encore le comte de Maistre : « Je l'entendis ce curé d'Embremenil (**),

(*) F. Rabut, *Camb.*, LXXIV.

(**) Grégoire était curé d'Embermesnil en Lorraine, avant de devenir évêque constitutionnel de Loir-et-Cher.

Digitized by Google

le 16 (*) février 1793, lorsqu'il se donna tant de peine dans la cathédrale de Chambéry, pour nous prouver que l'Eglise constitutionnelle était catholique. Son discours embarrassa beaucoup de gens, mais quoiqu'il ait de l'esprit comme quatre, il ne me fit pas reculer de l'épaisseur d'un cheveu. Quand je le vis en chaire, sans surplis, avec une cravate noire, ayant à côté de lui un chapeau rond au lieu d'un bonnet à houppe, et nous disant : *Citoyens*, au lieu de *mes frères* ou *mon cher auditeur*, je dis d'abord en moi-même *cet homme est schismatique* ».

[24] Le président de cette assemblée était Mansord, maire de Chambéry en même temps. Pour ce motif, il avait obtenu de ne la présider que le 20 février, jour de son élection, et de se substituer ensuite le vice-président, François Curial, régent du Sénat, qui lui rendit pourtant son fauteuil au moment de l'élection de l'évêque constitutionnel (**). On pourrait se demander à quel parti tous les deux s'arrêtèrent à la fête du 3 mars : si, — ce qui est à croire, — Mansord se présenta en sa qualité de chef de la municipalité, Curial dut prendre sa place à la tête des électeurs du département ; or, Curial n'était-il pas aussi régent du Sénat et invité nominativement en vertu de l'importance de cette charge ?

[25] « L'administration arrête de participer à la joye publique en se rendant en corps à la fête civique ». (Séance extraordinaire du dimanche 3 mars, à neuf heures et demie précises.) Etaient présents le président, Gavard, et les « citoyens Châtel, Sommeiller, Laymond, Roch, Garbillon, Bertrand, Sanche, Curtet, Dominget, Morel et Fontanil ». — Depuis le 15 décembre 1792, jour où s'effectua la réunion de la Savoie à la France, la commission provisoire d'administration des Allobroges avait été transformée, par les commissaires de la Convention, en *Commission provisoire d'administration générale du département du Mont-Blanc.*

(*) Il faudrait le 17, comme il résulte, à la page précédente, de l'extrait du procès-verbal de la séance tenue le 18 par l'Assemblée des électeurs. Le 16 était un samedi et ce fut seulement le lendemain, dimanche 17, à trois heures, que les électeurs du Mont-Blanc eurent leur première réunion officielle dans la cathédrale de Chambéry, qu'ils appellent, à dessein ou non, l'église paroissiale de Chambéry, sans plus se soucier des deux autres paroisses qui existaient alors dans cette ville.

(**) Le Cardinal Billiet, *Mémoires*, etc., p. 436.

Digitized by Google

[26] François-Joseph Curial était le père de Philibert, le futur général dont il a été déjà question à la page 551, *note* 8. — Dans sa séance extraordinaire du 9 janvier 1793, la commission provisoire avait décrété que le régent du Sénat Curial toucherait « 3 000 L. de Savoye par année ». Le 23 mars, le Sénat disparaissait et Curial devint président du tribunal criminel du département.

[27] F. Rabut, *Camb.*, LXXV.

[28] Id., *ibid.*, LXXVI.

[29] Id , *ibid.*, *loc. cit.*

[30] V., ci-devant, p 516-517, sa lettre aux conventionnels Basire, Legendre et Rovère, en mission à Lyon.

[31] S'il n'y eut que trente-trois volontaires, il serait injuste vraiment de rien reprocher à la municipalité pour ce chiffre piteux, non plus qu'à l'administration provisoire. Les résolutions énergiques de cette dernière, que ses procès-verbaux nous ont transmises, toutes les éventualités qu'elle envisage, indiquent assez que d'avance l'on se méfiait de l'esprit des populations, de leur froideur, déplorée par Hérault avec tant de véhémence dans sa lettre du 3 mars Des extraits de ces délibérations, un peu longs peut-être, fixent bien, en effet, quel était l'état des choses :

« Séance du Vendredy 22. fevrier. — Une députation de la Société des amis de l'égalité et de la liberté de cette ville se presente, et fait la petition individuelle, tendante à ce qu'il soit nommé des commissaires pour visiter les differents cantons et provoquer l'inscription des volontaires ainsy qu'a été pratique dans plusieurs autres départements de la Republique. L'examen de cette petition est renvoyée au Comité de l'interieur pour en faire incessamment son Rapport (*).

« Séance du mardi 26. fevrier. — Le secrétaire du Comité de l'interieur fait lecture d'un projet d'arrêté pour provoquer l'enrolement et la formation des Bataillons de volontaires nationaux dans ce departement et la redaction en est adoptée avec divers amendements comme cy-après :

« L'administration considerant que la defense de la patrie commande imperieusement à tous les Citoyens de voler sous ses

(*) La veille, la municipalité avait reçu une « plainte des commissaires de la Convention, signée Hérault, sur l'arrachement aux carrefours de la proclamation et des lois sur les volontaires nationaux ». (F. Rabut, *Camb.*, LXXV.)

Digitized by Google

drapeaux pour repousser et aneantir les Tyrans conjurés contre la republique, contre l'égalité et la liberté.

« Que les Aristocrates et les prêtres fanatiques qui s'agitent en tout sens, pour retarder les progrès de l'esprit public ne negligeront aucuns de leurs ressorts pour eloigner les citoyens et particulierement ceux des campagnes, d'un devoir aussy sacré qu'ils ne manqueront pas de leur présenter comme un attentat àla religion.

« Qu'il est instant de detruire par les lumieres, l'instruction, les fausses insinuations de ces êtres mal intentionnés non moins ennemis de la doctrine évangelique que de la société

« arrête ce qui suit :

« Article Premier Il sera nommé quatorze Commissaires qui se transporteront dans les differentes communes de ce departement pour avertir les Citoyens que la patrie les appelle àsa défense. Ces commissaires seront repartis, à raison de deux par chaque district et ils seront autorisés à se choisir dans le Chef lieu de district et parmi les Citoyens les plus connus par leur civisme et leur amour pour l'égalité et la liberté un egal nombre d'adjoints pour cooperer à leur mission.

.....

« Art. 3. En même tems qu'ils provoqueront les enrôlements ils s'occuperont à faire connoitre àla Classe utile des laboureurs et des ouvriers les veritables avantages dela revolutions francaise, parmi lesquels ils n'oublieront pas l'aneantissement des dixmes et de la feodalité (*). Ils employeront dans des discours simples et à la portée de leurs auditeurs toutes les ressources que leur zèle leur dictera, pour premunir les citoyens contre toutes les influences des ennemis de la Chose publique, et pour enflammer leurs cœurs de l'amour sacré de la patrie.

« Art. 4. Lorsque ces commissaires et adjoints seront arrivés dans une commune, ils en donneront avis à la municipalité, qui sera tenue, sur leurs requisitions de convoquer tous les citoyens, en etat de porter les armes, aux jour, lieu et heure qu'ils luy indiqueront.

(*) La féodalité, ensuite de l'Edit des affranchissements du 19 décembre 1771, disparaissait légalement et amiablement en Savoie : les droits féodaux s'y rachetaient peu à peu. L'anéantissement prôné ici, c'était la spoliation, la suppression brutale, que l'Assemblée des Allobroges avait, au reste, proclamée le 27 octobre 1792.

Digitized by Google

« Art. 5. Les Citoyens etant rassemblés, les Commissaires et adjoint se transporteront en l'assistance dela municipalité au lieu du rassemblement : Là ils inviteront ceux qui se sentiront les plus animés del'amour sacré de la patrie, à s'inscrire pour former des Bataillons de Volontaires nationaux, conformement à la proclamation des Commissaires de la Convention nationale.

« Art. 6e. Si les inscriptions n'avoient pas lieu avec ce zèle et cette ardeur que l'on alieu d'attendre des Citoyens, les commissaires et adjoints les previendront alors que s'ils nese rendent pas aux invitations de la patrie, Bientôt elle leur commandera imperieusement ; qu'il est emané un decret de la Convention nationale qui prescrit une repartition du complement de l'armée entre les departements de la Republique ; que celuy du Mont Blanc se trouve porté expressement dans ce décret qui ne tardera pas sans doute d'être publié, qu'il y va donc de l'honneur de ce departement d'en remplir volontairement l'objet sacré, de se hâter de prevenir l'exécution delaloy, et de prouver par son empressement qu'il est digne dela liberté et de sa réunion à la République francaise.

.....

« Art. 9e. Si cependant après avoir adopté cette mesure dans un canton (la convocation de tous les citoyens du canton au chef-lieu), ils reconnoissoient que le concours des citoyens en état de porter les armes ne repond pas àla population des differentes Communes qui le composent, alors ils devroient serendre dans chaque Commune, pour y exciter les citoyens par leur presence et par l'empire de la persuasion.

.....

« Art. 11e. Si des Malveillants venoient à exciter quelques troubles dans l'assemblée, les Commissaires et adjoint pourront requerir la municipalité d'employer tous les moyens qui sont en son pouvoir, même la force armée pour maintenir la tranquillité publique et faire reprimer les perturbateurs, et si la municipalité refusoit d'adherer à ces requisitions elle sera responsable de toutes les suites contraires à l'ordre public.

« Art. 12e. Les Commissaires et adjoint seront autorisés à se faire accompagner par un tambour dans chaque Commune ou ils se transporteront, et à se procurer des cocardes nationales qu'ils distribueront, ainsy qu'ils jugeront convenable.

« Art. 13e. Il sera exposé à cet effet dans la Salle des seances

Digitized by Google

de l'administration un tableau composé des sept districts et sur lequel les vrais republicains, les amants de la patrie seront invités à venir s'inscrire, en placant leurs noms au bas du district dans lequel ils voudront de préférence, accomplir cette mission civique. Et il sera procédé à la nomination des Commissaires, d'après cette inscription.

« Art. 14. Lors de cette nomination il sera statué sur les indemnités à accorder aux commissaires et à leurs adjoints.

« Art. 15. Les Commissaires seront chargés de tenir note des depenses necessaires à l'éxécution de leur mission et qui sont confiées à leur sagesse et leur prudence.

« Art. 16 [et dernier] Ils leur sera fait une avance de la somme de 100. francs chacun. »

« Séance du Samedy Second mars. — Un membre observe que l'on ne sauroit provoquer En cette Ville et dans ce district l'enrolement des volontaires, avec plus de succès et dans une circonstance plus favorable que celle qui se présente de la fête Civique qui va être Célebrée pour consacrer la réunion à jamais Mémorable de la Cidevant Savoie à la république françoise ; fête qui va nécessairement produire un Concours nombreux de Citoyens de toute part ; Spectable (*sic* *) Intéressant qui va réchauffer de plus en plus dans tous les Cœurs l'amour sacré de la patrie de l'egalité et delaliberté et exciter toujours plus profondément dans toutes les ames la haine des Tirans ; qu'il est donc instant de mettre à exécution l'arrêté du vingt-six du courant (*sic*), et de nommer les deux Commissaires pour ce district. il propose en conséquence les citoyens Debrit et Lard qui ont offert de remplir dans ce district, la Mission Civique portée dans ledit arrêté, et il propose qu'en même tems il leur soit nommé pour adjoints les citoyens Crépine cadet et Roulet. — L'administration, oui le suppléant [Chastel] du procureur General Syndic [Burnod] adopte ces deux propositions ». (Arch. dépts, L. 19.)

[3] On connait les armes du Chablais, du Faucigny, du Genevois, de la Maurienne, de la Tarentaise et celles de la province de

(*) Spectable, *lapsus calami* original, mais fort naturel chez un homme de loi comme le citoyen secrétaire. Le titre de *spectable* se donna en Savoie aux avocats jusqu'en 1860, parce qu'ils étaient docteurs en droit, tandis que les notaires et les procureurs (avoués depuis cette date), dont les fonctions n'exigeaient pas le doctorat, étaient simplement appelés *Maitres*. Les docteurs en médecine ont été aussi qualifiés de spectables.

Digitized by Google

Savoie proprement dite, qui devaient être celles du duché même de Savoie. Mais quelles étaient les armes de la province de Carouge, créée en 1780? Je l'ignore, bien que l'enseigne d'un aubergiste facétieux du XVIIIe siècle eût doté son chef-lieu d'un immense K rouge. — La recherche du véritable blason de cette province n'a guère embarrassé, — soit dit en passant, — l'armoriste chargé de dessiner, pour le monument du centenaire de 1792 érigé à Chambéry, les écus des sept provinces du duché, alors existantes ; il l'a incongrûment remplacé par celui d'Albertville (cité qui ne peut remonter, ainsi que son blason, au delà de 1835 et qui a été le chef-lieu d'une province créée seulement en 1816) Mieux encore : à la province de Savoie, il a octroyé, non ses armes, mais celles de Chambéry, sa capitale Ces anachronismes ont été relevés, d'ailleurs, dans le *Courrier des Alpes* du 1er avril 1893 par un article humoristico-héraldique intitulé : « Le monument du Centenaire et ses blasons ».

[33] Le bataillon de l'Espérance brillait depuis peu de jours : les jeunes citoyens qui le composaient n'avaient élu leurs officiers que le 21 février. (V. F. Rabut, *Camb* , LXVII et LXXV)

[34] Au mois d'août 1790, une insurrection militaire avait éclaté à Nancy. Antoine-Joseph-Marc Desilles (ou Désiles), gentilhomme breton, lieutenant au régiment du Roi-Infanterie, s'assit sur la lumière d'un canon, voulant s'opposer à l'effusion du sang. Il fut, suivant les uns, massacré dans cette situation, ou mourut de ses blessures le surlendemain, suivant les autres.

[35] Jacques-Guillaume Simonneau, tanneur et maire d'Etampes. Des troubles causés dans cette ville par le prix des grains amenèrent sa fin tragique le 3 mars 1792.

[36] Le 2 septembre 1792, la garnison de Verdun se rendait aux troupes du roi de Prusse. Le commandant de la place, Nicolas-Joseph de Beaurepaire, se brûla, paraît-il, la cervelle pour n'avoir pu empêcher cette reddition

[37] Allusion à la reprise de Francfort par les coalisés, le 2 décembre 1792 : les Français accusèrent les habitants de les avoir *traîtreusement* aidés à y rentrer.

[38] Déjà le 1er mars, la municipalité avait demandé à emprunter 15.000 livres dans le dessein de payer les dépenses de la fête civique et 1 000 louis en vue d'acheter des blés. L'officier municipal Burnier avait, le lendemain, présenté cette pétition à l'administration provisoire, qui la renvoya à ses comités de l'intérieur

Digitized by Google

et des finances ; or, le 5, ouï le procureur général syndic, l'Administration n'avait rien répondu quant aux 1.000 louis ; mais, « pour subvenir aux pressants besoins de ladite municipalité », elle lui avait « accordé l'emprunt de 15.000 livres monnoie ci-devant Savoie sur la Caisse de Perret receveur des Gabelles », avec la double — et peu agréable — clause que cet emprunt serait « remboursable dans un an sous la responsabilité des Officiers Municipaux ». (Arch. dépᵗᵉˢ, L. 19 ; F. Rabut, *Camb.*, LXXV.)

[39] Compte du trésorier de la commune de Chambéry pour l'année 1793, art. 12ᵉ des décharges.

[40] Même compte, art. 124ᵉ des décharges.

[41] Arch. municipᵗᵉˢ de Chambéry, série CC, art. 396 de l'Inventaire.

[42] F. Rabut, *Camb.*, LXXVI.

[43] Pourquoi vingt flambeaux, puisque le programme avait spécifié que dix-huit femmes seulement tenant des flambeaux allumés entoureraient le char de la statue de la Liberté et de l'Egalité, tandis que deux autres femmes confondues avec elles brûleraient des parfums ?

[44] Arch. municipᵗᵉˢ de Chambéry, série CC, nº 396 de l'Inventaire.

[45] Ou plus exactement en mars. — Parce qu'il s'est fié à l'indication du programme des imprimeurs Gorrin, le cardinal Billiet (*Mémoires*, etc., p. 76-77) a pareillement placé en janvier la fête du 3 mars.

[46] F. Rabut, Bibliographie savoyarde, *Liures vieils et nouveaulx*, XVII, in *Patriote-Savoisien* du 7 juillet 1880, nº 81.

Digitized by Google

Digitized by Google

Dr Salvatore FOA

MISSION DU PÈRE MONOD

A PARIS

en 1631

d'après ses lettres

Digitized by Google

Digitized by Google

Les lettres que je publie se réfèrent à la mission du Père Monod à Paris en 1631.

Le P. Monod avait été chargé par le duc de Savoie Victor-Amé Ier d'accompagner à Paris, en qualité d'agent diplomatique pour l'expédition de quelques négociations, le prince-cardinal Maurice qui, par le traité du 19 juin 1631, fait « pour la conservation et observation du traité de Quérasque », devait se livrer en otage au roi Louis XIII jusqu'au jour où Pignerol viendrait définitivement au pouvoir de la France [1]. Le cardinal Maurice partit de Turin pour Paris dans le mois de juillet. Le P. Monod [2], qui l'avait devancé de quelques jours, passa au commencement du même mois à Chambéry où, conformément aux ordres du duc, il donna ses instructions à l'imprimeur Geoffroy Dufour, lui procurant aux frais du Souverain un ouvrier de Lyon et des caractères appropriés, afin de hâter la publication de son *Apologie française* [3] écrite pour défendre la Maison de Savoie contre les attaques des pamphlets intitulés *1ère et 2e Savoisiennes*. Ces deux libelles parus l'année précédente en France sous le voile de l'anonyme portaient de graves accusations contre les princes de Savoie auxquels ils reprochaient d'avoir cherché souvent à nuire à la France, d'avoir offensé l'Eglise et d'avoir été cause de la dernière guerre. Il avait semblé plus avantageux au P. Monod de faire imprimer son livre à Chambéry quoiqu'il en coutât davantage, au lieu de le publier à Lyon où

[1] V. *Traités publics de la R. Maison de Savoie*. V° 1er

[2] V. Dufour et Rabut : *Le Père Monod et le Cardinal de Richelieu*, 1878. (Extrait des *Mémoires* de l'Académie de Savoie, p. 16-17.)

[3] Lett. 18 sept.

Digitized by Google

il craignait de rencontrer des embarras [1]. Dès son arrivée à Paris, il s'enquit des auteurs des deux pamphlets et parvint bientôt à connaître que l'œuvre sortait de la plume de Bernard de Rechigne-Bisin, seigneur de Guron, qui était souvent employé par le cardinal Richelieu à de semblables travaux [2].

Le P. Monod gagna Paris quelques jours avant l'arrivée du prince-cardinal Maurice, de manière qu'il put observer l'entrée solennelle de ce dernier et nous en fournir une relation dans une longue lettre où il décrit l'accueil joyeux et cordial que S. A. avait reçu partout en France, soit auprès du roi, soit auprès de Richelieu et des autres ministres. Des égards spéciaux furent accordés à Monod lui-même qui obtint du cardinal de Richelieu des marques de sympathie [3].

On aborda sur-le-champ la discussion des différentes affaires. Richelieu, au temps où il craignait que le duc ne voulût pas acquiescer à ses demandes de lui céder Pignerol, lui avait promis de l'aider dans l'expédition contre Gênes ; de lui reconnaître le titre royal, ardemment convoité par la duchesse Christine qui, étant fille et sœur de rois de France et sœur des reines d'Espagne et d'Angleterre, sentait trop la différence de dignité dans un siècle où l'on y tenait beaucoup ; de faire avec lui l'entreprise contre Genève ; de lui fournir enfin de l'argent afin d'acheter Neuchâtel du duc de Valengin.

Le traité de Quérasque avait parlé seulement de l'expédition contre Gênes ; pour le reste, on avait renvoyé la délibération après avoir réglé définitivement les choses

[1] Lett. 18 sept.
[2] Lett. 1er oct.
[3] V. Dufour et Rabut : *Ouvr. cit.*, p. 16, avec *Documents*, p. 141

Digitized by Google

d'Italie. Le roi de France avait assuré qu'ensuite il aurait fait des merveilles [1].

Le P. Monod devait précisément poursuivre l'exécution de ces promesses. Ces négociations sont racontées dans les lettres que j'ai puisées aux Archives de la ville de Turin et que je publie. Avec Monod traitait aussi le comte de Saint-Maurice qui devait de son côté rédiger des rapports sur l'affaire en cours. Malheureusement sa correspondance ne nous a pas été conservée, et celle du cardinal Maurice ne nous donne pas de renseignements détaillés parce qu'il laissait faire ses agents diplomatiques. Les lettres du P. Monod restent les uniques relations de ce qui se faisait alors à Paris et, si quelqu'une est perdue, nous pouvons néanmoins suivre aisément le cours des négociations grâce aux longues lettres que nous avons.

Les pourparlers continuèrent jusqu'à la moitié de novembre et, pendant ces trois mois, le P. Monod dut tenir tête aux ministres français qui ne traitaient plus les affaires comme ils l'avaient donné à espérer et comme ils l'avaient promis.

Le cardinal Richelieu se montrait méfiant envers le duc de Savoie qui avait toujours traité loyalement avec lui ; sa duplicité l'empêchait de croire que Victor-Amé tînt sa parole. Bien qu'il eût entre ses mains un frère du duc, il ne se trouvait pas encore rassuré et craignait que la Savoie ne s'accordât avec l'Espagne et manquât aux traités de Quérasque. Il refusait Pignerol, il était sans cesse aux aguets, comme nous le rapportent les lettres du cardinal Maurice [2] et de notre P. Monod ; dans son inquiétude, il

[1] Lett. 3 sept.

[2] Lettere del P^e C^le Maurizio. — Anno 1631. — R. Arch. di Stato di Torino. — 11 settembre. — Conforme agli ordini che ho

Digitized by Google

menait grand tapage parce que le duc avait permis à l'abbé Scaglia, son agent, de se rendre en Angleterre pour y traiter d'un accord entre cette puissance et l'Espagne, et il menaçait de ne plus maintenir ce qu'il n'avait déjà plus l'intention d'observer; il fit tant et si bien que le duc rappela son agent.

Toutefois, en conversation, Richelieu ne changeait pas sa politique : politique des bonnes paroles et des belles promesses. Il ne cessait de répéter à tous propos que le roi de France, satisfait du duc, désirait accroître la Maison de Savoie et faire bien des choses pour elle ; feignant de vouloir des attaches entre sa famille et celle du duc, il cherchait à donner pour femme au prince-cardinal Maurice sa nièce M^lle^ de Senneterre [1].

Se conformant à ses instructions, le roi et les autres

ricevuto per lettere del Tesoriero..... e poi dal Corriero di M^r^ Servient non s'è mancato di far tutti gli uffici necessari come vedrete dalle lettere del Conte di S. Maurizio e del P. Monod et io non ho mancato di replicare quello conviene in presenza di M^r^ di Scombert pero negoziano con grandissimo vantaggio. Credo non fsi fidaranno intieramente sinchè habbiano P. (Pinerolo) perchè il Card^le^ (de Richelieu) m'ha detto due volte che li scrivevano di Spagna come il Conte della Rocca (ambassadeur d'Espagne) assicurava che sareste dalla sua e che particularmente gli haveste detto che facessero da dovero e dassero nel cuore della Francia che poi havrebbero visto quello che avreste fatto, io li risposi che già conoscevano gli artifici di Spagnuoli che non negano che se li dassero delle parole perchè non entrassero in sospetto dei trattati; ma che io potevo assicurare che non s'era passato cosl avanti, ma quando fossero state vere, che non dovevano dubitare, poichè vedevano gli effetti da questa parte et che si faceva tutto quello volevano et che non si pensava ad altro che ad assicurare quello s'è trattato con tanto loro vantaggio et che essendo venuto un vostro fratello per assicurare tutto quello s'è fatto che non vedeva vi potesse ancora restare ombra alcuna, insourma non lasciai di dirli tutto quello si poteva humanamente anche con poco di sentimento.

[1] Lett. 25 oct.

Digitized by Google

ministres répétaient ses engageantes déclarations. Mais, en pratique, ils mettaient avant toute chose leur avantage. Monod le dit dans sa lettre du 3 septembre : « Ces ministres dans les termes généraux ont mille belles paroles de la satisfaction qu'ils ont de V. A. et de ce qu'ils désirent faire pour elle, mais quand on les presse sur les particuliers ils demeurent extrêmement sur l'avantage ».

Le principal point en discussion était celui de Genève. C'est donc sur cette affaire que roulent la plupart des négociations.

L'entreprise de Genève, selon les promesses, devait être faite avec la coopération de la France, mais l'avantage en devait rester entièrement au duc de Savoie ; c'est ce que le roi lui-même avait affirmé au prince-cardinal quand celui-ci était arrivé à Paris[1]. Il avait été convenu que l'expédition se ferait en octobre, c'est-à-dire quand les affaires d'Italie seraient terminées[2], et l'on avait déjà établi les forces militaires que chaque allié devrait employer[3]. De son côté, le duc de Savoie s'était entendu avec le pape qui, sous prétexte de réprimer l'hérésie à Genève, donnait sa pleine approbation à l'entreprise[4]. Mais les ministres français ne restèrent pas longtemps sur la parole donnée et, changeant tout, ils prétendirent que l'expédition se ferait selon le traité de Suse de 1629 (traité qui par la force des événements n'avait jamais reçu exécution) : c'est-à-dire que le roi de France participerait aux avantages, retenant la partie de Genève située au-delà du Rhône, et de plus deux villes du canton de Vaud, Iverdun comprise.

[1] Lett. 25 octobre.
[2] Lett. 3 sept.
[3] Lett. 3 sept.
[4] Lett. 25 oct.

Digitized by Google

En écoutant ces propositions l'indignation de Monod fut grande et, dans une lettre au duc, il se plaignit vivement des Français qui, à cause des graves conditions où leur pays était placé par les luttes de la Cour, semblaient ne pouvoir plus s'occcuper de ses intérêts : « Après cela « je ne sais s'ils auront ou les moyens ou la volonté de « porter grandement ses intérêts » ; et encore : « Si on « leur parle des espérances qu'ils ont données, ils opposent « soudain qu'il en faut attendre une meilleure conjonc- « ture »[1]. Et le prince-cardinal Maurice : « E si vede che « essi non lasciano mai il loro costume di negare quello « promettono e vogliono tener gli altri in speranza e che « abbiano bisogno di loro »[2].

Monod comprit tout de suite que la vraie raison de cette nouvelle attitude des ministres c'était qu'ils ne voulaient, pour faire plaisir seulement au duc de Savoie, se brouiller inutilement avec les Suisses. Cette raison il l'entendit de la bouche même de Richelieu qui, sollicité par Monod de tenir sa parole, lui dit pour toute réponse : « que les espe- « rances que le Roi avoit donné de Genève estoient des « discours faits pour faciliter le traité (de Quérasque) »..... « et que tout ce qu'on disoit, proposoit ou faisoit esperer ne « devoit servir de rien iusques a ce qu'on eut tout arresté par « escrit »..... enfin « qu'il ne voyoit point comme il peut « porter le Roy à rompre avec ses anciens allies pour les « seuls interets de V. A. sans se perdre luy-mesme.... ». N'étant pas satisfait encore, il aurait désiré que le duc de Savoie, comme signe de l'amitié qu'il voulait contracter avec lui, lui cédât ses droits sur Genève et sur le canton de Vaud, et pour obtenir cela il disait qu'une semblable

[1] Lett. 14 sept.
[2] Lett P.-C. Maurizio ; anno 1631, 16 sept.

Digitized by Google

proposition lui avait été faite par Mazarini, chargé du duc [1]. Monod défendit avec énergie les intérêts de son prince et, par ses fières réponses, provoqua plus d'une fois la colère de Richelieu [2] qui put comprendre qu'il avait un vaillant adversaire à combattre.

On continua de disputer et Richelieu, poursuivant sa ruse politique qui consistait à donner de bonnes paroles et à atermoyer pour prendre une décision, s'efforçait de persuader à Monod d'accepter les propositions des ministres français. Ceux-ci tenaient toujours pour la division de Genève selon le cours du Rhône : le roi aurait pris le territoire sur la rive droite et en outre Neuchatel (pour l'achat de laquelle le duc de Savoie aurait donné une somme) et le duc aurait pris l'autre partie de Genève avec le pays de Vaud [3].

Monod ne répugnait pas à cette proposition, mais il ne put pourtant s'accorder avec les ministres français, car ceux-ci ne consentaient pas à accepter les modifications que l'agent de Victor-Amé avait l'intention de faire admettre, selon lesquelles toute la ville de Genève devait rester au duc de Savoie [4].

Les ministres français, pour conclure un arrangement, indiquèrent cette solution : détruire le traité de Quérasque en ce qui concernait Gênes et faire un nouveau traité mettant ensemble les entreprises de Gênes et de Genève ; à quoi le P. Monod s'opposa dans la crainte que les Français ne fissent plus ni l'une ni l'autre [5].

[1] Lett. 25 oct.
[2] Lett. 25 oct.-10 nov.
[3] Lett. 10 nov.
[4] *Idem.*
[5] *Idem.*

Digitized by Google

A la fin les Francais proposèrent que le duc de Savoie fît tout seul l'entreprise de Genève : le roi de France permettrait seulement aux soldats le passage dans ses Etats et le duc céderait les pays conquis au roi. Celui-ci, après avoir fait l'expédition contre Gênes, donnerait en échange la partie de la Ligurie qui lui serait due selon les articles du traité de Quérasque, excepté Porto-Venere.

Mais les ministres français exigeant que le duc, jusqu'à complète exécution de ce projet, donnât au roi ou les principales vallées du Piémont qui environnent Pignerol, ou le château de Montmélian en Savoie, le P. Monod n'accepta pas [1].

Ces négociations n'allèrent pas plus loin, car le prince-cardinal Maurice, comprenant qu'on n'aboutissait à rien, prit la décision, d'accord avec Richelieu et les autres ministres français, de les suspendre et d'en remettre la continuation à Victor-Amé Ier et aux ministres français qui se trouvaient en Piémont pour l'affaire de Pignerol [2].

Par l'entêtement de Richelieu, le P. Monod n'obtint aucun résultat à l'égard du titre royal, et l'avarice de d'Emery, ministre des finances, ne lui accorda aucune satisfaction sur le payement de l'arriéré de la pension due au prince-cardinal et sur ce qui devait encore être donné pour l'expédition de 1626 contre Gênes. Il ne put obtenir qu'une chose : une garantie écrite du roi de France s'obligeant à maintenir à la disposition du duc de Savoie un certain nombre de soldats contre toute invasion éventuelle d'Espagnols [3].

Pendant son séjour en France, le P. Monod fut aussi

[1] Lett. 10 nov.
[2] Lett. 12 nov.
[3] Lett. 13 nov.

Digitized by Google

chargé par le duc de Savoie [1] et le roi d'Angleterre [2] de proposer la médiation du dit duc pour rétablir la paix dans la famille royale ; mais Richelieu, qui craignait beaucoup le retour de la reine-mère, s'y opposa, déclarant qu'on ne désirait pas l'intervention d'étrangers.

Il eut encore mainte autre question délicate à traiter à Paris : celle de l'envoi d'officiers français comme chevaliers d'honneur de la duchesse [3], envoi que celle-ci souhaitait [4] mais qui était fort combattu par le duc, désireux d'être libre au moins chez soi.

Digne aussi de considération est la proposition d'accommodement entre la Savoie et Venise, faite à Monod par les ministres français qui aspiraient à renouveler avec ses deux Etats le traité de Suse de 1629 : ils conseillaient au duc de Savoie, qui avait chassé l'ambassadeur vénitien, d'envoyer à la Sme République un ambassadeur pour renouer les relations et effacer tout ressentiment à l'égard du traitement et des titres. Le duc prétendait, au contraire, qu'avant tout Venise lui donnât un traitement égal [5]. La difficulté de se mettre d'accord s'accrut davantage parce que, précisément dans ces jours-là, Venise, pour manifester sa joie de la perte de Pignerol par Victor-Amé Ier, inscrivait le cardinal de Richelieu parmi ses nobles [6].

Le prince-cardinal comprit, comme je l'ai déjà dit, qu'il était inutile de continuer les négociations et que sa pré-

[1] Lett. 3 sept.
[2] Lett. 14 sept.
[3] Lett. 14 sept.-10 nov.
[4] Lett. 14 sept. à Madame.
[5] Lett. 10 nov. (n. 1).
[6] Lett. 13-14 nov.

Digitized by Google

sence commençait à ennuyer les Français [1] ; il décida de partir pour le Piémont à la fin du mois de novembre. Il se fit précéder de quelques semaines par le P. Monod qui devait informer particulièrement le duc Victor-Amé Ier de ce qui était arrivé pendant les négociations [2].

« Il Padre Monod, — écrit le prince-cardinal Maurice dans « sa lettre du 21 novembre [3], — ha tanto informato di tutto « che mi levarà d'occasione d'importunarvi con longa let- « tera, solo vi dico c' ho stimato necessario che vi andasse « al più presto perchè importa grandemente c' habbiate « informatione di molte cose che non si possono scrivere et « che hanno bisogno di replica : lui dirà lungamente le « cause della mia partenza et come non si può far altri- « menti — vi suplicherà ancora di molte cose che gl' ho « commesso. Così vi prego di vederlo volentieri e di cre- « derli com' a me stesso perchè certo non ho conosciuto « c' habbia mai havutto altro pensiero che il nostro servitio « e di meritar la continuatione della nostra gratia. »

[1] Lett. 12 nov.
[2] Lett. 13 nov.
[3] Lett. P.-C. Maurizio, anno 1631.

Digitized by Google

LETTRES DU P. MONOD

I

Al Duca Vittorio Amedeo I

Da Monceau 3 Settembre 1631

(R. Archivio di Stato di Torino)
(Storia della Real Casa, catég. 2, paquet 9)

Monseigneur,

Le courrier qui porta les dernieres lettres de V. A. avec les resolutions concertees en Piemont, arriva icy sammedi matin 30 du passé, mais le paquet de Monseig^r le Prince Cardinal ne fut rendu que sur le soir, et parce que le chifre estoit extremement corrompu mesmes és choses plus substantielles, a peine tout le dimanche en peut on tirer la vraye substance. Afin doncques d'obliger ces Messieurs a donner par écrit des responses precises aux points principaux que V. A. desiroit, fut avisé de reduire sommairement en articles ce qui estoit dans les memoires, et une partie des chifres, et les remettre a M^r le Cardinal de Richelieu, pour y faire reponse, aprés qu'il auroit ouy M^r le Comte de S^t Maurice sur le tout, Auiourdhuy le Cardinal la fait de bouche a M^r le P. Cardinal assez conforme au desire de V. A. mais parce qu'il a promis de la faire donner par écrit demain matin et qu'a cette effet M^r le C. de S^t Maurice et moy avons arresté a Monceaux,

Digitized by Google

bien que Mr le P. Cardinal soit parti pour Paris, ie me remettray a ce qu'ils nous donneront, que Mr le C. de St Maurice envoira a V. A. avec la Relation de sa negotiation, seulement diray ie qu'il a representé l'estat des affaires avec toute l'efficace que V. A. pouvoit desirer, et vrayment il est necessaire avec ces Ministres les quels dans les termes generaux ont mille belles paroles de la satisfaction qu'ils ont de V. A. et de ce qu'ils desirent faire pour elle, mais quand on les presse sur le particulier, ils demeurent extrememement sur l'avantage.

Quant a l'affaire particulier du quel i'ay eu charge, i'y suis allé fort retenu suivant les ordres de V. A. et parce qu'il a esté porté en façon, qu'il ne puisse estre exequuté qu'en mesme temps qu'on feroit celuy de Geneve, i'ay pris occasion d'en parler sur les preparatifs qui estoient necessaires pour cette entreprise affin d'en tirer une resolution precise, a quoy pour le temps bien qu'ils m'eussent auparavant donné intention que ce pourroit estre au mois d'Octobre, neamoins maintenant ils remettent au printemps a cause des autres affaires qui les pressent. Sur quoy Mr le Cardinal de Richelieu me dit qu'ils faisoient estat de tenir tout cet hyver une armee de 50/m hommes et 6/m chevaux qui serviroit pour tenir en crainte les Espagnols, tant sur l'occasion de Reine Mere, que pour les affaires d'Italie, et que cependant on verroit a quoy la R. Mere et Mr se resoudroient, que le Roy les recevroit tousiours volontiers quand ils rechercheroient ses bonnes graces, mais qu'il falloit attendre qu'eux se reconneusent et missent en leur devoir.

Ce qu'il disoit en suite de la reponse qu'il avoit fait a Mr le P. Cardinal sur l'offre qu'il avoit fait de la part de V. A. de son entremise : car il luy avoit dit que l'accom-

Digitized by Google

modement estoit impossible pour maintenant, qu'il falloit lasser tant ceux qui s'estoient retirez que ceux qui les avoient reçeus, et que cependant on se serviroit des revenus de la Reine Mere et Mr pour entretenir l'armee du Roy. Que quand il seroit question de traiter l'accommodement ils s'en fieroient plus a V. A. et a Mr le P. Cardinal qu'a nul autre. En suite doncques de ces reponses, il me fit les mesmes discours, et adiouta que le Roy estoit tout resolu au Printemps d'attaquer Geneve, sur quoy venant aux particularités de l'exequution il me dit, qu'il falloit que le Roy l'attaqua d'une costé avec une armée de 15/m hommes et V. A. de l'autre avec toutes ses forces, pour la bloquer et emporter dans peu de temps. Et comme ie le fis ressouvenir de ce qu'il m'avoit dit en presence de Mr le Comte de St Maurice que le Roy et luy en auroit la gloire et V. A. l'avantage, il me repondit qu'il entendoit cela a la façon du traité que V. A. en avoit fait en Suse en l'an 1629 scavoir est qu'on raseroit toutes les fortifications de part et d'autre, et que la partie de dela la Rhosne demeureroit au Roy, et deux places dans le pays de Vaux, entre lesquelles il nomma Iverdun. Ie luy repondis que ie ne scavois que c'estoit de ce Traité, que cecy estoit fort different de ce qu'il nous avoit dit, que ie n'avois iamais ouy parler de ces deux places dans le pays de Vaux, comme en effet ce sont les premieres nouvelles. Surquoy il repliqua qu'il estoit fort étonné qu'on luy fit des propositions nouvelles, si diverses des autres, et mesmement de celles que luy avoit fait le Sr Mazarini de la part de V. A. de Luy remettre Geneve a son particulier, et que V. A. luy en cederoit tous les droits, ou au Roy, et que maintenant au lieu de cela, on ne voulut pas mesmes la partager, selon que V. A. elle mesme leur avoit proposé : Que pour son particulier il

Digitized by Google

ny pretendoit rien, mais qu'il ne pouvoit écouter tant de nouveautez, que V. A. avoit le traité fait a Suse, qu'il s'en tiendroit toujours a la copie de V. A. Ie repondis que ie n'estoit point instruit des propositions du S^r^ Mazarini, mais que i'estimois que peut estre s'auroit esté avant le traité de P. afin de retenir cecy, et contenter par cet autre place, ou bien que peut estre il auroit parlé de l'Evesché sous la souvraineté de Savoye ; mais que ie ne pouvois comprendre pourquoy V. A. sans aucun avantage auroit voulu ceder un droit si important, et faire ce tort a sa maison. Que pour moy i'aurois esté d'avis de plustost ne parler point de cet affaire et attendre une meilleure conjoncture. Enfin aprés avoir bien disputé il conclud qu'asseurement il falloit faire cette entreprise et ce a la façon que V. A. avoit concerté a la quelle il se tiendroit tousiours.

Il fit le lendemain un peu de plainte a M^r^ le C. de S^t^ Maurice de ce que ie l'avois pressé sur des nouvelles propositions, mais auiordhuy il m a dit qu'il en scavoit bon gré, et que les affaires ne se pouvoient faire sans disputer, et qu'il vouloit que nous le fissions souvent et a adiouté plusieurs termes de courtoisie fort obligeans. Ce qu'il a reconfirmé la presdisné a Monseig^r^ le P. Cardinal, en ma presence. A quoy ie l'ay remercié luy protestant que la fidelité que ie devois a mes maistres representant efficacement leurs raysons ne me feroit iamais perdre le respect que ie luy devois. Et parce que la conjoncture du temps ne peut permettre une prompte exequution de cet affaire, M^r^ le P. Cardinal a esté d'avis qu'on n'en fit point de plus grande instance, attendant les commandemens de V. A. sur les particularitez du susdit Traité de Suse, dont il seroit bien d'avoir copie. Le iugement que je puis faire de tous ces discours est qu'ils veulent absolument raser cette place

Digitized by Google

pour en avoir la gloire, et cependant procurer tous leurs avantages dans le reste.

Quant au premier article de mes instructions qui est conjoint avec cettuyci, ie ny vois encore rien de bien claire, car bien qu'on proteste de le vouloir avec des termes fort honorables si est ce que pour les conditions sans les quelles il ne se peut, je ne voy pas qu'on y avance beaucoup, aussi n'en fay ie nullement l'empressé.

Ie luy parlay aussi pour le titre de Roy, le faisant ressouvenir des promesses que le Roy a fait a M^me^, et luy representant le tort qu'on avoit fait nouvellement a V. A. en Allemagne a l'occasion de l'investiture. Il mit aussi cecy au rang des nouvelles propositions disant que le Roy l'avoit promis quand il y auroit occasion d'agrandir les Estats de V. A. et que luy mesme en avoit fait la lettre : mais qu'il falloit aller pied a pied, exequuter la paix d'Italie et ce qui concerne P. qui estoit le fondement de tout le reste, et puis qu'on feroit des merveilles. En somme c'est l'unique affaire qu'il a a cœur, et on voit manifestement par ces discours, qu'il ne veut point qu'on craye que les affaires de la Reine Mére et M^r^ le mettent en peine, et que pour cela on se puisse prevaloir de la conjoncture pour tirer de luy des avantages, se laissant clairement entendre que ce n'est pas le moyen de traiter avec luy. Ce qui a esté cause que ie suis allé retenu a poursuivre l'appennage de M^me^ pour ne la fascher pas.

Auiourdhuy quand M^r^ le P. Cardinal est allé prendre congé du Roy, il luy a dit qu'il estoit fort obligé a la franchise de V. A. et au soin qu'elle prenoit de faire reussir les affaires concertez et luy a promis merveilles.

Ie travailleray soudain que ie seray a Paris au Manifeste que V. A. desire, mais il seroit bien necessaire d'avoir quelques memoires des Intentions de V. A.

Digitized by Google

La Reine Mere qui devoit aller à Gand arreste à Bruxelles, ou on dit que le Roy d'Espagne luy donnera dix mille escus le mois a dependre. Elle y a receu beaucoup d'honneur et elle aussi a traité avec beaucoup de respect l'Infante. Quant elles ont paru ensemble aux Eglises on a toujours mis les quarreaux egalement ; l'Infante toutefois s'est tenue un pas en arriere disant que devant l'Autel elle s'appuioit iamais Il y a eu quelque brouillerie parce que la Reine ayant fait donner le tabouret en son cabinet a la Princesse de Cimay, elle ne le fit pas donner a la Princesse d'Epinoy, la quelle neanmoins le prit de son autorité, ce qu'ayant faſché a la Reyne elle se leva pour passer en sa chambre et en passant donna du pied au Tabouret de la Princesse d'Epinoy, on dit que despuis cela a esté accommodé a l'avantage de la Princesse.

Le Roy part Jeudy pour Compiegne voulant visiter la Frontière et son armée qui est en ces quartier.

Cette resolution a esté prise soudainement sur l'avis qu'on a eu qu'il y avoit du dessein sur quelques villes de Picardie. Les avis d'Espagne sont que la retraite de la Reine n'a pas esté agreable aux Ministres, bien qu'ils la sceussent, devant, mais ils eussent desiré qu'elle eut attendu une meilleure occasion. Ils ont choisi le Duc de Terranova pour Embr extraordinaire sur ce suget.

On ecrit de Bourgongne que les Contois n'ont point voulu accorder le logement des troupes de Monsieur, bien qu'ils offrissent de bien payer, Et que l'Electeur de Cologne et quelques autres Princes d'Allemagne ont defendu les levees dans leurs pays qu'on y vouloit faire pour Monsieur.

Le jour de St Louis Mr de Mommorenci et Mr de Cheureuse faillirent se battre en duel dans la place du Chateau de Monceaux, le Marquis de Pralin second de Mr de Mom-

Digitized by Google

morenci et l'Escuyer du Duc de Cheureuse se batirent. Le Deux Princes furent soudain faits prisoniers dans le Chasteau, et les seconds envoyez a la Bastille on a toutefois despuis elargi les deux maistres qui ont esté envoyez a leurs maison, les autres deux feront un peu de penitence. L'occasion de cette querelle a esté pour des Pasquins que le marquis de Pralin avoit fait, aussi insolens que ceux qu'il fit en Piemont. Le Roy rappelle auiourdhuy Mr de Mommorency et Mr de Cheureuse. Deux jours aprés les Cavaliers de Mr le P. Cardinal firent leur Balet que reüssit avec satisfaction extraordinaire de toute la Cour. Ie le dy pas sans flaterie tous ces Cavaliers se font admirer pour leur gentillesse et discretion. Mais en particulier le Comte Philippe. Mr le Cardinal de Richelieu estant venu visiter Mr le P. Cardinal le jour auparavant s'entretint plus d'un quart d'heure avec mondit Sr Prince luy louant ce Cavalier et raccontant la satisfaction qu'il donnoit au Roy et a toute la Cour. Ie n'ay veu personne qui ne men ayé parlé de son propre mouvement. Aussi est il vray que sa modestie ne le rend moins recommandable que sa gentilesse. Ce n'est pas sans quelque petit envie, mais V. A. s'asseure que tout ce qu'on dit autrement n'est que pure Envie, et V. A. le sceura de Mr le C. de St Maurice qui m'a fait le rapport d'une infinité de Louanges qu'on donne a ce Cavalier.

I'adiouteray icy une pensée qui m'est venue pour l'accommodement des affaires de la Reyne Mére et de Mr qui pourroit estre de grande reputation a Mme et a V. A. Puisque ces Ministres sont resolus comme ils monstrent de lasser la Reyne pour la reduire a des conditions plus convenables a leurs desseins, et que d'ailleurs il n'y a aucune apparence qu'on puisse reconcilier la Reine avec le Cardi-

Digitized by Google

nal en maniere qu'ils se fient l'un de l'autre il semble qu'il faudroit treuver un expedient qui retira la Reine des mains des Espagnols, puisque son sejour parmi eux qui sont tenus comme Ennemis de cet estat, est odieux aux Francois et semble agraver sa cause, outre que touts les offices qui peuvent venir de ce costé sont suspects et interpretes comme si on y procedoit avec trop d'autorité. D'ailleurs il faut que la Reine sortant d'Espagne, soit en un lieu de seurté et honorable, ce qui ne se peut si tost dans la France, car elle se condamneroit soy mesme reconnoissant qu'elle y pouvoit estre en seurté sans en sortir. Il faut aussi que ce lieu ne puisse donner aucune crainte au Roy ny au Cardinal pour eviter tous les inconveniens. Don s'ensuit que ce ne peut estre dans les Estats d'un Prince ou trop puissant, ou defiant de la France. Et n'en treuverat un point en qui toutes les conditions concourent comme en V. A. qui pourroit la recevoir en Savoye ou la Reine seroit honorablement puis qu'apres de Madame sa fille, et sans crainte ou jalousie du Roy. Mais en ce cas il faudroit auprealable que le Roy luy accorda ses revenus affin qu'elle ne fut a charge a V. A. Estant la il seroit facile de traiter l'accommodement de la Reine et par son moyen celuy de Monsieur, car en semblables affaires il n'y a que commencer. Mais parce que le Roy ne les veut point rechercher, il faudroit treuver un expedient pour faire que la Reine M. pria V. A. et Madame de son accommodement, et lors V. A. pourroit proposer cet expedient. Sur quoy i'attendray les commandemens de V. A. comme aussi sur ce qui est du retour des Francois et particulierement de Mr Basin. Et quant a moy puis qu'aussi bien quand il n'y iroit pas, on en voudroit un autre de mesme nation, ie crois que c'est le service de V. A. d'avoir plustot Basin qui est

Digitized by Google

marié dans ses Estats. Ie la supplie doncques de me faire l'honneur d'en donner reponse, et conserver sa Royale protection a son

Tres humble tres obeissant et tres fidelle servr et suget

P. Monod.

A Monceaux 3 Sept. 1631.

Mr l'Embassadeur d'Angleterre me fit voir ces jours passez une lettre de leur Agent en Espagne par la quelle il luy disoit que leurs affaires pour le Palatin s'avancoient grandement en cette cour la et en cette de l'Empereur, Et que le Pape se joignoit fort aux Espagnols despuis l'affaire de Don Thadeo. Neamoins la conclusion de son discours fut qu'il croyoit que les Ministres d'icy parleroient a Mr le P. Cardinal pour se reunir tout a fait avec les Anglois, et qu'en ce cas son Maistre feroit tout ce que V. A. voudroit, et que l'entremise de Mr le P. Cardinal seroit tres a propos.

II

Al Duca Vittorio Amedeo I

Da Parigi 14 Settembre 1631.

(R. Archivio di Stato di Torino)
(Storia della Real Casa, catég 2, paquet 9)

Monseigneur Serenisse

Suivant le commandement qu'il pleut a V. A. S. de me faire par les depesches que Monseigneur le P. Cardinal receut a Monceaux i'ay fait la declaration qu'elle desiroit en la meilleure maniere que i'ay peu conjecturer estre l'intention de V. A. laquelle i'envoye par la Valee croyant

Digitized by Google

que cette voye soit la plus asseuree, i'ay tasche de la faire la plus douce qu'il m'a esté possible sans offenser persone, parceque la conjoncture des affaires de V. A. me sembre estre telle qu'il ne faille rompre avec aucune des Couronnes, bien que l'intention de ceux de deça soit de l'engager tout a fait a quelque rupture pour l'avoir tout a fait dependente d'eux, et apres cela ie ne scay s'ils auront, ou les moyens, ou la volonté de porter grandement ses interests : Car puisqu'ils sont tout a fait resolus de tenir en longeur l'accomodement avec la R. Mere et Monsieur, et qu'ils en veulent demeurer sur la defensive, ils se treuveront engagez a maintenir cependant des grosses armees dans le Royaume pour se garentir des Etrangers, et consequemment foibles pour les alliez de dehors. Et tout l'argent qu'ils pourront épargner s'en ira en Allemagne pour fomenter les ennemis de l'Empereur, parce que c'est de la don ils craignent plus. Ie crois bien que si ce malheur de la Reine Mere ne fut survenu qu'il se fussent portez a l'exequution des belles esperances qu'ils donnoient mais maintenant ils craignent d'un costé d'irriter les Suisses, et ie crois que c'est la principale raison pour la quelle ils ont changé de termes sur la proposition de Geneve, selon que i'ecrivis dernierement a V. A., de l'autre ils treuvent des grandes difficultez a mettre ensemble des finances suffisantes pour exequuter ce qu'ils ont promis dehors l'Estat, et ne sont pas sans crainte qu'il n'y ait des secrettes intelligences dans le Royaume en faveur de Monsieur. Aussi est ce ce qui a porté le Roy en Picardie, ioint que l'armée Espagnole en Flandres grossit tous les iours. Toutes ces considerations font qu'il est fort difficile de se conduire avec eux : Car si on le represente comme a fait Mr le P. Cardinal les raisons et moyens qu'il y auroit de venir a un accommodement

Digitized by Google

pour le dedans du Royaume, ils se laissent clarement entendre qu'ils ny prennent pas plaisir.

Si on leur parle des esperances qu'ils ont donné, ils opposent soudain qu'il en faut attendre une meilleure conjoncture. Quant on leur demande les aydes necessaires pour se preparer en cas que V. A. fut attaquee en Piemont, ils protestent qu'ils sont bien informez de l'Estat des forces ennemies, qu'ils mettront leur teste qu'il ne faut rien craindre de ce costé la. Qu'il semble qu'on leur veuille faire peur pour se prevaloir de la conjoncture des troubles de France qu'on leur fait tort de douter qu'ils ne veulient soustenir plus puissamment V. A. qu'ils n'ont fait Mr de Nevers. Qu'ils veulent punctuellement exequuter tout ce a quoy ils sont obligez par leur traitez mais qu'il ne faut pas aussi croire que ce qui est despuis survenu en France doive faire pretendre des nouveaux avantages. Ce fut aprés toutes ces reponses et autres semblables qu'ils firent a Mr le C. de St Maurice et a moy a Monceaux sur les instances que nous leur faisions assez pressantes de la part de V. A. qu'enfin ils se resolurent de promettre le secours de munitions et d'argent pour les fortifications du quel nous ecrivimes alors, et pour le quel Mr le P. Cardinal a fait suivre Mr le C. de St Maurice en Picardie, attendant qu'il ait quelque reponse de luy pour se rendre auprès du Roy, et n'eut esté l'indisposition qui l'avoit repris, il auroit incontinent suivi pour solliciter par sa presence les intentions de V. A.

La semaine passée Mr le Cardinal de Richelieu fut receu en parlement et presta le serment comme Duc et Pair de France, ayant fait eriger la terre de Richelieu en Duché avec pouvoir d'en disposer en faveur de siens masles ou femelles selon qu'il voudra, on dit qu'il y veut faire bastir

Digitized by Google

une ville, et il a desia acheté toutes les plus belles terres et seigneuries de ses voysins pour y faire un beau domaine. La commune opinion est qu'il prepare ce lieu pour la niece Mme de Combalet, et tient on que ce sera un grand motif a Mr le Comte de ioindre une si bonne piece a ses autres terres, bien que pour maintenant il pense plus (a ce qu'on dit) a recouvrer sa santé, qu'a se marier. Les plus curieux qui scavent qu'il y a long temps que Mr le Cardinal pouvoit estre Duc et Pair croyent qu'il en ait fait instance maintenant parce qu'estant la coutume qu'on informe de la vie et meurs de ceux qui doivent estre reçeus, et qu'on specifie en leurs Patentes les services qu'ils ont rendu a la Couronne, le Cardinal a voulu avoir ce temoignage du Parlement des services qu'il a rendu a la France, afin qu'on vit que le Parlement qui sembloit luy estre contraire, n'avoit peu denier ce temoignage, et qu'il luy servit toujours de reponse contre tout ce qu'on luy opposeroit. Mr le Prince de Condé se rendit luy mesme le solliciteur pour cet affaire a cause des difficultez qui s'y rencontroient. Aussi a-t-il fait ses affaires dans ces troubles car il a obtenu le gouvernement de Bourgogne qu'il desiroit fort, et veut celuy de Bourbonnois a M. d'Efiat.

On parle fort que le Roy aille a Calais pour retirer cette place de mains de Mr de Valence, frere du Commandeur qui est avec Monsieur, les autres disent a St Quentin, il y a apparence que le Roy s'entretiendra sur cette frontiere pour la jalousie de l'armee Espagnole qui s'est avancé à Anvers pour faire une entree solennelle a la Reine Mere : on tient qu'il y a long temps qu'on ne veu une si belle armée en Flandres que celle qui a paru en cette entrée.

A nostre retour de Monceau, l'Embassadeur d'Angleterre fit prier Mr le P. Cardinal que Mr le C. de St Maurice

Digitized by Google

et moy le vinsions voir avant qu'il depescha son courrier, c'estoit pour nous dire qu'il avoit charge du Roy son maistre de faire scavoir a Mr le P. Cardinal que la Reine Mere avoit écrit au Roi de la grande Bretagne et a la Reine sa fille leur faisant des grandes plaintes des mauvais traitement et persequutions qu'elle pretend de soufrir de Mr le Cardinal de Richelieu, qui sont en substance les mesmes que V. A. aura veu dans les diverses lettres et manifestes de la Reine. Ce que ayant esté rapporté à Mr de Fontaine Embr de France en cette Cour la, il avoit demandé audience particuliere au Roy et a la Reine tous deux ensemble en laquelle il s'estoit mis dans les invectives de la Reine Mere avec tant de liberté, que le Roy ne le pouvant soufrir l'avoit interrompu, luy disant qu'il ne pouvoit permettre qu'on parla en tels termes de la Reine sa Mere qui avoit bien monstré dans plusieurs annees de bon gouvernement durant la minorité du Roy, qu'elle estoit une sage et vertueuse Princesse, qui avoit grandement obligé la France et tous ses alliez, qu'il ne pouvoit faire de moins que de reconnoistre les obligations qu'il luy avoit, et contribuer tous les bons offices qui seroient necessaires pour sa liberté. Ce sont les termes des quels l'Embr se servit, sans temoigner que le Roy son maistre en fut venu a une plus speciale declaration. Il adiouta que son Maistre luy avoit commandé de donner part de cecy à Mr le P. Cardinal, pour scavoir de luy l'intention de V. A. en cette occasion, croyant qu'elle ne voudroit manquer de temoigner les mesmes sentimens pour la Reine Mere et se ioindre a ses autres gendres pour la tirer de peine. Mr le C. di St Maurice luy repondit que V. A. et Monseigr le P. Cardinal tiendroit a beaucoup d'honneur la faveur que S. M. de la grande Bretagne leur faisoit de leur communiquer ses sen-

Digitized by Google

timens, que nous Leur en ferions une fidelle Relation : et que cependant il pouvoit asseurer le Roy son Maistre que comme S. M. honoroit grandement la Reyne Mere, aussi avoit elle desia fait offrir à S. M. tres chrestienne tous les bons offices qu'elle pourroit rendre en cette occasion pour assoupir ces differens, si bien elle ny avoit encor peu rencontrer la disposition qu'elle y eut desiré. Que si S. M. de la Grande Bretagne faisoit l'honneur a V. A. de luy suggerer quelques avis particuliers pour contribuer a ce bien public, V. A. les estimeroit grandement, et procureroit de luy faire voir par effet, combien elle honore tout ce qui luy vient de la part d'un si grand Roy.

Aprés ces discours nous luy demandasmes s'il tenoit asseurée la route de Tilli qu'on a publiee imprimee icy bien que plusieurs disent au contraire que c'est Tilli qui a defait le Roy de Suede, il nous dit qu'il tenoit pour certain que Tilli eut perdu quelques Regimens, mais qu'il y avoit beaucoup d'exaggeration dans les imprimez.

Je m'oubliois de dire a propos de la Reine Mere qu'il nous dit que le Roy son Maistre contribueroit une bonne somme de deniers pour l'entretien d'icelle affin qu'elle fut avec autant d'honneur et de splendeur que iamais.

Par les miennes dernieres si bien i'ecrivis a V. A. assez a la haste ce qui concernoit le retour des Francois, toutefois i'ay creu le devoir un peu plus expliquer ce que ces Messieurs nous ont dit. Aprés doncques que M^r le Comte de S^t Maurice et moy eusmes traité avec M^r le Cardinal de Richelieu, M. de Scombert, et M^r Boutillier à Monceaux, cettuyci nous dit que le Roy luy avoit commandé de faire instance de sa part pour le retour des officiers de M^me selon qu'ils en avoient fait parler plusieurs fois, asseurant que le Roy desiroit grandement que M^me Sa Sœur receut en

Digitized by Google

cecy la satisfaction qu'elle desiroit. Ie repondis que Monseigr le P. Cardinal avoit ordre de faire scavoir a S. M. que V. A. ne faisoit point de difficulté pour la nation et qu'elle accordoit deux escuier, deux gentilhommes servans et un maistre d'hostel francois et que nouvellement elle avoit donné intention a Mme d'y recevoir Basin pour secretaire. Que des menus officiers il y en avoit desia bon nombre en Piemont, que pour quelques particuliers que V. A. croyoit qui se fussent mal comportez, elle ne desiroit point de les voir dans sa maison. Sur quoy Mr le Cardinal de Richelieu prenant la parole dit que l'instention du Roy estoit voirement de contenter Mme, mais aussi que le Roy ne vouloit point contraindre V. A. a recevoir dans sa maison des persones qui luy fussent odieuses, et qu'en cela on ne l'en presseroit point. Mais qu'il croyoit que cela fut seulement pour St Michel et la Sesi, que pour cellecy le Roy ne iugeoit pas a propos de la renvoyer en Piemont, mais que pour St Michel S. M. prioit V. A. d'agreer qu'il y fit seulement un voyage, a condition que au prealable Mme donneroit sa parole a V. A. et a l'Embr de S. M. qu'elle ne le retiendroit que pour tant de temps qu'ils en écrivoient en cette conformité a Mme et a Mr de Servient, et qu'ils desiroient que i'en fisse office auprés de V. A. le plus efficacement que ie pourrois luy representant les motifs qui la devoient porter a complaire a S. M. en la priere qu'elle luy faisoit pour donner cette satisfaction à Madame, Despuis Mr le Cardinal de Richelieu en a parlé a Compienne a M. le Comte de St Maurice en cette mesme conformité l'asseurant qu'ils n'avoient aucunement intention d'arrester le dit St Michel par dela ains seulement de faire connoitre qu'il n'en avoit pas esté chassé pour les mauvais discours qu'on avoit tenu de luy. Ie ne puis rien

Digitized by Google

adiouter a ce que la prudence de V. A. luy dictera sur ce suget, mesmement apres luy en avoir dit mon sentiment par les precedentes. Le seiour de peu de temps donne une grande satisfaction au Roy et a Madame, leve beaucoup de murmures, et ne peut porter aucune consequence. L'accident arrivé a Mme despuis peu est une grande iustification pour ce fait, et a donné occasion a ces Ministres de presser d'avantage.

Madame fait aussi grande instance à Mr le Prince Cardinal pour Pomeuse et sa femme; il m'a commandé d'ecrire a V. A. qu'il la prie de faire en cecy tout ce qui se peut pour le contentement de Mme, affin qu'elle ait occasion de connoistre combien il l'honore et desire luy complaire. Madame m'en a aussi écrit avec beaucoup d'ardeur, ie luy ay repondu qu'avant mesmes mon depart, i'en avois fait tres grande instance a V. A. et n'avois peu d'impetrer autre chose si non que quand toutes les charges d'escuier seroient pourveuës V. A. permettroit que Pomeuse fit un voyage en Piemont pour temoigner qu'il n'est estoit pas banni. Il est necessaire que V. A. agiuste ces affaires avec Mme au plustot : ou qu'elle envoye les ordres prefis de ce que nous avons a faire par deça. Et pour cela il seroit bien qu'elle se fit donner par l'Embr un autre la liste de tous les officiers, et qu'elle declare de chacun en particulier, ceux qu'elle agree, ou qu'elle reiette, et ceux qu'elle auroit intention de mettre en leur place, et si elle ne iuge pas a propos de le concerter avec Mme, l'envoier a Mr le P. Cardinal qui la fera concerter avec les Ministres du Roy.

Je croyois que la Valee porteroit ce depesche, mais n'estant encor prest a partir ce sera Nasin. Mr le P. Cardinal ayant veu la declaration que j'ay fait croit qu'il ne seroit pas necessaire de specifier les places que les Espa-

Digitized by Google

gnols demandoient. Il faudra la donner a quelqu'un qui entende bien le Francois pour la traduire en Italien. Je crains grandement que l'œuvre apporté de Naples que le Paser a communiqué a l'Embr d'Espagne ne face du bruit. Ie supplie tres humblement V. A. d'y pourvoir, et la retirer au plustot car cela portera plus de consequence qu'on ne croit. C'est

Monseigneur
De V. A.

Le tres humble tres obéissant et
tres fidelle serviteur et suget
P. Monod.

A Paris 14 Sept. 1631.

III

A Madama Reale Cristina di Francia

Da Parigi 14 Sett. 1631.

(R. Archivio di Stato di Torino)
(Storia della Real Casa, catég. 2, paquet 9)

Madame,

Ie suis infinement obligé a la bonté de V. A. la quelle non obstant tous les mauvais rencontres qui traversent mes services, ne laisse pas de temoigner la bonne volonté qu'elle a pour moy de quoy ie la remercie tres humblement, et la supplie de croire que comme ie ne pretendrais iamais d'autre merite auprés d'elle que celuy d'un parfait respect a ses commandemens, aussi me priseray ie beaucoup plus

Digitized by Google

de l'honneur qu'elle me fera en me tenant invariable en la fidelité que ie luy dois que pour toute autre consideration.

Ie m'asseure qu'elle en aura reconneu les effets tant par mes autres lettres de Monceaux que par les depesches qu'elle recevra maintenant. Les lettres qu'elle a écrit de nouveau sur le retour des François ont porté les Ministres a redoubler leur offices pour ce suget. I'en écris de recef a Son A. afin d'en avoir une prompte resolution, car bien que par toutes les miennes precedentes, je l'aye toujours prié de m'ordonner ce que ie deurois faire, si est ce que iusques a maintenant il ne m'a fait un seul mot de reponse sur ce point. Ie vois bien neamoins qu'il a fait consideration sur mes raisons, par la permission qu'il a donné a Mr Basin ainsi que V. A. écrit. Ce qui me fait croire que supposé les offices que Monseigr le P. Cardinal a fait envers S. A. et m'a fait faire pour le contentement de V. A. et aussi les bonnes depesches que le Roy a fait pour le mesme suget a son Embr, il seroit plus facile que V. A. accommodat elle mesme par dela le tout. Car il n'y a nul doute que quand S. A. écriva déça, qu'il ne fait point de difficulté pour la nation, ains seulement pour quelques particuliers, qu'icy ils s'en contenteront. Il seroit doncques necessaire que V. A. venant au particulier dit qu'elle pretend tels et tels pour escuiers, tels pour gentilhommes servans et ainsi du reste, afin qu'on en peut venir a une prompte conclusion. Ie n'écris point d'autres nouvelles attendant de la faire par la Valée, cependant i'asseure V. A. qu'elle ne scavoit croire avec quel sentiment toute la Cour a entendu l'accident qui luy est arrivé. Ie pris N. Seigr de qu'il nous redonne bien tost, ce qu'un malheur nous a envié, et a V. A. la parfaite santé que luy peut souhaiter.

Digitized by Google

Madame
Par un autre que V. A. trouvera
dans le pacquet de M. Vibò, elle
verra les autres nouvelles.

Son tres humble tres obeissant et
tres fidelle serviteur et suget.
Pierre MONOD.

A Paris 14 Sept. 1631.

IV

Al Duca Vittorio Amedeo I

Da Parigi 18 Settembre 1631.

(R. Archivio di Stato di Torino)
(Storia della Real Casa, catég. 2, paquet 9)

Monseigneur Serenisse,

Par l'arrivee de Mr le Marquis de Caluse i'ay receu celle de la quelle V. A. S. m'a honoré du 3 courant. Le mesme iour partit d'icy un Courrier qui portoit une des miennes a V. A. en reponse de ce que Mr le Comte de St Maurice et moy avions traité a Monceaux. Si bien ie me doute bien fort qu'avant que le pacquet fut hors de Monceaux le Ministres du Roy le retirerent du postillon pour l'ouvrir. Dimanche 14· Nasin partit qui en porta une autre, et deux iours aprés i'en remis une autre a Mr de Bonport, ce que ie dis affin que V. A. sçache que nous ne perdons icy aucune commodité de l'avertir de ce qui se passe. Par le depesche de Nasin i'envoyay le Manifeste que V. A. recom-

Digitized by Google

mande par la sienne derniere, il doit arriver la le 19. courant, ce qui suffira a mon avis pour avoir temps de le traduire et imprimer. Le R. P. Recteur du Colleige de Turin qui est le P. Santo remettra les clefs de ma chambre a qui V. A. commandera pour prendre les Ecritures qu'elle desire. Quant ie passay a Chambery au commencement de Iulliet, ie remis au Sr Garnerin la reponse aux Savoisiennes afin qu'il la fit imprimer, et fis aller de Lyon un Imprimeur avec les caracteres pour y travailler, car a Lion il y avoit danger qu'on l'empescha. Cela a esté cause d'un peu plus de despens, et a ce qu'on m'écrit, faute d'estre payer les ouvriers vont lentement, il seroit necessaire que V. A. en écrivit un peu fortement audit Sr Garnerin. Ici i'ay appris que c'est asseurement Mr de Guron qui a fait les Savoisiennes, et le Cardinal l'employe fort en semblables écritures, c'est luy qui a fait la defense contre les Manifestes de la Reine et de Monsieur. Ie n'ay rien a adiouter a mes derniers depesches particulierement a ceux que port Mr de Bonport, si non que si bien ont a pris icy quelque soupçon des leurs nouvelles qui se sont en Angleterre, i'ay neamoins appris de bonne part que ce n'est que ce qui se fait ordinairement toutes les annees, comme un monstre des milices. Ce matin on a treuvé sur le Pont St Michel quantité de livres imprimez nouvellement dans lesquels il y a des iniures atroces contre le Cardinal, et des accusations de choses enormes. On a usé si grande diligence a les supprimer soudain qu'il n'a esté possible d'en avoir aucun exemplaire. Auiourdhuy Mr le Comte a eu la nouvelle comme le Roy avoit adiouté au Gouvernement du Dauphiné celuy de Champagne avec beaucoup de temoignage d'affection en son endroit. On découvre tous les iours des nouvelles pratiques sur des places de la Fron-

Digitized by Google

tiere, divers ont envoyé au Roy les lettres et propositions qu'on leur a fait la dessus de la part de la Reyne Mere et de Monsieur. Plusieurs neamoins estiment que ce sont inventions pour rendre tousiours plus odieux au Roy ce parti et le tenir en continuelle apprehension. Il y a apparence que parmi quelques vrayes on en fait glisser plusieurs autres qui font grand éclat. Ie supplie de rechef V. A. de faire scavoir absolument sa volonté pour les officiers de M^me^, et aprés avoir veu la liste d'iceux marquer ceux qu'elle veut, ou ne veut pas. Ie crois qu'il est bien aussi d'envoyer par deça une liste des Francois qui sont desia actuellement en Piemont au service de M^me^, affin de la faire voir a ces Messieurs. Ils croyent qu'il y ait quelque grande mystére quand ie leur dis que par tous les courriers i'en ecris a V. A. et que toutefois ie n'en ay aucune reponse. Aprés que les traitez seront exequutéz ie crois qu'il est necessaire que M^r^ le P. Cardinal s'en retourne promptement, parce qu'il ne se plait pas beaucoup a negotier avec ces Ministres, et cela pourroit preiudicier au service de V. A., cependant il est bien qu'elle y ait un Emb^r^ c'est tout ce que ie luy en puis dire avec la sincerité que ie dois a son service comme son

Tres humble tres obeissant et tres
fidelle serviteur et suget
P. Monod.

A Paris 18 Sept. 1631.

Digitized by Google

V

Al Duca Vittorio Amedeo I

Da Parigi 19 Settembre 1631.

(R. Archivio di Stato di Torino)
(Storia della Real Casa, catég. 2, paquet 9)

Monseigneur Sereniss[e]

Bien qu'hier seulement i'ecrivisse a V. A. S. par la Valée, ie ne veux toutefois perdre cette occasion du Marquis de Carail pour luy donner part des nouvelles qui sont arrivees tout maintenant de Flandres les quelles i'ay appris de Madame la Comtesse. Il y a quelques temps que les Espagnols estoient aprés a equiper un armement de mer des plus beaux qu'ont ait veu despuis long temps, soit pour les vaisseaux et les canons de Bronze soit pour la grande quantité des canons de cuir, et autres engins de feu. On tient pour asseuré que l'Infante y avoit dependu trois millions des livres. On ne scavoit ou devoit fondre cet appareil, la Reine Mere fut invité a Anvers pour voir cette armee navale, et se treuva presente avec l'Infante a l'Embarquement. Les Holandois se doutans qu'on en voulat a Bourgopson y avoient envoyé bonne garnison et 18 grand vaisseaux pour la defense. Aussi leur at il bien reussi, car les Espagnols ayant fait voile vindrent surgir auprès d'une Isle qui est vis a vis de la dit place, croyant de sen pouvoir saisir pour sy fortifier, la maree leur fut toutefois si contraire que 40. de leurs vaisseaux donnerent dans le sable et y furent arrestez avec tant de malheur pour eux que presque sans rendre combat huit mille hommes y sont desmeurez ou mort ou pris, entre lesquels on dit qu'est le Comte Jean de

Digitized by Google

Nassau toute l'artillerie et grand quantité de munitions, si qu'on croit que ce sera un grand eschec pour les Espagnols. L'Agent du Roy a Bruxelles en a donné la nouvelle par un courrier exprés, et les lettres particulieres disent le mesme. M^lle^ de Seneterre ma aussi dit que M^me^ de Vaucelas sœur de M^r^ le Gardesceaux asseuroit qu'il y avait nouvelles d'Anvers que M^r^ l'Abbé Scaglia estoit la, et tratoit l'accomodement d'Espagne avec les Holandois, mais que cela ne reussiroit pas.

Nous n'avons encor rien sceu de son arrive en Angleterre, c'est pourquoy cette nouvelle nous est suspecte, ie l'ay toutefois dit a M^r^ le Marquis de Caluse affin qu'il sceut comme repondre sur ce suget allant en Cour. Ie supplie V. A. de se souvenir de la proposition d'accommodement de la Reine M. que ie luy fis par les miennes du 3. courant afin que ie scache si elle l'agree, pour en faire l'ouverture en son temps. Si bien cette defaite des Espagnols rendra les affaires de la dite Reine Mere plus difficiles.

I'ay écrit a V. A. comme M^r^ le Comte avoit este pourveu du gouvernement de Champagne sans luy oster celuy du Dauphiné, i'adioute que M^r^ de Seneterre en a eu la lieutenance. Le Roy va a Nogent sur Seine qui est a une petite iournee de Troye en Champagne, ou on croit qu'il ira aussi. Ces voyages sont de grande depense a Monseig^r^ le P. Cardinal. La nous verrons de poursuivre le reste des intentions de V. A. le plus efficacement qu'il sera possible ce qu'attendant ie la supplie de favoriser tousiours de sa protection

Monseigneur.

Son Tres humble tres obeissant
et tres fidelle ser^r^ et suget

A Paris 19. Sept. 1631. P. Monod.

Digitized by Google

VI

Al Duca Vittorio Amedeo I

Da Parigi 1° Ottobre 1631.

(R. Archivio di Stato di Torino)
(Storia della Real Casa, catég. 2, paquet 9)

Monseigneur Ser^sse

Les voyages continuelles du Roy et l'indisposition de Monseig^r le Prince Cardinal ont esté cause que despuis un mois en ça, ie n'ay point veu aucun des Ministres du Roy qui sera la cause, que je n'arreteray guieres V. A. par les miennes. M^r le Comte de S^t Maurice qui a esté envoyé a la Cour en ce temps la pour suppleer a l'absence de Monseig^r le P. Cardinal, en donnera comte plus particulierement a V. A. comme aussi Monseig^r le P. Cardinal du voyage qu'il a fait a Troye avec Monseig^r le P. Thomas. Ie fus commandé de suivre deux ou trois iours aprés, comme en effet ie fis, et allay iusques a Nogent, ou ie treuvay que Messeig^rs les Princes estoient de retour, attendant que le Roy revint a Fontainebleau aprés avoir veu M^r le Duc de Lorraine sur la frontiere si bien plusieurs croyent que ledit Duc de Lorraine ne se lairra point voir, et desia le bruit court qu'il est malade, tellement qu'au lieu de traiter l'accomodement de Monsieur, comme on pubblie, il n'aura pas peu affaire a traiter le sien. La foiblesse que M^r tesmoigne, les desordres que ce peu de troupes qu'il a font dans les terres neutres, et la division qui est en la Cour de la Reine Mere (ou son chirurgien a le plus de credit) sont d'assez forts motifs dans l'esprit des Ministres de cette Cour, pour ne leur faire desirer un si prompt accord.

Digitized by Google

I'ai receu celle de laquelle il a pleu a V. A. me favoriser par la venue du Marquis de S^t^ Germain, a la quelle ie repondray point n'ayant rien pour cest heure qui merite d'estre mis en diverses lettres ainsi qu'elle commande.

De l'affaire de Geneve ie crois que V. A. en fait le meilleur iugement qu'on puisse, et qu'en effet ces Messieurs ent ont parlé si diversement, parce qu'ils n'y veulent entendre pour maintenant. Et il est iustement arrivé comme V. A. a iugé, que n'en parlant point, il seroient les premiers, car en effet a Troye le Cardinal de Richelieu fut le premier a en ouvrir le propos a Monsr le P. Cardinal, en persistant a la proposition de la division, allegand pour pretexte qu'ils offenseroient les Bernois faisant autrement, qui est dire assez ouvertement qu'il ne faut pas esperer beaucoup par leur moyen du Pays de Vaux, puisque cela offenseroit bien d'avantage les Bernois et adiouta qu'il avoit treuvé les propositions faites a Suse : A quoy Monseigr le P. Cardinal repliqua conforme aux intentions de V. A. que ces propositions n'avoient esté que des simples discours sans aucune conclusion, qu'il n'y avoit point d'apparence qu'on mela les interests du Roy et de V. A. dans une place, et qu'il n'en avoit pas parlé en ce termes au commencement, mais qu'on scavoit bien qu'alors il y estoit porté de bonne volonté et que despuis qu'il en avoit conferé avec d'autres, ils l'avoient detourné, A quoy le Cardinal repliqua qu'il estoit vray qu'il avoit de la vanité pour faire reüssir cet affaire, mais qu'il ne se pouvoit pour lors expliquer de tout, qu'a son retour a Fontainebleau, ils en traiteroient plus amplement. Cependant nous recevrons peut estre les memoires que V. A. dit par la sienne avoir iointes a son depesche bien que nous n'en ayons veu aucunes, ny des Traites de Suse ny de ce qui s'est passé avec le Sr Mazarini.

Digitized by Google

Quant a la pensee d'accommodement que i'ay proposé a V. A. ie my conduiray entierement conforme aux commandemens de V. A. et desia a ces fins i'ay écrit une lettre au P. Suffren qu'il pourra faire voir a la Reine Mere, par la quelle ie luy temoigne le regret que Vos AA. ont de son malheur, et le desir qu'elles auroient de luy apporter quelque consolation par le moyen d'un bon accord avec le Roy, et que c'est le sentiment de tous ceux qui me parlent icy que Vos AA. pourroient traiter cet accommodement avec moins de ialousie que tous les autres, que si bien mon esprit estoit trop foible pour de si grandes affaires, ie n'y voyois neamoins tant d'impossibilité qu'ayant traité avec luy, peut estre ie n'apprisse de luy quelque bon expedient, qu'en cas qu'il me iugea bon a quelque chose pour cet effet, il m'en pourroit donner avis, car pour Vos AA. on y trouveroit tout le zele qu'on pourroit desirer pour un si grand bien. I'en attens reponse dans peu de iours, et selon qu'elle sera, ie fays estat de tenir un semblable discours au P. Maillans Confesseur du Roy auquel le Cardinal de Richelieu se confesse aussi, et du tout en donneray avis a V. A.

Pour le manifeste, Nasin l'a porté en la meilleure forme que ie me suis peu imaginer ; ce n'est pas que ie n'y aye quelques difficultez, comme seroit, parce qu'en iceluy ie dis ouvertement que ce Traité a esté fait des le commencement, sans faire mention des pretextes qu'on peut prendre du pays de Gex, ou semblables : mais i'ay fait consideration que ce ne seroit pas chose honorable pour V. A. qu'on publiat a son nom par un écriture publique une feinte, que les Francois decouvriront soudain : Et qu'il est plus seruable a sa dignité de dire franchement la verité : mais on y pourroit bien adiouter que tout ainsi comme feu

Digitized by Google

S. A. outre la Bresse qu'elle donna pour l'Eschange du Marquisat, ceda aussi le Bieugey, Verromey, et les terres de Gex pour 800/m escus deus au Roy, ainsi V. A. ne se treuvant en Estat de payer les m/500 escus adiugez a Mr de Mantoue, s'est prevalu de l'offre que la France luy a fait de l'en acquiter moyennant la cession de P.

Le Marquis de St Germain m'a fait voir les ordres que V. A. luy avoit donné pour mon particulier, ausquels i'ay desia un partie satisfait, par le retour de la Valée, qui a porté ce qu'il falloit, pour faire remettre à V. A. les écritures qui estoient cachetées.

Les memoires des services que la Serme maison de V. A. a fait a la France sont toutes dans la reponse aux Savoisiennes qui s'imprime en Francois a Chambery, et est toute preste en Italien quand V. A. l'ordonnera ainsi que ma ecrit le P. Oringiano : il coutéra fort peu de l'imprimer a Turin, ou les Imprimeurs ont tout ce qu'il leur faut, ou a Chambery il ny avoit rien et l'a fallu porter de Lyon. Celles des services faits aux Empereurs et aux Papes sont seulement dans mes notes toutes confuses, sans que i'aye eu le loisir de les mettre au net, et n'y a persone, qui en puisse rien tirer qui vaille de mes papiers. Ce sera doncques soudain aprés mon arrivee en Piemont que ie les dresseray pour obeir a ses commandemens. Que s'il faudra que Monseigr le P. Cardinal face plus long seiour icy, ie ne voy pas que i'y sois beaucoup utile, après qu'on aura veu les dernieres resolutions du Cardinal de Richelieu, sur le fait de Geneve, qui sera bien tost.

Comme i ecrivois cecy on m'a apporté la moitié de la Reponse aux Savoisiennes imprimee a Chambery en beaux caracteres, mais l'Imprimeur se plaint que les ouvries qui sont Lyonois ne veulent poursuivre a cause qu'ils ne sont

Digitized by Google

payez, il est necessaire que V. A. en donne promptement ordre à Mr Garnerin.

Nasin vient d'arriver tout maintenant, aprés avoir passé vers le Roy, il m'a rendu celle de V. A. du 22. ie me resiovis infiniment de la bonne issue de la Paix a la quelle V. A. a plus contribué que tout le reste du mond, aussi en aurat elle une gloire eternelle. Ie supplie de tout mon cœur le createur qu'il fasse longuement et heuresement ressentir a V. A. et a ses estats les effets de ses travaux, et me donne le moyen de luy pouvoir temoigner combien ie suis veritablement

Monseigneur

De V. A. Ssse

Tres humble tres obeissant et
tres fidelle servr et suget
P. Monod.

A Paris 1 octobre 1631

VII

Al Duca Vittorio Amedeo I

Da Parigi 25 Ottobre 1631.

(R. Archivio di Stato di Torino)
(Storia della Real Casa, catég. 2, paquet 9)

Monseigneur,

Par les miennes dernieres de Fontainbleu du 16 courant V. A. S. aura apris comme ces Messieurs les Ministres aprés avoir entretenu M. le C. de St Maurice et moi de belles esperances sans que nous en puissions retirer aucun effect solide, enfin me firent dire qu'il estoit bien que ie

Digitized by Google

fisse encor quelque seiour cependant que M. le Conte de S^t^ Maurice iroit a Paris : m'estant doncques arresté, M. d'Emery m'entretint fort long temps par trois diverses fois. La substance de son discours fut que M^r^ le Cardinal de Richelieu avoit discouru en conseil de tous les interests de V. A. et des particulieres de Monseigneur le P. Cardinal en conformité de ce que fust traite desia du temps de feu S. A. et que de nouveau l'on avoit discouru sans venir a aucun deliberation, et que pour sa plus grand iustification il avoit desiré que cela si vid dans le conseil, estant composé de tant de gens qui ne luy sont pas contraires : que quant a ceux de Monseig^r^ le P. Cardinal M^r^ le Garde des sceaux proche parent de M^r^ de Seneterre n'y inclinoit point ; que M^r^ de Bullion au commencement s'y monstroit difficille, puis y avoit porté son advis, que M^r^ de Scombert y venoit bien, et encor plus M^r^ d'Effiat qui est allié de M^r^ le Cardinal de Richelieu, que cettuyci desiroit extrememement la conclusion de cette proposition pour son interest particulier d'autant qu'en un mauvais rencontre, il auroit un lieu d'asseurance, qu'a ces fins il alloit obtenir le Gouvernement de la Provence, non seulement pour avoir le deux mers, mais aussy pour se ioindre de ce coste la a Nice; qu'il avoit dit en plein conseil, que puisque M^r^ de Guise l'avoit persequuté a outrance, qu'il feroit aussi tout son possible pour ne le laisser r'entrer en France: qu'on ne pouvoit donner le gouvernement de Provence a autre qu'a luy a fin d'eviter les desordres qui naissent des pretentions des Gouverneurs, et de l'Admiral, que luy estant desia admiral, quand on conjoindroit le Gouvernement a sa persone, tous le differens cesseroient. Il sembloit que M. le Prince Cardinal eut penetré tous ces desseins des le commencement, car quand il vit, qu'on donnoit deux Gouverne-

Digitized by Google

ments au Princes du sang, il me dist soudain que ce la se faisoit affin que le Cardinal eut celuy de Provence, et qu'on ne trouva pas estrange qu'il en eut deux. M. d'Emery adiouta que le mesme Cardinal pour se fortiffier de se costé, traitoit le mariage d'une fille de Mr d'Effiat avec Mr le conte de Saut, et avoit faict donner le Gouvernement de l'Auvergne a Mr d'Effiat, tellement qu'ayant uni par diverses alliances la Provence, le Dauphiné, et l'Auvergne, et ayant son frere Archevesque de Lyon, et tout cela confinant aux estats de V. A., il pouvoit en quelque occasion que ce fut se tenir asseuré, aiant ses interestz si étroitement conjoints avec ceux de V. A.

Ce discours plein de confiance fut suivi d'autres propositions avantageuses, car il m'asseura qu'on donneroit bien tost le titre de Roy a V. A., et que luy mesme le porteroit : (il disoit cecy parce que ie luy avois faict entendre que s'il servoit V. A. en cela, et qu'il le fit reussir, il pouvoit s'asseurer que V. A. luy temoigneroit sa generosité s'il le portoit luy mesme). Il m'asseura aussy que si V. A. vouloit prendre m/3 hommes effectifs de leurs troupes pour les distribuer dans ses places selon qu'elle iugeroit, qu'on luy donneroit la solde pour avance a fin qu'elle ne creut pas qu'on la voulut laisser en arriere qu'au lieu de m/30 de chasque sorte de munitions qu'ils avoient promis, ils en donneroient cinquante : que pour les arrerages de Gennes ils donneroient satisfaction. Bref tout son discours estoit plein de belles promesses pour tout ce qui concerne V. A., bien qu'il adiouta qu'il me disoit tout cecy come de soy, parce que le Roy avoit deputé Mr de Scombert qui m'en feroit les responses de sa part.

Si ie n'eusse conneu Mr d'Emery, i'eusse facilement esté surpris de l'eclat de ces belles apparences pour m'en-

Digitized by Google

gager a porter le principal dessein auquel il visoit : car la conclusion de tout ce discours fut, que puisque le Cardinal de Richelieu estoit si desireux de joindre ses interests avec ceux de V. A. qu'il estoit aussi necessaire que V. A. luy donna le moyen de faire connoitre au Roy, que tout ce qu'il en faisoit estoit pour son service affin que S. M. eut tous les iours plus d'occasion de l'estimer, et qu'ainsy il se rendit plus capable de servir V. A. : Que l'unique moyen estoit d'exequuter ce que le Mazarini avoit proposé scavoir est, que V. A. ceda ses droits sur Geneve au Roy affin que toute la France vit que M. le Cardinal lui avoit fait gaigner ce boulevard des Suisses, et que le Roy neamoins donneroit la mesme ville a Mr le Cardinal de Richelieu, qui en disposeroit puis apres en faveur des enfans de Monseigneur le P. Cardinal : mais que pour faire cecy avec reputation, il faudroit que V. A. fit une cession pubblique et autentique de ses droits au Roy, et que pour ce qui concernoit le Cardinal de Richelieu on treuva quelque expedient secret de le faire en façon que V. A. en fust asseurée, et que desia V. A. luy avoit dit a luy mesme qu'elle se contentoit, que le Roy le luy écrivit. Et pour ce qui concerne la disposition du Cardinal de Richelieu, qu'il n'en falloit point demander d'autre asseurance que l'interest qu'il avoit au bien da sa niéce. Que moyennant cecy le Roy ayderoit V. A. a recouvrer le pays de Vaux et qu'on pourroit encor menager l'affaire de Neufchastel. Il m'asseuroit d'ailleurs avec tant d'efficace que V. A. estoit desmeurée d'accord avec Mr Mazarini et luy de la pluspart de ces choses qu'en verité i'estois bien en peine mesmement pour n'avoir point receu les memoires de cette negotiation, qu'il y a plus d'un mois que V. A. m'avoit promis, mais parce que il me dit, que tout cecy devoit estre traitté en la confe-

Digitized by Google

rence que le mesme iour ie devois faire avec Mr de Scombert, ie pris temps d'y penser. Et apres avoir bien consideré tous ces discours, ie conclus a parte moy qu'ils ne visoient a autre qu'a nous amuser des belles paroles et tirer cependant de V. A. s'ils pouvoient une cession de ses droits, a laquelle il ny auroit iamais plus remede : C'est pourquoy ie me preparay d'en parler avec la resolution et fidelité convenable au service de V. A. et en conformité des discours tenus avant mon despart m'asseurant que V. A. m'eust fait l'honneur de me faire savoir s'il y eust eu quelques choses de cecy afin de la mieux servir. Et conoissant, come i'ay dit, le personnage ie ne luy donney la creance que i'aurois fait a un autre.

Estant doncques allé le lundy 20 du courant vers Mr de Scombert avec le mesme Sr d'Emery, il m'accuillit avec beaucoup de courtoisie et me dit que le Roy et Mr le Cardinal de Richelieu luy avoient donné charge de conferer avec moy de tout ce qui concernoit les interests de V. A. et de Monsieur le P. Cardinal, et que V. A. avoit procedé avec tant de franchise envers S. M. que la France estoit obligée d'en faire demonstration et que pour luy en son particulier il estoit extremement ayse d'avoir cette commission, a fin de faire connoitre a V. A. le desire qu'il avoit de la servir. Ie laysse a part ce que sa courtoisie luy fit dire pour mon particulier, car ces Messrs sont riches en toutte sort de civilité. Apres il me pria de luy dire tout ce qui avoit esté proposé iusques a lors. Ie repris le discours despuis mon voyage de Suse en l'an 1630, et en consequence ce qui s'estoit passé entre V. A. et le Cardinal de Richelieu a Brusol, les esperances qu'il avoit donné de Geneve, du pays de Vaux et de Neufchastel moyennant l'alliance. I'adioutay la bonne volonté que V. A. avoit temoigné dans

Digitized by Google

les plus fortes persequutions du Cardinal et au temps mesme qu'il estoit le plus en danger, affin qu'il conneut que V. A. vouloit estre tres étroitement unie a tous ses interests. Ie luy dis les lettres que i'avois escrit sur ce suget, ausquelles Mr d'Emery, qui estoit present, m'avoit apporté la reponse. I'adioutay les promesses que le Roy avoit fait faire a Madame tandis qu'on traitoit l'accommodement, que si V. A. se disposoit a donner satisfaction a S. M. pour Pinerol, que le Roy feroit que V. A. l'auroit pour Geneve et qu'il honoreroit Madame de la mesme qualité que ses sœurs. En suite de quoy V. A. avoit facilité le traité pour l'exequution duquel Monseigr le Prince Cardinal estoit venu en France, auquel le Roy avoit dit a son arrivée qu'asseurement il vouloit faire ce qu'il avoit promis pour Geneve, ce que Mr le Cardinal de Richelieu avoit diverses fois confirmé au mesme P. Cardinal, iusques a luy dire qu'il avoit de la vanité pour cela. Qu'a moy pareillement il m'avoit dit en presence de Mr le Comte de S. Maurice et de Mr d'Emery, que le Roy et luy ne pretendoient en cette entreprise autre chose que la gloire, et que tout l'avantage en demeureroit a V. A., et qu'en possedant Geneve, le pays de Vaux et Neufchastel, ce seroit un petit royaume. Que doncques ie insistois sur l'exequution de ces promesses a fin de nous preparer aux moyens convenables pour les faire reussir. Ie luy fis en mesme occasion un brief discours des motifs que V. A. avoit de pretendre le titre de Roy, des desseins de la maison de Medicis, (la coniuncture me semblait favorable a cause de la Reine Mere), et des esperances qu'on en avoit donné a Madame et a V. A.. Remonstrant combien il estoit important qu'en cette conjoncture des affaires le Roy fit connoitre qu'il vouloit maintenir la reputation de ceux qui s'unis-

Digitized by Google

soient a ses interests, et que c'estoit le vray moyen de mortifier les Espagnols quand ils verroient que V. A. profitoit de l'alliance de France : a quoy ie remonstrois que le Roy estoit d'autant plus obbligé, que l'on voyoit que V. A. par la cession de Pinerol venoit a diminuer sa reputation en l'opinion de plusieurs, iusques la que l'Embassadeur de Venise en avoit tenu des discours fort mauvais au Nonce et a l'Embassadeur d'Angleterre. Et que V. A. auroit occasion de se plaindre de ce qu'ayant esté concerté, qu'on publieroit l'echange du pays de Gex, nous savions neamoins qu'ils disoient a tous les Ministres, que le Roy ne donnoit pas un pouce de terre du sien. Que puis qu'ils avoient tous les solides effects de la bonne volonté de V. A. qu'elle esperoit qu'ils y correspondroient par l'exequution de ce qu'ils luy avoient fait esperer et nommement par les choses qui ne leur coutoient rien, comme celle du titre; les asseurant au reste qu'ils seroient en ce la suivis soudain du Roy d'Angleterre et du Pape. A ces fins i'avois faict que le Nonce du Pape presentat le iour precedent au Cardinal de Richelieu le Bref qu'il avoit du Pape pour les affaires de Geneve, reservant les autres pour le temps de l'exequution parceque le Cardinal le desire ainsy. Ie l'avois prié de remonstrer combien il estoit important, que le Roy fit cette entreprise en ce temps, pour contrebalancer les progrés du Roy de Suede, et faire connoitre au monde que l'assistence que S. M. donne a cettuyci n'est que pour rayson d'Estat, puisque d'ailleurs elle poursuit l'heresie exterminant le plus fort asyle d'icelle : surquoy le Nonce avoit en responce favorable mais sans determiner le temps.

Voila sommairement ce que i'ay fait et dit sur ce suget. A quoy M^r^ de Schombert repondit par des termes bien

Digitized by Google

eloignez de tout ce que Mr d'Emery m'avoit dit. Car apres avoir dit, que le Roy et Mr le Cardinal de Richelieu voyoient bien que V. A. ne pouvoit rendre des temoignages de plus grande sincerité que par les effetz du Traité, et par la continuation de la proposition d'alliance de la quelle Mr le Cardinal s'estimoit infinement honoré, et a la quelle il avoit une tres grande inclination, il adiouta que V. A. ne luy voudroit pas faire cet honneur, et en mesme temps luy faire perdre sa reputation dans la France come il seroit pour faire, si on voyoit que pour aggrandir sa niece il faisoit rompre a la France les anciennes alliances qu'elle a avec les Suisses et abandonnoit la protection d'une ville que ses Ancestres avoient si soigneusement protegé, mesmement si cela se faisoit pour la remettre a V. A. mettant la France en danger de perdre a l'avenir ce passage tant necessaire pour les Suisses. Que le Roy avroit suget d'entrer en defiance du Cardinal de Richelieu si pour son interest particulier, il divertissoit l'avantage que V. A. mesme avoit fait esperer a la France ayant offert, et mesmes par escrit de ceder ses droits sur Geneve et le pays de Vaux, moyennant quelque chose qu'on luy donneroit en recompense. Et qu'ils avoient pensé de luy faire avoir Neufchastel par le moyen de l'alliance, mais qu'encor falloit-il que V. A. y contribuat de son costé, affin qu'on ne peut pas objecter a Mr le Cardinal qu'il marioit sa niéce au despens du Roy, et qu'il ne luy pouvoit plus donner que la Princesse de Carignan avoit donné au P. Tomas, bien qu'ils promissent que le Roy adiouteroit quelque gratification pour le mesme, en reconnoisance des bons services du Cardl de Richelieu.

Ie confesse a V. A. que ie fus si surpris de l'indignité de cette proposition qu'a peine eus ie le courage de repondre :

Digitized by Google

a la fin neamoins m'estant un peu rasseuré, ie repliquay que ce discours estoit si eloigné des promesses qu'on nous avoit si souvent faites, que ie serois seulement trop honteux d'en faire le rapport a V. A., que ie ne voulois autre temoin que Mr d'Emery que estoit present, si iamais on m'avoit parlé de chose semblable. Qu'en verité ce seroit une belle reputation a V. A. si pour faire alliance avec le Cardinal de Richelieu il se depouilloit des plus anciens droits de sa Sermе Maison et ce pour une chose incertaine et de nulle consideration au prix de ce qu'elle perdroit. Que les Espagnols auroient telle occasion de rire, si Monseigneur le P. Cardinal ayant diverti les propositions qu'on luy avoit fait de la Princesse de Stilliani que luy portoit m/100 escuz d'or de rente en belles terres si vouloit maintenant contenter d'une partie du comté de Neufchastel. Que ie les priois de considerer que comme il estoit raysonnable qu'en faisant cette alliance on ne portat point de preiudice a la conservation de Mr le Cardinal de Richelieu, aussy ne falloit il pas faire perdre la reputation au Prince Cardinal. Sur quoy Mr d'Emery prenant la parole dit qu'en effet au traité qu'il avoit proietté avec V. A. le pays de Vaux demeuroit a V. A. et Geneve au Roy, mais que V. A. avoit bien dit qu'a cause qu'elle n'avoit pas le passage elle s'accomoderoit par quelque eschange. Mais par ce que tout cela me sembloit trop desavantageux, ie brisay la dessus pour écouter les autres points. Scachant qu'en ce qu'il disoit l'on ne doit faire fondement estant tout contraire a ce que ie scay estre des intentions de V. A.

A celuy de la Royauté, Mr de Scombert auoua qu'il estoit vray que le Roy l'avoit promis a Madame, et qu'il persistoit dans ce mesme dessein, mais que si S. M. le donnoit maintenant qu'on croiroit, que cela avoit esté une des con-

Digitized by Google

ditions de la Paix, et que cela luy raviroit la gloire de la conqueste de Pinerol. Ie ne manquay pas de repliquer a ce delay, monstrant qu'au contraire c'estoit la gloire du Roy de faire voir en cette conjoncture ce qu'il peut et veut faire pour ses amis, mais tout cela n'avança rien.

Nous passames aux arrerages de Gennes, et aux derniers : Pour ceux-la Mr de Scombert me dit, qu'estant alors Surintendant des finances tout cet affaire luy avoit esté remis, et qu'apres l'avoir bien examiné et disputé on avoit trouvé que le Roy ne devoit rien a V. A., que neanmoins pour temoigner sa bonne volonté, il avoit offert de la part de S. M. a Mr l'abbé Scaglia m/100 escuz, pour tout ce qu'il demandoit : que maintenant il offroit le mesme. Ie luy repliquay, que nous n'estions pas d'accord au fait par ce que V. A. par ses memoires (que ie luy monstray) presupposoit qu'ils avoient offert m/200 escus, et qu'elle n'en avoit voulu accepter moins de m/400. Il persista neanmoins a maintenir qu'il n'avoit jamais parlé que de m/100. Et en effect Mr Biandras m'a dict qu'il estoit tres vray qu'ils n'en avoient pas mesme offert m/100 ains seulement deux mesates qui sont m/200 livres, ainsy qu'il conste par les escritures que ledit Biandras nous a remis. Nous en sommes desmeuré la, attendant ordre nouveau de V. A.

Pour les pretentions dernieres, Mr d'Emery maintient d'en avoir payé et tiré quietance de la plus part, excepté du sel et Mr de Scomberg nie qu'il y ait aucun traitté faict a Fovis qu'accorde 35 sols pour cheval, et 10 sols pour fantassin, ains seulement qu'ils payeroient ce qu'ils prendroient pour vivre et qu'ils ont payé les particuliers. Mr d'Emery confesse qu'ils ont pris du pain en quelques communautés qu'ils n'ont pas payé, mais il adioute qu'ils ont donné à Nice m/12 charge de bled qui montent plus

Digitized by Google

que toutes les pretentions de V. A. il a promis de respondre chef par chef a toutes.

Pour les munitions il persiste aux 50 millies que i'ay dit cy dessus. Comme aussy a la solde de 3/m hommes si V. A. les veut tirer de leurs troupes.

C'est tout ce que fut deduit en cette conference avec Mr de Scombert, en laquelle fut conclu, que le lendemain nous nous treuverions avec Mr le Cardinal de Richelieu pour prendre quelque conclusion, cependant ie visitay Mr le Cardle de Lion qui se monstre fort affectioné, et luy donnay part de tout ce qui se passoit. Sur le soir Mr le Cardinal de Richelieu et Mr d'Effiat l'allerent visiter, ils furent long temps ensemble, ou ie croy ils traiterent des affaires de V. A.

Le lendemain 21 de courant ie me rendis chez Mr de Scombert qui me mena chez le Cardinal ou avec Mr d'Emery nous eusmes une assez longue conference, a la quelle Mr le Cardl donna commencement disant que puisque par le rapport de Mr de Scombert il apprenoit que nous n'estions pas d'accord sur quelques propositions qu'on presupposoit avoir esté faites de part et d'autre, qu'il estoit bien d'eclaircir pour une fois toutes choses et en venir a une finale conclusion, protestant que comme il tenoit a tres grand honneur l'alliance de la quelle on avoit parlé, aussy supplioit-il V. A. de vouloir menager sa conservation auprés du Roy afin qu'en ces occasions ou il avoit de si grands ennemis, on ne prit occasion de dire qu'il preferoit les interests de sa maison a ceux de l'Estat, ce qu'il amplifia en telle façon que ie m'apperçeus bien qu'il vouloit fort iustifier ses actions devant Mr de Scombert, et qu'a dessein il avoit faict que le Roy le deputa, parceque c'est celuy qu'il craint le plus en conseil, et pour ce luy temoigne

Digitized by Google

plus de confiance. Il me commanda doncques de remettre en avant les interests de V. A. Ce que ie fis en la mesme façon qu'a Mr de Scombert. Sur quoy il respondit que les esperances que le Roy avoit donné a Mme de Geneve estoient des discours faits pour faciliter le traité, et qu'il les falloit entendre conformement aux propositions que V. A. avoit faict a Suse, comme aussy tout ce que le Roy avoit dit à Monseigr le Prince Cardinal. Et quant a ce qu'il m'avoit dit en presence du Comte de St Maurice et de Mr d'Emery il le desavoua tout a faict, et dit qu'il n'estoit point obligé a croire ce que i'en disois, adioutant au reste que nous tinsions pour reigle generale, que tout ce qu'on disoit, proposoit ou faisoit esperer ne devoit servir de rien iusques a ce qu'on eut tout arresté par écrit.

Et par ce que ie le priois de se souvenir des circostances et que ie luy disois que l'ayant écrit a V. A. come en effet Mr le Comte de St Maurice et moy l'avions fait, que V. A. treuveroit bien étrange que nous luy fissions maintenant d'autres propositions si desavantageuses, il s'altera un peu et me dit que ie voulois faire un predicateur, et que ie croyois de l'emporter par eloquence, a quoy luy aiant repliqué avec la modestie convenable, il s'appaisa soudain, et me dit qu'il me scavoit bon gré que ie disputasse ainsi pour V. A. et que les affaires ne se peuvent presque traiter autrement. Mais toutes ces belles paroles furent suivies des mesmes propositions qu'avoit fait Mr de Scombert de la pretendue cession de Geneve et pays de Vaux. A quoi ie replicay avec un peu de chaleur, monstrant que c'estoit me faire un trop grand tort de me vouloir rendre auteur d'une proposition si contraire aux esperances qu'on m'avoit fait donner. Et parce qu'il me pressoit fort iusques a me dire que ie n'ignorois pas les obbligations que nostre compagnie

Digitized by Google

luy avoit, et que par consequent ie devois porter ses interets, ie lui repliquay que come Iesuite ie l'honorerois et servirois tousiours autant qu'homme de monde, mais que ma robe n'avoit rien a faire avec les interests de V. A. Ils insistoient neamoins tous trois pourquoy ie faisois difficulté sur une chose qu'ils avoient pas écrit de V. A. sur quoy ie leur dis que ce n'estoit pas a moy de iuger des autres ecritures que V. A. pouvoit avoir fait, mais que par mes instructions ie scavois que V. A. estoit resolue de ne faire iamais cette cession, et que ie m'en tenois a ce que ie scavois, et qu'il monstra l'ecrit signé de la main de V. A. alors ie pourrois croire quelque chose, scachant bien come V. A. m'a toujours parlé sur ce suget. Qu'il y avoit neamoins bien plus en mon ame veu que si V. A. m'en demandoit avis, ie luy dirois librement qu'elle ne pouvoit faire la dite cession sans un trop grand interest de sa reputation et dommage de sa Ser^me^ Maison.

Le Cardinal respondit que si la chose alloit ainsy, qu'il ne voyoit point comme il peut porter le Roy a rompre avec ses anciens alliés pour les seuls interests de V. A. sans se perdre luy mesme, et partant qu'il estoit mieux de ne parler plus de ces affaires et laisser les choses en l'estat ou elles se trouvoient.

Je repliquay que pour moy i'estimois beaucoup mieux pour V. A. qu'elle demeura dans la Justice de ses droits, attendant que Dieu la favorisa d'une meilleure conjoncture que de s'en depouiller sous des esperances incertaines du plus ancien patrimoine de sa maison. Alors ie vis bien que tout ce discours n'avoit esté faict, que pour essayer de prendre l'avantage ; car come ils virent que ie parlois si resolument, M^r^ de Scombert prenant la parole dit à M^r^ le Cardinal qu'il ne falloit pas si tost rompre un si louable

Digitized by Google

dessein, qu'on trouveroit bien quelque temperamment dans le quel le Roy trouveroit ses avantages et V. A. aussi, et que par ce moyen Mr le Cardinal conserveroit sa reputation. Ie repondis que puisque iusques alors nous avions esté les proposants, que c'estoit maintenant a ceux de faire quelque ouverture ; et que ie les asseurois que V. A. faisoit tant d'estat de l'amitié de Mr le Cardinal qu'il ny avoit rien qu'elle ne voulut faire pour la conserver, scachant bien qu'il estoit si genereux qu'il ne voudroit aussi faire perdre la reputation a V. A.

Le Cardinal m'ayant remercie de cette bonne volonté et protesté avec touste sorte d'honesteté les obbligations qu'il avoit a la sincerité et franchise de V. A., il faut enfin, dit-il, que ie vous die franchement le dernier mot. Qu'on rase les fortifications de Geneve de part et d'autre, et vous retiendrez ce qui est dela le Rhosne, et nous aurons ce qui est deca pour nostre passage, le pays de Vaux vous desmeurera, et nous aurons Neufchastel, et par ce moyen la France estant unie aux Suisses, nous ferons connoitre a tout le monde que nous avons asseuré le passage tant important et donné satisfaction a S. A. avec avantage de la France.

Il me sembla que cette proposition ne s'eloignoit pas tant de la rayson, qu'on ne la peut écouter avec quelque modification. Ie le priay doncques de se declarer sur ce qu'il disoit de Neufchastel puisque ce lieu n'estant point à V. A. ie ne voyois pas comme V. A. peut traitter d'iceluy, il me dit qu'il entendoit que V. A. concurroit a l'achet, et en mesme temps Mr de Scombert et Mr d'Emery louants cette proposition, me dirent que ie ferois trop grand tort a V. A. si ie m'en eloignois. Ie respondis, que Monseigr le Prince Cardinal estoit sur le point de venir faire la reverence au Roy pour prendre congé de luy, et qu'a son arri-

Digitized by Google

vée il me sembloit qu'on pourroit adiuster cet affaire, dans le quel ie ne voyois pas de si grandes difficultez, ils trouverent bonne cette reponce ; et parce que le Card[l] estoit prest a partir soudain qu'il auroit disné, il me tira a part et me jura par des grandes sermens, qu'il desiroit extremement l'amitié de V. A. et de ioindre ses interests aux siens, mais que ce fust ayant égard a sa conservation, puis qu'il seroit incapable de servir V. A. s'il n'estoit bien auprès du Roy, et qu'il ne sy pouvoit maintenir qu'en servant la France avec tous les avantages possibles, et me conjura dy apporter tout mon possible. Puis me comanda de disner avec luy, aprés m'avoir temoigné toute sorte de bonne volonté. Autant en fit M[r] le Cardinal de Lyon son frere que i'entretins aprés le disner.

Voyla Monseigneur un narré bien long de tout ce qui s'est passé en ces conferences. Ie supplie tres humblement V. A. de pardonner a cette longeur, la quelle i'ay estimé necessaire a fin que de toutes les circostances que ie luy ay fidellement representé, elle tire par sa prudence beaucoup de consequences que mon incapacité ne me permet de penetrer. I'ay remarqué dans les escritz de plus grands Ministres d'estat qu'ils écrivoient a leurs maitres iusques aux moindres gestes et changements de voix ou de couleur qu'ils reconnoissoient en ceux avec lesquels ils trattoient. Il ny a rien de plus facile que d'ecrire peu, mais les petites lettres ne sont pas tousiours le plus petites fautes.

Maintenant il est question de venir a quelque conclusion, et parce qu'il est a craindre que ces Mess[rs] ne veulient pas peut estre en ce temps rompre avec les Suisses et se contentent de nous amuser de belles esperances, il croirois qu'il seroit necessaire de les interesser pour les disposer a une heureuse exequution. Et parce que ce qu'ils pressent le

Digitized by Google

plus, et qu'en effect la France a tousiours plus apprehendé, est la liberté du passage pour les Suisses, i'estime qu'il leur faut proposer un expedient qui les asseure de ce passage, les ioignant tout a fait aux Suisses. Ce qui se pourroit faire si V. A. leur cedoit autant du pays de Vaux qu'il est necessaire pour passer des la terre de Gex, iusque a Neufchastel sur la frontiere de Bourgongne, leur laissant Yverdon, celon que Mr le Cardl de Richelieu me dit une autre fois, que V. A. avoit promis. Et qu'en eschange de Yverdon ils laissent Versoy a V. A. avec autant de pays de la terre de Gex, qu'il est necessaire pour entrer au Pays de Vaux. Et qu'en outre ils laissent V. A. l'autre partie de Geneve rasant toutefois les fortifications, et mesmes tout s'il veulent car en effect, ce n'est qu'un fauxbourg de la Ville, que le Bisayeul de V. A. fit clorre de murailles, et est de fort peu de consequence. Par ainsy la France estend ses bornes, asseure son passage sans crainte, et V. A. recouvre un tres beau pays. Monseigr le Prince Cardinal et Mr le C. de St Maurice ne croient que ne sera pas un petit avantage pour V. A. et reservant tousiours son bon plaisir estiment qu'il est bien d'en faire la proposition a Chateau Thierri, ou nous allons treuver S. M. Il est vray que si nous reconnoitrons qu'ils y veulent ioindre, nous taschérons de tirer l'affaire en longeur, iusques a tant que V. A. envoye quelque bonne carte, et s'il est possible, quelque persone bien pratique de ce lieux la, pour aiuster les places qu'il faudra laisser dans le passage qu'on leur donnera iusques a Neufchastel. (M. Roncas est fort pratique, et crois qu'en ces occasions il serviroit fort utilement icy, afin d'estre un des deputez pour conclurre ce traité.)

Despuis que ie suis de retour icy, Mr d'Emery m'est

Digitized by Google

venu voir, qui ma tourné presser sur la proposition du S^r^ Mazarini de ceder au Roy Geneve afin qu'il le donna au Cardinal, m'asseurant que V. A. y viendroit bien si ie voulois entreprendre cette negotiation, et que s'il n'alloit en Languedoc, il estoit homme pour passer en Piemont pour la conclurre avec V. A.. Pour moy i'estime que cette proposition n'est que pour faire departir V. A. de ses droits et puis la laisser sans la mettre en possession du pays de Vaux ; et puis quant mesmes elle seroit devenue Maistresse du dict pays de Vaux, comment le pourroit elle conserver contre les Bernois sans Geneve. De maniere que i'ai tenu bon sans y vouloir prester l'oreille. Ains i'estime qu'au party que i'ay proposé a V. A. de leur donner passage par le pays de Vaux, il faut adiouter que la France et V. A. feront ligue offensive et defensive pour la defense de tout ce qui aura esté acquis des uns et des autres par ce traitté.

I'ay esté contraint par la necessité des affaires de conjoindre dans la mesme lettre les deux negociations de l'alliance et de Geneve par ce que l'une iusques a maintenant a despendre de l'autre, si bien en la derniere conference ie leur ay fait voir, que si bien on ne feroit pas l'alliance sans ces avantages, on pouroit bien neamoins traitter de ceux-cy, sans qu'on fit celle la.

I'ecris quelques autres nouvelles dans la cy iointe, c'est pourquoy ie finiray la presente apres avoir fait tres humble reverence a V. A. la suppliant de continuer la Royale protection a celui qui est

Monseigneur

De V. A. Ser^me^

Tres humble tres obeissant et tres fidelle serv^r^ et suget

P. Monod.

A Paris 25 octobre 1631.

Digitized by Google

Ie crois que Mr le C. de St Maurice écrira a V. A. les discours qu'il a eu avec M. de Bullion, pour les affaires de Gennes, il seroit a propos que V. A. écrivit ses intentions pour donner quelque commencement a cette negotiation.

VIII

Al Duca Vittorio Amedeo I

Da Château Thierry 10 Novembre 1631.

(R. Archivio di Stato di Torino)
(Lettere Ministri-Francia, paquet 30)

Monseigneur Sereniss[e]

Les affaires du Roy semblent d'aller tous les iours augmentant en prosperité : de tous costes abordent a la Cour gens qui favorisent ses desseins. Aprés que le Duc de Lorraine a promis de se ranger au parti du Roy et le servir avec 4 mille hommes contre la Reine et Mr s'ils attaquent la France, Mr l'Evesque de Verdun, Prince de la mesme maison, et qui pour estre Poyen de Cologne, pretend a l'Evesché et Electorat, aprés avoir long temps esperé que l'Empereur maintiendroit ses droits, enfin est venu icy pour s'accomoder entierement avec S. M. a quoy les commissaires travaillent, et croit on que bien tost en achevera cet affaire, il plie en plusieurs choses pour l'esperance qu'on luy donne de le favoriser en l'affaire de l'Electorat.

On a creu icy que Mr de Buillon favorisoit Mr et estoit pour le recevoir dans Sedan, le Comte de la Mark qui dispute avec Mr de Bouillon cette succession, est venu en cour pour estre appuyé du Roy, et cela pourroit bien estre la ruine de Mr de Bouillon, veu mesmes que l'autre est

Digitized by Google

Catholique, et il semble qu'arrachant Sedan des mains des Huguenots, ce seroit achever de perdre les heretiques.

Le Roy de Pologne a icy un Embr avec grand train qui poursuit l'accommodement de son maistre avec le Roy de Suede, mais ie crois que c'est pour donner commencement a quelque Traité entre l'Empt et le Roy de Suede.

Monsieur le Prince de Condé est arrivée icy despuis deux iours, et on doit partir soudain ; le continuelles occupations ne m'ont permis de scavoir l'occasion de sa venue si c'est n'est pour ce qui concerne les armes de la Frontiére.

On porte icy avec grand éclat la cause des Embassadeurs contre Don Tadeo, i'ay fait office auprés de ces Messieurs de la parte de V. A. et de Monseigneur le P. Cardinal affin de les disposer a donner quelque satisfaction a S. Sainteté, leur remonstrant les inconveniens qui en peuvent naitre si les Espagnols par ce moyen font ioindre le Pape a leurs interets, et combien V. A. devoit desirer que ce danger fut evité. Ie ne vis iamais parler plus hautement et resolument, a peine voulent ils entendre les raysons, enfin ils m'ont promis qu'ils ecouteront tout ce que le Nonce aura a dire la dessus, mais ie ne vois aucune disposition a les fleschir. Les Venitiens leur on fait le ieu, le Nonce scait fort bien les bons offices que V. A. leur rende par deçu et m'a asseuré qu'il en avoit écrit et écriroit comme il faut.

Le père Joseph Capucin m'est venu treuver pour me parler de l'accommodement de V. A. avec le Venitiens, Mr le Cardinal de Richelieu en a aussi parlé avec Monseigr le P. Cardinal : Ils voudroient que V. A. leur envoya un Embr, puisque le leur a esté chassé, et que pour le titre qu'on deura a V. A. on remette les choses aux termes qu'ils estoient du temps de feu S. A. et puis qu'estant amis il sera facile d'accommoder ce different.

Digitized by Google

Les Ministres d'icy adioutent qu'il seroit necessaire de renouveller avec eux la ligue faite a Suse en l'an 1629. Mais on leur a respondu que V. A. n'entendroit iamais a traiter avec eux tandis qu'ils feroient les difficiles a luy donner la qualité de Ser^sse que l'Emp^r luy donnoit, que ce seroit donner occasion a l'Emp^r de ne continuer point cette qualité si V. A. temoignoit d'en faire peu de comte. Que V. A. n'estoit point pour envoyer un Emb^r qu'en mesme temps ils n'en depeschassent un autre, et que l'envoyant il falloit qu'elle ecrivit a sa Seigneurie, ce qu'elle ne pouvoit faire qu'elle ne sceut auprealable si on luy feroit reponse avec le titre de Sereniss^e. Que pour faire la ligue, elle n'y auroit peut estre pas difficulté, si non qu'en cas que dans le Traité Sa Seigneurie deut estre qualifiée Ser^me, V. A. en pretendoit autant. Qu'elle entendoit que ses Emb^rs fussent traités a l'egal, comme ils ont esté tousiours et qu'on ne fit non plus de difficulté de leur donner de l'Excellence, comme eux estoient promptes a la donner aux leurs. Qu'enfin V. A. pretendoit une fois pour toutes de regler ces differens, sans relascher rien du sien ; Et qu'il estoit bien que les Venitiens se souvinsent qu'il estoit plus difficile a eux de se conserver sans V. A. qu'a V. A. de se maintenir sans eux. Que V. A. avoit quelques vieilles pretentions d'argent qui luy estoit due par eux des quelles ie ne scais point parler, pour n'en estre pas assez informé. Qu'un cose pouvois ie bien asseurer que comme les Predecesseurs avoient souvent obligé la Republique par des signalées actions, V. A. ne leur cederoit point, quand les Venetiens luy donneroient occasion de continuer cette bonne correspondance. Nous verrons ce qu'ils diront maintenant, et en advertirons V. A.

Les Espagnols se fortifient tout qu'ils peuvent en Flan-

Digitized by Google

dres. Il n'y a pas long temps que m/4 Espagnols naturels y sont arrivés par mer. On parle toutefois bien fort des negotiations de la Trefue, et ie vois que les Ministres d'icy en sont en quelque alarme.

On a fait courre un bruit, que l'Empr avoit eu une nouvelle route de grande consequence. Mr de Scombert me dit que la chose n'estoit pas asseurée, mais que les avis qui en estoient venu a Roy, portoient que cette defaite des Imperiaux n'estoit pas moindre que celle du Tilli. On disoit neamoins ces iours passes que celluy ci remettoit sus pied une plus puissante armée que la premiére, et estoit resolu d'en venir de nouveau a une bataille.

L'Embassadeur d'Angleterre est a Paris, c'est pourquoy nous ne pouvons donner aucunes nouvelles a V. A. de ce costé la. Mr Biandras aura plus de commodité d'en écrire et i'espere que dans deux iours partira un autre courrier pour le quel V. A. apprendra la suite des affaires, et connoitre que ie n'ay autre passion en ce mond que de meriter l'honneur d'etre tousiours

Monseigr

De V. A. Sereniss^e^

Tres humble tres obeissant et tres fidel serviteur et suget

P. Monod.

A Chasteau Thierri 10 Novembre 1631.

Digitized by Google

IX

Al Duca Vittorio Amedeo I

Da Château Thierry 10 Novembre 1631.

(R. Archivio di Stato di Torino)
(Lettere Ministri-Francia, paquet 30)

Monseigneur Serenisse

Par mes dernieres depesches du Macerati et de Nasin V. A. S. aura veu les propositions faites de part et d'autre pour venir a une finale conclusion des affaires de Geneve et Pays de Vaux, i'ay pris la charge maintenant de continuer la Relation de ce que s'est passé pour ce suget des que nous sommes en ce lieu de Chateau Thierri.

Suivant doncques ce qui avoit été concerté en presence de Monsr le P. Cardinal des mon retour de Fontainebleau, Mr le C. de St Maurice et moy vismes Mr le Mareschal de Scombert, auquel nous dismes que puis que Monsr le Cardl de Richelieu avoit mis en avant, qu'on partagent Geneve par le Rhosne, et que le Pays de Vaux restat a V. A. et Neuschastel au Roy, que nous avions avisé que si V. A. le treuvoit bon il seroit mieux qu'ils laissassent toute la ville a V. A. et luy cedassent de plus Versoy et tout autant de territoire de Gex qu'estoit necessaire pour entrer dans le Pays de Vaux, et qu'en eschange V. A. cederoit au Roy Yverdon et tout autant de pays que seroit necessaire pour aller de Gex a Yverdon, affin que par ce moyen le Roy eut le passage libre iusques dans les Suisses. — Mr de Scombert d'abord monstra de faire peu d'estat de cet offre, et dit que le Roy absolument ne se resoudroit iamais a relascher Versoy, que neamoins il en feroit la Relation

Digitized by Google

au Conseil. Luy estoit la vieille de Toussaints. Le lendemain de la feste nous retournasmes pour tirer la reponse, qui fut conforme a ses principes, se tenant tousiours dans des extremes avantages, car au lieu de se contenter de nos offres, il dit que le Roy et son Conseil s'etonnoient qu'apres que V. A. luy avoit fait offrir par le S. Mazarini toute la Ville de Geneve, maintenant on parla de ne luy laisser pas mesme ce qui est au deça du Rhosne qu'il pouvoit pretendre luy estre desia adiugé par le Traité de Paix de l'an 1600 auquel estoit dit que la Rhosne apartiendroit au Roy il saroit desormais la borne entre la France et la Savoye, la seule valée de Cheseri reservée pour le passage, et insista grandement sur l'exequution de ces offres faits par le S^r^ Mazarini. le luy repondis que le traité de 1600 parloit en autres termes, estant dit expressement que le Rhosne *dés la sortie de Geneve* apartiendroit au Roy et par la qu'il estoit evident que S. A. s'estoit voulu reserver Geneve, et ce qui estoit au dessus. Et quant au propositions du S^r^ Mazarini que V. A. n'avoit jamais entendu de ceder ses droits au Roy, et que si le S^r^ Mazarini avoit avancé quelque chose sur ce suget, c'estoit pour quelque autre eschange qui n'avoit lieu maintenant. Qu'enfin nous avions ordre precis de V. A. de n'ecouter chose aucune par la quelle V. A. vint a preiudicier a ses droits.

Le lendemain nous allasmes voir M. le Cardinal de Richelieu qui nous tint mesmes discours. Et parceque ces messieurs traitent avec un avantage extreme, nous nous disposasmes a leur parler aussi resolument et puis asseurer V. A. qu'il estoit impossible de mieux allier la modestie avec la constance que fit M^r^ le C. de S^t^ Maurice.

Surquoy M^r^ le Cardinal me tirat a part et me fit mille conjurations de vouloir luy ayder a mesnager sa conserva-

Digitized by Google

tion auprés du Roy, puisque V. A. entroit en part de ses interests : Que le Roy avoit concue une telle esperance des propositions du Mazarini, que s'il luy alloit proposer choses contraires, le Roy croirat qu'il n'eut pas soin de ses avantages. Que la gloire que M. esperoit en acquerant Geneve luy seroit si chere que V. A. en pourroit a l'avenir esperer toute sorte de faveurs en contrechange. Que si V. A. luy donnoit ce contentément qu'il peut faire reussir ce dessein du Roy, ce seroit une tres grande obligation qu'elle luy mettroit de porter efficacement ses interests auprés de S. M. et beaucoup de choses semblables que V. A. peut bien comprendre de ce discours et de l'Eloquence du personnage.

Ie repliquay que ie le suppliois de considerer combien de zele V. A. venoit d'apporter pour la gloire du Roy et la sienne particuliere en l'affaire de Pinerol, que cela luy devoit servir de gage de l'affection de V. A. au service du Roy. Que V. A. cherissoit tant la conservation d'iceluy, qu'elle aymeroit mieux soufrir un notable dommage en ses Estats, que de luy faire courre le moindre hazard, mais qu'elle croyoit aussi qu'il ne luy voudroit point faire perdre la reputation par une cession si preiudiciable a sa posterité, et qui feroit croire a tout le monde qu'aprés avoir relasché Pinerol d'un costé, il abandonoit de l'autre une place qui pouvoit estre la clef de ses Estats du costé des Suisses, que c'estoit d'un grand Roy comme le sien que V. A. devoit attendre des gratifications et non pas luy donner le sien sous pretexte d'esperances incertaines. Que V. A. auroit grand suget de se plaindre de Monseigr le P. Cardinal et de nous, si aprés que nous luy avions fait esperer beaucoup de la bonne volonté du Roy et de la sienne pour ce suget particulier, nous venions

Digitized by Google

maintenant a remettre tout le fruit de nostre negotiation entre les mains du Roy. Et partant que ie le suppliois tres humblement de ne me commander point de faire une ouverture si preiudiciable a la reputation de V. A. Il fut impossible de gaigner autre pour lors. Ce qui fit resoudre Monseigneur le Prince Cardinal de voir luy mesme Mr le Cardinal et luy representer les mesmes motifs que nous avions allegué. Il le trouva dans les mesmes maximes insistant tousiours sur les propositions du Mazarini, lesquelles a dir le vray contrarient grandement les interets de V. A. Enfin il dit qu'il feroit consideration de nouveau sur les espediens que nous avions proposé, et que dans deux iours le conseil en feroit reponse, affin de terminer pour une fois tous les affaires. Durant ce temps ie pris occasion de voir Mr de Bullion, et luy parlay a cœur ouvert de tous les interets de V. A. et de Monseigneur le Prince Cardinal, lui representay le deplaisir que ce seroit au dit P. Cardinal s'il partoit d'ici sans avoir rien avancé pour le service de V. A. l'interest que le Roy et Monsr le Cardinal de Richelieu avoient a contenter ce Prince qui pour le service du Roy estoit venu avec tant de franchise en cette Cour, et avoit cooperé avec tant de zéle au contentement du Roy, i'adioutay beaucoup d'autres particularités que ie dirais de bouche a V. A. dans peu de temps, sur lesquelles il fit consideration et me promit d'en traiter efficacement. Et par mesme occasion nous discourumes au long de divers moyens qu'on pourroit tenir pour faire reussir cette negotiation : Et parce que deja souvent ces messieurs nous avoient parlé du Traité proietté a Suse qui embrassoit les affaires de Gennes et de Geneve tout ensemble, il insistoit qu'on le reprit pour l'exequuter promptement : Mais d'autant qu'il y a beaucoup de choses dans ce traité qui me

Digitized by Google

semblent trop desavantageuses pour V. A. ie luy remontray que ce Traité ne pouvoit avoir lieu après celui de Queras. Et que si dés lors V. A. avoit eu raison de ne l'accepter pas, elle en avoit beaucoup plus maintenant, que l'estat des affaires estoit changé. Mais que si le conseil du Roy estoit porté de bonne volonté, il seroit beaucoup mieux de faire maintenant un traité absolu pour les affaires de Geneve et Pays de Vaux, sans y mesler Gennes ; Et puis un seconde traité par lequel fut arresté quelque eschange du mesme pays de Vaux possedé par V. A. avec la part que le Roy pretendoit de Gennes. Il me demanda la dessus si ie croyois que V. A. fut pour eschanger avec eux Geneve entiere, le Pays de Vaux, et quelque autre chose qui seroit a la bien seance du Roy, en la mettant en possession de Gennes et de tout son estat tant au levant qu'au ponent, excepté Porto Venere. Ie repondis que V. A. ne s'eloigneroit iamais des propositions raysonables et de ce qui pourroit accomoder les parties de part et d'autre, et que ce que i'avois peu comprendre, il seroit assez facile de s'agiuster pourveu qu'on commença de faire voir quelques effets des bonnes volontes qu'on avoit temoigné. Il me pria de retourner le lendemain : ce que ie fis, et dans peu de paroles il me temoigna que nous pouvions esperer bonne issue de nos poursuites, dans le Conseil qui s'alloit tenir, adioutant quelques particularités que ie diray en une autre occasion.

Ie me rendis de la chez M^r^ le Cardinal de Richelieu, avec M^r^ le C. de S. Maurice, ou se trouva aussi le Garde-sceaux, M^r^ de Scombert, M^r^ de Bullion et M^r^ Boutiller. La M^r^ le Cardinal de Richelieu nous voulut obliger a faire de nouveau nos propositions, mais M^r^ le C. de S^t^ Maurice repondit que nous n'avions rien a adiouter aux espendiens que nous avions proposé pour terminer l'affaire de Geneve ;

Digitized by Google

sur quoy Mr de Scombert prenant la parole exposa ce que nous avions dit de l'eschange du pais de Gex avec le passage, que V. A. leur cederoit iusque a Yverdon, de quoy Mr le Cardinal ayant domandé l'avis à ces Messieurs Mr le Garde-sceaux et Mr de Scombert conclurent a la negative sans donner loysir aux autres d'en parler a quoy le Cardinal adiouta, que puisque le Roy ne pouvoit trouver son conte en ce parti que nous proposions, et que S. M. n'estoit point obligée a faire aucune entreprise sur Geneve et le pays de Vaux, qu'il estoit mieux d'en demeurer aux termes ou nous estions, et se preparer tous a la guerre de Gennes dans le temps prefix, sans se faire de nouveaux ennemis de ceux qui estoient allies a la Courone de France.

Nous repliquasmes qu'il estoit vray que par les traites de Queras il n'y avoit aucune obligation de faire cette entreprise, mais que verbalement S. M. en avoit faite asseurer Madame, et despuis l'avoit confirmée de sa propre bouche a Monsr le P. Cardinal a son arrivée, et qu'il l'avoit écrit a V. A. laquelle auroit suget de se plaindre de luy si aprés tant de temps il treuvoit que ses esperances fussent descheves. Le Cardinal s'echaufe ordinairement quand on luy parle de ces promesses, et dit alors que le Roy et son conseil ressentoient bien fort qu'on se voulut servir a leur desavantage des temoignages de bonne volonté qu'ils rendoient aux occasions, que toutes ces promesses se devoient entendre en maniere que le Roy y treuva son conte mais que le Roy avoit bien plus de suget de mettre en avant le offres du Sr Mazarini qui avoient esté si exprés : Que toute fois S. M. ne se vouloit point prevaloir des dits offres si non entant que S. A. y treuva son avantage, et qu'en mesme façon nous ne devions entendre les leurs qu'avec

Digitized by Google

la mesme condition. Que neanmoins puisque nous insistions si fort sur cette resolution de Geneve, il desiroit scavoir, si en cas que le Roy s'y disposa, V. A. se départiroit du Traité de Gennes, et renonceroit a l'obligation que le Roy avoit de faire cette entreprise. Nous repondismes que l'affaire de Geneve n'avoit rien de comun avec celuy de Gennes, et que l'obligation de l'entreprise de Gennes estoit si essentielle en ce traité, que sans icelle le Roy ne pouvoit retenir Pinerol. Surquoy Mr le Cardinal fit lire les articles du dit traité pour considerer l'obligation precise qu'ils avoient, la quelle ayant esté reconneue formelle comme nous l'avions dit, Mr le Garde-sceaux adiouta qu'il ne voyoit point d'autre expedient en cet affaire qu'en conjoignant le deux entreprises en mesme façon que V. A. avoit concerté avec luy a Suse, et la dessus fit lire les articles proiettes desquel V. A. nous a envoyé copie. Nous repondimes que ce projet n'avoit point esté accepté et que le dernier traité de Queras les obligeoit a faire d'autres desseins. Ie serois trop long si ie voulois raconter tous leurs discours, et combien de fois ils nous mirent le marché a la main pour rompre tout ce traité, non tant par envie qu'ils en eussent que pour nous faire acheter les conditions qu'ils vouloient. Nous procurasmes toutefois de ne faire point tant les eschaufes que nous ne le conviassions a estre le premiers a faire des ouvertures.

Mr de Scombert qui est toujours le plus haut a la main mit en avant que puisque V. A. temoignoit tant d'envie de recouvrer cet ancien Patrimoine de Sa Maison, que le Roy y pourroit entendre si V. A. luy vouloit elargir les confins autour de Pinerol et luy donner Cavors, Revel et Villefranche.

Mr le C. de St Maurice l'interrompit disant qu'il ne sca-

Digitized by Google

voit pas qui voudroit conseiller V. A. d'acheter son bien en en donnant un meilleur.

Et i'adioutay que pour ne prolonger le discours, ie leur declarois que nous avions charge de V. A. de traiter en belle façon cet affaire que nous n'ecoutassions en façon du monde aucun eschange ou alienation des terres du Piemont. Ce que Mr le Cardinal m'ayant fait repeter, il concluoit de nouveau a ne passer pas plus avant en ce traité. Mais Mr de Bullion repliquant qu'il falloit voir s'il n'y avoit de moyen de le faciliter en conjoignant celuy de Gennes, nous repliquasmes qu'il nous sembloit y avoir moyen, si on faisoit deux traites : l'un absolu et indépendent, l'autre respectif et conditionel, par le premier on pourroit conclurre quelque chose raysonable touchant Geneve et le Pays de Vaux, qui s'exequuteroit dans le temps convenu, et auroit lieu encor que iamais on n'eut parlé de Gennes ; l'autre contiendroit des capitolations d'un eschange du Pays de Vaux et ce qui seroit avisé, pour le deux tiers de l'estat de Gennes, desquels S. M. pouvoit faire dessein puis qu'un tiers estoit desia adiugé a V. A. Ces Messieurs temoignerent d'agreer cette proposition, et nous demanderent ce que V. A. voudroit ceder de ses Etats, en cas que le Roy la mit en possession de ces deux tiers reservé le Port Venere, nous repondismes qu'il estoit necessaire que nous sceussions ses volontes la dessus, mais que nous estions bien asseurez qu'elle ne se rendroit point difficile a un raysonable accommodement, comme on avoit veu en ces dernieres traités.

Ils passerent outre a demander en quelle forme nous pretendions faire le premier Traité absolu, nous dismes que nous n'y voyons point d'autre expedient que par l'eschange proposé des passages de Gex et d'Yverdon. Sur-

Digitized by Google

quoy le Cardinal ayant dit qu'absolument le Roy ne cederoit iamais un pouce de terre, veu qu'il ne le pouvoit avec reputation bien que nous luy eussions allegué d'autres exemples souvent arrivés entre la France et la Savoye pour l'accommodement des confins, il demeura tousiours ferme. Et sur ce que nous remonstrions que le pays de Vaux estoit presque inutile, voire impossible a estre conservé sans ce passage, le Garde-sceaux insistoit qu'on prit le passage de l'autre bout de lac, mais luy ayant fait voir qu'il estoit impossible sans passer sur les terres d'autruy. Enfin il dit pour toute conclusion que le Roy ne pouvoit faire autre si non de relascher a V. A. la partie de Geneve qui est du coste de Savoye, mettre le Rhosne pour borne, retenir S^t^ Gervais et faire un traité pour le quel le Roy s'obligeroit de donner passage a V. A. par ses terres pour la conqueste et conservation du Pays de Vaux, et que V. A. reciproquement s'obligeroit de donner passage par le pais de Vaux aux Suisses qui viendroient pour le service de S. M. sans que de part ny d'autre on fit aucune cession des terres, et que V. A. seroit obligée de conquerir elle le pays de Vaux sans que les armes de S. M. y fussent employees, mais seulement la liberté du passage sur les terres.

M^r^ le Cardinal et les autres semblerent d'agreer cette proposition, mais M^r^ de Bullion adiouta qu'il falloit faire consideration que S^t^ Pierre de Geneve dominoit le bourg de S^t^ Gervais et qu'ainsi V. A. ou ses successeurs leur pourroit porter preiudice. Apres quelques disputes M^r^ le Cardinal conclut que puis que M^r^ le Garde-sceaux avoit fit cette proposition, et que pour avoir esté sur les lieux il estoit mieux informé il seroit plus a propos que nous nous assemblassions le lendemain chez luy, et prinsions une finale

Digitized by Google

conclusion, tant sur cele, que sur tous les autres interests de V. A. qui avoient esté resolus en conseil : Et sur cela se levant, me tira a part, et me dit qu'il avoit tant de part a tous les interests de V. A. qu'il falloit qu'il se menagent pour ne donner point de ialousie, et qu'il ne voudroit point que nous prissions en mauvaise part s'il disputoit ardemment les avantages du Roy, parce qu'il y estoit obligé, et que autrement il se ruineroit. Qu'a ces fins il avoit pris expedient de remettre l'entiere decision de ce traité a ces Messieurs pour se iustifier auprés du Roy, adioutant quelques autres particularités, que ie diray a V. A. en son temps, il fit aussi mille belles protestations a Mr le C. de St Maurice pour luy temoigner son affection envers V. A. et toute sa maison, puis nous arresta a disner avec luy et ces Messieurs. Suivant cette resolution le lendemain 8 de courant Mr le C. de St Maurice et moy nous rendismes sur les neuf heures du matin chez Mr le Garde-sceaux, on se treuverent Mr de Schombert, Mr de Bullion et Mr Boutiller, et fusmes ensemble plus de deux heures, ou ie puis asseurer V. A. sans vanité qu'elle fut servie par Mr le C. de St Maurice avec tant de courage et de discretion qu'il estoit impossible de menager ses interets avec plus d'avantage, ayant a faire a des persones qui scavent et peuvent prendre le leur, comme V. A. le connoit. Certes pour mon particulier il m'en prit bien d'estre de long temps informé de tous les traites qui ont esté faits des Predecesseurs de V. A. et des Roys mesmes de France pour les affaires de Geneve et Pays de Vaux, car autrement on nous en eut fait voir des belles. Ie ne puis pas raconter au long toutes les disputes que nous eusmes dans les termes neanmoins de toute sort de civilité de part et d'autre seulement diray-ie que se rencontrant mille dif-

Digitized by Google

ficultes au partage qu'ils avoient proposé le iour auparavant de la ville de Geneve. Enfin Mr le Garde-sceaux parlant avec beaucoup d'honneur du desir que le Roy avoit de temoigner sa bonne volonté a V. A. dit que, puis que par le traité de Queras on estoit obligé a faire l'entrepris de Gennes et que par la conqueste de cet estat V. A. pouvoit etablir une puissante Royauté de la les monts, pourveu qu'elle entendit a quelque raysonable eschange de quelques uns de ses pays deça les monts, avec les deux tiers que le Roy se reservoit par le dit traité, qu'il remettroit entierement a V. A. excepté le Porte Venere, que S. M. se disposeroit des a presente a assister V. A. a la conquiste de Geneve, et donneroit passage par ses terres a V. A. pour conquerir le pays de Vaux, sans donner aucune assistance a ses ennemis, affin que ayant conquesté les dits Estats de Geneve et pays de Vaux, ils luy puissent servir et tenir lieu des terres qu'elle donneroit en eschange pour ce qui seroit convenu des dits Estats de Gennes. Mais d'autant qu'il n'estoit pas raysonable (disoit il) que le Roy entrat en frais pour ladite conqueste, et rompit ses anciennes alliances sans en tirer quelque avantage, Il desiroit que V. A. luy remit en Piemont quelques places qu'ils tiendroient en depost, iusques a tant que l'entreprise de Gennes et l'eschange fut exequuté, declarant qu'ils ne pretendoient ce depost que moyennant la staible possession que V. A. prendroit de toute la ville de Geneve et tout le pays de Vaux. Puis se declara que les places qu'ils pretendoient estoient Cavours et Revel avec toutes les valees qu'elles ont au dos qui aboutissent a la France.

Mais parce que nous repondimes precisement que c'estoit perdre temps que de parler de ces places, il nous fit instance de faire doncques quelque proposition, parce que

Digitized by Google

S. M. estoit resolue absolument ou d'en demeurer aux termes ou nous sommes sans rien innover du costé de Geneve et pays de Vaux, ou de ne faire cette entreprise et se ietter en une guerre contre ses allies sans en tirer quelque avantage : On luy repondit que V. A. se contenteroit que le Roy luy permit de recouvrer le sien, sans y contribuer autre que la liberté du passage, et que V. A. esperoit que S. M. ne luy voudroit pas faire acheter cette grace. Ils repliquerent qu'il estoit impossible qu'en cette affaire ils demeurassent neutres, et qu'absolument ou il ne falloit rien faire, ou qu'ils se declarassent pour Geneve ou contre, ce qu'ils ne feroient iamais sans quelque avantage. Et partant que nous vissions bien s'il n'estoit pas mieux pour V. A. que par leur moyen elle se rendit maistresse d'une si bonne ville et grand pays, en relaschant quelque chose beaucoup moindre a S. M. que d'en demeurer privée.

Nous repondismes que si V. A. ne pouvoit esperer cette grace de S. M. sans cette condition, que nous croyons qu'elle s'en passeroit plustost que de rien relascher en Piemont, mais que du coste de Savoye peut etre seroit elle pour entendre a quelque chose, comme en leur cedant la valée de Cesery qui estoit un passage tres important. Ils ne firent que rire de cecy disant que ce passage leur estoit desia acquis et qu'ils estoient assez forts pour le maintenir, mais que si V. A. ne vouloit rien donner de la les monts, qu'il falloit ou laisser tout a fait cette entreprise, ou partager la conqueste, leur laissant ou toute la ville de Geneve, ou tout le pays de Vaux, et que cela estoit et seroit eternellement le dernier mot, si ce n'est que peut estre V. A. voulut entendre a leur laisser Mommeillan, ce qu'ils ne croyoient pas.

Nous leur dismes qu'ils avoient bien rayson de ne le pas

Digitized by Google

croire, et que nous ne pouvions leur dire autre si non que nous ferions le rapport a Mr le P. Cardinal de toute cette conference, et que nous les prions de penser a quelque parti plus raysonable que Mr le P. Cardinal peut proposer a V. A. avec plus d'honneur et d'apparence de pouvoir reussir. Et leur fismes de plus declarer que les terres qu'ils pretendoient en depost, seroient par eux rendues toute fois et quantes qu'on feroit l'eschange de Geneve et Pays de Vaux, qu'en outre le Roy feroit ligue defensive avec V. A. pour maintenir et defendre les dits pays envers tous et contre tous et que pour cecy les terres que S. M. tiendroit en depost demeureroient hypotheques et soumises a etre rendues à V. A. en cas que le Roy manquat a la dite defense. Il nous donnerent pareillement esperance (quoyque sans asseurance pour ce point) que le Roy ioindroit ses armes pour la conqueste du pays de Vaux, si on luy faisoit honneste condition : car pour Geneve ils l'on promis absolument. On ne passa point plus outre en cet affaire. De la on vint a parler des arrerages ou nous ne treuvasmes pas des moindres difficultes parce qu'ils dirent que le Roy absolument avoit conclu de ne passer point la somme di $100/_{m}$ escus dans les quels il desiroit que fut comprise la seigneurie de Miolans aynsi que V. A. verra mieux par les lettres de Mr le C. de St Maurice.

Puis on vint aux officiers de Madame desquels i'ecriray a V. A. avec un peu plus de loysir, comme aussi du reste que i'ay proposé pour les autres interests de me dite Dame. Estants doncques retires nous proposasmes a Monsr le P. Cardinal tout ce qui s'estoit traité, et apres beaucoup de considerations que nous fismes tout ce jour la, et le lendemain enfin Monsr le P. Cardinal creut que pour conquerir une place si importante que Geneve et un Etat si beau

Digitized by Google

et si grand que celuy de Vaux, V. A. pourroit bien relascher quelques unes des valees qui joignent Pinerol, come seroit Angrogne, S^t^ Martin et Luserne, et qu'on pourroit aller pied a pied proposant l'une apres l'autre selon qu'on verroit y estre contraint, Le tout neanmoins par maniere de projet, sans engager aucunement la parole de V. A. ny de mondit Seig^r^ P. Cardinal, mais que seulement il le feroit proposer a V. A. a fin que si elle l'agreoit, on en peut traiter avec elle envoyant le pouvoirs a M^r^ de Servient, pour achever ce traité par de la. Voyla les termes ou nous en sommes avec esperance d'en tirer auiourdhuy une resolution finale. Et parce que soudain qu'elle sera prise le Roy depeschera un courier qui en portera les avis a M^r^ de Servient, auquel nous donnerons par mesme moyen nos depesches, Monseig^r^ le P. Cardinal n'a pas voulu retarder davantage M^r^ le marquis de S^t^ Germain, affin que V. A. sceut l'estat de ses affaires, et que si M^r^ de Servient venoit a luy en parler, il luy plaise de suspendre son iugement iusques a ce que i'aye l'honneur de la voir, qui sera bien tost ; parce que Mons^r^ le P. Cardinal desire que ie prenne le devant en diligence pour luy rendre compte de plusieurs particularites, ce que ie pourrai faire, soudain apres que nous aurons leurs dernieres resolutions. Cependant, en cas que V. A. se despose a accepter ce parti, il est bien qu'elle pense a bonne heure a tout ce qui peut servir a l'exequution : Car ces Messieurs nous asseurent que leur intention est d'agir promptement, aussi tost que V. A. voudra. Ils recommandent neanmoins le secret, pour les considerations que V. A. scait trop mieux. Ce que les met le plus en peine, sont les barques necessaires, craignant que la provision qu'on en voudrat faire ne decouvrit le dessein, mais ils esperent tant de la prudence de V. A. que tout leur semble

Digitized by Google

facile avec elle. Bien la puis-ie asseurer que la valeur et la sincerite et la sagesse de ses conseils l'ont mis icy en une si haute consideration que nous avons toutes les occasions du monde d'esperer des grandes choses de cette union. Et pour moy qui iusques a maintenant ay ecrit avec beaucoup de defiance de tout ce que nous voyons par deça, pour la crainte que i'avois que V. A. ny receut pas toute la satisfaction qu'elle desiroit iustement, maintenant il faut que ie luy die que ie commence d'en avoir beaucoup meilleure opinion : non seulement pour l'estat auquel ie vois ces affaires, mais aussi pour les considerations que ie luy diray a bouche. Nous en verrons quelque preuve auiourdhuy ou demain pour le plus tard. Ie prie N^e S^r que ce soit avec les avantages et contentemens que desire celuy qui est

Monseig^r
De V. A. Ser^e
Tres-humble tres obeissant
et tres fedel ser^r et sujet
P. Monod.

A Chasteau Thierri 10 Novembre 1631

X

Al Duca Vittorio Amedeo I

Da Château Thierry 10 Novembre 1631.

(R. Archivio di Stato di Torino)
(Storia della Real Casa, catég. 2, paquet 9)

Monseig^r Sereniss^e

Par la lettre cy iointe V. A. verra une Relation bien ample de tout l'Estat de ses affaires par deça. Et bien que d'un costé ie craigne de me rendre ennuyeux par des si

Digitized by Google

longs discours toutefois i'ay tousiours creu que s'il faut faillir en matiere de Relation ce doit plus tost estre en disant trop, que trop peu. V. A. peut bien pardonner a quelques paroles inutiles, sans se porter aucun preiudice, mais ie ne puis faire plusieurs choses sans meriter reprehension. Au pis aller il n'y a point d'excez qu'on corrige plus facilement que celuy de la plume, c'est a V. A. a m'ordonner comme i'en dois user.

I'ay separé en cette lettre les interets particuliers de Monseigr le P. Cardinal, suivant le commandement que V. A. m'en a fait. Affin doncques de ne rien precipiter pour son mariage, nous avons convenu qu'il sera differé aprés l'exequution de l'entreprise de Geneve et du Pays de Vaux, et que cependant affin de temoigner la bonne volonté de part et d'autre, Monseigr le P. Cardinal avant son depart, et Monseigr le Cardinal de Richelieu se donneront parole l'un l'autre de l'exequuter dans certain terme aprés la dite exequution, et ce aux conditions qui seront arrestees entre les parties. Et cette promesse se fera en presence du Roy seul, et de moy, afin que la chose soit plus secrette. Car bien que le bruit en soit tout commun si est ce qu'on en parle plus par coniecture que par science et quand on verra que Monseigr le P. Cardinal partira d'icy sans avoir mesme veu la Dame dont il est question, ce bruit passera.

A ce que nous voyons le Roy et ces Messieurs desirent que Monseigr le P. Cardinal s'en retourne promptement. Ie crois que quant nous aurons retiré les dernieres resolutions de tous ces affaires, qu'il pourra se mettre en chemin, parce qu'il ne luy restera rien a faire veu mesme que nous procurons que les principales resolutions se remettent a V. A. et aux Ministres qui sont auprés d'elle. Et aynsi Monseigr le P. Cardinal partira d'icy avec tres grande satis-

Digitized by Google

faction du Roy, ou s'il y arrestoit davantage, il y auroit danger qu'on ne le tint a charge. V. A. scait bien que les visites entre les grands ne peuvent estre longues, et heureuses. Ie crois aussi qu'il sera necessaire que V. A. voye Mr le C. de S. Maurice pour conferer avec luy des moyens de l'exequution de tout ce qui a esté proietté. Et puis si V. A. le iuge necessaire, il pourra revenir icy soudain en qualité d'Embassadeur, la quelle aussi bien ne scauroit il prendre maintenant sans entrer en des grandes depenses, que les pertes qu'il a fait ces annees passees ne luy permettent pas d'avancer. Les voyages continuels du Roy obligent tous les Embassadeurs a depenser trois fois autant que s'ils estoient a Paris, i'asseure V. A. que les frais sont incroyables.

Les affaires de la Reine Mere et de Monsieur sont tous les iours en pire condition. On a écrit a V. A. la route des troupes Liegeoise de Monsieur, qui portoient les bannieres de l'Empereur. Mr le Cardinal de Richelieu m'a dit a ce propos que le Roy estoit resolu de prevenir tous les desseins de ses ennemis, et de leur aller plus tost au devant dans leur pays que de les attendre sur ses Estats. Il me dit aussi que despuis deux iours l'Agent de Florence Gondy, estoit venu icy pour avoir audience, ce qu'on luy avoit refusé au commencement, qu'enfin on l'avoit écouté et qu'il avoit proposé quelque accommodement pour la Reine Mere, s'offrant de l'aller treuver en Flandre pour la disposer a retourner en France. Ce que mondit Seigr Cardinal de Richelieu, ayant representé au Roy, il estoit entré en cholere, et ne s'estoit pas peu tenir de temoigner un mauvais visage ,audit Cardinal, parce que le Roy ne croit point que sa persone soit asseurée si la Reine Mére et Monsieur reviennent en France et que le Roy tient

Digitized by Google

pour ses ennemis ceux qui en parlent. Ce sont les propres termes du Cardinal, qui adiouta que le Roy s'estoit tellement courroucé de ce qu'il luy avoit proposé, que le lendemain a la Messe il en avoit fait des excuses audit Cardinal en presence de Mr de Scombert, le priant de ne prendre point en mauvaise part qu'il eut temoigné de l'emotion en une chose qui luy estoit si sensible. Il me dit plusieurs autres particularités sur ce suget, que ie diray un iour a V. A. et voulut que Mr de Scombert me dit ce qu'il en avoit ouy du Roy. Il prit occasion de la de me parler du voyage de l'abbé Scaglia, et aprés avoir exaggeré grandement ce qu'on leur écrivoit d'Angleterre qu'il disoit et faisoit au desavantage du Roy m'asseura qu'il avoit baillé charge a Mr de Servient de protester a V. A. que ledit Sr Abbé estoit capable de faire naitre des grandes ombrages s'il continuoit son seiour audit lieu, et que V. A. ne pourroit pas plus sensiblement desobliger S. M. qu'en permettant audit Sr Abbé de passer en Flandre ou ils scavoient bien qu'il aigriroit les choses. Et que tant s'en faut qu'il y peut servir pour l'accommodement, que le Roy et luy prendroient a affront qu'il s'en voulut mesler. Mr de Scombert exaggera encor d'avantage cecy, et tous deux me prierent d'en écrire efficacement a V. A. et l'asseurer qu'elle obligeroit extremement le Roy de le rappeller, et que s'il vouloit passer en France il y recevroit toute sorte d'honneur, et qu'ils on avoient donné la parole a Monseigr le P. Cardinal. Ils adiouterent que V. A. pouvoit bien voir leur franchise, puisque nonobstant que le C. de Verrue fut son frere ils avoient tousiours neamoins eu pour tres agreables que Mr de Servient traitat avec luy avec toute confiance, parce qu'en effet ils l'estimoient et honoroient beaucoup et estoient bien ayse que V. A. s'en servit confi-

Digitized by Google

demment. Aussi est il vray qu'en cette Cour il est en tres bonne reputation.

Mr le Nonce m'a dit qu'il avoit nouvelles de Rome que V. A. desiroit que le Sr Mazarini vint icy pour traiter l'accomodement de Gennes, et les affaires de Geneve il proteste que si c'est pour le service de V. A. il en est très ayse et qu'il servira ledit Sr Mazarini de tout son pouvoir en cela. Mais il adioute que ce voyage sera la ruine asseurée dudit Sr Mazarini, et ie vois qu'il en est en une estreme ialousie bien qu'il m'ayt instamment prié de ne m'en laisser entendre, m'ayant touché plusieurs particularitez que ie diray a bouche suppliant V. A. de ne point me decouvrir audit Sr Mazarini, parce que cela m'osteroit le moyen de le servir. Ie la supplie aussi de faire consideration que s'il vient, et soit mal avec le Nonce cela ruinera les affaires de V. A. outre que les affaires de Geneve sont en si bon point, que la venue dudit Mazarini ne peut que raffreschir la memoire de l'offre qu'il fit qui nous a donné tant de peine. Ioint que l'accommodement de Gennes seroit tres préiudiciable maintenant au service de V. A. veu qu'elle se priveroit du droit qui luy est reservé sur Pinerol en cas que la France ne fit l'entreprise a la quelle elle est obligee, et que pour cette consideration nous ayons tousiours soutenu icy a ces Ministres que le dit Pinerol n'estoit veritablement qu'en depost. D'ailleurs nous voyons que ces Messieurs monstrent d'estre tout a fait resolus de remettre tout cet Estat de Gennes a V. A. pour le déclarer Roy de Ligurie avec quelque chose de plus de quoy i'auroy l'honneur de l'entretenir bien tost, suivant les desseins que Mr le Cardinal de Richelieu, m'a comuniqué. Et il y a tres grande apparence qu'il parle de cœur, s'il fait l'alliance comme luy, son frere et ses meilleurs amis temoignent de

Digitized by Google

desirer avec passion. V. A. voit bien que ie luy écris maintenant en termes bien differens des autres fois, ce n'est pas que ie ne scache que les plus grandes apparences sont les plus trompeuses, mais il faudra iuger de l'avenir par les premiers effets que nous verrons, qui seront des gages asseurez de la bonne volonte du Cardinal.

Nous avons differé de faire instance sur le titre de Roy, attendant une conclusion des affaires plus essentiels, et V. A. l'avoit ainsi commandé, outre que nous avons penetré icy qu'il estoit necessaire d'en user de la sorte. Aprés que nous aurons leurs resolutions sur le reste ie presenteray la lettre que Mme a écrit pour ce suget à Mr le Cardinal de Richelieu, et pour les disposer a quelque favorable response, ie me suis laissé entendre avec Mr de Bullion qui peut beaucoup, que Mme faisoit estat de venir en persone pour ce suget, affin de voir si elle aura autant de credit aupres du Roy que la Gran Duchesse auprés de l'Empereur, scachant bien qu'icy on ne desire point ce voyage de Madame V. A. pourroit concerter avec Mme comme elle pourroit parler de cecy avec l'Embr qui est auprés de V. A.

Par ma troisieme lettre V. A. verra quelques nouvelles de la Cour, c'est pourquoy ie finiray cellecy la suppliant de me continuer sa Royale Protection affin que ie puisse meriter la qualité d'estre

Monseigneur

De V. A. Serssе

Tres humble tres obeissant et
tres fidelle servr et suget
P. Monod.

A Chasteau Thierri 10 Novembre 1631.

Digitized by Google

XI

Al Duca Vittorio Amedeo I

Da Château-Thierry 12 Novembre 1631.

(R. Archivio di Stato di Torino)
(Lettere Ministri-Francia, paquet 30)

Monseigneur Sereniss[e]

Enfin aprés avoir longuement disputé avec ces Messieurs sur les avantages qu'ils pretendent, en ioignant leurs armes a celles de V. A. pour Geneve et le Pays de Vaux, voyant qu'ils s'obstinoient a demader des choses trop grandes, M. le P. Cardinal a creu qu'il estoit meilleur de les prier de donner pouvoir a leurs Ministres en Piemont pour la resoudre toutes choses avec V. A. ce qu'ils ont promis de faire d'autant plus volontiers qu'ils asseurent que V. A. est incomparable a treuver des expediens. Cependant Monseig[r] le P. Cardinal faict estat de me depescher au plustost pour aller rendre compte a V. A. de l'estat de ses affaires par deça et la prie bien fort de ne prester l'oreille a aucune ouverture qui luy soit faicte pour les dits affaires avant que m'avoir ouy, pour des considerations que V. A. iugera tres raisonables.

Ces Messieurs ont temoigné en tant de maniéres qu'ils desiroient que M[r] le P. Cardinal ne fit plus long sejour icy, qu'il est impossible d'y arrester plus sans danger de disreputation, et de quelque degoust qui seroit tres preiudiciable au service de V. A. mesmement si les Espagnols venoient a l'entendre ce qui infalliblement arriveroit parce qu'on voit que toute la Cour demande incessamment quand le P. Cardinal partira, M[r] de Scombert l'a luy mesme demandé au

Digitized by Google

Prince. Les officiers du Roy qui servent le demandent tous les iours aux nostres. Le Cardinal mesmes de Richelieu s'en est assez ouvertement laissé entendre, et ie crois qu'ils ont en agreable qu'on renvoya la conclusion des desseins a V. A., pour ce suget. Et le conseil a fait la reponse a ce qui estoit des arrerages, munitions, assistances et autres points, disant que c'estoit la derniere, et qu'il n'y avoit plus rien qui retardat. Le Roy doit visiter auiourd'huy Monseigr le P. Cardinal, qui est continuellement travaillé de grands devoyemens d'estomac, puis luy donner a disner, on luy prepare aussi un beau present ; bref le Cardinal de Richelieu desire qu'on connoisse qu'il luy veut rendre tout sorte d'honneur : Aussi est convenable que Mr le Prince temoigne d'avoir toute satisfaction, et une particulier obbligation audit Cardinal comme il fera.

Mais voyci tout maintenant arrivé un courrier de Mr Servient qui a rendu les lettres et memoires de V. A. sur les desseins des Espagnols, qui mettent bien en peine Mr le P. Cardinal ; il en a soudain parlé a Mr le Cardinal de Richelieu et a Mr de Scombert qui l'estoient venu visiter, il luy on dit de remettre les memoires a Mr de Bullion, et qu'ils y feroient prompte reponse et donneroient ordre que cela ne retardat point ce voyage, il ne partira point d'icy qu'il ne les ayt: mais sans doute ce sera demain pour le plus tard. Quant a Monsieur le Cte de S. Maurice il aura écrit a V. A. les raysons qui luy rendent son seiour icy impossible : c'est pourquoy il est necessaire que V. A. depesche au plustost un embassadeur qui vienne icy. Le delay pourroit estre fort preiudiciable a son service. M. le P. Cardinal depesche un courrier qui suive en haste le Marquis de S. Germain pour luy faire tenir ces lettres, et solliciter V. A. a envoyer promptement celuy qu'elle aura choisi pour cette Embas-

Digitized by Google

sade, et luy rendre rayson des considerations qui le portent a n'arrester plus icy, asseurant V. A. que si bien celle de sa santé seroit suffisante, puisqu'il s'y est tousiours trouvé mal, il a toutefois plus d'egard au service de V. A. qui porte qu'il n'arreste plus icy comme V. A. connoistra mieux parce que ie luy diray a bouche, et attendant cet honneur ie la supplie de me continuer Sa Royale protection et aggréer que ie me die

Monseigneur

De V. A. S^sse

Tres humble, tres obeissant et tres fidel serviteur et suget

P. MONOD.

A Chasteau Thierri 12 Novembre 1631.

XII

Al Duca Vittorio Amedeo I

Da Château Thierry 13 Novembre 1631.

(R. Archivio di Stato di Torino)
(Lettere Ministri-Francia, paquet 30)

Monseigneur Serenisse,

Ie seray d'autant plus court en celle cy que mes autres depesches par le Marquis de S^t Germain sont plus longs, si bien peut estre que ce mesme courrier les prendra de luy, s'il est encore a Paris. Des lettres de M^r le Comte de S^t Maurice, et de la reponse que ces Messieurs nous ont promis aux memoires que nous leur avons donné sur le dernier depesche de V. A. elle vera que le Roy promet

Digitized by Google

toute sorte d'assistance a V. A. si elle est attaquée, et que si elle ne iuge pas expedient d'attendre qu'on l'attaque, et qu'elle iuge qu'il soit de prevenir, on s'en remet a elle et aux ses Ministres qui sont par dela : Mesmes M^r^ de Scombert et M^r^ Boutiller nous ont dit expressement que si on voit qu'il soit necessaire d'en venir a la defensive qu'ils preferent l'offensive et que c'est l'intention du Roy. Ils ne croyent pas pourtant que la chose presse si fort.

Mons^r^ le P. Cardinal est resolu de me faire partir dans deux ou trois iours affin d'aller rendre compte promptement a V. A. de toute sa negotiation, i'espere doncques d'estre auprés de V. A. pour tout ce moys, et luy faire entendre tout l'estat de ses affaires : Que si par se depesches du Marquis de S^t^ Germain elle verra qu'il y a de la diversité es propositions et reponses, ie la supplie de se souvenir que ce n'est qu'une fidelle relation, bien est vray que par les penultimes i'estois entré en de plus grandes esperances, que ie n'ay pas despuis treuvé en effet. Peut estre que l'on pourra prendre des meilleures resolutions avec V. A. puis qu'on a remis a elle et aux Ministres de Piemont tous les desseins desquels nous avions traité, comme elle verra par les miennes du 11, ausquelles ie me remets pour luy faire tres humble reverence, comme celuy qui est

Monseigneur

De V. A. S^sse^

Tres humble, tres obeissant
et tres fidelle serv^r^ et suget
P. MONOD.

A Chasteau Thierri 13 Novembre 1631.

Digitized by Google

XIII

Al Duca Vittorio Amedeo I

13 o 14 Novembre 1631.

(R. Archivio di Stato di Torino)
(Lettere Ministri-Francia, paquet 30)

Ie viens tout maintenant de recevoir l'avis suivant de M^r^ le Nonce, par lequel V. A. verra comme on parle clairement des affaires de Pinerol, c'est pourquoy i'ay voulu envoier ces propres paroles :

« Per quanto s'intende fin' hora, il Corr^e^ ultimamente venuto di Venetia reca avviso che questa Rep^ca^ habbi aseritto tra suoi Nobili il Sig^r^ Card^le^ di Richelieu : che grandemente s'è rallegrata della cessione fattasi di Pinerolo à questa Corona ; che s'era indotta a licentiare due mila dei Francesi ch'ella tiene al suo soldo, acciò che alla sfilata passino ne Grigioni ; et che non vuol consentire ch'il Duca di Rohan parta da Venetia per andar aucor' esso ne Grigioni come doveva.

Questa sera de 13. 9^re^ 1631. »

Par mesme occasion ie ioindray icy ce que i'ay appris du Marquis de Bernal agent du Duc de Lorraine, des affaires d'Allemagne. Le Duc de Lorraine estoit arrivé a Maience ou M^r^ de Tilli et les principaux Seig^rs^ de son armee le vindrent rencontrer. Il a conduit avec soy m/16 hommes de pied et m/2 chevaux : l'Electeur de Mayence et Don N. de Sylva Gouverneur d'Heidelberg au Palatinat, l'ont prié de les ayder de quelques unes de ses troupes, il s'est

Digitized by Google

retenu m/12 hommes de pied et 1500 chevaux, et leur a laissé le reste.

Le Prince de Falsbourg conduit l'avantgarde de toute l'armee qui est composee de m/32 hommes de pied et m/19 chevaux, et estoit a demi journee du Roy de Suede qui a m/28 hommes de pied et m/17 chevaux. On croit qu'ils se battront bien tost. Le Roy de Suede a pris le chasteau de Visbourg dans le quel il a fait un butin incroyable, car on avoit porté la des grandes richesses, et particulierement des ornemens d'Eglise : on tient qu'entre autres il y avoit trois calices qui estoient estimé pour les pierreries qu'ils avoient chacun m/100 escus. Les Ministres du Roy disent que les forces de Mr de Lorraine ne sont pas si grandes, qu'on publie. Il est neamoins asseuré qu'il fait encor des recreues et que ce nerf de gens renforce grandement le Tilli, parce qu'il y en a plus di m/8 tous vieux soldats, et quantité de Noblesse. — Ie scay de bon lieu que M. de Lorraine est extremement fasché du mauvais traitement qu'il pretend avoir receu de la France. — Le Duc de Bouillon est bien malade, il a écrit a sa mere de récevoir les armes du Roy dans Sedan, et l'a fait scavoir au Roy. Mr de la Force tient cette place comme investie mais de loin.— La Bloquerie qui s'est trouvé en la defaite de gens de Monsieur dit qu'il n'en est demeuré guiere plus de 50 morts et 300 prisonniers, il est vray neamoins que les troupes du Roy ont sejourné environ 6 iours dans le Luxembourg.

Digitized by Google

Dr Salvatore FOA

UN CONSEIL DU P. MONOD

au Duc Victor-Amé Ier

Un des premiers actes que Victor-Amé Ier fit en venant au pouvoir fut d'appeler auprès de lui comme conseiller le P. Monod ; il lui écrivit à cet effet une lettre, que je rapporte ci-après, et qui témoigne de la grande estime qu'avait pour lui le nouveau Duc de Savoie :

Tres cher Rd et devot Orateur[1],

La perte que nous avons fait de Son Altesse Monseigneur et Pere qui soit au Ciel est d'autant plus sensible qu'elle est arrivée en un temps, ou nous avions plus de besoin de son incomparable prudence et valeur, et qu'il failloit resoudre sur des affaires de tres grande consideration, que nous desirons vous communiquer pour en recevoir vos advis et bon conseil : C'est pourquoy nous vous depeschons ce courrier pour vous dire que vous nous ferez un tres grand plaisir si vous nous verrez trouver incontinant cette receve, comme nous croyons que vous ne manquerez. Cependant nous prions Dieu qu'il nous ayt en sa Ste et digne garde.

De l'armee a Saviglian ce 29 Juillet 1630.

Cependant que nous attendons v're venue que nous desirons, nous vous accusons la receve de la v're.

Le Duc de Savoye
VITTORIO AMEDEO.

PASERO.

[1] Lettere Particolari di Vittorio Amedeo I, 1630 : en R. Archivio di Stato di Torino.

Digitized by Google

Le P. Monod n'hésita pas à obéir, animé par un vif désir de porter son secours au Duc, qui voyait son Etat presque entièrement dans les mains des Français et dans de bien tristes conditions.

La lettre que je publie ci-dessous est précisément une preuve du grand intérêt dont le P. Monod était animé pour la cause du Duc de Savoie : le document ne porte pas de date, mais celle-ci peut aisément se déduire du contexte ; et nous pouvons sans nous tromper la reporter aux premiers jours d'Août 1630, lorsque Victor-Amé I^er^ ne savait pas se décider à accepter la proposition que le Cardinal de Richelieu lui avait faite d'abandonner l'Espagne et de s'unir à la France[1].

Et dans cette lettre le P. Monod, avec beaucoup de pénétration, étudie dans ses détails l'état des affaires du Duc, et, en expliquant avec une grande largeur de vues les raisons qu'il avance, il conseille au Duc, comme le parti le meilleur, de rompre l'alliance avec l'Espagne qui l'abandonnait dans les moments les plus difficiles, et d'entrer en négociations avec la France en se servant particulièrement de sa femme, la duchesse Christine, qui, en sa qualité de sœur du Roi de France, aurait pu obtenir de ce dernier de très bonnes conditions :

(R. Archivio di Stato di Torino)
(Storia Real Casa, catég. 2, paquet 9)

Les Infinies obligations que i'ay a tant de faveurs que i'ay receu de V. A. S. me donnent la hardiesse de luy

[1] *Mémoires de Richelieu*, t. VI, l. XXI, p. 197.

Digitized by Google

addresser ces pensees sur la conjoncture des affaires presents lesquelles ie la supplie tres humblement d'agreer comme de son tres humble serviteur et suget, et qui a tasché en ce bon iour d'impetrer du S. Esprit la lumiere necessaire pour luy dire quelque chose qui importe au service de S. A.

Ie la supplie doncques de rechef en toute humilité me permettre de luy mettre en consideration combien il est important que S A. pense a quelque voye d'accommodement avec la France avant que les Espagnols se soient rendus maistres de Casal, parce que soit qu'on ait egard a la France, soit a l'Espagne, il semble que cecy soit le service de S. A.

Quant a l'Espagne il est evident par tout le progrés de leur procedé qu'ils ne cherchent autre que leur interest; ils ne veulent point faire de diversion, ils procurent tant qu'ils peuvent de se maintenir en bonne consideration avec la France, ils ne veulent point attaquer Pinerol qu'aprés avoir fait leurs affaires: il y a grande apparence qu'ils ayent difficulté l'accommodement de Gennes pour les nouvelles proposition qui ont esté faites de la part des Genevois, lesquels auparavant desiroient grandement la Paix. Ie crois que S. A. aura eu advis que le Duc de Nevers traite avec eux, et i'en ay veu des lettres assez probables et l'esperance que le M. Spinola a de faire bien tost reüssir la prise de Casal pourroit bien estre fondée sur quelque accord secret. Et le Duc de Nevers qui scait la passion que Mr frere du Roy a pour sa fille, se persuadera facilement que par ce moyen il pourra tousiours conserver ce qu'il a en France, qui est tout ce qui l'a retenu iusques a maintenant de s'accorder avec les Espagnols comme ie scay asseurement, et le feray toucher au doit a V. A. quand il luy plaira tellement que s'accordant avec les

Digitized by Google

Espagnols pour le Montferrat, il s'asseure en Italie, et d'ailleurs par le support de Mr ne craint rien en France. Or si les Espagnols viennent a s'accorder avec luy, bien qu'en apparence il semblera que le tout se soit fait par force, neamoins il n'y a nul doute qu'ils luy feront un parti qui ne sera pas beaucoup avantageux pour S. A. Et que cependant S. A. estant d'ailleurs surchargee de la guerre des Francois, ils croiront de l'obliger assez de la secourir pour ne perdre tout son pays. Et ce qui est plus a craindre, c'est qu'ils sont pour luy donner des secours si foibles, qu'elle perdra peu a peu tantost une place tantost l'autre : Et peut estre le feront ils a dessein affin qu'ils puissent dire d'estre necessitez de se saisir des places frontieres de Milan, affin de ne laisser perdre, comme ils firent sous le duc Charles, et cependant estants maistres du Montferrat, procurer une treve longue avec les Francois comme ils firent du temps du mesme Duc Charles, en esperance qu'il sera facile durant ce temps la de moyenner quelque accord entre les deux Couronnes aux despens de S. A. et du Duc de Nevers, comme on a veu souvent arriver entre les grands.

Quant a la France on peut faire consideration que tandis que Casal subsiste, elle a encor tres grand interest de pouvoir regaigner S. A. puis que tout ce qu'elle a fait a Pinerol ne sert de rien pour la conservation du Duc de Nevers qui estoit tout le pretexte de leurs armes. Ou si Casal se perd, ils prendront pretexte de se saisir de tout ce qu'ils pourront des Estats de S. A. pour le tenir en contrechange du Monferrat. Et voyant que par la resistance que S. A. leur aura fait, ils auront perdu la reputation qu'ils desiroient acquerir par la conservation de Mr de Nevers, feront du pis, et rendront les voys d'accommodement d'autant

Digitized by Google

plus difficiles que par ce moyen ils croiront de se maintenir en la possession de ce qu'ils auront acquis. Et peut estre feront tel parti aux Espagnols, soit pour les choses de Flandres, soit pour autres, que ceux cy oublieront tout le reste pour leurs interests, mesmements les affaires d'Espagne estant gouvernez en Italie par un Ministre qui a si peu d'affection a S. A. et tant d'interest dans Gennes.

De cecy resulte que puisque les Francois ont tant d'interest a la conservation de Casal, et que cecy ne se peut faire que par la moyen de S. A. qu'il semble que toutes les raisons du mond veulent que S. A. ne perde point cette occasion sans la menager a son avantage.

Et parce qu'il semble que la voye d'accommodement aye deux difficultez insuperables, l'une qu'on ne se peut pas fier aux Francois : l'autre que ce seroit donner suget au monde de croire qu'on proceda legerement en le changeant si facilement ; Ie tascheray de repondre a toutes deux et conclurre par un expedient qui sera toujours iugé tres iuste et equitable de qui procedera sans pression.

Quant a ce qui est de ne se pouvoir fier aux Francois, il n'y a nul doute qu'ils en ont donné tant de suget qu'il n'est pas possible de plus, et i'en puis estre un des plus fidelles temoins, mais non obstant cela ie repons :

Premierement que les Espagnols ne donnent pas suget d'esperer qu'il se faille plus fier en eux, puis qu'on les voit si attachez a leurs interests, et si froids a ceux de S. A. Et quand le conseil d'Espagne seroit pour S. A. il sera tousiours au pouvoir du M. Spinola de faire reussir tous ses desseins, contre toutes les resolutions du Conseil d'Espagne : Et ie feray voir quand on voudra que tous les Ministres d'Espagne qui ont voulu porter quelque dessein en matiere de guerre dans l'Italie, l'ont tousiours exequuté, quoy qu'on

Digitized by Google

ait sceu dire en Espagne, si bien aprés ils en ont esté repris: mais cependant qui a souffert, son dam.

Secondement il est vray que les Francois ont trompé, mais s'il plait a S. A. de bien considerer tout leur procedé, elle verra que le suget qu'il ont eu de tromper est maintenant cessé, et qu'il ne leur reste maintenant que le desir de pouvoir conserver ce qui les a portez a cette tromperie, et de conserver Casal, ce qu'ils ne peuvent sans S. A. Il est doncques tres evident qu'ils sont venus en Italie pour y acquerir Pinerol, et y avoir cette porte et parce qu'ils ont reconneu que S. A. ne se disposeroit point a s'accommoder avec eux de cette place par quelque eschange comme ils en avoient fait les ouvertures, ils ont creu que sen estants saisis par force S. A. le pourroit faire sans donner tant de ialousie aux Espagnols.

Maintenant doncques qu'ils en sont en possession, il y auroit moyen de traiter avec eux, de la leur laisser par voye de gage ou autrement, moyennant un autre gage qu'on tient d'eux qui ne seroit moins utile a S. A. Et pour le grand desir qu'ils ont de sauver Casal, ils pourroient bien accorder a S. A. quelque autre chose qui luy seroit de plus grand gloire que la conservation de Pinerol.

Et parce qu'on dira que les Espagnols ne consentiront iamais a ce que Pinerol soit tenu des Francois, et qu'on ne peut faire la Paix sans eux : Ie repons qu'on pourroit sonder les Francois de ce qu'on peut esperer d'eux, et en cas qu'on treuva qu'il y ait ouverture de faire quelque chose de bon, comme ie tiens tres asseuré, pour le grand interest qu'ils ont a la conservation de Casal : et parce qu'ils ont fait tout ce qu'ils pretendoient pour le regarde du passage, En cas dis ie qu'on reconneut cette ouverture, on pouroit reprendre la proposition faite par le P. Valerian

Digitized by Google

Capucin de laisser pour quelque temps Pinerol entre le mains du Roy, avec promesse de le rendre a Madame. Et parce qu'on ne tomba pas d'accord du temps, se laisser entendre aux Francois que moyennant qu'ils soient d'accord secrettement avec S. A. ils peuvent relascher a un terme plus court selon le desir des Espagnols, et qu'il leur sera facile de trouver puis aprés un pretexte de prolonger ce temps. Et cependant S. A pourra faire iouir a ses Estats du bien de la Paix tant necessaire, et exequuter quelque autre chose de la quelle elle pourroit estre d'accord avec les Francois.

Pour l'exequution de tout cecy seroit necessaire d'employer promptement et secrettement quelqu'un qui reduisit les affaires a pouvoir estre conclues publiquement par le moyen de Madame et peut estre du Nonce Paneirole.

Le desir que le M. Spinola monstre de la Paix et de tourner en Flandres semble de pouvoir faciliter tout cecy, et venant a conclurre une Paix generale, non seulement il ny a point de danger qu'on attribue a S. A. aucune legereté, mais toute la Chrestienté la louera extremement et luy sera obligé de sa prudence a menager un affaire de si grande consequence pour son repos.

Digitized by Google

Digitized by Google

Séance du 24 Mars 1904

RÉPONSE

DE

M. FRANÇOIS DESCOSTES

Président de l'Académie

AU

DISCOURS DE RÉCEPTION

DE

M. CLAUDIUS BOUVIER

Digitized by Google

Digitized by Google

RÉPONSE

DE

M. François DESCOSTES

Président de l'Académie

AU

DISCOURS DE RÉCEPTION

DE M. Claudius BOUVIER (1)

MONSIEUR,

Je suis, je n'hésite pas à l'avouer, quelque peu embarrassé pour vous donner la réplique. On le serait à moins. Vous êtes, en effet, une de ces personnalités puissamment originales qui répugnent à la jurisprudence couramment établie pour le commun des immortels. La langue académique, dans une circonstance telle que celle-ci, comporte-

(1) Le jour où il a pris séance à l'Académie de Savoie, M. Cl. Bouvier avait choisi pour sujet: Marguerite de France, fille du roi François Ier et sœur du roi Henri II, devenue duchesse de Savoie par son mariage avec Emmanuel-Philibert. Comme son discours n'était, à son sentiment, qu'un fragment de la vaste étude qu'il entend consacrer à cette princesse et réserver aux *Mémoires* de l'Académie, il n'a point voulu le livrer à l'impression, dans la crainte d'avoir peut-être à se répéter un peu plus tard. L'Académie, qui a voulu pourtant conserver un souvenir durable de sa séance du 24 mars 1904, a décidé que la Réponse de M. le Président au récipiendaire serait insérée dans ce volume mais naturellement sans les pages auxquelles elle se réfère.

Digitized by Google

rait la louange. Or, vous la détestez et s'il m'arrivait de m'aventurer, d'un pied aussi lourd que celui de certaine statue de notre connaissance, sur de pareilles plates-bandes, je craindrais de vous entendre, un fin sourire sur les lèvres, chuchoter à votre voisin : « Il paraît qu'ici l'on rase gratis, — non pas demain, mais aujourd'hui ?... »

Je voudrais donc pouvoir vous dire tout simplement, au terme de ce délicieux voyage que nous venons de faire sous votre conduite à la cour de Marguerite de France : Donnez-vous la peine de vous asseoir et acceptez tous nos remercîments pour le régal que vous venez de nous servir « en guise de béjaune » et pour le menu affriolant dont cette entrée apporte la promesse à notre volupté de gourmets...

Et pourtant ne mentirais-je pas au sentiment de l'Académie, qui a la bonne fortune de vous recevoir au coin du feu, dans l'intimité de son salon de famille, si je ne témoignais hautement, en essayant d'y apporter toute la discrétion et toute la délicatesse de touche que commandent les susceptibilités de votre modestie, la satisfaction profonde et le sentiment de fierté que nous éprouvons à ouvrir nos portes à un penseur, à un écrivain et à un caractère tels que vous, — ne vous défendez pas, je vous en prie ; car, si vous protestiez, la voix des privilégiés qui sont ici me donnerait raison en s'unissant au témoignage d'outre-tombe des amis qu'ensemble nous avons connus et aimés et qui, de là-haut, doivent ratifier le choix de notre Compagnie.

L'esprit, chez vous, n'a d'égal que le cœur. Je connais de vieille date tous les trésors, toute la tendresse farouche et toute la fidélité du vôtre. Nous sommes, vous et moi, de ceux qui ont le bonheur de croire à la communication mystérieuse des âmes momentanément séparées et je suis convaincu que le meilleur moyen de vous souhaiter la bien-

Digitized by Google

venue, celui qui vous touchera le plus et vous démontrera le mieux le prix que nous attachons à notre nouvelle conquête, c'est d'associer à l'expansion de cette réunion intime les Hector Laracine, les Gaspard Denarié, les Pierre Goybet, les Auguste Cordier, les Ernest Arminjon, pour ne citer que ceux-là, qui nous ont précédés au terme après vous avoir vu à l'œuvre et goûté en vous les fruits de cette jeunesse féconde qu'à leurs côtés vous avez généreusement dépensée au culte désintéressé des principes essentiels faute desquels la société oscille sur ses bases et les nations courent à leur ruine...

Si je voulais emprunter au répertoire profane l'une de ces images dont la banalité n'exclut pas la fraîcheur, je dirais que la bonne fée qui a présidé à votre naissance vous a traité en enfant gâté. Sur votre berceau, il semble qu'elle ait mis une plume, et, autour de cette plume étincelante et barbelée, l'auréole de ces dons supérieurs qui, en se développant sous l'influence d'une forte éducation classique, ont fait de vous ce que vous êtes. Or, vous êtes quelqu'un et quand ce quelqu'un passe, on salue en lui, non sans un certain contentement de la race à laquelle on appartient, la pénétration, la finesse, la verve primesautière, le talent de bien observer et l'art de jauger les hommes et les choses à leur juste mesure, avec cette sûreté de coup d'œil, ce sentiment inné de la justice, ce détachement des humaines contingences, cette indépendance d'Allobroge, cette ironie jamais méchante, mais toujours mordante et à l'emporte-pièce qui sont la marque des grands polémistes...

Féru d'un peu plus d'ambition, vous eussiez pu, — armé comme vous l'êtes, — aspirer à prendre dans le monde des lettres et sur une plus vaste scène la place qui vous y revenait à tant de titres; mais, — et ce n'est pas nous, certes,

Digitized by Google

qui nous en plaindrons, — vous êtes de ces enracinés qui répugnent d'instinct à la transplantation. Pour vous, et peut-être avez-vous ainsi trouvé le secret de la véritable sagesse, la vie n'est pas si longue qu'on doive s'évertuer à la traîner loin du pays natal, sur les grands chemins, dans le tourbillon âpre et décevant de la lutte quotidienne, à la poursuite de chimères dont la possession même permet de sonder le vide et le néant. Pourquoi ne pas rester indissolublement attaché à la terre des ancêtres, aux horizons premiers perçus, au clocher qui sonna le carillon de notre baptême et le glas de nos morts, aux amitiés des jours d'enfance et de prime jeunesse, aux promenades à travers champs coupées d'envolées vers le ciel bleu, évoluant librement et ne s'arrêtant dans son essor que là où la sublime humilité du chrétien vient servir de garde-fou aux investigations et aux rêveries de la pensée humaine ?...

Pourquoi, au lieu de courir le monde, n'en pas faire le tour, les pieds sur les chenets en hiver ou, quand le beau temps est revenu, assis à sa table de travail, les fenêtres toutes grandes ouvertes, pour respirer l'air des cimes ; et devant soi le volume tout grand ouvert aussi, ancien ou moderne, classique ou romantique, français ou étranger, pour respirer l'air de ces cimes de l'humanité pensante dont la fréquentation assidue donne à l'esprit tant de souplesse, à la méditation tant d'aliments et à la formation intellectuelle tant de solides assises ?

Votre vie, Monsieur, dans sa fière et austère unité, n'a été qu'un long voyage au pays des livres coupé par une campagne de vingt ans à travers le maquis de la politique contemporaine. Entre vos mains, le *Courrier des Alpes*, le vieil organe fondé par Georges-Marie Raymond, a eu ses grands jours, — beaux jours de lutte où l'on se sentait

Digitized by Google

vivre, où l'on espérait encore, où le Dr Denarié brossait des pastiches de Thiers en récits épiques de batailles, où l'on croisait le fer en mousquetaires, où l'on se battait à la façon « des héros de Fontenoy, » où l'on était soutenu par la grandeur du but à atteindre et par l'écho que l'on sentait vibrer dans l'âme populaire aujourd'hui en sommeil !...

Belles années que nous pouvons regretter, malgré leurs tristesses, parce qu'elles valaient mieux que notre époque de grande misère et de veulerie universelle. Alors, tout bon Chambérien dégustait en dilettante, trois fois par semaine, — c'étaient des soirées de gala, — ces fusées d'esprit qui tuaient par le ridicule tout ce qui avait mérité ce genre de supplice et éclataient en un style nerveux, alerte, bourré d'heureuses trouvailles et de formules lapidaires qu'on se répétait tout bas comme des mots de passe ou qu'on fredonnait tout haut comme un refrain de Fronde au passage des idoles du jour. Fusées ?... ai-je dit? Non, le mot est impropre et je dois le reprendre ; car ce n'est pas un sillage fugitif que votre plume a tracé à l'horizon : c'est un sillon qu'elle a creusé dans notre terre saine et vigoureuse, et le semeur n'y est point un oublié.

Enfant de Chambéry, vous en êtes, sans le vouloir, non seulement l'un des piliers, j'allais presque dire l'un des *portiques*, mais l'un des traits distinctifs et ceux-là même que votre plume a dû combattre, tout en ressentant les coups de lanière appliqués par vous d'une main ferme sur les abus et les excès, les lâchetés et les bassesses, les abdications et les palinodies politiques, se plaisent à reconnaitre que des écrivains tels que vous sont l'honneur d'un pays.

Nous sommes ainsi faits, nous autres Savoyards, que le sentiment national domine chez nous les divergences d'opi-

Digitized by Google

nion et les luttes de parti. Les *conservateurs* d'antan, — nous pouvons parler ici cette langue archaïque, — n'ont jamais hésité à reconnaître en Charles Burdin le poète au goût délicat qui, dans notre Parnasse savoyard et notre palmarès académique, voisine avec Amélie Gex. Les républicains de nos assemblées ont apporté leur pierre à la statue du royaliste Joseph de Maistre. Un normalien de notre ville, dans une chaire de l'Université, fait des conférences sur l'*Homme d'autrefois*. Hier, les opportunistes...

> Et ce même Sénèque et ce même Burrhus
> Qui depuis...

saluaient de bonne grâce l'escrimeur redoutable dont le fleuret démoucheté, vif à l'attaque, terrible à la riposte, mais droit et loyal toujours, déchaînait la terreur et l'admiration dans leurs rangs; et les purs amis des lettres ont retrouvé en vous la verve étourdissante de Paul-Louis Courier, la limpidité de style d'Anatole France, tandis que de vieux croyants comme nous sentaient vibrer sous votre plume justement sceptique vis-à-vis de la comédie humaine la simple et robuste foi d'un Louis Veuillot qui cesse de sourire là où l'âme éprouve le besoin de croire et le cœur, de pleurer.

C'est bien ainsi, je vous l'avoue, que je comprends, dans les temps où nous vivons, *l'état d'âme* de ces hommes d'élite, étrangers et supérieurs aux préoccupations vulgaires, aux conventions mondaines, aux ambitions malsaines ou seulement mesquines, laissant à d'autres, qui ne vont pas à leur cheville, le monopole des faveurs du peuple à conquérir, des traitements à émarger, des hommages à recevoir et des pirouettes à faire sur les tréteaux de la scène politique. Ce n'est pas de vous qu'on dira : *saltavit et placuit*. Vous avez vu de haut tout ce que cette agitation a de vain, de factice et parfois d'écœurant pour la dignité

Digitized by Google

humaine. Vous avez, en de sombres jours, vengé d'un mot à la Tacite ou d'un trait à la Juvénal la conscience publique outragée ; et puis, en vrai sage, un beau matin, en face du Nivolet narquois et au risque d'ébranler les portiques du Temple, vous avez tiré votre révérence à la compagnie et mis un signet au tome 21e de votre œuvre de journaliste pour revenir tout entier à vos chers livres, comme Candide à son jardin ; mais à la différence que la candeur n'est pas précisément au nombre de vos qualités maîtresses...

Ici, tout au moins, Monsieur, vous trouverez que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. On y vit à quelque cent ans en arrière. On y cause sans apprêt, on y discute sans amertume et on ne s'y passionne que pour les bouleversements du terrain néocomien, les révolutions de l'époque lacustre ou la révision de notre loi constitutionnelle...

Vous étiez mûr, Monsieur, pour venir prendre place parmi nous. Vous y siégerez dans le groupe des indépendants. C'est à l'étude purement spéculative des lettres que vous demandez de remplir le cours des heures et de vous faire oublier celui des événements ; elle vous permettra, dorénavant, de charmer la vie des autres. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir ou plutôt restez assis parmi nous tant qu'il plaira à Dieu, *ad multos annos*, afin que votre esprit rayonne sur nos hivers, que votre érudition éclaire nos pacifiques controverses, que votre goût distingue les jeunes travailleurs de notre terroir et que la plume de l'écrivain de *Jean-Pierre Veyrat*, d'*Hortense Mancini* et de *Marguerite de France* enrichisse notre littérature nationale de pages tellés que celles dont nous vous savons gré de nous avoir apporté la primeur savoureuse et avenante comme un premier sourire du renouveau...

Digitized by Google

Digitized by Google

Les Premiers Comtes de Savoie, Deuxième Mémoire

LE MARQUIS ODON DE SAVOIE

FILS D'HUMBERT Ier

L'AFFAIRE DU MARIAGE

1034

PAR CAMILLE RENAUX

Agrégé d'Histoire et de Géographie

Professeur Honoraire de l'Université

Digitized by Google

Digitized by Google

Je n'ai pas plus dans ce Mémoire que dans le précédent[1] *la prétention de fonder un système définitif. Les éminents critiques auxquels je succède ont fait la même réserve, et je suis loin de vouloir m'élever au-dessus d'eux. Seulement leurs divergences légitiment en quelque sorte l'ambition que j'ai de présenter à mon tour des conclusions sur le même objet. Ne pouvant s'entendre, ils souffriront plus patiemment l'intervention d'un nouveau venu. Il y a en outre diverses manières de comprendre et de traiter un sujet; et l'auteur qui vient après plusieurs autres est favorisé en ce que, les autres s'étant réfutés réciproquement, il voit mieux la route à suivre et les écueils à éviter. Il y a, il est vrai, pour lui cet inconvénient, d'être contraint de reprendre des arguments déjà produits. J'aurai soin en ce cas d'en signaler les auteurs, et de laisser à chacun son bien. J'espère que la partie neuve de mon développement et la façon particulière dont il est conduit me créeront assez d'indulgence et d'estime pour qu'on ne m'accuse point d'avoir copié qui que ce soit. Je serai nouveau surtout pour les Français ; la question en effet n'a jamais été traitée à fond dans notre langue. Les Italiens me pardonneront de les combattre en les faisant connaître, en accroissant chez nous la considération que méritent si bien leurs œuvres. N'eussé-je abouti qu'à donner une idée un peu plus juste et plus complète qu'on ne l'a encore parmi nous de ce grand mouvement, qui porte actuellement nos voisins à approfondir l'histoire des origines de leur monarchie, je croirais ma hardiesse suffisamment motivée et excusée. Quant au reste du profit qu'on pourra tirer de mon œuvre, ce n'est pas à moi d'en parler.*

[1] Sur *Humbert Ier dit aux Blanches-Mains*, etc. Carcassonne, 1906.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE MARQUIS ODON DE SAVOIE

Fils d'Humbert Ier

L'AFFAIRE DU MARIAGE

1034

I

L'union de l'héritier de l'Etat de Savoie, nouvellement constitué par Humbert Ier, avec l'héritière de la Marche de Turin a toujours passé, avec juste raison, pour un chef-d'œuvre politique, et un acte de haute sagesse de la part des chefs des deux Maisons. Nous sommes faits aujourd'hui à cette idée que la crête des Alpes occidentales sépare et doit séparer deux peuples, le peuple italien et le peuple français ; une telle opinion cependant est récente : au XIe siècle elle n'était point du tout établie dans les esprits L'antique parenté de race se manifestait encore, de l'un et de l'autre côté des monts, par des affinités évidentes, et par la communauté du langage. Le Piémont n'est pas la patrie de l'italien ; les idiomes romans qu'on y parlait alors le liaient aux pays français. On sait que notre langue est encore celle du Val d'Aoste, qu'elle se parle encore, concurremment avec l'italien, dans la région orientale des Alpes franco-italiennes. La nature même du pays favorisait bien plus qu'on ne pense l'union politique des habitants des deux versants. Les pâtres en savent là-dessus plus que les

Digitized by Google

géographes. Les vallées qui, du sommet des monts, en sens opposé, vont vers la plaine, sont barrées ou étranglées par le bas, là où les cours d'eau creusent des gorges profondes et tourmentées dans le bord du massif pour déboucher dans leur bassin inférieur ; elles communiquent au contraire facilement par le haut, constituant une série de bassins supérieurs rattachés entre eux par des cols, par des plateaux où la crête terminale souvent s'efface, et dont les habitants ont mêmes mœurs et mêmes intérêts. Au point de vue purement politique, d'autre part, si dans l'état de choses d'alors un grand royaume indépendant, italien ou bourguignon, ayant pour âme le thalweg du Pô ou celui du Rhône, ne pouvait subsister à cause des ambitions impériales — la double expérience venait justement d'en être faite — il n'en devait pas être ainsi vraisemblablement d'un petit Etat assis par l'Empereur lui-même sur les monts, et s'étendant assez des deux côtés de la chaîne pour être capable de résister à toute pression en s'appuyant sur le côté non menacé : jeu pénible, périlleux, qui finalement néanmoins a conduit à la fortune les Princes de Savoie. L'intérêt de famille qui dicta le mariage d'Odon de Savoie et d'Adélaïde de Turin trouvait donc sa justification complète dans les circonstances générales de temps et de lieu : mais quelle est la date de cette fameuse union ? Adélaïde n'a-t-elle eu pour mari qu'Odon de Savoie, ou en a-t-elle épousé avant lui deux autres, le duc de Souabe Hermann et le marquis Aléramide Henri, dit de Montferrat, ce dernier vivant encore en 1044 ? La critique moderne est divisée à ce sujet.

Certes si, en dehors de toute autre préoccupation, on cherchait dans l'histoire le moment qui fut le plus propice à l'accomplissement d'une telle union, le moment où tout

Digitized by Google

l'indiquait, la commandait, on s'accorderait, je crois, à reconnaître que ce fut la fin de l'année 1034. L'Empereur Conrad II, après s'être fait couronner roi de Bourgogne à Genève le 1er août, et avoir obtenu la soumission de plusieurs des grands chefs bourguignons d'en-deçà du Rhône, avait regagné l'Allemagne par l'Alsace, laissant à ses lieutenants et partisans le soin d'en finir avec les Odoniens d'au-delà du fleuve : j'ai raconté déjà ces faits, et montré comment Humbert Ier, comte d'Aoste et de Savoie-Belley, chargé de réduire la Maurienne, dut passer jusqu'à Suse et à Turin[1]. Il n'était sûrement pas inconnu des habitants de ces contrées, ni de la famille marquisale qui y commandait. Il avait pu se rencontrer avec Olderic Manfred, marquis de Turin, ou avec ses frères, en plus d'une occasion : par exemple lors du grand voyage en Italie de Conrad II, en 1026 et 1027, soit à la Noël célébrée par ce Prince à Ivrée, soit à son couronnement à Rome comme Empereur ; ou lorsqu'il avait lui-même traversé le Piémont septentrional en 1033, accompagné de la reine de Bourgogne Hermengarde, veuve de Rodolphe III, pour se rendre auprès de Conrad II à Zurich : le prudent marquis n'avait pas dû manquer alors de ménager une bonne réception, s'il en avait eu la facilité, à ces importants voyageurs, grands amis de son suzerain.

Etait-il encore en vie au moment supposé de l'arrivée à Turin du comte Humbert, vainqueur de l'évêque de Maurienne Evérard et ayant franchi le Mont-Cenis, à la fin de la campagne de 1034 ? Je ne le crois guère possible. D'après le Nécrologe du monastère des Saints Solutor,

[1] *Humbert Ier dit aux Blanches Mains, fondateur de l'Etat de Savoie, et le royaume de Bourgogne à son époque*, p. 49 seqq.

Digitized by Google

Adventor et Octavien, de Turin, Olderic Manfred mourut un 29 octobre [1]; l'année reste indéterminée, mais diverses considérations engagent à adopter 1034 [2], considérations suggérées par les seuls documents notariés, car on ne peut rien tirer de précis des textes d'Arnoulf et de Landolfe, historiens milanais, non plus que de celui de Raoul Glaber. Arnoulf raconte bien l'expédition du marquis Boniface de Toscane et de l'archevêque de Milan Héribert, mandé par l'empereur au-delà des Alpes, et leur jonction avec l'armée impériale, mais sans nommer ni le comte Humbert, chef de cette armée, ni le marquis Olderic Manfred, et sans fournir aucune indication quant à l'époque et aux circonstances du retour des Italiens dans leur pays [3]. Landolfe, après avoir parlé d'événements des années 1036 et 1037, ajoute vaguement qu'*en ce temps, eâ tempestate*, Héribert fit une tournée pastorale dans ses diocèses, dans laquelle il vint à Turin, et ordonna d'assaillir le château des hérétiques de Montfort au comté d'Alba [4]. Glaber se borne à dire que le dit château fut « attaqué très fréquemment » par Olderic Manfred et par son frère Alric, évêque d'Asti, et n'en signale même pas expressément la conquête finale [5]. Le grand érudit Antoine

[1] Historiæ Patriæ Monumenta, Scripores III, col. 227 : IV Kal. nov. ob. Manfredus marchio. — C'est par une erreur d'impression que mon Mémoire, cité ci-dessus, porte le 19 octobre.

[2] M. le baron Carutti a admis cette date dans ses *Regesta Comitum Sabaudiæ* (p. 35, Turin, gr. in-8°, 1889), après avoir soutenu une autre opinion dans sa dissertation sur *Les trois maris de la Comtesse Adelaïde*, *I tre mariti della Contessa Adelaide*, imprimée à la suite de son ouvrage *Il conte Umberto I, è il re Ardoino* (Turin, in-8°, 1888, p. 330-331).

[3] Arnulfi, *Gesta episcoporum Mediolanensium*, liv. II, § 58, dans Monumenta Germaniæ Historica, Scriptores VIII, p. 14.

[4] Landulfi, *Historia Mediolanensis*, liv. II, dans Mon. Germ. Hist. Script. VIII, p. 65-66.

[5] Sæpissimé... illis assaltus intulerunt... — *Historiarum*, lib. IV, II, 5, p. 94, éd. Prou, Paris, in-8°, 1886.

Digitized by Google

Muratori, dans ses *Annales d'Italie (Annali d'Italia)*, place cette affaire de Montfort hypothétiquement en 1028 : comment a-t-on pu affirmer, comme un fait positif, qu'elle avait suivi l'expédition de 1034, qu'Olderic Manfred avait pris part au dernier assaut du château, ordonné par l'archevêque, qu'ainsi il ne décéda pas probablement le 29 octobre de cette année ? [1] On comprend que dans ce cas Odon de Savoie n'eût pu être marquis en 1034 : mais il faut renoncer à cet argument.

En réalité, le calcul du temps ne s'oppose nullement à notre opinion, qui est que, d'après une pièce dont il sera longuement question plus loin, Odon de Savoie portait le titre de marquis dès le 29 décembre 1034. Supposons que quinze jours aient été nécessaires à l'Empereur, après le couronnement du 1er août, pour recevoir les hommages des chefs bourguignons ; il partit ensuite pour l'Alsace, Humbert Ier pour la Maurienne, où il put pénétrer avant le 1er septembre. D'Aiguebelle au Mont-Cenis, la distance n'est guère que d'une centaine de kilomètres ; il est vrai que la vallée, étroite et profonde, offre d'excellentes positions défensives, deux surtout : le château de Charbonnière, et le bassin de la ville épiscopale de Saint-Jean. Je doute beaucoup que Charbonnière appartînt à l'évêque ; cette clef de la Maurienne était certainement aux mains du Roi, et gardée par Aimon de Chambéry, que nous y trouvons le 10 mars 1044 [2]. Le bassin de Saint-Jean était le cœur de l'Etat épiscopal : c'est là que l'évêque dut concentrer sa résis-

[1] Le baron Carutti, *Umberto I*, etc., p. 331. — J'ai remarqué qu'il s'était corrigé lui-même dans les Regesta, mais sans abandonner la théorie des trois mariages, comme on le voit à la p. 370 des mêmes Regesta.

[2] V. mon Mémoire sur Humbert Ier, p. 61-63. Je crois avoir bien montré la grande probabilité de ce fait.

Digitized by Google

tance, là peut-être qu'il périt. La ville était protégée de toutes parts : les châteaux d'Hermillon, de Villargondran, la maison-forte des Arves la couvraient dans diverses directions ; il fallait, pour pénétrer dans le bassin, franchir le défilé d'Argentine, « les Thermopyles de la Maurienne ». Admettons que le comte ait employé deux mois ou deux mois et demi à cette conquête — c'est le temps largement suffisant — il ne put arriver à Turin qu'après la Toussaint. Et il paraît difficile de nier cette campagne de Maurienne, qui ne se comprendrait pas si l'on acceptait l'opinion de ceux qui prétendent, encore aujourd'hui, que ce pays était déjà régi par un rameau de la Maison de Savoie, celui même d'Humbert aux Blanches-Mains [1]. Pourquoi alors et comment l'évêque de Maurienne Thibaut, vers 1040, aurait-il « considéré comme détruit le lieu dont il était réputé l'évêque ? [2] » C'est une tradition constante dans la vallée, reproduite par tous ses historiens, que Saint-Jean fut saccagé et renversé par l'armée du comte Humbert. Un écrivain récent, versé dans cette histoire, M. le chanoine Truchet, observant que les plus anciennes traces architecturales dans la région, à la Tour du Châtel d'Hermillon, à la cathédrale de Saint-Jean, ne remontent pas au-delà du XIe siècle, ajoute : « De cette date du XIe siècle, inscrite sur nos plus vieux monuments, ne faut-il pas conclure que la ville a subi à cette époque une destruction plus complète peut-être que celle de 906, lors de la grande invasion sarrazine ? [3] »

[1] Ferdinando Gabotto, *Un amico di S. Paolino*, p. 6-7 ; Perugia, 1905.

[2] Mém. sur Humbert Ier, p. 68 : Eo quod locus undè videor esse episcopus destructus mihi videtur.

[3] Travaux de la Société d'histoire et d'archéologie de Maurienne, 2e série, t. III, p. 34.

Digitized by Google

Imaginons donc le comte survenant peu de jours après le décès du marquis : quelle était la situation ? Olderic Manfred ne laissait-il pas un fils capable de gérer sa charge après lui ? Car ceci a été aussi mis en avant [1]. Il est sûr que ce fils a existé ; un chroniqueur anonyme bien connu, l'Annaliste saxon, l'atteste à l'occasion du mariage d'Henri IV, roi de Germanie, en 1067 : « Le roi Henri, dit-il, prit à femme Berthe, fille d'Othon (Odon), marquis en Italie, et d'Adélaïde, *celle-ci sœur du comte qu'on surnomma du Mont-Bardon en Italie*, et d'Immola ou Hermengarde... Les noces furent célébrées à Tribur [2] ». Le grave Muratori a donné un bien mauvais exemple en qualifiant de fable, sans plus, cette affirmation au sujet d'un comte dit du Mont-Bardon [3]. L'Annaliste, auteur en général précis, fort soigneux de fournir ces sortes de renseignements, au point que son discours, dénué d'art et n'allant qu'aux choses, rappelle parfois l'Almanach de Gotha, connaissait assurément les familles auxquelles s'étaient alliés ses souverains ; et il était peu éloigné des contemporains, étant mort vers 1139, année à laquelle s'arrête son œuvre. Muratori, je le dis avec tout le respect dû à sa science pro-

[1] Dom. Carutti, I tre mariti, etc., p. 332-333. — Il croit que le fils d'Olderic Manfred vivait encore le 23 décembre 1035, et qu'en conséquence Odon de Savoie n'avait pu être investi de la Marche avant cette date, à moins, ajoute-t-il prudemment, « que la charte du prêtre Suffred et du notaire Giselbert (qui signale ce fils) ne mente ou ne soit corrompue— se la carta del prete Suffredo e del notajo Giselberto non mente o non è corrotta ». Or je démontrerai que le texte, en effet, est fautif dans le passage de la dite charte sur lequel il s'appuie : M. le baron Carutti peut donc profiter, s'il le veut bien, du bénéfice de son exception.

[2] Heinricus rex Bertam, filium Ottonis, marchionis de Italia, et Adheleidis, quæ soror erat comitis qui agnominatus est de Monte Bardonis in Italia, et Immolæ seu Irmingardis... uxorem ducens, nuptias Triburi celebravit. — Mom Germ. Hist. Script. VI, p. 695. — Lambert de Hertzfeld place ce mariage en 1066.

[3] Annali d'Italia, ad an. 1055 : E una favola.

Digitized by Google

fonde, a bien pu, dans le moment où il écrivait ces mots, n'avoir pas présente à l'esprit une circonstance importante : c'est que la femme d'Olderic Manfred, Berthe, mère d'Adélaïde, d'Immola et du comte du Mont-Bardon, était de la famille des marquis aubertiens, souche des fameuses Maisons d'Este et de Brunswick-Hanovre, et que cette famille pouvait bien posséder des domaines au comté de Parme, dans la partie haute duquel était la terre du Mont-Bardon, près de Berceto. Ce comté en effet, tenu à l'époque où nous sommes par les descendants d'un frère d'Atton de Canossa [1], le bisaïeul de la grande comtesse Mathilde, et qui certainement était par son origine de la même souche que la famille aubertienne [2], avait fait partie, croit-on, de la Marche établie pour cet Atton, et qui avoisinait les vastes terres dans lesquelles commandaient, après le milieu du x[e] siècle, Aubert I[er], en faveur duquel avait été constituée l'autre Marche qui a gardé son nom dans l'histoire, puis son fils et successeur Aubert II. On peut conjecturer que ces biens aubertiens du comté de Parme avaient été attribués en dot à Berthe, fille d'Aubert II, lors de son mariage avec Olderic Manfred, ou étaient de sa part d'héritage. Deux pièces semblent bien autoriser une telle supposition : d'abord un acte de vente d'un million de jours de terre, en date du 6 juin 1021, consenti par Berthe et Olderic Manfred, pour le prix de cent mille livres de deniers d'argent,

[1] Cornelio Desimoni, *Sur les Marches d'Italie et sur leur division en marquisats, Cinq lettres*, etc. — *Sulle Marche d'Italia è sulle loro diramazioni in marchesati, Lettere cinque* etc, p. 208, 2[e] éd.

[2] Desimoni, op. cit., p. 108. — Les domaines des deux Maisons, Attonienne et Aubertienne, se mêlaient d'une façon qui paraît bien indiquer leur identité d'origine, marquée encore par d'autres signes. Aubert I[er], marquis vers 950, possédait une terre considérable en pleine Toscane, entre le Tibre et l'Arno supérieurs, loin de ses autres domaines acquis.

Digitized by Google

au profit d'un prêtre Suffred, de loi lombarde, peut-être parent de Berthe, en tout cas son prête-nom, car la vente est évidemment fictive, et ne paraît pas avoir eu d'autre but que de masquer une réserve de propres de Berthe et des siens agréée par le marquis[1]. Les biens cédés sont dits *de la propriété* des deux époux *(juris nostri)* et sis dans les comtés « de *Parme,* Plaisance, Pavie, Tortone, Verceil, Acqui, Asti, Ivrée, Turin, Auriate (Saluces), Alba, Loreto [2], Albenga, Vintimille et autres » ; la cession a lieu « de la connaissance et en présence [3] » du frère germain de Berthe, Adalbert (Albert-Azzon Ier) et d'Albert, fils de celui-ci (Albert-Azzon II), qui tous deux signent la pièce, en étant requis par elle. L'autre document est un acte de donation par les mêmes personnages d'un verger voisin de Turin en faveur des moines de Saint-Solutor, en 1031, les autorisant en outre à recevoir des dons « *dans tout notre comté*, porte le texte, *in toto nostro comitatu* (et non *dans tous nos comtés)* de Turin, Verceil, Ivrée, Asti, Alba, Albenga, Vintimille, *Parme*, Plaisance, Pavie, Acqui[4] » — c'est à-dire dans tous les comtés ou parties des comtés cités où ils ne reconnaissaient point d'autre supériorité que celle du souverain ou de ses représentants d'un titre plus élevé que celui de comte. La charte est dressée comme la précédente « de la connaissance et en présence » des proches parents de Berthe,

[1] Hist. Patr. Mon. Chart. I, col. 432-434. — Le marquis H. Costa de Beauregard, en 1816, exprimait déjà l'opinion qu'Adélaïde, femme d'Odon de Savoie, n'hérita pas des biens compris dans cette vente. — *Mémoires historiques sur la Maison royale de Savoie*, t. I, p. 184, note 35.

[2] Avogenensis. M. Alessio conjecture l'identification avec le comté rural de Loreto, situé entre ceux d'Alba et d'Asti. — Bollettino storico bibliografico subalpino, an. VIII, p. 202 ; Turin, 1903.

[3] Cum noticia de... In quorum presentia...

[4] Hist. Patr. Mon. Chart. II, col. 119-121.

Digitized by Google

ses frères les marquis Adalbert et Opizon (Aubert IV, ancêtre des Malaspina)[1] qui signent après elle[2]. Les interventions des Aubertiens dans ces deux actes sont certainement significatives, d'autant plus que ces domaines lointains des comtés de Parme, Plaisance et Pavie paraissent avoir échappé totalement ensuite à la Maison de Turin. Qui empêche de croire que les deux époux y avaient délégué leur fils pour les surveiller et les administrer en leur nom ? La terre du Mont-Bardon, sans doute sa résidence habituelle, a laissé son nom au village de Bardone, fraction principale de la commune de Lesignano di Parmia, province et arrondissement de Parme ; et la ville de Bardi, d'où est venu un titre comtal connu de nos jours, n'en est pas éloignée [3]. Cette terre avait par elle-même une importance particulière, étant située non loin d'un col de 1.039 mètres d'altitude[4], appelé par les Italiens de la Cisa, par les Français de Pontremoli, passage le plus direct à travers l'Apennin de la Lombardie sur la Toscane et sur Rome[5], très fréquenté alors des armées germaniques. Il n'est nullement surprenant que, rencontrant constamment ce jeune homme et

[1] Ben. B. de Vesme, *Studi Eporediesi*, p. 14, n. 1 ; Pignerol, 1900.

[2] Signum manibus infrascriptorum Adalberti et Opizoni nostrique marchionis qui eadem Berte germane. — Nostrique est évidemment une mauvaise lecture et n'offre aucun sens. Le troisième frère de Berthe se nommait Hugues ; nostrique serait-il pour Hugonisque ? — La signature de la comtesse n'est qu'indiquée.

[3] Ces noms viendraient des Bards ou Lombards. A rapprocher de Bard au val d'Aoste, et au pied du Mont-Cenis, de Bardonnèche, du hameau de Montbardon au val de Queyras (fondé probablement par les Lombards, d'après M. l'abbé Paul Guillaume, *Gaillestre et ses environs*, p. 32 ; Gap, 1906).

[4] Atlas de Stieler, *Ober und Mittel-Italien*.

[5] Sur l'histoire de ce passage, v. L. Schütte, *Der Apenninenpass des Monte-Bardone und die deutschen Kœnige*, Berlin, 1901, avec une carte.

Digitized by Google

les domaines qu'il tenait sur leur chemin, les Allemands l'aient appelé le comte du Mont-Bardon. Nous avons un exemple d'une délégation pareille un demi-siècle plus tard : Odon, troisième fils du marquis Odon et d'Adélaïde de Turin, administrait en 1082 la Maurienne et les pays voisins avec titre comtal dans les actes [1] ; et le fait que l'historien ne donne pas d'autre titre au fils d'Olderic Manfred montre suffisamment qu'il ne fut point chef de la Marche de Turin. L'Empereur n'avait aucune raison de refuser cet office au comte du Mont-Bardon : celui-ci ne survécut donc point à son père. Ainsi la place se trouvait libre et la charge vacante à l'arrivée d'Humbert Ier, lorsque l'évêque Alric cherchait peut-être de son côté un protecteur et un mari pour sa jeune nièce ; on pouvait aisément s'entendre : en eut-on le temps ?

Non ! s'écrie M. Carutti. il fallait le consentement de l'Empereur, que celui-ci ne pouvait accorder au pied levé, sans examiner les droits des tiers ; il s'agissait aussi de successions passant à des femmes : tout cela demandait des délais [2]. Laissons les droits des tiers et des femmes, qui n'empêchaient nullement la collation de la Marche au gré de l'Empereur dans le cas présent, ne retenons que la question essentielle, celle du temps nécessaire pour l'aller et le retour du courrier. Elle n'est pas sans quelque importance ; Conrad II était alors assez loin. Séparé d'Humbert Ier,

[1] Bruel, *Chartes de Cluny*, IV, p. 752. — Je ne comprends pas pourquoi M. B. de Vesme veut qu'il s'agisse ici d'un fils aîné d'Amédée II dont jamais on n'avait parlé jusqu'à présent (Bollett. stor.-bibliog. subalpino, anno VIII, n° V, p. 390; Turin, 1903). Odon, fils du marquis du même nom, est au contraire nommé dans la charte de la monnaie d'Aiguebelle de 1051 : « Videlicet Petrus primogenitus et Amedeus et Oddo ». Il est vrai qu'on en a fait mal à propos un évêque d'Asti.

[2] I tre mariti, etc., p. 331.

Digitized by Google

il avait reconquis Morat, rejoint l'Impératrice à Strasbourg, puis s'était rendu en Saxe pour arrêter une guerre commencée entre les Saxons et les Slaves Lutizes ; il célébra la Noël à Gozlar avec un grand éclat[1] : il dut donc y faire un séjour assez prolongé, et le courrier put le rencontrer là. Admettons que celui-ci fût parti le 10 novembre : il pouvait être facilement arrivé à Gozlar à la fin du même mois, et de retour à Turin avant la Noël ; et je crois que les termes que j'indique n'ont rien d'extraordinaire[2]. L'argument n'a donc qu'une faible portée ; d'autres parlent trop en sens contraire.

La chronologie d'abord s'impose, inexorable. Je reprends ici un genre d'objections déjà produites[3], sans cependant m'en tenir strictement aux données ou aux chiffres des autres. Adélaïde de Turin n'aurait, dit-on, épousé Odon de Savoie qu'après la mort d'un second mari (prétendu), Henri dit de Montferrat, encore en vie, d'après les actes, le 28 mai 1044 — donc cette année au plus tôt ; Pierre, leur fils aîné, ne put naître avant le milieu de l'année

[1] Wippo, Vita Chuonradi, ch. 32-33, éd. in usum schol. p 62 63. — Ann. Hildesheim., éd. in usum schol., p. 39. — Gozlar est dans le voisinage d'Hildesheim, dont le chroniqueur était, par conséqnent, bien informé. Les Lutizes sont les mêmes que les Wiltzes, habitants des bords de la Peene, en Poméranie. — V. Adam de Brême, cap. 66.

[2] La distance de Turin à Gozlar, en suivant les voies ferrées, est de 1.040 kilomètres, à savoir : de Turin à Lausanne par le Grand-Saint-Bernard, 250 kilomètres ; de Lausanne à Bâle, 108 kilom.; de Bâle à Carlsruhe, 198 kilom.; de Carlsruhe à Francfort, 142 kilom.; de Francfort à Gœttingen, 257 kilom. ; de Gœttingen à Gozlar, 85 kilom. — Un courrier à cheval peut faire normalement 60 kilomètres par jour : n'en mettons que 50 en moyenne, en raison de la longueur du trajet, de la difficulté du passage des Alpes ; le voyage, même dans ces conditions, pouvait être parachevé en moins de 21 jours.

[3] V. Francesco Labruzzi di Nexima : *La Monarchia di Savoia dalle origini all' anno 1103*, Appendice, *I tre matrimoni della Contessa Adelaide*, p. 317-318 ; Rome, 1900.

Digitized by Google

1045 ; or, aux environs du 8 mars 1080, la fille de Pierre, Agnès, était déjà la femme de Frédéric de Montbéliard : ce qui ne donne qu'un intervalle de trente-quatre ans et demi ou un peu plus entre la naissance du père et le mariage de la fille ! Le croira-t-on ? — Poursuivons : Amédée II, puiné de Pierre, naquit au plus tôt en 1046 ; sa fille Adélaïde eut, elle aussi, des noces précoces, puisqu'en 1090 elle était veuve de Manassé de Coligny avec deux fils capables d'intervenir dans une donation aux moines de Nantua, non pas seulement comme associés aux fruits spirituels de l'acte, mais comme y consentant [1] ; ce qui les supposerait en état de parler et de comprendre ce qu'on leur disait. — Et encore : si les deux frères, Pierre et Amédée II, sont nés en 1045 et 1046, ils sont morts tous les deux bien jeunes, le premier, Pierre, le 9 août 1078, à trente-trois ans, l'autre, Amédée II, le 26 janvier 1080, au même âge, car il ne pouvait avoir vu le jour qu'après les premiers mois de 1046 : encore un fait assez peu naturel. On oppose que Berthe leur sœur épousa Henri IV le 13 juillet 1066 [2], certainement à un âge peu avancé : soit ; donnons-lui seulement quinze ans, bien que les détails fournis par les historiens nous la montrent douée d'une énergie et tenant une conduite au-dessus de celles d'une enfant de cet âge [3] ; elle était donc née en

[1] Eisdem fratribus in perpetuum possidere concessi, *et Humbertus et Manasses filii mei*, etc. — De Gerbaix-Sonnaz, *Studi storici sul Contado di Savoia è marchesato in Italia*, t. I, 2ª parte, p. XI. — Extrait du Cartulaire de Nantua par Du Bouchet, *Histoire de l'illustre Maison de Coligny*, Preuves, p. 34 ; Paris, 1662.

[2] Date résultant des témoignages les plus précis et les plus sûrs.—V. *Lamperti Annales*, éd. in usum scholarum, p. 103-104, Hanovre, 1894 ; *Annales Altahenses Majores*, p. 72 et n. 6 ; id., Hanovre, 1891. —J'ai remarqué que l'Annaliste — et d'autres — mettent ce mariage, très probablement à tort, en 1067.

[3] « Déjà de l'âge adulte, cum jàm esset adulta », dit le chroniqueur d'Altaïch (loc cit.), ce qui semble denoter aussi plus de

Digitized by Google

1051. Supposons Odon de Savoie âgé de vingt-cinq ans, et sa femme de vingt à l'époque du mariage ; ils auraient eu dans le courant de cette année **1051** (le mariage étant du **25** décembre **1034**) l'un quarante-et-un ans, l'autre trente-six. Qu'y a-t-il là de merveilleux, quand bien même ils auraient eu ensuite encore un ou même deux autres enfants ? Et qu'on note bien que je présente les choses d'une manière plutôt favorable à mes contradicteurs, et qu'il n'est guère possible de les pousser plus loin à leur avantage. Que conclura un homme de bon sens ? Une telle série d'improbabilités ne conduit-elle pas à une certitude morale des faits opposés ?

Revenons à l'Annaliste : il va tourmenter de nouveau, et tout de bon, nos érudits. Parlant, à l'année **1036**, d'une diète tenue à Tribur par l'Empereur Conrad II : « Cette assemblée, dit il, obligea Othon de Schweinfurth de renoncer à son union, promise par serment, avec Mathilde (fille du duc ou roi de Pologne Boleslas) ; il prit ensuite pour femme celle qu'on appelait Emilie, Immula, ou Hermengarde, *dont la sœur, nommée Adélaïde,* AVAIT ÉPOUSÉ *Othon (ou Odon), marquis d'Italie* [1]. » Voilà qui est clair : l'Empereur et la diète, après la conquête de la Bourgogne, tiennent à resserrer encore les liens qui unissent à l'Allemagne les deux familles des Alpes occidentales maintenant confondues en une seule, celles de Turin et de Savoie : on ménage à la belle-sœur du marquis Odon un brillant mariage avec un

quinze ans. De plus, la même année 1066, Adélaïde, sœur de Berthe, apparemment sa puinée, aurait épousé Rodolphe de Rheinfelden.

[1] Otto de Suinvorda, cogente synodo, Mactoldim sibi desponsatam juramento à se abalienavit ; post hanc accepit uxorem quæ Emilias, vel Immula, seu Irmingardis dicta fuit, *sororque illius, Adelas dicta,* NUPSERAT *Ottoni, marchioni de Italia.* — Mon. Germ. Hist. Script. VI, p 679.

Digitized by Google

prince allemand, auquel un autre pareil, avec le marquis Egbert le Vieux, de la Maison de Brunswick, succédera plus tard. Certes, si le chroniqueur s'est trompé ici, son erreur est bien autrement grave que celle que Muratori lui attribue au sujet du comte du Mont-Bardon. Comment, il ignorait les deux premiers mariages de la belle-mère d'Henri IV, de l'aïeule d'Henri V, son souverain, son contemporain, dont un conclu, prétend-on, avec un des hauts personnages les plus connus de son pays, le propre beau-fils de l'Empereur Conrad II, le duc et marquis Hermann de Souabe ? Franchement, est-ce possible? Ce malheureux Henri IV avait fait assez de bruit, dans la Saxe particulièrement, et son mariage avait causé assez de débats et de scandale pour qu'on eût remarqué sa belle-mère et ses unions. Un autre chroniqueur saxon, précisément, nous fournit avec le nôtre des détails intimes sur sa conduite indigne, dans les premiers temps, à l'égard de cette jeune femme « noble et belle » (Berthe, fille d'Odon et d'Adélaïde), qu'il repoussait parce qu'on la lui avait imposée [1], qui cependant sut le dompter, s'en faire estimer et aimer. Et notons cette inconséquence de nos contradicteurs, qu'ils admettent l'autorité de l'Annaliste en ce qui regarde le comte du Mont-Bardon, et la rejettent quand il s'agit de personnes bien plus importantes et qu'il devait mieux connaître.

Mais ce n'est pas tout. Un passage d'un autre chroniqueur, un contemporain, Hermann le Boiteux, nous apprend qu'en 1036 « le duc de Souabe Hermann reçut de l'Empereur la Marche de son beau-père Manfred en Italie [2] ».

[1] Uxorem suam, quam nobilem et pulcram suasionibus principum invitus duxerat, sic exosam habebat... — Bruno, *De bello Saxonico*, 6-7, Mon. Germ. Hist., éd. in usum schol., p. 5-6.

[2] Herimannus quoque, dux Alamanniæ, marcham soceri sui Magnifredi in Italia ab Imperatore accepit.—Hermanni Augiensis

Digitized by Google

L'Annaliste d'autre part, confirmant ce passage, dit à propos des émissaires d'Héribert, archevêque de Milan, envoyés en 1037 à Eudes de Blois [1], qu'ils furent arrêtés par les ordres « d'une dame fidèle : c'était la belle-mère d'Hermann duc de Souabe, habitant dans ces mêmes régions [2] », c'est-à-dire dans la Marche du duc en Italie. Donc l'Annaliste distinguait bien, en 1037, la femme d'Hermann de Souabe de celle d'Odon, marquis d'Italie ; or nous savons par les documents, on le verra, que la femme « du duc et marquis » Hermann se nommait Adélaïde, comme celle du marquis Odon ; il y avait donc deux Adélaïdes, et deux Marches distinctes, appartenant à chacun de leurs époux. Cela n'est-il pas évident d'après ces textes ? Et nous en découvrirons d'autres preuves.

Comment répondent nos contradicteurs ? Oh ! bien faiblement, à mon avis. Ils n'acceptent comme véridique qu'un des deux auteurs ; ce pauvre Annaliste est sacrifié. Il a dit qu'Adélaïde, sœur d'Immula, fille d'Olderic Manfred, *avait épousé* dès 1036 Odon, marquis d'Italie. Gian-Tomaso Terraneo, premier auteur responsable de la théorie des trois mariages [3], se tire de la difficulté avec aisance et sans-façon ; après le mot *nupserat, avait épousé,* de l'Annaliste, il ne se déconcerte pas, et ajoute doucement : O piuttosto *nupsit*, ou plutôt *épousa* [4]. Cela est simple et commode, en vérité : un plus-que-parfait contredit notre idée, nous le mettons au parfait, et nous avons le sens désiré.

(Contracti) Chronicon, dans Mon. Germ. Hist. Script. V, p. 122. — Ce chroniqueur mourut en 1054.

[1] V. mon Mém. sur Humbert I^er^, p. 56.

[2] Quædam fidelis domna, socrus scilicet Herimanni ducis, in hiisdem finibus commorans. — Loc. cit., p. 681.

[3] Dans son *Adélaïde illustrée*. — V. plus loin.

[4] Op. cit. Parte 2^a^, p. 282.

Digitized by Google

Les mêmes s'étonneront que l'Annaliste mentionne en 1036 un Othon (ou Odon) marquis d'Italie marié à une Adélaïde, tandis qu'un chroniqueur plus autorisé ne parle à la même date que du duc Hermann comme gendre et successeur du marquis Manfred en Italie, ce que l'Annaliste lui-même appuie dans un autre passage : il s'était donc trompé dans le premier. Assurément, s'il n'y avait qu'une Marche d'Italie, mais non pas s'il y en avait deux [1]. Nos contradicteurs ici regardent comme démontré ce qui précisément est en question, et raisonnent d'après cette fausse donnée.

Ont-ils plus respecté et mieux interprété les textes des chartes que ceux des historiens? C'est ce que nous allons rechercher.

II

Le 23 décembre 1035, le prêtre Suffred, signalé déjà plus haut comme l'homme d'affaires de Berthe, femme d'Olderic Manfred de Turin, faisait dresser deux donations, l'une attribuant la moitié de la localité de Buriasco, l'autre la moitié de celle d'Orbassano, à un collège de six prêtres de la Cathédrale de St-Jean de Turin qu'il attachait à l'autel de la Trinité de cette église [2], au pied duquel reposait le corps d'Olderic Manfred [3], sous l'obligation imposée à ces prêtres d'officier

[1] Il ne pouvait y en avoir deux, dit M. Carutti (loc. cit. p. 316). — Nous le verrons bien.

[2] Hist. Patr. Mon. Chart. II, col. 121-123 et 123-125. — Buriasco, sur la Lemina, à peu de distance à l'est de Pignerol ; l'autre moitié, dès 1037, appartenait aux chanoines de S[t]-Sauveur de Turin-Orbassano, non loin de Turin, vers l'ouest ; l'autre moitié était à l'évêque. — Les chapelains de l'autel de la Trinité devinrent plus tard les chanoines de la S[te]-Trinité.

[3] Concedo et confirmo a jura altario illo... qui consecratum videtur esse in honore Sancte Trinitatis... ubi secus pedem... bone memorie Maginfredi marchio filius quondam itemque Maginfredi similiter marchioni quiescet corpus.

Digitized by Google

— je traduis littéralement — « pour le salut de l'âme de la susdite dame Berthe, comtesse, et de l'âme du susdit seigneur Manfred, marquis, et d'Alric, pontife de la sainte Eglise d'Asti, et aussi de l'âme du seigneur Odon, semblablement marquis, et pour le salut des âmes de l'aïeul et des aïeux des susdits pontife et marquis, ainsi que de la comtesse et aussi d'Odon, de même marquis[1] ». Je pense, avec ceux qui m'ont précédé dans la défense des mêmes idées, que le texte, par la manière dont il est libellé, marque la constitution d'offices au profit de personnes de trois agnations différentes : celle de Berthe, celle de Manfred et Alric, et celle d'Odon. Si en effet le marquis Odon cité ici avait eu le même aïeul que Manfred et Alric, son nom n'eût pas été nettement séparé, comme il l'est, de ceux des autres, et la seconde fois par l'interposition de la mention de la comtesse ; et le texte eût été dans ce dernier cas : « Pour le salut des âmes de l'aïeul des susdits pontife et marquis, *et d'Odon semblablement marquis*, et de l'aïeul de Berthe, comtesse ». Or on n'a pu découvrir, en dehors d'Odon de Savoie, qu'on veut absolument exclure, qu'un seul marquis de ce nom ayant pu être signalé ici, Odon II,

[1] Pro remedio anime predicte domine Berte cometisse et anime suprascripti domini Maginfredi marchioni et Adalrici sancte Astensis Ecclesie Pontificis sive anime domni Otdoni similiterque marchioni et pro remedium animarum avus avorumque suprascriptorum Pontificis et marchioni seu cometisse sive Otdoni item marchioni — Donation de Buriasco, loc. cit; la donation d'Orbassano porte au lieu des mots *avus avorumque* les mots *ejus animarumque*, inutiles et vides de sens. Il importe de remarquer qu'on a l'original de la première donation, et seulement de la seconde une copie de 1533. — J'ai rendu dans ma traduction les copulatifs différents *et*, *seu*, *sive*, par des termes différents, correspondant respectivement à leur force copulative spéciale. M. Carutti traduit comme s'il y avait partout simplement *et*, pour arriver au sens qu'il croit le meilleur (V. Labruzzi, loc. cit., p. 319 321, développant les indications de Provana, sur l'œuvre duquel v. plus loin).

Digitized by Google

frère d'Olderic Manfred et d'Alric : alors pourquoi son nom n'est-il pas joint aux leurs ? Un esprit non prévenu jugera qu'il s'agit plutôt du successeur d'Olderic Manfred : car pourquoi encore Odon II eût-il été mentionné dans ces actes préférablement aux trois autres frères qu'avaient Manfred et Alric ? Serait-ce parce qu'il était vivant et les autres décédés ? Ceci reste à démontrer. Odon II n'est plus nommé après l'an 1016, où on le voit tenir un plaid à Chieri, et donner, à Chieri également, des biens sis à Rivalta au couvent de St-Pierre de Turin [1]. On a prétendu relever un indice de son existence à la date du 4 novembre 1038, d'après une charte par laquelle une comtesse Berthe, fille d'un marquis Albert, de loi lombarde, du consentement et de la confirmation de Manfred, son neveu et légitime *mundoald*, donne à la Cathédrale de St-Jean de Turin trois chapelles et quelques pièces de terre à Scarnafigi [2]. Ce Manfred, observe-t-on, n'a pas ici titre de marquis : son père devait donc être encore vivant ; or tous les frères d'Olderic Manfred étaient certainement décédés en 1038, sauf peut-être Odon II, sans doute père de ce Manfred, et signalé dans les chartes du 23 décembre 1035 qui nous occupent [3]. A quoi on peut répondre : que d'abord on a les plus grands soupçons au sujet de l'authenticité du document de 1038 ; que le Manfred qui y paraît est totalement inconnu autre-

[1] Fr. Agostino della Chiesa, *La Corona reale di Savoia*, t. I, p. 187, et II, p. 404 ; Cuneo, 1655, in-4°.—Jacopo Durandi : *Il Piemonte cispadano antico*, p. 154 ; Turin, 1774, in-4°.

[2] Parchemin n° 3, XI^e siècle, à la Bibliothèque du Palais, à Turin.

[3] M. Benedetto Baudi de Vesme, dans *Studi Pinerolesi*, p. 15, n. 4 ; Pignerol, 1899. — Il est à remarquer que le même auteur avait d'abord fait mourir Odon II (qu'il appelle Odon III) avant 1029 ; il s'est ravisé ensuite. — V. son étude : *I conti di Verona*, Généalogie des Ardouins, p. 281 seqq., dans *Nuovo Arch. Veneto*, t. XI, 2^a^ parte, 1896.

Digitized by Google

ment dans la généalogie de la Maison ardouinique [1]; qu'il n'est nullement sûr qu'aucun des frères d'Olderic Manfred — sauf Alric et Odon II — n'existât plus en 1035 et même en 1038 : au moins en ce qui concerne la première date, l'auteur même de l'objection, M. Benedetto Baudi di Vesme, reconnaît qu'un d'eux, le marquis Hugues, était encore de ce monde en 1037 [2], — et alors je répète ma question : pourquoi n'est-il pas associé comme Odon II à l'acte de 1035 ? —; qu'enfin le prêtre Suffred, faisant une nouvelle donation au même autel de la Trinité de l'église St-Jean, en 1037, de biens sis à Villanova, non loin de Chieri, pour avoir son effet après la mort de la comtesse Berthe, ne se souvient nullement d'Odon II, qui pourtant avait son établissement principal à Chieri, mais recommande seulement aux prières des prêtres l'évêque Alric, le marquis Aubert, père de Berthe, et Olderic Manfred, et la comtesse Berthe elle-même [3].

Un détail curieux et bien significatif de la donation de Buriasco de 1035 est celui qui a rapport à la naissance prévue d'un petit fils de la comtesse Berthe. Si quelqu'un, porte la pièce, voulait enlever le bien cédé aux prêtres concessionnaires, ce bien viendrait par le fait même, pour être restitué quand faire se pourrait, « en la possession...

[1] V. les observations de M. Carutti à la suite de l'extrait qu'il fournit de cette pièce dans son *Supplemento ai Regesta Comitum Sabaudiæ*, p 9; gr. in-8°, Turin, 1902.

[2] Selon M. de Vesme il fut tué cette année 1037 sous les murs de Milan, où il commandait les contingents de la Marche de Turin avec son cousin Gui, ancêtre de Romagnano (loc. cit.). — L'historien Landolfe, rapportant le fait (Mon. Germ. Hist. Script. VIII, p. 60), qualifie Hugues *marquis transpadan*, *marchio traspadanus*, épithète qui conviendrait mieux, ce semble, à un Aléramide, l'auteur écrivant à Milan. La Marche Aléramique devait avoir fourni aussi son contingent à l'armée impériale.

[3] Hist. Patr. Mon. Chart. II, col. 126-128.

Digitized by Google

de la comtesse Berthe ou de sa fille, nommée Adélaïde, *ou de l'enfant mâle de celle-ci*, la susdite dame Adélaïde, *si elle en a un*[1] ». Formule, dit M. le comte Cipolla, « simple usage juridique qui ne dit absolument rien »; cela ne prouve point qu'Adélaïde fût mariée : en voulez-vous un exemple, n'importe lequel (qualsiasi) ? — Et M. Cipolla cite un diplôme du 5 mars 1269 dans lequel Charles Ier d'Anjou concède certains châteaux au célèbre troubadour Sordello, « et à ses héritiers de l'un et l'autre sexe issus légitimement de son corps, déjà nés ou même à naître[2] ». On cherche quel rapport il peut bien y avoir entre le cas de ce troubadour du XIIIe siècle et celui d'une demoiselle à marier du XIe. Pour moi, dussé-je me faire accuser d'ignorance, j'avoue humblement n'avoir pas connaissance d'un fait identique, c'est-à-dire du fait d'une jeune fille non mariée devant, d'après les termes d'un contrat, prendre en sa possession provisoire un bien-fonds indûment revendiqué par d'autres que les destinataires, elle ou *son fils à naître*. Il me semble qu'en cas semblable le contrat devait contenir la clause : Si une telle se marie, *et qu'elle ait un fils*, etc.,— ou quelque chose de pareil ; et que la formule employée ici s'applique plus raisonnablement à une femme mariée, puisqu'on prévoit un événement ne pouvant se produire qu'en état de mariage.

Les deux donations, celle de Buriasco et celle d'Orbas-

[1] In potestate... Berthe cometisse aut de ejus filie nomine Adaleige vel de ejus filium masculinum jamdicte domine Adalaige si habuerit.

[2] Le *più antiche carte diplomatiche del monastero di S. Giusto di Susa*, dans *Bullettino dell' Istituto storico Italiano*, n. 18, Rome 1896, p. 30 et n. 1; citant C. de Lollis, *Vie et poésies de Sordello de Goito*, Halle, 1896, p. 323-324 : Et heredibus suis utriusque sexus ex ipsius corpore legitime descendentibus natis iam et etiam nascituris.

Digitized by Google

sano, devaient être rédigées identiquement, sauf le changement des noms de lieux ; cependant la copie de celle d'Orbassano, datant du XVI^e^ siècle, que nous possédons, offre quelques mauvaises variantes[1]. Il est clair que le texte de l'original doit faire loi, et nous avons l'original de la donation de Buriasco, auquel il convient de se reporter pour corriger les fautes de la copie de 1553. Une de ces malheureuses inadvertances est cause qu'on a affirmé l'existence d'un fils d'Olderic Manfred à la date de ces pièces[2]. A la place des mots du texte authentique de Buriasco déjà cité : « En la possession de la comtesse Berthe ou de sa fille, nommée Adélaïde, ou de l'enfant mâle de celle-ci, la susdite dame Adélaïde, si elle en a un », on lit dans la charte d'Orbassano : « En la possession de la comtesse Berthe *ou de son fils*, et de dame Adélaïde ou de l'enfant mâle d'icelle, la susdite dame Adélaïde, si elle en a un[3] ». Les mots latins *de ejus filie nomine Adaleige* sont devenus *de ejus filio et domine Adalaie.* — Oh ! la balourdise des copistes, que de maux n'a-t-elle pas engendrés ! On triomphe là-dessus : voyez, dit-on, Berthe avait un fils alors vivant : c'est le comte du Mont-Bardon. En dehors de la raison que j'ai déjà exprimée contre cette opinion[4], en dehors de l'infériorité du texte dont on s'autorise, on peut faire observer, avec M. Labruzzi[5], que le prêtre Suffred, qui donne le nom de la fille de Berthe, Adélaïde, eût dû nommer également le fils de cette même Berthe, son héritier déjà

[1] Ci-dessus, p. 688 et n. 1.

[2] Carutti, Umb. primo, p. 332.

[3] In potestate Berthe cometisse *aut de ejus filio* et domine Adalaie vel de ejus filium masculorum *(sic)* jamdicte domine Adalagie si habuerit.

[4] Ci-dessus, p. 681.

[5] I tre matrimoni, etc., p. 314.

Digitized by Google

d'un certain âge (j'ajoute qu'il n'eût pas manqué de le désigner aussi sous le titre de marquis, s'il l'eût été); qu'il tient compte du fils futur d'Adélaïde sans tenir compte du fils futur de son frère (ce qui ne se conçoit guère en effet); qu'enfin l'acte d'Orbassano, substituant *domine* à *nomine*, ne dit plus de qui Adélaïde était la fille (renseignement certainement tout à fait à sa place ici, et conforme au style de ces pièces).

A ces remarques si judicieuses qu'on me permette de joindre un argument important, sinon décisif, omis jusqu'à présent. Le 21 mai 1060, jour de la Trinité, titre de consécration, on l'a vu, de l'autel de l'église de St-Jean auquel était attaché le nouveau collége de prêtres, la comtesse Adélaïde, après avoir fait ensevelir son mari récemment décédé, le marquis Odon de Savoie, au pied du même autel, à côté de son propre père le marquis Olderic Manfred, ajoutait à la donation de Buriasco, par une charte spéciale, un terrain *(sedimen)* situé près de la même localité, en recommandant particulièrement l'âme de son époux défunt [1]. On ne niera pas, je pense, qu'il n'y ait là un indice moral sérieux de ce fait, que c'était bien le marquis Odon de Savoie qui dès l'origine avait été associé aux bénéfices spirituels de la fondation, dont ce nouvel acte constituait à la fois un accroissement, une confirmation, avec une exécution de son objet; de même que le nom d'Odon se trouve de nouveau uni, dans le nouvel acte, à ceux d'Olderic Manfred et d'Adélaïde. Il me paraîtrait peu raisonnable de soutenir que dans les pièces de 1035 fût désigné un tel

[1] S. Guichenon, *Histoire généalogique de la Royale Maison de Savoie*, *Preuves*, p. 14 de l'éd. de Turin, t. IV, in-fol., 1780. — Sur la signification de *sedimen* v. Ducange, *Glossaire*, etc., et L. Cibrario, *Delle storie di Chieri*, Doc., t. II, p. 6, n. 1; Turin, in-8°, 1827.

Digitized by Google

marquis Odon, et dans celle-ci un autre ; évidemment Odon de Savoie est recommandé ici pour recueillir dans l'autre monde les effets de la donation pieuse à laquelle il avait pris part de son vivant, en y joignant ceux du nouveau bienfait. Il est enseveli à côté de celui pour lequel avait été fait plus spécialement l'acte religieux auquel il avait adhéré, et sa veuve accroît la fondation en sa faveur particulièrement, comme pour égaliser les mérites et les récompenses.

C'est pas tout : la charte de 1060 semble bien régler définitivement la question du *filie* et du *filio*. Il est très regrettable que nous ne possédions de cette charte qu'un court abrégé fourni par l'historien Guichenon, qui ne prévoyait pas l'importance que pourrait prendre plus tard ce document : on en devrait bien rechercher à présent l'original. Je traduis ce sommaire, que Guichenon intitule : *Donation à l'Eglise de St-Jean de Turin par la comtesse Adélayde de Suse, tirée d'un ancien cartulaire de ladite Eglise :* « L'an de l'Incarnation du Seigneur mil soixante, le douze avant les calendes de juin, Adélaïde, comtesse, fille de feu Olderic dit aussi Manfred, veuve de feu Odon, marquis, donne à l'autel de l'intérieur de l'église St-Jean de Turin placé sous l'invocation de la Sainte Trinité, au pied et le long duquel repose le marquis Manfred, donne, dis-je, certain *sedimen* sis près de Buriasco, pour la nourriture de six prêtres, et pour l'âme de feu Odon son mari ; et si une contestation s'élève, que ce fonds retourne à la dite comtesse Adélaïde *ou à sa fille* non en propriété mais en gouvernement[1] ». Le *sedimen* de Buriasco est donné dans les

[1] Anno ab Incarnatione Domini MLX xii Kal. junii Adelais comitissa filia quondam Oldrigii sive Magnifredi, Vidua quondam Oddonis marchionis, dat altari intus Ecclesiam S. Joannis Tau-

Digitized by Google

mêmes conditions que précédemment les deux moitiés de Buriasco et d'Orbassano, c'est un complément de ces donations, assurément, je l'ai dit, pour les mêmes bénéficiaires spirituels. Le lecteur toutefois ne saurait manquer d'être frappé de la singularité de la réserve faite en faveur de *la fille* de la comtesse Adélaïde, sachant que celle-ci avait à ce moment cinq enfants vivants, trois fils et deux filles, et de se demander ce que cela peut bien signifier. Il est naturel de penser qu'il y a ici un lapsus de l'abréviateur : l'acte *in extenso* (que ne le possédons-nous !) devait rappeler les conditions de la première donation de Buriasco, dont peut-être le texte, selon la coutume usitée dans les confirmations avec dons nouveaux, était inséré dans celle-ci ; et l'analyste trop pressé (Guichenon en a commis bien d'autres !) aura joint au nom d'Adélaïde ce qui était joint au nom de Berthe : mais son erreur même nous fait voir que la vraie leçon dans les actes de 1035 était *filie*, et non *filio*. — Concluons donc de ce qui précède qu'Odon de Savoie était déjà marié à Adélaïde de Turin à la date du 23 décembre 1035.

III

Mais j'ai dit qu'il l'était même plus tôt, dès le 29 décembre 1034, et je viens à l'examen du trop fameux document qui l'établit. C'est une donation à l'abbaye de St-Just de Suse qui se lie aux autres actes concernant cette com-

rini sub titulo S. Trinitatis, ubi secus pedem altaris requiescit Magnifredus marchio, dat, inquam, certum sedimen situm apud Buriades pro victu sex Presbyterorum, et pro anima quondam Oddonis viri sui, et si controversia oriatur, quod redeat ad dictam Adelasiam comitissam, *aut ejus filiam*, non in proprietate, sed in gubernatione.

Digitized by Google

munauté, à commencer par la charte de fondation, dressée à Turin le 9 juillet 1029.

St-Just fut la grande création marquisale de la vallée de la Dora Riparia, au point où aboutissent les routes du mont Cenis et du mont Genèvre, pour renforcer la Novalaise, réduite à une importance secondaire, et pour concurrencer St-Michel de la Cluse, établissement français datant des environs de l'an mille, qui n'obéissait qu'au pape. Les fondateurs, l'évêque Alric, le marquis Olderic Manfred et sa femme Berthe, attribuèrent à leur couvent une magnifique dotation : le tiers de la ville, du territoire et des vallées de Suse, sauf le château ou palais de cette ville, depuis le mont Cenis et le mont Genèvre jusqu'à Vayes, au-dessus de St-Michel, et d'autres domaines à Vigone et Volvera, à l'est de Pignerol, à Almese et Rubiana, au nord de Veillane (Avigliana), en tout quinze mille jours de terre, sous condition de prières « pour eux-mêmes, pour leurs pères et mères, leurs fils et filles, pour Ardouin (le Glâbre) leur aïeul, pour le marquis Adalbert frère de la comtesse Berthe et ses fils, pour Odon, Atton, Hugues, Gui leurs frères, par Ardouin et Odon leurs oncles paternels, pour Ardouin leur cousin [1] » ; l'abbaye devant suivre la règle de saint Benoît, mais les fondateurs et leur postérité jusqu'à la cinquième génération s'en réservant la direction, ainsi que la nomination de l'abbé. La charte porte la signature autographe d'Alric avec quelques mots de sa main, le *signe des mains* du marquis son frère (une croix inscrite dans un

[1] Pro nobis et genitoribus seu genitricibus atque filiis filiabusque nostris eorum supra iugalium, sive Ardoini avii nostri atque Adelberti marchionis, cuius supra Berte cometisse fratris, filiorumque suis, nec non Oddonis, Attonis, Ugonis, Vuidonis fratrum nostrorum, item Ardoini, et item Oddoni, patruorum nostrorum, seu item Ardoini nostri consobrini.

Digitized by Google

cercle), celui de la comtesse Berthe, ceux de sept témoins, deux de loi salique et deux de loi romaine selon la coutume, les trois autres sans désignation de loi, enfin la formule finale du notaire Herenzo authentiquant la pièce[1]. On doit savoir gré à M. le comte Cipolla d'avoir publié le texte de l'original de cette donation, caché jalousement jusqu'à présent (peut-être d'abord pour éviter des comparaisons et des réclamations, puis par habitude), dont Muratori seul avait eu connaissance[2], qui avait échappé même au comte L. Cibrario lorsqu'il dut le donner dans la Collection officielle de *Historiæ Patriæ Monumenta*[3]. M. Cipolla en signale un grand nombre de reproductions, dans lesquelles on a intercalé après coup les titres des domaines acquis depuis par l'abbaye, dans l'intention de consacrer ses droits ou ses envahissements. Deux principalement sont à remarquer, datant selon lui des environs de 1150 et 1170 — la dernière suivie par Cibrario — et contenant des adjonctions pareilles, surtout celle du couvent de St-Maur

[1] C. Cipolla, Le più antiche carte etc., p. 68-75. — Il est remarquable que les fondateurs ne nomment que le seul Ardouin (V) parmi leurs cousins ; et il est cité seul de même dans un diplôme de 1014, par lequel l'Empereur Henri II confirmait aux moines de Fruttuaria « ... tout ce qu'en outre ont donné le marquis Manfred, Berthe sa femme, et les frères du même Manfred, Alric, le comte Odon (Odon II ; il exerçait donc la juridiction comtale, à Chieri, à ce qu'on suppose) *et Ardouin leur cousin* — et quidquid dederunt Manfredus marchio et Berta uxor eius et fratres eiusdem Manfredi Alricus et Oddo comes *et Arduinus consobrinus eorum* » (v. Desimoni, op. cit. p. 174). — Il semble résulter de là, de la charte de St-Just particulièrement, que les donateurs n'avaient qu'un seul parent mâle de ce degré associé à leurs bonnes œuvres ; ce qui n'est pas sans quelque rapport, on le verra, avec notre objet.

[2] Il l'a publié, en retouchant seulement le style, dans les *Antiq. Italiæ medii ævi*, I, p. 341.

[3] Ce parchemin original se trouve aujourd'hui aux Archives d'Etat (Archivio di Stato), à Turin, Abbazia di S. Giusto, mazzo I. Les Hist. Patr. Mon. Chart. I, col. 479-484, ne contiennent qu'une copie altérée.

Digitized by Google

de Pulcherada, sur le Pô (aujourd'hui S. Mauro ou S. Mo, mandement de Gassino), celle de la moitié de Rivalta (au nord d'Orbassano, de l'autre côté du Sangone), celles d'avantages considérables d'autre nature.

Les possessions de St-Just furent accrues notablement par ses fondateurs eux-mêmes dans un acte daté de Turin, le 7 mars 1033[1], dont nous avons un exemplaire que M. Cipolla appelle un faux original, fait pour remplacer le véritable, également dans la seconde moitié du XIIe siècle ; il admet du reste que les interpolations se réduisent à peu de chose, peut-être à donner une plus grande extension ou une détermination plus précise à quelque objet. Cette donation est d'une certaine conséquence pour notre thèse, comme intermédiaire entre l'acte de fondation et celui que nous allons étudier, qui a pu s'inspirer de l'un et de l'autre.

Commençons par constater que l'authenticité si discutée aujourd'hui de la charte du 29 décembre 1034, dite *charte de Frossasco*, a été parfaitement acceptée de toute la série des comtes de Savoie au moyen-âge : argument considérable, qui enlève assurément déjà beaucoup de valeur et de mérite à l'acharnement de ses adversaires. Cette pièce se trouve en effet rappelée dans une confirmation solennelle des biens et droits de l'abbaye par Amédée III le 8 mars 1147, dans une autre, copiée de celle-ci, de Thomas Ier, le 5 mars 1212, puis insérée en entier, en caractères plus petits, dans un double diplôme d'Amédée IV et de Thomas son frère du 2 janvier 1235. Malheureusement le notaire chargé par ces deux princes, comme il le déclare lui-même, de transcrire le document, soit ignorance, soit idée personnelle, soit coutume établie, soit les trois à la fois, en mo-

[1] C. Cipolla, op. cit. p. 76 seqq. — V. aussi p. 15 seqq. id.

Digitized by Google

difia gravement le style et les formules ; et il ne paraît même pas avoir pu déchiffrer partout l'écriture du parchemin. Du reste le même tabellion usa de licences pareilles à l'égard de la charte du 8 mars 1147, qu'il avait eu l'ordre de transcrire également ; et nous pouvons cette fois nous rendre compte de ses inexactitudes en comparant son texte avec d'autres meilleurs, que nous possédons. On observe avec raison que s'il lisait mal et respectait peu un texte antérieur seulement de quatre-vingt-cinq ans, il dut maltraiter encore bien autrement celui qui datait de deux cents ans, à moins que, ce que je ne crois pas probable, il n'ait eu sous les yeux qu'une copie postérieure et non l'original.

Le premier savant qui ait connu et reproduit la charte de Frossasco, Gian Tommaso Terraneo, employa tout son talent à la combattre et à la détruire ; c'était, selon lui, « l'invention vraisemblablement de quelque moine oisif [1] » ; jugement trop sévère et regrettable. Il avait eu communication, raconte-t-il, « par un personnage érudit, de cette écriture, tirée de je ne sais quelles archives [2] ». Il n'y avait

[1] Verisimilmente confinta da un qualche ozioso monaco. — L'œuvre de Terraneo est intitulée : *La principessa Adelaide, contessa di Torino*, con nuovi documenti, illustrata da Giovan Tommaso Terraneo Torinese. Deux parties seulement en ont été éditées à Turin (Mairesse) en deux volumes in-4°, le premier daté de 1759, le second sans date ; l'auteur n'y traite guère que des ancêtres et parents de la célèbre comtesse, dont les trois mariages ne sont qu'indiqués dans une Table généalogique de la première partie. La Bibliothèque Nationale de l'Université, à Turin, possède le manuscrit de la troisième partie, achevée, et des matériaux de la quatrième, restée incomplète.

[2] Op. cit. p. 31. — Dans un autre manuscrit de la Bibliothèque Nationale, du même auteur, le *Cartulaire celto-ligurien*, *Tabularium Celto-Ligusticum*, Terraneo a fait voir qu'il savait parfaitement, alors, que De Riva avait transcrit le document sur une pièce des Archives de Cour quand il le lui communiqua. — V. Cipolla, p. 81.

Digitized by Google

pourtant pas si loin à aller pour trouver « cette écriture » ; le chevalier Louis Provana di Collegno la découvrit et la lut, « avec une surprise inutile à dire », simplement aux Archives d'Etat de Turin, source courue et connue, dans la première liasse des actes relatifs à St-Just, qui contient bien d'autres pièces aujourd'hui vulgarisées. Etant d'un avis diamétralement opposé à celui de Terraneo quant à la valeur intrinsèque du document, Provana écrivit une dissertation pour réfuter successivement les neuf objections présenlées par ce critique, et qui faisaient loi depuis plus d'un siècle sur la matière. Les frères Bocca, libraires éditeurs de Turin, publiaient alors une intéressante collection de *Curiosités et Recherches d'Histoire Subalpine*, *Curiosità e Ricerche di Storia Subalpina*, dans laquelle le chevalier Pietro Vayra donna une description du précieux *Musée Historique* constitué par la Maison de Savoie, avec une analyse ou une reproduction des principales pièces diplomatiques. Il exprima à cette occasion des doutes sur les trois mariages de la comtesse Adélaïde, et déclara que pour lui la question méritait d'être « soumise à un nouvel examen ». Il n'attendit guère la réalisation de son désir, car son étude fut immédiatement suivie de celle de Provana dans la même collection (livraisons XVII et XVIII, années 1881 1882) sur *Les Mariages de la Comtesse Adélaïde*, *Dei Matrimonii di Adelaide Contessa*. L'argumentation de Provana, généralement érudite, lucide et sensée, avait, il faut bien en convenir, des parties faibles ; M. le baron Domenico Carutti soutint la tradition contre lui ; il fut longuement, savamment appuyé par M. le comte Carlo Cipolla, surtout au point de vue diplomatique, dans son édition critique des plus anciennes chartes de l'abbaye de St-Just. Tous deux ont trouvé un contradicteur judicieux et vigou-

Digitized by Google

reux dans M. Francesco Labruzzi di Nexima, auquel jusqu'à présent personne n'a répondu, sans que cependant le litige paraisse absolument clos dans l'opinion.

Je traduis maintenant littéralement les passages importants de l'acte de Frossasco, les seuls au moins qui soient discutés ou doivent être expliqués :

« Au nom du Seigneur, amen. Au monastère de la Ste Trinité et des SS. Just et Maur sis dans la ville de Suse..... Nous Odon marquis et Adélaïde comtesse son épouse et aussi Humbert comte, qui tous avons professé vivre selon la loi salique... donnons, offrons, concédons... le quart de Frossasco[1] et de son territoire avec toutes ses dépendances... les fiefs, les feudataires, les vassaux, les routes publiques et privées, et avec tous les domaines, les droits, toutes les justices, et généralement avec toute autre chose appartenant à notre droit et propriété dans ce même quart... Et nous donnons aussi au même vénérable monastère dans le territoire susdit un mas appelé le mas Viger, avec moulin et battoir... De plus nous donnons aussi et concédons au même monastère la tierce partie de la dîme de tout le territoire susdit et de ses dépendances... En outre, par le couteau et le rameau d'arbre, pour le même monastère, nous faisons à Dominicus, abbé du dit, remise et investiture légales de ces biens... Mais si quelqu'un, ce que nous ne croyons pas devoir advenir, si nous, que cela ne soit pas! ou quelqu'un de nos héritiers ou en tenant lieu, ou toute autre personne adverse, tentions d'agir quelque jour contre ces donations faites par nous, ou si nous cherchions à les rompre par quelque moyen que ce soit, alors portons à l'égard de la partie contre laquelle

[1] Non loin de Pignerol, vers le nord, au comté de Turin.

Digitized by Google

nous aurions mû litige à ce sujet, pour peine, cent onces de l'or le meilleur, deux cents livres d'argent, de plus les mêmes choses à restituer au double à la partie du même monastère, en tenant compte des améliorations et de la valeur selon le temps d'après estimation dans des lieux pareils, et sans pouvoir nous arroger ce que nous aurions obtenu — Fait dans la cité de Turin, au château sis au-dessus de la Porte de Suse — Sont intervenus comme témoins : Jean de Turin et Olderic d'Asti, vivant sous la loi romaine, Athénulfe de Chieri et Albert de St-Georges. — Nous avons livré cette charte à écrire à Borenzo, notaire du Sacré Palais, et l'avons prié que cela se fasse — Et moi ce dit Borenzo, notaire et juge du Sacré Palais [en fonction d'] écrivain, ce testament ensuite livré, je l'ai parachevé et donné — En l'an de l'Incarnation du Seigneur MXXXV, troisième indiction, le IIII avant les calendes de janvier, l'année XI de l'Empire de Conrad roi (ou régnant)[1] ».

[1] V. le texte complet dans Provana, *Curiosità è Ricerche* etc., puntata XVII, p. 68-69 ; et dans *La più antiche carte* etc. de M. Cipolla, p. 82-84. — M. Labruzzi en a donné, op. cit. p. 288-290, une transcription curieuse et ingénieuse, faisant voir les mots que cet acte a communs avec les actes de 1029, 1033 et 1147, dans le but de montrer nettement qu'il ne dépend pas du tout de ce dernier. Voici le latin des extraits que j'ai traduits ; je suis la copie de M. Cipolla :

« In nomine Domini amen. monasterio Sancte Trinitatis et sanctorum Justi et Mauri sito infra civitatem Secusinam... Nos Odo marchio et Adalegia comitissa eius coniux necnon et Humbertus comes, qui professi sumus omnes lege vivere salicha... donamus et offerimus et concedimus... quartam partem de Ferruçasco et de eius territorio cum suis pertinentiis... universis... feudis, feudatoriis, vasallis, stratis publicis et privatis, atque cum omnibus dominiis, iuribus, imperiis universis et generaliter cum omnibus aliis ad ius et proprietatem nostram in ipsa quarta parte pertinentibus .. atque eciam donamus eidem venerabili monasterio massum unum in predicto territorio, qui massus Vigerus dicitur, cum molendino et batorio... necnon etiam donamus et concedimus eidem monasterio terciam partem

Digitized by Google

Je reprends membre par membre :

« ... Au monastère de la Ste Trinité et des SS. Just et Maur... » M. Cipolla nous arrête dès ces premiers mots : il ne trouve, dit-il, le nom de saint Maur associé à celui de saint Just pour la première fois d'une façon bien sûre que dans une charte du 5 mai 1055[1]. Dans les pièces plus anciennes, bien authentiques, le nom de saint Just est isolé[2]. Il n'existe, il est vrai, que deux de ces dernières selon M. Cipolla : l'acte de fondation, et une donation du prêtre Suffred en date du 28 mai 1037[3]. On peut admettre néanmoins que primitivement l'abbaye n'avait pas adopté le patronage de saint Maur ; le document original de sa fondation ne le porte pas ; de plus le moine chroniqueur Raoul Glaber, qui assista à la dédicace de l'église avec son abbé Guillaume de St-Bénigne, et qui nous a

decime tocius territorii predicti et pertinentiarum suarum... insuper per cutellum atque ramum arboris a parte ipsius monasterii Dominico abbati ipsius monasterii exinde legitimam facimus traditionem et investituram... si quis vero, quod futurum esse non credimus, si nos, quod absit, aut ullus de heredibus, aut proheredibus nostris, seu quelibet opposita persona, contra has donationes nostras ire quandocumque temptaverimus, aut illas per quo (d) vis ingenium infringere quesiverimus, tunc inferamus ad illam partem contra quam exinde litem intulerimus, pro pena, auri obtimi untias centum, argenti pondera ducenta, insuper, res ipsas in dupplum parti eiusdem monasterii, sicut pro tempore fuerint meliorate, aut valuerint, sub extimatione in consimilibus locis, et quod repecierimus vindicare non valeamus. actum in civitate Thaurina, in castro quod est desuper portam Secusinam. Testes interfuerunt : Johannes de Thaurino et Oldericus de Ast, lege romana viventes. Athemulphus de Querio et Albertus de Sancto Georgio. Hanc vero cartam Borenço notario sacri palacii tradidimus ad scribendum et id fieri rogavimus. qui ego Borenço, notarius et iudex sacri palacii, scriptor, hoc testamentum post traditum complevi et dedi. anno dominice incarnationis. MXXXV., indictione tercia,. III. Kalendas ianuarii, anno autem domini Conradi regis [var. regnantis] imperii. XI. »

[1] Hist. Pat. Mon. Chart. I col. 581-585.

[2] C. Cipolla, op. cit. p. 14.

[3] Hist. Pat. Mon. Chart. I col. 512-513. V. plus loin.

Digitized by Google

laissé un si curieux récit des difficultés que produisit le choix de saint Just comme patron, de par la volonté du marquis Olderic Manfred [1], n'eût assurément pas manqué de parler de cet autre patronage de saint Maur s'il en eût été alors question... Observons toutefois que très probablement notre charte ne l'a pas inventé : celle de 1033 unit déjà les noms des deux saints [2]. Il est certain d'autre part que l'abbaye de St-Just acquit de fort bonne heure le couvent de St-Maur de Pulcherada [3], dont elle aurait pris le nom, avec les reliques ou une partie des reliques de son saint ; à moins qu'elle ne possédât elle-même le corps d'un autre saint Maur, ou ne prétendit posséder seule le véritable. En effet, le diplôme de confirmation impériale du 29 décembre 1037 parle de l'église du monastère, à Suse, comme renfermant les corps de saint Just *et de saint Maur* [4]. Dans une autre confirmation, citée ci-dessus, Amédée III, en 1147, énumérant les dons faits à l'établissement par Alric, Olderic Manfred et Berthe, « d'après leurs préceptes à lui authentiquement connus », y comprend positivement, en dernier lieu, « le monastère de St-Maur construit à Pulcherada », avec ses dépendances [5]. Qu'on joigne à tout cela les anciennes copies de l'acte de fondation portant la même adjonction et le même double titre : M. Ci-

[1] Historiarum IV, III, 6, 7, 8, p. 97-98, éd. Maurice Prou.

[2] Monasterio Sancte Trinitatis et sanctorum Justi et Mauri. — Cipolla, op. cit. p. 77. — Ci-dessus, p. 698.

[3] Ci-dessus, p. 697.

[4] Sancte ecclesie apud Segusiam... ubi conditum est sanctissimi Justi martiris corpus, *atque sancti Mauri*.—Cipolla,p. 88. —Cependant le même diplôme ne cite pas le couvent de Pulcherada parmi les dépendances de St-Just. — Sur cette difficulté v. plus loin.

[5] Sicut in ipsorum preceptis veraciter cognovimus... itemque monasterium sancti Mauri constructum in Pulcherada... et ejus pertinentia. — Cipolla, p. 103-104.

Digitized by Google

polla ne nous persuadera pas que les faussaires qui selon lui ont remanié toutes ces pièces ont ajouté toujours l'un d'après l'autre de façon si diverse saint Maur à saint Just, quand ils ne se connaissaient point, et que la chose était indifférente à leur but. Que si le 28 mai 1037 le prêtre Suffred ne nomme qu'un des deux patrons, c'est que l'usage ne s'était pas encore définitivement établi de nommer les deux dans les actes. Il est bien vrai que le couvent de Pulcherada appartint d'abord aux Aléramides, qui le 4 mai 991 l'attribuèrent à celui de St-Quentin de Spigno, alors fondé par eux ; mais il passa bien certainement ensuite aux marquis de Turin [1], qui sans doute le rétrocédèrent à St-Just par un acte à nous inconnu, que rien n'empêche de croire dressé entre 1029 et 1033, puisque, d'après le diplôme d'Amédée III, il émanait des fondateurs. En tout cas, le lieu même de Pulcherada appartenait dès 1026 à un rameau des Ardouins [2], et le lieu dépendait du couvent, les pièces le portent positivement.

« Nous Odon *marquis* et Adélaïde comtesse son épouse et aussi Humbert comte, qui tous avons professé vivre selon la loi salique... donnons, etc. » — Le comte Humbert, dit M. Carutti, ne pouvait être associé à une donation de biens sis au comté de Turin, sur lequel il n'avait aucun droit [3]. Provana a eu grand tort, à mon avis, d'esquiver cette difficulté comme s'il n'en voyait pas la solution : « Quant au pourquoi de l'intervention du comte Humbert,

[1] C'est l'avis de M. Vittorio Poggi: *L'Atto di fondazione di S. Quintino di Spigno*, dans *Miscellanea di Storia Italiana*, s. III, t. VI, p. 45-46. — Il faut dire que l'auteur admet comme authentique le texte de l'acte du 9 juillet 1029 tel qu'il est donné dans les Hist. Patr. Mon., comme tout le monde alors l'admettait.

[2] Hist. Patr Mon. Chart. I col. 453.

[3] Op. cit. p. 328-330.

Digitized by Google

dit-il, nous dirons que nous ne saurions répondre catégoriquement, supposant seulement qu'il était présent à l'acte à titre d'honorable témoignage. Mais expliquer la raison pour laquelle il comparait n'est point notre affaire : c'était au contraire celle de Terraneo de prouver que sa présence était impossible, et qu'il y a là un indice de fausseté. Comme il ne l'a point fait, passons à autre chose [1] ». Nous ne nous déroberons pas ainsi devant l'adversaire. On connaît l'habitude des gens d'Eglise d'alors de chercher parmi les hauts personnages le plus de garants possible des donations qui leur étaient faites : à ce titre seul l'engagement du puissant comte père et beau-père des donateurs, pleins de respect pour son autorité, pouvait parfaitement être sollicité par eux en cette occasion. — Mais, dit-on, il paraît comme donateur, et il n'avait rien à donner. — Ceci n'est peut-être pas si absolu qu'on le croit. Le couvent de St-Just était situé dans la vallée de Suse, c'est-à-dire en ce temps, au moins en droit, dans l'évêché de Maurienne ; or Humbert Ier était comte en Maurienne, et par là le défenseur naturel de la juridiction et des droits de son évêque. Le mode d'institution de la nouvelle abbaye la soustrayait précisément à l'autorité épiscopale : pour se mettre mieux à l'abri de revendications futures, en même temps pour faire leur cour et rendre hommage à l'homme qui dirigeait seul, comme lieutenant de l'Empereur, l'évêque étant mort ou en fuite, les affaires ecclésiastiques et civiles de la Maurienne, les moines jugèrent à propos de l'associer le plus directement possible à l'acte de son fils et de sa bru. Un tel fait était de la part du comte une reconnaissance officielle de ce qui s'était passé, un engagement de ne point

[1] Op. cit. p. 74.

Digitized by Google

soutenir les réclamations de l'Eglise de Maurienne, si elles venaient à se produire ; de la part des moines une précaution bien ecclésiastique, bien dans les mœurs de l'époque, et une flatterie nullement maladroite, on en conviendra.

Mais pourquoi Olderic Manfred n'est-il pas nommé ? Il devait l'être, mort ou vivant. Pourquoi la comtesse Berthe, l'évêque Alric n'interviennent-ils pas ? — Pourquoi, on est bien curieux, et bien exigeant. Cela n'est pas, voilà tout. Est-ce que l'acte ne saurait subsister sans cela? Est-ce qu'Odon de Savoie, marquis et comte de Turin, et la comtesse sa femme, ne pouvaient disposer, sans faire appel à qui que ce fût, d'une localité de leur comté ? Berthe et Alric ont peut-être bien agi comme les rois de France au couronnement de leur fils, auquel on soumettait un acte à signer : ils auront laissé à Odon l'étrenne de sa nouvelle dignité. Du reste M. Cipolla, cette fois, va nous seconder et excuser notre marquis, tout en essayant d'atteindre encore, comme par ricochet, notre malheureuse pièce. Le 28 mai 1037 le prêtre Suffred donnait à St-Just la moitié d'un domaine, dont le monastère possédait déjà l'autre moitié, à Volvera, à michemin entre Turin et Pignerol, en plein comté de Turin[1] : or Suffred rappelle bien Olderic Manfred et Alric, défunts, dont il recommande les âmes, il mentionne de même la comtesse Berthe, à la mort de laquelle seulement la donation devait avoir son effet, mais il néglige totalement les marquis et comtes actuels de Turin, de qui cependant dépendaient aussi l'établissement donataire et la localité donnée. « On peut remarquer, dit M. Cipolla, l'omission des noms d'Odon, d'Adélaïde *et d'Humbert*. A une telle omission nous n'attribuerons pas certainement beaucoup de

[1] Ci-dessus, p. 703 et n. 3.

Digitized by Google

valeur, car il n'était point nécessaire que Suffred les mentionnât, quand encore ils auraient été bienfaiteurs du monastère. Et ce n'est pas toutefois un fait négligeable qu'il ne les rappelle point[1] ». Suffred assurément n'avait guère de motif de citer, dans sa donation, le comte Humbert; il n'en est pas tout à fait ainsi des autres, dont l'omission paraît moins explicable encore que celle qu'on reproche à notre charte.

Une question plus sérieuse est celle de la profession de la loi salique par Humbert Ier et par son fils. La loi d'origine ou de la nation, *ex nàtione*, comme on disait alors, de la Maison humbertienne, était très probablement, je l'ai montré[2], la loi romaine. Le document du 10 juin 1042, que j'ai cité à ce sujet, est appuyé par d'autres du même siècle; ainsi un acte du 26 août 1091, émanant d'Agnès fille du marquis Pierre, laquelle « déclare vivre selon la loi romaine »étant veuve alors et ayant repris sa loi natale[3]; ainsi une charte du 29 novembre 1098 par laquelle « le comte Humbert (II), fils de feu Amédée, professant de vivre selon la loi romaine », abandonnait à l'abbé de Pignerol ce qu'il tenait dans ce même lieu de Frossasco, dont il s'agit dans notre pièce[4]. Un tel argument passait autrefois pour considé-

[1] Puossi poi osservare la omissione dei nomi di Oddoni, Adelaide *ed Umberto*. A tale omissione non daremo certo molto valore, perchè non era punto necessario che Sigiberto li menzionasse, anche se essi erano benefattori del monastero. E. tuttavia un fatto non trascurabile questo, che egli non li recordi. Op. cit., p. 40.

[2] V. mon mémoire sur Humbert Ier, p. 62 et 73.

[3] Ego Agnes filia q. Petri marchionis et relicta olim Frederici, quæ professa sum lege vivere romana. Carutti, Regesta Com. Sab. p. 80, d'après Muletti, *Memorie di Saluzzo*, p. 282, t. I.

[4] Ego unbertus comes filius quondam Amedei qui professus sum lege vivere romana. — *Cartario di Pinerolo*, édité par M. Ferd. Gabotto, p. 42; Pignerol, 1899. — On ajoutait jusqu'ici,

Digitized by Google

rable ; mais tant de faits contradictoires ont été découverts ou relevés en ce genre qu'on en est venu à penser, comme il est vrai, qu'au XI[e] siècle, époque de transition entre le régime de la loi personnelle, ou plutôt nationale, et le régime de la loi territoriale, les contractants adoptaient dans les actes la loi dont ils voulaient le régime, même avec l'adjonction de la formule *ex natione*, que les notaires continuaient d'employer traditionnellement quand elle avait perdu toute signification. « Le choix de la loi était libre (alors), dit Provana ; il semble que son office ait été de régler les conséquences de l'acte dans lequel on la professait » ; ou, comme disait Léon Ménabréa, « de bien déterminer la position respective des parties [1] ». Et Provana renvoie à deux articles de M. Giorgetti parus dans l'*Archivio storico italiano* [2], et aux Archives piémontaises [3]. M. F. Labruzzi d'autre part produit sur la même question une série de faits dont l'ensemble est probant, et même concluant [4]. Les fondateurs de St-Just étaient de loi salique ; les premiers actes concernant l'établissement avaient

en confirmation de ces témoignages, une donation au chapitre d'Ivrée du 15 septembre 1094, dans laquelle un « Humbert, fils d'Amédée, professe de vivre selon la loi romaine *par sa nation* — Ego Ubertus filius quondam Amedeo qui professo sum *ex nacione mea* legere vivere romana » — *Carte dello archivio vescovile d'Ivrea*, pub. par M. F. Gabotto, p. 13; Pignerol, 1900). Mais il a été montré par MM. B. de Vesme et F. Gabotto que la pièce émanait plus probablement d'un prince du rameau puiné de la maison d'Ivrée, qui, pourtant, était de loi salique (Studi Pinerolesi, p 103, n. 5; *Eporiendia*, p. 43; Pignerol, 1900).

[1] *Les Origines féodales dans les Alpes occidentales*, p. 513 ; Turin, in-4°, 1865.

[2] *Nuove osservazioni sulla professione di legge nel medio evo*, t. III, p. 29 seqq. de l'Archivio stor.

[3] L. Provana, op. cit., p. 163.

[4] Op. cit., p. 226 seqq.

Digitized by Google

été rédigés selon les formes de cette loi ; la princesse donatrice, dans l'acte du 29 décembre 1034, fille des fondateurs, devait tenir à ce qu'on respectât ces formes et le régime établi, qu'il eût paru sans doute anormal de modifier ou d'atteindre, ce qui eût pu être ici la conséquence de la déclaration d'une autre loi. Par ces raisons et pour ce cas particulier, Humbert Ier et son fils « déclarèrent vivre selon la loi salique », c'est-à-dire vouloir maintenir l'application et les formes de la dite loi. Par exemple la *tradition* des biens s'effectue, dans notre document, « par le couteau et le rameau d'arbre, etc. » ; il fallait supprimer ces formules saliques, c'est-à-dire contrevenir aux précédents et créer une nouvelle situation juridique, si l'on déclarait faire option d'une autre loi.

« Donnons, offrons, concédons... le quart de Frossasco et de son territoire » — ce point sera expliqué plus loin — « avec toutes ses dépendances... les fiefs, les feudataires, les vassaux ». — Ici évidemment maître Jacques, le notaire de 1235, a fait des siennes : il a substitué la formule employée de son temps à l'ancienne, le jugeant ainsi bon et utile pour l'usage actuel, qui selon lui ou selon la coutume établie devait être déterminé dans les formes actuelles. En 1034 il n'était point encore question, en Lombardie, de fiefs ni de feudataires : ce n'est qu'en 1037 qu'ils y furent réellement institués, remplaçant les bénéfices et les bénéficiaires, dont le titre cependant subsista, par la célèbre Constitution de Pavie ; et c'est ensuite que le mot de fief (feudum) passa dans la Péninsule, vers 1040, selon l'érudit Jacopo Durandi. Dans le Royaume de Bourgogne même il était excessivement rare à cette époque ; M. Labruzzi en cite pourtant deux exemples, l'un de 1009, l'autre de 1032[1].

[1] P. 299, n.

Digitized by Google

Du reste maître Jacques a introduit la même expression *(et de feudis)* dans sa transcription de la charte d'Amédée III du 8 mars 1147 ; elle n'était point dans l'original, mais elle se trouve déjà dans une copie de la même pièce un peu antérieure à la sienne, datant, selon M. Cipolla, de la fin du XII[e] plutôt que du début du XIII[e] siècle [1], laquelle, comme notre document de 1034, mentionne « les fiefs et les feudataires, feodis et feodotariis ». C'était donc bien là une forme de l'époque, et une habitude des notaires d'alors de modifier les anciennes formules des actes qu'ils transcrivaient, qui par conséquent ne doivent point être pour cela argués de faux quant au fond.

« Les routes publiques et privées ».— Terraneo réclame contre cette expression : le marquis ne pouvait, selon lui, céder des routes privées avec les publiques. Provana répond que cela dépend des cas ; il pense d'ailleurs que ces mots ont été aussi ajoutés. M. Cipolla tend à justifier le marquis et le notaire en observant qu'un diplôme d'Othon III en faveur de l'abbaye de Brême, en 992, porte parmi les concessions faites « les voies publiques et privées, viis publicis et privatis [2] ».

« Et avec tous les domaines » — le direct et l'utile — « toutes les justices, imperiis universis ». — Ces mots ont été introduits. On ne parlait pas encore, je présume, dans les pays de loi romaine, du « mère et mixte empire et omnimode juridiction [3] » comme on disait plus tard en employant les termes du droit romain [4], pour signifier ce qu'ailleurs on appelait la haute, la moyenne et la basse justice.

[1] Op. cit , p. 34, 97, 104.

[2] Op. cit., p. 34, n. 2.

[3] Merum et mixtum imperium, et omnimodam jurisdictionem.

[4] Imperium aut merum, aut mixtum est, dit Ulpien.

Digitized by Google

« Et nous donnons aussi... un mas appelé le Mas Viger, avec moulin et battoir ». On traduit constamment *massum* par *manse*, et peut-être a-t-on raison. Il y avait cependant une différence : *mas* dans certains pays était synonyme d'alleu : c'était un bien foncier libre [1] ; *manse* a les deux sens de domaine et de mesure agraire. Lors donc que nous rencontrerons, dans la confirmation impériale de 1037, à la place du Mas Viger, le *vivier appelé de Vuanger*, *vivarium vocatum Vuangerii*, nous y reconnaîtrons volontiers le mas de 1034 ; manse fait plus de difficultés, quoiqu'il puisse aussi s'admettre. La mention d'un battoir de laine est intéressante : mais il n'y a certainement ici ni interpolation ni indice de faux. Quarante-quatre ans seulement plus tard, le 26 octobre 1078, les moulins à battre et à fouler la laine, *batenderiis fullatoriis*, sont formellement signalés dans une donation à l'abbaye de Ste-Marie de Pignerol [2], tout près de Frossasco, par sa fondatrice la comtesse Adélaïde de Turin, comme existant dans le domaine qu'elle tenait à Pignerol même ; et ces expressions sont répétées dans une confirmation des biens et droits de la

[1] « Que les patrimoines et les biens de la banlieue, et aussi les *mas* et les terres de colons, et même les cités qui contre la raison, etc.; ut patrimonia seu suburbana, atque *massæ* et colonitiæ, necnon civitates quæ contrà rationem, etc » (Concile de Ravenne de 901 ; Baronius, Ann. Eccles. t. X, ad hoc annum). Ainsi, dès le début du x[e] siècle, massa (ou massus) désigne une terre opposée à *colonitia*, *colonia*, *incolonicata*, répondant aux précédents manses d'ingénus (mansi ingénuiles), tandis que *colonitia*, terre cultivée par des colons (qui, au xi[e] siècle, étaient devenus des serfs) paraît représenter les manses serviles (mansi serviles) ; le nom de colonie resta à la terre quand il n'y avait plus de colons. Mais je dis pas que mas et manse n'aient pas été maintes fois confondus, ni qu'ils n'aient pas eu des sens différents dans différents pays. On sait quel chaos est la terminologie des sciences sociales au moyen-âge.

[2] Ferd. Gabotto et G. Cipolla : *Cartario di Pinerolo*, p. 347 ; Pignerol, 1899.

Digitized by Google

dite abbaye par Amédée III le 1er mars 1131 [1]. Deux pièces de 1137 et 1147, émanées aussi d'Amédée III, et dont il sera question plus loin, indiquent encore des moulins à battre et à apprêter la laine dans les environs de Suse. Cette industrie était donc fort ancienne dans ces régions, plus ancienne qu'on ne croyait, parce qu'on n'avait pas remarqué ces témoignages ou qu'on n'osait pas s'y fier. Le préjugé était que l'Ordre des Humiliés l'avait apportée de Milan à Pignerol au XIIIe siècle. On a réagi de nos jours contre cette tradition.. Un écrivain allemand vient de démontrer qu'on avait exagéré le rôle des Humiliés à Florence ; il en est certainement de même quant à Pignerol et à ses environs, pays où abondent les pâturages, les eaux courantes, où par conséquent les laines pouvaient être recueillies, battues et foulées aisément. Les Humiliés travailleurs de la laine furent simplement attirés par ces circonstances favorables : ils ont développé ce genre d'industrie, ils ne l'ont point institué [2].

« Nous faisons à Dominicus, abbé du dit monastère, remise, etc. » — Dominicus est l'abbé de la fondation, cité comme tel dans l'acte du 9 juillet 1029 : retenons-le.

« Alors portons... *pour peine*, cent onces de l'or le meilleur, etc. » — Imaginerait-on que voici un des grands crimes reprochés à notre charte? *Pour peine*, *pro pena*, est, dit-on, une formule écourtée ; il fallait, comme dans l'acte de fondation et celui de 1033, *une amende*, *qui est la peine*, *multa quo* (*ou quod*) *est pena*. Il est exact que

[1] Op. cit., p. 55.

[2] V. M. Albino Caffaro : *L'arte del lanificio in Pinerolo è gli statuti di essa*, dans Miscellanea di Storia italiana, série II, t XV, p. 493 seqq. — M. Armando Tallone : *I paratici delle arti in Ivrea durante il medio evo*, dans Bollettino storico-bibliografico subalpino, an. XI, p. 60-61.

Digitized by Google

cette double formule est celle des actes d'Alric et Olderic Manfred ; mais notre document n'émane point d'eux, et si l'on veut bien parcourir les autres chartes de ce temps dans les Mon. Hist. Patr., on constatera que *pro pena* s'y rencontre plus souvent que *multa quo est pena*. — Mais voilà : *pro pena* est la formule de la confirmation d'Amédée III en 1147, c'est là que le faussaire l'a prise, prétend on, comme il y a pris *aut proheredibus, ou tenant lieu d'héritiers*, à la place de *hac proheredibus, et tenant lieu d'héritiers ;* et encore *quolibet opposita persona, toute personne adverse* à la place de *quislibet opposita persona,* qui est une faute de grammaire. Ainsi le notaire de 1034 devait reproduire les fautes des pièces précédentes, sous peine de passer pour avoir copié un notaire postérieur, qui les a corrigées peut-être d'après lui. Comme l'observe M. Labruzzi avec infiniment de bon sens, un faussaire fabriquant une pièce sous la date de 1034, ayant pour le guider des chartes de 1029 et de 1033, n'aurait pas été en prendre une autre de 1147 pour lui fournir des formules. Et poursuivant son argumentation, M. Labruzzi démontre nettement, victorieusement, que notre pièce, au point de vue diplomatique, procède des précédentes et non des suivantes, et qu'il n'y a que sept mots sans importance substantielle — entre autres le fameux *et de feudis* — où elle corresponde à celle de 1147 uniquement[1]. Cela est sans réplique.

Mais où « l'œuvre perturbatrice » de maître Jacques[2] se manifeste évidemment, c'est dans la dernière partie de la charte, *l'escatocolle*. De fait il y a tout bouleversé. L'esca-

[1] Op. cit., p. 300 seqq.

[2] L'opera perturbatrice di notaro Giacomo. — Labruzzi, p. 299.

Digitized by Google

tocolle se compose : de l'indication du temps et du lieu (ou seulement du lieu quand la date se trouvait au début), des souscriptions des auteurs de l'acte et des témoins, de la formule finale du notaire authentiquant la pièce : tel était l'ordre généralement suivi au XI^e^ siècle, tel est celui des donations précédentes de 1029 et 1033, auquel le notaire de 1235 a substitué en partie celui de son époque. Il a placé les témoins après l'indication du lieu (le château de Turin) comme on le faisait de son temps, et a omis leurs signatures ainsi que celles des donateurs, qu'il devait fournir s'il eût copié exactement. Il a mis après cela la formule de tradition de l'acte au notaire, qui devait être insérée dans le texte même, à la fin, avant l'escatocolle ; en sorte que ce sont les témoins qui semblent dire : « Nous avons livré cette charte à écrire, etc. », tandis qu'évidemment ces mots se rapportent aux seuls donateurs. Enfin la date devait accompagner l'indication du lieu, et non pas clore la pièce après la formule qui l'authentique.

On conviendra que ces déplacements de mots n'atteignent pas le fond de la charte. On croit l'attaquer sérieusement par d'autres observations sur ce même escatocolle. Les quatre témoins avaient signé antérieurement, deux l'acte de fondation de 1029, deux la donation de 1033 ; un Albertus a même comparu aux trois actes. Pour qui connaît les habitudes de l'époque, il n'y a rien de surprenant à cela. Aux noms des dits témoins, ici, on ajoute les lieux d'origine, omis dans les autres pièces : on les a inventés, dit-on, pour mieux donner le change ; affirmation gratuite, toute hypothétique. Le nom du notaire, Borenzo, est estropié : il s'agit certainement de Herenzo, qui dressa la dona-

Digitized by Google

tion de 1029 et d'autres actes de l'époque [1] ; ce n'est qu'une mauvaise lecture. La date de 1035 est 1034 pour nous, qui commençons l'année au 1er janvier et non à la Noël ; l'indiction est exacte ; l'année de l'Empire de Conrad seule fait difficulté : on était effectivement dans la huitième, et non dans la onzième année du règne de Conrad II comme Empereur [2]. Et quand encore le notaire de 1235 aurait mal lu son parchemin à cet endroit, le document croulerait-il pour cela ? Mais on pourrait saisir un rapport fort singulier : notre pièce est du 29 décembre 1034, la confirmation impériale des biens de St-Just du 29 décembre 1037, et à cette dernière date on était bien dans la onzième année de l'Empire de Conrad : le faussaire n'aurait changé que l'année et pris le reste du diplôme impérial. Ajoutons qu'il aurait dû en ce cas changer aussi le nom de l'abbé, qui est Bertramus dans le diplôme, et Dominicus dans les actes de 1029 et 1034. Et le hasard de l'identité du jour n'est pas si étrange : l'usage était d'accorder beaucoup de faveurs, et de signer beaucoup de chartes en contenant l'octroi, dans les jours qui suivaient la Noël. Et quelle sottise imaginerait-on, encore une fois, dans ce faussaire ! Terraneo lui-même, qui rapproche cependant les deux pièces de 1034 et 1037 pour faire voir l'erreur de date de celle de 1034, qu'il attaque, n'a pas osé aller jusque-là [3].

[1] V. par exemple la donation à Saint-Sauveur de Turin, du 1er juillet 1028, par Alric, Olderic Manfred et Berthe. — Mon Hist. Patr. Chart. I, col. 472-475.

[2] Il n'est peut-être pas tout à-fait indifférent de remarquer qu'on était bien en 1035 (1034) dans la onzième année de la royauté de Conrad *en Allemagne*, et dans la neuvième de sa royauté *en Italie*. Il est improbable qu'on ait employé la première manière de dater dans un acte passé en Italie ; il n'en serait pas de même de la seconde, et en ce cas le notaire aurait écrit XI au lieu de IX, lapsus qu'on rencontre ailleurs. M. Cipolla se borne à dire que Provana n'a pas résolu pleinement la difficulté de la date.

[3] V. Provana, p. 74-76.

Digitized by Google

IV

Le diplôme impérial de confirmation du 29 décembre 1038 (1037 pour nous), que je viens de rappeler, ne citant expressément comme donateurs que les trois fondateurs Alric, Olderic Manfred et Berthe, joint néanmoins à la liste des biens et droits portés par les actes de 1029, 1033 et 1037, la mention de « deux manses à Frossasco avec deux chapelles, leur dotation, le tiers des dîmes et deux moulins... en outre les lacs d'Avigliana et le vivier appelé de Vuanger[1] ». Conrad II fit dresser cet acte à Parme sur la demande de la comtesse Berthe, survivant seule des fondateurs, et de Poppon, archevêque de Trèves. La pièce que nous avons[2] paraît à M. Cipolla — bien qu'il signale lui-même que Stumpf en a reconnu l'authenticité[3] — un faux original datant peut-être de la fin du XII^e^ ou tout au plus du début du XIII^e^ siècle, c'est-à-dire, ajoute-t-il, de l'époque à peu près où se compilèrent les deux exemplaires altérés de l'acte de fondation[4]. Il reconnaît pourtant que le rédacteur du diplôme a suivi le véritable original de cet acte, que les formules sont exactes et aussi le fond, que le document a dû être réellement émis par Conrad II. C'était une des quatre pièces regardées comme fondamentales par l'abbaye, copiées et mises dans un rouleau à part en 1721

[1] Mansos duos in Ferruciasco cum duabus capelis, una cum dote et tercia parte de decima, et duobus molendinis... insuper lacus de Aviliana et vivarium vocatum Vuangerii. — Cipolla, p. 87-90, et 40-43. — Hist. Patr. Mon. Chart. I, p. 519-521.

[2] Toujours dans la première liasse des chartes de S^t^-Just, aux Archives d'Etat, à Turin.

[3] Die Reichskanzler, n° 2100.

[4] Ci-dessus, p. 697.

Digitized by Google

sur les ordres du roi Victor-Amédée II [1]. Les soupçons d'interpolation concernent naturellement les seuls biens désignés ci-dessus, le reste ne donnant lieu à aucun doute. Laissons les lacs d'Avigliana, dont on ne connaît pas l'acte de donation : il est sûr seulement que le couvent en avait la pêche, puisque Amédée III, par un diplôme authentique dressé à Rivalta le 27 juillet 1134, lui restitua ce droit, usurpé par Merlo vicomte d'Avigliana et ses fils, laissant cependant au vicomte la moitié de la dite pêche pour sa garde [2]. Quant au surplus, il est clair que c'est simplement la reproduction, en d'autres termes, de nos donations de 1034 ; que les deux manses à Frossasco et le reste équivalent au quart de Frossasco *concrétisé*, comme dit Provana, réduit en biens fixes au lieu d'être *idéal* (je m'expliquerai plus loin), et le vivier de Vuanger au mas Viger ; d'autant plus que l'acte solennel d'Amédée III en 1147, dont la plus ancienne copie, eût-elle été une altération de l'original, comme le soupçonne encore M. Cipolla, date toujours à peu près de la fin du XII^e^ siècle [3], ne parle plus que du « quart de Frossasco » — ce qui donc était représenté par les biens énumérés au diplôme impérial, qu'on n'aura pas jugé à propos de détailler de nouveau dans la confirmation de 1147. Alors, dit-on, si les dits biens avaient été donnés par les fondateurs, comme l'indique le diplôme, qu'était-il besoin qu'ils le fussent de nouveau par Adélaïde, Odon et Humbert ? — On abuse ici d'une négligence de rédaction qui n'est pas la seule dans cette pièce impé-

[1] Cipolla, p. 7-8. — Les trois autres étaient l'acte de fondation, la confirmation d'Amédée III en 1147, une bulle de Martin V de 1426, en confirmant une autre d'Innocent IV de 1251.

[2] Cipolla, p. 91-92 et 47.

[3] Provana croyait avoir trouvé l'original de cet acte. M. Cipolla le conteste.

Digitized by Google

riale, non faite sur les lieux, et avec une certaine hâte, à ce qu'il paraît bien d'après la façon dont sont entremêlées des acquisitions d'origine différente, et peut-être dont sont rédigées les formules [1]. Aux donations des fondateurs on a ajouté les autres, beaucoup moins importantes, sans prendre le soin d'en nommer les auteurs. C'est ainsi que le diplôme mentionne, parmi ces biens du couvent, Volvera, *curtem de Volveria*, sans spécialisation de moitié : or la moitié seulement de ce domaine avait été donnée par les fondateurs, le reste provenait, on l'a vu, du prêtre Suffred [2], non cité dans l'acte. J'ai remarqué déjà que le même diplôme, quoique parlant du tombeau de saint Maur comme se trouvant dans l'église du monastère de Suse, n'indique pas le couvent de St-Maur de Pulcherada parmi ses dépendances [3]. Il n'est pas sans intérêt d'observer à ce propos qu'un érudit contemporain de Terraneo, le chanoine Sacchetti, dans des *Mémoires sur l'Eglise de Suse*, *Memorie della Chiesa di Susa*, imprimés à Turin en 1783, affirme (p. 80) l'existence d'un second diplôme de Conrad II dressé le même jour 29 décembre 1037 pour compléter et réformer le premier, et confirmant à l'abbaye de St-Just le dit couvent de Pulcherada avec d'autres biens, entre autres le village de *Mocchie*, non point omis mais mal placé dans la pièce que nous avons, où il sépare mal à propos les biens de Frossasco des lacs d'Avigliana et du vivier de Vuanger, tandis qu'il devait être joint aux localités données en même temps que Mocchie par les fondateurs le 7 mars 1033 [4].

[1] Provana, p. 77-79.

[2] P. 707 ci-dessus.

[3] Ci-dessus, p. 704 n. 4.

[4] Ci-dessus p 698. — Mocchie, dans la vallée de la Dora Riparia, non loin de Condove et de St-Michel.

Digitized by Google

De plus un droit de pâturage sur les domaines des mêmes fondateurs de la mer à la Stura, cédé aussi dans ce dernier acte, n'est qu'indiqué d'une façon assez vague dans notre diplôme. Ces circonstances, et la convenance qu'il y avait de réparer ces fautes, portent à accepter le dire du chanoine Sacchetti ; mais il est malheureux qu'on n'ait pu retrouver le second diplôme dont il parle, sur lequel il donne des détails suffisants pour montrer qu'il l'a connu, non pour prouver qu'il était authentique [1].

On s'étonne que le quart de Frossasco se trouve remplacé par une énumération de biens au même lieu, contre l'usage qui était de répéter textuellement, dans les diplômes de confirmation, les expressions des actes confirmés ; on nie que ces biens aient pu équivaloir au quart de la localité dont ils dépendaient. Objections bien faibles. Il y a lieu même d'être surpris que la dernière ait été produite après les explications précises, probantes, fournies par Provana [2]. Il montre que le territoire de Frossasco et de Cantalupa, commune détachée de celle de Frossasco, d'environ 3.000 hectares aujourd'hui, eût-il été alors plus étendu, restreint comme il l'était dans la partie utile par des marais, offrant des bois sur les hauteurs, ne pouvait donner que peu de produits, et que le quart d'un tel territoire devait à grand'-peine suffire à l'entretien des desservants et sacristains des chapelles, comme on appelait alors les églises rurales [3],

[1] M. Carutti a reproduit ces détails p. 326 de sa dissertation, en note. Le chanoine Sacchetti y explique pourquoi la donation de Mocchie, par exemple, était renouvelée dans le second diplôme ; il y avait des expressions déterminantes ajoutées là quant aux conditions de la possession par le monastère.

[2] P. 80-81.

[3] Les autres, les églises paroissiales ou baptismales, se nommaient *plebes*, d'où l'italien *pieve ;* mais beaucoup de chapelles devinrent des plebes, ce qui explique le sens particulier de pieve aujourd'hui.

Digitized by Google

et des vassaux de l'abbaye. Les actes postérieurs établissent bien d'ailleurs que St-Just possédait deux églises à Frossasco, celle de Ste-Marie, qui devint le chef-lieu d'une de ses prévôtés [1], et celle de S. Donato, dont le curé relevait de l'abbé [2]. Nos contradicteurs entassent les arguments insignifiants pour voiler la faiblesse foncière de leur thèse : cette mitraille n'est qu'une poussière qui se dissipe sans frapper le but.

Venons à la confirmation d'Amédée III, dont j'ai eu plus d'une fois l'occasion de parler. Ce comte s'occupa beaucoup de l'abbaye de St-Just : en **1134**, comme on vient de le voir, à propos des lacs d'Avigliana ; en **1137**, pour le partage de la succession d'un Arnaud, de Suse, dont il laissa un tiers au monastère, notamment « un battoir (de laine) auprès d'un moulin [3] » ; surtout le 8 mars **1147**, jour dont sont datés un bref, et le long et solennel diplôme en question. L'authenticité du bref est certaine : nous en avons l'original. Par ce document le comte abandonne à l'abbaye ses droits de pêche sur les rives et dans les eaux de la Dora Riparia et de deux de ses affluents, la Gélasse et la Cenise, dans l'étendue du territoire de Suse, avec interdiction d'élever sur les rives et les eaux susdites des moulins, spécialement « des moulins à battre et à apprêter la laine », sans le consentement du monastère [4]. On s'explique d'ailleurs aisément cet intérêt qu'Amédée III por-

[1] Charte du comte Thomas Ier du 5 mars 1212. — V. plus loin.

[2] Charte du 9 juin 1323. — Provana, p. 79.

[3] Batenderium quod est juxtà molendinum. — Hist. Patr. Mon. Chart. I, col. 778-779. — Ci-dessus, p. 713.

[4] Facere construire et edificare molendinum *verberatorium et paratorium* in littore aquagiis prelibatis. — On retrouve les mêmes expressions plus loin : molendinum *baterium et paratorium*. — Cipolla, p. 93 ; ci-dessus, p. 713.

Digitized by Google

tait à St-Just. Depuis la chute du premier Etat sabaudo-piémontais à la mort de la comtesse Adélaïde de Turin (1091), les comtes de Savoie ne tenaient plus que peu de domaines au-delà des Alpes, et le couvent était un de leurs points d'appui sérieux pour se maintenir et s'étendre de ce côté, surtout depuis qu'Amédée III avait repris pied dans Turin, alors commune mal soumise, qu'il fallait surveiller de près. Le comte toutefois faisait payer sa faveur : le diplôme du 27 juillet 1134 avait coûté huit cents sous au monastère ; ceux du 8 mars 1147 furent bien autrement chers. Les circonstances étaient graves : la seconde croisade venait d'être prêchée, le comte avait pris la croix avec le roi de France Louis VII son neveu, il lui fallait de l'argent, beaucoup d'argent pour le voyage de Terre-Sainte. En pareil cas les Princes s'adressaient particulièrement aux Eglises, que la sainteté du but engageait à les secourir : Amédée eut recours aux plus riches de ses abbés, ceux de St-Maurice et de St-Just ; le premier prêta une table d'or enrichie de pierres précieuses ; l'autre, en retour du bref et du diplôme susmentionnés, et en plus, d'une donation supplémentaire du comte, livra la forte somme de onze mille sous de Suse, — peut-être, d'après le comte F. Saverio Provana, vingt sept mille cinq cents livres ou francs d'aujourd'hui [1], sans compter une immense valeur relative. La convention fut dressée dans une assemblée de hauts personnages réunis au couvent, parmi lesquels était le pape Eugène III, qui se rendait en France pour presser l'expédition, accompagné des cardinaux Gui, son chance-

[1] *Notizie e documenti d'alcune Certose del Piemonte*, dans Miscellanea di Storia italiana, t. XXXII (1ᵉʳ de la série III), p. 67, n. 1. — Une livre de Suse au XIIIᵉ siècle équivaudrait, selon cet auteur, à cinquante livres actuelles d'Italie.

Digitized by Google

lier, évêque d'Ostie, et Aymar, évêque de Tusculum. Ces noms et ceux de bien d'autres seigneurs et prélats signalés comme témoins, l'importance et l'exactitude des données historiques, confèrent à cette pièce incontestablement un grand caractère de sincérité et d'autorité. M. Cipolla pourtant se déclare mal satisfait qu'on y ait fait usage d'un exemplaire altéré de la charte de fondation, et l'existence d'un pseudo-original à la place du véritable lui fait soupçonner « quelque mystification[1] ». La transcription de maître Jacques du 2 janvier 1235 a été publiée par Provana en regard de la plus ancienne copie, original selon lui[2], et l'on peut constater par la comparaison des deux textes que le notaire en somme n'a rien ôté du fond, qu'il n'a ajouté que quelques mots en deux endroits pour préciser l'usage du droit, des expressions ou locutions isolées ailleurs (comme le *de feudis*), qu'il en a mal lu et mal copié plusieurs autres. Il n'y a donc pas de raison de croire qu'il ait altéré le fond du document de 1034 plus qu'il n'a fait dans celui-ci. Je traduis les passages notables, en analysant le reste, du diplôme de 1147 :

« ... Nous Amédée, par la grâce de Dieu comte et marquis... et Humbert mon cher fils, désirons qu'il soit connu de tous les chrétiens que nos prédécesseurs, à savoir le très-saint évêque Alric... et Manfred, le glorieux marquis, ainsi que la comtesse Berthe son épouse, ont construit un monastère de religieux dans la cité de Suse... et que, ne se contentant pas de l'avantager de biens meubles, ils ont étendu aux immeubles des mains pleines de largesses,

[1] Il en reproduit une copie qu'il croit être de la fin du XII[e] ou même du début du XIII[e] siècle, p. 103-108. — Il en énumère et caractérise plus de vingt transcriptions.

[2] P. 149-160. — Ci-dessus, p. 699.

Digitized by Google

ainsi que nous l'avons reconnu authentiquement dans leurs préceptes, etc. » Suit l'énumération des biens, le rappel des sanctions contre les infracteurs ; puis le comte et son fils ajoutent : « Il est également connu de nous que le très-vaillant comte Humbert (II) de bonne mémoire, notre père, et aussi Odon, le glorieux marquis, et la très-prudente comtesse Adélaïde, non seulement ont conservé et maintenu sans dommages au dit monastère tous les biens concédés par les susdits constructeurs, mais de plus ont conféré eux-mêmes de très-larges dons pieux à ce monastère souvent dit, à savoir le quart de Frossasco avec ses dépendances, et la moitié de deux domaines, ceux de Chiavrie et de Condove[1] ». On conçoit que le nom d'Humbert Ier ne soit pas associé ici à ceux d'Odon et d'Adélaïde, les seuls véritables donateurs de Frossasco. Nous n'avons pas l'acte d'Humbert II relatif à Chiavrie et Condove. Les deux Princes continuent : « Toutes choses que nous ci-dessus, Amédée comte et Humbert, père et fils, ramenant souventes fois à notre mémoire, c'est-à dire avec quelle largesse nos prédécesseurs ont doté ce monastère de St-Just, tandis que nous ne trouvons point que nous ayons rien donné de nos biens propres à une si sainte Congrégation, que bien au contraire, pour nos péchés, sur les exhortations impies de nos conseillers, nous avons souvent porté le trouble dans les appartenances du devant-dit monastère par ban ou autres innombrables oppressions ; pour ce, de sain conseil et divine admonition, gémissant sur nos torts, de pure intention, nous décidons, etc. » On sent ici l'œuvre et le langage de l'abbé Silvion lui-même, enhardi par la présence du Pontife et par le besoin qu'on avait de lui. C'est une de

[1] Localités voisines du monastère de St-Michel de la Cluse, mais sises de l'autre côté de la Dora, à la rive gauche.

Digitized by Google

ces chartes de repentir ou de pénitence comme les Princes et les seigneurs en consentaient souvent lorsqu'ils voulaient obtenir de l'Eglise quelque avantage signalé, se souciant peu de ce que les clercs leur faisaient dire pourvu qu'ils atteignissent leur but. Donc le comte et son fils protestent de leur volonté de respecter et faire respecter dorénavant les biens et droits des moines, d'empêcher qu'ils ne soient grevés ou molestés en aucune façon, « car il est long d'énumérer les maux que peuvent inventer ou machiner les persécuteurs de la sainte Eglise de Dieu ». Ils renoncent à tout ban, à toute mauvaise coutume au préjudice du monastère, portent des sanctions contre les infracteurs, proposent enfin leurs propres offrandes, l'abandon de leurs droits comtaux sur sept localités dépendant du couvent, « et tout ce qu'ils possèdent, en réservant le droit de vente, de Castel Pietro (aujourd'hui fraction de Suse) au *Pré de l'Aumône*, et de la Dora au lieu dit *Les Lazarets*. « Et moi, termine le comte, contrit dans mon cœur, par l'inspiration divine à ce que je crois, me rappelant plus attentivement mes méfaits, admonesté, instruit par le très-saint seigneur pape Eugène, ayant reçu de lui la pénitence d'aller à Jérusalem, et désireux de visiter le sépulcre de notre Rédempteur, pour alléger mes nécessités dans un si grand voyage, j'ai reçu des biens du monastère la somme etc. » Ce qui est suivi de l'excommunication spéciale du Pontife contre tout contrevenant à la présente convention, de l'indication du lieu (la date manque), et des noms des témoins [1].

[1] Voici les fragments traduits, toujours d'après le texte de M. Cipolla :

« ...Nos Amedeus Dei gratia comes et marchio... et Humbertus meus dilectus filius, notum esse desideramus omnibus christianis antecessores nostros, scilicet Alricum sanctissimum episcopum... atque Maginfredum gloriosum marchionem, nec non et Bertam

Digitized by Google

Mais continuons : le comte Thomas Ier confirma à son tour les biens et droits de l'abbaye de Suse dans un diplôme parfaitement authentique du 5 mars 1212, lui faisant aussi de nouvelles concessions, auxquelles il associa son fils Amédée, que nous allons retrouver : or la majeure partie de l'acte de Thomas Ier n'est que la reproduction littérale de celui de 1147, particulièrement quant à la liste des possessions. Son notaire Pierre copia même son modèle avec une étrange négligence, car il conserva sans changement les passages : « Il est également connu de nous que

comitissam, suam jugalem... construxisse religiosum monasterium in civitate Secusia... et ne solum mobilibus prefatum monasterium ditarent, ad inmobilia manus largitate plenas extenderunt, et sicut in ipsorum preceptis veraciter congnovimus, etc.. Cognovimus etiam strenuissimum et bone memorie comitem Humbertum, genitorem nostrum, necnon et Odonem gloriosum marchionem, et prudentissimam comitissam Adaleiam, non solum custodisse et illesa servasse in prefato monasterio a constructoribus predictis quecunque bona concessa, set etiam ipsi largissimas helemosinas in sepe dictum monasterium contulerunt, videlicet quartam partem de Ferruzasco, cum suis pertinentiis, et medietatem de duabus cortis, idest Cavria et Gundovo, que omnia nos qui supra Amedeus comes et Humbertus pater et filius sepissime ad memoriam reducentes, scilicet quanta largitione monasterium sancti Iusti nostri decessores dotaverunt, et nichil ex propriis facultatibus ibi tam sancte congregationi donasse reperientes, immo peccatis exigentibus, nostrorum consiliariorum nefando hortatu bona ad prefatum monasterium pertinentia sepissime perturbavimus per bannum et per alias oppressiones innumeras : ideoque sano consilio et divina admonitione, nostra ingemiscentes delicta, pura intentione decernimus, etc... Quia longum est enumerare mala, que excogitare vel machinari possunt persecutores sancte Dei Ecclesie... Insuper quidquid habere omnino videbamur a castello Petra usque ad pratum de Helemosina et a Duria usque ad Lazzerias, excepta solummodo venditione. Ego autem qui supra Amedeus comes, corde compunctus, inspiratione ut credo divina, recordans attentius facinorum meorum, a domno beatissimo papa Eugenio commonitus et instructus, acceptaque ab eo penitentia Iherosolimam ire ac sepulcrum nostri Redemptoris visitare cupiens, de bonis iam dicti monasterii ad tanti itineris relevandam necessitatem meam... accepi etc. ». — Les noms de Prè de l'Aumône et de Lazarets semblent indiquer l'existence d'un établissement charitable dans cette région.

Digitized by Google

le très-vaillant comte Humbert, de bonne mémoire, *notre père*, et aussi Odon, le glorieux marquis, et la très-prudente comtesse Adélaïde, etc. » — et plus loin : « Toutes choses que nous ci-dessus, *Thomas comte et marquis*, ramenant souventes fois à notre mémoire, etc. » — en sorte que le comte mettait son père Humbert III à la place d'Humbert II, et s'accusait des mêmes déprédations qu'Amédée III ! La confirmation n'en a pas moins sa valeur légale, et elle englobe comme la précédente « le quart de Frossasco », et la moitié de Chiavrie et Condove [1].

Ce fut une heureuse idée qu'eurent Amédée IV, fils et successeur de Thomas Ier, et son frère Thomas, de faire transcrire la charte de 1034 avec celle de 1147. L'abbé de St-Just en 1235 était Jacques des Echelles, ex-prieur de la Novalaise, fort apprécié de Thomas particulièrement, et fort mêlé de son temps aux affaires de l'Etat ; ce fut sans doute pour sa satisfaction que les deux pièces furent révisées et renouvelées, et ce fut lui qui dut présider à l'œuvre. Il passait pour homme grave et honnête ; il n'avait du reste aucun intérêt, lui, à altérer les pièces, puisque tout ce qui s'y trouvait contenu était assuré à son monastère par des actes déjà connus, spécialement par la charte de Thomas Ier en 1212. Un seul fait nouveau sérieux se remarque dans le texte de la donation de 1034 : l'adjonction du nom d'Humbert Ier à ceux des bienfaiteurs. Dira-t-on que cette mention est inventée ? Qu'on donne au moins une raison ! Il est tout simple qu'il ait paru inutile au notaire d'Amédée III, qui ne faisait que viser l'acte de 1034, de rappeler le nom d'Humbert Ier, simplement associé à cet acte par

[1] Texte dans Cipolla, p. 111-115, publié pour la première fois. — M. Cipolla pense que le notaire Pierre a reproduit une copie de l'acte de 1147 faite exprès à ce moment pour lui servir ; ce n'est pas celle que lui-même a adoptée et reproduite.

Digitized by Google

des motifs devenus sans valeur et sans importance aucune en 1147 ; mais il ne pouvait en être de même si l'on prétendait donner la pièce entière. Du reste les Princes ont pris soin d'affirmer de la façon la plus formelle, la plus solennelle, qu'ils connaissaient par eux-mêmes les documents en question. On lit en tête de la transcription de l'acte de 1034 la déclaration suivante :

« L'an du Seigneur MCCXXXV, indiction VIII, le 4 avant les nones de janvier. Soit connu à tous que nous Thomas de Savoie, comte, concédons, approuvons, et promettons maintenir à perpétuité dans la main du seigneur Jacques, abbé de Suse, qui accepte au nom de l'Eglise de St-Just de Suse, toutes les choses ci-dessous écrites, de la même façon que nos prédécesseurs les ont concédées, données, et ont promis les maintenir, et comme *de nos propres yeux* nous les avons vues contenues dans certain instrument public, dont la teneur était telle ». Suit le texte de l'acte, puis une nouvelle déclaration : « Nous concédons, dis-je, et donnons, et approuvons dès ce jour, etc... Et il ne doit pas non plus être omis que le seigneur Amédée, comte de Savoie et marquis en Italie, frère du susdit seigneur Thomas, a loué et concédé universellement et particulièrement le même fait ci-dessus écrit, et a confirmé dans la main du seigneur Jacques abbé tout ce qui se lit plus haut, et a promis de n'y jamais contrevenir. Ceci a été fait à Chambéry, etc. ». Viennent ensuite les noms des témoins, et la formule finale du notaire : « Moi Jacques, notaire du Sacré Palais et du seigneur comte de Savoie, de l'ordre du même seigneur comte Amédée et du seigneur Thomas son frère, ai écrit etc. [1] ». — Des déclarations dans la même

[1] « Anno domini MCCXXXV indicione VIII quarto nonas Januarii. Notum sit omnibus quod nos Thomas de Sabaudia comes

Digitized by Google

forme précèdent et suivent la transcription du diplôme de 1147, faite le même jour, si ce n'est qu'Amédée IV est nommé le premier et que son frère ne vient plus qu'en second lieu : « ... Soit connu à tous, porte la seconde déclaration préliminaire, que nous Amédée comte de Savoie et marquis en Italie, concédons, approuvons, etc... comme *de nos propres yeux* nous les avons vues, etc. ». — Et on lit dans la seconde déclaration finale : « ... Et il ne doit pas non plus être omis que le seigneur Thomas frère du seigneur comte Amédée a loué et concédé etc [1] ».

Ainsi les deux princes affirment avoir vu *de leurs yeux* les instruments *publics* qu'ils ont fait transcrire. Imaginera-t-on qu'il n'y a là qu'une vaine formule ? L'histoire, et il importe de lui en appeler ici, répond à une telle objection. Amédée IV et son frère étaient des politiques circonspects, éclairés, qui n'agissaient et ne parlaient point à la légère. Dans des conjonctures difficiles, alors qu'il y avait

concedimus, approbamus et in perpetuum manutenere promittimus in manu domini Jacobi abbatis Secusie recipientis nomine ecclesie sancti Justi de Secusia omnia infrascripta prout et antecessores nostri concesserunt, donaverunt et manutenere promiserunt, sicuti in quodam publico instrumento *propriis oculis* vidimus contineri. Cuius tenor talis erat... Concedimus inquam (var. itaque) et donamus et [a] presenti die approbamus, etc... Nec est etiam pretereundum quod dominus Amedeus comes Sabaudie et in Italia marchio, frater predicti domini Thome, ipsum factum suprascriptum universaliter et particulariter laudavit et concessit, et quicquid superius legitur in manu domini Jacobi abbatis confirmavit et numquam contravenire promisit. Actum est hoc apud Chamberiacum, etc... Ego Jacobus sacri palacii et domini comitis Sabaudie notarius, de mandato eiusdem domini Amedei comitis et domini Thome fratris ipsius... scripsi, etc. ». — Provana, p. 68-70. — Cipolla, p. 81.

[1] « ...Notum sit omnibus quod nos Amedeus comes Sabaudie et in Italia marchio concedimus, approbamus, etc... Sicuti... *propriis oculis* vidimus, etc... Nec est etiam pretereundum quod dominus Thomas dicti domini Amedei comitis frater... laudavit et concessit, etc. ». — Provana, p. 145-150 et 159-160. — Cipolla, p. 98.

Digitized by Google

fort à faire pour se maintenir entre le Pape, l'Empereur Frédéric II et les cités, Amédée IV eut des succès, non sans se faire pourtant excommunier une fois. Thomas son frère, devenu comte de Flandre en 1237 par son mariage avec la comtesse Jeanne, veuve du vaincu de Bouvines Ferrand de Portugal, dans des circonstances également agitées, sut se conduire avec autant de fermeté que d'adresse, et se retira au décès de sa femme, après plus de sept ans, n'emportant comme bénéfice de son administration qu'un titre et une pension de 6.000 livres, mais de plus la haute estime de saint Louis, qui lui en rendit un éclatant témoignage. Et on nous dit après cela qu'un « moine oisif » a fabriqué la charte de 1034 « pour surprendre la bonne foi » d'Amédée IV et de son frère ![1]

Provana a eu la curiosité de rechercher les traces de ce notaire Jacques, tant accusé et tant maudit. Il a constaté que ce jour du 2 janvier 1235 et les suivants furent marqués par d'autres reconnaissances encore des biens et droits de St-Just, concernant des points particuliers (il en cite deux d'après les Archives d'Etat), écrites par ce notaire dans les mêmes formes et avec les mêmes signes spéciaux et personnels qui se rencontrent dans ses transcriptions des pièces de 1034 et 1147. Conjecturant que maître Jacques était établi et exerçait son office à Chambéry, d'où tous ses documents étaient datés, Provana fouilla aussi les paquets relatifs à cette localité aux Archives d'Etat, et ne tarda pas à découvrir d'autres actes rédigés par lui dans sa manière habituelle, un du 15 mars 1232, puis deux du 25 juillet 1235, ceux-ci postérieurs par conséquent à ceux qui

[1] Per sorprendere la buona fede e religione del Principe Tommaso II e di Amedeo IV conte di Savoia suo fratello (Terraneo). — V. ci-dessus, p. 699 et n. 1.

Digitized by Google

nous occupent, et qui ont fait si mal à propos attaquer la mémoire de ce digne et honnête notaire savoyard [1].

V

Le lecteur qui aura eu la patience de me suivre dans cette pénible étude croira sans doute le procès terminé ici, et, je l'espère du moins, la cause gagnée. Qu'il se détrompe : il reste toujours, c'est M. le baron Carutti qui nous le déclare, le point capital, *caput rei*, c'est-à-dire la question de l'identité ou de la dualité des Adélaïdes données comme femmes d'Odon de Savoie, d'Hermann de Souabe et d'Henri dit de Montferrat. Cette question, je l'ai déjà touchée sérieusement, je crois [2]; mais il importe de l'élucider complètement, autant du moins qu'il nous sera possible.

Le chevalier de Collegno, dit M. Carutti, a tranché ce nœud difficile à dénouer comme Alexandre trancha le nœud gordien [3]; je réponds que Provana n'avait pas à trancher ce qui était naturellement divisé; je répète qu'Odon de Savoie avait épousé une Adélaïde, Hermann de Souabe et Henri de Montferrat une autre, et qu'ils commandaient dans des Marches différentes.

C'est une charte du 4 juillet 1049 qui nous fournit le nom de la femme du duc Hermann, une Adélaïde, fille d'un marquis Manfred, décédé [4], et d'une comtesse Berthe,

[1] Provana, p. 145-147.

[2] Ci dessus, p. 685-687.

[3] Op. cit., p. 314-315.

[4] Ego Adaleida filia quondam Maginfredi marchionis bonæ memoriæ retinendo et conjux Ermanni dux et marchio — Hist. Patr. Mon. Chart. II, col. 145, d'après une copie contemporaine et authentique des Archives royales de Turin, *Gênes*.

Digitized by Google

encore vivante à cette date, puisqu'elle signe la dite charte [1]. Voilà, dira-t-on, qui est bien étrange ! Quoi, cette seconde Adélaïde a, comme la femme d'Odon, pour père un marquis Manfred, et pour mère une comtesse Berthe ? Prenons patience, tout peut-être s'expliquera. La charte est plus embarrassante pour nos contradicteurs que pour nous, premièrement par sa date : car ils accordent bien eux-mêmes qu'en 1049 leur unique Adélaïde était mariée à Odon de Savoie. Le duc et marquis Hermann était mort de la peste à l'armée de Conrad II le 28 juillet 1038 ; la marquise Berthe, veuve d'Olderic Manfred de Turin, dut décéder en 1040, d'après des indices probants : il a donc fallu rajeunir la pièce, la reporter à l'année 1038 ou 1040, contre ses caractères évidents, et quoique la date y fût exprimée en toutes lettres, et reproduite de même, en toutes lettres, dans une confirmation postérieure. Tout ce qu'on peut alléguer pour motiver une altération si grave est une erreur d'indiction, qui, vu les conditions que présente la charte et les circonstances qui l'appuient, ne saurait suffisamment tirer à conséquence [2]. Historiquement, il est bien douteux qu'en juillet 1038 Adélaïde résidât à Albenga à côté de sa mère ; elle avait dû suivre son mari le jeune duc de Souabe, qui ne paraît pas avoir habité longtemps la Mar-

[1] Signum manibus Berte comitisse et filie sue Adaleide.

[2] Anni ab incarnacione domini nostri Jhesu Xpi millesimo quadragesimo nono quarto die mensis iulii indictione octava (il fallait indictione secunda). — Cette date embarrasse beaucoup M. Cipolla, qui l'avait cependant conservée dans une première étude sur le document, dont il reconnaît d'ailleurs le caractère sérieux, dans un article paru, dans les Mélanges Havet, sur la *Tachygraphie ligurienne*, Paris, 1895, p. 90 ; il indiquait de plus l'original et une copie. Il propose à présent de supprimer nono, ce qui donne 1040, mais sans fournir de raison que l'erreur d'indiction. La date de 1038, préférée par d'autres, est encore moins acceptable, puisqu'elle correspond à la sixième et non à la huitième indiction, qui est celle de la pièce.

Digitized by Google

che, s'il l'habita jamais : en 1037, on l'a vu [1], il y était représenté par sa belle-mère seule, il n'est point question de sa femme. L'impératrice Cunégonde était aux côtés de Conrad II dans la campagne de 1038 ; elle fut elle-même victime du fléau dix jours avant son beau-fils ; il est fort probable que sa belle-fille l'y accompagnait. On ne saurait d'ailleurs conclure du texte de l'acte, en mettant à part la date, que le duc Hermann fût alors vivant : sa femme en ce cas n'eût pas fait seule profession de la loi de sa nation, la loi salique [2], celle de son mari devait être nécessairement mentionnée ; le consentement de celui-ci, indispensable, n'est même pas indiqué, et il ne signe pas ; la charte enfin est dressée tout-à-fait comme s'il y avait après le mot *conjux*, femme, le mot *relicta*, veuve, et comme si le scribe l'avait omis. D'autre part Adélaïde ne fait nulle mention de son second mari, le marquis Henri. Tout s'expliquerait, ce semble, pour le mieux, si l'on imaginait que la rédaction primitive de la charte, faite par le notaire Odon, datait du temps où Adélaïde était la femme d'Hermann encore vivant, et qu'elle la fit refaire en 1049, dans son second veuvage, par quelque moine peu lettré, comme l'annonce son latin déplorable, et mal au courant de ces besognes, qui tronqua la pièce par endroits, en raccorda ou en rétablit mal les éléments. En tout cas, servons-nous de ce que nous avons.

Cet acte est une donation au monastère de St-Etienne près Gênes de biens sis à Villaregia, aujourd'hui St-Etienne-sur-Mer (S. Stefano al mare), localité se rattachant naturellement au comté d'Albenga, bien que les comtes de

[1] Ci-dessus, p. 686.

[2] Qui professa sum ex nacione mea lege vivere salica.

Digitized by Google

Vintimille l'aient possédée[1]. Il a été dressé « dans la cité d'Albenga, au local de la Cour royale[2] ». La donatrice, parmi les personnes dont elle recommande les âmes, cite « son oncle » et non pas ses oncles[3]. Tout cela ne convient guère à Adélaïde de Turin, qui n'a jamais daté ses actes de la « Cour royale » ni « de la Cité d'Albenga » ; qui avait cinq oncles et non pas un — elle eût au moins désigné par son nom celui de sa préférence, soit l'évêque Alric, effectivement nommé seul à la même place dans certaines de ses pièces — qui enfin n'avait nul intérêt, ce semble, à étendre dans son Etat les possessions d'un monastère étranger, d'affinités indifférentes sinon ennemies. A un point de vue différent, comme le remarque Corn. Desimoni, dès lors qu'il y a dans Albenga un lieu dit la Cour Royale, c'est-à-dire une représentation particulière du domaine et de la justice du Roi, et que la donatrice y réside et y agit sans l'intervention ou la permission d'un pouvoir intermédiaire, elle montre par cela seul qu'elle-même représente le Roi, qu'elle est la comtesse de la cité et de son comté ; outre qu'elle dispose ici d'un fonds royal, *villa regia*. « Bien que s'appelant parfois aussi comté dans les actes, dit le même auteur, Albenga se dénomme pourtant plus souvent Marche : ce qui, je l'ai déjà noté, marque toujours un comté incorporé ensuite avec d'autres pour former une seule vaste circonscription placée sous le gouvernement d'un seul marquis. Et de même que, la Marche

[1] Jacopo Durandi, Il Piemonte Cispadano, p. 86. La limite normale des deux comtés était la Taggia. — Corn. Desimoni, Sulle Marche, etc., p. 159.

[2] Actum est hoc in civitate Albinganensis, in loco a curte regia.

[3] Pro anime pater et mater mee et *avunculi mei* et anime mee et parentibus meis mercede. — On n'a pu jusqu'ici faire usage de ce détail qui, néanmoins, est à retenir.

Digitized by Google

dissoute, le nom en resta (en quelque sorte posthume) aux comtés de Gênes et de Savone, comme restes des deux Marches aubertienne et aléramique, ainsi le nom de Marche d'Albenga dut être demeuré également au comté, reste de celle des Ardouins[1] ». On voit que le savant génois n'a pas osé aller jusqu'au bout de son idée : il identifie la Marche des Ardouins et celle d'Albenga, comme font les érudits subalpins de nos jours, qui parlent couramment de la Marche de Turin-Albenga. Ni lui ni eux ne paraissent s'être aperçus qu'en désignant deux capitales et deux comtés principaux, en conséquence de la doctrine émise ci-dessus, ils indiquent deux groupements de comtés ou deux Marches distinctes. Toute la question est de savoir à quelle époque la Marche d'Albenga se constitua, se sépara de la Marche ardouinique de Turin.

Il est connu que toutes les Marches de l'Italie occidentale se sont divisées, soit à la suite d'événements politiques tels que ceux qui avant le temps où nous sommes avaient ruiné la Marche d'Ivrée, soit par les partages successoraux, le droit d'ainesse n'existant pas ou n'ayant que peu de force, et l'autorité marquisale en perdant chaque jour. Une sorte d'unité, ou plutôt d'indivision, fut d'abord maintenue par l'usage des parts *idéales*. Le patrimoine ou ce qui était regardé comme tel formait, dans toute son étendue, selon le nombre des ayants-droit, des tiers, des quarts, des huitièmes, jusqu'à des trente-deuxièmes : division évidemment irréalisable quant au fonds, bien que les localités ou terres divisées fussent dénommées avec la part de chacun, et qui avait pour but principal de régler le partage des revenus. Mais la tendance à l'émancipation, chacun le sent,

[1] Op. cit., p. 160-161. — Il y a lieu seulement de noter que le mot latin de marquisat, *marchionatus*, ne date que du XIII^e^ siècle.

Digitized by Google

devait prévaloir, et engendrer, après un temps plus ou moins long, des divisions réelles [1] : un moment vint où chaque héritier *concrétisa* et concentra sa portion, auparavant non réalisée, et dispersée par tout l'héritage.

Telle fut la destinée de la Marche ardouinique. L'héritage d'Ardouin III le Glabre, son fondateur, décédé vers 975 — la partie du moins de cet héritage qui n'était pas réservée spécialement au chef de la Marche — fut divisé entre ses trois fils : Manfred Ier, qui lui succéda comme chef de la Marche, Odon Ier et Ardouin IV, qui s'appelèrent aussi marquis, car les titres mêmes se partageaient. On présume qu'Olderic Manfred, fils aîné et successeur de Manfred Ier en 1001, n'hérita que de la part de celui-ci, c'est-à-dire du tiers de l'ancienne Marche, plus la portion des biens et droits spécialement affectés à la charge [2] ; il s'entendit sans doute ensuite avec ses quatre frères laïques, ou bien des parts avaient été réservées à ceux-ci, nous ne savons. Les cinq frères, chose assez singulière, n'ayant point laissé de postérité mâle, ou cette postérité s'étant éteinte prématurément, la succession d'Olderic Manfred dut passer à peu près tout entière à ses filles, dont l'aînée, disposant de la charge marquisale, obtint aussi les avantages attachés à cette charge.

Mais qu'étaient devenus les deux tiers de l'héritage d'Ardouin le Glabre dévolus à Odon Ier et à Ardouin IV ? Nous avons un diplôme de Conrad II en 1026 attribuant à Gui et Boson, « fils du marquis Ardouin », un château à Suse,

[1] V. Desimoni, p. 95 seqq.

[2] Desimoni, p. 15. — Hist. Patr. Mon. Chart. I, col. 345-347 : diplôme d'Othon III, du 30 juillet 1001, confirmant à Manfred Ier le tiers de Turin, de la vallée de Suse, d'un grand nombre d'autres localités, et d'autres tout entières dans les comtés de Bredolo (Mondovi), d'Alba et d'Auriate (Saluces).

Digitized by Google

une habitation à Turin, le tiers d'Avigliana, de Revel, une habitation à Asti, la moitié de Carignan, le tiers ou la moitié de nombre d'autres localités [1]. Sur quoi deux choses importantes sont à remarquer : qu'un autre tiers de plusieurs des mêmes lieux avait été confirmé par l'empereur Othon III en 1001 à Olderic Manfred lui-même [2] : ce qui prouve la vérité de ce qui vient d'être avancé au sujet du partage par tiers de la succession d'Ardouin le Glabre ; en second lieu, que ces localités sont situées plutôt dans le nord et l'ouest, non vers le sud de la Marche et le rivage : ce qui semble montrer que les parents d'Adélaïde d'Albenga n'appartenaient pas à la maison de ce marquis Ardouin et de ses fils Gui et Boson. Je crois qu'il n'est guère contesté d'ailleurs aujourd'hui que ceux-ci sont les ancêtres des marquis de Romagnano, qui s'étendirent vers le nord, dans l'ancienne Marche d'Ivrée [3]. Reste à savoir quel était l'Ardouin père de Gui et Boson : Ardouin IV, selon Desimoni, Carutti et autres ; Ardouin V, fils d'Odon Ier, d'après les plus récents historiens, MM. Gabotto, de Vesme, C. Patrucco, Cipolla [4]. La chronologie et le calcul des générations paraissent en faveur de la première opinion [5] : adop-

[1] Hist. Patr. Mon. Chart. I, col. 453-454.

[2] M. de Vesme signale cinq de ces localités dans le seul pays de Pignerol, à savoir : Barge, Vigone, Virle, Cercenasco, Musinasco (partie de Villafranca aujourd'hui). — *Studi Pinerolesi*, p. 11.

[3] Les Romagnano prirent leur nom d'un château voisin de Chieri, et s'établirent ensuite à Romagnano du Navarais, sur la Sesia. — Carutti, *Storia della città di Pinerolo*, p. 5 et n. 2 ; 2e éd., Pignerol, 1897.

[4] De Vesme, I conti di Verona, p. 281 seqq. — C Patrucco, *Studi Saluzzesi*, p. 63 ; Pignerol, 1901. — Cipolla, *Monumenta Novaliciensia vetustiora*, t. I, p. 137, n. 9, et 138, n. 2 ; Rome, 1898.

[5] Par exemple M. Patrucco, dans sa Table généalogique des Ardouinides (loc. cit.), fait descendre Adelaïde de Romagnano, femme d'après lui et d'autres du marquis Boniface del Vasto, et

Digitized by Google

tons-la provisoirement, quoique mal assurée par le défaut de documents ; supposons, en attendant mieux, qu'Ardouin V ait eu un frère du nom de Manfred ou d'Olderic Manfred[1], père d'Adélaïde d'Albenga — j'y reviendrai plus loin — celle-ci put se trouver, par le manque de postérité d'Ardouin V, en possession du troisième tiers de la succession d'Ardouin le Glabre disponible pour les héritiers civils ; et ainsi s'expliquerait, pour le dire en passant, la mention qu'elle fait de *son oncle* (Ardouin V) dans la pièce de 1049. De cette façon nous pourrions répondre à la question que pose Desimoni : si Manfred Ier, Olderic Manfred son fils, Adélaïde fille de celui-ci, résidèrent, ce semble, principalement à Turin, si les descendants d'Ardouin IV se fixèrent à Romagnano, où put bien s'établir le troisième rameau ardouinique, celui d'Odon Ier et Ardouin V[2] ? Nous dirons : à Albenga. Il se comprend que les trois parties de la Marche en soient venues à former trois groupements distincts, qui de plus en plus se concentrèrent et s'isolèrent, sous trois chefs indépendants l'un de l'autre. Le mariage d'Adélaïde d'Albenga avec le beau-fils de l'Empereur, qui ne pouvait se soumettre au marquis de Turin, consomma la séparation en ce qui regardait le troisième tiers ; et l'Empereur intervenant en fit officiellement une Marche spéciale.

qui l'était avant 1091 (en 1095 selon lui), d'Odon Ier par Ardouin V. Gui II, Olderic, Manfred Ier (de Romagnano) : or Odon Ier mourut probablement après 1001, ce qui donne six générations ayant vécu dans l'espace de quatre-vingt-dix ans, chose impossible, vu surtout qu'Adélaïde était nubile avant 1091 (ou 1095).

[1] On objectera que ce Manfred ou Olderic Manfred n'est pas associé comme son frère supposé aux actes de 1014 et 1029 (ci-dessus, p. 697, n. 1). Cela est singulier, je l'avoue, non inexplicable absolument. On remarquera que les marquis Gui et Boson ne sont pas davantage rappelés dans ces documents.

[2] Op. cit., p. 178.

Digitized by Google

La charte du 4 juillet 1049 a laissé, comme la nouvelle Marche elle-même, sa trace dans l'histoire. Une bulle d'Innocent II (1130-1143) confirmant les possessions de l'abbaye de St-Etienne de Gênes, y comprenait « Villareggia, et tout ce qu'elle tenait par donation de la comtesse Adélaïde [1] ». Une confirmation autrement précieuse et significative pour nous est celle des deux frères Boniface, marquis de Clavesana, et Guillaume, marquis de Ceva, le 23 février 1169. Ces deux frères étaient fils d'un Anselme, né lui-même du célèbre Boniface del Vasto ; ils appellent la comtesse Adélaïde d'Albenga *leur bisaïeule, pro avia*. Anselme avait été, selon l'opinion de Desimoni, marquis d'Albenga ; Boniface son fils porte expressément ce titre dans un document de 1196 ; seulement les progrès des cités du littoral obligèrent les marquis d'Albenga à émigrer au-delà de l'Apennin, où ils prirent d'autres titres d'après leurs nouvelles capitales [2]. La charte de 1169 rappelle en termes très précis celle de 1049, avec la date entière en toutes lettres, comme il a été dit [3]. Mais il en existe une autre, émanée de Boniface seul le 29 mars 1196, dans laquelle ce marquis déclare renoncer, en faveur du monastère de St-Etienne et de Gui son abbé, « à tout droit et à toute action,

[1] Citée par l'abbé Secondo Lancellotti, *Historia Olivetana*, lib. II, cap. 55; Venise, 1623. — V. Guichenon, I, p. 201. — Provana, p. 66, 174-175.

[2] Desimoni, p. 70-71.

[3] Desimoni fournit l'acte en entier, p. 297-298, d'après les archives d'Etat, à Gênes. Il débute ainsi : « Au nom du Christ. Nous Guillaume et Boniface, marquis de Clavesana, fils de feu... [Anselme], confirmons et de toute façon corroborons la charte de donation et offrande que la comtesse Adélaïde *notre bisaïeule*, fille de feu Manfred marquis, a commandé de dresser, que le notaire Odon a écrite dans la cité d'Albenga au lieu qui était appelé la *Cour Royale*, en l'an mille quarante-neuf, le quatrième jour du mois de juillet, huitième indiction, etc. »

Digitized by Google

dit-il, autant que j'en ai ou parais en avoir, sur la terre ou les terres que feu la comtesse Adélaïde, *mon aïeule*, a données au susdit monastère, donation qu'ensuite *j'ai confirmée*, ainsi qu'il est contenu *dans les instruments qui en ont été faits par moi et par elle*[1] ». Donc l'aïeule de Boniface d'Albenga-Clavesana, c'est-à-dire la femme de Boniface del Vasto, du nom d'Adélaïde, avait fait elle aussi une donation à St-Etienne, que Boniface avait confirmée par un acte spécial[2]. La forme du langage employé par le marquis, cette double circonstance qu'il appelle la donatrice son aïeule, et qu'il se met seul en scène sans rappeler son frère Guillaume, les terres dont il s'agit n'étant pas nommées ni désignées d'ailleurs, la façon dont plus loin il affirme sa juridiction absolue quant à la garde des biens et à la condition des personnes[3], doivent éloigner l'idée qu'il

[1] M. Carutti a transcrit cette charte in-extenso, comme Desimoni la précédente, Umb. primo, p. 295-296. Voici le texte latin du commencement : « In Christi nomine. Ego Bonifacius marchio de Crevexana finem et reffutationem facio tibi Guidoni abbati monasterii Sancti Stephani nomine eiusdem monasterii recipienti de omni jure et actione si quod vel quam habeo vel habere visus sum in terra vel terris quam vel quas quondam comitissa Adalasia *ava mea* predicto monasterio donavit et quam donacionem postea *confirmavi sicut in instrumentis à me et ab ea indè factis continetur*, etc. »

[1] Le savant allemand Théodore Wüstenfeld, croyant, comme beaucoup d'autres érudits, que cet acte de 1196 n'est qu'une seconde confirmation de celui de 1049, dit que les marquis n'eussent pas parlé de *leur aïeule Adélaïde*, par confusion, si réellement elle ne se fût nommée ainsi, comme ils l'avaient entendu dès l'enfance. — Raisonnement bizarre, qui suppose même qu'il y avait dans l'acte de 1169 *aïeule*, *avia*, et non *bisaïeule*, *pro avia*, comme porte le texte de Desimoni (v. id., p. 277-278).

[3] « Qu'il ne soit permis ni à moi, ni à mes héritiers, ni à n'importe quelle personne pour moi ou pour mes héritiers... d'agir contre le susdit monastère à l'occasion de droit ou de tort, de tribut, de collecte, d'albergue... et je veux que tous les habitants des susdites terres, tant présents que futurs, soient libres et exempts de toute exaction que moi ou mes héritiers, etc. ».

Digitized by Google

s'agit d'une nouvelle confirmation, inutile après la précédente, de la donation de Villaregia en 1049. Boniface fait bien allusion à un acte personnel, non pas à un acte commun avec son frère ; et on sera, ce me semble, porté à conclure du rapprochement des deux pièces, qu'Adélaïde d'Albenga eut une fille du même nom qui devint la femme de Boniface del Vasto, et porta la Marche d'Albenga dans sa maison. C'est la façon la plus simple, la plus naturelle d'expliquer une série de faits irréfragables : comment par exemple Boniface del Vasto était en possession de cette Marche avant même l'époque de la mort d'Adélaïde de Turin en 1091 [1] ; comment Agnès de Poitiers, devenue veuve en 1078 du marquis Pierre, fils d'Odon et d'Adélaïde, se retira auprès de lui ; comment en 1091, contre l'Empereur et le rameau de Savoie, il prétendit s'emparer même de la succession d'Adélaïde de Turin ; comment son fils et son petit-fils étaient légitimes marquis d'Albenga, pays qui n'était point de la Marche aléramique.

Mais quel était le père de cette seconde Adélaïde d'Albenga ? Nous voici arrêtés par la chronologie. Elle ne put naître du duc Hermann. Aucun historien n'a fait mention ni d'un enfant de ce prince, ni même de sa femme. De plus une fille de lui eût dû venir au monde au plus tard dans les premiers mois de 1039 : or Boniface del Vasto, qui paraît pour la première fois dans un acte le 30 septembre 1064, très-jeune assurément puisqu'il décéda seulement vers 1130 [2], ne semble pas avoir voulu se marier

[1] Il était alors déjà « seigneur, en tout ou en partie, dit le savant docteur Lorenzo Bertano, des comtés de Savone, Cairo, Noli et Albenga ». — *Storia di Cuneo*, I, p. 13 ; 2 vol in-8, Cuneo, 1898.

[2] Sa naissance, dit le P Savio, ne doit pas se placer avant 1054. — Dans son testament, du 5 octobre 1125, il prévoit la pos-

Digitized by Google

avant 1079, époque où l'Eglise tempêta contre lui parce qu'il voulait épouser la veuve de son frère Anselme [1]. On croit que ce mariage se fit, et ce n'est que quelques années plus tard qu'il put prendre pour femme Adélaïde d'Albenga, qui lui donna entre autres fils Anselme, père des deux marquis dont j'ai parlé ci-dessus. — La seconde Adélaïde ne put davantage être la fille d'Henri dit de Montferrat, par la même raison, et parce que Boniface del Vasto se fût attiré une seconde fois les foudres de l'Eglise s'il eût prétendu épouser sa cousine. Je ne vois qu'une solution : la première Adélaïde d'Albenga se remaria une deuxième fois avec un personnage inconnu, qui fut père de la seconde Adélaïde. Peut-être rencontrerons-nous plus loin quelque allusion à un fait de cette nature. J'en reparlerai.

Quant à l'opinion, produite encore tout récemment [2], que Boniface del Vasto tirait ses prétentions à la succession des deux Marches du droit de sa mère Berthe, troisième fille d'Olderic Manfred de Turin, sœur d'Adélaïde et d'Immilla, elle repose uniquement sur une hypothèse mise en avant par Wüstenfeld et Desimoni en 1875, aujourd'hui critiquée, et non sans raison. Il faudrait prouver d'abord l'existence de cette Berthe, soi-disant découverte par les deux savants. L'Annaliste saxon ne l'a point connue ;

sibilité d'avoir encore des fils. — V. sur ces questions L. Usseglio : *I marchesi del Vasto*, dans *Rivista storica italiana*, an. X, p. 385 seqq., Turin, 1893 ; le P. Fedele Savio : *Il marchese Bonifacio del Vasto*, etc , broch. de 23 p., Turin, 1897 ; Carutti, *Umb. primo*, p. 249-251. Etc. — M. Carutti cite un fragment qui prouve sans réplique que Boniface, en 1015, avait pour femme une Adélaïde.

[1] Je présume qu'on doit donner ce sens à *desponsata*, qui signifie proprement fiancée, dans la lettre de Grégoire VII du 3 novembre 1079. — Migne, Patrologie lat., CXLVIII, col. 552.

[2] Par M. Ferd. Gabotto *Regesto dei marchesi di Saluzzo*, p. 7 ; Pignerol, 1906.

Digitized by Google

sinon, dans le passage cité plus haut[1] où il parle d'Immilla de Turin, « dont la sœur, nommée Adélaïde, avait épousé Othon marquis d'Italie », il eût écrit évidemment : « dont les sœurs, nommées Adélaïde et Berthe, avaient épousé la première Othon, l'autre Tête ou Têton, marquis d'Italie ». (Ce dernier est le père de Boniface del Vasto). Desimoni et Wüstenfeld se sont appuyés sur deux donations de la comtesse Berthe et de ses fils à l'Eglise épiscopale de Ste-Marie d'Asti le 12 mai 1065, et au couvent de St-Syre de Gênes le 30 septembre 1064, alléguant les noms des personnes et la situation des localités : or on a fait remarquer que Berthe est dite simplement « fille de feu Manfred » (pièce du 30 septembre 1064), non d'Olderic Manfred, et que la qualité de marquis n'est pas jointe à ce nom, contre l'usage invariablement observé ; d'où l'on a conjecturé qu'il pouvait parfaitement être question ici d'un personnage d'autre origine, d'un comte de Lomello, ou apparenté, par exemple[2] ; et quant aux domaines, dits dans la première donation sis à Loreto, Castagnole, Montaldo, Rocca di Flesio[3], ils étaient non pas proprement du comté d'Alba, comme le veut Wüstenfeld, mais du comté rural de Laureto ou Loreto, intermédiaire entre les comtés d'Alba

[1] Ci-dessus, p. 684.

[2] Dionisotti, *I Reali d'Italia d'origine nazionale*, 1893, p. 148, 151. — Les alliances des comtes de Lomello ont fort occupé la critique dans ces derniers temps. — V. M. B. de Vesme, *I conti di Verona* ; Carutti, *Umb. primo*, p. 358 seqq.; M. Mario Zucchi, *Lomello*, dans Miscellanea di Stor. ital., s. III, t. IX, 1904, p. 275 seqq.; F. Gabotto : *Le Origini e le prime generazioni dei conti di Cavaglià*, Gênes, in-4°, 1902 ; le même : *Sui conti di Lomello*, dans Bollett. stor.-bibl. sub., 1907 ; G. Biscaro : *I conti di Lomello* dans Arch. stor. lomb. t. XXXIII, 1906.

[3] Desimoni, *Un documento aleramico*, étude à la suite de ses Marches, p. 274 seqq., renfermant l'histoire de la découverte des deux documents par lui et Wüstenfeld.

Digitized by Google

et d'Asti, du Tanaro au Belbo, où dominaient les Aléramides, le château principal de Laureto leur étant venu, selon Durandi, des anciens comtes des Langhes [1]. Ce château fut un point de départ et une résidence favorite de Boniface del Vasto, dont la famille est appelée des marquis del Vasto, ou de Laureto. La seconde donation regarde Calosso, localité de la même région, non loin de Laureto. Mais ce qui à mon avis est le plus important et vraiment décisif, c'est que jamais cette comtesse Berthe n'apparaît dans les donations faites par Adélaïde de Turin et Immilla aux monastères du comté de Turin et à toutes les Eglises des domaines propres de la Maison ; et que dans ces actes il est souvent parlé de moitié, point de tiers ; il y avait donc deux héritiers, et non trois, de la part d'Olderic Manfred de Turin [2]. Enfin Boniface del Vasto n'eût pu entrer par mariage dans la famille des Ardouins s'il fût né d'une princesse de cette famille.

Les prétentions de Boniface ne pouvaient provenir davantage, à mon gré, d'une union avec Adélaïde de Romagnano. Sans parler de la difficulté insurmontable que présente l'entassement des générations [3], et en observant que

[1] J. Durandi, Il Piemonte cispadano, p. 202-203. — Il semble cependant que les Ardouins aient eu des biens à Laureto même, nommé expressément dans une donation d'Adélaïde de Turin à la même église de Sainte-Marie d'Asti du 14 mai 1065 (F. Gabotto, *Le più antiche carte dello Archivio capitolare di Asti*, p. 344 ; Pignerol, 1904).

[2] Il suffit pour être convaincu de la vérité de cette assertion de parcourir les diplômes connus des deux sœurs, particulièrement ceux qui se trouvent dans le *Cartulaire de l'abbaye de Pignerol*, *Cartario di Pinerolo*, publié par MM. Gabotto et C. Cipolla, Pignerol, 1899. — C'est l'évidence même.

[3] M. Labruzzi fait remarquer par exemple que Manfred II et Olivier, son frère, qui avaient pour sœur supposée cette Adélaïde de Romagnano, reçoivent un diplôme d'investiture de l'empereur Frédéric Barberousse en 1153 ; or, à cette date, Boniface

Digitized by Google

les Romagnano étaient des héritiers bien lointains, dans le temps et dans l'espace, je demanderai ce que deviennent, dans cette théorie, les pièces de 1049 et de 1169. Est ce qu'on les oublie, ou est-ce qu'on prétend les escamoter, les anéantir ?

VI

Adélaïde d'Albenga devait être encore fort jeune à la mort de son premier mari Hermann de Souabe, qui lui-même était alors peu avancé en âge, car à cette occasion l'historien Wipo l'appelle « jeune homme de bon naturel, juvenis bonæ indolis[1] », sorte d'épithète officielle qui ne se donnait qu'à des adolescents ou à de tout jeunes gens des grandes Maisons. Cette riche héritière fut recherchée, et elle avait besoin d'un appui ; elle crut en trouver un en acceptant pour mari un membre de la nombreuse et vaillante famille des Aléramides, dont les domaines avoisinaient les siens. Elle épousa donc le marquis Henri, fils du marquis Guillaume et frère du marquis Odon, celui-ci ancêtre des illustres marquis de Montferrat, d'un autre rameau que celui de Boniface del Vasto[2]. Plusieurs pièces prouvent ce mariage, qui, comme le précédent, paraît avoir peu

del Vasto, mort depuis vingt ans environ, eût été centenaire au moins. Et si l'on adopte la généalogie de M. Patrucco (ci-dessus p. 737, n. 5), Berthe, mère de Boniface petite fille de Manfred Ier, étant au même degré que Gui et Boson, petits-fils, suivant lui, d'Odon Ier, et son fils au même degré qu'Olderic, fils de Gui, grand-père d'Adélaïde de Romagnano, c'est comme si Boniface del Vasto eût épousé une petite-nièce, puisqu'il se trouve en avance de deux générations !

[1] *Vita Chuonradi imperatoris*, parag. 37, p. 69 de l'éd. in usum scholarum.

[2] V. la table généalogique de Desimoni, p. 272-273.

Digitized by Google

duré et être demeuré stérile. Le 29 janvier **1042**, à Carmagnole, « le marquis Henri, fils de feu le marquis Guillaume, et la comtesse Adélaïde sa femme, fille du marquis Olderic Manfred de bonne mémoire[1] », confèrent à la cathédrale de Saint-Jean de Turin l'Eglise de Sainte-Marie de Suse et d'autres de la même vallée. Plus tard ce sera Adélaïde de Turin qui disposera de cette Eglise de Sainte-Marie de Suse ; mais en **1042** les parts de succession des deux Adélaïdes sont encore entremêlées : elles ont droit chacune dans une partie de la vallée ; et il en est de même, nous le savons par ailleurs, à Carmagnole[2], localité du comté de Turin qui appartint plus tard aux marquis de Saluces, descendants d'Adélaïde d'Albenga. La division de la ville de Suse en trois parts apparaît dans les actes par des spécifications différentes : à Adélaïde de Turin le château principal, dit plus tard le *Palais*, avec le monastère de Saint-Just ; à Gui et Boson un château *(castellum* [3], différent sans doute du *castrum* de l'acte de fondation de Saint-Just en 1029) ; à Adélaïde d'Albenga, représentant la troisième branche, l'Eglise de Sainte-Marie et dépendances. — Le 20 mai **1043**, au château de Turin près la porte de Suse, la même comtesse Adélaïde, « fille de feu le marquis Olderic *qui fut appelé Manfred*, de bonne mémoire », et son mari le marquis Henri, fils etc., donnent à la Canoniale de Saint-Antonin de la Noble Vallée, au delà des monts, l'Eglise de Saint-Antonin au bourg de Sainte-Agathe, dans le val de

[1] Heynricus marchio f. quondam Wilielmi item marchionis et Adalagide comitissa jugales f. b. m. Odolrici Magnifredi marchionis, etc. — Carutti, Regesta, p. 43, n° CXXIV, d'après les Archives roy. de Turin. — Muletti, *Storia di Saluzzo*, I, p. 195, — Moriondo, *Monumenta Aquensia*, pars II, col. 303.

[2] Le 17 avril 1072, Adélaïde de Turin dispose de *sedimens* au territoire de Carmagnole. — Carutti, Reg. p. 62, pièce CLXXIV.

[3] Diplôme de 1026, ci-dessus p. 736.

Digitized by Google

Suse [1]. Je ne pense pas que la Maison de Turin-Savoie ait jamais eu le moindre rapport direct avec cette abbaye lointaine, sise dans le Rouergue, aux confins de l'Albigeois et du Quercy. Les deux Adélaïdes avaient alors l'usage commun du château de Turin ; elles se servaient des mêmes notaires, qui dressaient également des actes de la comtesse Immilla [2]. Observons encore que le territoire de Sainte-Agathe était aussi divisé par tiers : les donateurs mettent à part « le tiers qui appartient au monastère de Saint-Just [3] » ; et chacune des deux congrégations y tenait un prévôt [4]. — Le 14 mars 1044, au château de Pignerol (castro) les deux mêmes époux attribuent à l'Eglise locale de San Donato trois manses de leur propriété (juris nostri), sis au dit « lieu et fonds de Pignerol » ; Adélaïde est dite encore ici « fille de feu Olderic, *qu'on appelle aussi Manfred* [5] ». — Enfin le 28 mai 1044, à Pignerol, dans le village (in villa), la « comtesse Adélaïde, fille de feu Olderic *qu'on appelle*

[1] Nos Henricus marchio, filius etc. et Adalena comitissa jugales filia quondam bo. me. Oldrici *qui vocatus fuit Magnifredi* itemque marchioni. — Hist. Patr. Mon. Chart. I, col. 550-552. — Adélaïde est ici *Adalena*, et Berthe, sa mère, *Bertrana*. Je ne crois pas qu'on doive accorder la moindre attention à ces différences d'orthographe, qui pourtant ont motivé des observations de la part de certains critiques. Terraneo avait mal lu la pièce et intercalé ici le nom de l'évêque Alric : ce qui lui fournissait un argument à l'appui de sa doctrine. Ste-Agathe est aujourd'hui St-Antonin, au-dessus de Vayes, entre Avigliana et Bussoleno, le nom de l'église ayant passé au bourg, comme il arriva pour la localité dans laquelle s'élevait la canoniale elle-même, à présent St-Antonin, ch.-l. de canton de l'arrondissement de Montauban.

[2] Remarque de M. Gabotto, Studi Pinerolesi, p. 96, en note.

[3] Preter anteponamus tertia pars que ad monasterio sancti iusti pertinet.

[4] V. pour les détails le comte Saverio Provana di Collegno, Certose del Piemonte, loc. cit., p. 65.

[5] Filia quondam Odelrici qui et Magnifredi vocatur. — Cartario di Pinerolo, p. 315-318.

Digitized by Google

Manfred » et son époux Henri [1] cèdent au nouveau couvent de Sainte-Marie de Cavour la chapelle de Saint-Jean de Carmagnole, avec deux manses et un champ sis au même lieu.

Certes ces quatre chartes fournissent à nos contradicteurs un argument spécieux, mais, je le maintiens, nullement décisif. Les habitudes connues des grandes Maisons d'alors font parfaitement comprendre que le double nom d'Olderic Manfred ait pu être donné à deux cousins ; et quant aux femmes, elles s'appelaient presque toutes Berthe et Adélaïde. On sait quelle tablature la répétition continuelle des mêmes noms a procurée aux généalogistes de ces familles ; et cette observation, qu'on croirait si forte, me fournit l'occasion d'en émettre une autre qui en réalité l'est davantage : c'est que le nom de Manfred se fixe dès lors dans la Maison d'Aleramo, où il était rare auparavant, et y devient comme patronymique chez les marquis de Saluces ; et ce nom venait à ces marquis tout autant de l'aïeul paternel de la femme de Boniface del Vasto que de l'aïeul maternel de celui-ci. Quant à la communauté d'habitation des deux Adélaïdes dans les mêmes lieux et à leurs droits dans les mêmes contrées et les mêmes localités, j'ai donné, je pense, des explications suffisantes à ce sujet. Des circonstances qui nous semblent bizarres, extraordinaires, et qui sont telles assurément pour nous beaucoup plus qu'elles ne l'étaient pour les contemporains, ne sauraient infirmer la masse de preuves si diverses, si concluantes, au double point de vue historique et diplomatique, qui ont été précé-

[1] Ego Adalaxia comitisa filia quondam oddricus qui vocatur magenfredi et conius enricus. — B. de Vesme, E. Durando, F. Gabotto, *Cartario della abazia di Cavour ; Cartulaire de l'abbaye de Cavour*, p. 2 -22 ; Pignerol, 1900. — Hist. Patr. Mon. Chart. I, col. 557 559.

Digitized by Google

demment produites et mises en lumière. A la réflexion chacun, je l'espère, en restera convaincu.

Le marquis Henri ne dut pas longtemps survivre à la date du dernier document cité plus haut ; du moins toute trace certaine de lui disparaît dès lors. On ne saurait douter raisonnablement, à mon avis, qu'Adélaïde d'Albenga n'eût pris un troisième époux. Dans les idées du temps, pour gérer une Marche il fallait un marquis, les femmes ne pouvant exercer ces fonctions, et ne portant jamais, officiellement, que le titre de comtesse. La jeune veuve avait de plus à se maintenir contre l'ambition de ses voisins. L'Empereur était un recours insuffisant : il se montrait de plus en plus favorable à la nouvelle Maison de Turin-Savoie ; sa puissance du reste allait s'affaiblissant dans ces contrées. Qu'une ambitieuse cousine ait profité de cette situation, qu'elle ait cherché à empêcher un troisième mariage de notre comtesse, qu'elle en ait manifesté ensuite du mécontentement lorsqu'il fut accompli, cela était dans la nature des choses, probablement cela se passa ainsi. Alors sans doute une concentration des biens s'opéra ; on tendit des deux parts à sortir de l'indivision et de la confusion des domaines. Les actes sont significatifs à cet égard ; qu'on étudie seulement *Le groupe des diplômes adélaïdiens en faveur de l'abbaye de Pignerol*, publié par M. Cipolla[1] ; on y verra qu'Adélaïde de Turin est devenue la maîtresse, avec sa sœur Immilla, à partir de 1064, dans les régions de Pignerol, de Saluces, dans les vallées alpestres qui s'y rattachent (et aussi, on le constate par ailleurs, dans celles de Suse), tandis qu'elle ne paraît plus tenir que quelques localités au comté d'Albenga, et, ce qui est à noter, par moitié

[1] *Il gruppo dei diplomi Adelaidini a favore dell'abbazia di Pinerolo*, dans Cartario di Pinerolo, p. 318 seqq.

Digitized by Google

pour la plupart. Adélaïde d'Albenga abandonna ses droits sur les châteaux de Turin, de Pignerol, sur Suse et d'autres lieux trop éloignés, et s'établit définitivement au chef-lieu de sa Marche, résidant parfois peut-être tout près de là à Alassio, qui selon la tradition aurait reçu son nom d'une Adélaïde [1]. Les compensations qu'elle obtint furent-elles toujours équitables ? N'y eût-il aucun démêlé sérieux, aucune lutte entre les deux cousines ? La violence de la réaction qui éclata contre Adélaïde de Turin à la fin de sa carrière, et après sa mort contre sa famille et ses alliés, y compris les comtes de Savoie, réaction dirigée principalement par Boniface del Vasto, semble bien marquer qu'elle avait exagéré, à cet égard comme à d'autres, l'ambition et les exigences, et qu'elle avait soulevé des haines qui se satisfirent par des vengeances aussitôt que s'offrit l'occasion.

Une lettre célèbre du cardinal Pierre Damien, fort importante aussi à d'autres points de vue, va nous fournir quelque indice à ce sujet. L'objet capital de cette longue épître, écrite un peu après 1060, on ignore la date précise, était de porter la comtesse à s'entendre avec l'évêque de Turin Cunibert, auquel le cardinal en avait également écrit, pour empêcher le mariage des prêtres dans ce diocèse, et dans les autres pays de sa domination [2]. Cette question du célibat des prêtres agitait alors violemment l'Europe chrétienne, et réveillait d'autres débats anciens concernant le mariage, particulièrement sur la pluralité des noces, tou-

[1] Une des formes de ce nom est Adalaxia ou Alaxia.

[2] Ces deux lettres forment deux parties sur trois de l'opuscule XVIII des Œuvres du cardinal : *Contre l'intempérance des clercs*, *Contrà intemperantes clericos* ; dans Migne, Patrol. lat. t. CXLV, col. 398-416 et 416-424. — Guichenon a reproduit la lettre « à Adélaïde le très excellent duc, Adelaidi excellentissime duci », Preuves, p. 10 seqq.

Digitized by Google

jours fort mal vue de l'Eglise depuis les plus anciens temps. Le cardinal cout les deux différents, non sans intention, apparemment. Après avoir développé longuement sa thèse principale contre le clergé marié, avec force citations et exemples de l'Ecriture selon sa coutume, et de grands éloges des bienfaits, de la puissance et des vertus de la comtesse, spécialement de la protection qu'elle accordait à l'abbaye de Fruttuaria, il change brusquement de propos, et passant aux mariages réitérés, reproche à la comtesse d'outrer le zèle en cette matière, de faire ainsi des mécontents, et l'engage discrètement à un plus d'indulgence : « Au surplus, vénérable sœur, lui dit-il, efforcez-vous toujours de vous élever du bien vers le mieux. L'Apôtre vous interdit de placer votre espoir dans des richesses incertaines, mais veuillez aussi ne pas vous défier de la bonté de la Divine Clémence. *Et puisque je sais qu'on vous suspecte au sujet des mariages réitérés*, souvenez-vous que le Seigneur tenté par les Sadducéens à l'occasion de cette femme qui avait été mariée à sept frères, comme ils lui demandaient auquel elle serait accordée de préférence à la Résurrection, répondit : A la Résurrection, on n'épouse point et on n'est point épousé, ils seront comme les anges de Dieu dans le Ciel... De cette parole du Sauveur il se déduit manifestement que, pourvu qu'on n'ait pas manqué à vivre selon la religion, la pluralité des unions effectuées n'exclut pas du Royaume des Cieux... Et je parle ainsi non pour encourager à oser les futurs auteurs de noces réitérées, mais pour ne point ôter le remède de l'espoir et de la pénitence à ceux qui les ont faites. Sachez à l'égard des délinquants tenir la balance dans votre examen avec un art si délicat que vous ne paraissiez *ni céder trop vite à un sentiment de vindicte*, ni épargner avec une mollesse exces-

Digitized by Google

sive ». L'esprit humain, poursuit le cardinal, se trouble d'abord dans le moment où le tort est porté ; il faut attendre pour décider de la peine que le calme y soit revenu ; « en quoi assurément il n'importe pas peu pour l'édification de considérer l'exemple de longanimité, de gravité, de délicatesse fourni par le roi David quant à la prononciation du jugement, lui qui supporta avec égalité d'âme les offenses cependant graves de Joab et de Séméi tant qu'il vécut, et que la colère ou le ressentiment purent avoir place en lui, puis, déjà près de sa fin, quand aucun des aiguillons de son irritation depuis longtemps assoupie ne le pressait plus, recommanda à son fils d'exercer sur eux une vindicte après sa mort, c'est-à-dire lorsque, hors des choses de ce monde, il ne pourrait plus prendre plaisir au châtiment de ses offenseurs .. Vous aussi, conclut Pierre Damien, Madame et vénérable sœur, imitez l'exemple de ce saint roi, en sorte que vous n'abandonniez jamais ni l'office de la bonté ni celui de la justice, de telle façon cependant que, selon le précepte de l'Apôtre, la miséricorde magnifie le jugement, et qu'ainsi l'arrêt de votre justice tende toujours à la gloire du Dieu Tout-Puissant ; afin que, lorsque vous aurez rempli la charge de cette intendance qui vous a été confiée, Celui qui tient présentement votre esprit dans ses mains vous élève du Principat terrestre à celui de la céleste gloire » [1].

[1] De cætero, venerabilis Soror, contende semper de bonis ad meliora conscendere, et sicut per Apostolum prohiberis in incerto divitiarum sperare, ità etiam noli ex Divinæ Clementiæ pietate diffidere. *Et quia te novi de iterata conjugii geminatione suspectam*, tentatus à Saducæis Dominus de muliere quæ septem fuerat fratribus nupta, cui foret illorum in resurrectione præ cæteris judicanda, sic respondit : In resurrectione neque nubent neque nubentur, sed erunt sicut angeli Dei in cœlo... In hoc itaque Salvatoris verbo manifestè colligitur quia, si religiosa dumtaxat vita non desit, à regno cœlorum frequentati connubii

Digitized by Google

Il semble bien que tout le monde doive comprendre que le cardinal promet le paradis à sa correspondante si elle veut bien, comme le roi David, ne point se laisser entraîner à la vengeance, ne point se faire justice elle-même, mais épargner tant qu'elle vivra ceux qui l'ont offensée *par des mariages réitérés*, en laissant à son successeur le soin de régler ces affaires ; allusion évidente à des événements contemporains qu'il ne nous est point difficile de deviner. Si d'autre part Adélaïde de Turin se montrait si sévère à l'égard des remariés, c'est qu'elle-même n'était pas dans ce cas, apparemment ; sans quoi le langage du cardinal devient incompréhensible. Et ce langage est également incompatible avec l'intention de détourner la comtesse elle-même de nouvelles noces : il l'y porterait plutôt, puisque le cardinal ose montrer Jésus-Christ ouvrant le ciel à la femme qui avait épousé sept frères — chose horrible, impossible à son époque — et qu'il n'use de quelque restriction, on le sent bien, qu'à cause de la doctrine de

pluralitas non excludit... Et hæc loquor non ut adhibeam multinubis adhuc futuris audaciam, sed ut jam factis spei vel pœnitentiæ non subtraham medicinam ; esto circa delinquentes quadam librati examinis arte discreta, *ut nec ad vindictam præcipitanter inferveas*, nec ad parcendum sis omnino remissa... Sanè quia mox ut infertur injuria, perturbatur animus... In quo planè non minimum ad ædificationem pertinet intueri rex David quam quietus, quam gravis in promulgatione judicii fuerit et discretus. Qui nimirum Joab et Semei se graviter offendentes, donec vixit, et in eo ira vel furor locum habere potuit, æquanimiter toleravit ; cum vero jam propinquaret ad obitum, et nullis olim sopitæ iracundiæ stimulis urgeretur, præcepit filio ut post mortem suam in illos vindicaret, tunc videlicet cum eum, humanis jam rebus exemptum, offendentium pœna delectare non posset... Tu quoque, venerabilis Soror et Domina, hujus imitare sancti regis exemplum, ut pietatis simul atque justitiæ numquam deseras institutum, ità tamen ut, juxta apostolicum præceptum, superexaltet misericordia judicium, et sic omnis judicii tui calculus ad Omnipotentis Dei gloriam tendat, quatenus expleto commissi villicatus officio, is qui tuum tenet nunc in suis manibus spiritum de terreno ad cœlestis gloriæ provehat principatum.

Digitized by Google

l'Eglise, qu'il était contraint de respecter. — Eh bien, le croirait-on, on a conclu le contraire de tout cela ! Les érudits, sans avoir égard au sens général du texte, se sont livré bataille sur la signification particulière de ces mots : *Et quia te novi de iterata conjugii geminatione suspectam.* Plusieurs ont traduit : *Et parce que j'ai appris qu'on vous soupçonnait d'aspirer à de quatrièmes noces ;* un double mariage (conjugii geminatio) renouvelé (iterata), cela donne en effet quatre mariages : deux et deux font quatre. On peut aussi penser qu'*iterata* signifie *fait encore une fois ;* il s'agit donc d'un mariage déjà doublé qu'on renouvelle encore, c'est-à-dire d'un troisième mariage : deux et un font trois. Enfin, selon d'autres, *geminatio conjugii* veut dire simplement l'union de l'homme et de la femme par le mariage, c'est une espèce de synonyme de *copulatio ;* il n'est donc question ici que de secondes noces : un et un font deux. Laissons cette grammaire : que Pierre Damien ait parlé de deux, trois ou quatre mariages, il est certain, et ceci seul importe à mon avis, qu'il disserte sur la pluralité des noces, et sur la façon dont il convient d'agir à l'égard de ceux et celles qui se sont mariés plusieurs fois, qu'il faut traiter avec indulgence, dit-il, sans céder à des ressentiments personnels. Voilà ce qui est incontestable, j'abandonne au lecteur le soin de juger du reste.

J'ai répondu, du mieux qu'il m'a été possible, à tous les arguments de mes contradicteurs ; je me résume, en ajoutant quelques considérations historiques.

La Marche dite autrefois de Suse, mieux aujourd'hui de Turin, de Turin-Albenga, constituée en faveur d'Ardouin III

Digitized by Google

le Glabre vers 950, lors de la réorganisation des Marches de la Haute-Italie par le roi Bérenger II d'Ivrée, fut divisée à la mort d'Ardouin III, vers 975, entre ses trois fils, Manfred Ier, Odon Ier et Ardouin IV, de telle façon que, bien que tous trois portassent, selon la coutume italienne, le titre de marquis, l'office, avec les droits et la portion de territoire qui y étaient spécialement attachés, passèrent à l'aîné seul, Manfred Ier.

Manfred Ier, mort en 1001, laissa la charge de marquis, les terres et les droits qui y étaient joints, plus son tiers de la Marche, à son fils aîné Olderic Manfred Ier, dont les cinq frères eurent l'un le riche évêché d'Asti, les autres des apanages ou des parties d'héritage. Olderic Manfred Ier n'ayant point de fils vivant à l'époque de sa mort en 1034, non plus que ses quatre frères laïques, sa fille aînée Adélaïde devint sa principale héritière territoriale, et le mari de celle-ci, Odon de Savoie, obtint l'office de marquis. Une moitié d'héritage, en dehors de la portion marquisale, avait été assurée à Immilla, sœur d'Adélaïde, et de fortes réserves stipulées en faveur de la comtesse Berthe, femme d'Olderic Manfred Ier. Il est bien entendu que, l'office et le titre de marquis ne regardant que l'Italie, Odon ne devait pas prendre cette qualification dans les actes concernant les Etats d'au-delà des Alpes, dans lesquels il figurait à titre de membre de la Maison de Savoie ; il eût été contre les convenances, en ce temps-là et dans ces pays, où le titre ne se séparait pas de la fonction, qu'il se fût mis ainsi au-dessus de son père et de son frère, qui seuls avaient l'autorité civile dans ces contrées, et qui n'étaient que comtes. Après leur décès seulement il signa du titre de marquis.

Les familles des deux frères de Manfred Ier, Odon Ier et Ardouin IV, constituèrent peu à peu des Etats distincts,

Digitized by Google

dont l'un eut pour chef-lieu Romagnano, l'autre Albenga. Odon Ier eut deux fils, dans notre hypothèse du moins, Ardouin V et Olderic Manfred II ; celui-ci seul eut une postérité, et sa fille unique, une autre Adélaïde, hérita du tiers de la Marche appartenant à sa famille, que l'Empereur érigea en Marche spéciale en faveur de son beau-fils Hermann duc de Souabe, devenu le mari de cette seconde Adélaïde en 1036 ou peu auparavant. La Marche d'Albenga, ainsi séparée de celle de Turin, passa à Boniface del Vasto, aléramide, par son mariage avec une troisième Adélaïde, fille et héritière de la seconde, et de Boniface del Vasto à sa postérité.

La Marche de Turin devait appartenir de même sans difficulté aux descendants d'Odon de Savoie, par transmission régulière de mâle en mâle, si sa femme Adélaïde, devenue veuve, n'eût préféré sa petite-fille Agnès, née de son fils aîné Pierre défunt, à son petit-fils Humbert II, issu de son fils puîné Amédée II. Cette fatale résolution fit tomber la Marche aux mains d'un étranger, Frédéric de Montbéliard, mari d'Agnès, tout dévoué au Saint-Siège et chef des catholiques en Italie. Frédéric mourut le 29 juin 1091, Adélaïde en décembre de la même année, ayant destiné la Marche au fils aîné de Frédéric, nommé Pierre comme son aïeul, encore enfant. Tout le monde protesta, se jeta sur cette opulente succession : Boniface del Vasto, l'Empereur Henri IV et son fils le roi Conrad la revendiquèrent contre le parti de Montbéliard et de l'Eglise romaine ; Humbert II ne put conserver que le val de Suse, le Pignerolais, et quelques châteaux. Boniface avait le plus profité dans la lutte, et eût probablement tout envahi jusqu'à la crête des Alpes s'il ne se fût brouillé avec les Astésans, que son ambition alarmait. Humbert II, grâce à cette

Digitized by Google

querelle, descendit en Italie d'accord avec les Astésans, s'y maintint, prépara la revanche de sa race : mais ce ne fut qu'après des siècles d'efforts que ces Princes, pour courageux, persévérants et habiles qu'ils fussent, parvinrent à reconquérir la domination sur tous les pays qui avaient formé l'ancienne Marche ardouinique ; considération qui me paraît de nature à diminuer quelque peu la haute estime et l'enthousiasme que les historiens de la Maison de Savoie manifestent traditionnellement pour la grande comtesse, dont le mari n'aurait été, à leur dire, qu'une sorte de Prince consort, et les fils des enfants sous sa tutelle, quand il est constant que ce fut après la mort de ces Princes qu'Adélaïde commit les fautes qu'on lui reproche, lorsqu'elle eut été privée de « l'appui de son époux, de son roi », ainsi que s'exprimait Pierre Damien dans sa lettre célèbre, faisant allusion au récent décès d'Odon de Savoie [1].

[1] Sine virili Regis auxilio, Regni pondus sustines. — Il est remarquable de voir le marquis Odon traité de roi, et son Etat de royaume. Une pièce du Cartulaire de Pignerol, datée du 23 juillet 1218, porte que « la comtesse Adélaïde et sa bru Agnès... étaient regardées comme des reines dans ces parties. — Comitissa Alaxia et eius nurus Agnesia... quasi Regine habebantur in partibus illis ». Cartario di Pinerolo, p. 114-115.—Agnès de Poitiers, dont il s'agit ici, était la femme du marquis Pierre et la mère de l'autre Agnès mentionnée plus haut.

Digitized by Google

Digitized by Google

ERRATUM

Page 64, lignes 3 et 4, au lieu de : « mais, aux grands, aux gens du monde, il se refusait presque, » lire : « Quant à Mgr de Chevron-Villette, il se dérobait ; aux grands, aux gens du monde, il se refusait presque ; » etc.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

TABLEAU DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE ET DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES..... ..... e

NOTICE SUR BENOÎT-THÉOPHILE DE CHEVRON-VILLETTE, ARCHEVÊQUE DE TARENTAISE, par le R. P. Dom B. Mackey..... 1

LE BILAN LITTÉRAIRE DE L'ACADÉMIE DE SAVOIE, discours prononcé par M Fr. Descostes, président. 73

RAPPORT SUR LE CONCOURS DE POÉSIE DE 1902 (FONDATION GUY), par M. Emmanuel Denarié..... 89

RAPPORT SUR LE CONCOURS D'ÉCONOMIE RURALE DE 1902 (FONDATION CAFFE), par M. le Cte Eugène d'Oncieu de la Bâtie..... 117

DISCOURS PRONONCÉS DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 11 DÉCEMBRE 1903 POUR LA RÉCEPTION DE M. LE COMTE MARC DE SEYSSEL-CRESSIEU..... 135

1° Allocution de M. F. Descostes, président de l'Académie..... 137

2° Discours de réception de M. le comte Marc de Seyssel-Cressieu..... 139

3° Réponse de M. Fr. Descostes, président, au discours de M. le comte Marc de Seyssel-Cressieu..... 157

DOM MABILLON EN SAVOIE, NOTES DE VOYAGE, par M. l'abbé J. Burlet, professeur au Grand Séminaire de Chambéry..... 175

LES REPAS FUNÈBRES EN SAVOIE, par M. le chanoine Léon Bouchage..... 189

Digitized by Google

Pages.

Dr Dino Muratore. Una Principessa Sabauda sul trono di Bisanzio, Giovanna di Savoia, Imperatrice Anna Paleologina..... 221

Tavola genealogica *(hors texte)*.

A. Perrin et C. Bouvier. Le premier Collège de Chambéry 477

A propos de trois Lettres des conventionnels Hérault de Séchelles et Philibert Simond. — La Fête civique de Chambéry du 3 mars 1793, par M. d'Arcollières 513

Dr Salvator Foa. Mission du Père Monod a Paris en 1631, d'après ses lettres..... 563

Le même. Un Conseil du P. Monod au Duc Victor-Amé 1er 649

Réponse de M. Fr. Descostes, président de l'Académie, au Discours de réception de M. Claudius Bouvier (séance du 24 mars 1904) 657

Les premiers Comtes de Savoie, Deuxième Mémoire. — Le Marquis Odon de Savoie, fils d'Humbert Ier. L'Affaire du Mariage. 1034, par M. Camille Renaux..... 667

Erratum..... 759

Digitized by Google

CHAMBÉRY. IMPRIMERIE GÉNÉRALE SAVOISIENNE, 5, RUE DU CHATEAU

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

PENN STATE UNIVERSITY LIBRARIES
A000052387371